

d'Eusèbe, méconnaissant ainsi Sanchoniathon et son interprète Philon de Byblos. Car ce que cherche au fond Eusèbe, et, indirectement, ses adversaires les philosophes néo-platoniciens, est de faire parler les textes et les lettres phéniciennes, autrement dit, quel sens "allégorique" peut-on donner à ces livres sacrés ? Le but d'Eusèbe est d'infirmer ces textes qui n'ont donc pour lui aucun sens "caché" et c'est ici que réside le piège d'Eusèbe, tendu à nos philosophes phénico-hellènes : "Trouver" un "sens", une "allégorie" à la théologie phénicienne. Le procédé habile d'Eusèbe semble avoir piégé aussi l'ensemble de nos herméneutes respectables déjà cités. Mais où est-elle passée la "Tautégorie" de Schelling ? En effet, les textes de Sanchoniathon altérés plus ou moins par son interprète Philon de Byblos et élevés au niveau de la philosophie par Porphyre et les autres, disent en réalité ce qu'ils disent et non ce qu'on veut leur faire dire. Eusèbe là-dessus est clair : "Tels sont les principaux traits de la théologie des phéniciens appartenant à cet ensemble de doctrines que le verbe sauveur par son Evangile, nous a enseigné à fuir sans retour, en poursuivant avec ardeur tous les moyens possibles de nous guérir de l'égarement des anciens ; car ces récits ne sont pas des fables inventées à plaisir par les poètes, cachant sous leurs allégories, une doctrine mystérieuse. Les témoignages véridiques des sages et de ceux qu'ils se plaisent à nommer leurs anciens théologiens, bien antérieurs aux chants des poètes et aux narrations historiques, confirment l'exactitude de ces traditions.

Les noms des dieux qui y sont relatés, sont encore connus, et leurs histoires sont encore répandues dans les villes et les bourgs de la Phénicie ? leurs mystères s'y célèbrent encore à présent. On peut démontrer par l'aveu des autres écrivains qui passent pour théologiens, et qui apprécient par leurs témoignages tout ce que les anciens et les premiers auteurs ont dit de ces dieux, que ces relations doivent être prises à la lettre, sans rapport aux mouvements des corps célestes, sans interprétation allégorique des fables concernant les dieux. Les expressions que nous avons citées textuellement des écrivains sus-indiqués, déclareraient positivement qu'on ne devait pas se mettre en quête d'une exposition forcée des effets naturels ? et la preuve tirée des événements qu'ils rapportent, en donne l'entière conviction".³¹⁰

Nous sommes ici, en quelque sorte, en présence d'une attitude hypercritique. S'il est prouvé que la religion phénicienne ait été un terrain de manoeuvres particulièrement favorable pour les allégoristes, c'est dans ce terrain qu'en tous cas, Creuzer, Schelling et autres semblent se perdre. La réaction de Philon lui-même contre toute interprétation allégorique en était déjà un indice. Si l'attitude des critiques à l'égard de Philon -Sanchoniathon a en général été le scepticisme, les fouilles de Bas Shamra ont prouvé que tout n'était pas faux dans Philon-. Les textes de Bas Shamra, représentent précisément la conception mythique "allégorique donc dégradée", que Sanchoniathon est censé combattre, chose à laquelle, notre dernier herméneute, du Mesnil, ne fait aucune allusion,

malheureusement. Quant à nous, il nous a paru le plus simple de suivre la méthode exégétique de Bocchart et de Huet, qui, par d'autres procédés plus habiles, encore que ceux d'Eusèbe, ont su et pu parvenir à établir la vérité originelle de la mythologie phénicienne i.e., sa forme monothéistique primitive par leur mythogénèse savante, bien que parfois "exagérée Bocchart et Huet ont tracé la voie à suivre dans ce domaine et ils sont loin d'être dépassés. S'ils étaient de bons guides pour l'élaboration de notre thèse sur Adonis³¹¹, leurs approches de la philologie et de l'histoire et la synthèse qu'ils en tirent, resteront de bons modèles pour l'herméneutique de la religion phénicienne en général et du mystère des Cabires en particulier. Avant d'examiner à fond les textes de Philon-Sanchoniathon origine de toutes les études sur les Cabires, nous voudrions aborder le côté historique de ces mystères, du peuple qui les professait, et du nom de celui qui les porta dans les contrées lointaines, i.e. Cadmus.

Ceci étant signalé, passons maintenant au côté historique, auquel se rattachent les réserves émises quant aux origines phéniciennes du mystère des Cabires, nuancées par Creuzer avec son penchant égyptien, et formulées par les détenteurs de l'école hellénistique, Müller et Gerhard négateurs de cette origine sémitique. Cette partie sera traitée en particulier en nous référant à Mövers avec son ouvrage "Die phonizer" résumé en grande partie dans la traduction de la "Symbolique" de Creuzer par J.D. Guigniaut dans le deuxième tome première partie de la Symbolique³¹². Quant au développement de notre critique, au sujet de la question de "signifiante" ou l'interprétation philosophique de ces mystères, elle sera traitée après avoir examiné à fond les "Fragments" de Philon de Byblos d'après Guigniaut, Creuzer et Mövers.

a. La Mythogénèse du Système des Cabires, ou son cheminement historique : De Sidon à Samothrace et de Canaan à Memphis.

Personne ne doute aujourd'hui après les découvertes de Ras Shamra, que les mystères des Cabires n'appartiennent qu'à la grande et longue tradition des peuples sémitiques et, par conséquent à l'école phénicienne de Béryte³¹³, et à sa branche la plus ancienne, l'école ugaritique³¹⁴. Cette branche ancienne de l'école sémitique, partie la première du berceau commun, c'est-à-dire des montagnes du nord Euphratien, la première aussi parmi cette foule de hordes longtemps nomades, se fixa sur les bords de la Méditerranée, puis s'éleva à la civilisation en Phénicie, pour devenir à ses frères demeurés pasteurs, un objet d'envie et d'exécration tout à la fois. De là cette scission entre les enfants de Sem et ceux de Cham.

Ces derniers au Sud et à l'Ouest, les autres à l'Est et au Nord; quoique tous fussent les membres d'une même famille originaire, parlant une même langue divisée en de nombreux dialectes, professant une même religion sous des symboles divers, et qu'on est autorisé à nommer ethnographiquement dans son

ensemble “famille sémitique”, par opposition à la “famille japhétique”, autre grande section de la race caucasique³¹⁵.

Ce que nous venons de dire fera comprendre peut-être la confraternité et pourtant l'inimitié profonde des cananéens, fils de Cham et des Hébreux, fils de Sem, les uns et les autres arrivés sur le Jourdain d'au-delà de l'Euphrate, après des migrations semblables, mais à des époques différentes ; les Hébreux nomades encore, quand déjà les cananéens étaient depuis longtemps fixés et civilisés. L'inimitié est prouvée par l'histoire ; la confraternité ne ressort pas avec moins d'évidence de la comparaison des langues hébraïque et phénicienne, reconnues presque identiques, et qui de plus en plus, s'expliquent l'une par l'autre³¹⁶.

Pour nous en tenir aux Phéniciens, de même famille que les Hébreux,³¹⁷ et de même origine mais non pas de même branche, de même date, ni de même mœurs, ils n'étaient autres, avons-nous dit, que les Cananéens, ou du moins une portion d'entre eux. Les Cananéens selon les livres mosaïques, ici la plus sûre des autorités, constituaient une nation unique, partagée en de nombreuses tribus, toutes fixées dans des villes et déjà civilisées depuis longtemps, à l'époque de l'invasion des Israélites sous la conduite de Josué, dès le quinzième siècle avant notre ère. Par cette invasion et par d'autres semblables qui l'avaient précédée, ils furent exterminés en partie, forcés de se disperser dans les contrées voisines. Seuls du peuple entier, les Cananéens maritimes i.e. les “Phéniciens”, demeurèrent en possession de leur place forte sur la côte ou dans les îles adjacentes.

C'est donc à cette date que, généralement, on rattache le premier établissement phénicien en terre étrangère avec Cadmus, F. Lenormant est formel là-dessus : “un dernier argument confirme l'attribution que nous faisons de la colonie de Cadmus en Béotie à l'ère de la prospérité sidonienne, c'est la nature même de cette colonie (à l'intérieur des terres). Tous les établissements tyriens, qu'elle qu'ait été plus tard leur fortune, présentent de caractère commun d'avoir été originairement commerciaux.

A la période sidonienne, seul convient un établissement du genre de colonie de Thèbes. La puissance de Sidon coïncide, en effet, avec le moment où les tribus cananéennes, refoulées par les Israélites, (Josué), se virent obligées d'abandonner en grande partie l'intérieur des terres (de la terre promise) où elles vivaient de la vie agricole, pour faire place aux envahisseurs, et de se réfugier chez leurs frères du littoral qui débutaient dans la carrière des expéditions maritimes. C'est seulement ici qu'on doit voir la cause de l'établissement des nouveaux sidoniens dans une contrée uniquement propre à l'agriculture, comme l'est la plaine de Thèbes.

...”Ainsi, dans les annales de l'humanité, des causes identiques, par une loi qui semble immuable, produisent les mêmes résultats”³¹⁸.

Quant au sujet de l'instauration du culte des Cabires à Samothrace par Cadmus, Lenormant ajoute ceci : "Si nous manquons, en effet, de récits d'un caractère purement historique, les traditions mythologiques qui font aller Cadmus à Samothrace, sont claires et précises"³¹⁹. Ces faits, depuis longtemps connus, exagérés d'abord par l'érudition profonde, mais confuse, de Samuel Bocchart, ramenés ensuite dans des limites plus étroites, mais plus sûres, par la critique de Mövers, dont nous avons déjà cité l'ouvrage. M. Mövers pense que le commerce de Sidon et de Tyr, et les colonies qui en furent la suite, ne suffisent point à rendre compte de la propagation si ancienne et si générale des cultes phéniciens en Asie-Mineure, en Grèce, dans les îles et sur les côtes de la Méditerranée, sur celles de la Mer Noire, et jusqu'aux extrémités de l'Occident. Mövers reconnaît trois directions principales suivies par les émigrations cananéennes ou phéniciennes, antérieures aux Colonies parties de Sidon, de Tyr, ou des autres villes de la Phénicie propre ; émigrations qui lui paraissent avoir exercé une grande influence sur l'état religieux et intellectuel des pays où elles se portèrent, et donc elles dominèrent ou renouvelèrent en partie la population.

La première de ces directions embrasse les Côtes du Sud et Ouest de l'Asie Mineure, en y joignant les rivages voisins de la Thrace et les îles jetées sur toutes ces côtes, à commencer par l'île de Cyre, toute pleine de religions phéniciennes, soit pures, soit mélangées avec les cultes grecs apportés plus tard par les colonies helléniques.

L'Aphrodite ou la Vénus-Uranie y vint, ou d'Ascalon ou de Byblos, et fut portée de là, sous les noms de "Cypris" et de "Cupra" en Grèce, et jusque chez les Pélasges de l'Italie. De nombreux vestiges des religions phéniciennes ou sémitiques, en général, se remarquent également sur les côtes occidentales et septentrionales de l'Asie Mineure : ici dûs principalement à des établissements phéniciens ou cananéens ; là plutôt, comme le mythe célèbre des Amazones, et le culte de la grande Artémis ou de la Diane d'Ephèse, à l'influence immédiate de la Lydie et de la Phrygie. Le mythe de l'aveugle Phinée, dans la Bithynie et dans la Thrace voisine, se l'apporte aux exploitations antiques des mines de ces deux pays par les Phéniciens³²⁰ ; et les noms associés de Thasus et de Cadmus nous font suivre la trace de ce peuple, de ses explorations et de ses travaux, depuis le mont Pangée et l'île de Thasos, avec son temple de l'Hercule Tyrien, jusque dans la Béotie³²¹. Enfin, les Cabires de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace, à la suite desquels se retrouve Cadmus, le même qui fut le fondateur de Thèbes aux sept portes ; ces Cabires que l'on adorait dans un temple de cette ville, achèvent de nous montrer l'influence de la religion phénicienne pénétrant par le Nord jusqu'au cœur de la Grèce, où elle arrivait d'un autre côté par le Sud, des îles de Rhodes et de Crète,

C'est ici la seconde direction des émigrations phéniciennes ou cananéennes qui, parties des côtes de la Syrie ou de celles de l'Asie Mineure, couvrirent les deux îles que nous venons de citer, occupèrent celle de Cythère, et de là

passèrent dans le Péloponnèse. A Rhodes, comme en Cilicie et en Cypre, les cultes grecs ne furent que des rejetons entrés sur une tige plus ancienne, et que tout annonce avoir dû être sémitique, à commencer par le culte du Soleil, qui avait là son char, comme à Hiérapolis, son autel, et sa statue colossale, dans le goût babylonien, Saturne y réclamait, comme en Phénicie et à Carthage, des victimes humaines ; et le mont Atabyrien ou Tabyrien était un autre Tabor, avec un temple du Jupiter de même nom, auquel des taureaux d'airain étaient consacrés. Des Phéniciens paraissent, en outre, avoir apporté à Lindos le culte de la Minerve égyptienne, reconnue pour telle par le pharaon Amasis. C'est à ce peuple encore qu'il faut rapporter, selon toute apparence, et les Telchines et les Héliades, au nombre de sept, qui jouent un si grand rôle dans l'histoire de la première civilisation de l'île³²².

Quand la tradition nous représente Minos repoussant dans la Carie, la Lydie, la Syrie, la Palestine, et même l'Afrique, les barbares qui occupaient avant lui, l'île de Crète, ce sont surtout des Cananéens, c'est-à-dire des Phéniciens et des Philistins qu'il faut entendre. Bien d'autres liens traditionnels rattachent la Crète à la Palestine et à la Phénicie, soit directement, soit indirectement. Le mythe de la Phénicienne Europe, enlevée par le dieu-taureau crétois, où se réfléchit l'image d'Astarté, la déesse lunaire, assise sur le taureau, comme la montrent encore les médailles de Sidon, demeure un des plus sensibles et des mieux constatés de ces liens. Le Minotaure dévorant des enfants est encore une autre légende de la même origine, qui se fonde sur le culte du terrible Moloch, représenté avec une tête de taureau; et le géant d'airain Talos, qui, trois fois par jour, parcourt la Crète, et qui consume dans ses étreintes brûlantes, les étrangers sur les rivages de l'île, nous indique à la fois le symbole connu de ce culte affreux, commun aux Cananéens et aux Carthaginois, et son caractère solaire. Les trois frères, Minos, Sarpédon, Rahadamanthe, naturalisés dans la Crète et passés dans son histoire mythique, se ramènent eux-mêmes et par l'étymologie de leurs noms, et par divers traits des récits qui les concernent, à la triade divine et toute sémitique du Seigneur du ciel (Baal Mein), du Prince de la terre (Sarphadan), et du roi de l'Amenthes ou de l'enfer, Rhadamanthys, se retrouvant sous ce nom même en Egypte, sous celui de Mouth en Phénicie, sous celui de Mantus chez les Etrusques.

Par une troisième direction, et avec des effets plus vastes encore, sinon plus frappants, que ceux des précédentes, les tribus phéniciennes, cananéennes, arabes, parties de la Palestine et des pays voisins, se portèrent en Egypte, et de là, le long de la côte septentrionale de l'Afrique, ainsi que dans plusieurs îles et sur plusieurs points des côtes méridionales de l'Europe. Ce sont, en effet, des nomades de cette race que M. Mövers voit dans les fameux Hycsos, dans ces Pasteurs, dont les rois forment les XV^e, XVI^e et XVII^e dynasties de Manéthon, qui firent de Memphis la capitale de leur empire, et qui dominèrent pendant plus de 500 ans sur l'Egypte, en totalité ou en partie, Manéthon les appelait tantôt

Phéniciens et tantôt Arabes, ce qui revient au même, et désigne des Cananéens ou des Philistins, Ils sont indiqués, d'un autre côté, dans un récit mythique d'Hérodote, par le nom symbolique de Philitis, ce pasteur qui faisait paître ses troupeaux dans la basse Egypte, au temps des fondateurs exécrés des pyramides³²³. Aussi la Genèse rattache-t-elle indirectement ou directement les Philistins et Canaan tout entier à Misraïm ou à l'Egypte.

De ce point de vue, et par suite de cette longue domination des Hyesos, M. Movers accorde aux religions sémitiques en général, et à la religion phénicienne en particulier, une grande influence sur la religion égyptienne. Il admet, comme preuves de cette influence, les nombreux rapports qu'il signale entre cette dernière et les précédentes ; rapports qui, selon nous, viendraient avant tout de la communauté de race des Egyptiens et des Sémites, principalement des Sémites méridionaux ou de ceux de la branche de Cham, d'après la distinction que nous avons établie plus haut.³²⁴ Du reste, le séjour des tribus phéniciennes ou cananéennes dans la Basse-Egypte, jusque vers l'an 1600 avant Jésus-Christ, et leur dispersion à cette époque en diverses contrées, eurent, suivant M. Movers, qui renouvelle ici l'opinion de Fréret, adoptée par plusieurs savants français et étrangers, cette autre conséquence importante, de donner lieu aux célèbres colonies de Danaüs et de Cadmus, sources fécondes, dans cette opinion que nous devons discuter ailleurs, d'une grande partie de la religion et de la civilisation de la Grèce Pélasgique, qu'une portion des Cananéens -Egyptiens dispersés fuyaient ainsi sur les mers, d'autres prenaient leur route par terre, et se répandaient de proche en proche sur toute la côte de Libye, où, se mêlant aux indigènes et faisant prévaloir leur langue, ils devenaient les Numides et les Mauritanien. De là, le culte de Baal-Ammon dominant chez ces peuples ; de là, même avant le Merkarth de Tyr ou de Carthage, le Makar égypto-ou phénico-libyque poussant jusqu'aux Colonnes sa course victorieuse.

De savoir maintenant ce que les Phéniciens, qui donnèrent tant aux autres peuples en fait de religion, purent emprunter à quelques-uns d'entre eux, et quelles influences ils subirent à leur tour de la part de l'Egypte et des grandes nations orientales qui les environnaient, avec lesquelles ils avaient des relations ou d'origine ou de commerce, c'est ce que M. Movers a recherché également avec soin. La Phénicie ne lui paraît pas devoir, à beaucoup près, autant à l'Egypte que l'Egypte à la Phénicie, et surtout aux tribus phéniciennes ou cananéennes qui l'envahirent si anciennement et l'occupèrent si longtemps. Les expéditions du grand Sésostri ne laissèrent pas de traces durables, et la soumission de Cypr et de la Phénicie par Séthosis, selon Manéthon, fut un événement passager. Les Phéniciens, il est vrai, formèrent, dès les temps antérieurs à Moïse, des liaisons commerciales avec l'Egypte ; les marchands tyriens, en particulier, avaient leur quartier à Memphis,³²⁵ mais la circoncision même qu'ils s'imposaient ne fut qu'une concession locale faite aux moeurs égyptiennes, un moyen de se naturaliser dans le pays, afin de l'exploiter à leur

aise. Ce que la Phénicie semble avoir principalement emprunté à l’Egypte dans les temps anciens, c’est le modèle de ses temples, qu’elle transmet aux Juifs, sous Salomon; c’est la décoration de ses édifices sacrés, la pompe extérieure de son culte, le costume de ses prêtres, et quelques-uns de ses symboles religieux, qui se retrouvent également dans le temple de Jérusalem. Plus tard, quand les conquérants orientaux, Assyriens et Chaldéens, menacèrent tour à tour la Palestine et l’Egypte à la fois, la politique des Phéniciens, comme celle des Juifs, s’appuya sur ce dernier pays, et l’influence égyptienne se fit de plus en plus sentir en Phénicie. Les villes phéniciennes et Cypré, leur grande colonie, tombèrent même, par la force des armes, aux mains des Egyptiens sous les pharaons Après et Amasis. C’est de cette époque, et, par conséquent, des VII^e et VI^e siècles avant Jésus-Christ, que date l’assimilation toujours plus marquée des divinités de la Phénicie à celles de l’Egypte ; c’est alors que plusieurs de celles-ci commencent à s’introduire en leur propre nom parmi les cultes phéniciens. Sous les Ptolémées, ce fut bien autre chose : l’on vit, au gré des intérêts commerciaux et politiques, la religion phénicienne entièrement subordonnée à l’égyptienne : Adonis, par exemple, identifié avec Osiris, Baaltis, sa divine épouse, avec Isis ; et Byblos, l’antique Byblos, consacrant par son adoption le syncrétisme de la moderne Alexandrie, comme en fait foi maint détail ajouté à la légende d’Isis et d’Osiris, telle que nous la rapporte le Pseudo-Plutarque. Même mélange, même fusion de symboles sur les monuments de l’art découverts dans les villes phéniciennes ou dans leurs colonies, et qui appartiennent à cette époque³²⁶.

Ces faits plus ou moins récents, signalés par M. Movers, après d’autres, sont mieux établis que son hypothèse favorite d’une antique transformation de la primitive religion de l’Egypte par l’influence supérieure de celle qu’y auraient apportée autrefois les Phéniciens ou les Philistins, confondus avec les Pasteurs ; transformation qui aurait préparé de loin et singulièrement facilité, suivant lui, l’amalgame définitif des deux religions. Plus certaine est l’action religieuse, non seulement sur la Phénicie, mais sur la Palestine, la Syrie, et sur toute l’Asie Occidentale, qu’il reconnaît aux grands peuples de la Haute Asie, qui, tour à tour, y portèrent leurs armes et y étendirent leur domination, aux Assyriens, aux Babyloniens ou Chaldéens, aux Perses, Une circulation générale et comme un courant de tribus et de cultes s’était formé de bonne heure entre les deux extrémités du monde sémitique, et avait pris sa direction d’est en ouest, des pays du Tigre et de l’Euphrate vers les bords de la Méditerranée, et du golfe Persique au golfe Arabique, avec les migrations des Cananéens ou Phéniciens, des Hébreux, des Ammonites, des Moabites, des Edomites. de bien d’autres. De là, cette communauté d’idées et de formes religieuses, de noms divins, de symboles et de rites, qu’on observe entre tous les membres de cette famille de peuples quelques distantes que soient leurs demeures. Vinrent ensuite, et les premiers de tous, les conquérants assyriens, partis de Ninive, qui, à deux époques

successives, et en dernier lieu au VIII^e siècle avant notre ère, parurent en Syrie et en Palestine, subjuguèrent la plupart des villes phéniciennes, et répandirent la terreur de leur nom jusqu'en Egypte. Dès lors commence à s'exercer, sur les cultes de la Phénicie et de la Syrie, l'influence des religions; à quelques égards plus avancées, de la Haute-Asie ; et cette influence se poursuit, se fortifie même, quand, des mains des Assyriens, l'empire passe dans celles des Chaldéens de Babylone, et enfin des Perses. A l'adoration antique des forces de la nature et de ses phénomènes, personnifiés dans un polythéisme symbolique et idolâtrique, tel qu'il exista jadis chez les peuples Syriens et Cananéens, s'associe le culte, de plus en plus dominant, de plus en plus pur et exclusif, du soleil, de la lune et de toute l'année des deux, le culte du feu et de la lumière. M. Movers remarquant que les Assyriens, par leur race comme peu: leur position géographique, paraissent tenir le milieu entre la famille sémitique et la famille indo-persique, forme à ce sujet, une conjecture qui semble près de se réaliser, grâce aux belles découvertes faites à Khorsabad par M. Botta³²⁷. "Peut-être, dit-il, découvrira-t-on quelque jour, dans les ruines de l'antique Ninive, des monuments qui montreront ici le centre de la vieille civilisation asiatique, centre d'où le courant des idées religieuses s'est répandu, d'une part chez les Indo-Perses, les lydiens, dans l'Asie Mineure, d'autre part chez les nations sémitiques.

* * * * *

B - L'Herméneutique du Mystère des Cabires et sa signification d'après les sources de la religion phénicienne, principalement de Philon de Byblos

Il est hors de doute que les Phéniciens, aussi bien que les Carthaginois, leurs fils, eurent une littérature³²⁸, et que les inventeurs de l'écriture alphabétique, quelque exclusivement préoccupés qu'on les suppose, avec Platon³²⁹, de la vie pratique et positive, n'employèrent pas seulement ce grand art à servir les intérêts journaliers de leur politique ou de leur commerce à tracer ces inscriptions de monuments votifs et funéraires, et ces légendes de monnaies courantes, dont le nombre, encore peu considérable, commence à s'augmenter. Les villes phéniciennes avaient leurs archives, probablement établies dans les temples de leurs dieux, et où les souvenirs nationaux, les actes publics, l'histoire enfin, étaient consignés dans des livres, dans des annales, sous l'autorité de l'Etat et de la main des prêtres³³⁰. On cite, comme ayant puisé à ces archives, indépendamment de Sanchoniathon, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, Théodotus, Hypsicratès, Mochus, dont les ouvrages, ainsi que les noms des deux premiers, selon toute apparence, avaient été traduits du phénicien en grec, par un

certain Loetus³³¹. On cite encore Hestioeus et l'Egyptien Hiéronymus, comme ayant composé des histoires phéniciennes, sans parler de Dius et de Ménandre d'Ephèse, qui rédigèrent en grec les annales de Tyr³³². Mochus ou Moschus, forme de son non moins autorisée, qui l'a fait rapprocher de Moïse, et qui doit peut-être son origine à cette hypothèse même,³³³ était de Sidon ; et si l'on en croit Posidonius, il aurait, dès les temps antérieurs à la guerre de Troie, exposé le dogme des atomes³³⁴. Ni ce fait, ni le fragment cosmogonique qui nous reste de Mochus, ne sont des raisons suffisantes pour distinguer avec Mosheim deux personnages de ce nom, un historien et un philosophe, comme nous le voyons par l'exemple de Sanchoniathon, associé à Mochus en qualité d'historien de son pays, renvoyé aussi bien que lui avant la³³⁵ guerre de Troie, et dont l'histoire toute primitive débutait par cette cosmogonie, dans les fragments de laquelle quelques modernes ont cru trouver aussi le caractère matérialiste de la philosophie atomistique³³⁶, Moïse lui-même, dans la Genèse, ne place-t-il pas la cosmogonie à la tête de l'histoire primordiale du genre humain et de celle de son peuple ? Et n'est-il pas conforme au génie de ces temps antiques de réunir dans la même personne la mission de l'historien, celle du prêtre ou docteur de la loi, et celle du philosophe identifié avec le théologien ?

De tous ces auteurs phéniciens ou autres, en exceptant quelques lignes traduites de Mochus, quelques extraits de Dius et de Ménandre, il ne nous reste que le nom. Mais sous celui de Sanchoniathon, plus ancien que tous les autres, s'il remontait jusqu'au temps de Sémiramis³³⁷, nous avons des fragments étendus, au sujet desquels s'est élevée une controverse qui dure encore, et dont nous devons compléter l'historique, rapidement esquissé par M. Creuzer. Cette controverse, ranimée un instant par M. Lobeck, dans son acrimonieuse polémique contre notre auteur et contre les mythologues de l'école symbolique en général, s'est réveillée avec une nouvelle force à l'occasion de la supercherie, peu attendue de nos jours, du faussaire plus artificieux qu'habile qui prétendit, il y a quelques années, avoir retrouvé le manuscrit grec du Sanchoniathon de Philon de Byblos, qui réussit un instant à faire illusion à quelques savants hommes, mais dont l'oeuvre toute factice, enfin publiée, n'a pas tenu sous l'oeil de la critique, et a décelé de toutes les manières le vice honteux de son origine³³⁸, la question qui concerne les fragments qu'Eusèbe nous a transmis, sous l'autorité de Porphyre et sous la sienne, comme extraits de l'Histoire phénicienne de Sanchoniathon, traduite en grec par Philon de Byblos,³³⁹ le même que le grammairien Herennius Philon, au commencement du second siècle de notre ère; cette question tant débattue est précisément de savoir si ces fragments, qui sont ceux d'une théologie, comme l'appelle Eusèbe, en réalité d'une cosmogonie et d'une histoire primitive, dans laquelle se résoudrait presque toute la religion des Phéniciens, ne doivent pas eux-mêmes être regardés comme l'ouvrage d'un faussaire, non plus moderne mais ancien, si ce faussaire est Philon ou un autre, s'il n'y a jamais eu un Sanchoniathon et, si dans tous les

cas, soit le livre de Philon, soit les fragments qui passent pour des extraits de ce livre, ont été puisés en tout ou en partie à des sources phéniciennes.

Quand même on admettrait que le nom de Sanchoniathon existait chez les Phéniciens, avec une valeur ou historique ou symbolique, il n'en serait pas moins possible qu'il eût été employé à couvrir une fraude littéraire; il n'en serait pas moins difficile de soutenir l'authenticité des fragments qui nous restent sous ce nom. Personne ne serait tenté aujourd'hui d'y voir avec Eusèbe, et, à ce qu'il paraît, avec Porphyre, comme le firent sans hésiter Scaliger, Grotius, Bocchart, Selden, Huet, Goguet, Mignot et bien d'autres, une traduction tant soit peu fidèle d'un original phénicien. Dès le dix septième siècle, puis au dix-huitième, Ursinus, Dodwell, Van Dale, Richard Simon, le Clerc, D. Calmet, Meiners, Hissmann, y trouvèrent tous les caractères d'une supposition récente ; et la plupart d'entre eux s'accordèrent à regarder comme l'auteur de cette supposition, Philon de Byblos, le prétendu traducteur de Sanchoniathon³⁴⁰. Gesenius, ce grand connaisseur des antiquités phéniciennes, a donné à cette opinion, une nouvelle autorité en la résumant ainsi, sous sa forme la plus circonspecte et, par cela même la moins exclusive : "Il faut avouer, dit-il, qu'en considérant, d'une part, le caractère général de ces fables, qui est celui de l'époque alexandrine, d'autre part, le génie du siècle de Philon, si porté aux fraudes de ce genre, on sent naître en soi bien des soupçons. Comme plusieurs, on incline à penser, ou que Sanchoniathon a vécu à une époque récente, ou que l'ouvrage mis sous son nom était un composé de fables phéniciennes, de dogmes théologiques et d'allégories de cet âge récent, fabriqué à Alexandrie par un Grec, et attribué après coup à cet antique historien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les fragments qui nous ont été transmis en grec par Eusèbe ne sentent point assez le tour propre de la langue phénicienne, pour qu'on puisse admettre qu'ils en ont été traduits littéralement, et qu'aucune façon ils ne sauraient être rapportées au douzième siècle avant J.-C. C'est ce que nous accorderont aisément tous ceux qui les examineront sans préjugé³⁴¹.

Entre ces sentiments opposés, dont l'un ne paraissait plus soutenable, et dont l'autre semblait excessif, se sont placés sur une ligne moyenne ceux qui pensent, avec Foucher, Heyne, Beck, Orelli,³⁴² que Philon a eu réellement sous les yeux, en tout ou partie, un livre antique, un livre phénicien, mais qu'en le traduisant il y a fait, à en juger du moins par le peu que nous possédons, des changements et des interpolations ou additions considérables ; qu'il a présenté les idées anciennes sous des couleurs modernes, et qu'il a donné à l'ensemble cette forme systématique et historique qui trahit une intention, un but particulier, ce but qui jette un grand jour sur l'oeuvre entière de Philon, oeuvre de falsification sans doute, mais non pas de pure invention, puisqu'elle se fondait en définitive sur des documents phéniciens altérés, aurait été de fournir de nouvelles armes à l'évhémérisme, c'est-à-dire, à cette doctrine, si on peut la nommer ainsi, selon laquelle les dieux du paganisme n'auraient été que des

hommes des temps anciens déifiés après leur mort par la reconnaissance, la flatterie, ou la crainte superstitieuse des peuples. Philon, comme on le voit par plus d'un passage des fragments de son livre, opposait son système, d'une part aux fictions des poètes grecs, à la vieille mythologie hellénique, d'autre part aux interprétations symbolique et allégoriques des mythes par les prêtres ou par les philosophes. Sapant toute religion par la base, il montrait dans les fables phéniciennes et égyptiennes d'où, suivant lui, étaient dérivées les grecques et celles des nations plus récentes, une suite de récits historiques remontant à l'origine du genre humain et du monde lui-même, issus l'un et l'autre de principes matériels. C'est pour échapper à la responsabilité de cet athéisme, mal déguisé par un compromis entre les dieux mortels, les plus grands de tous, et les dieux immortels, réduits aux dieux de la nature, aux éléments et aux astres décorés des noms de ces dieux mortels et subordonnés à eux, que Philon avait mis en avant Sanchoniathon et son histoire phénicienne, donnée comme traduite, mais de fait travestie par lui.

Cette opinion intermédiaire, à laquelle se rattache en grande partie celle de M. Creuzer³⁴³, ne pouvait plaire à M. Lobeck. Il admet, par hypothèse au moins, qu'il y ait eu un Sanchoniathon, que Philon ait découvert son livre et qu'il l'ait traduit plus ou moins fidèlement, quoi qu'aucun doute de ces faits ne lui semble suffisamment attesté : mais le doute qu'il semble ôter d'un côté, il le porte de l'autre, et c'est Eusèbe qu'il soupçonne d'avoir fabriqué de toutes pièces cette prétendue théologie phénicienne, alléguée par lui comme extraite de l'ouvrage de Philon, ou, si l'on veut, de Sanchoniathon. Philon, donc, n'est plus le faussaire, c'est Eusèbe y lui seul a eu intérêt à la fraude, en qualité d'apologiste chrétien, d'adversaire du paganisme ; lui seul l'a commise : l'évhémérisme, disons mieux, l'athéisme des fragments est de son fait, et ne saurait se concilier avec les éloges que Porphyre, ennemi des chrétiens, défenseur de l'ancienne religion, prodiguait à l'histoire phénicienne traduite par Philon. D'ailleurs, il faut bien que les apologistes antérieurs à Eusèbe n'y aient rien trouvé de pareil, puisqu'ils n'en ont fait aucune mention, eux qui citent Sans cesse Evhémère et ses adeptes à l'appui de leur cause.

Tels sont les arguments que fait valoir M. Lobeck, pour établir une idée déjà mise en avant par Beck³⁴⁴, mais sous la forme beaucoup plus modérée d'une interpolation possible par Eusèbe de l'extrait qu'il donne de Philon, lui-même interpolateur de Sanchoniathon. Quelque jugement qu'on puisse porter sur la véracité d'Eusèbe, en général, nous avouons qu'il nous est aussi difficile qu'il l'a paru à M. Movers³⁴⁵, de la révoquer en doute dans ce cas particulier, Eusèbe ne donne pas seulement la théologie phénicienne comme empruntée à l'ouvrage de Philon ; il cite textuellement plusieurs passages de la préface du premier livre de cet ouvrage, à la suite desquels vient cette théologie qui en était tirée ; et il ne s'y trouve absolument rien qui soit en désaccord avec celle-ci, bien au contraire. C'est le même esprit, ce sont les mêmes vues, comme c'est, un

style et un langage qui tranchent nettement sur ceux du Père de l'Eglise, Il trouvait là ses armes toutes forgées contre le paganisme, et il n'a eu nul besoin d'en forger lui-même, pas plus que les autres Pères qui se sont autorisés des doctrines évhéméristes pour battre en brèche les anciennes croyances. Quant aux éloges de Porphyre, lui aussi en attaquant les Chrétiens, profitait des avantages que semblait donner contre eux, la manière dont Philon, sous le nom de Sanchoniathon, avait présenté les antiquités juives³⁴⁶ ; et cela lui suffisait pour vanter l'écrivain dont il se faisait une autorité. Tel est l'esprit de parti, clairvoyant sur tout ce qui peut servir la passion du moment, aveugle sur tout le reste. Le silence des apologistes, entre le temps de Philon et celui d'Eusèbe, ne prouve pas davantage ; tout au plus, implique-t-il, selon l'observation de M. Movers, que le livre de Philon était peu connu hors de la Palestine.

Personne n'a traité d'une manière aussi large et aussi approfondie la question qui nous occupe, que le savant qui vient d'être cité, et qui a consacré à la discuter le troisième et le quatrième chapitres de son ouvrage sur la religion des Phéniciens. Nous nous bornerons à donner ici une rapide analyse des résultats de son travail, d'après l'étude attentive que nous en avons faite³⁴⁷, Les Phéniciens eurent des livres sacrés, comme tous les autres grands peuples de l'Asie antérieure, comme les Babyloniens et les Egyptiens, auxquels ils tiennent de plus près. Ces livres, ils les attribuaient à leur dieu Taaut, le même que le dieu Thoth d'Egypte, et le scribe sacré du dieu El, Bel ou Saturne, en d'autres termes le chef mythique de la caste sacerdotale qui, des croyances du peuple épurées, avait formé un corps de doctrine. Cette doctrine, enveloppée de mystères, voilée sous des allégories, fut, après bien des générations, interprétée par le dieu Surmo-Bel et la déesse Thuro ou Chusarthis, c'est-à-dire développée et éclaircie dans des commentaires, ouvrages des prêtres, qui les avaient fait passer sous les noms de ces deux divinités, analogues, l'une au second Thoth ou Agathodémon, le bon Serpent, au Phénicien Cadmus, l'autre à son épouse Harmonie, et symboles, celui-là de l'esprit, de la parole de vie qui anime le monde, celle-ci de la beauté et de l'ordre harmonieux qui y règnent en vertu de cette parole³⁴⁸. Le dieu premier principe de cette révélation successive, l'antique Bel ou Chijun, ou Saturne, est identique à Chon ou à l'Hercule de Tyr, sage aussi bien que fort, et gravant sa sagesse sur des colonnes dans les temples, ou la déposant dans des livres sacrés³⁴⁹.

C'est de lui que ces livres auraient pris le nom de San-Chon-Iâth³⁵⁰, qui veut dire la loi entière de Chon, et représente le canon sacerdotal, existant à la fois dans toutes les villes principales de la Phénicie, comme le mythique Sanchoniathon, collecteur supposé de ces écrits antiques, et pendant du Vyâsa ou Vêda-Vyâsa (collecteur des Védas), de l'Inde, est dit originaire, non seulement de Béryte, mais aussi de Tyr et de Sidon³⁵¹.

Le titre de Physiologie d'Hermès ou de Taaut, conservé par Suidas, comme celui d'un des livres de Sanchoniathon, indique le caractère fondamental de ce

livre tout cosmogonique, sur la forme mythique duquel Philon prit ou voulut prendre le change dans son Histoire phénicienne, en supposant qu'il ne l'ait pas trouvé déjà très altéré lorsqu'il le consulta³⁵².

Telle est l'origine que M. Movers assigne au nom de Sanchoniathon ; telle est l'idée qu'il se fait, d'après Porphyre³⁵³, des livres sacrés des Phéniciens, réunis sous ce nom collectif à l'origine, mais entendu plus tard comme individuel. Cette idée ne diffère pas au fond de celle qu'en donne Philon de Byblos, dans les fragments textuels qu'Eusèbe nous a transmis : seulement, le Sanchoniathon, tout historique qu'il introduisait, dont il prétendait avoir retrouvé lui-même les antiques écrits de Taaut et de Cabires, allégorisés, c'est-à-dire falsifiés par les prêtres³⁵⁴, et les avait rétablis dans leur intégrité primitive, dans leur sens originel, également tout historique. Ce Sanchoniathon là, sauf le nom, est l'invention pure de Philon ; et son Histoire phénicienne, celle même dont nous avons des fragments, celle que Philon disait avoir traduite, n'était qu'une mythologie phénicienne et asiatique, rédigée par lui dans le système d'Evhémère, et où les légendes des dieux étaient travesties en des histoires humaines, pour servir à des vues polémiques dirigées à la fois contre les croyances helléniques et contre les traditions juives.

Ce travestissement était d'autant plus facile que, dès longtemps, ces légendes avaient été localisées, et leurs acteurs personnifiés dans le culte populaire. Outre son but principal, son but théologique, ou plutôt philosophique, de prouver que les dieux, ainsi ramenés aux proportions humaines, n'avaient pas été que des hommes à l'origine, Philon était encore guidé par un intérêt patriotique, non moins clairement manifesté dans ce qui nous reste de lui ; il cherchait à établir l'antériorité des dieux de la Phénicie sur tous les autres, et en faisait dériver spécialement les dieux de la Grèce, Pour le même motif et dans le même esprit, il avait altéré, non pas dans les lieux ni dans les noms, mais dans les choses, les traditions hébraïques, afin de les rapporter aussi aux phéniciennes, et d'en tirer également l'Evhémérisme.³⁵⁵ Cet athée patriote voulait réduire toute religion à l'histoire primitive du genre humain, et trouver exclusivement cette histoire dans celle de son pays.

Ce que nous venons de dire fait comprendre ce mélange d'éléments si divers, et, au premier abord, si hétérogènes, phéniciens, juifs, grecs, égyptiens même, que l'on remarque dans les fragments du Pseudo-Sanchoniathon. Les derniers de ces éléments, M. Movers les signale surtout dans la partie proprement cosmogonique, dont les traits principaux lui paraissent porter le caractère d'abstractions empruntées à la nature et aux productions du sol de l'Égypte. Nous y reviendrons dans la note suivante. Quant aux éléments phéniciens, non seulement M. Movers les reconnaît pour tels, mais il les croit directement puisés à des sources phéniciennes ; il y voit les débris épars, défigurés, mais d'autant plus précieux pour nous, des livres perdus de Taaut et du Sanchoniathon canonique et symbolique, auquel Philon substitua son

Sanchoniathon historique, fondé sur le premier. Pas plus que les autres Evhéméristes, Philon n'a inventé les noms, les mythes, les légendes sacerdotales ou populaires qu'il tourne à son but ; il les a seulement présentés par le côté qui pouvait le mieux servir, par le côté grossier, odieux ou ridicule. Son livre était rempli d'un savoir dont il aurait pu faire un meilleur usage ; mais l'usage qu'il en a fait ne doit pas nous prévenir contre la valeur des documents qu'il a si mal employés, et qu'il s'agit seulement de tâcher de rendre ; à leur sens primitif, en les dégageant, autant qu'il est possible, d'un alliage impur.

Quant aux autres sources écrites de la religion des Phéniciens, aux sources étrangères, tant hébraïques que grecques et romaines, nous n'y insisterons pas. Elles sont plus connues, plus accessibles ; elles ont été l'objet d'une savante et judicieuse critique, dont Selden, au commencement du dix septième siècle, donna, dans ses *Syntagmata*, un exemple qui, à certains égards, n'a pas été surpassé. Le point de vue de cette critique s'est quelquefois rétréci outre mesure, même de notre temps ; mais récemment M. Movers, en élargissant l'horizon trop étroit où l'avaient enfermée plusieurs hébraïsants, a fait voir tout ce que peut jeter de lumières nouvelles, sur un sujet en apparence épuisé, l'intelligence des idées unie à l'étude approfondie des textes de toutes les époques.

Les sources dont nous parlons aussi bien que les travaux modernes, auxquels elles ont donné lieu, sont relatées, d'ailleurs, presque à chaque page, soit dans les notes de M. Creuzer, soit dans les nôtres. Ce qui fait surtout leur importance, c'est le petit nombre des documents originaux qui sont parvenus jusqu'à nous, et l'état équivoque de transformation dans lequel une partie d'entre eux nous sont arrivés. Les plus authentiques de tous, mais malheureusement aussi les plus stériles, sont les inscriptions des monuments phéniciens ou puniques découverts dans différents pays, et dont la connaissance de l'hébreu et des autres dialectes sémitiques, jointe à une analyse paléographique de plus en plus exacte, amène peu à peu le déchiffrement. On sait les travaux de l'illustre Barthélémy, de Swinton, de Ferez Bayer, d'Akerblad, de Bellerma, de Hamaker, de Kopp et de bien d'autres, sur cette matière épineuse. Ils ont été rappelés, discutés, contrôlés par Gesenius, dans son grand recueil d'épigraphie et de linguistique phénicienne, qui paraissait devoir les effacer tous ; mais voici que Gesenius à son tour, malgré son incontestable savoir, commence à trouver des juges sévères dans quelques-uns de ses émules et de ses continuateurs.

M. E. Quatremère, qui avait déjà fait justice des lectures hasardées de Hamaker, a montré depuis combien celles du célèbre professeur de Halle laissent encore à désirer pour la rigueur de la méthode et pour la certitude des résultats³⁵⁶.

Dans cette question du reste, où nous sommes loin d'être compétents, où nous cherchons seulement ce qui peut éclairer d'un jour plus sûr la religion et la mythologie des Phéniciens, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à un

de nos amis, M. de Saulcy, qui porte dans l'épigraphie punique, la sagacité et la pénétration dont il a fait une application si heureuse à l'épigraphie égyptienne³⁵⁷, l'appendice suivant, qu'il a bien voulu rédiger sur notre prière et pour notre objet.

“Les épigraphes ou inscriptions des deux dialectes phénicien et punique, jusqu'ici découvertes et réellement lues, se rapportent presque exclusivement, celles des médailles exceptées, aux deux classes suivantes :

1° les textes votifs ; 2° les textes funéraires. Les textes votifs ont été retrouvés à Malte, à Citium en Chypre, à Carthage et ailleurs en Afrique. Ils sont eux-mêmes de deux espèces. Ainsi l'écriture dans laquelle ils sont conçus est ou phénicienne pure, ou punique des bas-temps -(celle que Gesenius a nommée à tort numidique). Ces inscriptions votives sont adressées : 1° à Melkart, souverain de Tyr (Candélabre de Malte); 2° à Tanit la toute puissante, et au Baâl, Baâl-Khamon, quelquefois nommé Baâl Mon, par aphérèse (inscriptions de Carthage, de Guelma, de Constantine). Il est certain que le véritable nom du dieu solaire était complexe, et formé des deux mots accolés, Baâl-Khamon. Tanit est toujours qualifiée notre maîtresse, Rabbetna ; et Baâl-Khamon, notre seigneur, Adonna. Jusqu'ici aucune autre divinité n'est invoquée dans les textes votifs phéniciens et puniques. Il n'en est pas moins vrai que plusieurs autres noms divins entrent en composition dans les noms propres, d'hommes ou de femmes, sur les inscriptions de toutes les classes ; ce sont : Astaroth, Achmoun (ce nom signifie le huitième) Aser, Nabou (Neb, seigneur, souverain, en égyptien), Sousim (les chevaux sacrés), Khodesch (la nouvelle lune, la néoménie), Molokh, Quant au mot Baâl, seigneur il s'applique à toutes les divinités, aussi bien aux divinités femelles qu'aux mâles ; ainsi Taanit est appelée Baâlet, la dame. Baâl est donc un qualificatif générique des divinités des deux sexes, et, selon moi, ne doit jamais être pris comme nom propre ; il faut dire le Baâl, la Baâlet. Si, lorsqu'il entre en composition à son tour, comme dans Abd-Baâl, il semble par lui-même avoir un sens individuel; ce sens, qui est celui de souverain seigneur, s'applique à une divinité déterminée, et sans doute à Baâl-Khamon, exclusivement³⁵⁸.

“Les inscriptions funéraires sont aussi de deux systèmes différents d'écriture, phénicien ou punique des “bas-temps. Elles sont fort simples en général, comme les précédentes, et ne contiennent guère que le nom du défunt et ses qualités ou titres. Il en est une toutefois qui renferme une formule précatrice, le seul exemple de ce genre constaté jusqu'ici, et qui nous offre en même temps un nom nouveau de divinité, le nom phénicien du Sardus pater des médailles romaines de la Sardaigne”³⁵⁹. Elle a été trouvée à Nora dans cette île, et contient la phrase suivante, qui a rapport à une femme : Ab Sardon Selimha, “que le père Sardon lui fasse paix.”³⁶⁰ Ces inscriptions, du reste, ont besoin d'être étudiées encore, et elles ne sont pas en assez grand nombre pour que l'on puisse se permettre de dire que le sens en est désormais fixé. Notre possession de

l'Algérie en procurera certainement beaucoup, et elles s'éclairciront alors par la comparaison.

“Il est une troisième classe d'inscription, les inscriptions historiques proprement dites, parmi lesquelles les épigraphes numismatiques forment une subdivision particulière. Celles-ci mises à part, je ne connais qu'une inscription punique historique ; c'est une plaque de marbre qui fut encastrée dans le piédestal d'une statue de Germanicus, et qui a été trouvée à Sulcis en Sardaigne (Sant-Antioco)³⁶¹. Quant à la numismatique, elle est, en ce moment même, étudiée avec le plus grand soin, et, il faut le dire, avec le plus grand succès, par M. le duc de Luynes ; d'un autre côté, M. M. Lindiberg et Falbe s'occupent d'un travail considérable sur toute la numismatique phénicienne et punique. Enfin, M. le docteur Judas, secrétaire du conseil de santé des armes, auteur de plusieurs opuscules sur la langue phénicienne, prépare un examen critique fort étendu des travaux de Gesenius, dans lequel se trouveront, nous en avons la certitude, des aperçus neufs et importants”.

Une épigraphe curieuse, encore inédite, que M. de Saulcy nous signale en terminant cette communication, est celle que notre confrère M. Ampère a copiée tout récemment sur l'un des colosses d'Ipsamboul en Nubie. Elle n'appartient précisément à aucune des divisions précédentes ; mais elle est en phénicien, un exemple jusqu'ici unique d'une de ces inscriptions de visiteurs dont certains monuments de l'Égypte, et surtout le fameux colosse de Memnon, offrent tant d'exemples en grec et en latin. Elle présente, de plus, cette particularité non moins rare d'un nom hybride composé d'un mot phénicien et du nom d'une des grandes divinités de l'Égypte, Abd-Ftah, le serviteur de Phtah ; comme si le Phénicien qui le portait eût été consacré au dieu égyptien, ou eût adopté son culte, par suite de l'un des fréquents établissements d'hommes de cette nation sur les bords du Nil, dont nous avons parlé plus haut.

Une dernière source d'instruction pour la connaissance de la religion phénicienne, ce sont les monuments figurés, phéniciens ou puniques, dont nous n'avons, jusqu'ici du moins, qu'un bien petit nombre, surtout si l'on s'attache à ceux qui sont complètement originaux, et qui n'ont pas subi l'influence grecque ou romaine. Les monuments à épigraphes, stèles et autres, puis les médailles, recueillis par Gesenius dans les planches jointes à son ouvrage, fournissent cependant déjà d'assez nombreuses représentations, dont beaucoup de symboles religieux et quelques figures de divinités. Nous en avons extrait, ou nous avons pris ailleurs pour nos propres planches,³⁶² ce qui nous a paru le plus essentiel à l'éclaircissement des recherches de M. Creuzer et des nôtres. Le premier, ou l'un des premiers, nous avons fait usage d'une classe de monuments qui n'étaient point encore entrés dans le domaine de l'archéologie, et qui, pour être d'une exécution grossière et de formes bizarres, n'en sont pas moins significatifs, n'en gardent peut-être que plus fidèlement le caractère primitif, tout symbolique et sidérique, des cultes phéniciens d'origine.

Nous voulons parler des idoles de bronze trouvées dans l'île de Sardaigne, de ces statuettes barbares, souvent très compliquées, surchargées d'attributs, quelquefois aussi portant de courtes inscriptions d'apparence phénicienne, statuettes dont notre savant et excellent ami, M. le général comte de la Marmora, nous autorisa à publier plusieurs dans notre recueil de planches³⁶³, en 1839, et dont il a lui-même depuis publié, décrit, commenté un beaucoup plus grand nombre avec un soin infini, une consciencieuse érudition, et des rapprochements pleins d'intérêt, tant dans l'atlas d'antiquités que dans la seconde partie du texte de son magnifique Voyage en Sardaigne³⁶⁴, Paris et Turin, 1840. Nul doute que quelque jour, et, par suite des découvertes qui vont se multipliant dans notre siècle sur le terrain des anciens peuples et des anciennes langues de l'Asie et de l'Afrique, l'attention des érudits, ramenée sur ces idoles, ne leur assigne une place importante parmi les monuments les plus propres à éclairer l'histoire des religions sémitiques, et la propagation de ces religions dans le midi de l'Europe, sous l'influence des établissements phéniciens et carthaginois.

**Sur la cosmogonie et la théologie des Phéniciens,
et sur le système religieux de ce peuple et des peuples de la Syrie,
en général.**³⁶⁵

Nous avons, de la cosmogonie phénicienne, au moins trois versions différentes, dont nous devons deux à Damascius, platonicien éclectique du sixième siècle de notre ère, qui les rapporte dans son livre Des premiers principes,³⁶⁶ d'après Eudémus, disciple d'Aristote ; la troisième à Eusèbe, qui l'a extraite de l'Histoire phénicienne que Philon de Byblos, au commencement du deuxième siècle, prétendit avoir traduite de Sanchoniathon (voyez la note précédente). Ces trois versions ont donc passé par des mains grecques, et l'on s'en aperçoit, non seulement au langage, mais aux interprétations philosophiques ou historiques qu'elles ont subies dans le cours de leur transmission. Suivant la première, qui nous est parvenue fort altérée, et qui, de toutes porte le caractère le plus abstrait, les Sidoniens supposent antérieurs à toutes choses le Temps, le Désir et la Nue. Le Désir et la Nue s'étant unis l'un à l'autre, comme les deux principes par excellence, de leur union naquirent l'Air et la Brise. Par l'Air, ajoute l'interprète, ils désignent l'intelligible pur : par la Brise, le prototype de la vie animale, qu'elle met en mouvement. De ces deux autres principes naquit Otos, par la vertu, je pense, dit encore le platonicien, de l'intelligence intelligible. La seconde cosmogonie est plus développée et, en même temps plus mythique, caractère que lui reconnaît Damascius, qui l'appelle "mythologie des Phéniciens", la qualifie pour cette raison d'ésotérique, et nous apprend, en outre, qu'Eudémus l'attribuait à Mochus (note précédente). L'Ether, y est-il dit, fut d'abord et aussi l'Air ; ce sont les deux principes, desquels naquit Utomus, le dieu intelligible ; je le tiens, ajoute Damascius, pour le suprême

intelligible. S'unissant à lui-même, il mit au jour Chusorus, le premier ouvrier, et ensuite un oeuf. Par cet oeuf, ils entendent, selon moi, poursuit l'interprète, l'intelligence intelligible, et par l'ouvrier Ghosorus, la puissance intelligible, qui, la première, divise la nature, jusque là indivise. Hais, après les deux principes y ils mettent encore au sommet un Vent (souffle unique), au milieu des deux vents Lips et Notus (le sud-ouest et le sud), placés également avec Ulomus³⁶⁷ ; celui-ci alors devient l'intelligence intelligible et l'ouvrier Chusorus, le premier ordre après l'intelligible ; quant à l'oeuf, c'est le Ciel, On dit, en effet, que cet oeuf s'étant brisé en deux moitiés, une de ces moitiés forma le ciel, et l'autre la terre.

La troisième cosmogonie est de beaucoup la plus étendue, la plus riche, la plus variée ; et, quoique cette variété même soit suspecte, quoiqu' elle semble provenir d'un amalgame d'éléments divers, puisés à différentes sources; quoique les documents originaux, plus ou moins mythique plus ou moins antiques, y soient tournés à des vues systématiques toutes modernes, et travestis plutôt que traduits, ce n'en est pas moins un document précieux dans son ensemble, et digne encore d'être étudié. Celui qui le rapporte dans Eusèbe, Philon de Byblos, le fait remonter par Sanchoniathon, son auteur prétendu, jusqu'à Taaut, qui aurait révélé cette cosmogonie dans ses écrits, après l'avoir tirée des indices saisis (dans la nature) par son intelligence, et des conjectures (ou des inductions) qu'il lui suggérèrent³⁶⁸. Sanchoniathon, d'après Taaut, c'est-à-dire d'après les livres sacrés des Phéniciens, ouvrages de leurs prêtres, pose comme le principe de l'univers un Air ténébreux et plein de souffle (de l'esprit), ou bien le Souffle d'un air ténébreux et un Chaos confus enveloppé d'une obscurité profonde. L'un et l'autre étaient infinis et sans limites dans le cours des âges. Mais quand le Souffle ou l'Esprit, ajoute-t-il, se fut épris de ses propres principes, et qu'ils se furent unis entre eux, cette union fut appelée l'Amour, et telle fut l'origine de la création de l'univers. Mais l'Esprit ne connaissait pas sa propre création, de l'union qu'il contracta naquit Môt, que les uns interprètent par le limon, les autres par une eau bourbeuse en putréfaction. C'est d'elle (de cette matière première), que procéda toute semence de création et la génération du monde entier. Il y avait certains animaux dépourvus de sentiment, desquels naquirent des animaux doués d'intelligence ; et ils furent appelés Zophasemin, c'est-à-dire contemplateurs du ciel³⁶⁹, et ils reçurent la figure d'un oeuf ; et du sein de Môt resplendirent le soleil et la lune, les étoiles et les grands astres (les constellations). L'air s'étant illuminé, par l'embrasement de la mer et de la terre se formèrent les vents et les nuages, puis vinrent d'immenses épanchements des eaux célestes tombant avec impétuosité. Et ces choses ayant été ainsi séparées et déplacées par les feux du soleil, et s'étant de nouveau rencontrées dans l'air et violemment heurtées, le tonnerre et les éclairs se firent ; et au fracas du tonnerre les animaux intelligents décrits plus haut s'éveillèrent et ils furent épouvantés

par le bruit, et ils commencèrent à se mouvoir sur la terre et dans la mer, tant mâles que femelles³⁷⁰.

Nous passons sur ce qu'ajoute ici Philon, d'après son système sans doute plutôt que d'après les idées des anciens Phéniciens, sur le culte des premiers hommes compris, ce semble, dans cette génération d'animaux, et qui, dans la faiblesse et la bassesse de leur esprit, dit-il, déifiaient et adoraient les fruits de la terre dont ils faisaient leur nourriture, A ce propos, il introduit comme une autre génération d'hommes, premiers habitants de la Phénicie, et auteurs d'un culte nouveau, celui du soleil, Cette prétendue génération d'hommes, que Philon présente ainsi selon ses vues, n'est, suivant toute apparence, qu'un autre lambeau, ou même une autre version de la cosmogonie phénicienne, arbitrairement rattachée à la précédente, où nous inclinerions avec M. Movers à reconnaître un emprunt fait à quelque livre hermétique de l'Egypte³⁷¹, quand nous la comparons avec les idées que Diodore de Sicile et d'autres attribuent aux prêtres égyptiens,³⁷² sans les noms, sans les traits évidemment phéniciens qu'elle renferme aussi, sans son air de ressemblance avec le début de la Genèse de Moïse³⁷³, sans tout ce qui nous porte à soupçonner plutôt ici un pastiche fabriqué par Philon lui-même, pour servir de début à sa mythologie, transformée en histoire primitive de l'humanité et de son pays tout à la fois.

Ici donc commencerait, par une sorte de dédoublement, une quatrième version de la cosmogonie phénicienne, et certainement la plus mythique, peut-être même la plus mythique, peut-être même la plus antique de toutes, si l'on fait abstraction du travestissement sous lequel elle nous est parvenue. La voici telle que nous la donne Philon ; Ensuite, dit-il naquirent du vent Kolpia et de sa femme Baau, nom qui veut dire nuit³⁷⁴ AEon et Protogonos (le temps et le premier-né, hommes mortels ainsi appelés ; ce fut AEon qui découvrit la nourriture provenant des arbres ; ceux qui naquirent d'eux se nommaient Genos et Genea (genre et race), et ils habitèrent la Phénicie. Une grande sécheresse étant survenue, ils élevèrent leurs mains aux cieux, vers le soleil, dans lequel ils virent le maître unique du ciel, l'appelant Beetsamen, qui veut dire en phénicien Seigneur du ciel, le Zeus (Jupiter), des Hellènes.... Puis de la race d'AEon et de Protogonos naquirent à leur tour des enfants mortels, ayant nom Lumière, Peu et Flamme. Ceux-ci, ajoute Philon, dans son parti pris de convertir tous ces agents physiques ou métaphysiques de la création en hommes déifiés plus tard pour leurs bienfaits, découvrirent le feu par le frottement du bois, et en enseignèrent l'usage. Nous sommes conduits ainsi jusqu'aux grandes montagnes de la contrée, au Casius, au Liban, à l'Anti-Liban, lesquels par analogie auraient reçu les noms d'hommes au corps gigantesque qui les occupèrent. A ces noms en succédèrent d'autres, tantôt donnés en phénicien, tantôt traduits en grec, comme les précédents, et dans la foule desquels on reconnaît les dieux, les symboles et les mythes de la Phénicie, bizarrement amalgamés avec ceux de la Grèce, et toujours rapportés à l'humanité, à l'histoire, à l'invention successive des arts de

la vie, au développement d'une religion presque uniquement fondée sur l'apothéose. Ce sont Memroumos ou Hypsouranios (celui qui habite au haut des cieux), et son frère, Usoüs, instituteur du culte du feu et de celui du vent, auxquels il dressa deux colonnes ; viennent ensuite le premier Chasseur et le premier Pêcheur ; après eux, deux autres frères, inventeurs du fer et de l'art de le travailler, dont l'un, Chrysor, est assimilé à Hephoestus ou Vulcain, mais se rapproche bien plus du Phta de l'Egypte, par l'importance et la diversité de ses attributions, dans Agros, Agroueros ou Agrotos, pères des laboureurs et des chasseurs, on devine, sous de formes diverses. Adonis, bien caractérisé comme le grand dieu par excellence, le Baal de Byblos. Viennent ensuite Misor et Sydyk, le souple ou l'adroit et le juste, celui-là, père de Taaut, l'inventeur de lettres, celui-ci des Cabires, qui perfectionnèrent les instruments de la navigation, déjà ébauchés par Usoüs et par Chrysor, et auxquels est rattachée en outre la découverte des simples et celle d'autres procédés de la médecine antique³⁷⁵. Ici se place la partie de cette cosmogonie ou plutôt de cette théogonie la plus fortement assimilée à celle des Grecs, à celle d'Hésiode et des poètes cycliques, si elle n'en est pas empruntée en grande partie, ou s'il ne faut pas la considérer, avec M. Movers, comme une dernière version de la cosmogonie phénicienne, à la fois plus locale et plus hellénisée que toutes les autres³⁷⁶. Pourtant des éléments, des noms phéniciens s'y remarquent encore, et d'abord Elioun, le Très-Haut, avec sa femme Berouth³⁷⁷, qui vivaient, est-il dit, au temps de Sydyk et des Cabires, et de qui prirent naissance Ouranos et Gê (le Ciel et la Terre), présentés avec une affectation évidente comme des personnages historiques appartenant au pays. Ouranos épouse sa soeur Gê, et il a d'elle Ilos, le même que Cronos ou Saturne, Bétyle ou la pierre vivante, Dagon ou Siton, et enfin Atlas, sans parler d'une multitude d'autres enfants nés d'autres femmes. Aussi la Terre s'irrite-t-elle et se sépare-t-elle du Ciel, son infidèle époux ; interprétation evhéméristique, selon toute apparence, du dogme cosmogonique rapporté plus haut d'après Mochus, et que nous retrouverons chez les Chaldéens, à savoir, l'union primitive, puis la division par le démiurge des deux moitiés de l'œuf du monde ou de l'être symbolique qui le représente. Bientôt paraît Cronos, devenu homme, pour soutenir, pour venger sa mère, pour mettre un terme aux violences de son père, aux nombreux mais infructueux essais d'une création informe et avortée. Cronos, fort des conseils d'Hermès et d'Athéna, de l'intelligence et de la sagesse, prépare ses armes, la lance et la redoutable harpe, symbole originellement oriental comme le dieu lui-même³⁷⁸, et peut-être aussi comme ces autres mythes cosmogoniques du détronement, plus tard de la mutilation d'Ouranos par Cronos, c'est-à-dire, par Ilos ou El, entouré de ses compagnons les Elohim³⁷⁹. Quoi qu'il en soit, la création se poursuit, plus régulière et plus durable, par l'œuvre de Cronos, le principe ordonnateur du monde ; mais non pas sans efforts, sans luttes, sans violences nouvelles. Cronos ensevelit son frère Atlas dans les profondeurs de la terre, par le conseil d'Hermès ; il immole son fils Sadid de sa propre main, il décapite une de ses

filles, sans doute pour former du sang des dieux, l'espèce humaine, par ces terribles sacrifices dont il donne l'exemple, trop fidèlement suivi de ses adorateurs. D'un autre côté, il épouse successivement toutes les filles de son père, Astarté, la grande déesse de la Phénicie comme il en est le grand dieu, Rhéa, Dioné, la même que Baaltis ; enfin, la Destinée et la Beauté, attributs divins de l'ordre désormais immuable du monde. Dans les sept filles qu'il eut d'Astarté, puis dans les sept fils que lui donna Rhé, on entrevoit les astres qui naissent pour compléter cet ordre et pour y présider aux cieus, de concert avec Pothos et Eros, le Désir et l'Amour, ces vieilles puissances cosmogoniques, devenues les enfants d'Astarté, la reine du ciel. Trois fils, en qui Cronos se décompose, un second Cronos, Jupiter-Bélus et Apollon, semblent clore la cosmogonie par une triade divine³⁸⁰, où se manifestent les trois grands attributs par lesquels la Divinité, incarnée dans le monde depuis la création, le vivifie, le conserve et le renouvelle incessamment. Ce qui suit n'est qu'un complément tout mythique, où, l'ordre étant établi sur la mer aussi bien qu'au ciel et sur la terre, par la victoire définitive de Cronos, on voit commencer son fabuleux empire, cet âge d'or durant lequel les dieux régnaient ici-bas, et que Philon, compilant les légendes locales des villes phéniciennes, veut bien prendre à la lettre, comme le règne réel d'anciens rois déifiés, en dépit des traits significatifs qui percent de toute part à travers cette enveloppe grossière. Astarté, dit-il, la très grande, Zeus Demarous (ou Demaroon, père de Melicarthos ou Melkarth, l'Hercule phénicien) et Adodos (Adod ou Adad), roi des dieux, règnent sur le pays, du consentement de Cronos. Astarté met sur sa propre tête, comme insigne de la royauté, la tête d'un taureau ; puis, parcourant la terre, elle trouve une étoile tombée du ciel, qu'elle recueille et consacre dans l'île sainte de Tyr (Astarté-Lune-Vénus, et l'étoile de ce nom qui l'accompagne). Cronos aussi parcourt la terre, et il donne à sa fille Athéna la royauté de l'Attique (assimilation d'une déesse phénicienne que nous verrons plus loin avec la déesse grecque, pour rattacher l'Attique à la Phénicie) Ensuite le dieu, par une répétition telle qu'il s'en trouve beaucoup de toute sorte dans l'œuvre indigeste de Philon, en immolant dans une peste, son fils unique, comme holocauste à son père Ouranos, institue de nouveau les sacrifices humains, si fréquents chez les Phéniciens dans les fléaux publics ; et il inaugure en même temps l'usage de la circoncision, autre coutume nationale. Peu après, il consacre mort un fils qu'il avait eu de Rhéa, Mouth, qui n'est autre que Thanatos, le dieu de la mort, ou le Pluton des Phéniciens.

Nous terminerons ici cette analyse, qui complétera et éclaircira, nous l'espérons, celle que nous avons donnée, trop rapide et un peu confuse, dans notre texte, d'après M. Creuzer. Ajoutons cependant, comme un indice précieux de l'art perdu des Phéniciens, art tout symbolique, et qui se rapprochait à la fois, selon toute apparence, de l'art de l'Égypte et de celui de la Babylonie et de l'Assyrie, la description que Philon nous a laissée des images divines fabriquées

par Taaut, le scribe et l'artiste sacré en même temps, ainsi que les prêtres dont il est le chef. Il imagina, est-il dit, pour Cronos, comme insigne de sa royauté, quatre yeux, tant par devant que par derrière, dont deux étaient ouverts et deux fermés ; il lui mit aussi quatre ailes aux épaules, deux étendues comme pour voler et les deux autres repliées. Le sens du symbole était, pour les yeux, que Cronos voyait en dormant, et dormait éveillé ; pour les ailes, qu'il volait en se reposant, et se reposait tout en volant. Des autres dieux, chacun n'avait que deux ailes aux épaules, comme pour suivre Cronos dans son vol. Celui-ci portait, en outre, deux ailes à la tête, l'une désignant l'intelligence souveraine, l'autre la sensibilité. Sans accepter cette dernière interprétation, qui sent le platonisme, nous remarquerons que les monuments figurés de Ninive, de Babylone, de Persépolis, sans parler de ceux de l'Égypte, et, en particulier les représentations des cylindres,³⁸¹ viennent presque de tout point à l'appui des descriptions précédentes.

Maintenant, nous n'avons pas la prétention de retrouver, à l'aide des fragments que nous venons de réunir, et parmi toutes ces versions si différentes en apparence, en réalité si altérées, de la cosmogonie phénicienne (qui d'ailleurs peut bien avoir eu ses variantes originaires), le sens véritable et l'ordonnance primitive de cette cosmogonie. Nous nous bornerons donc à quelques rapprochements qui en feront ressortir l'esprit, les idées essentielles, et tout ce que le parallèle du système analogue et plus explicité les Chaldéens de Babylone, développe dans la note suivant, mettra dans une plus grande évidence.

En reprenant, pour les comparer, ces versions ou ces variantes de la cosmogonie des phéniciens, d'où découle et à laquelle se rattache étroitement leur théogonie, caractère commun à toutes les religions de la nature, fondées sur le panthéisme, nous voyons dans la version sidonienne un premier principe antérieur à tout autre, le Temps, forme nécessaire de la création, qui nous rappelle à la fois le Temps illimité, infini, du Zend-Avesta, et le Temps, également placé en tête de la cosmogonie vulgaire des Orphiques³⁸², C'est le Père, c'est l'Eternel, c'est l'unité irrévélée, ineffable, que nous retrouverons chez les Babyloniens, et qui, avec le Désir ou l'Amour, et la Nue ou les Ténèbres primitives, le Chaos ténébreux, fait une première triade. Le Désir est le médiateur, le premier agent de la création, le premier principe, prototype de l'esprit, se portant vers le second, prototype de la matière vers la Mère, pour la féconder, et formant avec elle la première dyade qui procède de l'unité. A son tour, une seconde dyade, procède de la première et la reproduit, mais plus déterminée, sous les noms d'Air (que nous croyons devoir maintenir³⁸³ et de Brise; c'est, à vrai dire, l'esprit, l'âme universelle, qui circule dans tous les êtres, et son mouvement, qui leur donne la vie. Le fruit qui naît de cette nouvelle union, et qui résume tous les principes précédents dans une unité nouvelle, entièrement déterminée, que ce soit Otos et le Môt de Sanchoniathon, le Mahat ou Mout de la cosmogonie indienne, ou que ce soit l'oeuf, son symbole, n'en est

pas moins le monde ou la matière du monde s'organisant par le D miurge, par l'intelligence créatrice qui se développe et se révèle avec son oeuvre. C'est ce qu'explique très bien la seconde version, la cosmogonie mythique de Mochus. Le premier principe y était passé sous silence en tant qu'irr v l , à ce qu'il paraît, bien qu'il soit question d'un Vent, d'un souffle unique, divisé ensuite en deux, mais, est-il dit, après les deux principes, la dyade première d'Ether et de l'Air.

Oulomos, qui en naît, si ce nom signifie le temps, l' ternit ³⁸⁴, serait un renversement de la cosmogonie précédente, et dans tous les cas, correspondrait aux Protogonos ou au Premier-né de Sanchoniathon, aussi bien qu'à son AEon, tous deux enfants du vent Kolpia, tous deux donnant la naissance à Genos et Genea, et représentant par cette dualité le caractère d'androgène attribué à Oulomos, m le et femelle tout ensemble. L'hymen fécond qu'il forme avec lui-même produit à la fois l'œuf du monde et celui qui l'ouvre. Chousoros³⁸⁵, l'esprit créateur, intimement uni à la matière, qu'il vivifie et qu'il organise. Il est assez probable que c'est le Chrysor de Sanchoniathon,³⁸⁶ et qu'il répond, ainsi que lui, au Phta  gyptien, l'artisan du monde, comme Oulomos   Kneph, l' me universelle ; resterait, selon l'opinion de Goerres,³⁸⁷ comme troisième hypostase de cette grande triade, ou comme troisième kam phis, pour parler le langage  gyptien, Beelsamen, le roi des cieux, pendant le Phr , le soleil visible, révélation définitive de la Divinité au sein de la nature.

La troisième version ou la première de celles qui portent le nom de Sanchoniathon, se rapproche beaucoup de la version sidonienne, et offre avec elle des rapports si frappants qu'ils s'aperçoivent d'eux-mêmes, et qu'il est inutile d'y insister. Le Temps n'y figure point expressément ; mais le Souffle ou l'Esprit et le Chaos, enveloppés de ténèbres, y sont donnés tous deux comme infinis dans la durée et dans l'espace. L'Amour y préside à l'union des deux principes, d'où résulte la création, laquelle s'opère d'abord fatalement et sans conscience, par une sorte de développement mécanique des germes contenus dans la matière; la figure de l'œuf ne manque pas, quoique multipliée ; puis l'intelligence s' veille au milieu du désordre de la nature, et avec elle tout se distingue, tout se meut, tout vit de la vie véritable, au ciel et sur la terre.

La quatrième version, au contraire, est à certains égards, comme nous venons de le faire voir, une contre-épreuve de celle qui est attribuée à Mochus, si ce n'est que le vent Kolpia et sa femme Baau, interprétée là Nuit³⁸⁸, y rappellent encore plus le Souffle primitif et le Chaos ténébreux qu'il féconde, dans la cosmogonie précédente Baau ou Baaut fait songer au Boku de la Genèse, au Baoth des Gnostiques, à la Buto-Latone des  gyptiens, à la Vénus Boeth d'Aphaca dans le Liban ; rapprochements indiqués par M. Movers après d'autres³⁸⁹. Quant aux enfants de ce premier couple (Protogonos, le Premier-né, et le Temps, la Durée, AEon, qui enseigne à se nourrir des fruits des arbres), enfants formant on second couple, de qui naissent toutes les générations (Genos

et Genea), ils semblent, indépendamment de leur signification cosmogonique et tels que Philon les présente, calqués sur Adam et Eve eux-mêmes, serait-on tenté de croire, comme l'Oulomos de Mochus, mâle et femelle en un corps avant d'être séparés³⁹⁰. Il y a, du reste, chez Philon, dans tout ce qui suit, outre son constant évhémérisme, il y a, dans l'invention successive des arts comme dans les combats des dieux, un tel amalgame d'éléments phéniciens, hébraïques et grecs, une intention si manifeste de plier tour à tour les premiers aux derniers, afin de subordonner plus aisément les traditions bibliques de la Genèse et les récits théogoniques d'Hésiode aux mythes de la théologie phénicienne, que ceux-ci en sont nécessairement très obscurcis, très altérés, et qu'il nous paraît impossible de les rétablir dans l'intégrité de leur sens et de leur enchaînement primitif. Raison de plus pour nous en tenir, soit aux rapprochements que nous venons de faire, soit aux remarques dont nous avons semé ça et là l'analyse qui les avait précédés.

Reste à savoir jusqu'à quel point, indépendamment de la cosmogonie et de la partie de la théogonie qui s'y rattache, l'on peut de ce pêle-mêle d'éléments si divers, si corrompus, en s'aidant des documents puisés à d'autres sources, faire sortir le vrai système religieux des Phéniciens, leur théologie nationale et populaire, qui se rapproche à tant d'égard, de celle des autres peuples de la Syrie. C'est ce que nous tâcherons de montrer en terminant cette longue note.

La tâche que nous ne pouvons qu'effleurer ici nous est singulièrement facilitée par les recherches approfondies de M. Movers, qui ont jeté sur les cultes des nations sémitiques en général, sur leur vrai caractère, et sur les rapports qui les unissent entre eux, tant de lumières nouvelles. Un seul et même Dieu de la nature, distingue d'elle à l'origine, mais bientôt absorbé dans son œuvre, était adoré sous un seul et même nom, mais avec des épithètes diverses et dans des personnifications non moins variées, chez les Assyriens et les Babyloniens, en Syrie, en Phénicie, à Carthage³⁹¹. Ce Dieu principe de vie et de lumière, était mis en rapport avec les éléments, surtout avec l'air et le feu, avec les astres, surtout avec le soleil et les planètes, avec le ciel et le temps. Il habitait au plus haut des cieux, mais aussi sur les montagnes, les hauts lieux de la terre, et il était représenté de préférence par une ou plusieurs colonnes, pyramides ou obélisques, dans les temples ou au-devant des temples. Il se nommait El ou Elioun, le Très-Haut, Bel ou Baal, le Maître, désigné ainsi par ses serviteurs, ou ses adorateurs, et il recevait les épithètes, souvent considérées elles-mêmes comme des noms propres, d'Adon, le seigneur, de Moloch, le roi, d'Adod ou Adad, le souverain des dieux, le Dieu suprême. L'idée de Dieu, dans cette conception purement théocratique, ne fait qu'un avec celle de Maître, et elle est principalement représentée par le nom de Baal ou Bel, qui entre comme élément fondamental dans un si grand nombre de noms composés, répondant aux points de vue si divers, aux déterminations individuelles, ou aux applications locales, de cette divinité générale, une à la fois et multiple, des Sémites³⁹².

En tête de ces noms composés est celui de Belitan, Baalithon, Bolathen, qui, sous ces simples variantes de prononciation, veut dire Bel ou Baal l'ancien³⁹³, le même que Baal-Chijun, Chewan, Chon³⁹⁴, ou Baal-Ram et Ramas,³⁹⁵ probablement aussi Aglibol des inscriptions de Palmyre³⁹⁶. C'est El ou Bel, considéré comme le temps, l'éternité, et adoré, au moins à partir d'une certaine époque, dans la planète de Saturne, dont la sphère est la plus haute et la révolution la plus lente de toutes³⁹⁷. C'est le Démoniurge qui tire le monde de son sein fécond, qui l'organise, le conserve et le gouverne, par lui-même ou par les autres dieux, ses enfants et ses auxiliaires³⁹⁸. Vient ensuite Baal-Chammon ou Baal-le-Brûlant, identique à Baal-Moloch et au Malachbel de Palmyre, à l'Apollon-Chomoeus de Babylone, au Camosch ou à l'Ariel des Moabites à l'Urotal et au Dusares des tribus arabes, tous dieux du feu en même temps que du soleil, tous, plus ou moins ayant trait à la planète de Mars et à ses influences supposées destructives³⁹⁹. L'Azar ou Asar, le Sar-Azar, le Nergal-Sar-Azar, l'Adar et l'Adrammelech de la Chaldée et de l'Assyrie, sont des divinités analogues⁴⁰⁰. Baal-Samin⁴⁰¹ le Maître du ciel, Baal-Semes d'une inscription de Palmyre, Inibal⁴⁰², ou l'oeil de Baal, désignent plus particulièrement Baal en qualité de dieu du soleil, Jarubbaal de soleil vainqueur ou de héros solaire, tous se réunissant dans le Melkarth de Tyr, assimilé par les Grecs à leur Jupiter olympien aussi bien qu'à leur Hercule, et qui se rapproche, à bien des égards, de Baal-Chammon ou Baal-Moloch, si même il ne se confond pas avec lui, Baal-Gad et Baalzedek, le maître du bonheur, selon les rabbins, peuvent se rapporter à la planète de Jupiter, nommée, par excellence, l'étoile de Baal⁴⁰³. Baal-Zephon est le dieu des enfers ou des ténèbres, Baal-Berit, le dieu de l'alliance, Baal-Péor et Baal-Hermon, les dieux des monts sacrés ainsi appelés ; et tous ces Baalims avec plusieurs autres que nous omettons⁴⁰⁴, ne sont au fond que le même dieu envisagé sous des aspects, dans des rapports divers, et manifesté sous différentes formes.

Ces formes semblent pouvoir se ramener à trois principales, représentées dans Sanchoniathon par la triade divine du second Cronos, de Jupiter-Bélus, et d'Apollon, que M. Movers regarde comme babylonienne, et qu'on rendrait complètement phénicienne en l'exprimant par Belitan ou Baal l'ancien, Baal-Samin, ou, si l'on veut. Adonis, et Baal-Chammon ou Moloch⁴⁰⁵.

Ces trois dieux ou ces trois pouvoirs rentrent l'un dans l'autre, et sont toujours le même Baal sous des points de vue divers ; aussi se retrouvent-ils dans le soleil des trois saisons primitives de l'année (l'hiver, le printemps, l'été), dans celui des trois parties du jour (le matin, le midi, le soir), tout comme dans les rapports de cet astre avec les planètes de Saturne et de Mars, peut-être encore de Jupiter. Procédant d'une dualité primordiale, d'un couple cosmogonique mâle et femelle, comme nous l'avons vu, ces dieux s'unissent à trois déesses qui leur correspondent, et qui mettent dans une nouvelle évidence leur unité, puisque Cronos ou El est dit les avoir prises tour à tour pour femmes. Ce sont Rhéa ou

Atergatis, qui répond plus spécialement à Cronos-Saturne ; Dioné ou Baaltis, la même que Mylitta, à Adonis ou Jupiter-Bélus ; Vénus-Uranie ou la déesse céleste, la reine des cieux, Astarté ou Astaroth (Balisama), Melecheth, Tanit, à Moloch ou Baal-Chammon, tout ensemble Apollon, Hercule, Mars et Dionysus-Bacchus, comme sa divine épouse est à la fois Junon, Vénus, Athéna-Minerve fit Artémis-Diane⁴⁰⁶. La première a trait à l'eau et à la terre, mais aussi à la lune; la seconde, à la terre et principalement à la lune ; la troisième, tantôt à la lune, tantôt à la planète Vénus, mais surtout au feu pur qui brille dans les étoiles,⁴⁰⁷ Du reste, comme les dieux auxquels elles sont associées, ces déesses échangent fréquemment leurs attributions ; fréquemment aussi elles rentrent l'une dans l'autre, et se concentrent en une seule et même déesse de la nature, en une grande Mère ou Maîtresse, soit Mylitta, soit Baaltis, soit encore Atergatis ou Dercéto, soit même Astarté, d'ordinaire sa fille, en qualité de Sémiramis.

Ces dieux et ces déesses, en effet, ont comme leurs incarnations sur la terre, dans ces héros divins et ces divines héroïnes qui en sont le reflet et qui remontent jusqu'à eux. De ce nombre est Melkarth ou l'Hercule de Tyr, révélation mythique de Bel l'ancien, en même temps que du maître des deux, Beelsamen, et du brûlant Moloch ou Baal-Chammon, principe conservateur et destructeur tour à tour, dont la dualité semble personnifiée dans ces deux frères ennemis de Sanchoniathon, Hypsouranios, le fondateur de Tyr, qui n'est autre que Baal-Saturne, nommé encore Israël, et Usoüs ou Moloch-Mars, qui rappelle à plusieurs égards l'Esau de la Genèse⁴⁰⁸, Mais Meikarth est, par-dessus tout, le "fort devant le Seigneur", le héros solaire, qui combat pour le maintien de l'ordre du monde contre les puissances des ténèbres, et qui, s'il faillit un instant dans la lutte, se relève plus glorieux du bûcher où il a laissé sa dépouille mortelle. Comme Baal-Chon, Chijun, Gigon, ou comme l'Acmon de Phrygie, comme le Bélus de Babylone, à la fois sage et fort, c'est lui qui donne la science en même temps que la vie, et à ses côtés, ainsi qu'à ceux de Baal, sont Taaut-Hermès Onka-Athéné⁴⁰⁹, Jubal-Joljolaüs⁴¹⁰, personnification d'Esmoun-Esculape, sans parler des Cabires dont il est le premier, Esmoun le huitième et le dernier, Misor, père de Taaut, et Sydyk des Cabires, paraissent comme Hypsouranios et Usoüs, et en rapport avec eux, être deux manifestations, deux faces d'une même divinité, vraisemblablement de Chrysor-Hephoestus, où nous soupçonnons une forme de Baal-Moloch, en qualité de dieu du feu au physique et au moral⁴¹¹.

Au côté des dieux de la nature prennent donc place les dieux de l'intelligence comme leurs serviteurs et leurs ministres, ayant, de même qu'eux, leurs incarnations ou manifestations terrestres et leurs légendes mythiques. Ainsi encore Cadmus ou Cadmiel, analogue au dieu Surmo-Bel, à Taaut-Hermès, et dont l'épouse Harmonie répond à Thouro-Chousarthis, l'ordre harmonieux du monde résultant de la loi immuable qui le gouverne, à cette Destinée et à cette Beauté de Sanchoniathon, deux fille du Ciel, que Cronos retient près de lui pour

l'assister dans son oeuvre avec Hermès et avec Athéna⁴¹². Nebo, nom de la planète Mercure chez les Babyloniens et probablement aussi chez les Phéniciens; le Monimos d'Edesse qui y correspond, et qui, de concert avec Aziz, la planète de Mars, peut-être le même que Sadid, signifiant également le fort⁴¹³, dispensait à la terre les influences du soleil ; enfin Oannès⁴¹⁴ ou Annos, l'instituteur des Chaldéens, qui est lui-même un Taaut, un Hermès, un Mercure, montrent que ces dieux révélateurs et prophètes n'étaient pas non plus sans rapport avec la nature et avec les corps célestes, dans ces religions tout imprégnées d'un panthéisme sidérique.

L'Oannès de Babylone, avec ses formes de poisson, le nom d'Odacon, l'un de ces Annedotos, ont déjà rappelé à M. Creuzer Dagon, adoré comme un dieu demi-homme et demi-poisson, non seulement à Azotus, mais dans les autres villes des Philistins, et qui doit avoir été distinct de la déesse Atergatis ou Dercéto, quoique rapproché d'elle par l'idée et dans les mythes, selon toute apparence, aussi bien que par la figure et sur les monuments de l'art. Philon de Byblos, d'après une de ces fausses étymologies qu'il a multipliées, traduisant Dagon⁴¹⁵ par Siton, en fait un Jupiter ou un Baal agricole, inventeur du blé et de la charrue ; ce qu'il pourrait avoir été à la rigueur, indépendamment de toute interprétation verbale. Il met en rapport intime avec lui, dans un mythe généalogique qui n'a peut-être pas une base plus solide, un autre Baal, ce Jupiter Demarous, qu'il place à côté d'Astarté et d'Adod, comme un des grands dieux de la Phénicie ou de la Syrie, et qu'il donne pour père à Melkarth-Hercule⁴¹⁶. M. Movers, le rapprochant ingénieusement du fleuve Damouras ou Tamyras, qui lui aurait été consacré selon l'usage phénicien⁴¹⁷, et du Tamyras, père de la famille sacerdotale des Tamirades à Paphos, y trouve un Baal-Tamyras ou Baal-Thamar⁴¹⁸, et une forme priapique de Moloch-Dionysus, analogue au Baal-Peor ou Belphégor des Ammonites et des Moabites. Ce qui nous frappe surtout, c'est de le voir, c'est de voir Melkarth chez Sanchoniathon, comme Dionysus-Bacchus et Mélicerte-Palémon dans les légendes gréco-phéniciennes de Thèbes, en relation avec les dieux de la mer, en lutte avec eux ou encore entouré d'eux. Ceux-ci, dont Philon de Byblos nous transmet malheureusement les noms sous la forme grecque, un seul excepté, sont Pontus, l'adversaire de Demarous, Typhon et Nérée, père de Pontus, qui a pour enfants Poseidon et Sidon, espèce de sirène à la voix enchanteresse, dite l'inventrice de la mélodie, ici comme ailleurs rapportée aux eaux⁴¹⁹. Et ces divinités marines, et les figures monstrueuses d'hommes-poissons qui caractérisent plusieurs d'entre elles sur les monuments⁴²⁰, étaient certainement d'origine phénicienne ; ce qu'on peut étendre en toute assurance à l'Océan, dont le nom même, comme le personnage, ne sont peut-être pas sans rapport avec Agénor frère de Bélus et fils de Neptune, avec Ogen ou Ogenos, avec Ogygès, ainsi que le pense M. Creuzer⁴²¹. Quant à Typhon, et son nom, et ses formes de serpent, et les combats d'Hercule avec sa famille mythique, et le rôle de dieu de la mer qui lui est évidemment assigné, et

sa caverne au pays des Arimes⁴²², tout semble indiquer la Phénicie et la Syrie, Nous en dirions autant d'Atlas ; nous le rattacherions également aux divinités marines transportées de Phénicie en Grèce, d'après certains traits des mythes grecs qui le concernent et qui paraissent originairement phéniciens, si sa double fraternité avec le dieu du ciel, souverain de la terre, El-Cronos, avec le dieu des eaux, Dagon, et cette circonstance surtout qu'il fut précipité par le premier dans l'abîme souterrain, ne nous portaient à le considérer plutôt comme une divinité infernale⁴²³. Au moins n'avons-nous pas de doutes pour Mouth ; son nom, aussi bien que sa légende, nous montrent en lui le dieu ou le génie de la mort chez les Phéniciens⁴²⁴.

Nous avons passé en revue, dans cette note, tous les êtres cosmogoniques, divins ou mythologiques, compris dans la théologie phénicienne de Sanchoniathon, et nous leur avons restitué, autant qu'il était en nous, leur caractère et leur enchaînement primitifs, en les rapprochant des données que nous fournissaient les autres documents, et surtout en cherchant à les dégager des combinaisons ou des altérations qu'ils ont subies sous des influences diverses, précédemment signalées.

En cela, nous n'avons pas eu la prétention de reconstruire de toutes pièces, et dans tous ses détails, le système religieux des Phéniciens, nous avons seulement voulu faire voir que ce système, simple dans son principe, est beaucoup plus riche dans ses développements qu'on ne le croit d'ordinaire⁴²⁵.

* * * * *

Ce long exposé était indispensable pour nous faire comprendre ce mélange d'éléments si divers, et au premier abord si hétérogène, phéniciens, juifs, grecs, égyptiens, babyloniens, perses, même, que l'on remarque dans la mythologie phénicienne et chez Sanchoniathon. Les derniers de ces éléments, Movers, les signale surtout dans la partie proprement cosmogonique, dont les traits principaux lui paraissent porter le caractère d'abstractions empruntées à la nature et aux productions du sol d'Egypte, quant aux éléments phéniciens, non seulement Movers les reconnaît pour tels, mais il les croit directement puisés à des sources phéniciennes ; Il y voit les débris épars, défigurés, mais d'autant plus précieux pour nous, des livres perdus de "Taaut et du "Sanchoniathon canonique et symbolique", auquel Philon substitua son "Sanchoniathon historique", fondé sur le premier. Bas plus que les autres Evhéméristes, Philon n'a inventé les noms, les mythes, les légendes sacerdotales ou populaires, qu'il tourne à son but ; il les a seulement présentés par le côté qui pouvait le mieux y servir, par le côté grossier, odieux ou ridicule (cela pourrait correspondre aussi bien à Eusèbe). Son livre était rempli d'un savoir dont il aurait pu faire un meilleur usage ; mais l'usage qu'il en a fait ne doit pas nous prévenir contre la

valeur des documents qu'il a si mal employés, et qu'il s'agit seulement de tâcher de rendre à leur sens primitif, en les dégageant, autant qu'il est possible, d'un alliage impur". De ce point de vue large et impartial, bien plus fécond pour la science, que la critique toute négative, nous reprendrons pour les comparer ces versions ou ses variantes de la mythologie phénicienne, pour essayer d'en établir le sens véritable et l'ordonnance primitive. En partant du fragment concernant les Cabires, fils du Sydyk, objet principal de ce chapitre, et auquel se rattachent étroitement toutes les théories déjà citées, nous nous efforcerons d'établir quelques rapprochements avec la Bible et le système exégétique d'Eusèbe qui en feront ressortir l'esprit, les idées essentielles sur lesquels est fondé le système religieux Philonien.

Notre objectif principal donc -comme nous l'avons déjà démontré dans notre thèse sur Adonis-Adonai-, est de reconduire les recherches phéniciennes dans le domaine qui leur est étroitement lié, i.e. le domaine Biblique.⁴²⁶ En tous cas, nous ne sommes pas les premiers à effectuer ce genre de recherches, plusieurs auteurs déjà cités, ont mis l'accent sur l'étroite parenté entre les fragments de Philon et les traditions juives. Nous verrons donc que le procédé habile d'Eusèbe d'éloigner la religion phénicienne au maximum de la religion juive, échoue à notre avis, et s'évanouit à chaque vérification détaillée de ces fragments. D'ailleurs comme Movers l'avait signalé plus haut "suivant Porphyre, au quatrième livre de son ouvrage "contre les chrétiens" cité par Eusèbe, Sanchoniathon, d'après Philon sans doute, aurait employé les mémoires de Hiérombal, prêtre du dieu Jeuo⁴²⁷ ou Jehovah, que Bochart, Huet, Jackson, identifient avec Gédéon, appelé en effet Jerubbal, chap. VII, I, VIII, 29 et 35, du livre des Juges. Est-ce Hiérombal qui aurait dédié au roi de Bérythe Abibal, peu après le temps de Moïse, son histoire reconnue si véridique, ou bien faut-il l'entendre de Sanchoniathon ?

L'étude détaillée et minutieuse des fragments de Philon, du système de son utilisateur Eusèbe et de ses commentateurs, pourra, nous l'espérons lever le voile qui les entoure et par delà rendre le sens exact du Mystère des Cabires.

c - Le Philon d'Eusèbe

"C'est donc un stage très moderne que représente Philon", disait déjà Lagrange dans son livre sur "Les religions des Sémites", et il ajoute : "On ne voit rien de bien phénicien dans ce syncrétisme, si ce n'est les Cabires eux-mêmes"⁴²⁸.

En effet, devant les fragments de Philon, on est dans une situation telle qui nous oblige à penser que Philon, pareil à ses ancêtres les phéniciens, qui ont réussi à résoudre les milliers d'hiéroglyphes dans un système réduit d'une vingtaine de lettres, essaie de résumer toute l'histoire de la Phénicie en une vingtaine de lignes⁴²⁹. Cette hétérogénéité et ce désordre dans les idées et dans la

construction des fragments sont dus à notre avis, non à la mauvaise habilité de Philon, mais plutôt au dessein apologétique d'Eusèbe, Il est inutile d'insister là-dessus, car prendre les fragments d'Eusèbe pour une histoire véridique, et, chronologiquement bien ordonnée, serait une grave erreur. Il s'agit bien ici de "fragments" au vrai sens du mot, pris d'ici et de là -apparemment de plusieurs auteurs-, et qu'il faudrait redonner leur placement logique. C'est bien à cela que nous avons pensé quand nous avons sous-titré- "Le Philon d'Eusèbe", et non "Philon de Byblos" que nous espérons découvrir un peu plus loin.

Nous reproduirons ici les Fragments de Philon de Byblos tels qu'ils sont rendus dans la dernière édition de "La prép. Evang. d'Eusèbe de Césarée"⁴³⁰ des "Sources Chrétiennes", Liv. I. publié en 1974.

Eusèbe commence son exposé ainsi.

Première partie de la démonstration : exposé des théologies païennes

LIVRE I, 5, 13 - 6, 2

13. Examinons donc avant toute chose" lès théologies les plus anciennes et surtout celles de nos propres pères, qui de nos jours encore sont ressassées dans toutes les cités, et les graves assertions de grands philosophes sur la constitution de l'Univers et sur les dieux, pour voir si nous avons eu raison, ou non, de nous séparer d'eux.

14. Et ce ne sont pas mes paroles que j'emploierai pour exposer ce que je veux faire connaître, mais celles de ceux mêmes qui ont été le plus zélés dans la piété envers leurs prétendus dieux, afin que mon développement échappe à tout soupçon d'invention.

Chapitre 6

Les plus anciennes théologies

1. Ainsi donc, selon la tradition, ce sont les Phéniciens et les Egyptiens qui, les premiers de tous les hommes, ont divinisé le soleil, la lune et les astres et ont désigné en eux les seules causes de la création de l'Univers et de sa destruction, puis ont mis en circulation les divinisations et les théogonies célébrées chez tous les hommes.

Celle des sages Hébreux

2. Avant celles-ci, personne ne connaissait rien de plus que ce qui apparaîtrait dans le ciel, à l'exception d'un petit nombre de gens dont les Hébreux mentionnent le souvenir.

La théologie astrale phénicienne

5. Voilà donc à peu près comment se présente cette question. Mais, dans la théologie phénicienne aussi, tu trouves que justement les premiers des Phéniciens “ne reconnaissaient pour dieux que les dieux physiques : le soleil, la lune, les autres planètes, les éléments et ce qui s’y rattache”, et que les plus anciens leur “consacrèrent des productions, de la terre et les tinrent pour des dieux et ils vouaient un culte à ces êtres de qui ils tenaient la vie, eux-mêmes et leurs descendants et tous ceux qui les avaient précédés ; et ils leur accordaient libations et sacrifices. Ils consacraient pitié, déplorations et gémissements à la germination qui sort de terre, à la naissance originelle des êtres vivants hors de terre, puis à celle qui provient de leur union et à la fin qu’ils trouvent en quittant la vie.

6. Ces conceptions de la piété religieuse étaient à la ressemblance de leur faiblesse et de leur pusillanimité d’âme”. Voilà ce que rapporte la tradition écrite des Phéniciens, ainsi que je le montrerai par la suite.

16. Il n’était donc aucunement question de la théogonie hellénique ou barbare dans les temps les plus anciens de l’humanité ; on n’érigeait pas de statues sans âme, on ne connaissait pas l’intempérante manie actuelle de multiplier les noms des divinités mâles ou femelles.

17. Car ces dénominations, ces noms qui ont été ultérieurement inventés par des hommes n’étaient pas connus alors du genre humain ; non plus que les invocations de démons ou d’esprits invisibles, les récits mythiques extravagants au sujet des dieux et des héros, les célébrations de mystères inavouables, ni quoi que ce soit de ce flot de superstition bavarde des générations qui suivirent.

18. Ce furent bien là des inventions humaines, des fictions nées de la nature mortelle ou plutôt les artifices dus à des mœurs infâmes et licencieuses, conformément à l’oracle divin qui a cours chez nous : “Le début de la débauche, c’est l’invention des idoles”.

Les débuts de l’erreur polythéiste chez les Phéniciens et les Egyptiens

19. L’erreur polythéiste de toutes les nations a vu le jour de longs siècles ; plus tard elle a trouvé naissance chez les Phéniciens et les Egyptiens, de là elle est passée aux autres nations et jusqu’aux Grecs eux-mêmes. Et cette indication

se trouve dans l'histoire la plus antique, que justement le moment est venu d'étudier elle-même, en commençant par les documents phéniciens.

Les croyances relatives aux dieux, couramment répandues, sont d'introduction plus récente

20. Ces indications sont rapportées par Sanchoniathon, qui appartient à l'antiquité la plus reculée ; qui, dit-on est plus ancien que la guerre de Troie et qui est reçu, à ce que l'on atteste, pour l'exactitude et la vérité de son Histoire Phénicienne. Et Philon, non pas Philon le Juif mais celui de Byblos, a traduit tout cet écrit du phénicien en grec pour le publier.

Porphyre garant de l'autorité de Sanchoniathon

L'auteur qui de nos jours a monté son pamphlet contre nous, rappelle ces faits dans le quatrième livre de l'ouvrage où il nous attaque, en donnant textuellement sur l'homme, le témoignage suivant :

21. "Les choses les plus exactes sur les Juifs, puisqu'elles concordent tout à fait avec les noms de lieu et de personne, sont racontées par Sanchoniathon de Béryte, qui avait reçu les livres; de Hiérombal, prêtre du dieu Ievô ; lequel avait dédié son histoire à Abibalos, roi de Béryte, et avait été accepté par lui et par les examinateurs de la vérité. L'époque de ces personnages tombe avant même la guerre de Troie et est proche du temps de Moïse, comme le montrent les listes des rois de Phénicie ; et Sanchoniathon, qui a rassemblé et rédigé en dialecte phénicien et avec fidélité toute l'histoire ancienne d'après les livres publics et les annales des temples, a vécu sous Sémiramis, reine d'Assyrie, dont on rapporte dans les annales qu'elle vivait avant l'époque des événements de l'Iliade ou du moins à cette époque. L'oeuvre de Sanchoniathon a été traduite en langue grecque par Philon de Byblos".

22. Voilà les affirmations de Porphyre, qui garantit ainsi à la fois la véracité et l'antiquité de ce théologien.

Les dieux des païens ont été des mortels

Quant à ce dernier, dans le courant du livre, il cite pour dieux non le Dieu universel, ni même les dieux célestes, mais des mortels, hommes et femmes et non pas policés et tels que l'on croit devoir les accueillir pour leur vertu morale ou les imiter pour leur philosophie, mais imprégnés du vice de la méchanceté et d'une totale perversité. Et il atteste que ce sont précisément ceux-là mêmes qui sont encore de nos jours tenus pour dieux par tous, à travers villes et campagnes.

Recevez-en ici encore la preuve tirée d'un récit.

23. Philon justement, après avoir réparti toute l'oeuvre de Sanchoniathon en neuf livres, débute dans le préambule du premier en disant en propres termes de Sanchoniathon

24. "Les choses étant ainsi, Sanchoniathon, homme très savant et très habile, qui désirait apprendre de tout le monde ce qui s'est passé depuis l'origine, depuis que l'Univers existe, mit tout son zèle à tirer de sa cachette l'oeuvre de Tautos. Il savait que, de tous ceux qui ont vécu sous le soleil, Tautos est le premier à avoir inventé l'écriture et à avoir entrepris d'écrire des livres, et il l'a mis à la base de son traité. Les Egyptiens l'ont appelé Thôuth les Alexandrins Thôth et les Grecs ont traduit son nom par Hermès."

Critique des interprétations allégoriques

25. Après ces paroles, il s'en prend aux hommes des générations postérieures à ces événements et leur reproche d'avoir de force et par fraude détourné ces récits concernant les dieux vers des allégories, des descriptions et des spéculations physiques ; et il ajoute plus loin ;

26. "Les plus récents des hiéologues ont rejeté les faits qui se sont passés depuis l'origine. Inventant des allégories et des mythes, ils ont fabriqué et établi des Mystères conformes aux phénomènes cosmiques et y ont introduit beaucoup de fumée, si bien qu'on ne pouvait pas voir facilement ce qui s'était passé en réalité. Mais lui, consultant les Ecritures secrètes qu'il avait découvertes dans les sanctuaires d'Ammon où elles étaient conservées, s'employa à apprendre tout ce qu'il n'était pas permis à tous de connaître. Quand ce fut fini, il acheva de réaliser son dessein en éliminant le mythe des origines et les allégories, Ensuite les prêtres postérieurs, plus tard, voulurent cacher à nouveau cet enseignement et le rétablir dans le mythe. Et c'est alors que les mystères qui n'étaient pas encore parvenus chez les Grecs, y apparurent."

27. Il poursuit :

"Voilà ce que nous avons découvert en cherchant avec zèle à connaître l'histoire de Phénicie et après avoir dépouillé une importante documentation que nous n'avons pas empruntée aux Grecs. Car celle-ci est pleine de contradictions et a été composée par certains dans un esprit de polémique plus que pour chercher la vérité."

28. Et, après d'autres considérations :

"J'ai été amené à croire qu'il en était bien ainsi, comme cet auteur l'avait écrit, en constatant les contradictions qui règnent chez les Grecs et qui forment le sujet de trois livres auxquels j'ai consacré mes efforts sous le titre : Histoire extraordinaire."

29. Après d'autres considérations, il ajoute :

“Il est nécessaire d'expliquer préalablement, pour la clarté de ce qui suit et pour l'intelligence d'un exposé détaillé, que les plus anciens des Barbares, singulièrement les Phéniciens et les Egyptiens, de qui le reste de l'humanité a reçu cet usage, regardaient comme les plus grands dieux les hommes qui avaient fait quelque découverte utile à l'existence, ou avaient en quelque domaine rendu service aux peuples. Parce qu'ils voyaient en eux des bienfaiteurs et la source de beaucoup d'avantages, ils les adoraient comme des dieux même après leur mort, après leur avoir aménagé des temples, et ils leur consacrèrent des stèles et des bâtons en les appelant de leurs noms, rendant même un magnifique culte à ces objets ; et les Phéniciens leur attribuèrent les plus grandes fêtes. En particulier, ils affectèrent soit à des éléments de l'Univers, soit à certains de ceux qu'ils croyaient être des dieux, des noms qu'ils empruntaient à leurs propres rois ; et ils ne reconnaissaient pour dieux que les dieux physiques : le soleil, la lune, les autres planètes, les éléments et ce qui s'y rattache, si bien qu'ils avaient des dieux mortels et des dieux immortels.”

La théologie des Phéniciens rapportée par Sanchoniathon à travers Philon

30. Philon, après ces éclaircissements dans son préambule, aborde ensuite la traduction de Sanchoniathon, en exposant de la manière suivante la théologie des Phéniciens :

Résumé de la théologie des anciens Phéniciens.

Des auteurs qui l'ont écrite.

Que nous avons eu raison de la mépriser.

Chapitre 10

1. “Il place à l'origine de l'Univers⁴³¹ un air opaque et venteux ou un souffle d'air opaque, et le chaos bourbeux, ténébreux. Ces éléments étaient infinis et restèrent sans limite pendant une longue durée de temps. Mais lorsque, dit-il, le souffle se prit d'amour pour ses propres principes et que se produisit un mélange, on appela cette combinaison le désir. C'est là le principe de la création de toute chose. Mais lui-même ne connaissait pas sa propre création. De la combinaison du souffle avec lui-même naquit Môt.

2. Selon certains, c'est le limon ; selon d'autres, la putréfaction d'un mélange aqueux. De là provint toute semence de création et la genèse de l'Univers. Il

y avait des animaux dépourvus de sentiment, de qui naquirent des êtres doués de l'esprit, et ils furent appelés Zophasemin, c'est-à-dire contemplateurs du ciel. Ils furent façonnés à la ressemblance d'un oeuf et Môt jeta ses feux, comme aussi le soleil, la lune, les étoiles et les grands astres."

3. Voilà à peu près leur cosmogonie, prélude manifeste à l'athéisme. Voyons ensuite comment, selon lui encore, eut lieu la génération des animaux. Il s'exprime ainsi.

4. "Et l'air s'étant mis à flamboyer, l'embrasement agissant sur la terre et la mer provoqua des vents, des nuages, des chutes et des déversements considérables d'eaux célestes. Une fois que, à cause de la chaleur solaire, ces éléments eurent été séparés, qu'ils eurent été écartés de leur emplacement propre, qu'ils se furent à nouveau rencontrés dans l'air et qu'ils se furent entrechoqués, alors se produisirent tonnerre et éclairs et, au fracas du tonnerre, les animaux doués d'intelligence et dont il a été parlé se réveillèrent; ils furent épouvantés par le vacarme, et, mâles comme femelles, commencèrent à se mouvoir sur la terre et dans la mer."

5. Telle est à peu près pour eux la génération des animaux. Le même auteur ajoute : "Voilà ce qu'on trouve consigné dans la cosmogonie⁴³² de Taautos et dans ses commentaires, d'après les conjectures et les preuves que son intelligence avait aperçues, découvertes et mises au jour pour nous."

6. Après avoir ensuite donné les noms des vents, le Notos, le Borée et les autres, il ajoute ; "Les premiers, ces gens-là donnèrent un caractère sacré aux germes de la terre, et les tinrent pour dieux et ils adoraient ces éléments de qui ils tenaient la vie, eux-mêmes et leurs descendants et tous ceux qui les avaient précédés ; et ils leur adressaient libations et sacrifices."

7. Et il poursuit : "Ces conceptions de la piété religieuse sont à la ressemblance de leur faiblesse et de leur pusillanimité d'âme. Ensuite, dit-il, du vent Colpias et de sa femme Baau, qu'il traduit par le mot nuit, naquirent Aiôn et Protogonos deux hommes mortels ainsi nommés. C'est Aiôn qui découvrit la nourriture que l'on tire des arbres. Ceux qu'ils engendrèrent furent appelés Génos et Génée et ils habitèrent la Phénicie. De grandes sécheresses ayant eu lieu, ils tendirent les mains vers le ciel en s'adressant au soleil. Car ils le tenaient -dit le même auteur- pour un dieu, le seul souverain du ciel, ils l'appelaient Beelsamen, c'est-à-dire chez les Phéniciens souverain du ciel, chez les Grecs, Zeus."

8. Après cela, il dénonce l'erreur des Grecs en ces termes : "Ce n'est pas sans raison que nous avons apporté d'aussi nombreuses précisions, mais pour établir le sens des noms appliqués à leurs objets, noms que les Grecs par ignorance ont pris dans d'autres acceptions, égarés par l'ambiguïté de la traduction»"⁴³³.

9. Il dit ensuite :

Les hommes et les inventions

“De la race d’Aïôn et de Protogonos, naquirent encore des enfants mortels qui eurent pour nom Phôs (lumière), Pyr (feu) et Phlox (flamme). Ils découvrirent dit-il, le feu en frottant des morceaux de bois et enseignèrent cette pratique Ils mirent au monde des fils de proportions et de stature supérieures et dont les noms furent attribués aux montagnes sur lesquelles ils régnèrent ; c’est d’eux que tirent leur nom le Cassios⁴³⁴, le Liban, l’Antiliban et le Brathy, D’eux naquirent, dit-il, Samemroumos, autrement appelé Hypsouranios, (et Ousoos), Ils prenaient le nom de leurs mères, dit-il, car les femmes de cette époque s’unissaient sans retenue au premier venu.”

10. Il écrit ensuite :

“Hypsouranios habita Tyr et inventa les cabanes faites avec des roseaux, des joncs et du papyrus ; puis il entra en conflit avec son frère Ousoos qui, le premier, avait découvert les vêtements pour protéger le corps avec les peaux des animaux qu’il avait eu la force de capturer. Comme de violents orages et ouragans se produisirent, les arbres de Tyr frottés entre eux allumèrent un incendie et la forêt qui se trouvait là prit feu. Ousoos se saisit d’un arbre et, l’ayant ébranché, il osa le premier embarquer sur la mer ; il consacra deux stèles au feu et au vent, et les adora et il leur adressait des libations avec le sang des animaux qu’il capturerait.

11. Après leur mort, ceux qui restèrent leur consacrèrent des bâtons ; ils rendaient un culte aux stèles et ils leur offraient des fêtes chaque année.

Longtemps après naquirent de la race d’Hypsouranios Agreus et Halieus, qui inventèrent la chasse et la pêche et de qui chasseurs et pêcheurs tirent leur nom. D’eux naquirent deux frères qui inventèrent le fer et la manière de le travailler ; l’un des deux, Chousor, pratiqua les formules, les incantations et la mantique. On dit qu’il s’agissait d’Héphaïstos et qu’il inventa l’hameçon, l’appât, la ligne, les embarcations et que, le premier de tous les hommes, il navigua. C’est pourquoi, après sa mort, on le vénéra comme un dieu.

12. On l’appelle aussi Zeus Meilichios. D’autres prétendent que ses frères inventèrent aussi les murs de brique.

Après quoi naquirent de leur race deux jeunes gens qui s’appelèrent l’un Technitès, l’autre Géïnos d’Atochthon. Ils imaginèrent de mêler de la paille au mortier des briques, et de les faire sécher au soleil. Ils inventèrent aussi les toitures. D’eux naquirent d’autres hommes ; l’un s’appelait Agros, l’autre Agrouhéros ou Agrotès ; la statue de ce dernier était très vénérée et son temple en Phénicie était porté par des boeufs⁴³⁵ ; chez les habitants de Byblos singulièrement, il est nommé comme le plus grand des dieux. 13. Ce sont eux

qui imaginèrent d'ajouter aux maisons des cours, des enceintes et des caves. C'est d'eux que descendent paysans et chasseurs.

On les appelle Alètes et Titans.

D'eux naquirent Amynos et Magos qui firent connaître villages et troupeaux. C'est d'eux que naquirent Misor et Sydek, ce qui signifie argile et juste. Ils inventèrent l'usage du sel.

14 « De Misor naquit Tautos qui découvrit l'écriture de l'alphabet ; les Egyptiens rappellent Thôût, les Alexandrins Thôth, les Grecs Hermès. De Sydek, les Dioscures ou Cabires ou Corybantes, ou Samothraciens ; les premiers, dit-il, ils ont trouvé le navire. D'eux naquirent d'autres qui découvrirent des simples, les remèdes contre les morsures d'animaux et les incantations.

Légende d'Ouranos

C'est à leur époque qu'apparaissent un certain Elioun appelé Hypsistos et une femme appelée Bérouth, qui habitaient aux environs de Byblos.

15. D'eux naît Epigéios Autochthon, qu'on appela plus tard Ouranos et dont on emprunta le nom pour désigner aussi l'élément qui est au-dessus de nous, à cause de sa très grande beauté. Il lui naît une soeur des parents que j'ai indiqués, qui fut appelée Gé, et, en raison de sa beauté, en appela ensuite du même nom la terre. Leur père Hypsistos, après qu'il eut péri dans une rencontre avec des bêtes sauvages, fut divinisé et ses enfants lui consacrèrent libations et sacrifices,

16. Ouranos, ayant hérité du pouvoir paternel, épouse sa soeur Gé, dont il a quatre enfants, Elos qu'on nomme aussi Cronos, Bétylos, Dagon qui n'est autre que Siton, et Atlas. D'autres unions Ouranos eut aussi une nombreuse descendance. C'est pourquoi Gé, mécontente, dans sa jalousie, mène la vie dure à Ouranos au point qu'ils divorcèrent.

17. Ouranos, bien que séparé d'elle, usait de violence, quand il le voulait, pour l'approcher et s'unir à elle, puis la quittait à nouveau. Il s'efforçait même d'anéantir les enfants qu'il avait eus d'elle. Gé les protégea souvent avec l'aide des alliés qu'elle mit de son côté.

Légende de Cronos

Cronos, arrivé à l'âge d'homme, sur les conseils et avec l'aide d'Hermès Trismégiste⁴³⁶ -qui était son secrétaire-, se dresse contre son père Ouranos pour venger sa mère.

18. Cronos a pour enfants Perséphone et Athéna. La première meurt vierge. C'est avec le conseil d'Athéna et d'Hermès que Cronos fabriquait, avec du fer, faux et lance ; puis Hermès, en adressant aux alliés de Cronos des paroles magiques, leur inspira le désir de combattre contre Ouranos en faveur de Gé. Et ainsi Cronos, ayant engagé le combat, détrôna Ouranos et lui succéda au pouvoir. Dans ce combat se fit également capturer la favorite d'Ouranos qui était enceinte. Cronos la donna en mariage à Dagon.

19. Et elle accouche chez ce dernier de l'enfant qu'elle avait conçu d'Ouranos et qui fut nommé Démarous. Sur ces entrefaites, Cronos entoura sa propre demeure d'un rempart et il créa la première ville, Byblos de Phénicie,

20. Après ces événements Cronos, ayant conçu des soupçons à l'endroit de son propre frère Atlas, le jeta dans un gouffre de la terre et l'y enfouit sur les conseils d'Hermès.

A cette époque, les descendants des Dioscures confectionnèrent des radeaux et des bateaux et prirent la mer ; échoués près du Mont Cassios, ils y dédièrent un temple. Les alliés d'Elos, autrement dit Cronos, reçurent le nom d'Eloïm, comme ceux qui auraient tiré leur nom de Cronos auraient été appelés Croniens.

21. Cronos, ayant pour fils Sadidos, le fit périr de son propre fer parce qu'il l'avait pris en suspicion, et il lui ôta la vie, se faisant le meurtrier de son propre enfant ; de la même manière encore, il coupa la tête de sa fille, si bien que tous les dieux furent épouvantés devant l'état d'esprit de Cronos.

22. Par la suite, Ouranos qui était en exil, envoya secrètement sa fille, la vierge Astarté, avec ses deux sœurs Rhéa et Dioné pour supprimer Cronos par ruse. Mais Cronos les prit et fit d'elles, qui étaient ses sœurs, ses épouses légitimes.

23. Ouranos l'ayant appris envoya contre Cronos Heimarméné et Hora avec d'autres alliés, et Cronos les rallia à sa cause et les retint auprès de lui. Le dieu Ouranos, dit-on, imagina encore les Bétyles, ayant fabriqué des pierres animées.

Astarté donna à Cronos sept filles, les Titanides ou Artémides.

24. Et Rhéa lui donna de son côté autant de fils, dont le dernier fut dès sa naissance divinisé. Dioné lui donna des filles, Astarté à nouveau deux garçons, Pothos et Eros.

25. Dagon, puisqu'il avait découvert le blé et la charrue, reçut le nom de Zeus Arotrios. Sydek, qu'on appelle le Juste, s'étant uni à une des Titanides, devient père d'Asclépios.

26. Cronos, dans la contrée de Pérée, devient encore père de trois enfants : l'un appelé Cronos comme son père, puis Zeus Bélus et Apollon.

De leur temps, on voit apparaître Pontes, Typhon et Nérée, père de Pontos et fils de Bélôs.

27. De Pontos naissent Sidon qui, avec sa voix d'une exceptionnelle qualité» trouva la première le chant, et Poséidon, Démarous a pour fils Melcathros, qu'on appelle aussi Héraklès.

28. Ensuite Ouranos entre en lutte à son tour avec Pontos, puis fait défection pour s'allier à Démarous : Démarous inarche contre Pontos, mais ce dernier le met en fuite. Démarous promet un sacrifice s'il en réchappait.

29. La trente-deuxième année de son pouvoir souverain et de son règne, Elos, c'est-à-dire Cronos, ayant tendu un piège à Ouranos son père dans un endroit situé à l'intérieur des terres et l'ayant réduit en sa puissance, l'ampute des parties, tout près des sources et des fleuves. A cet endroit, Ouranos fut divinisé et il rendit l'esprit ; le sang de ses parties s'égoutta dans les sources et l'onde des fleuves, et jusqu'à nos jours on en indique l'endroit."

30. Voilà donc la légende de Cronos⁴³⁷ et voilà quels nobles caractères présente cette existence, si vantée par les Grecs, des contemporains de Cronos, "qui, dit-on, constituèrent la première race, la race d'or des hommes mortels", cette félicité des Anciens que l'on trouve enviable. L'auteur ajoute après d'autres considérations :

31. "La très grande Astarté et Zeus Démarous ou Adôdos, roi des dieux, régnaient sur cette contrée avec l'assentiment de Cronos, Astarté plaça sur sa propre tête comme insigne de la royauté une tête de taureau et, comme elle parcourait la terre habitée, elle découvrit un astre volant dans les airs, qu'elle emporta pour le consacrer dans la sainte île de Tyr.

32. Astarté, au dire des Phéniciens, n'est autre qu'Aphrodite. Et Cronos, parcourant lui aussi la terre habitée, donne à sa propre fille Athéna la royauté de l'Attique.

33. Comme était survenue une peste meurtrière, Cronos fait à son père Ouranos le sacrifice de son fils unique, et se circonçoit, en obligeant ses alliés, auprès de lui, à en faire autant.

34. Et peu de temps après il divinise un autre fils, qu'il avait eu de Rhéa, nommé Mouth, après sa mort. Les phéniciens l'appellent Thanatos et Pluton.

35. Après quoi, Cronos donne la ville de Byblos à la déesse Baaltis qui s'appelle aussi Dioné, et Béryte à Poséidon et aux Cabires, laboureurs et pêcheurs, qui divinisèrent à Béryte les restes de Pontos.

36. Avant ces événements, le dieu Taautos, qui avait reproduit l'image des dieux vivant avec lui, Cronos, Dagon et les autres, dessina les caractères sacrés des lettres. Il imagina en outre pour Cronos, comme insignes de la royauté, sur la partie antérieure et la" partie postérieure du corps des yeux au nombre de

quatre, (dont deux sont en éveil) et deux sont paisiblement fermés, et sur les épaules quatre ailes, dont deux paraissent déployées et deux repliées.

37. C'était là un symbole ; Cronos regardait en dormant et dormait en veillant, et, en ce qui concerne les ailes, semblablement il volait en se reposant et se reposait en volant ; les autres dieux avaient deux ailes chacun aux épaules, pour signifier qu'ils volaient à la suite de Cronos, A Cronos encore il a donné deux ailes supplémentaires sur la tête, l'une se rapportant à la pensée directrice, l'autre à la sensation.

38. Cronos s'étant rendu dans les régions du Sud donna l'Egypte entière au dieu Taautos pour qu'il en fit son royaume.

Ces événements, dit-il, les sept fils de Sydek, les Cabires, furent les premiers à les noter, avec leur huitième frère, Asclépios, selon les instructions mêmes du dieu Taautos.

39. Thabion,⁴³⁸ le premier hiérophante de tous ceux qui ont jamais habité en Phénicie, ayant interprété toutes ces données par l'allégorie et les ayant fondues avec des données de la vie physique et cosmique, transmet tous ces éléments aux "orgéons" et aux prophètes qui président aux initiations ; ce sont eux qui, s'avisant d'épaissir ces fumées de toutes leurs forces, les transmirent à leurs successeurs et aux initiés, parmi lesquels se trouvait Eisirios qui découvrit les trois lettres, frère de Chna qui changea son nom en Phénix."

Utilisation de ces légendes par les Grecs

40. Il ajoute ensuite : "Les Hellènes, dont le génie est éminent entre tous, se sont d'abord, approprié une grande partie de tout cela, puis avec toutes sortes de parures l'ont diversement mis en scène dans des tragédies et, imaginant de plaire par les agréments des récits fabuleux, ils ont brodé sur ces thèmes de toutes les manières. Hésiode et les fameux poètes cycliques s'en sont servis pour forger leurs propres théogonies, gigantomachies, titanomachies et récits de mutilations et leur fréquentation a eu raison de la vérité.

41. Nos oreilles, habituées dès notre enfance à leurs fictions et pénétrées de ces préjugés depuis de longs siècles, conservent comme un dépôt de toute cette matière fabuleuse qu'elles ont reçue, ainsi que je l'ai dit en commençant. Et cette matière, à qui le temps a donné son appui, a fini par s'assurer un monopole inexpugnable, en sorte que la vérité paraît radotage et l'adultération du récit, la vérité."

42. Voilà donc ce que dit le livre de Sanchoniathon, traduit par Philon de Byblos et dont l'authenticité nous est garantie par le témoignage du philosophe Porphyre.

Légende de Cronos tirée du Sur les Juifs de Philon

Le même auteur dans son chapitre Sur les Juifs écrit encore ceci au sujet de Cronos : 43. « Taautos, que les Egyptiens appellent Thôût, éminent en science parmi les Phéniciens, fixa le premier les règles de la piété religieuse en les faisant passer du stade de l'inexpérience du vulgaire à celui de l'expérience éclairée. C'est en suivant ses traces que, plusieurs générations après, le dieu Souraoubélos et Thouro, autrement appelée Chousarthis, mirent en pleine lumière la théologie de Taautos, qui avait été cachée et obscurcie par les allégories. »

44. Il poursuit un peu plus loin : “C’était la coutume chez les Anciens, dans les cas graves de danger, que les chefs de la cité ou du peuple livrassent au sacrifice, pour éviter l’anéantissement de tous, le plus chéri de leurs enfants comme rançon pour les divinités vengeresses. Ceux qui étaient ainsi livrés étaient égorgés dans des cérémonies à mystères. Or Cronos, que les Phéniciens appellent El, qui régnait alors sur la contrée et qui fut par la suite, après la fin de sa vie, divinisé pour s’identifier avec l’astre de Cronos, avait un enfant unique né d’une nymphe indigène appelée Anobret -on appelait pour cette raison ce fils Iéoud, car c’est ainsi encore aujourd’hui que sont appelés les fils uniques chez les Phéniciens- comme, à la suite d’une guerre, de graves dangers menaçaient la contrée, il para son fils des ornements royaux et, ayant apprêté l’autel, le sacrifia,”

Philon-Sanchoniathon sur les dieux-serpents

45. Considère encore ce que nous dit notre auteur en traduisant le chapitre de Sanchoniathon Sur les éléments des Phéniciens, quand il nous parle des serpents et des bêtes venimeuses qui ne présentent pour l’homme aucune utilité et n’apportent que mort et dévastation à ceux sur qui ils pourraient jeter leur venin sans remède et cruel. Voici ce qu’il écrit encore, en s’exprimant mot pour mot ainsi :

46. “Taautos en personne a divinisé la nature du dragon et des serpents et, après lui, à leur tour, Phéniciens et Egyptiens; de tous les reptiles en effet, il le présenta comme l’animal qui a le plus de souffle et comme s’apparentant au feu; il développe une vitesse que rien ne peut surpasser à cause de son souffle, sans l’aide de pieds, de mains ou de quelque moyen extérieur, grâce à quoi le reste des êtres animés accomplit ses mouvements. Il réalise des sortes de figures extrêmement variées et, dans sa progression, ses mouvements affectent la forme d’une spirale pour atteindre la vitesse qu’il désire ; 47. Il vit très longtemps et non seulement, en muant, il a le don de rajeunir, mais encore il a celui de connaître un accroissement de taille ; et, lorsqu’il a atteint la mesure déterminée, il se résout en lui-même, comme Taautos en personne l’a de même façon: consigné dans ses écritures sacrées. C’est pourquoi, dans les cérémonies du culte

et dans les mystères, cet animal est appelé en participation. 48. Nous avons plus longuement parlé de lui dans notre mémoire intitulé Du culte de Thôt, dans lequel il est établi qu'il est immortel et qu'il se résout en lui-même ; car cet animal ne meurt pas de mort naturelle, mais seulement victime de quelque violence.

Les Phéniciens l'appellent "Bon Démon" ; et de la même façon les Egyptiens lui donnent le nom de Kneph. Ils lui donnent une tête de faucon à cause de l'activité de cet oiseau. 49. Et Epéeis -que l'on appelle, chez eux, le plus éminent hiérophante et hiérogrammate et qu'Areios d'Héracléopolis a traduit déclare expressément, en exposant les allégories : "Le premier être qui fut éminemment divin est le serpent ayant une forme de faucon, tout plein de grâce ; s'il ouvrait les yeux, il remplissait toute chose de lumière dans la région créée, qui était sienne ; s'il les fermait, l'obscurité se faisait" ; 50. Epéeis veut signifier qu'il est de la nature de la flamme, par l'emploi du terme 'resplendir' car c'est le propre de la lumière que de resplendir. C'est aux Phéniciens aussi que Phérécyde⁴³⁹ emprunta ses inspirations pour élaborer sa théologie relative au dieu qu'il appelle Ophion et aux Ophionides, dont nous parlerons plus tard.

51. Cependant les Egyptiens encore, dessinant le monde d'après la même conception, gravent une circonférence qui a la couleur du feu et du ciel avec un serpent à l'aspect de faucon qui s'étend en son milieu -l'ensemble forme notre thêta- ; ils veulent signifier par le cercle le monde et ils symbolisent par le serpent qui est au milieu le Bon Démon dont il dépend entièrement.

52. Et Zoroastre le Mage, dans le Recueil Sacré de la religion perse, déclare en propres termes : 'La divinité a une tête de faucon. Elle est première, incorruptible, éternelle, incréée, indivisible, sans pareille, elle est le guide vers toute forme de beauté ; insensible aux présents, elle est le bien par excellence, l'intelligence des intelligences. Ce dieu est aussi le père de la bonne législation et de la justice, il tire sa science de lui-même, il est conforme à la nature, il est parfait, sage, et, seul, il a découvert le sanctuaire naturel.' Et Ostanès aussi tient les mêmes propos à son sujet dans l'ouvrage intitulé Octateuque. 53. Tous ont pris leur inspiration dans Taautos pour bâtir leurs physiologies, ainsi qu'il a été établi. Et, après avoir construit des temples, ils consacrèrent dans les sanctuaires les premiers éléments représentés par des serpents et pour eux célébrèrent fêtes, sacrifices et mystères orgiaques, avec le sentiment que c'étaient là les dieux suprêmes et les causes principales de l'Univers. En voilà assez sur les serpents."

54. Voilà donc de quoi est faite cette théologie phénicienne, que la doctrine de salut nous enseigne à fuir sans nous retourner, comme elle nous enseigne à rechercher un remède à la démence des Anciens.

55. Ce ne sont pas là des contes des fictions de poètes, qui comportent une thèse cachée et sous-entendue, mais les témoignages authentiques émanant de sages et anciens théologiens, pour reprendre le terme qu'ils emploieraient eux-

mêmes ; leur contenu est plus antique que tous les poètes et prosateurs et ils présentent pour garantie de leurs dires les noms des divinités, les récits encore en usage de nos jours dans les villes et villages de Phénicie et les mystères qui sont célébrés dans chaque peuple ; cette constatation est, je pense, assez évidente pour qu'il ne soit plus nécessaire de rechercher pour ces données des interprétations physiques forcées, puisque les faits apportent, tirés d'eux-mêmes, des éléments manifestes de preuve. Telle est donc la théologie des Phéniciens ; c'est maintenant le moment de passer à l'étude des conceptions égyptiennes.

Ainsi se termine l'exposé disant le fragmentaire d'Eusèbe de Césarée. Reste à étudier maintenant les raisons, la méthode et le contexte, dans lequel écrivait Eusèbe pour répondre ainsi à la troisième règle de l'herméneutique objective.

* * * * *

L'Apologétique d'Eusèbe, ses dates, son but et son plan⁴⁴⁰.

1 - Les Dates

D'après Schwartz, Mras et autres, rien en principe, n'empêche de penser que la rédaction de l'ouvrage d'Eusèbe, pourrait avoir débordé sur la période post-nicéenne (années 325 et suivantes). Car, en vérité, après la victoire de Constantin, c'est sur un tout autre ton qu'Eusèbe aurait célébré les succès du christianisme et de la puissance de Dieu. Le ton satisfait mais réservé qu'il emploie, nous incline à croire, qu'il ne convient qu'à cette période qui sépare l'édit de tolérance de la victoire de Constantin.

Eusèbe est né entre 260 et 261 à Césarée. Tôt il s'est lié avec Pamphile dans une sorte d'école, équipe de travail où disciples et maître y travaillaient en commun à parfaire leurs connaissances dans la vraie doctrine, Ils avaient reconstitué ce cercle de travail et de spiritualité qu'Origène, évêque et martyr de Tyr, avait suscité pour expliquer les saintes Ecritures et où l'on s'exhorte à la philosophie et à l'ascèse divine⁴⁴¹.

2 - Les Circonstances

La période pendant laquelle Eusèbe compose la "Préparation" et la "Démonstration Evangéliques" est par bien des côtés une ère de joie et d'espérance pour la communauté chrétienne. Les confesseurs rentrent chez eux, les églises se construisent, le christianisme occupe dans les cités et souvent dans les campagnes des positions considérables ; il a maintenant une vie publique, une autorité sociale. Des fêtes comme celle de la dédicace de la basilique de Tyr nous montrent de quel faste peuvent s'entourer les grands jours de la communauté⁴⁴².

Les nouvelles qui viennent d'Occident, rapportent même quel soin un empereur prend du christianisme. Il n'est pas besoin d'insister sur le caractère exaltant de ces années où les chrétiens ont probablement pensé que dorénavant l'avenir était à eux. Nous trouvons à diverses reprises les traces de ce sentiment de triomphe dans l'apologétique d'Eusèbe.

Mais cette joie reste celle d'avoir dépassé les épreuves de la persécution et non celle des certitudes absolues, car dans cet Orient toujours passionné par les querelles, vite sous le règne de Maximin s'organise une contre-attaque païenne sur le terrain même où se plaçaient les chrétiens, celui de la persuasion et de la démonstration⁴⁴³. La pression de cette propagande allant jusqu'à la falsification, et où l'on liguait contre la foi nouvelle, les prestiges de la Raison, de l'Histoire, de la Politique et de la Tradition, incitait Eusèbe à offrir au public une argumentation ample et vigoureuse à la mesure des hostilités ambiantes. C'est dans cette atmosphère qu'Eusèbe a conçu et composé son oeuvre.

3. Eusèbe et le plus brillant des polémistes païen ; Porphyre

Certes, on n'avait pas attendu Eusèbe pour réfuter Porphyre, qui dans cet Orient querelleur, restait le grand pourvoyeur de la pensée païenne militante. Méthode d'Olympe, justement avait déjà écrit un "Contre Porphyre". Mais on dirait que, brusquement, longtemps après leur apparition, longtemps après la mort de leur auteur (vers 308), les oeuvres du néoplatonicien connaissent un regain d'influence, probablement à la faveur de cette mobilisation anti-chrétienne⁴⁴⁴. Ainsi l'utilisation de Porphyre est massive et constante ;

Eusèbe paraît avoir, d'un seul coup, pris conscience de son importance dans les années 312-314 car après Platon, Porphyre est cité 96 fois dans son ouvrage. Nous sommes assurés donc que, lorsqu'il compose la "Préparation Evangélique", Eusèbe est très fortement influencé par Porphyre. D'autres faits montrent le rôle joué par les doctrines de Porphyre à l'époque où Eusèbe compose son ouvrage Sous Constantin, les Ariens sont appelés Porphyriens, donc comme les principaux adversaires de la religion chrétienne. Sous Constantin, Porphyre était donc considéré comme l'ennemi numéro un des chrétiens. C'est donc sans doute dans cette atmosphère et avec cette perspective que, de 314 à 320 environ, Eusèbe a composé son ouvrage.

4 - Son but et son plan

Eusèbe lui-même a tenu à nous faire connaître d'emblée son plan et son but quand il dit : "Nous allons répondre à ceux qui nous ont demandé qui nous sommes et d'où nous venons... Grecs de race, Grecs de sentiment, venus de toutes sortes de, peuples pour former comme les troupes d'élite d'une armée nouvellement levée, nous sommes déserteurs de la superstition de nos pères ;

cela, nous ne saurions nous-mêmes le nier. Mais il y a plus : bien que nous nous appliquions aux livres des Hébreux et que nous constituions la plus grande partie de notre doctrine avec leurs prophéties, nous n'estimons plus souhaitable de vivre à la manière des gens de la circoncision ; cela encore, nous pouvons le reconnaître spontanément.

Ainsi donc, le moment est venu de nous en expliquer. Comment pourrions-nous paraître avoir bien fait d'abandonner les traditions de nos pères, si ce n'est en les produisant d'abord elles-mêmes et en les plaçant sous les yeux des lecteurs ; Ainsi en effet la puissance divine de la démonstration évangélique apparaîtrait au grand jour, si l'on mettait sous le regard de toute la liste des maux dont elle annonce la guérison, et leur nature. Comment apparaîtrions-nous fondés à suivre les textes hébraïques sans avoir aussi démontré leur vertu ; De même, il serait bon d'exposer la raison qui nous fait repousser leur manière de vivre tout en respectant leurs Ecritures, et enfin ce qu'est la doctrine de l'idée évangélique et ce qu'on pourrait appeler proprement le Christianisme qui n'est ni l'Hellénisme ni le Judaïsme, mais une nouvelle et véridique science divine qui, par sa dénomination même, met en avant sa nouveauté⁴⁴⁵«

A noter aussi que, par sa méthode et son raisonnement systématique, Eusèbe emprunte largement à son-adversaire Porphyre.

5 - Qui est Porphyre ?

Si Eusèbe s'attaque si fortement à Porphyre ce n'est pas seulement pour ce que ce dernier représente pour la philosophie païenne, mais surtout pour ces origines phéniciennes. En effet, selon Eunaque et Jamblique, Porphyre écrivain du 3ème siècle de notre ère se nommait "Malchus" ou "Malak" signifiant roi en Syriac ou en Araméen dialecte parlé en ces temps par les phéniciens du Liban. Eunaque ajoute que c'est Longin, son maître, qui lui donna le nom de "Porphyryus" "Le revêtu de pourpre" peut-être en allusion à sa ville d'origine Tyr connue pour ce commerce. Mais avant d'avoir Longin comme maître, il eut Origène qui professait à Tyr après son départ définitif d'Alexandrie.

Si Eunaque et Jamblique sont d'accord, sur sa ville natale Tyr, St-Jérôme le déclare de Bétanie en Galilée. Cela devait être une bourgade de la Caza de Tyr Beit-Ana, et cela n'ampute en rien à ses origines phéniciennes⁴⁴⁶. Ce n'est pas pour rien qu'Eusèbe le cite donc comme le port garant de la religion phénicienne d'après Vacheret "Histoire critique de l'école d'Alexandrie", Porphyre eut pour maître Origène, l'évêque de Tyr, Appolonius, Longin, Plotin et fut lui-même le maître de Jamblique. Le signe particulier auquel on pourrait reconnaître son origine phénicienne, c'est sa science profonde dans les traditions religieuses de cette religion, et de cette partie de l'Orient et particulièrement les livres hébreux. Ajoutons à cela son enthousiasme mystique pour les religions de l'Orient et son attaque méthodique contre le christianisme naissant.

6 - Qui est Philon de Byblos ?

PHILON de BYBLOS fut ainsi nommé du lieu de sa naissance en Phénicie; il nous apprend lui-même qu'on lui avait aussi donné le surnom d'Herennius ; il parvint à une extrême vieillesse. Gérard-Jean Vossius prétend qu'il naquit la dixième année de Tibère, puisqu'il avait soixante-dix-huit ans l'an 101 de J.-C. (220^e olympiade), et qu'il survécut à l'empereur Adrien (de Hist. graec., lib. 2, p.211). Quelques-uns ont avancé que Philon avait été consul ; mais sans aucune preuve, ainsi que le pense Suidas (Lexicon graec. lat., t.3). Il s'acquit une certaine réputation par ses ouvrages d'histoire et de grammaire. Il avait composé ; 1° de urbibus, et claris viris quos unaquoeque tulit, lib. 30. Cet ouvrage fut abrégé par AElius Serenus, comme l'appelle Suidas, ou par AElius Severus Athenoëus, selon Vossius. 2° De comparandis et deligendis libris, lib. 12, 3° Commentarius de Judaeis. Origène fait mention de cette histoire de Philon dans le livre 1^{er} contre Celse. 4° De imperio Adriani. C'étaient les Mémoires de ce qui s'était passé de son temps. Nous ne pousserons pas plus loin une liste d'ouvrages qui n'existent plus. Philon traduisit en grec l'histoire que Sanchoniathon avait écrite en langue phénicienne et la divisa en neuf livres, C'est là ce qui a fait sa célébrité. Eusèbe de Césarée a conservé quelques fragments de la préface de Philon (Praeparat. Evangel., lib.1, ch.9), et un long fragment de l'histoire même de Sanchoniathon qui forme tout le chapitre 10 du livre 1^{er} de son ouvrage. Ce fragment a beaucoup exercé les savants et surtout les modernes (voy. Richard CUMBERLAND). Mais aucun ne s'en est occupé avec plus d'ardeur et de persévérance que Dodwell, qui publia en 1681 un discours anglais sur ce sujet ; et Fourmont, qui en a fait la matière d'un livre de ses Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples, 2 vol. in-4^o⁴⁴⁷. Quelques écrivains semblent croire que Philon est l'auteur de l'Histoire générale qu'il a attribuée à Sanchoniathon ; mais cette opinion manque de fondement, Voyez Richard Simon, Bibliothèque critique, t.1^{er}, ch. 10 ; Montfaucon, Antiquité expliquée, l. 4 ; Van Dale, dom Calmet, et le P. Tournemine, Journal de Trévoux, Janvier 1714. L - B - E.

7 - Qui est Sanchoniathon ?

Sanchoniathon ou Sanchoniaton,⁴⁴⁸ historien phénicien du III^e ou du II^e siècle av. J.-C. D'après les fragments du livre qui nous est parvenu sous son nom, l'Histoire phénicienne, il aurait été contemporain de Sémiramis (XX^e siècle avant J.-C.) et son livre remonterait par conséquent à une antiquité fabuleuse. C'est là une fraude imaginée probablement par les copistes, et quelques autres supercheries, comme la dédicace de l'Histoire phénicienne à Abibal, prétendu contemporain du siège de Troie, ont même induit quelques critiques à penser que Sanchoniathon était un personnage entièrement mythique. Movers, rendant à son nom la forme phénicienne San-Chon-Iath, qui veut dire, d'après lui, Loi entière de Chon, divinité protectrice de la ville de Tyr, assimilée à Her-

cule, ne voyait pas autre chose qu'un mythe dans le personnage ainsi désigné. Il est depuis revenu sur cette opinion et il admet avec la plupart des auteurs qui se sont occupés de l'histoire phénicienne, que Sanchoniathon, en retranchant dix-sept ou dix-huit siècles de son antiquité, a pu être, comme Vgâsa dans l'Inde, le compilateur de documents théogoniques et historiques très anciens et transmis jusqu'à lui soit par la tradition, soit même par l'écriture, puisque l'alphabet phénicien, adopté par les Grecs, est le plus ancien que l'on connaît. Le travail du compilateur est resté visible dans l'Histoire phénicienne, où son réunies des cosmogonies de provenances diverses, des traditions particulières aux villes de Byblos, de Béryte, de Tyr, de Sidon, parfois contradictoires entre elles et rattachées les unes aux autres sans aucune critique.

Sanchoniathon et son livre ont été mis en lumière par Porphyre, d'après une traduction grecque de Philon de Byblos (1er siècle de l'ère chrétienne). Porphyre s'en était fait une arme contre les chrétiens pour prouver que Moïse tenait ce qu'il a écrit dans la Genèse, non d'une révélation, mais de la connaissance qu'il avait des annales phéniciennes. Eusèbe réfuta Porphyre et, pour le combattre, reproduisit les principaux passages de l'Histoire phénicienne; C'est à cette polémique que l'on doit la conservation de ces précieux fragments, seuls restes d'une littérature perdue, car non seulement l'original phénicien, mais la traduction grecque de Philon de Byblos, ont péri. Nous n'avons que ce qu'Eusèbe a bien voulu nous transmettre dans sa Préparation évangélique et tel qu'il lui a plu de le copier pour les besoins de sa cause. Eusèbe prétend, au reste, que Sanchoniathon n'a jamais existé et que le livre en question est tout entier de son prétendu traducteur, Philon, qui l'a composé pour faire pièce aux chrétiens et lui a supposé une antiquité fabuleuse, pour détruire l'autorité de Moïse. "De graves difficultés, dit M.E. Renan, me semblent devoir être opposées à ce sentiment. Tout ce que nous savons du caractère de Philon repousse l'hypothèse d'une supercherie. Grammairien habile et bibliophile érudit, Herennius Philon n'est pas de la famille des faussaires. Son caractère, autant qu'on en peut juger par ses propres écrits, fut celui d'un polygraphe consciencieux. Les passages qui, dans le texte de la Préparation évangélique, appartiennent certainement à Philon, ont un ton de bonne foi qui frappe tout d'abord. L'auteur expose avec simplicité le désir qu'il avait de connaître la vérité, les peines qu'il s'est données pour cela, la masse de livres qu'il a lus, les doutes que lui a causés le désaccord des divers témoignages. Il est évident qu'il prenait au sérieux Sanchoniathon et que, s'il y a fourberie dans l'Histoire phénicienne, la fourberie lui est antérieure. Les témoignages de l'antiquité confirment ce résultat d'une manière frappante. Si Sanchoniathon était une invention de Philon, l'antiquité ne l'eût connu que par Philon et ne lui attribuerait pas d'autres ouvrages que ceux de Philon. Or, il n'en est point ainsi ; Suidas, au mot Sanchoniathon, nomme trois ouvrages. Des preuves directes établissent d'ailleurs que l'Histoire phénicienne a été traduite du phénicien ; une foule de jeux de mots et d'étymologies n'ont de sens qu'en se

reportant à un original écrit dans cette langue.” Des indices d’une autre sorte et des traces de doctrines helléniques ne permettent pas de reporter la composition de l’ouvrage en deçà de l’ère des Séleucides, en admettant toutefois que l’auteur a utilisé des documents bien plus anciens, notamment des inscriptions et rédigé ainsi un vaste répertoire de mythologie et d’histoire, dont ce qui reste peut à peine donner l’idée.

D’après la Biographie Universelle, Sanchoniathon nous est décrit ainsi :⁴⁴⁹

« SANCHONIATHON, auteur phénicien, est, sans contredit, après Moïse, l’écrivain le plus ancien dont le souvenir se soit perpétué dans la mémoire des hommes et dont il se soit conservé des fragments parvenus jusqu’à nous⁴⁵⁰. Son père se nommait Thabion ; pour lui, il était le premier hiérophante des Phéniciens. On dit qu’il était de Béryte, mais Athénée (3, 37) et Suidas le font Tyrien. Quant à l’époque où il vécut, c’est un point environné de difficultés. Les auteurs qui ont prétendu nous l’apprendre l’ont fait d’une manière si confuse qu’ils nous laissent dans une incertitude de huit siècles environ. Eusèbe dit qu’il avait vécu peu de temps après Moïse, comme chacun pouvait s’en convaincre de son temps par la liste des rois de Phénicie, et aussitôt après, sur l’autorité de Porphyre, il avance que Sanchoniathon vivait sous le règne de Sémiramis, du temps de la guerre de Troie ou peu avant. Toutes ces notions contradictoires et contraires même à la chronologie adoptée par Eusèbe dans sa chronique ne peuvent apprendre toute chose que la haute antiquité attribuée à Sanchoniathon. Sémiramis régna de l’an 1997 à l’an 1957 avant J.-C. ; Moïse gouverna les Israélites après l’exode, depuis l’an 1667 jusqu’en 1627 ; pour la prise de Troie, elle est de l’an 1199 avant J.-C. On sait encore que Sanchoniathon était contemporain d’un roi de Phénicie appelé Abibal, auquel il dédia son principal ouvrage. Comme le temps ne nous a pas conservé la suite des rois de Phénicie, il est impossible d’indiquer l’époque de cet Abibal. L’identité des noms a pu seule faire croire qu’il était le même qu’un roi de Tyr, père de Hiram appelé aussi Abibal. Le règne de Hiram se place en l’an 1023 avant J.-C. Sanchoniathon serait alors, selon ce système, du II^e siècle avant notre ère. Mais les expressions d’Eusèbe, qui nous reporte au temps de Moïse, et même les indications : évidemment fautives de Porphyre supposent une époque plus ancienne. Ainsi toutes ces opinions ne reposent sur aucun fondement solide ; mais heureusement le peu qui nous a été conservé de cet auteur fournit une indication précieuse et propre selon toute apparence, à faire connaître la véritable époque de cet historien. Selon Porphyre, Sanchoniathon avait rapporté, au sujet des Juifs, beaucoup de choses très véritables qu’il avait apprises d’un personnage appelé Jérombal, prêtre du dieu d’Ieuo, sans nul doute Jehovah. Ce renseignement d’une très haute importance nous fait voir de suite que Sanchoniathon est postérieur à Moïse et d’une époque où les Juifs étaient depuis assez longtemps constitués en corps de nation. Il ne s’agit plus que de retrouver, parmi les personnages illustres de la nation juive, un pontife de ce nom. Le livre des

Juges, (6, 31) nous le fait connaître et ce pontife est Gédéon, juge d'Israël. Lorsque ce chef se préparait à délivrer sa nation du joug des Madianites, il avait renversé un autel de Baal et offert sur ses débris un sacrifice au vrai Dieu en défiant l'idole qu'il avait outragée. C'est à cette action, comme l'Écriture nous l'apprend qu'il devait le nom de Jerobaal, qu'il porta toujours depuis. En effet, à peu d'exceptions près, le livre des Juges ne lui en donne pas d'autre. Ce fut donc le nom qu'il porta pendant sa judicature. Il est difficile que le Jerombal, prêtre de Jeuo ou Jehovah, consulté par Sanchoniathon, soit un autre que lui. Il en résulte que l'historien phénicien vivait au 14^e siècle avant notre ère ; car le gouvernement de Gédéon dura, selon notre chronologie, depuis l'an 1364 jusqu'en 1324 avant J.-C. Il ne nous reste plus qu'à faire connaître les ouvrages de Sanchoniathon et ce qui nous est parvenu. On en indique trois principaux, sans compter quelques autres dont les titres ne nous ont pas été conservés. Ce sont un "traité de la physique d'Hermès", une "théologie égyptienne", enfin une "histoire de Tyr", désignée dans les auteurs sous les noms de : "Histoire ou Théologie phénicienne". Ce livre écrit en phénicien, avait été traduit en grec par un certain Herffnnius Philon, natif de Byblos en Phénicie, qui vivait dans le 2^e siècle de notre ère. C'est de cette traduction que viennent tous les fragments de Sanchoniathon qui nous restent encore. Il n'est pas sûr que les divers écrits que nous avons mentionnés ne fissent pas un seul ouvrage. Selon Porphyre, l'histoire phénicienne de Sanchoniathon était divisée en huit livres tandis que nous savons par Eusèbe que la traduction de Philon en contenait neuf. Ne serait-il pas possible que le traducteur grec eût réuni les deux ouvrages, et que le traité de théologie égyptienne ou de physique hermétique fût devenu l'introduction de l'histoire phénicienne et n'ait ainsi augmenté d'un livre les divisions de cet ouvrage. Nous sommes en ce point de l'avis de Bochart (Chanaan, 2, 17). On ne peut guère douter que les fragments qui nous en restent n'appartinssent à un ouvrage de physique et de théologie ; cette raison nous ferait encore croire que les deux titres de "physique d'Hermès" et de "théologie égyptienne" s'appliquent à un même ouvrage ; aussi voyons-nous qu'il avait été tiré des écrits de Taaut, qui n'est autre qu'Hermès, et des mémoires écrits en caractères mystérieux et déposés dans les sanctuaires amounéens. Il y est question encore, plusieurs fois de Taaut, inventeur des premiers éléments des lettres, de Typhon et d'Isiris. On ne peut à de pareils noms méconnaître l'origine égyptienne d'une partie des éléments qui composaient la mythologie phénicienne. Cet auteur n'avait rien négligé, à ce qu'il paraît, pour la composition de son livre. On assure que tout ce qu'il rapportait était tiré des actes particuliers des villes et des archives qui se gardaient avec soin dans les temples ; enfin l'on raconte que ceux qui de son temps étaient chargés d'office d'examiner les livres en avaient reconnu l'exactitude, et qu'elle avait en particulier été attesté par le roi Abibal, à qui l'ouvrage était dédié. Eusèbe nous a conservé dans sa "Préparation évangélique" (liv. 1, chap. 9 et 10), un long fragment de l'ouvrage de Sanchoniathon, traduit par Philon de Byblos ; on en trouve quelques autres

citations dans Théodore et Porphyre. Ce passage de Sanchoniathon ne reproduit pas dans leur pureté originale les opinions de l'auteur phénicien ; les remarques de Philon de Byblos se trouvent intercalées dans le texte qui nous est resté. Il n'est pas même sûr qu'Eusèbe nous ait conservé toujours les propres expressions de Philon» On aurait peine à imaginer les opinions absurdes produites à l'occasion de ce reste précieux de l'antiquité⁴⁵¹. On n'aurait pas été si embarrassé si l'on n'avait voulu voir dans ce fragment que ce qui y est effectivement, c'est-à-dire des idées théologiques et philosophiques destinées à faire connaître, d'une manière allégorique, l'origine et la nature des choses, ainsi que les développements de la civilisation parmi les hommes. Ce fragment contient des choses tout à fait semblables à celles qui se trouvent dans les cosmogonies que les anciennes nations aimaient à mettre en tête de leurs annales. Il faut avoir une forte dose de crédulité pour voir des personnages réels dans des générations composées d'individus appelés race et génération, lumière, feu et flamme, le ciel et la terre, et pour s'imaginer que Kousaros soit Tharé ou bien Sem, que Kronos le temps soit Abraham, etc. Tous ces modernes interprètes n'ont fait, au reste, qu'imiter le traducteur grec de l'auteur phénicien. Le but de Philon était, à ce qu'il paraît, de prouver que tous les dieux des Grecs n'étaient autres que des hommes divinisés, et que toutes les explications qu'ils donnaient de leur mythologie n'avaient aucun fondement. Il faut convenir que le livre de Sanchoniathon n'était pas le plus propre à démontrer une pareille thèse, même dans l'état où il nous a été transmis, malgré l'influence que les opinions de l'interprète ont dû avoir sur la fidélité de sa version. Eusèbe, qui n'était pas dirigé dans la composition de sa Préparation évangélique par une critique plus judicieuse, n'a pas manqué d'adopter toutes les opinions de Philon, qui ne sont autre chose que le plus grossier évhémérisme.⁴⁵² S. M.-N.

* * * * *

D - La reconstitution chronologique des Fragments de PHILON - SANCHONIATHON (lu point de vue du système des Cabires, fils de Sydyk en tant que représentation symbolique des patriarches Bibliques

Nous avons beaucoup perdu aujourd'hui de la tranquille assurance de nos pères pour qui l'âge des lumières datait du seizième siècle, avec la naissance de l'esprit scientifique et l'émancipation de l'homme, enfin libéré du dogmatisme et des superstitions. Ainsi serait-on conduit à penser que l'on a eu peut-être trop vite fait de considérer la pensée logique comme le seul mode de connaissance valable, et le progrès scientifique, technique et matériel comme le seul progrès possible, et à opposer à la civilisation profane actuelle, où foisonnent les

systèmes philosophiques les plus contradictoires, une doctrine traditionnelle, ou plutôt “la doctrine”, au sens premier du terme, c’est-à-dire la connaissance de la vérité, celle-ci n’étant accessible à l’homme que par une expérience métaphysique et par un contact permanent, un lien proprement religieux avec le sacré. Rappelons-nous donc les principes essentiels de “cette doctrine” telle qu’elle nous a été présentée dans l’herméneutique de M. Eliade :

1. La création a consisté à tirer le cosmos du chaos ;
2. Elle s’est effectuée en rayonnant à partir d’un centre (embryon ou nombril du Monde) ;
3. Elle s’est accomplie sur plusieurs plans ; d’abord sur le plan principal (modèles archétypes, idées platoniciennes), puis sur divers plans, le dernier étant celui de la manifestation matérielle,
4. Elle s’est réalisée sous une double forme, dans un double monde ; le Macrocosme, ou monde extérieur, et le Microcosme, c’est-à-dire l’homme.

Il résulte de ces principes :

1. D’abord qu’il existe une “analogie” de structure entre ces différents plans, que, comme le dit la Table d’Emeraude, “ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et réciproquement”, et que l’objet matériel n’a de valeur que comme reproduction d’un archétype, de même que nul acte ne vaut que comme répétition, sous une forme quelconque, de l’acte primordial de la Création. Acte ou objet prennent alors une signification dite symbolique, parce qu’elle relie “ensemble” cet acte ou cet objet à son archétype, lui conférant ainsi une valeur sacrée.
2. Ensuite qu’il existe une “correspondance” de structure entre les deux inondes, en particulier entre les divers sentiments humains et les divers aspects du inonde extérieur, l’un et l’autre de ces deux inondes n’étant en quelque sorte que les reflets symétriques du monde des archétypes ou des idées.

A la lumière de ces principes et autres, il faudrait alors définir le symbole comme l’expression sous une forme concrète d’une idée archétype, dans ses rapports avec les différents plans de la réalité macrocosmique et microcosmique”, la “symbolique” étant la science de ces rapports et comme la carte en relief de ces structures du inonde crée, et le “Symbolisme” désignant de son côté, d’abord la doctrine même qui les postule, puis le moyen par lequel rapports et structures s’expriment dans la réalité.

A la lumière de ces remarques, essayons maintenant d'étudier la symbolique contenue dans le texte philonien reconsidérée dans son ensemble pour notre part, comme "analogue" sinon comme une "altération"⁴⁵³, une "déviations" de la tradition biblique.

I - Les Cabires, culte astral ou symbolique patriarcal ?

Eusèbe, après la velléité qu'il avait marquée en 3, 1, aborde en 5, 10 le premier des sujets de discussion qu'il avait soulevés en 2, 1-8 ; il s'agit de la première critique des païens ; Pourquoi les chrétiens ont-ils abandonné la religion de leurs pères ; C'est le sujet qu'il traitera jusqu'au livre VI de la P.E.

La réponse à cette question est, selon lui, donnée par la simple description de cette religion traditionnelle (5, 11), description empruntée aux auteurs grecs eux-mêmes (5, 14; 6, 9). Cette réponse est parfaitement naturelle, puisque c'est en effet sur une description orientée et critique que repose presque toujours la polémique contre les païens.

Sur son objectivité ne nous méprenons pas ; c'est déjà une vieille tradition que d'emprunter à l'ennemi des armes avec lesquelles ont veut le "battre, et il ne faut pas chercher dans le recours à des sources autorisées une preuve de sereine impartialité (5, 7). En revanche, le désir de donner une vue complète de la religion païenne est une innovation moins réelle. Sa polémique est toujours fragmentaire. Elle consiste à ne donner du culte adverse que des aperçus partiels, ceux qui appellent, surtout isolés, la réprobation ou le rire. Eusèbe, reconnaissons-le, cherche à évoquer l'ensemble des aspects impies du paganisme, à en faire un tableau exclusif. A ce titre, il peut passer pour un caricaturiste de la religion païenne.

En outre, en associant comme un seul culte des éléments religieux en réalité distincts dans l'espace et dans le temps, Eusèbe a donné une fausse impression au sujet de l'histoire religieuse des phéniciens. C'est là à coup sûr, sa première défaillance. Car "il est difficile de croire à la réalité d'une Histoire Phénicienne écrite par Sanchoniathon et traduite par Philon. Car, en tout état de cause, Philon aurait fait tout autre chose que traduire, il aurait au moins "adapté", en glissant dans le texte ses propres théories sur l'origine des dieux (évhémérisme), le culte astral primitif, la terminologie des mystères, l'origine phénicienne des dieux grecs, l'allégorisme.

Le plus naturel est donc de penser, si l'on ne veut pas imaginer Eusèbe en faussaire⁴⁵⁴, que Philon de Byblos avait composé une Histoire de Phénicie en invoquant la garantie d'un sage phénicien et peut-être en recueillant des traditions placées sous son patronage. De Sanchoniathon, la réputation devait être assez vague et de Philon l'oeuvre assez nébuleuse, pour que Porphyre se

permît, avant Eusèbe, d'invoquer le témoignage d'un Sanchoniathon très différent⁴⁵⁵.

Dans un court développement préliminaire (6, 1-4), Eusèbe résume l'évolution de cette erreur impie : culte astral d'abord en Egypte et en Phénicie, puis formation d'une religion anthropomorphe et polythéiste qui passe de Phénicie et d'Egypte jusqu'en Grèce⁴⁵⁶. Rien n'est nouveau dans le détail, puisque tout, ou presque tout, pouvait se tirer de Diodore ; mais le traitement du sujet sous cette forme est assez neuf pour un chrétien. Eriger l'histoire de la religion en matière d'étude distincte, ou encore décrire la religion dans une perspective historique, c'était modifier sensiblement la présentation que l'on donnait traditionnellement du paganisme.

Ce sera l'objet d'un commentaire détaillé d'examiner les éléments de cette histoire ; sa structure d'ensemble relève d'une étude qui porterait sur la totalité de l'oeuvre. En ce qui concerne le livre I, bornons-nous à appeler l'attention sur deux points qui peuvent éclairer le lecteur. D'une part, Eusèbe tient à constituer la religion astrale en étape nettement particularisée. Bien des apologistes en avaient parlé⁴⁵⁷ ; aucun n'avait cherché à montrer avec autant de clarté qu'elle était exclusive du polythéisme anthropomorphe et des éléments culturels qui lui sont liés⁴⁵⁸. Pour donner à cette phase de l'évolution plus de substance historique, Eusèbe va jusqu'à emprunter à Diodore un exposé de la cosmogonie, qui paraît à première vue étranger à la suite chronologique du développement⁴⁵⁹. D'autre part, notre auteur insiste autant qu'il le peut sur la continuité qui lie le polythéisme phénicien et égyptien et celui des Grecs. Ce trait est loin d'être original ; mais il est repris par Eusèbe avec une insistance qu'il faut souligner.

Ce souci de distinguer nettement les étapes successives et cette préoccupation de marquer la continuité peuvent nous éclairer. Eusèbe veut montrer l'unité dans le temps d'une erreur qui procède de causes constantes (perversité de l'homme, action des démons) et qu'il faut rejeter dans sa totalité, si diverse soit-elle. Mais il désire aussi, en définissant les formes successives qu'elle a revêtues, empêcher les allégoristes d'invoquer une sorte de religion païenne pure et permanente, dont les divers cultes n'auraient été que des manifestations matérialistes et déformantes ; le polythéisme notamment n'est pas un travestissement du culte astral et il y a imposture à éluder les critiques en faisant appel d'un culte positif à un culte idéal qui serait l'essence de tous les autres⁴⁶⁰.

En effet, après avoir montré que le premier stade de l'humanité est celui du culte astral, Eusèbe va démontrer qu'il n'était que cela, c'est-à-dire que ce culte ne comportait ni érection de temples ou de statues, ni légendes relatives à des dieux anthropomorphes. Son but est clair : il ne veut pas que l'on puisse penser

que le culte astral primitif a coexisté ou s'est confondu, fût-ce partiellement, avec le polythéisme anthropomorphe. Il ne veut laisser aux allégoristes aucune liberté de manoeuvre. Si ces deux stades qu'Eusèbe affirme totalement distincts avaient des points communs, les allégoristes pourraient soutenir qu'en chacune, de ces étapes le paganisme a eu plusieurs niveaux de signification et, par conséquent, a été de tout temps cette religion philosophique qu'eux-mêmes ont organisée et défendent. Pour éviter toute ambiguïté, il faut donc montrer que le culte astral primitif était l'adoration des astres comme éléments matériels et rien d'autre.

Cette démonstration toute négative comprend deux points : le culte astral ne comportait ni temples ni statues, d'autre part, il ne connaissait pas de légendes attachées à des divinités personnalisées. Ce type de raisonnement est intéressant pour nous, car il nous fait apercevoir, comme en creux, quelles sont les pièces essentielles du polythéisme traditionnel dans l'esprit d'Eusèbe : ce sont les représentations figurées et leur abri, et les affabulations biographiques.

Pour cette démonstration, Eusèbe use de deux procédés successifs qui lui paraissent tous deux également rationnels ; d'abord un raisonnement purement logique (§ 13) en ce qui concerne les temples et les statues ; puis une démonstration qui se veut historique en ce qui concerne les divinités anthropomorphes (§§14-18).

C'est pour Eusèbe donc, une vérité d'évidence, que la pure logique suffit à garantir, qu'il n'y avait ni temples ni statues. En effet, les premiers hommes étaient dans une totale ignorance des techniques qui leur auraient permis de pareilles constructions. Eusèbe ne se soucie même pas d'être en contradiction avec Porphyre, qu'il vient de citer à l'appui de sa thèse (cf. 9, 9). Il est tellement assuré d'être en accord avec le sens commun quand il se réfère au dénuement des premiers hommes (cf. Diodore, qu'il a cité plus haut, 7, 13-14 ; cf. H.E. I, 2, 18-19, etc.) et de rejoindre aussi bien les idées des chrétiens que celles de beaucoup de païens (cf. Platon, Protagoras 321 c) qu'il reprend ce raisonnement dans la Théophanie I, 42.

Il est intéressant de voir si notre historien, généralement prudent et à l'affût des textes ou des indices, se livrer à une reconstitution parfaitement abstraite et gratuite. C'est le signe même de la puissance du postulat qu'il invoque, l'indice aussi de la haute antiquité où il situe le culte astral (cf. pourtant P.E. III, 8, où il donne des preuves historiques.).

L'importance du temple et surtout de la statue dans la religion païenne est ici soulignée (cf. Act. 17, 29 ; Rom, 1, 22-23 ; Epître à Diognète II, 2-3 ; Clément, Protreptique, etc.). Pour un chrétien, la tentation est forte d'identifier purement et simplement, les dieux du paganisme traditionnel et leurs idoles (cf. M. Simon, Hercule et le Christianisme, Paris 1953, p.17). "Il est donc naturel qu'Eusèbe voit dans les statues un élément fondamental du culte polythéiste (cf.

P.E. IV, 5, 3), Pour les temples, Eusèbe a tendance à y voir après Clément des maisons des morts (p.e. II, 6). Or les dieux du polythéisme étant, pour une part, des morts divinisés, on discerne le rapport qui unit temple et paganisme anthropomorphe.

Il n'entre pas dans notre présent propos de décrire cette philosophie de la religion et de l'histoire ; il est peut-être utile de souligner cependant que cette attitude est en grande partie liée à la nécessité d'opposer au système et aux critiques des Porphyriens une défense et un mode de justification nouveaux. Ceux-ci cherchaient à travers l'ensemble du passé les moyens de légitimer une religion supérieure et permanente, dont les cultes positifs auraient été comme les reflets successifs et déformés. Pour dépasser les positions philosophiques de ce paganisme néo-platonicien, le christianisme en plein essor a recours, par l'organe d'Eusèbe, au témoignage de la Raison, de l'Histoire et même de la morale pratique.

Revenons donc à notre sujet les Cabires. Nous l'avons vu, à quel point les théoriciens du système des Cabires étaient influencés par cette définition "astrale" Eusébienne si manifeste dans le liv. I. de la "Préparation Evangélique". Définition purement physiologique, matérialiste de la cosmogonie phénicienne, à la tête de laquelle Creuser, à l'insu d'Eusèbe reconnaît un être unique duquel tout sort et tout y rentre, dogme sans doute réservé aux plus éclairés parmi les initiés, duquel plus tard, les Pélasges donnèrent à sa place une série de dieux visibles, d'astres divinisés et de bétyles ou idoles magiques qui y correspondaient⁴⁶¹.

Schelling bien que largement influencé par les fragments de Philon, surtout de sa cosmogonie, reconnaît lui aussi qu'il "enfin que ce monothéisme qui est ni celui de l'Ancien Testament ni celui du Nouveau Testament, et qu'on peut seulement à la rigueur, qualifier de Musulman."⁴⁶² Seul du Mesnil, semble s'écarter du texte de la cosmogonie grâce au texte d'Ugarit et qui semble rendre à ce système son caractère oriental ancien loin des "principes" ignés démiurgiques, et philosophiques que les philosophes allemands semblent y voir⁴⁶³.

En tout état de cause, nos auteurs se sont principalement basés sur les fragments de Sanchoniathon "interpolés"⁴⁶⁴ par Eusèbe de Césarée.

Le premier ; "Les phéniciens puis les Egyptiens ouvrirent cette carrière de l'erreur (le polythéisme - adoration des Astres). C'est ainsi, dit-on, que les fils d'Oeagre, Orphée, empruntant des Egyptiens leurs mystères, les transporta le premier chez les Grecs qu'il en dota. C'est ainsi que Cadmus fit pour les mystères de Phénicie, dont il nous apporta la connaissance avec les lettres ; car jusqu'à lui, les Grecs ne connaissaient pas l'usage des lettres"⁴⁶⁵.

Le deuxième : “Théologie des Phéniciens”⁴⁶⁶

“Il suppose qu’un air sombre et venteux, ou un souffle d’air sombre et un chaos bourbeux et infernal étaient infinis en temps comme en étendue, lorsque ce vent, dit-il, tomba en amour de ses propres principes, d’où résulta une conjonction, et ce rapprochement fût appelé (désir). Tel fût le principe de la création de toutes choses. Ce vent n’avait pas la connaissance de ce qu’il avait produit. De cette cohabitation du vent est provenu Mot. (Il en est qui rendent ce terme par résidu ? d’autres l’interprètent Putréfaction d’une mixtion acqueuse). Telle a été l’unique germe de la création et de l’origine de toutes choses. Il survint des animaux, mais dépourvus de sensibilité ; ceux-ci donnèrent naissance à des animaux raisonnables, normes Zophasemin, c’est-à-dire observateurs du Ciel. Môt avait la forme d’un oeuf lorsqu’il fut formé : il devint lumineux et produisit le soleil, la lune, les étoiles et les grandes constellations.”

Telle est cette cosmogonie des Phéniciens qui introduit ouvertement l’athéisme. Voyons maintenant comment il fait commencer la génération des animaux. Il dit donc :

“Lorsque l’air fut devenu lumineux par inflammation, de la mer et de la terre, il survint des vents, des nuages, de grandes chutes et immersions des eaux célestes, de telle sorte qu’après avoir été divisées et séparées de leur propre lieu par l’ardeur du soleil, toutes ces choses se rencontrèrent de nouveau dans l’air, et se heurtèrent avec fracas ; il en sortit des tonnerres et des éclairs, et au bruit de ces tonnerres les animaux raisonnables, dont on a déjà parlé, s’éveillèrent pénétrés d’effroi. Le mâle et la femelle furent émus sur la terre et dans la mer. Voici donc leur Zoogonie.” Le même écrivain (Philon) ajoute de son chef, en disant : “Ces choses ont été trouvées écrites dans la cosmogonie de Tautos, et d’après ses mémoires, appuyés sur les conjectures et les convictions que, par sa pénétration, Sanchoniathon avait entrevues et fait connaître.” Après ces choses, il donne le nom des vents, Notus Borée et les autres. Ce sont eux à .qui les plus anciens consacrèrent les produits de la terre : ils les appelèrent dieux, et les adorèrent comme ceux de qui ils tenaient l’être, ainsi que leurs prédécesseurs et leurs successeurs dans la carrière de la vie : ils leur faisaient agréer les libations qu’ils répandaient pour eux.”

Il ajoute ; “Telles étaient les inventions de culte religieux, alors conformes à la faiblesse et à la pusillanimité de leurs auteurs.”

Il dit, ensuite, “que du vent Kolpia et de sa femme Baau, qu’il interprète par le mot Nuit, naquirent les hommes mortels AEon et Protogone. A Son découvrit la nourriture que fournissent les arbres. Ceux-ci furent les parents de Génos et Généa qui habitèrent la Phénicie. De grandes sécheresses survinrent et ils tendirent les mains vers le ciel et le soleil.” Il dit qu’ils regardaient celui-ci

comme le Dieu maître du ciel, et le nommèrent Béelsamen, ce qui chez les Phéniciens signifie maître du ciel.

Le troisième : “Ensuite, il dit que de cette race sortirent deux jeunes gens, dont l’un fut nommé Technitès, artisan ; et l’autre, (terrestre) Autochtone. Ceux-ci imaginèrent de mêler de l’argile détrempée avec du foin, de la faire sécher au soleil, pour en faire des briques, ils trouvèrent aussi la construction des toits. Il en vint d’autres après eux au nombre desquels fut Agros ainsi nommé, puis Agroueros ou Agrotès dont la statue et le temple portatif sont en grande vénération en Phénicie. Les habitants de Byblos le considèrent, surtout, comme le plus grand des dieux. Ce sont eux, qui ont conçu l’idée de placer des cours en avant des maisons, de former des enceintes et des grottes. Ce sont eux dont descendent les chasseurs avec des chiens. On les nomme tribus errantes et Titans.

“Ceux-ci procréèrent Amunon et Magon, qui tracèrent les bourgs et les bergeries, desquels naquirent Misor et Sydyc : c’est-à-dire dégagé et juste ils découvrirent l’usage du sel. De Misor, naquit Taaautos qui découvrit l’écriture et forma le premier les lettres. Les Egyptiens le nommèrent Thoor, les Alexandrins Thouth, les Grecs Hermès.

“De Sydyc sont nés les Dioscures ou Cabires, ou Corybantes, ou Samothraces. Ils inventèrent les premiers le navire. De ceux-ci naquirent d’autres hommes qui trouvèrent les simples pour guérir des morsures empoisonnées, et inventèrent les paroles magiques.”

C’est contemporanément à eux que naquit un nommé Elioun, Hypsistos(23), et son épouse nommée Bérouth qui se fixèrent dans la contrée de Byblos.⁴⁶⁷“

Le quatrième ; “Cronus étant venu dans les régions du midi, donna toute l’Egypte au dieu Taaautos, pour qu’elle fût son empire.

“Les sept Cabires, fils de Sydyc, sont les premiers de tous hommes qui aient consigné ces faits pour en conserver le souvenir, ainsi que leur huitième frère Asclepius, comme le leur avait prescrit le dieu Taaautos. Ensuite, le fils de Thabion est le premier hiérophante de tous ceux qui ont jamais été en Phénicie, qui les ayant traduit allégoriquement dans leur ensemble, et les ayant entremêlés avec les mouvements physiques de l’univers, les transmet aux directeurs des orgies et aux prophètes des mystères. Ceux-ci voulant augmenter l’obscurité de toutes ces traditions, y ajoutèrent de nouvelles inventions, qu’ils enseignèrent à leurs successeurs et à ceux qu’ils initièrent. De ce nombre fut Isiris, l’inventeur de trois lettres, frère de Chna, le premier qui changea son nom en celui de Phénicien. “Et sans interruption, il ajoute encore : “Les Grecs qui excellent entre tous les peuples par leur brillante imagination, se sont d’abord approprié la plupart de ces choses, qu’ils ont surchargées d’ornements divers, pour leur donner une forme dramatique, et se proposant de séduire, par le charme des

fables, ils les ont complètement métamorphosées. De là Hésiode et les poètes cycliques si vantés, ont fabriqué les théogonies, les gigantomachies, les titanomachies qui leur sont propres, et des castrations qu'ils ont portés de lieux en lieux, et ont éteint toute vérité. Nos oreilles, habituées dès nos premières années à entendre leurs récits mensongers, et nos esprits, imbus de ces préjugés depuis des siècles, conservent comme un dépôt précieux ces suppositions fabuleuses ainsi que je l'ai dit en commençant. Le temps étant encore venu corroborer leur ouvrage, il a rendu cette usurpation presque imperturbable, en sorte de faire apparaître la vérité, comme une extravagance, et de donner à des récits adultères, la tournure de la vérité.”⁴⁶⁸

Une étude détaillée donc des auteurs de ces fragments i.e. Sanchoniathon et Philon de Byblos est indispensable et, comme nous l'avons signalé plus haut, les modernes en expliquant les divinités Cabires, ils se sont trop écartés du “contexte” Biblique, sémite des fragments. Poussés en cela d'une part, par le pan-égyptianisme (le monothéisme-Creuzer) ou bien par le panhellénisme (exp. Mnaséas-Schelling), oubliant ainsi les vraies sources de ces fragments qu'on s'est trop hâté à les comparer aux textes ugaritiques (du Mesni)

Nous utilisons pour notre démonstration les deux grands volumes de M. Fourmont l'Aine, professeur en langue Arabe, au Collège Royal de France, Associé de l'Académie des transcriptions et Belles Lettres, Interprète et sous-Bibliothécaire du Roy etc... intitulés “Réflexions critiques sur les Histoires des Anciens peuples”⁴⁶⁹. Fraumont en effet, résume presque toutes les opinions des anciens à propos de ces fragments et surtout l'herméneutique des tenants de la théorie Biblique, Huet et Bochart à laquelle Fraumont s'aligne sans aucune réserve. Car, au lieu de rechercher comme l'a fait récemment Von Bengt Hemberg, le culte des Cabires dans la chimérique ville de “Bérytis” sous les décombres de Troie ou sous le mont de l'Ida⁴⁷⁰, Nous préférons quant à nous et les exégètes de l'école sémitique déjà citée nous en donnent parfaite raison rechercher du côté de la Phénicie, de ses antiques cités et, de sa “langue” source inaltérable des traditions ambiantes et mille fois millénaires.

**Le Juste - Tsydyk - Fleurit comme le Palmier,
il s'élève comme un Cèdre dans le Liban “.**

Psaumes XCII.13.

2 - L'Étymologie de Sydyk pendant du Noé Biblique

En lisant les fragments de Philon, et bien avant notre contact avec les auteurs anciens⁴⁷¹, commendataires de ces fragments, notre intérêt se portait le plus souvent sur l'étymologie des noms phéniciens cités dans le texte et surtout celui de Sydyk, père des Cabires. En effet, il nous semble que les anciens là-dessus, ont eu plus raison d'expliquer les noms phéniciens par l'hébreu plutôt que par le Copte, l'indien, ou le Grec⁴⁷². Le nom de Sydyk nous paraît donc exempt de toute altération étrangère et par là, exemple typique pour notre herméneutique. Sydyk donc comme Baal peut être une épithète, mais aussi, il peut être le nom d'une personne. Le Sydyk, est le “Juste” comme le Baal est le “Maître mais il en est un “Juste” = Sydyk” par excellence, comme il en est un Baal = Maître par excellence. Si l'épithète Sydyk ou Baal s'applique à n'importe quelle personne qui eut grâce devant la face de Dieu, les Sydyk et les Baals de cette race ne sont pas nombreux. La Bible, les fragments et Ugarit, nous en fournissent les preuves. Les termes. Sydyk ou Baal ne peuvent donc s'appliquer finalement qu'à des êtres singuliers et exceptionnels, tels qu'ils nous sont attestés dans la Bible sous les noms des Patriarches, figures symboliques et archétypales par excellence.

Nous nous demandons si Schelling en se préoccupant trop du mot “Chabirim” = Cabires, “associés” ne s'est pas trop écarté du contexte biblique en oubliant complètement d'associer ces Cabires, ces associés à ce Sydyk leur père. Nous dirons de même de Creuzer, et de l'école hellénisante qui semble ignorer qu'à Lemnos même, on admettait une triade de Cabires ainsi qu'à Athènes où ils se nommaient “ANAKES” et “Tritopatores” ou les “Trois Patriarches”⁴⁷³. En outre, la traduction que donne du Mesnil du mot Cabire reste trop moderne, et se rapproche plutôt de l'arabe actuel que du sens que ce mot devait porter à l'origine. Mais sa définition des dieux Cabires par “Archéologues” est significative, car elle ne peut que nous renvoyer de nouveau dans le domaine biblique où effectivement, les Cabires, fils de Sydyk = (El chez cet auteur)⁴⁷⁴, ne sont que les Prophètes de dieux, prophètes qui racontent les origines du monde. L'un de ces patriarches n'est-il pas aussi “Melki-Sedek”, prêtre de Dieu Très-Haut, le “Roi Juste” ? Les fragments de Philon racontant la généalogie du monde, se divisent en effet en plusieurs générations, et Sydyk ne

peut qu'être réhabilité dans l'une de ces générations non comme un "Astre" mais comme le "seul homme", l'"Unique Juste" parmi sa génération, et par là race qu'il engendre les "Sept Cabires". Et si dans notre herméneutique, nous avons reconnu dans la figure de Sydyk le personnage de Noé, à laquelle se sont rejoints presque tous les tenants de l'école biblique, ce Sydyk = Noé rend aux fragments leur sens originel et "l'interpolation Eusébienne" se trouve encore une fois réduite à ses vraies dimensions. Les Cabires, fils de Sydyk ne seront plus alors selon Eusèbe de simples "inventeurs" divinisés et "astralisés" ou de "Principes physiologiques anthro-pomorphisés", selon les modernes, mais plutôt les figures bibliques sinon similaires des patriarches détenteurs de la vraie tradition, ici représentés assis racontant les origines du monde, (Frag. II, 27), faisant et refaisant le monde à jamais.

Ce Sydyk = Noé apparaît donc avec le déluge et c'est à ce titre que Philon bien qu'il ne mentionne pas cet événement, parle du "Premier Navire" autour duquel les monnaies de Beyrouth nous montre les huit Cabires fils de Sydyk. C'est donc en tant que "Juste" comme Noé l'était, que Sydyk, le père des Cabires, fut sauvé et, c'est à ce titre que "l'Arche ou l'Exerge" conserve ce souvenir, sinon la mention de Sanchoniathon-Philon du "Premier Navire" serait dénudée de tout sens. Au fur et à mesure que nous remontons les "générations" de Sanchoniathon-Philon, la thèse de Renan à propos d'un "récit juif" se confirme. Car, que signifierait donc la mention de ces "Tribus errantes" (Philon I, 21)... et l'"Invention des paroles magiques" (Philon, 1, 22)..., des "Géants" etc... ainsi jusqu'au premier homme Enô, Adam ? Nous savons que, d'après les traditions judaïques, Philon le Juif (De Abrahamo) distingue parmi les Patriarches deux triades :

Enô

Enoch

Noé

et

Abraham

Isaac

Jacob

qui illustrent allégoriquement les vertus fondamentales⁴⁷⁵. On remarque aussi que le même Eusèbe les classe par rapport à deux repères historiques ;

1° Le Déluge

2° Le Séjour en Egypte.

Nous voyons donc chez lui se succéder :

1) - Avant le Déluge :

Enôš

Enoch

Noé, on reconnaît immédiatement la triade philonienne.

2) - Après le Déluge :

Melcki-Sedek, Abraham, Isaac, Jacob, Job. On reconnaît la seconde triade phénicienne (Abraham, Isaac, Jacob), précédée à Meiki Sédek, conformément à la Genèse 15. 175.

3) Autour du séjour en Egypte ;

Joseph

Moïse.

En effet, c'est autour du temps de Moïse⁴⁷⁶ que Sanchoniathon reçut les écrits d'Hiérombal, prêtre du temple d'Ievo⁴⁷⁷. Nous n'avons pas ici à discuter des concordances de ces triades⁴⁷⁸ avec les triades Cabiriques, ce qui nous importe ici c'est la méthode exégétique à laquelle nous devons nous consigner pour la compréhension de ces fragments. Nous n'exagérons donc en rien si nous avons opté pour l'herméneutique de Bochart, car les découvertes récentes n'ont fait que confirmer les théories de cet auteur, et nous pouvons dire que durant nos pérégrinations à travers les vallées et les Monts du Liban et les Côtes de la Phénicie jusqu'aux terres saintes, nous avons constaté à quel point le Génie de Bochart (qui, ne vit jamais ces contrées) et les élèves de son école ont su tirer profit ne serait-ce que sur le plan théorique, des traditions phéniciennes et orientales auxquelles ils étaient si singulièrement familiers.

Il y a quelques années, quand nous hésitions sur notre chapitre "Gan = Adon = Gan = Eden"⁴⁷⁹, étymologie empruntée à Bochart même, et à cause de ce manque de documents, aujourd'hui nous étions frappés de découvrir par nous-mêmes, que dans la vallée de "Yah - Choucho", du "Dieu souffrant", Adoni = Adam, non seulement le cadre de cette vallée magnifique nous autorisait de parler "de ce Gan = jardin paradisiaque perdu y mais surtout l'existence même de ce "Jardin" conservé dans le nom antique du plus éloigné des villages de cette vallée i.e. "Janneh". En effet, "Janneh" pendant araméen de ce fameux "Gano" = jardin paradisiaque se situe tout au fond de cette vallée non loin des sources d'Adonis, entouré au nord par le village de IBRI = Héber⁴⁸⁰ au tas du Mont Moïse = Moussa et, en face au sud, le pic de Nimrod⁴⁸¹ mystérieuse cachette de trésors antiques où plusieurs curieux ont trouvé leur destin; foudroyés avant d'atteindre son énigmatique sommet. Janneh constitue donc un

amphithéâtre fertile, où eaux douces, fruits et ombrages, et terre rougeâtre concourent à l'assimiler avec l'antique Gan-Adon d'Adam. Les stèles et les inscriptions abondantes de cette région, interdisant la coupe du bois de cette vallée prouve de plus son caractère de "Bois sacré"⁴⁸². Mais la crédulité des vulgaires insoucieux et indifférents à ce patrimoine si précieux que représente cette région, a fait avec les Turcs des "stèles d'Adonis" la fameuse cité de "Machnaka" "pendantoir", car ces derniers se sont servis de ses stèles comme accessoires pour la pendaison des hors-la-loi et c'est d'ici que Machnaka tire son nom. Les témoignages de ce genre sont abondants ici comme dans toutes les régions du Liban d'ailleurs et un seul volume ne suffirait à les citer. Ce n'est donc pas en Evhémériste ou à la Huet (disciple de Bochart qui voyait partout des Phéniciens), que nous interprétons ces fragments, mais en tant que témoin oculaire de ces traditions millénaires enracinées dans les coutumes de notre peuple et auquel le vulgaire ne tient pas d'attention. Car, à notre avis, nos traditions orales loin d'être altérées par le christianisme ou l'islam qui se succédèrent au Liban, se sont confirmées et préservées au fil des temps. Aucune herméneutique soit-elle profane ou sacrée ne nous reprochera donc leur utilisation.

Ajoutons pour revenir à notre Sydyk = Noé, que non loin du temple de "Baalbeka" = le baal de la grande plaine" construit par les Amaliks, Géants, Cyclopes, Sémiramis, et Salomon, se situe le village encore prospère de "Kabir-Nouh" = "la Tombe de Noé", que les Metwalis et les chrétiens concourent à vénérer: non seulement pour ce que Noé représente pour ces deux religions mais aussi pour son antiquité reculée, attestée par le gigantisme de cette tombe qui est d'une longueur de 12 mètres. Serions-nous encore une fois en présence des restes de ces Amaleks qui virent les envoyés de Moïse en terre promise, ou devant la sépulture même de Noé-Sydyk, fils de la génération de Phox, Phyr, cités par Philon "qui eurent des enfants d'une supériorité marquée et qui donnèrent leur nom aux montagnes dont ils étaient souverains, car c'est d'eux que prirent nom, le Casius, le Liban, et l'Anti-Liban" ?⁴⁸³ (Frag. 15-16).

A toutes ces questions, nous essaierons de répondre en nous "basant principalement donc sur l'oeuvre de Fourmont qui, en résumant les théories de l'école pan-Biblique, avec son analyse systématique, redonne vigueur aux Fragments de Sanchoniathon clôturant ainsi le débat autour de cet Hiéroglyphe phénicien et ce grand mystère qu'était le mystère-dés Cabires.

Si entre l'herméneutique profane (précédente) et l'herméneutique sacrée (celle qui va suivre), le procédé exégétique est le même, le contexte ne l'est plus, car ici il s'agit bien des "Fragments phéniciens" par rapport à la "Bible", chapitre qu'on a inauguré avec notre thèse sur Adonai.

3 - Sydyk == Noé et Cabires = Patriarches

La théorie des “Réflexions critiques sur les Histoires des Anciens peuples” de Fourmont peut se résumer ainsi :⁴⁸⁴

“Eusèbe⁴⁸⁵, dans sa Préparation Evangélique, pour nous faire connaître la Théologie, ou plutôt l’ancienne Histoire des Phéniciens, nous donne un Fragment de Sanchoniathon, qu’il dit avoir été un Historien de Phénicie. Il le cite d’après Porphyre, et il nous avertit que cette Histoire de Sanchoniathon avait été traduite du Phénicien en Grec, par Philon de Byblos ; Philon de Byblos, au rapport de Suidas, vivait du temps de l’Empereur Adrien.

Les Savants de l’antiquité n’ont pas eu le moindre doute sur le fragment dont il s’agit ; tous, comme Eusèbe, l’ont cru de Sanchoniathon ; de nos jours quelques-uns en petit nombre, mais critiques de réputation, se sont imaginés qu’il avait été supposé ; ce serait donc, selon eux un ouvrage des premiers temps du Christianisme, fait par quelque Païen, et peut-être par Porphyre lui-même. Lorsque je lus Eusèbe pour la première fois, aux marges de mon Exemplaire, je jetai diverses notes capables d’éclaircir son texte. Depuis, je trouvai que Vossius, le père, Bochart, le Père Thomassin, le Père Pezron en avaient commenté certains endroits.

Convaincu par la suite que leurs remarques n’étaient pas suffisantes pour le faire entendre, bien plus, persuadé par mes lectures, qu’aucun de ceux, que j’ai nommés, n’avait bien pris le système de l’Auteur Phénicien, je le commentai à mon tour. Est-ce que les Savants dont j’ai parlé, et surtout Bochart, n’avaient pas du côté des Langues Orientales tous les secours nécessaires ? On ne le peut nier ; mais ils ne me parurent pas y avoir apporté une certaine attention.

Ils ne se sont jamais donnés la peine de le comparer avec les autres Ecrivains de l’Antiquité, ils ne l’ont commenté qu’en passant ; quoiqu’il en soit, il est clair que jusqu’ici, on l’avait expliqué d’une manière fort superficielle, au moins est-ce la pensée qui m’en resta après la lecture des Ouvrages de ces Critiques. De là, ce commentaire ; il était demeuré, comme mes autres Ouvrages, en manuscrit, et je n’y songeais presque plus moi-même, lorsque le Livre de Cumberland, Savant Anglais, imprimé à Londres en 1720, me tomba entre les mains ; ce fut pour moi une occasion de revoir mes notes, je fis la comparaison de mes vues et de celles d’un si grand homme, et elles se trouvèrent en quelques choses les mêmes, en plusieurs autres fort différentes.

Mais comme pour le fond, et ce que j’appelle le système de Sanchoniathon, Cumberland, selon moi, ne l’a pas plus entendu que les autres Critiques que j’ai nommés ; comme dans la plupart des circonstances particulières, les routes que nous avons suivies sont encore très diverses, et qu’enfin, au texte de l’auteur Phénicien, succède ici l’explication d’une multitude de difficultés, explication qui en est une suite, qui s’est présentée presque d’elle-même, et qui développe à nos yeux ce qu’il y a de plus obscur, dans l’Antiquité : à la vue de ces avantages

que je n'ai pas cru absolument sans réalité, qu'il me soit permis comme aux autres de publier mes pensées ; ce Traité sera donc divisé en trois Livres.

Le premier fait connaître Sanchoniathon, et donne une idée générale du Fragment,

Dans le second, j'examine en détail toutes les particularités historiques qu'il contient, et j'en prouve la vérité. Le troisième est employé à en tirer les conséquences nécessaires. Ces conséquences sont importantes pour les antiquités Grecques, Egyptiennes, Phéniciennes, Chaldéennes, même Hébraïques. Grecques, on montre qu'elles ont été mal expliquées, Egyptiennes, on prouve qu'elles ont été mal arrangées ;

Phéniciennes, on y fait plusieurs nouvelles découvertes ; Chaldéennes, on prouve que jusqu'ici elles ont été peu entendues ; Hébraïques, par les synchronismes des Dynasties Egyptiennes, on donne une solution simple et aisée de certaines difficultés crues insurmontables dans le Pentateuque, dans les Juges, dans les Livres des Rois.

Suivant ce plan, cette Préface doit aussi avoir trois parties.

Une sur l'autorité de Sanchoniathon ;

Une sur la Mythologie ;

Une sur l'Histoire et la Chronologie des premiers temps.

Mais je suis bien aisé de les mettre ordine retrogrado, c'est la maxime des Philosophes de procéder à notis ad ignota, et elle est juste. On verra donc ici 1°, quelques remarques générales sur les Ouvrages des plus fameux Chronologistes, et leurs dissensions ; en passant j'indiquerai seulement quelques circonstances historiques, dont il sera parlé lib. 3. et qu'ils n'ont pu éclaircir ; mais il y en a un grand nombre d'autres.

2° La manière dont plusieurs savants ont cru devoir expliquer la Mythologie, jusqu'à quel point ils ont porté leurs découvertes, et ce qu'on est en droit d'en penser.

3° Par quelle cause depuis plusieurs années on s'est accoutumé à rejeter le Fragment de Sanchoniathon, les Auteurs qui l'ont dit supposé, et les contradictions de leurs arguments. Dans toute cette Préface, n'ayant à parler que de Paradoxes ; (car j'avoue que ce traité est plein d'opinions nouvelles, et sans cela je ne le donnerais point ;) je n'ai voulu en établir aucun, on doit consulter le Livre même, et je prie le Lecteur de n'en porter son jugement qu'après en avoir vu et pesé toutes les preuves.

Fourmont passe après cela à l'exposition des différentes opinions sur les chronologistes, en émet quelques remarques sur leurs contradictions et souligne

en particulier l'importance de la connaissance des langues orientales dont dépend la vraie herméneutique, tant dans le domaine mythologique qu'historique. Il s'exprime ainsi :

Mais c'est surtout dans la Mythologie que l'on sent toute la nécessité de la connaissance de ces Langues ; comme il n'est point de vrai Savant qui en ait douté, nous pourrions en supposer l'aveu général et malgré les imaginations du Père peyron sur la Langue Celtique, bien persuadé qu'il ne s'agit ici que d'Hébreu, de Phoenicien et d'Egyptien ou Cophthe, voir simplement le progrès que l'on a fait jusqu'ici dans l'explication des Fables ; mais nous mêlerons ensemble ces deux choses, et le résultat en sera aussi double. Les Langues Orientales sont ici nécessaires, et ce sont elles qui ont porté la Science Mythologique au point où elle est, et qui seules sont capables d'en dévoiler tous les mystères.

Du temps du renouvellement des Lettres en 1400 et en 1500, il ne s'y fit presque point de découvertes, d'abord on se contenta de recueillir les Fables telles qu'on les trouvait écrites dans Hésiode, dans Homère, dans Apollonius de Rhodes, dans Ovide ; à cela il fallait ajouter les Histoires Mythologiques d'Apollodore, de Hygin, de Fulgence, on s'aperçut que ce n'était rien expliquer : on imprima donc le Palephate et quelques autres traités ; mais ceux qui voulurent donner les éditions soit des Poètes soit des Mythologues, avec des notes, conquirent bien vite par les Fables de Cadmus, de Cecrops, de Persée etc. que la Grèce tenait tout de l'Orient ; ainsi ils aspiraient à quelque chose de plus. On voit que la Mythologie s'est trouvée en plusieurs états différents sous Valla, sous Politien, sous Ascensius : on a quelques obligations à Mancinellus, à Calderinus, à Jacques Crucius, à Egnatius, à Melanchthon, à Camerarius et à quelques autres Italiens et Allemands de ces temps-là, même à Philelphe qui les avait précédés ; mais ils ont seulement ramassé : c'est ce qu'on peut conclure des Ouvrages, soit de Boccace, soit même de Noël le Comte, l'érudition ne manque point dans le premier, le second en donne à profusion, mais de la Grecque seulement, et par conséquent une érudition insuffisante pour des Fables originellement Phéniciennes ou Egyptiennes,

Outre les Commentaires de ces restaurateurs des Lettres, dont j'ai parlés, nous avons à présent des éditions complètes de tous les Poètes, de tous les Scholiastes ; celles des Aldes, celles des Estiennes en si grand nombre et si parfaites, n'auraient-elles pas dû nous développer tous les mystères de la Mythologie ? Cependant jusqu'à Scaliger, jusqu'à Heinsius, jusqu'à Vossius le père, jusqu'à Seldenus, jusqu'à Bochart, nous ne pouvons guère nous vanter d'en avoir pénétré aucun. C'est proprement à ces Critiques, et à quelques autres qui les ont imité, comme M. Huet, M. le Clerc, M. Bianchini, que tout homme de bon sens en appellera toujours.

I - **Le père Tournemine**⁴⁸⁶ le soutient comme nous y dans le projet d'un Ouvrage, sur l'explication des Fables, il en fait même une règle générale, il remarque que l'origine des Fables bien connue servirait beaucoup à éclaircir l'ancienne Histoire, qu'à découvrir l'antiquité de la véritable Religion, que les Pères se sont appliqués à ce travail dès les premiers siècles de l'Eglise, entre autres Théophile d'Antioche, Tatien, Arnobe, Lactance, Eusèbe de Caesariée, S. Augustin : que depuis qu'on s'est attaché aux langues Orientales, on y a fait de plus grandes découvertes, ensuite il nomme quelques-uns des auteurs que l'on vient de voir, il dit que ce sont ceux à qui ce genre d'Etude doit davantage qu'à des Ecrits desquels il a le plus profité. Dans la seconde partie de ce même projet, indigné de ce que certains Savants s'en tiennent aux Scholiastes, il s'élève contre eux : ils ont bien voulu, dit-il, étendre à toute une Nation le privilège d'infailibilité, mais ils n'ont pas cru qu'on pût rien apprendre dans les Livres qu'ils n'entendaient pas, ou qu'ils n'avaient pas lus : ces sortes de gens, fiers de savoir le Grec, n'écoutent qu'avec un ris moqueur les étymologies tirées des Langues Orientales, ils ont lu dans leur jeunesse le Dictionnaire poétique, l'Histoire du père Gautruche, ils ne croient pas que l'on puisse aller plus loin dans la connaissance des fables⁴⁸⁷. Deviner qui le Père Tournemine a ici en vue, ce serait peut-être bazarder ; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il se trouve un très grand nombre de demi-Savants de ce genre.

C'est sur ce même principe que Heinsius dans sa préface sur Nonnus, entreprend de montrer aux Critiques de son temps qui ne connaissent que les Auteurs Grecs, combien ils se trompent, s'ils espèrent par cela seul, expliquer les Antiquités de la Grèce, Son destin est sage ; rien de plus certain. Pour le prouver, il prend l'Histoire de Bacchus, et il faut encore avouer qu'elle est bien choisie. Il tire donc :

Bacchus, de Baca pleurer,
 Ares, le beau-père de Cadmus, de Hares, détruire,
 Cadmus de quedem, antiquitas,
 Casmili de Kamar, Minister, Sacerdos,
 Adonis de Adoni, Dominus meus-Mon Seigneur,
 Elos de eli, Deus meus. -Mon Dieu.

Parmi ces Etymologies, il y en a plusieurs de vraies, sur chaque on pourra consulter Bochart, et c que j'en dis ici liv. 2, mais il s'en trouve d'absolument ridicules, et surtout le Saturnus de Satar et de Nas, pendant que nus est final. Cette dernière réflexion est tout à fait indigne de Heinsius, aussi son explication est-elle sans suite. Toute l'Antiquité n'avoue-t-elle pas que Bacchus était l'Osiris des Egyptiens ? Comment donc s'en tient-on à la Grèce, lors même que l'on rappelle les Critiques à l'Orient ? Heinsius avait encore des vues bornées.

II - Bochart

Le Savant le plus illustre en ce genre est Bochart, et ses trois Ouvrages, le Phaleg, le Canaan, le Hierozoicon, sont des Monuments éternels d'une érudition immense et d'une sagacité sans exemple : quelle supériorité sur tous, les Mythologistes, dans les différentes circonstances de la Fable de Cadmus, dans quelques particularités des Histoires de Jason, de Mercure, de Typhon, d'Enclade, et presque partout ? Il a pu le tromper dans quelques-unes de ses Etymologies Géographiques, et je l'ai montré ailleurs. Mais combien y en a-t'il d'admirables ? Et quelle foule d'autorités pour les appuyer ? Entrer ici en preuve, ce serait se donner une peine inutile. Bochart est dans les mains de tous les Savants, et les Ignorants dédaigneux ne méritent guère de le lire ; mais comme dans le Monde aucun Ouvrage n'a jamais été porté à sa perfection, et que la solution ou même l'éclaircissement de toutes les difficultés ne se trouvent pas du premier coup, migré les louanges dont nous honorons la mémoire de ce grand Homme, nous ne laisserons pas de faire ici quelques remarques.

1° Son but principal n'a pas été d'expliquer la Mythologie, il n'en a parlé que par occasion. Il n'y aurait donc rien de surprenant, quand sur telle ou telle fable, il n'aurait pas épuisé la matière ; ou si prenant un système, ce système ne se trouvait pas lié dans toutes des parties. Ainsi dans la supposition que Noé fut Saturne, et ses trois fils Jupiter, Neptune et Pluton ; outre qu'il est difficile d'accorder les idées de tous les Mythologistes sur Neptune que deviennent ceux qui dans la Mythologie la plus antique, ont passé pour les Enfants de ces Dieux, comme Osiris, Typhon, Mercure, Diane ? On nous dit que Bacchus est Nemrod, Barchus le fils de Chus, mais il n'est qu'arrière petit-fils de Cham supposé Ammon ou Jupiter, et Barchus a-t-il comme Bakou (plotarus) une relation intime à Osiris, qui néanmoins selon tous les Auteurs doit être le même ? Heinsius l'avait aperçu ; mais faute d'attention, il n'en avait fait qu'un très mince usage.

2° Il n'est point de Fable plus inconnue que celle des Cabires ou Dieux Samothraces. Nunc rem intentatam batenus, (dit Bochart Geogr.sacrae, lib.I cap. I2). singulorum Samothraciae Cabirorum nomina Phoenicia esse docebo. Il le fait et doctement ; mais avec cela, a-t-il touché au véritable but ? On a prouvé que non ; son explication n'embrasse pas assez, et ne satisfait point à tout ce que les Anciens ont rapporté des Dieux Cabires.

Par là on voit que nous ne prétendons pas approuver toutes les explications qu'ont publiées les Critiques, il y a entre eux des degrés, d'ailleurs le tout dépend aussi de la manière de procéder. Par exemple, dans le grand Ouvrage de Vossius le Père de l'Idololatriâ, obligé de recueillir de tous côtés ce que l'Antiquité a écrit de chaque Dieu, ce grand homme se laisse étourdir par les contrariétés de ses auteurs s'accablé sous le poids de sa matière,, il ne s'est levé nulle part jusqu'à l'esprit systématique ; De réduire ce même Ouvrage à des idées suivies, selon moi, l'entreprise serait difficile ; cela ne se peut donc pas,

conclurait quelqu'un ? fausse conséquence ; l' extrême variété des Mythologues ne nous empêchera jamais de discerner quel chemin les Fables ont tenu ; lorsqu'elles sont passées d'une Nation à l'autre, elles ont dû en recevoir de l'altération, mais on l'aperçoit et l'on n'ignore pas non plus totalement de quel Peuple une telle ou telle autre Colonie s'est formée ; mais en ceci on doit suivre des Principes purement Historiques, et c'est ce que Vossius le père n'a point fait. On pourrait faire un reproche plus vif à celui dont je vais parler.

III - HUET

Le Disciple le plus marqué de Bochart a été Mr. Huet, Dans plusieurs de ses Ouvrages, mais surtout dans la Démonstration Evangélique, il tâche d'expliquer l'origine des Dieux, et les idées mythologiques du Paganisme. Il faut lui rendre cette justice, qu'il nous donne partout une érudition aussi vaste que celle de Bochart :⁴⁸⁸ mais quel destin bizarre de rapporter au seul Moïse tous les Dieux, et aux seules Sephora et Marie ; l'une, la femme, l'autre la soeur de Moïse, toutes les Déesses que nous présente la Fable ? Quoi Adonis, Bacchus, Osiris, Apollon, Orus, Anubis, Esculape ? Quoi Musée, AEacus, Orphée, Linus, Eumolpe, Tirefias ? Quoi Janus, Vertumne, Sylvain, Evandre, Faune ? Quoi même Pan, même Priape, même Persée, même Cecrops sont Moïse ? Et il n'y a jamais eu d'autres Déesses que Sephora et Marie ? *Fabulares omnes Deae una eademque Dea sunt, atque hoc Sephora est Mosis uxor, plerumque Mariam Mosis Sororem referant*⁴⁸⁹. Monsieur Huet certainement n'en sera pas cru, ni sur la parole, car cela est risible, ni sur l'autorité de ses Oracles, on sait qu'ils ont été supposés, ou p&-des Païens d'après le Christianisme, ils s'efforçaient alors de réduire tous leur Dieux au seul Jupiter, ou par quelques Poètes même incrédules, leur génie en fait de croyance n'a jamais tiré à conséquence pour celle du reste des hommes. Les Assertions de M. Huet feraient-elles un jeu dans un ouvrage le plus sérieux ?

Que penser du Livre du Père Thomassin⁴⁹⁰ de la lecture des Poètes ? L'érudition y est encore abondante ; il y a certainement des recherches, et un Critique ne perd pas son temps à le parcourir ; plus raisonnable que M. Huet, s'il n'est pas absolument systématique, au moins ne tombe t-il point dans des idées aussi vagues ; obligé d'y rapporter les Etymologies des autres Savants, il donne les siennes, quelquefois aussi mauvaises que celles de son Dictionnaire : cependant mêlées de plusieurs autres, leur vue ,paraît plus supportable ; en un mot c'est une compilation.

IV - Monsieur le Clerc, imitateur de Bochart, mais d'un esprit de justesse, comme lui, ne se répand point en conjectures frivoles. Bien ou mal, il tend à un but, et s'y avance. Monsieur le Clerc⁴⁹¹ profitant des lumières de Bochart, a expliqué fort heureusement l'expédition des Argonautes et l'Histoire d'Hercule :

il s'en faut beaucoup qu'il n'ait aussi bien réussi dans l'explication de l'Histoire d'Adonis et des Mystères de Ceres.

On ne peut nier qu'il n'ait quelque chose de supérieur à ceux qui, avant lui s'étaient mêlés d'expliquer la Fable, il s'est même efforcé de réduire Hésiode à une espèce de suite historique qui a sa vraisemblance. En général, il trouve deux sortes de Dieux, 1° Les premiers hommes Déifiés, 2° Leurs Descendants mais ceux-ci d'abord mis au nombre des Héros, ensuite élevés au rang des Dieux, au reste toujours subalternes. Les premiers ou grands Dieux, sont les premiers Habitants de la Grèce. Ne disconvenons pas qu'il n'y ait ici en plusieurs articles une sagacité qui fait honneur au génie de M. le Clerc : nous lui avons même cette obligation d'avoir insisté plus qu'aucun autre sur les différences qui se trouvent entre Hésiode et les Mythologues postérieurs.

Avec tout cela l'édifice de M. le Clerc ne laisse pas d'être bâti sur le sable, et il faut peu de secousses pour le renverser. Comment a-t-il pensé que seront reçus ce mélange d'Histoire Phénicienne et Thessalienne, les Guerres et des Titans et de 'Typhée, auprès de l'Othrys et de l'Olympe, et la victoire de Jupiter sur Typhon, auprès de Tseboim ? Quelle apparence encore que tout ce que renferment les ouvrages qu'Hésiode soit tiré de la Phénicie, et qu'au bout du compte, les récits équivoques des Phéniciens, mal entendus par les Grecs, se soient réduits à deux ou trois, comme les aventures de Typhon et de Geryon ? J'ai dit ailleurs que dans les premiers temps de la Grèce, il s'y était fait un mélange de Peuples, de Langues, et par conséquent de Mœurs et de Religions, parce qu'en effet toutes les Colonies y quoique d'une même origine, n'y étaient pas venues dans le même siècle, mais ce passage d'Hérodote sera toujours frappant ; les Grecs tiennent leurs Grands Dieux de l'Egypte ; Car Hérodote qui avait fait là-dessus des recherches, et se trouvait beaucoup plus à portée d'en juger que les Poètes, ordinairement ignorants dans l'Histoire, n'en excepte que Neptune, qui, selon lui, était un Dieu Libyen; par là est renversée toute hypothèse, qui les fera Grecs ; et bien plus n'est-il pas certain que l'Egypte les avait et ne les tenait pas de la Grèce, à laquelle avant Alexandre, ou au moins avant la communication des Ioniens de l'Asie Mineure avec l'Egypte, elle n'avait pas été en état de les donner. C'est donc dans l'Egypte et dans la Phénicie souvent confondue avec l'Egypte, qu'il fallait chercher les Dieux de la Grèce,

V - Monsieur l'Abbé Bannier

De tous les Ouvrages qui ont été composés sur la Mythologie, je n'ai rien lu qui, pour l'exactitude, approchât des travaux de mon illustre confrère M. l'Abbé Bannier ; Quelle science dans les trois tomes qu'il a donnés là-dessus et quelle sagacité partout ? Plus au fait que les autres sur la plupart des événements, il devine ordinairement juste ; c'est une louange que personne n'a droit de partager avec lui : lors même que selon moi il n'a pas trouvé la solution d'une difficulté,

il semble que guidé par la critique, et pénétrant dans les routes les plus obscures de l'Antiquité, il ait vu que telle ou telle autre circonstance de la Fable appartenait à tel ou tel siècle. Rendons-lui donc ici par avance toute la justice qui lui est due, il est celui de tous qui a marché le plus ferme dans ces chemins sacabreux ; et si je l'ai moins cité, c'est parce qu'il méritait de l'être toujours.

VI - Monsieur de Lavour

Depuis peu il a paru un Livre intitulé : Conférence de la Fable avec l'Histoire Sainte⁴⁹² ; M. de Lavour l'Auteur y ramasse différents traits singuliers, qui prouvent que les Ecrits de l'Ancien Testament ont été le fond des grandes Fables. Communément y dit-il, on attribue à l'Egypte le commencement de l'Idolâtrie avec la connaissance des Astres, par la postérité "maudite de Cham et de Canaan père des Egyptiens et des Phéniciens, parce que ce fut chez les Egyptiens que les connaissances et les erreurs transplantées prirent leur accroissement. Ailleurs ; Parmi ces hommes Dieux, les plus anciens furent copiés sur les Patriarches et les hommes illustres de nos Saintes Ecritures, qui avaient instruit et cultivé le genre humain⁴⁹³. Il autorise le reproche que les Pères faisaient autrefois aux Païens, d'avoir puisé et pillé dans nos Saints Livres. Quoiqu' en soit, M. de Lavour est persuadé que si l'on veut une explication historique des grandes Fables, (par là il entend celles de Saturne, de Jupiter, etc..) c'est dans les premiers Livres de l'Ecriture qu'il la faut chercher, et afin qu'on ne le trouve pas mauvais, outre les Auteurs dont j'ai parlés, il cite S. Justin, Origene, Tertulien, Minutius Félix, S. Cyrille, Arnobèylactance, S. Augustin de Civitate, Théodore!, S. Athanase, Philon, Joseph, Vives, Steuchus, Grotius, Casaubon ; pourrait-on en effet après cette foule d'Auteurs, tous recommandables, ou par leur science, ou par leur piété, lui faire un crime à lui ou à quelques autre que ce soit d'avoir montré dans les Patriarches les mêmes Dieux que le Paganisme a respectés ; Quel est l'homme de bon sens qui s'en soit jamais scandalisé ? Dire avec Bochart que Noé est Saturne, Sem Pluton, Cham Jupiter Ammon, Japhet Neptune ; mettre Saturne et les enfants plus tard, comme il semble que le même Bochart le fasse dans ses notes sur Sanchoniathon, comme Vossius le père, etc.. trouver Belus et Jupiter dans Nemrod, comme vingt autres Critiques, soutenir que Moïse, le plus grand adversaire de l'Idolâtrie est le centre où elle aboutit toute entière, comme l'a fait M. Huet ; prendre Minerve dans les idées de la Trinité, comme le Père Tournemine⁴⁹⁴, ou la croire fille de Cecrops, comme quelques Grecs : donner Phut pour l'Apollon Pythien, comme Bochart, ou prétendre qu'Apollon est Jubal, comme le père Thomassin, prendre Noema, soeur de Tubalcain pour Minerve, avec le même Père Thomassin, ou en faire Venus, comme M. de Lavour, même le prouver, comme ce dernier par le nom de Sella, faute d'avoir jeté les yeux sur l'Hébreu de la

Genèse, où Sella est par un be, et signifie toute autre chose, tout cela est indifférent, et ne peut tendre qu'au bien de la Religion, comme plusieurs de nos Pères et la plupart de nos Critiques l'ont démontré.

Mais ce raisonnement mérite d'être poussé plus loin, et il faut prévenir quelques objections. Supposez que Noé soit le Saturne des Païens, Noé, dirai ici quelques gens, le seul Adorateur du vrai Dieu dans ces temps-là, le Prédicateur de la Justice, a-t-il pu dans la suite prendre la place de ce même Dieu ? Et si c'est Abraham, comment le Père des Croyants, qui seul dans un siècle d'impiété s'éleva contre l'idolâtrie, par un malentendu de presque toute la terre, est-il devenu lui-même l'objet d'un culte superstitieux ? la chose est bien plus criante, si tous les Dieux du Paganisme se retrouvent dans le seul Moïse ; car enfin il y avait parmi les hommes quelques préceptes de Noé : Abrahama avait ajouté la circoncision et l'on voit dans Jacob le soin particulier qu'il prit d'éloigner de sa maison une Idolâtrie qui y subsistait malgré lui. Mais Moïse à la face de toute l'Egypte, à la face de ses Hébreux qui en sortaient, et en conservaient la plupart les opinions, publia contre l'idolâtrie les Lois, les plus claires, et les faisait observer avec une sévérité sans exemple ; comment donc ce Saint Législateur a-t-il lui-même pris dans l'esprit des hommes le nom et la place de ces fausses Divinités qu'il cherchait à extirper ?

N'excusons point ces bévues de l'humanité par des préjugés peu légitimes, rien n'est plus certain que ces faits, pour Noé, pour Abraham, et peut-être pour Moïse, Je n'ai garde de renfermer tous les Dieux dans ce Saint Législateur, comme M. Huet ; ce serait une imprudence peu excusable, ni d'interpréter de lui, même le Mochos de Syncelle, comme s'il l'entendait du nom de Moïse, et non du Boeuf Apis, c'est au moins un fait douteux. Selon S. Cyrille⁴⁹⁵, non seulement les Juifs, ce que dit encore S. Justin, mais les Egyptiens même regardèrent Moïse comme un Dieu, pensée que confirme, et Artapan dans Susèbe, et dans Clément d'Alexandrie, l'Hypomnema attribué à Eusthace d'Antioche, Cedrenus, etc.. Tous ces auteurs nous rapportent que Moïse fut adoré par les Egyptiens sous le nom de Mercure, et que ce fut lui qui fit bâtir Hermopolis. Au reste, qu'y aurait-il d'extraordinaire qu'un si grand homme eut été adoré comme un Dieu, même par les Hébreux, (ce que j'ai pourtant quelque peine à croire aussi bien que ce qui est rapporté d'Hermopolis,) pendant que 800 ans après Moïse, le Serpent d'airain élevé par lui dans le Désert, était malgré ses Lois, l'objet des superstitions de son propre Peuple ; de sorte qu'Ezechias fut obligé de le faire fondre, quoique autrement ce dut être un monument respectable, et une preuve même de la vérité de ses Livres et de la Religion ? Mais qu'entre les différents personnages dont il est parlé dans la Genèse, quelques-uns ayant été Apothéoses par leurs descendants ; que Noé, ou Sem, ou Cham aussi bien que Japhet, ayant donné lieu à des cultes superstitieux ; qu'un mot y aux différents Patriarches, d'abord les Phéniciens, ensuite les Egyptiens, et à l'imitation de- leurs Ancêtres, les premières Colonies venues en Grèce, leur

ayant dressé des Statues, leur ayant dédié des Temples, les ayant pris pour leurs Dieux Tutélaires, et les ayant adorés comme tels ; l'un, pour une plus grande, l'un pour une moindre Divinité, selon l'idée qu'ils s'en étaient formée ; est-il quelque homme un peu instruit qui l'ose révoquer en doute ; Il n'y a ici de dispute que sur le lieu ; le temps, on en convient assez. Et puisque les plus anciens hommes se trouvent certainement dans la Genèse, comment ne pas avouer aussi que c'est là que se doivent trouver les premiers Dieux du Paganisme ?⁴⁹⁶ .

“En effet, ceux qui professaient la véritable Religion, pouvaient-ils faire aux adorateurs des fausses Divinités aucun reproche plus grand, et en même temps une plus vive exhortation ? Vous avez fait différents Dieux, de ceux qui toute leur vie ont prêché à vos Ancêtres, comme aux nôtres, qu'il n'y en avait qu'un. Sous des noms défigurés, sous des noms qui vous ont fait perdre de vue ceux qu'ils désignaient, vous adorez Noé, Abraham, Moïse, etc... Ils ont été de grands Hommes, mais en même temps de Saints Législateurs : ils ne reconnaissaient qu'un seul Dieu, comme la nature et le bon sens n'en peuvent admettre qu'un, ils n'ont pas cessé de déplorer l'aveuglement des autres mortels, d'en détourner leurs familles et tous ceux qui, pour lors, avaient le bonheur de leur être soumis : Quel abus ne faites-vous donc point de leur vertu et de leurs mérites ? Il y a dans les Livres de l'Ecriture une Formule qui pourrait le faire soupçonner. Que veulent dire ces termes si souvent répétés ? Ego fum Deus Abraham, Deus Isaac et Deus Jacob⁴⁹⁷. N'y font-ils précisément que par rapport aux Israélites, je suis le Dieu de ces trois Patriarches qui ont été vos pères ? C'est quelque chose mais ils feraient peut-être plus énergiques, si usurpés quelquefois par rapport aux Païens eux-mêmes, on y indiquait ceux qu'ils avaient apothéoses. Sanchoniathon nous l'apprend du premier, et nous le prouverons dans la suite des deux autres. Cette Formule pouvait même avoir une espèce d'ambiguïté affectée. A l'égard des Israélites, c'aurait été pour les détourner de l'idolâtrie ; les Païens ont déifié vos Ancêtres ; mais vos Ancêtres eux-mêmes m'ont reconnu pour leur Dieu, et ces trois qui ont été proprement vos Pères, ont prêché que j'étais le seul Dieu du Ciel et de la Terre, et n'ont jamais voulu entendre parler d'aucun autre. Pour les Païens la pensée est encore plus grande et devait avoir plus de force ; vous -prenez pour- vos Dieux des hommes qui m'ont pris eux-mêmes pour, le leur» et le seul. Ego fum Deus Abraham, Isaac, et Jacob.

Ne donnons cette pensée que pour ce qu'elle est ; elle paraîtra peut-être plus ingénieuse que solide, et il se pourrait faire que la Formule n'eût été en usage qu'à cause de la répétition des promesses faites à Abraham, à Isaac et à Jacob, Il ne me revient à présent dans la mémoire aucune phrase de l'Ecriture, où l'Auteur sacré s'en soit servi en parlant à des Païens ; au reste, ceci ne tirerait à aucune conséquence contre l'Apothéose de ces Patriarches, et lorsque Moïse reçut la Mission vers les Israélites, c'était non seulement pour les délivrer de la

servitude dans laquelle ils gémissaient sous les Pharaons, mais aussi pour en composer un Peuple Saint, et l'éloigner de l'idolâtrie égyptienne ; elle le gagnait dans tous ses membres : Ezechiel ne nous permet pas d'en douter. Chapitre 20. 5-11. et surtout 7-8. Or qu'adoraient les Israélites, sinon et leurs Dieux particuliers, c'est-à-dire, à la Chaldéenne leurs Ancêtres, et les Dieux d'Egypte, c'est-à-dire, ceux qu'ils avaient associés à leurs Patriarches, que l'Egypte adorait aussi sous d'autres noms ; abominations oculonr fuorum, voilà les Theraphims ou Pénates des Israélites ; Idola AEgypti, voilà Apis, et les autres Dieux que l'Egypte leur avait fournis.

Mais afin de ne rien prévenir, car une vérité sans ses preuves a l'air de Paradoxe : ce que j'ai toujours cru répréhensible dans toutes les explications Historiques que l'on a voulu donner des Fables, c'est l'étrange bizarrerie et le peu de liaison que l'on y remarque, soit d'une fable à l'autre, soit avec les traditions publiques et autorisées. Mettons ici une petite liste, non de toutes, cela ferait immense, mais des plus anciennes et des principales qui semblent avoir donné occasion à tous les autres.

1° Qui nous a jamais indiqué la patrie d'Ouranos, de Cronos ou Saturne, de Jupiter ? Le père Pezron s'est imaginé avoir fait là-dessus des découvertes : Mais quels arguments que ceux dont il se sert, et combien de faiblesse dans tout son livre de l'Antiquité des Celtes ?

2° Ouranos et Cronos font-ils des noms appellatifs comme Saturne ? S'ils le font, d'où viennent-ils ?

3° Quelle est l'Etymologie de Zeus Jupiter ? soutiendrons-nous avec le Père Pezron que Zeus ou le Ju (Première syllabe de Jupiter) vient de Jou qui, en langue Celtique, c'est-à-dire, selon lui en bas Breton, signifie jeune, juvenis, le reste étant le latin Pater ?

4° Qu'est-ce que c'est aussi que les Cabires ? Pourquoi selon quelques Auteurs, y en a-t-il seulement trois, selon d'autres, un plus grand nombre Aucun Mythologiste n'a certainement jamais répondu à cette question.

5° L'Histoire de Ceres et de Proserpine, la descente de Proserpine aux Enfers, l'Ascalaphus qui l'y fit rester, etc... A-t-on jamais donné là-dessus une seule explication qui satisfasse ?

6° Pour connaître Mercure -(l), il n'est point de peines que les Mythologues ne se soient données : après la lecture de tous leurs Livres, d'ordinaire on est plus incertain qu'auparavant. Quels sont les temps où cette prétendue Divinité a vécu ? Bien plus, quelles sont les sources d'où a été puisée son Histoire ? Les Actes sur lesquels on a constaté sa Généalogie, et en reste-t-il ?

7° Le nom d'Isis n'est pas encore connu.

8° Trouve-t-on un seul Auteur qui ait donné la moindre idée d'Osiris; de ses différents noms ?

9° Selon le témoignage d'Hérodote Bacchus est Osiris, Mais qu'on nous dise comment, et pourquoi Bacchus a été nommé Bassareus, pourquoi Taurus, pourquoi Rhinochoreus, etc... Ces dénominations font-elles un fruit du hasard, ou si elles ont eu quelque fondement historique ?

10° Il en est de même de Silène, appelé d'abord Siranus, des Pans, des Satyres, des Cobales, etcEt que dire encore de la nature, de la figure, des cris de ces belles troupes que Bacchus menait avec lui dans ses conquêtes ? Je soutiens et c'est l'aveu des Mythologistes que sur toutes ces circonstances, on n'a encore laissé aucune notion un peu instructive.

11° Que penser du nom d'Hercule, Héraclès, ou plutôt Hercoles qui est plus ancien, et qui à tant embarrassé les Mythologues ? Ils n'ont pas été moins occupés à chercher les raisons de certains surnoms du même Héros, comme Desanaus, Diodas etc... Comment les interpréter ?

12° Diane a encore beaucoup exercé les Critiques. Sait-on pourquoi on a dit en pluriel Artemides ? Pourquoi il y a eu une Diane Oupis, une Diane Aphaïa, une Diane Britomartis? Aucun Commentateur, aucune Scholiaste ne trouva jamais l'explication jusque d'aucun de ces termes. J'examine ici leurs idées, et je montre qu'elles sont toutes fausses.

On aura ici ce que l'on chercherait en vain ailleurs, une suite de générations, d'un côté, sûres par l'Histoire⁴⁹⁸ ; de l'autre, prouvées par la Critique: sûres par l'Histoire ; le passage de Sanchoniathon n'étant point le fruit de l'imagination d'un faussaire, devient le Fragment d'une Histoire réelle, et un récit de faits crus véritables chez les Phéniciens ? et qu'en résulte-t-il Que ce que personne dans la Grèce n'aurait osé promettre, un Historien de Phénicie nous l'a donné, la Généalogie authentique des Dieux Phéniciens, Egyptiens et Grecs : prouvées par la Critique ? les textes de Sanchoniathon sont courts ; mais j'ai montré que l'Antiquité toute entière y est conforme, et comment en révoquer en doute la vérité, pendant que l'Histoire de chaque Dieu ou Personnage est accompagnée ici de ce qu'il y a de meilleur en preuves dans le genre historique ? Pendant que ces preuves sont toutes tirées ou de l'Ecriture, ou des Auteurs profanes les plus respectables ?

J'ai quelquefois appelé à mon secours les Etymologies, et je m'en fais gloire, malgré les préventions de l'Ignorance. On en abuse quelquefois, il est vrai; mais quel danger lorsque les noms de la seconde Langue ne sont manifestement que des traductions de la première ? Après l'examen des nôtres, ne craignons pas qu'aucun homme de bon sens et un peu au fait nous suscite là-dessus aucune chicane.

Cela étant, on verra ici ce qu'ont souvent souhaité, mais n'ont pu exécuter ni les Historiographes, ni les Mythologistes. Ordinairement, les Mythologistes commencent à Demogorgon, à Acmon, à Ouranos ou Coelus ; ordinairement les Historiens remontent cent ans au-dessus de la guerre de Troie, vont jusqu'à Danaüs, pénètrent jusqu'à Inachus, ou AEgialée. Hais les premiers ne savent ce que c'est que de lier les Dieux aux Héros, ou si l'on veut, Jupiter, et des descendants de ce Dieu non supposé aux premiers hommes soit de l'Orient, soit de la Grèce ; Les derniers plus embarrassés encore, après avoir fait l'énumération des Princes Grecs, sachant fort bien qu'Ouranos, que Jupiter, que leurs enfants ont été des hommes, n'ont cependant jamais eu la hardiesse de marquer l'union des uns avec les autres, ni même les causes de leurs Migrations. C'était dans l'Egypte, comme on l'a dit, c'était dans la Phénicie, très souvent confondue avec l'Egypte, qu'il fallait chercher ces Dieux de la Grèce, etc... Les Historiens Grecs eux-mêmes nous l'assurent, la Critique nous y conduit comme par la main ? et il semble que l'Historien de Phénicie aplanisse ici toutes les voies. Le Fragment de Sanchoniathon par une Généalogie courte, mais admirable, porte le flambeau par toute l'Antiquité. Non, l'on n'a point connu jusqu'ici Acmon, Ouranos, Cronos, ou Saturne, Jupiter, Os iris. Typhon, Minerve, Mercure, Venus, Diane, ou les Dianes, Nérée, Pontus, l'ancien Hercule, etc ? Peut-on dire que quelqu'Auteur Mythologiste ait fait connaître à personne aucun de ces Dieux ? Or on les trouvera ici, par Sanchoniathon d'abord, il a été notre guide, ou au moins le premier qui nous ait montré le chemin, et ce chemin qui menait aux Découvertes ? ensuite par l'Ecriture, les Livres de Moïse les contenaient presque toutes ? mais comment les apercevoir sans une certaine attention sur tous ces noms Orientaux habillés à la Grecque ? Enfin si l'on est étonné de voir ces Dieux dans les Livres de Moïse, qu'on se souvienne que c'est là et non ailleurs qu'ils doivent se rencontrer⁴⁹⁹ dans la Genèse surtout, elle contient l'Histoire la plus ancienne, par conséquent celle du dérangement des hommes, par conséquent selon toutes les apparences, les causes de l'Idolâtrie et les Personnages que l'Antiquité a déifiés. Mais si l'origine des Dieux du Paganisme nous y est donnée, il faut l'y voir, non par lambeaux, comme Bochart, Vossius, le Père Thomassin etc.. Leurs systèmes n'ont rien de vraisemblable ; ni confondue dans une ou deux personnes, M. Huet nous l'offre telle, et cette réunion est des plus mal imaginées, mais dans leur véritable succession, et comme, la Mythologie l'a toujours enseignée chez les Grecs mêmes.

Dans la TROISIEME PARTIE des “Réflexions”, Fourmont traite de ;

1° On a rejeté le Fragment de Sanchoniathon sans aucune cause et par pure prévention.

2° Vrai ou supposé, on-en tire les mêmes conséquences pour la Phénicie.

3° Ces conséquences relèvent infiniment le Pentateuque et la Mission de Moïse.

Dans cette troisième partie m’excuserai-je de la hardiesse que j’ai ici de m’élever contre plusieurs Critiques illustres ? Depuis près de 100 ans, on s’est presque fait un honneur de rejeter le Fragment de Sanchoniathon. Mais je suis bien éloigné de souscrire à l’opinion de ces Critiques. 1° C’est une décision précipitée, sans examen et sans fondement. 2° Ils ne sont pas encore le grand nombre. 3° quel côté sont les plus Savants ? Parmi ceux qui soutiennent ou ont soutenu ce Fragment, on compterait les Bochart, les Vossius, les Cumberland etc.. 4° Cette défense apparemment ne nous est pas moins permise qu’à eux la hardiesse d’attaquer Eusèbe et tous les Anciens. Or l’Antiquité cite Sanchoniathon, non comme un Romancier, mais comme un Auteur digne de foi ; non comme un Auteur supposé, mais comme un Historien qui a existé et était fort instruit des affaires de la Nation. J’ai donc été en droit d’examiner leurs raisons, et je me suis presque aussitôt aperçu qu’aucun d’eux n’avait entendu le Fragment dont il s’agit tout homme, quelque savant qu’il soit, n’est pas propre à un certain genre d’étude, et il est quelquefois à propos de se défier de la mauvaise humeur des Critiques. Le premier a ouvert un sentiment, on n’a “besoin que d’un second qui le transmette à une postérité crédule et paresseuse. Il s’en forme une espèce de tradition, le croirions-nous ? Quatre de ces Critiques tous mal instruits ou prévenus qu’ils étaient, auront mal à propos décrié un Auteur ; au bout d’un certain nombre d’années, à peine est-on reçu à le revendiquer. Mais c’est une véritable injustice, et il n’y et ne doit y avoir ici aucune prescription. Pour ce qui regarde Sanchoniathon en particulier, tout mon premier Livre est employé à l’examen de son Fragment. Dans le Grec rapporté par Eusèbe les Critiques les moins clairvoyants ont dû apercevoir une version et non un texte original. Et de quel poids sont les raisons de ceux qui l’ont rejeté ? Est-ce la faute de l’Auteur Phénicien, si les Auteurs Grecs ont ignoré la Langue, si les uns l’ont cru du temps de Sémiramis, les autres du temps de la Guerre de Troie, en un mot, si les Grecs peu instruits de leur propre Chronologie ignoraient totalement celle des Etats Orientaux ? révoque-t-on en doute l’existence des Auteurs, soit de Tobie, soit de Judith, quoiqu’on ne puisse défigurer le temps dans lequel ils ont vécu, et les Livres de l’Ecriture dont l’Ecrivain est inconnu, en font-ils plus Apocryphes ?

Voici une nouvelle réflexion à laquelle il n’y a point de réponse : que Sanchoniathon soit un Auteur réel, qu’il ait vécu du temps de Gédéon, ou après, mais sous les Rois Phéniciens, à l’un desquels il ait dédié son Ouvrage, que cet

Ouvrage soit postérieur de plusieurs siècles, mais qu'ayant été composé chez les Phéniciens et pour eux, il soit ensuite venu à la connaissance des Grecs, par la traduction de Philon de Byblos ; qu'enfin il ait été comme Porphyre ou sur des traditions véritablement phéniciennes, ce qu'on ne saurait refuser à l'Auteur ; (la Phénicie était alors très connue et, par conséquent, la Religion ; J de quelque façon dis-je, que ce jugement soit porté, il sera égal.

En effet, n'en tirerons-nous pas les mêmes conséquences ? Ici ce n'est point la supposition du Livre qui nuit, mais la fausseté de son énoncé ; et de quelle nature serait la fausseté que le fragment contient, si toute l'Antiquité conspire à démontrer que cet énoncé est vrai, ce que je crois incontestable ?

Mais si cela est, si dans ce peu de mots qui nous restent de Sanchoniathon, il n'y a plus que des assertions sincères, des opinions que la Phénicie ne pouvait désavouer, quelles nouvelles conséquences n'en résulte-t-il point ? Il y en a d'admirables, et pour l'Histoire de la Genèse, et pour les Lois mêmes de Moïse?⁵⁰⁰.

Ce n'est pas assez pour nous d'avoir aperçu dans ces Livres antiques l'origine de toutes les Fables, soit Phéniciennes, soit Egyptiennes, soit Grecques: ce que j'en ai dit dans la seconde partie de cette Préface peut paraître quelque chose ; les réflexions de Bochart sur quelques endroits de la Genèse, les remarques de Vossius sur certains passages de l'Exode, des Nombres, de Josué, ont pu frapper ; mais ce n'est que le matériel de ces mêmes Livres, ici on découvre non seulement la vérité, ce qui n'est pas en question, mais l'oeconomie, mais la justesse, mais les ménagements* et les vues, mais les raisons et des Lois et des punitions, mais jusqu'aux motifs de certaines rigueurs ou sévérités, qui auparavant étonnaient : ici l'on sent toute entière cette prudence qui fait le prix de la Politique vertueuse et la sagesse qui doit régner dans l'Histoire d'un Peuple que Dieu forme pour lui-même. Représentons-nous donc Moïse, Israélite de naissance. Egyptien d'éducation, au fait de la Cour, il y a été élevé ; indigné contre les superstitions, il en voit toute la folie, mais zélé pour la délivrance de son Peuple s qui ne l'aurait pas été ? Ce Peuple, de libre était devenu esclave, et gémissait sous la tyrannie la plus affreuse. Moïse fidèle à Dieu voit que ce Peuple qui lui est cher, jusqu'alors le dépositaire de la sainteté, tombe insensiblement dans les pièges de l'Idolâtrie ; combien ses entrailles en sont-elles émues, son courage est invincible, il en a déjà donné les preuves les plus authentiques ; mais cependant quel embarras, n'importe, il faut résister en face à toute idolâtrie ; il y en avait alors en Egypte une espèce fort délicate, et dont le Pentateuque ne fait nulle mention expresse, quoiqu'elle soit prouvée par le Fragment, et même par les Prophètes ; c'était celle qui honorait les propres Ancêtres des Hébreux. L'Idolâtrie des Ancêtres est la première, elle était en Egypte telle qu'elle est à la Chine, et c'est en quelque façon la plus excusable.

Mais si Abraham, si Isaac, si Esaü sont déjà au nombre des Divinités Egyptiennes, c'est ce qui sera ici démontré, et je prie le Lecteur de le supposer avec moi un instant ? comment ce Peuple qui descend de leur famille rejettera-t-il leur culte ? Un culte adopté par des Etrangers, qui sur le champ vont lui reprocher son ingratitude. L'idolâtrie depuis 200 ans avait fait des progrès considérables ; Amer des Ancêtres, Astres médiateurs» voilà le premier objet Chaldéens, Sabiens, qui ne connaît pas leurs excès ? de là les Statues y les Figures constellées. ? Chez l'Egyptien c'était quelque chose de plus énorme encore métamorphose générale : une espèce de reconnaissance donnait lieu à des Apothéoses journalières. Les Herbes, on en était nourri ; les Animaux y quelques-uns servaient à la culture des terres, comme le Boeuf, d'autres à l'extirpation des Serpents, comme le Chat ; Héros et Hommes au-dessus des autres mortels, soit par bravoure, soit par quelque invention utile, est-il rien de plus naturel que d'en avoir un souvenir respectueux ? Or tels avaient été Ouranos, Cronos, Osiris, Mercure, Esculape, ou Tosorthros ; Comment donc après leur mort leur refuser une place honorable, soit dans quelque'Astre, il n'en coûtait rien, et l'on ne détrônait personne ; soit dans l'Animal que l'on jugeait ou le plus parfait, ou au moins le plus conforme d'humeur aux qualités bonnes ou mauvaises du décédé ? De là, l'Egyptianisme, et proprement toute l'Idolâtrie pour surcroît de superstition, depuis plus de trois siècles l'Abarite donnait la Loi à l'Egypte et y avait introduit les Dieux ? par Abarite on doit entendre tout ce qui était venu de Phénicie ; or le Moabite, or l'Ammonite, or l'Iduméen, or le Cananéen, chacun avait alors les Divinités, chaque Divinité ses Chapelles ou ses tentes, plus ou moins en crédit, et cela selon la science, selon l'adresse, selon la fourberie de ses Prêtres⁵⁰¹.

C'est cet amas de circonstances qu'il faut envisager, si l'on veut juger sensément de la Mission de Moyse î Dans les Israélites fidèles conserver le culte du vrai Dieu, dans les Israélites déjà tombés détruire tout culte idolâtre, voilà le premier but de la Loi ; en conséquence de l'acceptation de la Loi accomplir en faveur des Israélites la promesse faite à Abraham, c'est une seconde intention ; et que l'on remarque bien ceci, cette promesse en effet n'a jamais été que conditionnelle. "J'établirai mon alliance entre moi et toi, et ta race après toi." Genèse XVII.7. Voilà le premier article".

"Je te donnerais pour toi et pour ta race après toi, le pays de tes pérégrinations, tout le pays de Canaan en propriété perpétuelle et je deviendrai Dieu pour ceux de ta race. Gen. XVII.8. Voilà le second.

Or, pour les faire réussir l'un et l'autre, quels préparatifs ne fallait-il point ? Et la circonstance exigeait-elle quelque chose de moins que ces événements au-dessus des forces ordinaires de l'humanité ?

Il fallait de grands préparatifs : 1° D'abord il était de toute nécessité que le Peuple se remît devant les yeux et son origine, et celle de toutes les Nations

auxquelles il devait avoir affaire ; par là même il allait apprendre la naissance du premier Homme y et ce qui en est une suite, ses obligations propres par rapport au Créateur. N'était-ce pas frapper d'un seul coup le fondement de toutes les fausses Religions ? A qui sont dus les hommages de tous les hommes y qu'à celui dont tous les hommes tiennent leur être ?

2° L'Histoire des Géants submergés, Noé préservé des eaux par son amour pour la justice» la dispersion des premiers hommes d'après le Déluge y l'enbrassement de Sodome, etc., Quels exemples pour tant de Peuples, dont les Ancêtres en avaient été les témoins, et en particulier pour les Israélites ?⁵⁰²

3° Mais l'Histoire de Sem, de Tharé, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, d'Eliézer, d'Escol, tous Personnages illustres, et comme on le verra, apothéoses par les Phéniciens et par les Israélites Idolâtres, en parler à des gens déjà presque corrompus, conunent s'y exposer? N'en point parler à des Peuples, leurs descendants, qu'il fallait en éloigner du désordre, ou confirmer dans les voies de la droiture, comment s'en abstenir ? Moïse suivit tous les conseils de la sagesse la plus divine ; détromper les Idolâtres, il a su le faire, leurs Dieux avaient-ils plus de 300 ans, et si c'était des Patriarches, en marquer la naissance, les voyages, les demeures, n'était-ce pas ruiner toute l'idée de leur Divinité ? Affermir les Israélites fidèles, il a su l'exécuter parfaitement décrire les actes de Religion de ces mêmes Patriarches? marquer à chaque ligne leur soumission parfaite aux ordres du Dieu du Ciel ; le nommer sans cesse, et le faire nommer par eux le seul Dieu de l'Univers, n'était-ce pas de la même main soutenir la foi de son Peuple ? Mais l'Historien en même temps ménage tous les esprits. Aux uns, il donne peu, il ne doit pas par une description pompeuse autoriser leurs erreurs : de là, ce petit nombre de Chapitres sur la vie de chaque Patriarche. Les autres, il les satisfait, ils ne demandent qu'une mention simple et juridique, ils veulent seulement connaître et les principaux faits de leurs Ancêtres, et la Religion de leurs Patriarches.

Quiconque fera la moindre attention à toute la suite du Pentateuque, le trouvera le Livre le plus grand et le plus circonspect qui ait jamais été fait. Oui, osons l'affirmer, le Peuple Hébreu n'a dû sortir de l'Egypte que comme il en est sorti, il n'a pas dû entrer d'abord dans la Palestine, mais séjourner dans les déserts de l'Arabie; il n'a dû être traité qu'avec la sévérité dont on nous parle ; et il a dû employer lui-même cette sévérité contre les Cananéens qu'il allait détruire; voilà des assertions hardies, mais elles sont vraies.⁵⁰³

1° Supposons que le Peuple, las de se voir maltraité par les Egyptiens fût sorti de l'Egypte lui-même, et par ses propres forces, quelle impression en restait-t-il sur l'esprit des Israélites Idolâtres ? Ils étaient de deux forces, les uns attachés à l'Idolâtrie antique, et tels qu'il y en avait dans la maison de Jacob, et de son vivant ; ceux-là adoraient les Thérâphims⁵⁰⁴ ou les Images de leurs

Ancêtres, ils y joignaient Abraham, Isaac, Esau, Jacob, Coré ; et voilà en partie les Abarites des anciens Egyptiens.

Les autres Idolâtres de plus fraîche date, c'étaient quelques Ephraïmites et Manassites, ou les Israélites de leur dépendance : les enfants de Joseph avaient eu pour mère Aseneth,⁵⁰⁵ fille d'un Prêtre d'Héliopolis, Egyptienne ; épouse d'un Ministre aussi accrédité que Joseph, elle avait eu ses femmes, ses suivantes, son domestique, comme c'était la mode ; et qui ne sent que toutes ces femmes (le sexe est toujours porté à la superstition) avaient dû conserver les mœurs de l'Egypte, ou au moins les mêler à celles qu'elles trouvaient chez Joseph ? De là sans difficulté ce penchant horrible qui s'est toujours conservé parmi les Ephraïmites au culte d'Apis et aux Fêtes Egyptiennes de là le Veau du Désert, et plusieurs siècles après, celui de Jéroboam. Or revenons ; qui ne voit que si une Tribu aussi indépendante, pour se tirer de l'Egypte, n'avait employé que son bras ; sur le champ, fière de sa réussite, elle aurait rejeté toute instruction ? Ainsi la tradition, dont il est parlé dans les Para phases Chaldaïques avait une espèce de fondement, les enfants d'Ephraïm se croyaient en état de tout entreprendre, et leur orgueil de ce côté-là devait être réprimé ; il fallait donc des miracles, genre de faits humiliants pour toute la nature ? et c'est en effet ce que Moïse inculque partout⁵⁰⁶ : Non in brachio tuo, ne diceres in corde tuo ; Fortitudo mea et robur manûs meae boec mibt omnia proestiterunt ? sed recorderis Domini Dei fui, quod ipse vires tibi tribuerit. De là donc encore l'inondation de la Mer Rouge ; comment répandre la terreur sur les Peuples voisins ? A la nouvelle d'un événement aussi merveilleux

Tunc conturbati sunt Principes Edom ; robustos Moab obtinuit tremor, obliguerunt omnes habitatores Canaan. Il fallait leur ôter toute pensée de retourner en Egypte : Currus Pharaonis et Exercitum ejus projecit in mare, Electi Principes ejus submersi sunt in Mari rubro.

On demande : pourquoi introduire ce Peuple dans un désert fertile, dans un réceptacle de Serpents ? Et n'y a-t-il pas une trop grande sévérité à l'y faire périr ? A ces objections deux réponses très simples, mais très sages.

1° Les événements rapportés dans l'Exode et dans les Nombres, sont peu de choses pour un espace de 40 ans ; et quel est le Peuple le plus paisible dans la Patrie, à qui pendant un si long temps, il n'arrive pas autant d'infortunes par guerres, par famines, par maladies ?

En second lieu, cela était dans l'ordre de la Providence et du bon sens. Ce Peuple n'est-il pas encore tout Egyptien ? Que sera-ce donc s'il rentre dans un Pays aussi idolâtre et moins instruit ?⁵⁰⁷

Ainsi pourvoir à la subsistance, c'était le premier pas à faire ; ensuite on lui donne des Lois, et il s'oblige de les observer. Qui le fera plus volontiers qu'un

Peuple entier et délivré de la servitude, et spectateur de tant de grandes choses ? Mais la génération suivant préservée de l’Egyptianisme par la naissance dans le désert, et élevée sous ces Lois, les connaîtra seules, les aimera, et pourra les observer sans répugnance. Mais l’exemple du Cananéen aura-t-il moins de force pour la corrompre ?

Or l’Ecriture nous avertit elle-même en vingt endroits, que c’a été là l’économie de la Loi ; *Invenit eum, (il l’a -Deut. 32-fait subsister in Terra deserti, in loco horroris et vastoe solitudinis, circumduxit eum, et docuit et custodivit quasi pupillam oculi. Igitur eum emisisset Pharaon Populum, non eos duxit -Exod.13.17 - Deus per viam terroe Philistiim quoevicina est, ... sed circumduxit per viam deserti quoe est juxta Marerubrum.*

S’il m’était permis de m’étendre davantage et d’examiner chaque Loi, j’en ferais sentir la raison et tous les motifs, on consultera Maïmonide, Spencer Marsham, M. Simon, R. Lévi, Abrabanel. Mais je ne puis me dispenser d’ajouter ici deux réflexions.

La première, que pour connaître le Pentateuque en général, et même chaque Loi en particulier, rien n’est plus important que d’avoir une idée distincte de toutes les Nations voisines, Egyptiennes, Cananéennes, Moabites, Ammonites, si l’on n’a toutes ces notions, au moins autant que les monuments -de l’Antiquité le permettent. Saint Jérôme le disait avant nous, entendra-t-on jamais Moïse, et même plusieurs autres Livres de l’Ecriture ? Ce traité fournira peut-être là-dessus quelques Eclaircissements utiles.

2° Lors de la mission de Moïse, il est visible par le Pentateuque/ qu’en plusieurs contrées de l’Orient l’Idolâtrie n’était encore que commençante ; il faut faire ici une distinction : nous savons, à n’en point douter, qu’elle était déjà enracinée dans la Phénicie proprement dite⁵⁰⁸ : dans l’Egypte, il est pro “table que c’était la même chose ; dans la Mésopotamie on voit celle des Ancêtres dès les premiers temps, mais nous ne sommes nullement sûrs qu’elle fut totale ni dans l’Idumée, ni chez les descendants de Loth, et il y a preuve que la Religion de tous ces Etats n’était encore qu’un mélange des cultes idolâtres avec celui du véritable Dieu ; Job, par exemple, ne lui était-il pas fidèle ? Son Livre est plein d’allusions à la Loi. Jethro sera-t-il censé avoir été du nombre des Idolâtres ? C’est donc un principe du bon sens, les événements historiques du Pentateuque, les Lois que Moïse y donne au Peuple Hébreu, doivent avoir, et ont effectivement une relation intime, à toutes les Nations voisines du désert, et à toutes les superstitions des Pays contigus. Parlons plus particulièrement de ce traité⁵⁰⁹.

Jusqu’ici les idées qu’il va donner des Patriarches quoiqu’entrevues par d’autres sont restées sans suite, enveloppées, destituées, même d’une certaine probabilité. On supposait bien que le Livre de la Genèse, un des plus anciens de

l'Univers, pouvait contenir quelques faits antiques, ou pillés par le. Auteurs Païens, ou adaptés par nos Ecrivains aux Divinités de la Fable ; mais comme on n'y voyait rien d'exactement expliqué, à peine était-il possible de faire sur l'Auteur du Pentateuque, aucun retour qui nous y montrât leur origine⁵¹⁰.

Son destin même par rapport à la Loi occupant les quatre Livres qui suivent, semblait en quelque façon ne nous présenter qu'une Généalogie de la maison de Jacob. Ici Sanchoniathon nous guide à quelque chose de plus, Moïse a pour unique but l'extirpation de l'idolâtrie, c'est un fait authentique ; il est expliqué à toutes les lignes du Deutéronome. De là obligé de donner la connaissance des premiers siècles du monde, il la dirige à ce but. Si cela est l'Histoire de la Genèse, ne devient-elle pas une Histoire de Religion, autant et plus que l'Histoire des Ancêtres de Jacob ? Or qui doute que par-là elle n'acquiesce deux propriétés essentielles ? L'une, d'être liée intimement avec les autres Livres du Pentateuque regardés comme Loi ; et cependant on n'apercevait pas assez cette liaison ; l'autre, d'être infiniment intéressante pour l'esprit et les faits ? Mais si j'y joins toutes les idées que j'ai déduites, si à ces idées j'ajoute celles qu'on tire de Sanchoniathon et de ce traité ? alors, disons-le hardiment, nous sentons dans la Genèse des vues, auxquelles on n'a jamais réfléchi. Ignorez ce que vous apprend Sanchoniathon, que chez les Phéniciens, et chez les Egyptiens, Sydyk et Missraïm passaient pour Contemporains, Antiquité sans doute que vantaient les Idolâtres ; vous perdez l'opposition indirecte qu'y fait l'Historien sacré⁵¹¹. Ignorez ce que vous montre Sanchoniathon ; qu'Abraham est Cronos, que ce Patriarche et ses deux fils descendent en droite ligne de Sem et de Noé ; que l'un, est le Sydyk ; l'autre, l'Upsistos⁵¹² de Sanchoniathon : que nés dans la Phénicie, ils sont les Abarites⁵¹³ de Manethon ? en un mot, que c'est leur famille, qui passée de la Chaldée dans la Palestine, a ensuite fourni à l'Egypte ses grands Dieux, si, dis-je, on ne combine pas toutes ces circonstances, on ne sentira jamais, ce que ce traité fera apercevoir, ce que nos Remarques apprennent ici sur le champ, la relation du premier Livre de Moïse, avec l'Histoire de tous les Peuple mais surtout la sage oeconomie du Législateur : sans dire un mot de l'Idolâtrie, par ménagement pour la Nation à demi Egyptienne, n'écrit-il pas néanmoins un Livre curieux, et tout entier contre celles des Phéniciens et des Egyptiens ? Enfin l'on n'a, et l'on ne trouvera nulle part, ce que donne Sanchoniathon, la date fixe du temps de ces Dieux, que la Fable à consacrée, date tant cherchée mais inutilement, par tous les Mythologistes ; c'est par Sanchoniathon, et non par aucun autre Historien, que l'on entend ces paroles du Cantique de Moïse. "Ils le rendent jaloux par des dieux étrangers, ils sacrifient aux démons qui ne sont pas Eloah, à des dieux qu'ils ne connaissent pas, de nouveaux, récemment venus, que vos pères n'ont pas redoutés." Deut. XXXII.17. Que dit l'Hébreu ? Novis, et qui è propinquo venerunt ; il est vrai que 'ce Cantique est fait également pour l'avenir, comme pour le présent, mais il est certain aussi que le *litres corum* s'entend de la

génération du Désert, et que le novi et l'è propinquo en devient encore plus fort. Car soit que ces termes soient tous deux interprétés du tems, soit que l'un, signifie le tems ; l'autre, les lieux circonvoisins, ils marquent une idolâtrie récente ; et comment ne l'aurait-on pas taxée de nouveauté, cette Idolâtrie, puisqu'elle ne remontait que jusqu'à Abraham, et Ouranos, son père ; et surtout puisqu'Osiris petit-fils d'Abraham, comme on le prouvera à n'en point douter, Abarite, et par conséquent d'une Nation dont l'Egypte tenait ses Dieux, était en effet un des premiers, et même des plus anciens qu'elle reconnût ?

CONCLUSION de la PREFACE

Mon but n'a été que d'éclaircir certaines difficultés, et non toutes, celles de l'Histoire des premiers temps, et non celles des siècles connus ; ainsi pour l'Orient, je suis seulement descendu jusqu'à Cyrus ; pour la Grèce, à l'exécution de la Lydie, dont il a fallu conduire les règnes jusqu'à la fin, je n'ai pas cru devoir passer la Guerre de Troie. Que cet Ouvrage contienne une Chronologie complète, je suis bien éloigné de le penser ; mais qu'il puisse donner aux Chronologistes de nouvelles vues, qu'il éclaircisse même un grand nombre de faits jusqu'ici ignorés, j'estime qu'on peut l'assurer.

Comme l'Egypte s'est vantée d'être la Domination la plus ancienne, on s'est attaché à en faire connaître les Rois, ils ne remontent pas beaucoup au-dessus de la vocation d'Abraham ; le Roy qu'il y rencontra n'était encore qu'un Dynaste particulier de Mitsraïm, ou du Pays de Hemphis, et l'Epoque de l'Empire Egyptien un peu puissant, loin d'être du temps de Gham, comme on l'a cru, n'est que d'après la 80. année du Patriarche ; on aura donc ici une explication, et neuve et très simple de toutes les Dynasties Egyptiennes, on a prouvé au long que les sommes totales viennent d'un Interpolateur ; du reste, que c'est de Jule Africain, et non d'ailleurs, qu'il faut prendre la suite des Dynasties. Mon explication, je l'avoue, détruit le fond en comble les systèmes de Marsham, du Père Pezra et de tous les autres Chronologistes, mais c'est pour cela même que je crois devoir la publier.

A la Chronologie Egyptienne, par une liaison intime, se trouve jointe toute la Chronologie de la Grèce, pour les temps des Divinités et des Héros ; et par conséquent pour les Epoques des premières Migrations : quoi donc de plus nécessaire que d'en détailler les origines et les causes ? Ainsi à l'âge des Patriarches, au temps de la captivité d'Egypte, aux siècles des Juges et des Rois du Peuple Hébreu, on verra ajoutés ici, les Chefs des Colonies, qui les premières de la Phénicie, ou de l'Egypte sont passées dans les Isles, c'est-à-dire en Crète, en Chypre et dans le reste de la Grèce : et les Monarques de Ninive et de Babylone, leur Histoire est trop liée à celle des Israélites, pour n'avoir pas ici sa place.

A ces articles pour ne rien laisser d'imparfait,, il a fallu en faire succéder cinq autres.

1° Les Princes de Syrie» c'est-à-dire, ceux dont il est parlé dans les Livres des Rois, Comment les passer sous silence ? Ils sont du temps des Israélites une figure considérable.

2° La suite des Rois de Tyr. Cette Ville est des plus anciennes : elle a été illustre dans tous les temps : son commerce a été des plus étendus : ses Habitants avaient subjugué presque tous les bords de la Méditerranée. D'ailleurs, ne tient-elle pas de plus près qu'aucune autre, soit à Sanchoniathon soit à l'Histoire des

Dieux, dont on donne ici l'origine ? Ses Rois nous sont connus par Joseph, et il en cite souvent les Annales.

3° Les successions des premiers Rois de la Perse. Il est vrai qu'elle se trouve souvent dans des Auteurs accusés d'imposture. Mircond même n'est pas exempt de ces soupçons. Mais qu'importe, si l'on a soin d'en indiquer les erreurs

4° Les Rois de l'ancienne Arménie, Qui doute aussi que l'Histoire Arménienne de Moïse de Chorene ne soit pas sans contradiction, et qu'entraîné par l'amour de sa Patrie, soutenu par l'idée qu'autorise l'Ecriture, du repos de l'Arche sur les montagnes d'Ararat, il n'ait peut-être en faveur de la Nation, fondé sur cet événement des conjectures peu vraisemblables ? Mais quel est le Peuple un peu ancien, aux Historiens duquel on ne fasse pas le même reproche ?

5° Enfin par des raisons singulières, raisons qu'aperçoivent aujourd'hui les Savants, mais qu'il ne sera pas hors de propos d'expliquer plus amplement pour la satisfaction de tous les Lecteurs, viendra une table des Empereurs de la Chine. Quoique l'Empire de la Chine semblerait n'avoir eu aucune relation avec la Palestine, l'Egypte et même la Chaldée, quelqu'un avec les connaissances que nous avons à présent des migrations des Peuples, pourrait-il se le persuader totalement ? Pendant que selon plusieurs Auteurs d'un mérite distingué l'Empire Chaldéen a été porté et dans l'Inde et jusque vers la Chine, pendant qu'aujourd'hui même et les Indiens, et les Chinois conservent encore les idées, la Religion, les mœurs, les manières de l'Egypte, telles qu'Hérodote nous les a décrites ; pendant surtout que l'antiquité des Chinois le dispute en quelque façon à la Genèse, et a fait changer de système aux plus fameux Chronologistes. Toute prévention à part, les Annales Chinoises paraissent des Livres d'un grand poids ; je le sais, des Missionnaires même habiles, depuis un certain nombre d'années, se sont efforcés de les décrier, et les traitent de fabuleuses : mais par quels motifs ? qu'ils nous fassent la grâce de nous les exposer ; car nous nous croyons en état de leur répondre, mais les Annales Chinoises avaient-elles droit de paraître ici sur les rangs ? Elles y viennent à plusieurs titres : à cause des années qui suivent jusqu'à la vocation d'Abraham, à cause de la totalité des temps écoulés depuis Abraham, jusqu'à Confucius, etc,...

Ce que je prie mon Lecteur d'admirer ici, puisqu'il ne s'agit que d'Histoire, c'est cet accord unanime de tous les Peuples de l'Univers à se rendre ou à Babel, ou au moins sous les tentes de Noé : quelle est la Nation assez téméraire pour dater au-dessus de l'Ecriture ? On l'a cru des Chaldéens et des Egyptiens, mais je démontre dans cet Ouvrage qu'ils n'y ont jamais pensé.

* * * * *

9 - Sanchoniathon, Fantôme ou réalité ?

Eusèbe dit⁵¹⁴, et avec raison, que le Paganisme est une invention humaine, même des plus grossières ; il montre qu'anciennement ni les Barbares ni les Grecs n'avaient aucune connaissance des Dieux, tels que la Théogonie les représente ; que tout cet attirail de Divinités mêlées de mâles et de femelles, n'était qu'un fruit de la superstition populaire ? qu'au reste, ces folles idées, si répandues dans toute la Grèce, lui venaient de la Phénicie et de l'Egypte ? les monuments de l'Histoire les plus anciens et les plus authentiques en faisaient foi ; il ajoute donc, "on trouve les faits dont je parle dans Sanchoniathon. Historien, à ce que l'on dit, antérieur à la guerre de Troie, et que l'on assure avoir été un homme exact dans ses recherches sur la Phénicie. C'est Philon non l'Hébreu, mais un plus récent, appelé ordinairement Philon de Byblos, qui nous a traduit toute l'Histoire de Sanchoniathon de Phénicien en Grec".⁵¹⁵

Il rapporte sur Sanchoniathon un témoignage de Porphyre. Cet Ennemi du nom Chrétien avoue que Sanchoniathon de Béryte a écrit sur les Juifs "des choses très véritables, qu'il est conforme à leurs Auteurs, qu'il avait appris plusieurs des circonstances dont il parle, de Jerombaâl Prêtre de Jeuô, qu'il avait dédié son Ouvrage à Abibal Roi de Phénicie, que non seulement ce Prince, mais ceux qui chez lui avaient ordre d'examiner les Livres s'étaient convenus de la vérité de l'Histoire de cet Auteur, que le temps auquel Sanchoniathon et ce Roi avaient vécu, approchait fort du siècle de Moïse, comme, chacun pouvait s'en convaincre par la liste des Rois de Phénicie, Qu'il avait tiré ce qu'il avançait en partie des actes des Villes particulières, en partie des Archives, qui se conservaient avec soin dans les Temples".⁵¹⁶

Au même endroit il détermine le siècle de Sanchoniathon et il croit que cet Historien était contemporain de Semiramis ; mais il met son Règne ou du temps ; ou un peu avant la guerre de Troie.

Eusèbe, pour donner de Sanchoniathon une connaissance plus particulière, remarque que Philon avait distribué en 9 Livres la traduction de cette Histoire, il cite les Préfaces du Traducteur⁵¹⁷.

"Sanchoniathon (y disait Philon) homme fort Savant et de grande expérience, souhaitant extrêmement connaître les Histoires de tous les Peuples, et les connaître dès leur origine, fit une perquisition exacte des Ecrits de Taaut, persuadé que Taaut ayant inventé les Lettres, était aussi le premier des Historiens".⁵¹⁸

Sanchoniathon avait donc posé les fondements de son Histoire sur les écrits de ce chef des Savants, appelé par les Egyptiens Thoûth, par ceux d'Alexandrie Thoor, ce que les Grecs ont rendu par Hermès, en un mot, sur les ouvrages de Mercure.

Philon ne se contentait pas de louer son Auteur, il connaissait l'ignorance des Grecs, il les reprend donc de ce qu'ils avaient tourné en froides allégories des faits très réels, de ce qu'ils tâchaient d'en donner des explications physiques ; ils voulaient mystagogiser les Histoires des Dieux, et par là, selon lui, ils avaient introduit dans le monde des mystères qui ne furent jamais, que cependant ils publiaient avec emphase, et d'une manière à étouffer la vérité de leur Histoire,

Selon Philon il n'en avait pas été de même de l'Auteur qu'il avait traduit : au contraire pénétrant dans tous les Temples, il avait eu communication des Mémoires des Ammounéens (on verra dans la suite ce qu'il faut entendre par ce terme).

Enfin Eusèbe passe à Sanchoniathon lui-même, et il prend de la traduction de Philon un long passage, qui tient tout son Chapitre 10.

La seule remarque qu'il y ait à faire ici, c'est que ce passage est quelquefois en extrait, extrait fait par Eusèbe, et entremêlé de Réflexions, quelquefois, et presque partout en narration directe. Mais comme il est pour nous de la dernière importance, on l'a mis ici tout entier.

A la fin des Fragments, Eusèbe ajoute ceci :

“Qu'anciennement c'était la coutume dans les calamités publiques, de sacrifier ce que l'on avait de plus chéri et ses enfants bien-aimés. Rien de plus ordinaire chez les Anciens que les exemples de ces Sacrifices,”

Que c'était pour cela que Cronos ou Saturne, appelé par les Phéniciens Israël (il faut lire II, l'abrégé de Ilos) avait sacrifié son fils unique, nommé pour cette raison “Yihôud.”, fils qu'il avait eu de la Nympe Anobreth.

On nous donne encore un Fragment de Philon de Byblos, pris du Livre de Sanchoniathon, de *Phoenicum elementis* : il y était dit que Taaut avait fort médité sur la nature des Dragon et des Serpents.

Que si ce Sage, et après lui les Phéniciens et les Egyptiens attribuaient une espèce de Divinité à ces Animaux» c'était à cause de leur vivacité et de leur espèce d'immortalité.

Philon ajoute qu'il avait fait un traité intitulé “Ethothia”, où il avait traité fort au long de ces mêmes Animaux.

Que le Serpent avait-été appelé par les Phéniciens Agathodémon, et par les Egyptiens Kneph, que l'Agathodémon était dépeint avec une tête d'Epervier à cause de sa force et de sa vivacité.

Enfin, on nous fait entendre que Pherecide à l'occasion des Phéniciens avait publié de fort belles choses du Dieu-Ophionée, autrement Agathodéaon et des Ophionides ses Adorateurs.

Que Zoroastre dans son commentaire s'acré sur les cérémonies de la Religion Persane, avait parlé du même Dieu d'une façon admirable, et effectivement ce qu'il en rapporte là, que ce Dieu est le Maître de toutes choses, exempt de la mort, ou éternel dans sa durée, sans commencement, sans parties, etc.. Ces idées sont de la Théologie la plus sublime.

En un mot, qu'Hostanes dans son Livre intitulé, Octateuque, avait déduit les mêmes sentiments.

Il m'a paru qu'à la traduction du Fragment, il n'était pas hors de propos de joindre ces idées des Païens, qu'Eusèbe nous donne pour une plus parfaite connaissance de la Théologie Phénicienne, sans aucune note et sur la seule traduction, il n'est pas difficile de prendre les vues générales de ce Fragment ; et dans mes Remarques qui tiendront tout le Livre second, je reprend partout le paragraphe à expliquer, et ne manque pas même de l'éclaircir, lorsque je soupçonne qu'il pourrait être resté quelque chose d'obscur ; mais il s'agit ici de savoir ce que les Savants en ont pensé, je m'attacherai seulement à ceux dont on a lu les noms, et qui peuvent passer pour les Coriphées de la Littérature.⁵¹⁹

a- Ce qu'ont pensé de Sanchoniathon et de son Fragment Suidas, Theodoret, Porphyre ; Vossius, le Père Thomassin, le Père Pezron

Quel jugement Eusèbe porte-t-il du Fragment qu'il cite ? Le même que nous pour le fond ; mais il ne paraît pas qu'il l'ait examiné en détail⁵²⁰. Il se réservait sans doute à en discuter ailleurs les différentes parties.

Comme ici mon "but est seulement de traiter ce qui regarde l'Histoire et que les Fables dont les Grecs et les Egyptiens l'ont enveloppée, présentent des difficultés sans nombre. Je laisse là pour le présent ce qu'il y a de Théologique ou Philosophique ? et si je compare le système de Sanchoniathon avec la narration de Moïse, je ne le ferai qu'autant qu'ils ont de ressemblance pour les termes.

1° Théodoret parle de Sanchoniathon, et dit que Porphyre l'admirait : ailleurs il se sert de son témoignage, pour prouver aux Païens que Saturne que Rhea, que Jupiter, que Junon etc., n'étaient que des hommes⁵²¹.

Dans Suidas⁵²², c'est un Philosophe Tyrien (nous dit-on) qui a vécu au temps de la guerre de Troie, ou peu après. On ajoute qu'il a écrit en sa langue maternelle : "de la Physique, selon Hermès", Ouvrage qui a été traduit en grec, mais librement, "l'Histoire des Tyriens", une "Théologie Egyptienne", et "quelques autres Livres.

La remarque sur le temps est prise d'Eusèbe, et elle est de Porphyre, qui n'était rien moins que Chronologiste. Cette Physique d'Hermès pouvait n'être pas fort différente des commencements du Fragment ? et peut-être encore que ce que l'on appelle Théologie Egyptienne, a rapport à quelques expressions

d'Eusèbe, par exemple, à ce qu'il cite sur Thot ou les Ophionides. Il se pourrait bien faire aussi, que c'eût été des Ouvrages particuliers⁵²³.

2° Selon Vossius⁵²⁴ : *Neminem hahet Groecia qui non multô junior sit Sanchoniathone ipso*: ce n'est pas qu'il croit avec Porphyre que Sanchoniathon ait été du temps de Semiramis, cependant, selon lui, *non paulo ille recentior est quam scripsit Porphyrius*, il le loue, comme le même Philosophe, de ce que sur les noms des hommes et des lieux, il se trouve conforme à Moïse ; encore plus, de ce qu'il avait tiré son Histoire, *partim ex Urbium Annalibus, partim à Libris in Temple asservatis, quos acceperit à Jerombalo, etc.*».

Il fait mention d'Abital, à qui l'ouvrage de Sanchoniathon avait été dédié : à l'égard de l'anachronisme de Porphyre, sa raison, que Scaliger avait aussi donnée, est que Sanchoniathon parle de Tyr comme d'une ancienne Ville : *Atqui Tyrus* (répond-il) *non quidem anno duntaxat uno ante Trojanam cladem extracta est.* : ce qu'a pensé Justin lib. 18. *Attamen ante cladem illam condita est annis non amplius septuaginta* ; ou plutôt il réforme, (ce qui est une réforme d'Eusèbe); *Annis ante excidium Trojæ nonaginta et uno* : on verra dans la suite que cette raison n'a point touché Bochart⁵²⁵ ; mais c'est dans son grand Ouvrage de *origine et progressu Idololatriæ*, que Vossius⁵²⁶ parle amplement de Sanchoniathon ; il y emploie plusieurs pages à examiner différentes phrases de l'Auteur Phénicien. Il est persuadé que plusieurs termes ne viennent point de Sanchoniathon, mais de son Traducteur ? Philon, il juge qu'Agrotès, ce premier des Dieux Phéniciens, a été ou Cham ou Caïn ; il compare ce que fait Agros avec ce qui est dit de Caïn, Gen. 4.17, qu'il bâtit une Ville etc...

Ensuite, il fait l'énumération des Générations⁵²⁷ mais en gros, il a soupçonné que Saturne pouvait être Abraham, qu'Abraham et Israël, le Grand-Père et le petit-fils, avaient été confondus par les Païens, comme les mêmes Païens (in Orphaicis) avaient pris Abraham pour Isaac, et l'appellent Monogénès. Qu'au reste, Itsaq paraissait mis là pour son abrégé, qui n'avait désigné qu'Ilus.

La faute sautait aux yeux, et il y a peu de Savants qui n'en aient fait la correction, d'autant plus que la suite en est une confirmation authentique⁵²⁸. Vossius,⁵²⁹ cependant n'est pas demeuré ferme dans la pensée que l'on vient de lire sur Abraham ; ailleurs il trouve Kronos ou Saturne dans Noé.

Selon lui Dagon, que Philon de Byblos traduit Siton ou le Donneur de bled, devait plutôt être rendu par Piscio, le Donneur de poisson ; il aime mieux le tirer de Dag, que de Dagan, à cause de la Statue de Dagon, qui *superiori part hominem, inferiori piscem reserret*⁵³⁰. On peut consulter Samuel lib. I. Il ne voit point d'inconvénient qu'Athlas ait été un Phénicien, et se soit allé établir en Mauritanie. Dans ce qui suit, il commet une faute de traduction très grossière, il prend Sydyk pour le nom d'une femme. Il reprend, l'Interprète Latin⁵³¹ d'avoir fait deux personnes de Melicartus et d'Hercules, et il le reprend avec justice ; il

doute au même endroit si le terme de Melicartus n'est pas dérivé de Melik et d'Artes Mars, aussitôt que de Melik et de Caria (Urbs,⁵³² en quoi il a tort, et au lieu de continuer l'examen du Fragment, il s'étend sur l'Hercule Tytien ou Phénicien, duquel cependant il ne dit rien de fort décisif.

3° Le Père Thomassin dans son traité de la Lecture des Poètes, parle de Sanchoniathon en vingt endroits, et partout il écrit d'une façon particulière et en deux mots : Sanchun-Iathon, ou Sanction-athon. J'aurais voulu qu'il nous en eût donné quelque raison, mais il ne l'a point fait, et nulle part il ne s'est avisé d'en chercher l'étymologie, quoique le terme le méritât, dans la seconde partie⁵³³, il donne une idée de Sanchoniathon sur le rapport de Philon de Byblos. Le Fragment de Sanction-Iathon, cité par Eusèbe, (dit-il) nous apprend, qu'à Bérith en Phénicie étaient honorés les Dieux appelés Cabires, du mot hébraïque et fréquent dans l'Écriture, Cabir qui signifie. Grand et Puissant. Il en rapporte le Passage en latin ; Interea Saturnus Biblum quidem urbem Deo Baaltidi quoe et Dione, dono dedit, Berytum autem Neptuno et Caberis. On apprend de ce même Fragment, continue-t-il que les Dieux Cabires étaient fils de Jupiter, et qu'on les appelait Dioscures, c'est-à-dire, enfants de Jupiter, Samothraces, parce qu'ils étaient honorés dans l'isie qui porte ce nom, et Corybantes ; Voici les termes de cet Auteur très ancien : Ex Sydyk Dioscurei, seu Cabiri, seu Corylantes, seu Samothraces, Sydyk est sans doute le même que Jupiter."

Dans le même volume, il dit que l'extrait de Sanchoniathon dans Eusèbe contient les principes de toute la Fable grecque⁵³⁴.

4° Comme le père Pezron était plus systématique, il semble qu'ayant une fois daigné prendre quelques endroits de Sanchoniathon, il aurait dû y mettre une certaine suite : son système sur les Celtes route tout entier sur les Conquêtes des Titans et la famille de Jupiter : ses Héros depuis un bout jusqu'à l'autre sont ceux dont le Fragment parle ; il était donc juste qu'il en montrât la liaison et l'authenticité, cependant il paraît n'y avoir pas pensé ; et il était si prévenu de ses idées sur les Saques, sur la Nation Celtique, que dans tout le reste du monde, il ne voyait rien d'aussi ancien ni d'aussi respectable. Ce Religieux d'ailleurs plein d'esprit et d'érudition, s'est donc infiniment mécompte : il y a ici un raisonnement à faire, ou l'Histoire Phénicienne de Sanchoniathon contient seulement des faussetés, ou si ce que Sanchoniathon avance est vrai, celle que nous donne le Père Pezron des Titans et de toute la famille de Jupiter et de Saturne, ne saurait être que chimérique : comment est-il donc arrivé que le Père Pezron parlât de Sanchoniathon si avantageusement ?

5° Les Remarques de Bochart sur Sanchoniathon

Le Livre second, de la Géographie sacrée de Bochart est employé tout entier à l'examen de ce qui nous reste de la Langue Phénicienne en Punique, Phoenicia et Punica, il contient dix-sept Chapitres, où l'on trouve comme dans les autres Ouvrages l'érudition la plus recherchée.

De ces dix-sept Chapitres il y en a deux, le second et le septième, sur Sanchoniathon dans le dernier il s'étend sur le siècle et l'autorité de l'Historien de Phénicie. La première chose qu'il examine est son nom, et c'est Théodoret qui lui en donne l'occasion : Théodore! dit que Sanchoniathon en Phénicien signifie Philalités ; cela est-il pris d'Eusèbe lib. I. avait dit Philalités Sanchoniathon quoiqu'il en soit Bochart, croit que Théodoret a eu raison, selon lui l'étymologie de Sanchoniathon est Sanconiatho ou Lex Zelus ejus, (Le Zélé de la loi), San pris de Sannah, lex⁵³⁵.

De là, la même ville est appelée tantôt Quiriat-Sepher, et tantôt Quiriat-Sannah. Josué 14. 15. 16. Judith 1, 11, 12. On cite aussi le Paragraphe Chaldéen Josué 15.49.

Athénée, au lieu de Sanconiathon décrit Suniathon : mais selon Ca-saubon c'est une faute dans le texte de cet Auteur ; au reste, les uns prennent Sanchoniathon pour Tyrien, comme Suidas, les autres pour Berythien, et à plus juste titre, comme Porphyre, Eusèbe et Théodore! : Abybal était Roi de Beryth, non de Tyr.

Dius dans la liste des Rois de Tyr compte un Abibal, et Abibal a été le père d'Hiram, le contemporain et l'ami de Lavid : cependant Bochart croit l'Abibal de Sanchoniathon fort antérieur, c'est-à-dire du temps de Gedeon.

Dans la suite de ce chapitre, il cite d'Eusèbe les témoignages de Philon de Byblos, que l'on a vus ici chapitre premier,

Comme Eusèbe assure que l'Histoire Phénicienne de Sanchoniathon était en neuf livres et que selon Porphyre, il n'en avait que huit, il conjecture que Porphyre⁵³⁶ n'aura pas eu d'égard au premier, qui contenait plutôt la Théologie des Phéniciens que leur Histoire.

Lorsqu'il vient aux monuments que Sanchoniathon avait consultés, il croit que le Grec Ammon est pour Chammanim Templa, de sorte que Litteroa Ammuneorum, c'est pour Litteroe Templorum : ces lettres suivant Diodore⁵³⁷ étaient pour les seuls Prêtres, et ils étaient aussi les seuls qui les pussent lire : chez les Ethiopiens, selon le même Diodore⁵³⁸, il y en avait des Lettres Royales, semblables aux Livres sacrés des Egyptiens. Diogene Laerce nous apprend que dans le Catalogue des Livres que Democrite avait composés, Thrasyllé en mettait "des Lettres sacrées de l'isie de Meroé, et des Lettres sacrées de Babylone". Cette coutume de la plupart des Nations Orientales d'avoir des caractères sacrés, et des caractères profanes ou d'un usage plus vulgaire, était aussi chez les Hébreux.

Bochart renvoie là-dessus au Père Morin Exercitat. 2. In Pentateuch. Samar et il est certain qu'un grand nombre de Rabbins et plusieurs Critiques ont été de ce sentiment, Théodore! l'étend aussi aux Temples des Grecs.

De là Bochart passe à Jerombal, Prêtre de Jevo, selon la leçon d'Eusèbe, d'Iaw, selon que l'écrit Théodore!, ce qui est effectivement la façon dont le prononcent presque tous les Grecs, l'Oracle d'Apollon, flans Macrobe Satumali Liv. I. Diodor. Biblioth, Liv. I. Les Gnostiques dans S. Irenée Lib. I. Ch.34. l'lao de Clément d'Alexandrie Stromat.Lib. 5. revient au même : S. Jérôme Psal. 8. prononce Jaho. On sait que les Samaritains Anciens et Modernes le lisaient lave le b prononcé comme l'V consonne. Ce Jerombaal est Gedeon appelé dans l'Ecriture Jerubbaal (Juges 7.I. Chap. 8.35.) confirmé par Jud. 6.32.

Bochart se fait l'objection, qui vient ici naturellement que Gedeon n'a jamais été Prêtre, qu'il n'a pas même été Lévite, puisqu'il était de la Tribu de Manassé, etc.

A cela il répond deux choses ; premièrement, rien n'a été plus aisé à un Païen comme Sanchoniathon, que de confondre avec les Prêtres un homme tel que Gedeon, à cause de l'Ephod qu'il mit dans la Ville. Juges. 8.15.

En second lieu, que le terme de Cohen, a signifié également Prêtre et Prince, comme on le peut voir dans le Paraphr. Chaldéen 2. Sam. 8. 18. I. Chra 18.17.2. Sam.20. 26. Gènes. 40. 50. Exod. 2.18. Job. 12. 19.

Il croit de plus, que la Berit de Baalberit, Jud. 8.33. et cap. 9. 24. dont il n'est parlé que dans cet endroit des Juges, est une semi-preuve de ce commerce de Gedeon avec l'Auteur Phénicien, parce quoique le nom de Beryth s'écrivit Beerot, à cause de ses puits, Nonnus a dit Beroé pour Beryth, et cette Beroé paraît être la Beryth. de Judic. 8. mais qui nous prouve que Sanchoniathon et Geâéon étaient contemporains ?

Eusèbe met Sanchoniathon avant la guerre de Troye : Porphyre qui dit la même chose» le rapproche de Moïse ; et rien n'est plus capable de montrer qu'il n'a dû être que du temps de Gedeon.

Voici une autre objection, elle est de Scaliger, et il a été suivi de plusieurs autres, comme Vandale etc.. Sanchoniathon parle de Tyr et Tyr du temps de Gedeon n'était pas encore bâtie,

Bochart répond que le nom de Tyr a été commun à plusieurs Villes, et au moins a quatre dans la seule Phénicie ; que la Paloetyrus des Grecs, était la Tsor, soeur de Josué 19. 23. quô c'est de cette Tyr que parle Sanchoniathon, puisqu'il ne s'agit point chez lui de Tyro insulari ; que s'il est dit dans la suite "dans la ste île de Tyr", c'est une preuve de la distinction que l'Auteur.. faisait de l'un et de l'autre. Qu'avec cela l'isie pouvait aussi dès lors être appelée Tyr, Tsor, puisque Tsour en Phénicien signifie une Roche.

Le reste du Chapitre est employé à parler de quelques Historiens de Phénicie⁵³⁹, tels qu'ont été Theodote, Hypsicrate, Mochus, dont les Histoires ont été traduites en Grec par Laitus, nommé par corruption dans Eusèbe et dans

Tatien. On consultera ici Bochart et Scaliger appendice ad libros de emendatione⁵⁴⁰.

Mais voyons les notes du premier sur le Fragment même.

.. Selon lui, les Phéniciens pour Mot écrivaient Mod comme Azot pour Asdod, Zaret pour Zared, Ephod pour Ephod et c'est de là qu'on dit en Français un Lot venu de l'Espagnol Laud, fait de l'Arabe Alaud, l'étymologie indubitable.

Or, le mot, ou. mod est l'Arabe Mâdah la Matière et que l'Ecriture n'en parle pas, ce qui est certain.

.. Zophassim = Tso phe shamaîm s contemplateurs du ciel.

.. Les premiers hommes, selon Sanchonia thoni furent faits ou formés par le quoi de Ydh du quoi piah.

.. La femme de Colpia est Baau, il lit Baaut, qu'il tire de Bâta en Syriaque et sans doute en Phénicien pernoctart = passer la nuit. Voyez Daniel 6.18.

.. Baal Samim : il renvoie S. Augustin in Judicum cap, 5, et à Plante, in Phoenulo act. Scen. 2.

.. Pour Memromos, il lit Altitudo = Haut.

.. Genos et Autoctone âont Adam = Fabuleux. Adami formationem alieno loco referri in Scriptore fabuloso, qui omnia involvit. Plus bas Sanchoniathon selon lui, ex Geîno, id est, AcLamo, nasci facit ûeum. Agrotos car est le Dieu Saddai :

Agrotos reddidit Philo près et dieu était le modeleur.

Scaliger avait déjà fait cette remarque, et Bochart ajoute que Schaddaï vient de Schaddad, et est la même chose que l'Arabe Schadit (Robuste).

.. Misor et Sydyk sont rendus par Philon Soluble et Juste. Le Sydyk est nanifestement l'Hébreu Saddik ; il trouve Misor dans le Syriaque Mesoro (solutus).⁵⁴¹

.. A l'occasion de ces mots, voici sa note : Ergo Sydyk erat Jupiter, quem Hebroei Sedek appellant, née ea appellatio heri et hodie Data, exstat enim in monumentis Hebroerum vetustissimis, puta, Sydyk est Jupiter et, en hébreu, Sedek qu'on trouve in Sepher Jetsira, in libro Zohar, in Bereschit Babba, etc..

.. Dioscures et Cabires : il prend ce dernier de Cabirîm Dit Magni, vel Dii.potes, comme il l'a déjà expliqué ailleurs : Elion c'est l'Hébreu Elion le Très-Haut. Il n'y avait point à s'y tromper.

.. Sa femme est Bérot, c'est la Beryth du Livre des Juges 8.33. on l'a vu plus haut.

.. L'Elion qui crée le ciel et la terre, cela est tiré selon lui de la Gènes.14. 19. 22.

.. Elion c'est el, Deus fortis, et qu'on le prononçait Il chez les Phéniciens ; il le prouve par Damascius apud Photium authore 242.

.. Les dieux des moissons = àgon et Siton, os... Elohim, parce que Elohim ayant une terminaison de pluriel, en a aussi la signification, et qu'il signifie également Deos, Angeles, Judices, (Juge).

.. Le Dieu Ouranos inventa les Betyles, ces pierres animées ne sont pas de son goût. Il croit que le traducteur a pris "pierres ointes" pour "pierres animées" des Betyles, voir Gen, 28.18, (Jacob).

.. Zeus Bachus, désigne plusieurs dieux, eu jus nominis, en phénicien. Ailleurs on l'a écrit Baal son féminin est le Baaltis qui suit, Megasthene et Abydene dans Eusèbe, l'écrivent Beltis, Philon le prend pour la Dioné mère de Venus.

.. Sur le passage de Sidon» celle-ci dit-il p qui a bâti Sidon ? Gènes, 10 et que Siddoth, Eccl. 28. donne l'idée de chant

.. Melicartos, il le tire de Mêlée carta (Rex Urbis), c'est-à-dire Tyri) Kilaemon, Melicerte et Hercule, c'était la même personne, sous ces trois noms différent, et il le prouve par Hesychius.

.. Astarté est en Syriaque et l'Astoret de l'Écriture⁵⁴². Il la compare à l'Io des Grecs ; cependant par un passage de Suidas in Astarté, et un autre de Cicéron Lib. 3. de Naturâ Deorum, il juge que c'est Venus.

.. Ce qui est dit d'Astarté, qu'elle trouva une étoile tombée en l'air. Asteria est une espèce d'Aigle dont parle Elie après Aristote. Or un Aigle, selon les Anciens, lorsqu'il fallut "bâtir la Ville de Tyr, servit aux Tyriens de conductrice, et de plus il en fut fait un sacrifice d'actions de grâces ;

Nonnus rapporte les circonstances, et l'on peut dire que cette correction a toute la vraisemblance qu'on peut jamais souhaiter.

.. Muth est l'Hébreu Moût⁵⁴³ Mors, cela est simple, et ici c'est le Dieu appelé parmi les Cabires Axiokersos.

.. Cabiri, septem sili Sydek, id est, Jovis, et Octavus illonun frater AEsculapius : il remarque que des Phéniciens l'appelaient Esmunus, le passage de Damascius apud Photium, y est formel Esmunos, c'était donc chez les Phéniciens la même chose que l'Hébreu Octavus - Eschmoun.

.. A l'égard du Chna, c'est Canaan et un endroit de Stephanus prouve que c'était chez les Grecs un des noms de la Phénicie.

.. Sur le passage de Porphyre, ajouté par Eusèbe au Fragment de Sanchoniathon, il ne corrige point l'Israël pour Saturne : Jeoud est unique,

Anobret est ann-oberet, ex gratiâ concipiens : pour “qui engendre par grâce”. Ce Saturne IL est Abraham, Principe Dei. Gène, 23. 6. Chananoei fecerunt Principem Deum ; et il croit aussi qu’ils l’ont appelé Israël de son nom, parce que né d’Abraham⁵⁴⁴.

Voilà toutes les notes que nous donne Bochart sur le Fragment de Sanchoniathon. Il a fallu les rapporter les unes après les autres, pour montrer que ce grand homme qui a coutume d’épuiser toutes les matières auxquelles il a touché une fois, ici à l’exception de plusieurs de ses étymologies, qui sont justes, il n’a presque rien expliqué des véritables difficultés du Fragment ; car enfin il n’y a rien là de suivi, rien de flegmatique, et le dernier article est le seul qu’il semble avoir deviné, parce qu’il n’est pas possible qu’on s’y trompe.

* * * * *

b - Opinions de M. Simon, de M. Dodwel, de Stilling-fléet, du P. Montfaucon, de Vandale, du P. Calmet, de l’Auteur du Traité de l’incertitude des Sciences, du P. Tournemine, etc.. que le Fragment de Sanchoniathon a été supposé.

1. M. SIMON⁵⁴⁵

Que dans ces derniers temps nos Savants aient porté la critique plus loin que dans les siècles passés, c’est une chose que je n’ai garde de nier ; mais souvent aussi par un esprit de singularité, ou faute d’un examen attentif, l’on a révoqué en doute les faits les plus constants, et nous en avons un exemple authentique, à l’égard du Fragment de Sanchoniathon.

Mrs Simon et Dodwel avaient-ils fait sur ce Fragment toutes les réflexions nécessaires ? J’ose soutenir que non, et par la réfutation de toutes leurs conjectures, l’on va en être pleinement convaincu. Exposons d’abord le système de M. Simon et exposons-le dans ses propres termes.

1° “L’Histoire” attribuée à Sanchoniathon, où il est traité de l’ancienne Théologie des Phéniciens, semble avoir été supposée vers le temps de Porphyre y Porphyre donne à Sanchoniathon des louanges excessives, et il y aurait quelque raison de s’en défier.

2° “Porphyre ayant été le plus grand ennemi des Chrétiens, loin de prendre avantage de cet éloge, son approbation la rend suspecte, n’aurait-il point avancé exprès qu’elle s’accorde avec celle des Juifs, pour ce qui est des noms propres, afin d’ôter tout le soupçon qu’on pourrait avoir contre un Ouvrage de cette importance, duquel personne n’avait encore parlé ? Ne s’en serait-il pas servi

pour rétablir adroitement le Paganisme, qui dans ce nouvel Ouvrage était épuré de la meilleure partie de ses Fables ?”.

3° il se pourrait faire qu’il y aura été forgé du temps de Porphyre, pour s’opposer à la Religion ; il s’est pu faire qu’ils aient supposé ce Livre, qui représentait leur Théologie plus pure, après en avoir ôté tout ce qu’elle contenait de fabuleux. Il y reste un certain mélange de la Théologie Grecque et Egyptienne avec la Phénicienne ; on y voit aussi quelques noms Grecs joints aux Phéniciens, ce qui doit rendre suspect tout cet Ouvrage, à moins qu’on ne rejette ce mélange, comme quelques-uns ont fait, sur le Traducteur qui l’a mis de Phénicien en Grec.”

4° “Plus las, il apporte encore pour preuve de la supposition, la qualité de Sacrificateur ou de Prêtre, donnée à Jerobaal, et parce que le terme Hébreu a signifié également Prêtre et Prince. Gedeon, dit-il,, notait point Sacrificateur ; cependant le nom de Jao étant joint à celui de Cohen, il semble qu’on ne le peut entendre que d’un véritable Prêtre ou Sacrificateur, et, en effet, on commettait aux Sacrificateurs la garde des Livres Sacrés, qui étaient dans les Temples”.

5° “De ce que Philon de Byblos blâme hautement les Sacrificateurs (du Paganisme), qui selon lui ont inventé les Fables sur les Dieux, d’où sont venus les sens mythiques, auparavant inconnus aux Grecs ; de ce qu’il reconnaît, qu’on ne peut trouver la vérité dans les Livres des Grecs remplis des contradictions, M. Simon, par un raffinement de critique, conclut que l’on ne pouvait prendre un tour plus adroit que celui-là pour rétablir le Paganisme, que les Chrétiens détruisaient, en montrant qu’il était rempli de Fables et de superstitions ridicules, et que les Grecs avaient emprunté tout ce qu’ils avaient de meilleur des Nations barbares, c’est-à-dire des Hébreux. Philon, nous dit-il, reconnaissait cette vérité, il mettait seulement à la place des Hébreux les Phéniciens et les Egyptiens qui lui étaient utiles y pour mettre à couvert la Religion Païenne : mais voici quelques autres pensées plus singulières.

6° “Il se peut faire que les plus habiles Païens de ce temps-là⁵⁴⁶ (du temps de Porphyre) aient publié cet Ouvrage pour répondre aux objections qu’on leur faisait de toutes parts, sur ce que leur Théologie était une pure Mythologie

7° “Ils firent tout leur possible» en produisant ce Livre⁵⁴⁷, sous le nom d’un Ecrivain Phénicien, pour bannir du Paganisme les erreurs populaires. Mais quelques fois, que l’on ait pris d’épurer l’Histoire de Sanchoniathon, dit ici le Critique, on ne laisse pas d’y trouver encore des choses qui sentent la Fable, il semble que celui qui l’aura fabriquée, avait lu ce que Moyse a écrit de la création du monde ; car il la rapporte presque de la même manière : il croit que le faux Sanchoniathon imite encore Moyse, en donnant comme la Genèse les Généalogies et les Histoires des premiers hommes qui ont habité la terre, mais ce qui le découvre, continue-t-il, c’est qu’il y mêle en même temps des fictions pour établir ses Dieux.”

8° “Tout cela insinue, ajoute M^r Simon, que bien qu’on ait banni de l’Histoire de Sanchoniathon les allégories et les sens mythiques, pour la rendre plus croyable, elle n’est pas tout à fait exempte de Mythologie”.

9° “On y a mêlé parmi les noms Hébreux et Phéniciens, d’autres noms qui sont purement Grecs, dont un Phénicien, qu’on suppose avoir écrit en sa langue, et avant que les Sacrificateurs Grecs eussent altéré la Religion, ne pouvait pas se servir ; il semble aussi qu’il n’est guère vraisemblable qu’un Auteur Phénicien ait attribué à Taaut, fils de Misor l’invention des premières lettres.”

10° “En m^{ot}, si on examine avec soin les Fragments qui nous restent de l’Histoire Phénicienne, on trouvera que c’est un mélange de la Théologie Egyptienne et Grecque avec celle des Chaldéens et des Phéniciens ; au reste, ajoute pourtant M. Simon, on ne propose que comme des conjectures tout ce qu’on vient de dire”.

2. DODWEL

Sans doute que l’Ouvrage de l’un de ces Critiques a été le modèle de l’autre, leurs idées sont semblables, leurs raisons les mêmes ; et j’y vois seulement beaucoup de hardiesse à nier ce que l’on n’entend pas.

3. STILLINGFLEET

Stillingfleet dans son Livre Anglais, intitulé : Origines sacroe, chap. 2. pag. 26.27. et suivantes, traite assez au long de Sanchoniathon. Voici ses idées en abrégé. Il est persuadé qu’il y a des contradictions dans l’énoncé de Sanchoniathon, les dénominations de ses premiers Personnages Autochton, Geinos, AEon, Protogonos, Agros, Agrotos lui déplaisent, il croit que cet AEon est pris des AEones des Gnostiques, aussi bien que le Protogonos, il s’imagine que le fond de toutes ces idées là, est la Théogonie d’Hésiode. This it far more probable to me, than that either Hesiods “Theogonia” should be the ground of them, or thé opinion of a late gennan-divine, who conçoives that Philo Biblius did in imitation of thé Gnosticks, Il décide donc très nettement que ce sont de pieuses fraudes des Chrétiens et il ne fait point difficulté de dire que nos Auteurs les ont adoptées quand elles les accommodaient, et les ont rejetées quand, elles leur étaient contraires.

4. LE P. MONTFAUCON⁵⁴⁸

Les plus habiles croient que tout ce qu’Eusèbe rapporté après Philon de Byblos, n’est qu’une fable et qu’une imposture, et que Sanchoniathon n’a jamais existé : cette prétendue antiquité de Sanchoniathon est insoutenable selon la Chronologie d’Eusèbe il doit avoir précédé Moyse, et il a appris d’un autre, s’il

en faut croire Philon de Byblos,- ce qu'il rapporte de l'antiquité des Dieux Phéniciens, on soupçonne même que Philon de Byblos le traducteur, n'a jamais existé, non plus que Sanchoniathon quelques-uns poussent le soupçon jusqu'à craindre que ce ne soit Eusèbe lui-même qui ait forgé et ce Sanchoniathon et son traducteur Philon ; mais je ne crois pas qu'ils soient bien fondés, puisque Porphyre rapporté par le même Eusèbe pag. 485. parle de Sanchoniathon et établit son époque.

Le Lecteur attend, peut-être que je diâe mon opinion sur Sanchoniathon et sur son Traducteur, le voici en peu de mots. Je suis persuadé que Sanchoniathon est absolument supposé, mais je n'oserais décider si c'est Philon de Byblos qui, feignant une traduction du Livre de cet Auteur, s'est servi de son nom pour débaucher des fictions ou si quelqu'autre Auteur de l'imposture a supposé un Philon de Byblos que plusieurs croient n'avoir jamais existé, non plus que Sanchoniathon.

5. VANDALE

A la fin du Livre de Vandale sur le faux Aristée, on trouve une Dissertation de la façon, intitulée "Super Sanchoniathonem usque concordia cum Sacris Scripturis". Cette Dissertation a été faite contre M. Huet, et elle le réfute solidement en deux points ? le premier, que Moïse soit le Taaut ou Mercure, dans les écrits duquel Sanchoniathon ait puisé ; le second, que Sanchoniathon soit aussi conforme à l'Ecriture que le soutient M. Huet, ce Phénicien n'ayant parlé, dit Vandale, ni de la chute d'Adam, ni du Déluge, ni de plusieurs autres événements fameux, qu'il n'aurait pas manqué de copier dans Moïse ; au reste son but étant d'impugner Sanchoniathon, et de montrer que ce Fragment est supposé, il croit le démontrer par la Chronologie.

Semiramis selon lui vivait l'an du Monde 1996.

Moïse est mort l'an du Monde 2492.

Gédon est mort l'an 2718.

Troie a été prise l'an 2767.

Tyr a été bâtie l'an 2695.

Abibal vivait du temps de Saul et de David, puisqu'il a été le Père de Hiram.

David, a été sacré Roi l'an 2882.

C'est à cet Abibal que Sanchoniathon a présenté son ouvrage, et il en avait reçu les Mémoires de Gédon avec lequel il avait vécu, il a donc dû vivre plus de 200 ans. Et cependant, il a encore été du temps de Semiramis ; or, de Semiramis à Abibal, il y a un espace de 886 ans.

6 - LE PERE CALMET⁵⁴⁹

Sans doute que toutes ces raisons avaient touché le Père Calmet. Dans les préliminaires de son Commentaire sur la Genèse, est une Dissertation sur la Circoncision, à l'occasion de Saturne qui a pour femme la Nymphé Anobret, qui immole son fils nommé Jeud, qui se circoncisant lui-même, oblige tous ses soldats de recevoir la Circoncision. Mais, dit-il, comme nous mettons Sanchoniathon au nombre des Auteurs fabuleux, nous ne croyons pas devoir perdre le temps à le réfuter, ni à faire des réflexions sur son sujet.

7 - L'Auteur du traité de l'incertitude des Sciences, traduit de l'Anglais Paris 1714.

Que dit l'Auteur du petit traité de l'incertitude des Sciences ? Chagrin contre toute la nature, il voudrait que tous les Livres fussent perdus, que les trois-quarts de ceux qui restent de l'antiquité fussent ou menteurs ou supposés, ou inutiles, etc...

Voici ses paroles sur' Sanchoniathon, L'autorité de quelques Ecrivains, qui le disent fort ancien, n'est pas recevable. Son Antiquité a été révoquée en doute par Scaliger, et M. Dodwel a cru que cet Auteur n'avait jamais existé, nous ne devons donc compter que sur les Grecs et Romains, (page 152).

Cette conclusion tient un peu de la folie. Quand Sanchoniathon serait supposée combien' de faiblesse dans cette sorte de raisonnement ? Scaliger a révoqué en demie son Antiquité, M. Dodwel a cru qu'il n'avait jamais existé, etc.. Mais de plus, tout l'Oriental est suspect à cet Auteur. Ne connaissons-nous donc rien de certain sur l'Arabie, sur la Perse, sur les Indes, sur la Tartarie, sur la Chine, etc.. Quels Ecrivains ? Les uns n'ont en partage que la hardiesse à nier, les autres nous montrent une ignorance qui n'est pas pardonnable dans ce qu'ils assurent.

8. LE PERE DE TOUSNEMINE

A l'égard du Père de Tournemine, ce Savant Jésuite a publié ses sentiments sur Sanchoniathon dans les Journaux de Trévoux, (en Janvier 1714. pag, 68. en Février la même année pag, 323.)

Le premier extrait est contre M. Simon, et il paraîtra ici presque entier, Rien de plus capable de montrer que c'est sans aucune raison solide que M. Simon a attaqué Sanchoniathon, et crut le Fragment et les Livres de Philon de Byblos, supposés,

Dans le second, après avoir si bien défendu l'Auteur Phénicien, il ne laisse pas de révoquer en doute son antiquité, et il est à propos de déduire ici les arguments, afin que l'on ait tout de suite, et que l'on puisse voir d'un coup

d'oeil tout ce qui a été objecté centre l'authenticité de ce Fragment, Dans l'examen que j'ai fait, dit le P. Toumeaine⁵⁵⁰, dans la première partie de cette Dissertation, des raisons qui ont porté M. Simon à s'inscrire en faux contre l'Histoire Phénicienne de Sanchoniathon, non dessein n'a point été de soutenir que les neuf Livres qui la composaient, étaient véritablement l'Ouvrage d'un Auteur ancien qui eut porté ce nom, mais seulement de convaincre le Public, que l'Auteur de la Bibliothèque Critique n'a point été bien instruit sur cet article, non plus que sur quantité d'autres, qu'il a entrepris de traiter» plutôt sur ce qu'il avait entendu dire dans les conversations, que sur ce qu'il avait remarqué par une étude exacte qu'il en eut faite en son particulier. Les démêlés d'entre M, Simon et les Jésuites ne nous regardent point, ces Messieurs étaient de part et d'autre en état, soit d'attaquer, soit de se défendre. On sait la querelle du Phénomène littéraire, et on peut lire là-dessus les pièces de ceux qui y ont pris intérêt, les lettres de M. Simon là-dessus ne sont peut-être pas indifférentes.

Le P. Toumeaine⁵⁵¹ continue. “Si les neuf Livres de l'Histoire ancienne des Phéniciens, qui portaient le nom de Sanchoniathon, et que Philon de Byblos a publiés en Grec, subsistaient encore aujourd'hui, ou que nous en eussions du moins plusieurs longs Fragmenta, outre ceux qu'Eusèbe a insérés dans sa Préparation Evangélique, nous pourrions en parler avec plus d'assurance : Suidas ou l'Auteur ancien qu'il copiait, les avait vus sans doute, car il en parle dans son Dictionnaire d'une manière à nous faire connaître qu'il ne s'en était pas rapporté à ce qu'on lit dans Eusèbe.

Voilà une espèce de Catalogue des Livres de Sanchoniathon, autrement détaillé que dans Eusèbe, qui ne nomme expressément que celui qui était intitulé “de Elementis Phoenicum”, et cela après avoir donné de longs passages des autres dont il ne marque pas les titres. “De là, le P. Tournemine passe à la manière dont il croit que Philon de Byblos s'est conduit pour sa traduction”.

Il paraît d'ailleurs (lue Philon aura plutôt paraphrasé et exposé au long en façon de commentaire ce qu'il trouvait dans les Mémoires de cet Auteur» qu'il n'en aura donné une traduction exacte et suivie, ce qui est clair par le Fragment du Livre dont je viens de parler, des Eléments de Phénicie, où on trouve des choses assez récentes. Comme par exemple, on y voit un passage d'un Hiérophante et Ecrivain sacré Egyptien, nommé Epeis, dont les Livres avaient été, dit-on mis en Grec par un Arius de Heracleopolis : l'explication de la nature du Dieu Ophion, que Pherecyde, un des Sages de la Grèce, et contemporain de Craefus et de Cyrus, avait donnée selon la Théologie Phénicienne. Les autres Fragments sont remplis de noms qui se rencontrent souvent dans la Mythologie des Grecs, outre quantité de réflexions qu'on ne peut raisonnablement attribuer qu'au Traducteur.

Ces réflexions ne touchent pas encore l'âge de Sanchoniathon, mais les suivantes vont plus au fait.

“Quand je vois d’ailleurs, dit le P. Toumenine, que l’Auteur a pris à tâche de réfuter un Hiérophante Phénicien, qu’on appelle le fils de Tabion, comme ayant inventé des expositions allégoriques de la Théologie de sa Nation, par rapport aux différentes parties et productions de la nature ne paraît-il pas que ces expositions doivent être plus anciennes que Sanchoniathon ? Mais que dis-je, un fils de ‘Tabion Hiérophante Phénicien? Quand j’y lis que l’Auteur y réfute expressément les erreurs des Grecs, qui ont, selon lui mal entendu ce qui regardait leurs Divinités ? quand j’y lis même le nom d’Hésiode, qu’on met au nombre des Inventeurs des Fables chez les Grecs ; quand j’y lis encore que Saturne parcourant l’Univers, donna à Minerve tout le Royaume de l’Attique : toutes ces particularités et plusieurs autres que j’omets, ne donneront jamais aux personnes savantes et de bon goût, l’idée d’un Ecrivain contemporain de Saul ou de David, qui aura dédié ses Livres à Abibal, frère de Hiram, fioi de Tyr, pourvu néanmoins que cet* Abibal, Roi de Béryte, à qui Philon dit que Sanchoniathon avait dédié ses Livres, ait été le même qu’Abibal Roi de Tyr, dont parlent Menandre et Dios, et qu’il n’ait point vécu depuis. Car longtemps même après Salomon, chaque Ville un peu considérable dans la Syrie et ailleurs, avait encore son Roi particulier, quoique soumis en quelque manière au premier de toute la Nation s témoin le Roi de Damas qui avait sous lui une trentaine de petits Bois, comme autrefois celui de Hazer dans la Palestine, selon ce qu’on lit au chapitre I, de Josué, v. 10. Comme encore Agaeamon dans Hoiaère, commandant à un grand nombre de Sois de différentes Villes de la Grèce»“ Strabon fait durer cet usage en Phénicie et en Syrie, jusqu’au temps des Medes et des Perses,

Le P. de Tournemine ajoute que Sanchoniathon n’est pas le seul à qui ses Conpatriotes aient attribué une si grande antiquités Possidonius d’Aparée assurait que la Philosophie des Atones avait pour Auteur un certain Moschus Sydonien, qui vivait avant la Guerre de Troye, Tatien dit que ses Livres, aussi bien que ceux de Theodote et d’Hypsistrate avaient été traduits de Phénicien en Grec par le Philosophe Choetus ou Loetus car : c’est appareaaent celui qui est cité sous ce dernier non dans le premier Stroaatée de Clément Alexandrin, où il est joint à Menandre de Ptergae, conuae ayant l’un et l’autre fait Mention de Hiram Roi de Tyr, et du Mariage de sa fille avec Saloon Roi d’Israël, au teaps que Menelaüs vint en Phénicie.

Enfin l’Auteur de l’Extrait s’explique plus nettement au même endroit page 327.

Quelque antiquité qu’on donne à tous ces Auteurs, leur autorité devient fort suspecte, quand en examine de près ce que conteraient les Histoires Phéniciennes. Porphyre dans son quatrième Livre de Abstinencia, voulant prouver que l’usage de manger des viandes iaaolées aux Dieux était assez récent dans la Syrie, cite deux Ecrivains, qui assuraient qu’il avait commencé aux temps de Pyg-nalion Hoi de Tyr, contemporain de Josaphat Soi de Juda, L’un était Neanthes de Cysique, et l’autre Asclepiade Cypriot qui avait écrit l’Histoire

de Phénicie, et de son Isie de Chypre, qui avait été sous la puissance de Pygaalion, et des autres Rois de Tyr ses prédécesseurs et ses successeurs. La narration d'Asclepiade n'avait rien de vrai, puisqu'elle est réfutée par vingt endroits de l'Ecriture, non plus que ce que ces mêmes Historiens avançaient, que les Syriens et les Juifs s'abstenaient de manger de la chair de Pourceau, parce qu'il n'y avait point de Pourceaux chez eux, idée contraire à l'Evangile.

De ces réflexions peu exactes d'Hypsicrate et de Neanthes, le P. Tournemine conclut que les Livres des Phéniciens étaient pleins de récits fort sujets à caution et assez nouvellement inventés ; et c'est tout ce qu'il nous donne pour montrer la supposition des oeuvres de Sanchoniathon.

9 - Autres objections générales

Comme les objections proposées contre le Fragment sont partout les mêmes, nous ne rapporterons ici ni les arguments du P. Calmet, ni les raisonnements du P. de Montfaucon : voici des actifs généraux. On ne voit point que Sanchoniathon ait été fort cité par les autres Pères de l'Eglise, que Joseph qui a souvent parlé des Phéniciens nous ait nommé Sanchoniathon en particulier. Enfin comment cette traduction de Philon de Byblos est-elle disparue, pendant qu'il nous est resté vingt Histoires moins curieuses que celle de Phénicie ?

10 - Réponse Générale à toutes les Objections faites contre le Fragment⁵⁵²

Prendre en particulier les paroles de tous les Critiques que l'on a cités» ce serait une chose trop ennuyeuse pour le Lecteur. Le P. Calmet et le P. Montfaucon se sont contentés d'une affirmative sans discussion, M. Simon, Dodwel et Vandale ne font que se répéter. On ne voit pas comment Stillingfleet a pu dire qu'Hésiode était le fond du Fragment de Sanchoniathon ; car si l'on excepte Chrysaor et quelques autres termes en fort petit nombre y qu'y a-t-il dans le Fragment qui ressemble à la Théogonie ? Et si ces idées ont été communes ou naturelles, pourquoi veut-on qu'un Historien de Phénicie n'en ait pas été aussi susceptible qu'un Poète Grec ? Il n'est pas moins absurde de l'attribuer à un Auteur qui ait suivi les Gnostiques, à cause de deux ou trois expressions, comme AEon, Protogonos, etc.. le total du Fragment réprouve une telle pensée, et rien n'est plus ridicule que de détacher ainsi les différentes parties du texte d'un Auteur. On se contentera donc ici d'une réfutation générale et comme dans la bouche même de ceux qui ont impugné le Fragment, elle sera encore plus forte dans la notre, je crois que pour les réfuter tous, on nous permettra de mettre ici en entier l'extrait du Journal de Trévoux, Janvier 1714. contre M. Simon. Le Savant Journaliste déclare d'abord qu'il ne veut point entrer dans la question, si l'Histoire dont il s'agit, est véritablement d'un ancien Auteur nommé

Sanchoniathon. (On a vu le dessein qu'il avait alors, et on lui répondra à lui-même dans la suite.)

Mais il croit devoir examiner seulement les raisons qui ont porté un aussi célèbre critique que M. Simon à s'inscrire en faux contre le Fragment conservé par Eusèbe.

Après donc avoir rapporté les pensées de M. Simon, il y aurait bien des choses à dire sur toute cette critique, ajoute-t-il, car, par exemple, où M. Simon a-t-il trouvé qu'Eusèbe ait donné de si grandes louanges à l'Historien de Phénicie ? Il a rapporté que Porphyre le regardait comme un Auteur fort ancien qui avait dit la vérité en traitant de la Théologie Phénicienne, sans approuver ces louanges, ni les adopter en aucune manière. Est-ce encore parler correctement comme doit faire un Critique, que de mettre Clément Alexandrin après Julien» et de les joindre ensemble pour trouver que les Livres de Sanchoniathon n'étaient pas plus anciens que Porphyre, parce que ni l'un ni l'autre ne les ont pas cités ? Ce Julien ne peut être que l'Empereur Julien l'Apostat, qui n'a point vécu avant Porphyre, mais longtemps après lui, et même après Eusèbe.

Montrons, dit le P. Tournemine, que la Critique de M. Simon ne consiste que dans des conjectures qui n'ont aucun fondement»

Il soutient qu'il faut être bien peu instruit du fond de la Théologie des Païens, pour s'imaginer qu'ils auront supposé cette Histoire, dans le dessein d'épurer leur Religion, et de la mettre à couvert des objections des Chrétiens. La Théologie prétendue des Phéniciens que les Fragments de Sanchoniathon nous représentent à deux parties, dont la première explique la formation de l'Univers, et comprend ce qui regarde les Dieux, qu'ils appelaient naturels et immortels, comme le Soleil, la Lune, les Planètes, les Eléments ; et la seconde traite des Dieux mortels, ou des hommes divinisés, et qui avaient été honorés des noms de Dieux naturels. Quant à la première partie, il dit que le peu qu'Eusèbe en rapporte, d'après l'Ecrivain Phénicien, est conforme à ce que Diodore de Sicile avait écrit du système de la Religion des Païens, et surtout des Phéniciens, à savoir qu'il y eût des Chrétiens au monde, et pour ce qui est de la seconde, que Manethon Historien d'Egypte, qui écrivait sous le Roi Ptolomée Philadelphie, avait donné une semblable Généalogie des Dieux et demi-Dieux, qu'il prétendait avoir régné en Egypte avant Menés, Fondateur de la Monarchie Egyptienne. On peut voir effectivement ces Généalogies ou Successions, dans George le Syncelle, qui les avait tirées de la Chronologie de Jules Africain ? et Eusèbe en copiant ces passages de Sanchoniathon, insinue de côté et d'autre cette conformité de Religion entre les Egyptiens et des Phéniciens, qu'il regarde, aussi bien que Porphyre, comme le fondement de la Mythologie des Grecs».

Pour prouver cette conformité de la Religion Phénicienne, avec celle des Egyptiens, le P. Tournemine : 1° allègue les Fêtes d'Osiris que les Phéniciens adoraient avec les mêmes superstitions, 2° Cite l'Isiris de Sanchoniathon qui,

selon lui, n'est apparemment que l'Osiris des Egyptiens, que les Grecs ont nommé Hermès et les Romains, Mercure, 4° Soutient que la Déesse Isis, des Egyptiens et l'Astarté des Phéniciens était la même, puisqu'elle portait chez les uns et chez les autres des cornes de Taureau au-dessus du front, conformité que prouvent quantité de remarques, soit de l'Auteur du traité de Deâ Syrâ dans les oeuvres de Lucien, soit d'Hérodote, lorsqu'il parle du Phta, de l'Osiris Egyptien et de l'Hermès Srec, et qu'il nous apprend qu'à Memphis il avait un Temple, dont la partie orientale était gardée par des Tyriens.

Il est surprenante continue-t-on, que Porphyre ayant écrit en plus d'un endroit que les Livres de Sanchoniathon avaient été ais en Grec par Philon de Byblos, vienne sans aucune raison positive s'inscrire en faux contre ce témoignage, en posant seulement, que Clément d'Alexandrie et Julien les avaient cités y comme ils ont fait plusieurs autres Ecrivains Phéniciens. M. Simon nous aurait fait plaisir de nous nommer ces autres Ecrivains Phéniciens, que Julien l'Apostat a cités dans ses Livres, Je n'y rencontre que Porphyre lui-même et Iamblicus, contemporain de ce Philosophe ; sais il est hors de doute que les oeuvres de Sanchoniathon existaient en Grec au temps de Porphyre puisqu'on se retranche à dire qu'ils furent alors supposés pour les opposer aux Chrétiens» comme il n'est pas moins certain que Julien est de beaucoup postérieur au temps de Porphyre et à celui d'Eusèbe» si Julien n'a point cité ces Livres qui existaient de son temps» pourquoi veut-on en conclure» qu'ils n'existaient point au temps de Clément Alexandrin» parce que» dit-on» cet Auteur n'en fait aucune mention ? Comme si d'ailleurs Clément et Julien avaient dû l'un et l'autre connaître et citer tous les Ecrivains qui les ont précédés» ou qui fleurissaient dans leurs siècles,

Mais voici 'd'autres raisons plus pressantes, M. Simon n'a pas dû soutenir que Clément Alexandrin n'a ni cité» ni connu les Livres de Sanchoniathon : S. Cyrille d'Alexandrie au sixième Livre contre Julien l'Apostat» témoigne avoir trouvé dans les Stromatées du même Clément» un passage de cet Auteur Phénicien» dont il disait que les Ouvrages avaient été traduits par Joseph le Juif.

Il rapporte incontinent un passage qui commence par ces mots :

“Vetutissimi Groecorum, sed proe coeteris Phoenices, et AEgyptii, à quibus reliquī homines quasi per manus id acceperunt.”

Lequel passage qui est cité et rapporté au long par Eusèbe» n'est pas de Sanchoniathon, mais de la Préface de l'interprète,

Il est vrai que dans les Livres de Clément» tels» que nous les avons aujourd'hui» on n'y rencontre rien de semblable, mais comme le commencement du premier Stromatée est perdu» la partie où cet Auteur parlait de Sanchoniath ou Sanchoniathon, et de la traduction de ses Livres par Joseph» sera aussi perdue» ou par la négligence des Copistes» ou par quelque autre malheur

qui sera arrivé à ce Livre plutôt qu'à d'autres» parce qu'il contient un amas de citations et d'Histoires» qui ont peu de liaison les unes avec les autres.

Les Manuscrits des Stromatées sont très rares» et il sera toujours fort difficile de les rétablir exactement. On ajoute que S.Cyrille dans son troisième Livre contre Julien avait cité un autre endroit du premier Stromatée qui se trouve encore en termes exprès :

“Hujus meminit sapientissimus Clemens in Strooateis, dicens ; Zéroastrem Pythagoras emulatus est, hujusque viri arcanos Libres possidere se jactant, qui Prodicti hoeresia sequi gestiunt.”

Que si S. Cyrille a été exact en citant cet endroit des Stromatées de Clément Alexandrin, sans doute il aura eu la même exactitude, en alléguant celui où il était parlé de Sanchoniathon ? Que d'ailleurs ce Père alléguant

I écrivain Phénicien d'après Clément Alexandrin, il ne saurait avoir pris le change en nommant les Stromatées de cet Auteur, au lieu des Livres d'Eosèbe de la Préparation Evangélique témoigne partout, aussi bien que Porphyre, que la traduction Grecque des Livres de Sanchoniathon était l'ouvrage de Philon de Byblos, S. Cyrille, selon ce qu'il lisait dans le premier Stromatée, l'attribuait à l'Historien des Juifs, Joseph.

Mais, continue-t-on, quand même M, Simon voudrait s'opiniâtrer à soutenir, que ce que S» Cyrille cite de Sanchoniathon ne fut jamais dans les Livres de Clément d'Alexandrie, que dira-t-il du témoignage d'Athénée, qui vivait dans le second siècle de l'Eglise sous Pertinas et Sévère, lequel dans le troisième des Deïpno-Sophistes, fait mention de Sanchoniathon comme d'un Ecrivain Phénicien, dans l'endroit où Cynulcus dit à Ulpien le Tyrien de se rassasier d'un mets de son Pays» Il y ajoute que pas un des anciens Ecrivains Phéniciens n'en avait fait mention, sinon peut-être Sanchoniathon et Moschus.

Il n' y a pas de doute qu'au lieu de Sanchoniathon, il ne faille lire Sayconiathon, ce que Casaubon n'a pas manqué de remarquer. Pour ce qui est de Moschus, ce doit être celui que Strabon nomme Moschus, Inventeur de la Philosophie des Atomes, qui est celle d'Epicure, et que Possidonius d'Apamée, faisait aussi vivre avant la guerre de Troye. De là on conclut, et cela est juste que Porphyre n'est pas le premier qui ait cité les Livres de Sanchoniathon»

On vient ensuite à la raison qu'apporte M» Simon, ou plutôt on examine l'idée sur laquelle il a avancé que les Païens auront fabriqué ces Livres, sous le nom d'un ancien Phénicien vers le temps de Porphyre, pour opposer aux Chrétiens une Théologie plus épurée que n'était celle des Grecs. Les Païens, nous dit M. Simon, ayant honte de toutes les superstitions vaines que leurs Prêtres avaient introduites dans leur Religion, et ne pouvant plus résister aux Chrétiens, il s'est pu faire qu'ils aient supposé ce Livre, qui représentait leur Théologie plus pure, après en avoir ôté ce qu'il y avait de plus fabuleux.

On prétend que M. Simon n'a pas bien réfléchi sur la conjecture, avant que de nous la produire ? Un Critique judicieux" et bien instruit de tout ce qui peut avoir rapport aux salières qu'il entreprend de traiter, pourra -t-il s'imaginer que les Païens pour justifier leur Religion, contre les objections que nos Apologistes leur faisaient, eussent composé exprès une Histoire qui prouverait à quel excès ils avaient porté leurs vaines superstitions, puisque Porphyre lui-même assure quelle était pleine de récits des Sacrifices abominables que les Phéniciens avaient fait à leurs Dieux, en leur sacrifiant des Hommes ? Car voici ce que cet ennemi juré du Christianisme en dit lui-même dans son Livre de abstinentia, en parlant de cette Coutume des Phéniciens,

"Plena autem est Historia Phoenicia eorum qui ejusaodi Sacrificia obtulerunt, quam Sanchoniathon Linguà Phoenicun scripsit ; Philo autem Byblius in octo libris digestam, idioaate Grocco est interpretatus".

Ces paroles de Porphyre se trouvent mot pour mot dans le Fragment du second Livre, comme dans l'Imprimé de Abstinentià qu'Eusèbe à inséré au Chap. 16 du 4, Liv. de la Préparation Evangélique, où il fait voir dans tout son jour l'énormité du Paganisme dans ces horribles Sacrifices, C'eût été bien mal de défendre cette fausse Religion, que de supposer en sa faveur des Livres pleins d'exemples de ces impiétés, dont les Grecs mènes et les Romains avaient horreur» et qu'ils avaient bannies et supprimées depuis longtemps. Franchement, ce n'était pas épurer cette Religion, que de la représenter avec de telles cérémonies.

Voici d'autres réflexions du P. Tournemine. "Tous ceux qui savent l'état des disputes des Chrétiens avec les Païens sur la Religion, ne doivent pas ignorer que ceux-ci s'étaient retranchés à expliquer leur Mythologie, par rapport aux Eléments et aux productions de la Nature. Porphyre lui-même, et les autres Philosophes de son temps, aussi bien que Julien l'Apostat, ont cru devoir s'en tenir à cet expédient, qu'ils avaient appris dans les Livres de leurs Anciens, Philon de Byblos au contraire dans les Fragments de la Préface qu'Eusèbe rapporte au chapitre 9. du premier Livre de la Préparation, dit qu'il ne pensait en publiant les Livres de Sanchoniathon, qu'à détruire les allégories des Grecs, qui ne s'accordaient pas même entre eux, en donnant ces explications à divers points de leur Théologie, lesquels étaient fondés sur de vraies Histoires. A quoi il ajoute qu'il les avait déjà réfutés dans trois Livres, qui avaient pour titre de Historia incredibili, nous donnant par là à entendre, que son dessein en donnant en Grec les Livres de son ancien Compatriote, était de confirmer de plus en plus ce qu'il avait déjà soutenu contre les Grecs. Je ne rapporte point les paroles de Philon ; car il faudrait copier une page entière de Grec et de Latin. On peut lire l'endroit d'Eusèbe que j'ai cité.

Philon, ajoute le savant journaliste n'en voulait pas aux Chrétiens, et il ne s'était proposé dans tous ses Ouvrages, que de faire 'valoir les contes de la

Nation, en réfutant les Philosophes Grecs ? et tant s'en faut que son dessein ait été de s'opposer aux Chrétiens, que par l'Histoire de Sanchoniathon qu'il publiait, il ôtait aux Gentils les faux-fuyants par où ils tâchaient de s'échapper, en expliquant d'une manière plus honnête, par des sens allégoriques, les infamies et les crimes dont les Anciens avaient chargé leurs Dieux. Ce qu'Eusèbe n'a pas manqué de montrer dans toute son évidence, à la fin de son premier Livre, où il ajoute, qu'après ce récit, qu'il vient de faire de la Théologie Phénicienne, on ne peut plus recourir aux explications violentes que les Grecs tiraient des Astres, des Eléments, et des différentes productions de la Nature,

Le P. Tournemine est presque le seul qui ait bien senti la force du raisonnement d'Eusèbe, et il prouve que M. Simon s'en est fort écarté,

On ne peut point appeler une Théologie plus pure, une Théologie qu'on puisse opposer aux Chrétiens, celle que Philon fait consister à reconnaître pour de très grands Dieux, les Hommes qui passaient pour avoir inventé les Arts, et diverses choses nécessaires à la vie, à leur dresser des Autels, ériger des Statues, consacrer des jours de Fêtes, et à travestir les Rois, en leur donnant les noms de leurs Dieux naturels et immortels, tels qu'étaient, le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, les autres Planètes et les Eléments ? C'est d'après Philon qu'il rapporte ceci, et Philon le déclare très nettement dans le dernier Fragment de la Préface. Selon le Tournemine, les noms sacrés de Dieu, El, et Elion, qui signifient le très Fort et le Très-Haut, n'y étaient pas non plus épargnés. Etait-ce encore une Théologie épurée, dit-il que celle que Sanchoniathon avait puisée dans les Livres de Taaut, ou Thoth, où il avait appris à diviniser toutes sortes d'animaux venimeux, et surtout les Dragon, et les Serpents, On peut lire le passage du Livre de cet Auteur : "de Phoenicia Elementis", qu'Eusèbe n'a point cru devoir omettre, pour confondre de plus en plus les Païens.

Mais l'autorité de l'Histoire de Sanchoniathon ne dépendant que du témoignage de Porphyre, cela seul devrait la rendre suspecte, pour les mêmes raisons qu'on avait alléguées auparavant ? il semble, répond-il, qu'on voudrait donner à entendre que Porphyre aura eu part à cette supposition, du moins en l'autorisant de son suffrage. Mais c'est ce qui est encore plus incroyable que le reste ; car ce Philosophe ayant entrepris de persuader aux hommes de s'abstenir de la chair des animaux et de tous Sacrifices sanglants, comme son Ouvrage de l'Abstinentiâ en fait foi, quelle apparence qu'il ait voulu autoriser la supposition d'une Histoire, qui apprenait toute la terre à quels excès de barbarie et d'impiétés ses Compatriotes s'étaient portés, en offrant à leurs Dieux la chair des Hommes qu'ils mangeaient ensuite, pour se les rendre propices ? D'un autre côté 9 un Iamblichus, autre Philosophe Phénicien, répondant à Porphyre» reconnu avec lui, que les Sacrifices, quels qu'ils fussent ne servent de rien pour attirer la protection et les faveurs des Dieux. Je demande après cela si de tels Philosophes auront pu former le dessein d'autoriser une Histoire contraire à leurs principes, pour s'opposer aux objections fâcheuses que les Chrétiens leur

faisaient ? Asseoir son jugement sur de semblables idées, ou sur des raisons aussi frivoles que celles qu'on allègue, c'est ce qui ne convient nullement à un Critique, qui veut conserver son crédit parai les Gens de Lettres⁵⁵³.

Mais pour achever de convaincre M. Simon, que l'autorité du Phénicien ne dépend point du témoignage de Porphyre, qu'Eusèbe a souvent allégué, et que ce n'est pas sur ce que ce Philosophe en a écrit, que l'Evêque de Césarée a assis le jugement qu'il en a porté, il suffit selon le P. Tournemine, de produire ce que le même Eusèbe ajoute à la fin de son premier Livre de la Préparation Evangélique, ensuite des passages de Sanchoniathon. Il dit que tant s'en faut que cette Théologie Phénicienne ressemble aux Fables et aux fictions des Poètes, qu'elle les surpasse de beaucoup en antiquité, et qu'elle est confirmée par les noms des Dieux Phéniciens, et par les Histoires, que les Villes et les Bourgades de la Phénicie conservaient fidèlement.

A quoi il joint les mystères reçus dans chacune de ces Villes, ce qu'il répète, et inculque de nouveau au commencement du second Livre, où il en appelle au surplus au témoignage de plusieurs autres Ecrivains et prétendus Théologiens de cette Nation.

Les quels ont déclaré, que les Anciens qui ont établi le culte des Dieux, n'ont point eu en vue de signifier les choses naturelles, ni d'expliquer par des allégories ce qu'ils publiaient de leurs Dieux, mais qu'ils voulaient qu'on s'en tînt à la lettre de l'Histoire⁵⁵⁴.

Par où Eusèbe renversait de fond en comble ce système de sens allégoriques que les Gentils avaient inventés, pour justifier ce que l'on disait de de leurs Dieux en différents Auteurs, et surtout dans les Poètes, Aussi Théodore n'a t-il peint omis le témoignage de Sanchoniathon, pour prouver aux Grecs qu'il reconnaissent pour des Dieux ces hommes anciens qui avaient fait quelques biens considérables à ceux qui vivaient de leurs temps.

Ce que M^r Simon avance ensuite, que celui qui aura forgé l'Histoire de Phénicie sous le non de Sanchoniathon, aura tiré de Moyse ce qu'il a écrit de 3a création du Monde y n'est guère mieux fondé que le reste» dit le savant Journaliste ; car cornue il avait déjà remarqué que Diodore de Sicile a écrit la même chose que cet Auteur touchant la formation de l'Univers» sur le seul récit des Egyptiens, sans l'avoir tiré des Livres de Meyse ; mais au rapport d'Eusèbe Liv,3 de la Préparation» chapitre 2., en donnant seulement l'abrégé de ce qu'il lisait dans Manethon. Si les Egyptiens» continue-t-il, avaient conservé quelques traditions de l'éclat du Ciel et de la Terre, dans leur création, pourquoi ne seraient-elles pas aussi passées jusqu'aux Phéniciens leurs anciens Alliés, qui se vantaient de puiser leur Religion dans les mêmes Livres que les Egyptiens, je veux dire dans ceux de Taaut ou Thoth, ce que l'on voit plus d'une fois dans le Fragment de Sanchoniathon, outre que ces Phéniciens auront va ces ombres de traditions» par le commerce qu'ils avaient avec les Israélites leurs voisins.. Ainsi

un Phénicien ancien ou moderne» aura pu également écrire ce qu'on lisait dans Sanchoniathon sur ce sujet» sans avoir consulté la Genèse de Moïse.⁵⁵⁵

On remarque que si Sanchoniathon avait consulté Moïse, il aurait été plus exact en parlant des hommes dont ce saint Législateur a écrit l'Histoire» au lieu que s'il fait mention d'Israël» il dit qu'il est le Saturne des 'Phéniciens» qu'il régna en Phénicie» et qu'après la mort» il fut divinisé dans la Planète qu'on appelle Saturne : qu'Israël eut d'Anobret sa femme un fils unique» qui pour cela fut appelé Jeud ; que son père voyant le Pays dans un danger extrême» à cause d'une guerre fâcheuse qui le pressait vivement» l'offrit en Sacrifice sur un Autel qu'il avait dressé, d'où nos savants prétendent que Sanchoniathon aura désigné en cet endroit le Sacrifice d'Isaac, Que si cela est, comme il y a assez d'apparence» on ne peut pas assurer que l'Ecrivain Phénicien» qui confond le petit-fils avec le grand-père, et qui d'Isaac» père de Jacob, autrement nommé Israël, en fait son fils, aura tiré la narration des Livres de Moïse ?

M. Simon s'était étendu assez au long sur ce que Porphyre a écrit, que Sanchoniathon avait pris les principaux endroits de ses Commentaires d'un Prêtre du Dieu Jevos, nommé Hierombal, et avoir tâché de réfuter ceux qui se sont persuadés que ce Hierombal était le Juge d'Israël, Gedeon, qui n'était point Sacrificateur, étant de la Tribu de Manassé⁵⁵⁶, Le P. Tournemine lui répond que cette raison tombe d'elle-même, parce que l'Ecriture nous apprend, que Gedeon ayant pris avec soi six de ses domestiques, détruisit la nuit l'Autel de Baal, en édifia un autre au Seigneur à la place, sur lequel il offrit un holocauste, et que ce fut sur la querelle que quelques-uns des habitants du lieu voulurent lui en faire, qu'il fut surnommé Jerobaal ; Dieu avant cela lui ayant fait déclarer par un Ange qu'il l'avait choisi pour Capitaine de son Peuple, Gedeon avait demandé d'abord la permission d'offrir un Sacrifice sur une pierre ; il y ait la viande immolée, et elle y fut consumée par un feu miraculeux qui sortit de la pierre. Bien plus, au temps des Juges il s'est offert d'autres Sacrifices semblables, sans qu'on appelât ni les enfants d'Aaron, ni même aucun Lévite ; témoin celui de Manué père de Samson, auquel personne n'assista que sa femme ? témoins encore ceux de Samuel, qui n'était point de la lignée Sacerdotale.

M. Simon ignore-t-il, ajoute le P. Tournemine, que les Babbins sèment convaincus par ces exemples, avouent que les Prophètes, qui ne descendaient point d'Aaron, avaient un pouvoir particulier et extraordinaire d'offrir à Dieu des Sacrifices, ailleurs que dans le Tabernacle ou dans le Temple ? Cependant, il demeure d'accord avec M. Simon que le Hierombal de Sanchoniathon aura pu être un prêtre du Dieu Jevo, qui n'est autre chose que notre vrai Dieu Jao, ou comme quelques-uns lisent Jehova, ou, selon les Samaritains, Jeve, que les Phéniciens adoraient aussi avec leurs fausses Divinités, comme ont fait autrefois les mêmes Samaritains, mais, que cela ne prouve point ce que prétend M»

Sinon, parce que ces noms, qui signifient en Bal ou Baal, étaient très communs chez les Phéniciens aussi bien que celui de Hierom ou Hiram⁵⁵⁷.

Enfin quand le Critique reconnaît Philon de Byblos pour Traducteur des Livres de Sanchoniathon, et quand il écrit en termes exprès, que Philon de Byblos n'oublie rien de ce qui peut donner de l'autorité à l'Histoire de ce Phénicien, il paraît, selon le docte Journaliste, avoir oublié ce qu'il a mis dans le titre de son Chapitre 9, que l'Histoire de Sanchoniathon semble avoir été supposée vers le temps de Porphyre. Philon de Byblos écrivait sous l'Empereur Adrien, vers le milieu du second siècle de l'Eglise, et Porphyre vivait sur la fin du troisième, au commencement du quatrième. Comment un Livre traduit au milieu du second siècle, aura-t-il pu être supposé vers le temps de Porphyre ? La distance est de plus d'un siècle⁵⁵⁸.

M, Simon est encore réfuté sur le temps dans lequel aurait pu vivre Sanchoniathon.

Après tout, objecte M, Simon encore, l'autorité de Sanchoniathon ne dépend que du témoignage de Porphyre. Il sied bien à M. Simon, dit le P. Tournemine de reprendre Porphyre de n'être pas bon. Chronologiste, lorsqu'il a avancé que Sanchoniathon a vécu au temps de Sémiramis Reine d'Assyrie» Porphyre a jugé qu'Abibal, Roi de Béryte, à qui on dit que Sanchoniathon adressa son ouvrage, était le même qu'Abibal Roi de Tyr, père du fameux Roi Hiram, duquel il est fait mention dans les Catalogues des Rois de Tyr, donnés par Alexandre à Dius, etc.. Et comme il suivait la même Chronologie des Rois d'Assyrie, qu'Hérodote nous a laissée dans son Histoire, selon laquelle Sémiramis aura vécu cinq siècles avant Nitocris Reine des mêmes Assyriens, contemporaine de Cyrus, c'est-à-dire au temps de David ou de Saül Rois d'Israël, on ne peut le taxer de mauvais Chronologiste en mettant Sanchoniathon au temps de Sémiramis, Reine d'Assyrie. Enfin, on dit nettement à M. Simon, qu'il ne lui convient pas de reprendre les autres en fait de Chronologie, et qu'il ne lui a jamais réussi d'entreprendre d'en parler, même en copiant ceux qui en savaient plus que lui, ce genre d'étude n'étant pas de son ressort ? mais que M. Simon a cru apparemment pouvoir reprendre Porphyre dans sa Chronologie, en se rapportant au docte Gérard Vossius, qui dans son traité des Ecrivains Grecs, a reproché la même faute à Porphyre, parce qu'il s'en rapportait entièrement au Catalogue des Rois d'Assyrie, que nous avons de Ctesias Auteur fort décidé sur ce point, et surtout paroi les savants du premier rang.

11 - REFLEXIONS SUR CET EXTRAIT

On ne peut nier que cet extrait ne soit très fort contre M. Simon ; je ne crois donc pas qu'il soit nécessaire d'y rien ajouter ; cependant je reprends en peu de mots tous ses raisonnements»

1° Je trouve dans M. Simon un paralogisme grossier ; Porphyre et d'autres Païens habiles ont suppose cette Histoire de Phénicie, c'était pour rétablir le Paganisme» pour empêcher les Grecs d'allégoriser leurs Divinités, etc.. Pourquoi donc ces Blêmes habiles gens ne sont-ils à l'égard de ces Divinités que ce qu'avaient fait les Poètes ? Les Poètes avaient assigné à leurs Dieux pour leur Patrie et pour le champ de leurs combats, quelque Région Grecque, la Thrace, la Thessalie, l'isie de Crête : ces faussaires, par cette finesse et par ce tour des plus spirituels dont on les gratifie, leur assignent une autre Patrie, 'on autre champ de bataille : la Phénicieo N'était-ce pas user d'une grande adresse ? Un tel raisonnement est assez inconcevable : Uranus, Saturne, Jupiter, Apollon, Diane, Minerve, Neptune ne sont-ils pas donnés par Sanchoniathon pour des personnages de Phénicie ? Pour des hommes, et des hommes que la suite des âges a déifiés ? Quels avantages pouvaient donc tirer de là ces Païens, soit du Peuple/soit instruits, et même les Riilosophes ? Tout ce qui en résulte se réduit à ces quatre mots : Vous aviez cru connaître l'Histoire et vous ne la connaissiez pas ; vous l'adoriez comme né en Crête, et il était Phénicien.

2° Dira-t-on que les Philosophes d'alors, dans le dessein de soutenir le Paganisme, ne doivent pas être aussi indifférents sur les récits de Sanchoniathon ? Ils avaient la hardiesse de tourner en Allégories les Histoires des Dieux les plus fabuleuses. De quoi devaient donc leur servir une Histoire qui rendait ailleurs à ces mêmes Dieux la réalité qu'ils leurs étaient dans la Grèce ?

3° M. Simon en parlant d'allégories, n'a entendu ni Eusèbe ni Philon De Bybles. Le but d'Eusèbe est d'indiquer aux Grecs l'origine de leurs Dieux, de leur prouver qu'ils les tiennent de la Phénicie et de l'Egypte ; de leur faire honte d'avoir adoré, pour Dieux de petits Sois de Phénicie. Lorsqu'il parle d'allégorie, il a en vue les Philosophes d'alors, et Porphyre lui-même ; il montre donc que certains Allégoristes de ces temps-là soutenaient des Dieux, dont on apprenait la naissance et la vie par l'Histoire de Sanchoniathon. Cet endroit d'Eusèbe, je l'ai dit, a été fort bien pris par le Père de Tournemine i loin donc de croire qu'elle ait put être supposée par des Païens, elle devrait l'avoir été par des Chrétiens, et en faveur du Christianisme. Il faut l'avouer ingénument, c'est une pensée qui peut entrer dans l'esprit d'un Critique, et c'est même celle qui m'obligea il y a plus de quinze ans d'examiner le Fragment avec l'attention la plus sérieuse. Mais je trouvai que tous les doutes là-dessus, étaient sans fondement, et l'on sentira dans la suite que j'ai eu raison, et M. Simon, Dodwel et les autres ont très grand tort.

4° Ce Fragment» dit-on» contient des termes purement Grecs» ces termes se trouvent dans les Généalogies mêmes ? il y a dé plus un mélange de la Théologie Grecque et Egyptienne» avec celle des Chaldéens et des Phéniciens. Est-ce qu'il n'y avait pas plusieurs choses communes à toutes les Théologies ? Les Dieux de la Grèce ne venaient-ils pas les uns de la Phénicie et les autres de l'Egypte ? Et puisque la superstition se répand si vite, comment la Théologie Phénicienne et Tyrienne ne tiendrait-elle rien de la Chaldaïque ? Bien plus,

comment au contraire ces Messieurs ne se sont-ils pas aperçus que ce mélange» qui d'ailleurs pour les noms tient du Traducteur» était» ou devait être une preuve sinon de l'authenticité du Fragment» au moins de la vérité des choses qu'il renferme ?

En effet, ou l'Auteur était un véritable Phénicien, un Phénicien de bonne foi? et alors un tel mélange de quelques noms propres traduits par Philon, ne doit point lui être préjudiciable. Il parle selon les mœurs» selon les idées de son Pays î mais il raconte des faits très antiques ; qu'importe s'ils sont conformes aux Annales de sa Nation et à l'antiquité qu'on lui donne ? en un mot, que demande-t-on à un Historien ? Il a droit d'écrire ce qu'il sait, même d'incroyable. Ou il a été un faussaire : cela nous sera ici fort égal» il a dû samam sequi, convenientia singere. Il a voulu passer pour Phénicien. Or la Phénicie était alors un Pays bien connu ; par conséquent» il n'aura donné que des faits communément reçus par les savants de la Phénicie.

5° A l'égard de Porphyre» dans quel dessein aurait-il alors fabriqué ce Fragment ? Pour montrer ce qu'il assurait que Sanchoniathon dans les noms propres, soit d'hommes, soit de Dieux, était conforme aux Livres des Juifs ? Il ne s'en trouve pas un seul de cette nature dans le Fragment rapporté par Eusèbe ; et quel intérêt au contraire Porphyre» dans les sentiments où il était, n'avait-il pas de produire les faits qu'il aurait cru capables de contrequarrer l'Ancien et le Nouveau Testament ? Cependant» les autres objections roulent toutes sur le même principe» et la fausseté en est palpable.

Rien donc en effet de plus ruineux que le système de M. Sinon ? Sanchoniathon a été plus connu que ce Critique ne se l'était imaginé. Les premiers Pères n'ont pas fort cité Sanchoniathon, eh bien ! C'est qu'ils ne le connaissaient-pas ; et ils ne le connaissaient pas, parce qu'il n'était pas encore traduit. Quand S. Cyrille n'aurait pas donné Joseph⁵⁵⁹, comme un traducteur de Sanchoniathon ? qui oserait se prévaloir ici de ce que Joseph ne l'a point cité ? Il ne l'a pas dû. Joseph ne cite-t-il pas avec éloge les Annales de Tyr ? Mais ici, je veux laisser là pour quelques temps les Egyptiens (il avait parlé de Manethon) et passer à ce que les Phéniciens ont écrit de l'ancienneté de notre Peuple» et à ce qu'ils ont fait connaître par leur témoignage.

On remarquera» et c'est une chose certaine, que les Tyriens ont chez eux et dans leurs Archives des Livres écrits depuis plusieurs siècles» et des actes publics d'un temps immémorial gardés avec soin» contenant les actions et les affaires, tant des leurs, que des Peuples voisins auxquels ils ont eu affaire etc...

Avec ce passage, je soutiens que Joseph n'a dû ni citer, ni nommer Sanchoniathon en particulier, il aurait fait la même chose, que si après avoir allégué les Annales Chinoises, monuments respectés par toute la Nation, qu'elle donne pour authentiques, et pour des Livres en quelque façon adoptés par toute

la. Chine en corps, j'allais de plus citer un des Auteurs qui ont travaillé à ces mêmes Annales.

Sanchoniathon de son temps avait été l'Ecrivain public des Annales de Tyr, un autre ensuite, et cent Auteurs de même. Que si contre ce qu'Eusèbe en rapporte, on suppose que Sanchoniathon était un Historien particulier, Joseph a mieux fait de citer les Annales mêmes de la Nation : et delà, il résulte toujours que du silence de l'Historien Juif, on n'a pas droit de tirer d'arguments contre l'existence de l'Historien de Phénicie.

Hais les anciens Auteurs Grecs ont fait mention de plusieurs Historiens qui ont écrit ces affaires de Phénicie» comme de Dios, de Menandre, d'Hypsistrate, de Moschus, etc. Pourquoi, auraient-ils oublié Sanchoniathon ? Il faut bien prendre garde que ces Historiens étant la plupart Grecs, et par conséquent, avant Philon de Byblos pouvaient être cités, et par les Pères, et par les Auteurs Profanes.

Ici, le cas n'est pas le même ? il s'agit d'un Fragment traduit de Phénicien en Grec : il n'y a pas deux siècles que l'Auteur est traduit ; c'est dans un temps que les écrits se répandent difficilement. Les Païens s'intéressent-ils beaucoup à l'Histoire de Phénicie ? Les Chrétiens ne sont-ils pas dans des persécutions qui les accablent ? L'Auteur de ce Fragment n'est donc cité que par Porphyre : mais Porphyre est Phénicien. Il doit connaître les Auteurs de sa Nation. Au reste, s'il cite ce livre en l'air, il ne laisse pas de s'exposer à un démenti, ou de la part de quelque Phénicien, ou de la part des Chrétiens. Toute l'Eglise Chrétienne était attentive aux démarches de Porphyre et avait intérêt de relever ses fautes : D'ailleurs le Christianisme était fleurissant par toute la Phénicie ; et ainsi rien de plus mal fondé que ce soupçon.

12 – CONCLUSION

De quelque sens que l'on prenne les choses, on voit que jusqu'ici personne n'avait apporté aucune raison un peu plausible contre le Fragment de Sanchoniathon, Conclusion naturelle ; l'Auteur a donc existé, son Livre a donc été véritablement traduit par Philon de Byblos, Le Fragment de Sanchoniathon doit donc avoir toute l'authenticité de l'Histoire,

Mais le même Père Tournemine, qui l'a si bien défendue en Janvier 1714, un mois après Février 1714, nous la donne comme supposée» Mon dessein n'a point été, dit-il, de soutenir que les neuf Livres qui la composaient, étaient véritablement l'Ouvrage d'un Auteur qui eut porté ce nom.

Par le Fragment du Livre des Eléments des Phéniciens, il est clair qu'il y avait des choses assez récentes, comme le passage d'Epeïs Hiérophante, l'explication du Dieu Oziris par Pherecide vers les guerres de Cyrus et de

Cresus, les noms tirés de la Mythologie Grecque apparemment Jupiter, Neptune, Nérée, etc.

Mais bien plus l'Auteur a pris à tâche de réfuter un Hiérophante ayant donné des explications allégoriques sur la Théologie des Phéniciens, est certainement d'avant Sanchoniathon qui le réfute,

De même on y rejette les erreurs des Grecs, on y parle d'Hésiode ; on y dit que Saturne parcourant l'Univers donna l'Attique à Minerve.

A toutes ces réflexions je n'ai qu'un mot de réponse à faire» Le Père Tournemine avait entrepris la défense des Livres de Sanchoniathon ; il y a réussi il veut ensuite nous faire croire sa supposition, il n'y parvient pas, et n'y saurait parvenir. Que dis-je ? Il se réfute lui-même, sans qu'on soit obligé de le faire.

1° Philon n'a pas traduit simplement, mais paraphrasé et commenté. Si cela est, tous ces lissages d'Epeïs et d'Hésiode de l'Attique peuvent être, et ne sauraient plus être que au Traducteur, Quels auteurs le Père Tournemine voulait-il que Philon citât dans une espèce de Commentaire sur Sanchoniathon, sinon Hierecide, Epeïs et autres Egyptiens et Cananéens ?

2° A l'égard du fils de Thabion, le Père Tournemine n'a t-il pas pu voir que c'est Sanchoniathon lui-même ? M. Cumberland ni soi n'y avons nullement été trompés ; c'est le premier sens qui se présente, et les Traducteurs l'ont expliqué de la même façon. Quelque antiquité que l'on donne à tous ces Auteurs (dit encore le Père Tournemine, p, 327.) leur autorité devient fort suspecte, quand on examine de près ce que contiennent les Histoires Phéniciennes ; et pour preuve il nous rapporte une idée de Neanthes de Cyzique et d'Asclepiade Cypriot, du Livre de Porphyre, de abstinentiâ. Anciennement» selon ces deux Auteurs, on n'immolait aux Dieux aucun Animal et Pygmalion fit jeter dans un précipice un Prêtre et sa femme» pour avoir mangé de la viande immolée. Comme ce récit est ridicule et faux» le Père Tournemine en conclut que les Auteurs de l'Histoire Phénicienne connaissaient peu l'Antiquité ? et d'un fait qui regarde Neanthes et Asclepiade, tous deux Grecs et récents» il tire une conséquence générale, qu'il fait retomber sur Sanchontathen, Phénicien d'origine» et selon son Traducteur, même. Ecrivain dont la Phénicie reconnaît l'antiquité. Je laisse au Lecteur à juger de la force de cet argument et je le prie surtout de réfléchir en Blême temps, et à ce que dit ici le P, Tournemine, et aux passages de Joseph sur l'antiquité et l'exactitude des Archives Phénicienne. Mais il est temps de terminer une dispute qui ne paraît déjà que trop longue.

Jusqu'ici c'est sans aucune raison solide que les Critiques ont douté de l'existence de Sanchoniathon, il a véritablement écrit peu de temps après la Guerre de Troye : il a véritablement vécu, ou, comme Eusèbe le remarque, du temps de Gedeon, qui selon l'Ecriture, de même que selon les Archives Phéniciennes, est le Jerubbaal dont Sanchoniathon avait reçu les mémoires historiques, dont parle Philon son Traducteur, ou comme cela est plus probable,

dans un temps postérieur, et lorsque les mémoires composés sous Gedeon eurent été rendus publics, Eusèbe en disant que l'âge de tous ces personnages approche de l'âge de Moïse, n'a pas prétendu compter à la rigueur. Et de plus, quand on dit qu'Abibaal était père d'Hiram, a-t-on bien réfléchi que la Phénicie avait plusieurs Dynasties en même temps ? Que celui de Beryte a pu être différent de celui de Tyr ? qu'à Beryte, il peut y en avoir eu plusieurs qui ont porté le nom d'Abibaal ? Plusieurs qui ont eu le nom d'Hiram ? Ce qui rend très possible l'existence de Sanchoniathon du temps de Gedeon même ? enfin, qu'en cas que l'on voulut s'attacher à l'Abiboal du temps de David» ce qui est contraire au texte de Porphyre, cela ne souffrirait encore aucune difficulté ? Puisqu'un Auteur est censé recevoir ou avoir d'un autre ce qu'il prend dans ses Livres ou dans des mémoires laissés par lui. Je ne répète point ce que j'ai dit ailleurs de l'objection tirée de l'âge de Semiramis : l'ignorance des Grecs ne doit point retomber sur un Auteur phénicien ; d'ailleurs quelle dissension sur le temps du règne de cette Princesse ? Et combien y a-il de Chronologistes qui admettent plusieurs Semiramis ? Il est étrange qu'on ne sente pas tout d'un coup le faible d'un tel argument ?

Les Auteurs Grecs qui ont parlé de Sanchoniathon n'ont jamais su dans quel temps avait vécu cet Historien de Phénicie» Ont-ils jamais su dans quels temps ont vécu leurs propres Auteurs, Linus, Philamon, Ophée, Musée, même Hésiode, même le grand Homère ? Il faut raisonner juste, ou ne s'en point mêler.

C. Premiers essais de la restitution chronologique des Fragments :

Le Système de Cumberland sur Sanchonisithon.

De tous les Critiques qui ont parlé de Sanchoniathon, je n'en vois point qui mérite à être comparé à Cumberland Evêque de Peterborough en Angleterre.

Plein d'érudition, comme le montre son Ouvrage, ce savant était "bien éloigné de regarder comme supposé le Fragment de l'Auteur Phénicien, ni en général l'Histoire de Phénicie, dont a parlé Eusèbe, quoique d'après Porphyre ; il pensait au contraire que si les Critiques abandonnaient Sanchoniathon, c'était parce qu'ils ne se donnaient pas la peine de discuter les faits dont le Fragment fait mention.

Selon l'Auteur de la Préface pag 22. (car le traité de Cumberland n'est qu'un Ouvrage posthume), Cumberland avait toujours 'blâmé la conduite de ces sortes de savants critiques ; ils ne voient pas l'usage qu'ils peuvent faire de ce Fragment ; sans autre raison ils se portent à le rejeter : de quel droit ? Philon de Byblos, Porphyre, Eusèbe et les autres Auteurs de ce temps-là, n'étaient-ils pas plus à portée d'en juger ? St néanmoins ils n'ont jamais formé là-dessus aucun doute. Cumberland ne saurait être trop loué des soins qu'il a pris pour éclaircir

par des notes savantes ce morceau de l'Histoire Phénicienne quand même il n' y aurait pas réussi, son Ouvrage nous doit être infiniment précieux ? d'un côté à cause l'érudition que ses remarques nous présentent, de l'autre aussi, parce qu'en effet, il a résolu un grand nombre de difficultés, soit sur le Fragment même, soit en passant sur d'autres matières»

Le Livre de Cumberland n'a été imprimé qu'en 1720. Et avant qu'il parût en France, j'avais fait sur Sanchoniathon les notes que l'on verra ; mais, l'ai lu avec un plaisir extrême, et j'ai été bien flatté de ce qu'un aussi grand homme était entré dans mes vues, sinon sur le fond du Fragment, au moins sur l'explication de quelques-unes de ses parties, au moins sur son authenticité, qu'il défend partout, et qu'il soutient avec toute la sagacité possible. Comme il avait les mêmes questions à traiter, quoique les chemins, que nous avons pris l'un et l'autre, soient fort différents, j'ai remarqué avec grande satisfaction, que tendant tous deux au même but d'éclaircir ce Fragment, nous nous sommes quelquefois rencontrés. Au reste, il s'en faut bien, comme je l'ai dit ci-devant, que nous saisissons les mêmes moyens d'y parvenir. Ce sera aux Lecteurs à peser lequel de lui ou de moi les a le mieux choisis.

1 - Exposition du Système de Cumberland

Cumberland divise la traduction du Fragment de Sanchoniathon en quatre articles.

Le premier renferme la Cosmogonie» il le donne avec quelques remarques pag. 1.

Le second, le troisième et le quatrième déduisent l'Histoire de trois sortes d'hommes, en trois familles différentes.

Le second est pour ce qu'il appelle la principale lignée ou famille, et c'est selon lui celle de Caïn, qui commence au vent Colpiaz et à la femme Baau ou Baut, et fini à Amymus et Magus.

Le troisième contient l'Histoire de la seconde famille pag.28, elle commence à Misor et Sydyk, et finit à Cronus ; d'eux Zeus, Belus, et Apollon.

Enfin dans la quatrième, il met la troisième lignée ou famille, elle a, à la tête Pontus, Typhon, Nerée ; à ce partage et quelques notes qui accompagnent sa traduction, il joint une Table.

Cette Table renferme quatre colonnes, 1°- La famille de Caïn dans Sanchoniathon, la même famille dans Moyse. 2°- La famille de Seth dans Moyse, la même dans Sanchoniathon, quoiqu'imparfaite, avec une restitution de trois générations.

Pour mieux comprendre tout ceci. Voici tout le système de Cumberland.

1°- Le Chna de Sanchoniathon est Canaan ; son frère Isiris est Osiris, appelé Husiris dans Hellanicus ; par conséquent Misraïm , lib. I. pag. 92. autrement Menés.

2°- Cronus est Ham ou Cham, cela étant.

3°- Ouranus le père de Cronus doit être Noé. Voyez la table.

4°- Menes, autrement Misraïm, est le premier Roi d’Egypte, cela est d’Hérodote, etc...

5°- Sanchoniathon commence son Histoire à Protogonus ou Adam» il la continue jusqu’à Thot successeur de Menés» le second Soi d’Egypte : Eratosthene commence son Canon Chronologique à Menés et Athotes.

Voilà une connexion d’Histoire manifeste qui» par Eratosthene, nous conduit jusqu’aux Olympiades.

Partie 2. Chap. I. Il montre que Sanchoniathon s’accorde avec Moïse dans le nombre des générations, mais transpose Sydyk ? Comme Ouranus est chez lui Noé» et qu’il lui veut trouver trois fils, il met Sydyk le premier, Cronus, le second, et Nereus, qu’il croit Japhet, le troisième.

Du reste, et pour ce qui est des noms ou personnages particuliers, Protegonus est Adam, AEon Eve, Genos Caïn, Guenea sa femme, la terre de Nod, la Phénicie. (Page 229.)

Lux, ignis, flamma, des noms propres de cette signification, comme Ur, Beor, Lehabim, etc... Il tire Kronos de aiguiser aa charats page 244.

Techniques est Maleaki, nom propre qui signifie: Ouvrier, et il a cru comme les autres Critiques que Titan était dérivé de Tit (page 292). Il croit que Cronos a été fait de queren, cornu, (page. 293).

Ur, Or, Lumière à son avis a fait Orus, (page, 314). Betulus est l’Arabe Battâl, brave, il dit qu’Atlas vient de Têlal à Hipheil, emmoncelier (page 330). Artemis de Chartoum, parce que Diane rendait des Oracles, (page 335). Pythius ou Apollon de Phuth.

Par son arrangement des Générations, Elion est Lamek et il® persuade que dans celle de Caïn, Moïse en a passé deux.

Chus selon lui est Belus, et en parlant de Sanchoniathon page 344, il juge que Tabien pourrait bien avoir été traduit de un Sabien⁵⁶⁰.

Ce traité contient plusieurs autres choses singulières ; sur Menés, par exemple, qu’il prétend être le Baal Meon de l’Ecriture ; sur les Pasteurs, à l’occasion desquels il explique certains endroits de Moïse sur les Hercules, dont un selon lui est l’Arcles de la quinzième Dynastie Egyptienne ; sur les Peuplades de l’Attique, etc.. Toutes ces mêmes matières sont traitées par moi } et d’une manière nouvelle ; mais ce n’est pas encore ici leur place. Montrons seulement et

en peu de mots, que le Système de Cumberland, l'unique un peu digne sur Sanchoniathon, que ce Système dis-je n'est pas encore juste, qu'il est ruineux, sinon dans toutes ses parties, au moins dans plusieurs qui entraînent les autres avec elles.

Premièrement, on n'approuvera jamais que dans la suite des Générations de Sanchoniathen, CuJaberland ait osé faire une transposition aussi hardie qu'est celle de mettre Sydyk-après Ouranos, et comme un de ses fils⁵⁶¹. Car de quelle autorité ? Je soutiens ici deux choses.

1° Que cela est contre toutes les Règles.

2° Qu'Ouranos n'est pas même un des descendants immédiats de Sydyk.

Il est vrai que les Hébreux appellent la planète de Jupiter, Tsedek ; il est vrai que Bochart en a conclu que Sydyk était Jupiter; il est vrai encore que le Dionysos qui suit, semble autoriser cette explication. Mais en est-il moins certain qu'il faut prendre le texte de Sanchoniathon tel qu'il est ? En résoudre les difficultés, et jamais n'en déranger la suite ? Autrement que serions-nous ? Ce serait substituer nos propres imaginations à un texte réel et si l'on objecte que par là on rapprocherait Sanchoniathon des Mythologistes Grecs y je dirai au contraire qu'il est très juste de le laisser tel, parce qu'il nous est donné comme un Historien qui réforme la Fable, et que les autres sont décriés comme des Fabulistes qui ont dépravé l'Histoire. S'ils se rencontrent, à la bonne heure, s'ils se divisent, ce n'est point à nous à les concilier, surtout par des transpositions de texte⁵⁶².

1° Mais bien plus, que cela sert-il ici, pendant qu'Ouranos n'est pas un descendant immédiat de Sydyk ? Or par le texte même, il est évident que Cronos est Abraham, et qu'Ouranos est son père ; or d'Ouranos à Upsistos combien de générations intermédiaires ? mais partout dans le Système de Cumberland la descendance est encore interceptée par Ouranos⁵⁶³ ? en un mot dans Sanchoniathon la généalogie est i

Sydyk

Upsistos

1.

Uranos

Cronos.

Cumberland met

1. Sydyk

2. Cronos.

Par là Upsistos commence à précéder Miser, et ainsi n'est pas même rangé au rang de Sydyk,

Par là Sydyk (qui est supposé Jupiter) est l'aîné de Cronos ou au moins son frère, ce qui est encore contre l'Histoire ou la Mythologie. Cet arrangement est donc un véritable dérangement, et outre qu'il gâte le texte de l'Historien, il

devient encore inutile : de ce côté-là donc le Système de Cua-berland tombe de lui-même.

En second lieu, qui a dit à Cumberlaûd que dans Sanchoniathon Nerée était un troisième fils d'Uranus? et faisait une troisième branche Généalogique

Il n'y paraît rien de semblable. C'est une branôhe différente de celle d'Uranos ; mais d'où prouvera-t-on qu'elle n'est pas la même que celle de Miser et n'y a t-il pas au contraire une vraisemblance parfaite» qu'ayant donné les deux ancêtres Miser et Sydyk, il n'a voulu ensuite détailler que la Généalogie de l'un et de l'autre ? Celle de Sydyk par Upsistos et ses descendants, celle de Miser d'abord par Taautos i il en reste là, parce que Taaut s'attacha à la famille d'Uranos : ensuite par Nerée et Typhon. C'est la même expression et il semble que l'Auteur l'ait employée à la même fin.

Mais voici une troisième raison. Quoique Cumberland en paraphrasant l'Historien de Phénicie ne fut pas obligé de se conformer à la Mythologie Grecque cependant puisque dans un des fils de Née» dont il fait Ouranus, il mettait le Jupiter de la Fusible, comment a t-il transporté-à Sem ce qui appartenait naturellement à Bam eu Cham ? de Ham très simplement on tirera le Jupiter Amaon, de son Sydek, Sem ? je ne vois pas ce que l'en pourra faire.

Quatrièmement, dans Japhet il trouve Nerée ? n'y a t-il pas beaucoup plus de relation entre Japhet et Neptune, c'est-à-dire, le Poséidon qui suit ? et Bochart ne ferait-il pas revivre ici toutes les raisons qu'il en a données ?

Cinquièmement enfin, ce qui ruine de fond en comble le système de Cumberland, c'est la suite de Saturne. Dans les vues de l'Auteur Phénicien, c'est Abraham. Il n'est pas possible d'en douter ? Cumberland ne le croit pas, et répond que les Sacrifices de victimes humaines, tels qu'on les attribuerait ici à Abraham, étaient ordinaires dans l'antiquité, et surtout chez les Phéniciens : On n'a garde de le nier ; mais n'a t-il pas compté pour rien le concours de ces deux circonstances, le Sacrifice et la Circoncision, qui certaineent ne convinrent et ne conviendront jamais qu'à Ataaham ? Il y en a vingt autres que je ferai sentir par la suite ; mais celles-ci sont frappantes, et même suffisent : Bochart l'a bien vu ; mais il fallait pour le reste un dénouement qu'il n'avait pas, et par conséquent sur Sanchoniathon il a été d'erreur en erreur î car son Sydyk étant Jupiter, l'Ouranes, et le Cronos, qui suivaient, ne faisaient plus aucune suite historique.

De tout ceci je tire cette conclusion : Cumberland est celui qui par ses recherches a jeté le plus de lumière sur les obscurités du Fragment Phénicien ; cependant il était nécessaire que quelqu'un y remît encore la main ; rien de plus sage non plus que ce que remarque l'Auteur de la Préface de son livre sur les jugements des Critiques ; combien y en a t-il de précipités et d'injustes ?

M. Simon, Dodwel et les autres ont cru le Fragment de Sanchoniathon supposé, pourquoi ? Parce qu'ils l'avaient toujours lu d'une manière

superficielle et qu'ils ne l'avaient jamais approfondi. Les notes de Bochart' pour l'éclaircissement du texte, les réflexions de Cumberland pour le fond des choses, nos remarques précédentes sur les Critiques, suffisent déjà pour le défendre, tels il est à présent démontré que la plupart n'avaient ras seulement pris le sens d'Eusèbe, le Fragment ne reste-t-il pas dans toute son authenticité ? Il mérite donc d'être éclairci, il ne l'a pu être que par des savants au fait de toute l'ancienne Histoire Grecque, Egyptienne, Phénicienne, et Yossius, Bochart, Cumberland lui-même avec tous ses secours, selon nous, y ont encore échoué. Quelles en ont été les raisons ? Les premiers ne se sont fait aucun système sur Sanchoniathon, celui de Cumberland n'était pas encore juste, et les savants anonymes. Auteurs de l'Histoire Universelle qui vient de paraître, semblent n'y avoir pas mieux réussi ; l'explication que j'en donne, j'ose le dire par avance, est simple, naturelle, très suivie, surtout elle n' a point fait le défaut de celle de Cumberland, de déranger le texte de l'Auteur ; mais bien plus, que sera-ce si d'un côté elle se trouve confirmée par Tatien, par Clément d'Alexandrie, par Eusèbe, enfin par tout ce qu'il y a eu de Savants parmi les anciens Ecrivains Ecclésiastiques : de l'autre, on la voit appuyée sur les autorités du Kiganisme les plus respectables, sur Hésiode, sur Homère, sur Hérodote, sur Diodore de Sicile, sur Plutarque, etc. utile à la Religion, comme je le pense, curieuse pour tout homme de Lettres, quand tout y serait fabuleux, nouvelle si rien le fût jamais ? Elle aura encore ces deux avantages ; le premier, d'éclaircir, ou de répandre au moins une sorte de lumière sur des temps ténébreux et presque abandonnés, le second, ce que j'estime plus que tout, de devenir utile à la Religion, non seulement par la solution de plusieurs difficultés de l'Ecriture, mais aussi parce qu'en découvrant enfin aux yeux des hommes les commencements de l'Idolâtrie et l'origine de ces Dieux qu'ils ont adorés si longtemps sans les connaître, elle leur apprendra à être toujours sur leurs gardes, lorsqu'il s'agit de recevoir de nouveaux cultes. Ce Livre va prouver au Genre Humain-une chose bien remarquable, c'est que d'abord entraîné par la vénération, ensuite séduit par une superstition étonnante, il a, contre toutes les règles du bon sens adopté pour Dieux et pris pour l'objet de ses 'adorations, à la place du Tout-puissant, ceux-mêmes qui pendant leur vie avaient tout entrepris pour lui en inculquer la connaissance, l'unité, l'indivisibilité ; mais ce sont des conclusions que le Lecteur tirera de nos réflexions, il ne s'agit ici que de Critique.

Il est à propos de mettre ici deux Tables, 1° Celle de Cumberland ; il l'a dressée sur son système, telle que je l'ai détaillé ; 2° une de notre façon, ou celle que j'ai cru devoir composer sur le mien. Dans mon second Livre, outre la confirmation de chaque article de Sanchoniathon, le fil du discours m'a obligé de parler de presque toutes les Divinités ; cela étant, à la fin j'aurai soin d'en mettre une troisième, qui dans une espèce d'arbre généalogique présente d'un coup d'oeil toutes les Divinités dont j'aurai expliqué la naissance ou les attributs ; et s'il restait quelque scrupule, les Dissertations Chronologiques du troisième Livre acheveront la conviction.

ADDITION

A l'occasion de l'Histoire Universelle dont on vient de parler.

Ce livre est intitulé Histoire Universelle depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, traduite de l'Anglais d'une Société de Gens de Lettres tome I. contenant l'Histoire Universelle jusqu'à Abraham, l'Histoire d'Egypte et l'Histoire des Anciens Peuples de Canaan. A la Haye, chez P. Gosse, etc...

L'Ouvrage est plein de Remarques savantes, et j'ai été ravi d'y trouver le Fragment de Sanchoniathon tout entier. On peut en voir une partie page 19 c'est ce qui regarde la Cosmogonie ; une seconde, page 142 pour les générations d'avant le Déluge ; la troisième, sur celles qui l'ont suivi, est page 241.-251. Et partout les Auteurs, jugeant de Sanchoniathon, en Critiques et sans partialité, lui ont rendu plus de justice que l'on n'avait fait : on ne devait pas attendre d'un Païen qu'il suivît Moïse dans tous les détails ; mais à l'exception du Déluge, dont il ne parle point, le reste de son Fragment mérite notre attention ; ainsi les Auteurs du nouveau Livre, que je cite, n'ont pas cru devoir le négliger : cependant la manière dont ils finissent leur Commentaire sur cet Historien (pag, 254) ne lui est pas favorable : Pour dire notre sentiment en deux mots, nous ne croyons pas que l'Histoire de Sanchoniathon soit le moins du monde susceptible des corrections que Cumberland a prétendu y faire : en cela je suis d'accord avec eux, à peu de choses près. On peut la réfuter par l'Ecriture, mais on ne saurait aucunement la concilier avec ce Livre sacré, le plan en est tout différent de celui de Moïse, et semble être fondé sur une tradition toute différentes Je ne suis pas de ce sentiment. Si tant est que ce ne soit pas une Histoire composée longtemps après les faits, qui y sont rapportés, et par cela même remplie de fictions destinées à expliquer quelques anciennes traditions qui s'étaient conservées encore du temps de l'Auteur, lorsque la vraie tradition ne subsistait plus.

Ce dernier raisonnement n'est pas juste: les Livres de Moïse ont été écrits longtemps après les faits, et il doit suffire que Sanchoniathon s'accorde avec l'Ecriture dans le principal. Mais voici quelques-unes de leurs pensées, qui comparées avec celles que l'on trouvera livre 2, montreront que ces Auteurs, d'ailleurs habiles, en reprenant Cumberland avec Justice, n'ont pas eux-mêmes pris le plan de Sanchoniathon.

Page 19. sur le Tsophei Schamaïm, contemplateurs des Cieux, ils disent que ces animaux n'étaient pas les Anges, comme l'a cru Bochart, mais les corps célestes, que Sanchoniathon suppose doués d'intelligence, et qui à cause de cela furent adorés comme Dieux⁵⁶⁴.

Page 147. Ils donnent Mysor et Sydyk comme des descendants de Noé, et en cela ils suivent Cumberland ; mais ils ne jugent pas comme-lui ; que Sydyk soit Melchisedek, Voyez leur Comment. page 227.

Page ead. 147. Selon eux Elion doit avoir été Lamek le père de Noé, et de la ligne de Seth, et en conséquence, Epigée ou Autochtone, que ses parents nommèrent Uranus, est Noé. Sur ce pied-là, Uranus ou Noé aura eu pour femme

Gué ou la Titoea qui lui donne la Théologie des Atlantides dans Diodore de Sicile ; mais cela n'est pas juste,

Ce qu'ils pensent des quatre enfants d'Ouranos dont parle Sanchoniathon, Cronos, Betylus, Dagon, Atlas, c'est que 1° Cronos est Cham, 2° Atlas, l'Atlas célèbre dans la Théologie Atlantique, y Dagon l'Inventeur du Blé, et le Dagon des Philistins, 4° Betylus un inconnu que l'on ne trouve dans aucun Auteur, et dont le nom semble avoir une origine Orientale, et venir de la racine Bétel, paresse honteuse, ou esprit tranquille, ou en Arabe Héros. Cronos a été le Cham de Moïse, Cham était son nom propre, Cronos a été un titre en Phénicie, Corne ou Puissance, ce mot était affecté à la Dignité Royale, comme chez les Chaldéens Baal ou Belus. Les Chaldéens appellent Cronos Baal, les mots de Melok et de Milcom, qui ont la même signification, sont aussi fréquemment employés pour désigner le même personnage, et Baal-Berith signifie probablement ce Cronos adoré anciennement à Béryte. Pour Cronos, ils croient la chose démontrée par le passage d'Eupoleme que rapport Alexandre Polyhistor qu'il y a d'abord eu un Belus qui est Saturne ou le Cronos des Grecs, d'où naquit un second Belus et Canaan, et que ce Canaan engendra le père des Phiniciens.

A l'égard d'Elohim ce sont les Gens d'Ilus ou Cronos, et par conséquent de Noé, comme l'a remarqué Cumberland. De même Schadid semble avoir la même origine que le mot Schaddaï : Esmunus est tiré de l'Hébreu Schemini, le huitième, cet Asclepius est de tous les fils de Sydyk ou Sem le seul dont Sanchoniathon ait fait mention» parce que Sanchoniathon étant Cananéen, ne s'est embarrassé d'aucune autre généalogie que de celle de Cham et de Caïn⁵⁶⁵.

De là il est clair que le Sacrifice de Cronos ne saurait être celui qu'Abraham fit à Dieu de son fils sur la montagne de Moria, Miser, Isyris et Mitsraïm sont une seule et même personne y selon Cumberland. Ils en sont persuadés pour Mysor, Isyris leur paraît plus récent» enfin ils reprennent quelques contradictions dans les remarques chronologiques de Cumberland sur Fige de Cham, et ils ont raison, puisque d'un côté pag. 104, il le fait vivre au-delà de 450 ans après le Déluge, et de l'autre page 123. Il le fait mourir avant l'an 422, c'est-à-dire avant la venue d'Abraham dans le pays de Canaan.

Voilà en peu de mots leur système sur le Fragment de notre Auteur, ils rejettent fort loin l'hypothèse de Bochart, que Noé et ses trois fils représentent, Saturne et ses trois enfants ; ils auraient aussi été très charmés de savoir les raisons qui ont porté le Père Calaneo à croire, que des Historiens profanes ont confondu Sem avec Typhon, ce monstre de nature ayant tué son frère Osiris ; mais en cela ils pouvaient consulter Bochart Geog. Liv. 2. cap. 2, Ces seuls mots montrent à un Lecteur non prévenu, combien sur ces Histoires antiques les plus grands Auteurs se sont écartés, soit l'un de l'autre, soit du véritable chemin : et par là, il est évident qu'on n'a pas encore atteint le but. Au reste, rien n'est plus exacte que cette Histoire sur chaque article.

D - Deuxième Essai de restitution chronologique des Fragments.

Le Système de Fourmont

Tout le passage de l'Histoire de Phénicie présente aux yeux de Fourmont une division en trois sections. La première contient sa Cosmogonie. On y fera sentir le rapport qu'il y a entre Sanchoniathon et Moïse. Dans la seconde, depuis Adam ou Protogonos jusqu'à Tsiddik ou jusqu'au Déluge ; il s'agit comme dans Moïse et dans Berosé de dix générations ; et c'est là que l'Auteur Phénicien nous montre ceux qu'il croit avoir été les inventeurs des premiers arts. Ces sortes de réflexions sont communes dans les Poètes et dans les Historiens de toutes les nations» lorsqu'ils décrivent l'origine du monde, La troisième doit être employée aux générations suivantes, c'est-à-dire, depuis Tsiddik jusqu'aux derniers descendants de Cronos, que je prouverai être Abraham, comme la famille renferme à peu de chose près tous les Elohim ou grands Dieux, selon Sanchoniathon. Pour ne pas donner une réforme de la Mythologie incomplète, j'ai ajouté une quatrième Section sur les Dieux particuliers de chaque peuple. Enfin dans la Conclusion du livre, on traite d'Isiris, de Chna, de Chusarthis, et l'on donne une table générale.

1 - La Cosmogonie de Sanchoniathon

Sanchoniathon pose pour principe de cet Univers, un air ténébreux, spiritueux, ou si l'on veut, le souffle et l'esprit d'un air ténébreux ; un chaos plein de confusion et sans clarté.

Toutes ces choses sont selon lui éternelles et d'une durée sans fin.

D'après ces paroles, nous sentons tout d'un coup que la Phénicie et la Judée s'éloignaient peu l'une de l'autre pour le système du monde pris en général, "ce souffle d'un air ténébreux, ce chaos bourbeux ou confus, couvert de ténèbres d'abord, ensuite se développant petit à petit, qu'est-ce autre chose, qu'une expression toute semblable aux commencements de la Genèse. I.I."

"La Terre était déserte et vide. Il y avait des ténèbres au-dessus de l'Abîme et l'esprit d'Elohim planait au-dessus des eaux". Le terme "chaos" utilisé par Philon le traducteur est d'usage chez tous les philosophes du Paganisme Fourmont souligne que le terme "éternel" doit être pris ici sous le sens de "Quedem" "Ancien", terme qui ne doit poser aucune peine.

On nous dit que l'esprit ou le souffle devint amoureux de ses propres principes, de-là, la mixtion de l'un avec les autres. Cette accointance fut appelée Désir et elle fut le commencement de la création des êtres.

Et l'on nous dit qu'il ne connaissait point la création, mais que de l'union de l'esprit ou souffle avec ses principes, se forma mot⁵⁶⁶, ce terme est mod ; car les Orientaux prononcent le d de la fin comme un t, et c'est aaûi-festeaent le madah des Arabes, Bochart le remarque également.

De la sève d'une mixtion acqueuse, a été produite toute la semence de la création, et opérée la génération de tous les êtres.

Les êtres se divisent en deux genres : les premiers, animaux dénués de sentiment⁵⁶⁷, et les seconds (leurs descendants) furent appelés les Sophasemin c'est-à-dire contemplateurs du ciel. Dieu a mis l'homme donc dans le monde pour être le contemplateur de sa divinité et de ses oeuvres". Voilà ce que voit Fourmont dans ce fragment en citant Arrien.

C'est ça ce qu'a en vue l'Auteur Phénicien, Ces hommes donc furent formés semblables à leur modèle s le Ciel ou l'oeuf, ou de la façon dont les oeufs s'éclosent. Selon Fourmont, l'opinion de l'oeuf est plus conforme aux expressions de Moïse, et laisse beaucoup plus au Créateur ou formateur, qui du chaos a su tirer les existences de tous les êtres. Ce serait celle que Sanchoniathon aurait suivie, il pourrait même l'avoir fait pour insinuer que Moïse⁵⁶⁸ n'avait donné que l'opinion qui régnait de son temps parai les Cananéens⁵⁶⁹.

Fourmont voit une ressemblance frappante entre Moïse et Sanchoniathon, quant à l'égard du Soleil et des Astres en question, rien encore de plus ressemblant pour lui. Sanchoniathon nomme pourtant les planètes en particulier, pendant que Moïse se contente d'indiquer le soleil, la lune et les astres en général.

Cette matière alors parut toute lumineuse, et avec elle le Soleil, la Lune, les Astres et les Planètes.

L'air ayant jeté une splendeur de feu, la terre et la mer s'enflammèrent : de là l'existence de vents, des nuages, des pluies violentes⁵⁷⁰.

Or, toutes ces choses, qui peu auparavant avaient été séparées, et qui, par l'ardeur du Soleil avaient été tirées de leur place, se trouvant rejointes, et de nouveau mêlées les unes avec les autres dans l'air. Elles produisirent les tonnerres et les éclairs.

Si l'on lit attentivement les deux premiers chapitres de la Genèse, mais surtout Gen, I. V, 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10 jusqu'au 16, en sentira que Moïse et Sanchoniathon suivent ici des traditions uniformes. Ici est "l'esprit d'Elohim qui planait au-dessus des eaux, etc., la séparation des eaux supérieures et des inférieures. Moïse n'a point parlé d'éclairs, ni de tonnerres, mais il en a indiqué la matière. Et ce qu'ajoute Sanchoniathon, est une pensée Philosophique, qui a été commune à presque toutes les nations,

Au fracas de ces tonnerres, les animaux réveillés, mâles et femelles, commencèrent à se mouvoir, etc...

On suppose les animaux sensitifs et donnants, et ensuite réveillés ; c'est une pensée également prise de la Genèse, La voix de Dieu à l'Orientale, est le tonnerre. Et le même chapitre, par ce qui est supposé du sommeil d'Adam, donne lieu de croire que les Phéniciens avaient quelques idées semblables de leur Bekor ou Protogonos.

Ensuite il dit que du vent Colpia et de sa femme Baau (Baau selon lui signifie la Nuit) naquirent AEon et Protogo ne, qui étaient des hommes mortels ainsi appelés : qu'Aeon avait trouvé la façon de se nourrir des arbres.

Ce fragment paraît à Feurmont extrêmement bizarre. Il y dénote une interpolation grecque, Sanchoniathon avait sans doute écrit “merouach quoi phi yah noiadou hayaon ou bekor, ex spiritu vocis Dec procreati sunt AEon et Protogonos”, ce qui est vrai d'après lui et d'après la Genèse même. Ces paroles ont été interpellées 2 Rouah veritum Col pia pour un nom propre, AEon et Protogonos, sans savoir ce qu'ils signifiaient. Est-il vrai que, dans le reste du Fragment, il y ait des ressemblances ou des allusions manifestes à Moïse ; que Moïse parle du Rouach adonai, spiritus ou ventus Domini ; que lorsqu'il décrit la manière dont l'homme a été formé, il emploie partout le Vayyomer et dixit Deus. Que sont ces paroles, je vous prie, sinon vox oris Domini, ou le quoi phi yah.

Mais bien plus, selon l'Auteur Phénicien, lui-même, le corps des animaux ne commence à se mouvoir qu'à la voix du Seigneur, et par un coup de tonnerre Dira-t-on après cela, que l'expression de Sanchoniathon ne soit absolument la même.

La définition de l'homme, telle qu'elle a toujours été chez les Orientaux, ne pouvait être inconnue de Sanchoniathon, au lieu de l'appeler, comme les Grecs ou, les Hébreux, les Arabes, par conséquent les phéniciens l'ont toujours défini animal loquens, Medabber, il a été produit par le souffle de Kolpia, c'est-à-dire, par une voix ou souffle sortis de la bouche du Seigneur.

Cela est très juste ; n'a-t-il pas été fait par la parole ou à la parole de Dieu ? Le Vayyomer, est répété vingt fois dans le premier et le second chapitre de la Genèse, quoi même ou ce vox, n'est-il pas mis exprès pour inarquer que Dieu par un privilège spécial, parlant en formant l'homme, l'a gratifié du don de la parole, avantage qui fait tout son bien être, et que la Divinité n'a point daigné accorder aux autres animaux» Mettrons-nous ici les deux passages de Platon et de Cicéron, pour exalter cette primauté de l'homme.

On demande, cela s'ajustera-t-il avec Baau que l'on donne pour femme à Colpia, et Baau a-t-il jamais signifié la nuit ? Bout Bavât a été pris pour pemoctare ; et il le signifie encore en Chaldéen, en Syriaque, en Talmu-dique. Bouta, ou à la Syriaque Bouto, est pernoctati®, bospitium, mais ce n'est pas précisément nox, nuit.

Ce Baau n'est donc que le Boou⁵⁷¹ Hébreu du second verset de la Genèse, ou le Bouh des Syriens, qui est proprement vacuitas, vastitas, et le substantif pour l'adjectif, res vasta (que Baah ait signifié vacuum esse, c'est un fait certain, et par d'autres passages de l'Ecriture, et par la racine Arabe qui y correspond : le baa Talmudique suspirare, respirare, dilatari, ne donne pas même d'autre idée.

La combinaison est semblable, Rouach respirare, ne signifie t-il pas également, latum esse, dilatari, spatium, vacuum ? Venons donc au fait, chap. I. v, 2. La terre est appelée Bohou, et quelques anciens l'ont pris pour un chaos

ténébreux, et chap. 2. v. 7. Dieu.-anime l'homme de son propre souffle : ce même souffle Gènes» I. v. 3. on l'a vu, est nommé spiritus ou ventus Domini.

De là, a-t-on quelque peine à forger, que le vent Colpia et la femme Baau la mère de l'homme, c'est-à-dire, ce qui lui a donné son corps, est la terre. Il en a été formé, Gen. 2.7. Cette mère ne devient seconde que par la voix de la bouche de Dieu, ou son souffle ; par conséquent, bohou tient la place de la femme.

Concluons quand Colpia se traduira ici par le vent Colpia, ce n'est qu'une expression très simple du Bhouah, spiritus. et il a été dans Sanchonia-thon comme il est dans Moïse, et le nom de Colpia est une recherche inutile,

* * * * *

2- Depuis Adam ou Protogonos, jusqu'à Noé ou Tsydyk

PREMIERE GENERATION⁵⁷²

Selon l'Auteur Phénicien, les deux premiers enfants du mariage dont on a parlé, s'appelaient l'un AEon, l'autre Pyotogonos, et c'étaient des hommes mortels ainsi appelés. A quoi répondent ces deux mots grecs ? On l'a vu, celui-ci répond à bekor, l'autre à hayon. Or Adam était primogenitus omnis creatura, Saint-faul y est-il formel ? C'était donc une façon de parler ordinaire chez les Hébreux, et dans toute la Phénicie ; nous-mêmes en parlant d'Adam, comment l'appelons-nous, sinon le premier homme. Ainsi Adam en Hébreu prononcé seul, présentait ordinairement cette idée.

Il n'est pas de même d'AEon, Va-t-on me dire, à quoi a-t-il rapport ? A olam, qui est le mot que l'on traduit ordinairement par Aiony Et, en conséquence, ne serait-ce point, comme l'a cru Stillingfleet, un des AEones des Valentinien ? Ma réplique est aisée, comme ni Stillingfleet, ni nos autres savants n'ont jamais bien connu les AEones de Valentin, ils ne sont pas en droit de leur rien comparer, mais ses Syzygies n'influent pas sur Sanchoniathon.

On ne peut non plus soupçonner qu'il ait eu en vue le Cronos ou Saturne des Grecs, que l'on a souvent interprété par Cronos le temps, il parle de Kronos dans la suite, et bien plus, il en fait Abraham. Nous pouvons le dire par avance, puisque c'a été l'opinion de Yossius en quelques endroits, et très certainement celle de Bochart.

Reste un expédient unique, et le voici : Dans le texte de Sanchoniathon, était écrit Ayion, c'était le nom de "Eve", en Dialecte Phénicienne, en bon Hébreu même Chawah, et Chayon, prononcé à l'antique ; avva et Avon selon toutes les règles de l'analogie sont le même terme, et signifient la même chose.

Ce que Sanchoniathon ajoute, comment ne l'a-t-on pas senti ? Pendant (ce qui est manifestement pris de la Genèse et, en particulier, de l'histoire "de la première femme) que ce fut AEon qui trouva la manière de se nourrir des fruits des arbres, expression qui contient les propres paroles de Moïse⁵⁷³, Gen. 3.2.

etc... Dans le même chapitre, plus tard, à la persuasion du Serpent, Eve prend de ce fruit et en mange ; par là, comme cela est palpable, l'aïon de Sanchoniathon devient sans aucune difficulté l'Eve de Moïse, J'ai trouvé que Cumberland avait ici pensé comme moi, et ce suffrage me fait plaisir.

SECONDS GENERATION

Gaïn et sa femme

Que ceux qui étaient nés d'Aëon et de Protogonos s'étaient appelés Guenos et Guenea, et avaient habité la Phénicie, qu'étant venu de trop grandes chaleurs, ils avaient élevé leurs mains au Ciel vers le Soleil. Car (dit-il) ils le croyaient le seul Dieu du Ciel, et l'appelèrent pour cela (Beelsamen) ce qui signifie chez les Phéniciens (le Seigneur du Ciel), c'est le même que Zeus chez les Grecs.

Après ces paroles, il reproche aux Grecs leur erreur car ce n'est pas sans raison (ajoute-t-il) que nous faisons souvent ces distinctions, elles servent à faire connaître et les personnes et les actions. Les Grecs n'y faisant pas réflexion, ont pris souvent une chose pour une autre, trompés par l'amphibologie des mêmes termes.

Il y a ici trois choses, 1° Le nom des premiers enfants d'Adam et Eve. 2° Le pays qu'ils habitèrent, 3° L'occasion qui les obligea d'avoir recours au Soleil.

1° A l'égard du nom, leurs enfants (ajoute l'Auteur, Phénicien.) furent appelés Genos et Guenea, ces termes ont été traduits en latin par Genus et Generatio, mais font-ils quelques sens ? Quelqu'un croirait-il que c'est une allusion à ces phrases de la Genèse, Secundum genus fuun, ou hoe sung generationes coeli etc...

Mais voyez le premier enfant d'Adam est Caïn, et, voilà le Genos, qui. sait même si Philon et Eusèbe n'avaient pas écrit Caïn Gaines ? Très souvent les Copistes ont changé l'ai en é et l'on a pronominalisé l'un comme l'autre, surtout dans les derniers temps, d'où nous sont venus les manuscrits. Genos est donc Caïn, et Genéa Caïnea. L'on ne pouvait jamais mieux désigner Caïn et sa femme. Les notes de Cumberland le conduisaient là comme nous, et il n'a pas manqué d'en faire la remarque,

2° Le pays que Caïn habita, est indiqué dans l'Ecriture, Gènes. Chap. 4. v. 16. Vulgate "Caïn sortit de devant l'Éternel, et il habita au pays de Nod, à l'Orient d'Eden". Or, que ce soit à cause de Caïn que la terre de Nod ait porté ce nom, et précisément parce qu'il y avait été, naa wanad, vagus et pro-sugus in terra, selon le verset 12.⁵⁷⁴ du même chapitre, c'est un fait certain mais cependant. Genèse, cha. 4. 18., il est dit qu'il bâtit une "ville, et il appela la ville du nom de son fils Hénoch. Et si sa suite s'entendait, l'espèce d'exil usitée dans les plus anciens temps, chez les Hébreux, comme chez les Grecs ; quelle conséquence en tirer sinon qu'il fut obligé de s'éloigner d'auprès d'Adam, de ses autres enfants, et du lieu de leur demeure ? Cela étant Adam n'aurait point habité la Phénicie, mais

Caïn s'y serait retiré et c'est ce qui se prouve aussi par plusieurs autorités. Ne trouvons-nous pas dans Josué chapitre 15. 57. une ville du nom de Caïn, dans la terre de Canaan ?

Le nom d'Henok ne paraît-il pas resté dans Annacus ou Cannacus, dans l'Annus d'Estienne de Byzance qui prédit le Déluge ? dans le Cannacas des Adages d'Erasme qui cite Hérode l'ambographe ?⁵⁷⁵

Ces passages, dis-je, dont Bochart⁵⁷⁶ se sert aussi avant nous et ces noms à présent connus de tout le monde, et que les Grecs ne tenaient que des Phéniciens, ne sont-ils pas autant de mémoriaux de Caïn ? Et qu'est-ce encore que l'Hannunca de Syrie, (circa Cyrresticam) dans l'Itinéraire d'Antonin ? C'est peut-être même une question à former, savait-il les Notitoe, peuples de la Mésopotamie Méridionale, dont parle Pline, n'auraient point tiré leur dénomination de Nod quoiqu'il en soit, il paraît que la Phénicie, et la terre de Nod, sont la même chose, et c'est sans doute pour cela encore que suivant la tradition du pays, Joppé, aujourd'hui Jaffa passe dans Pline pour plus ancienne que le déluge⁵⁷⁷.

3° L'occasion qui les fit recourir au Soleil, est simple mais naturelle. Rien donc de surprenant dans la conduite attribuée à ces premiers Phéniciens. Au reste, comme selon la Genèse, on dit le Soleil le premier luminaire et celui qui règne sur tous les autres, ils le nommèrent Beelsamen, c'est l'Hébreu BaalSchamaïn ; le phathach prononcé pare, il y avait des Baalim sans nombre, Beelphegor, Baalberith, Beelsebub, etc...

L'auteur de la traduction a inséré ici deux Notes de sa façon et la seconde est de la dernière importance.

1° Ce terme, dit-il signifie chez les Phéniciens le Seigneur du Ciel, et les Grecs pourraient l'interpréter Zeus, les Grecs ont quelquefois eu dans l'esprit que Zeus était tiré de Zex bouillir, et Philon de Byblos ou Eusèbe, ou Porphyre auraient pu l'avoir pensé comme les autres, mais ils se seront trompés, car il n'en est jamais venu.

2° A l'occasion Beelsamin, qu'il a expliqué en mettant le terme Phénicien, et fixant son idée par le nom de Jupiter plus connu chez les Grecs, il se justifie lui-même, si sa traduction n'était pas juste; et il remarque contre les Grecs, que leur ancêtres en causant avec les Phéniciens, -et donnant à leurs paroles de fausses interprétations, avaient défiguré toute l'histoire des premiers temps. Selon Philon, l'ambiguïté des termes très souvent leur a fait prendre une chose pour l'autre, et cela dans les affaires les plus essentielles, cette réflexion est vraie et admirable. Au l'esté, l'Auteur de la traduction latine ne paraît pas avoir compris ce passage.

Philon lui-même nous a jeté dans un autre embarras ; un nom propre traduit sans note, ne gêne-t-il pas le sens de l'Auteur ? Cela lui est pourtant arrivé plusieurs fois, et on peut même dire que c'est ce qui a porté quelques savants à rejeter le Fragment, mais un auteur doit-il souffrir des méprises de son traducteur?

TROISIEME GENERATION

Ensuite il dit que de Guenos, c'est-à-dire du fils de AEon et de Protogone naquirent encore des enfants, mortels comme les premiers, qui eurent nom ; l'un (la Lumière), l'autre, (le Feu), le troisième (la Flamme). A ceux-ci dit-il, le froissement des arbres fit inventer le feu, et ils en enseignèrent l'usage.

Ce paragraphe présente plusieurs difficultés. Premièrement. Que dire de ces noms, la lumière, le feu, la flamme et ne sont-ce point là de ces Divinités d'Hésiode, comme la Contention, la Guerre, la Crainte ?

Une seconde chose plus embarrassante, le Traducteur Philon de Byblos aura-t-il été assez imprudent pour vouloir faire croire à ses Lecteurs que les mots étaient tels dans la Langue Phénicienne ?

Troisièmement, Si ce sont des Traductions, quels étaient les termes de l'Original ?

Quatrièmement enfin, cette façon de trouver le feu, est-elle bien naturelle ? Je réponds à toutes ces questions par ordre.

1° Le lecteur doit être déjà prévenu que Sanchoniathon n'a pas eu en vue de donner des générations exactes. Son premier dessein était de marquer l'invention et le progrès des arts les plus nécessaires à la vie ; rien n'a donc empêché qu'au lieu de deux personnes, il n'en nommât trois ou quatre, ou même une seule ; c'est en effet ce qui lui est arrivé.

Et voilà pourquoi encore après avoir nommé l'homme et la femme dans la première, dans les suivantes, il ne parle presque plus que des mâles.

Par là, il est évident qu'on ne doit point lui faire de procès, de ce qu'à la troisième génération, il met trois personnages, qui par une suite du même principe peuvent être ou trois hommes, ou trois femmes, ou l'homme et la femme et un troisième, ou un homme et deux femmes, à la limite on dirait même qu'il n'y en a eu que deux, et que le second a été traduit par deux mots grecs différents, comme cela est assez fréquent dans les Septantes ? Mais cela n'est nullement nécessaire.

Nous retenons donc ici ces trois personnes. Hésiode feint plusieurs personnages, on le sait ; et selon Hérodote, liv. 2., c'est Homère et Hésiode qui ont tiré de leur cerveau une partie des Dieux de la Grèce ; mais qui doute aussi que la plupart de leurs personnages ne fussent historiques, et de plus que parmi quantité d'autres que l'Histoire nous fait connaître, il n'y en ait un bon nombre, et le plus grand même, qui soient significatifs ? Ces noms composent quelquefois non seulement les adjectifs qu'on pourrait prendre pour des épithètes honorables, mais des substantifs dans les règles : ainsi Coesar, Naso, Cicero, Nasica sont adjectifs, mais Scipio n'est-il pas un substantif ? Et cela était encore plus ordinaire dans les noms de femmes, comme tout le monde le voit dans Plante, dans Terence, dans Lucien, etc...

Or, si cela s'est pratiqué chez les Grecs et chez les Latins, à plus forte raison chez les Orientaux, et surtout les Hébreux, dont les langues sont toutes

significatives. Dès l'entrée de la Genèse, Adam a son étymologie prise de la terre, dont il était formé : Eve, Chawah⁵⁷⁸ et AEon des Phéniciens ont aussi la leur tirée de la vie que cette première femme avait donnée au genre humain, et

Concluons que les premiers hommes ont eu et ont dû avoir des noms qui portaient avec eux leur signification ; ainsi rien d'extraordinaire dans cette race, un particulier s'appelle lumière, un autre le feu, et enfin un troisième qui paraît une femme, la flamme.

2° Par là tombe la seconde réflexion. Philon ne reprocherait-il pas aux Grecs leurs méprises ? Si selon lui les traductions malfaites avaient été la source d'une infinité de contes, dira-t-on que, lui-même il s'est imaginé que les Grecs recevraient ces noms pour des noms Phéniciens ? A Dieu ne plaise mais il a cru devoir les traduire et comme il s'agissait des arts, il le devait peut-être.

3° Mais on demande à quels mots répondent les mots Grecs ? Cela est aisé, Phos, ou lumière répond à or, en Phénicien oro ? Phyr a été traduit de nour le feu et à l'égard de Phlox, c'est en Hébreu, en Chaldéen, en Phénicien, lahabah ou Schalehebet. Comme le dernier est absolument féminin dans les langues Orientales, or paraît avoir été un homme, nour un homme, et lahabah ou Schalehebet une femme.

Cela répugne-t-il plus que de voir dans l'écriture des peuples entiers appelés Laabim, une ville nommée Our, une montagne nommée encens, Lebanon ? Cumberlond a fait la même remarque que nous, page 237. Et elle est juste⁵⁷⁹.

4° Mais voici la façon dont on a trouvé le feu, et elle est moins bizarre que ce qu'ont imaginé les Poètes Grecs. Que dit Hésiode ? Jupiter cacha le feu, etc... Les hommes vivants avec les Dieux sur la terre, en avaient pu l'usage, Jupiter irrité les en avait privés, mais, ce qui attira de grandes calamités sur les faibles mortels, Prométhée sut le leur rendre.

QUATRIÈME GÉNÉRATION

Or, ils firent des Enfants d'une grandeur et d'une fierté extraordinaire, les noms de ces enfants furent donnés à certaines montagnes, dont ils se rendirent les maîtres ? de là les dénominations du Casius, du Liban, de l'Antiliban, du Brathy.

C'est à la quatrième génération que Sanchoniathon met la naissance des Géants.

Sous cette génération arrivent des guerres considérables, et il semble que Moïse ait insinué la même chose. Comment des hommes aussi puissants, par conséquent aussi féroces se seraient-ils tenus en repos ?

Les Géants s'emparèrent donc des montagnes, chacun dans son pays, quelques-uns voisins de la Phénicie où Phéniciens se rendirent les maîtres, du Mont Cassius, du Mont Liban, du Brathy.

1° Le Cassius et le Liban, sont connus mais d'où viennent dans le texte l'Antiliban et le Brathy, car, Antilibanus ne saurait être qu'une traduction et Brathy est-il dans quelque Géographe ?

Le Cassius est une montagne qui sépare la Syrie de l'Égypte et c'est de là qu'elle est appelée Cassi terminalis, La mention d'Hérodote. Lib, 3. de ce passage est admirable pour l'étymologie du mot, aussi Bochart l'a-t-il cité Geogr. Sacrée., lib. 4.

2° Il n'en est pas de même de l'Antiliban et bien plus il n'est pas facile de deviner quel a été son nom en Phénicien : si l'on s'en rapporte à Postel» l'Antiliban est appelé dans son voisinage Abelinas. Serait-ce qu'il y aurait plusieurs Abelinas ou Belinas ? On nous en donne un autre dans la Tribu de Zabulon.

Par l'Antiliban⁵⁸⁰, on n'a jamais entendu que le Liban du côté d'Emath⁵⁸¹, où a été depuis Antioche est le Brathy» Fourmont le tire de Bara, la montagne extérieure, il signale seulement que la dénomination du temps de Sanchoniathon était censée venir du Géant et non du lieu.

CINQUIEME GENERATION

De ceux-ci (ajoute-t-il) vint Memrumus, ou Ypsouzanos. Cette race prenait ses noms des femmes, qui alors sans pudeur, se prostituaient au premier venu.

Ensuite, il dit qu'Ypsouranos habita Tyr et s'avisait de faire des huttes de roseaux, de jonc et d'écorces du papier (papyri) mêlés ensemble. Qu'il se révolta ou eut des guerres, contre son frère Ousous, que celui-ci fut le premier qui sut se couvrir des peaux des bêtes qu'il prenait à la chasse ; de plus, qu'étant tombé des pluies considérables, et s'étant fait de grands vents, les arbres qui étaient dans le Pays de Tyr, par ces agitations, prirent feu, et brûlèrent une forêt : qu'Ousous-s'étant saisi d'un arbre, et ayant coupé ses branches eut le premier la hardiesse de se mettre en mer, (sur les Diïves qu'il en fit) qu'il consacra au Feu et au vent deux colonnes, qu'il les adora, et leur fit des libations du sang des bêtes qu'il prenait à la chasse.

Qu'après que toute cette race fut finie, ceux qui restaient, consacrèrent des poteaux, adorèrent des colonnes, et leur firent des Fêtes annuelles.

Dans cette génération, Fourmont voit :

Les premiers hommes selon Hésiode, comparaison entre Moïse, Hésiode, L'Auteur du livre d'Henok et Sanchoniathon, sur ces premiers temps. Noms des anges expliqués, etc... Lieux qu'habita la cinquième Génération.

Des quatre Géants dont on a parlé, vint Memroumos autrement appelé Upsouranos le surceleste, etc.. Mais il semble que ce soit deux hommes différents.

Le Traducteur latin a fait ici une faute, et il y en a une autre dans le texte Grec ; selon le latin, Memroumos est un Géant, et Upsouranos, un autre. Selon le Grec» c'est un seul et même homme. Avec cela on ne doit pas nier que le texte grec fut peu correct. Mais quelles sont les réflexions de Bochart sur

Memroumos? Selon lui, il y avait Semroumos de Schamaim Ciel, et de roum Altum. Une telle composition (j'en appellerais à Bochart lui-même s'il vivait) ne fut jamais du génie de la langue hébraïque ou Phénicienne. Qu' y avait-il donc ? Ou Abhis Humus, de ceux-là vint Boum ; ou Meem Roum ex maire magnus, ou ce qui sera mieux, ex populo altitudinis ? et c'est pour cela qu'on ajoute, qui é ciel ou qui est haut.

Ce qui prouve la justesse de ma remarque pour l'em mater,, c'est l'addition de l'Auteur Phénicien, que cette race prenait son nom des femmes et non des hommes, à cause de l'extrême débauche des femmes d'alors ; de deux choses l'une, ou cela est absolument imité de la Genèse, ou c'est une description toute semblable. La race d'or, de nour, et de Lahâbah avait engendré des Géants. Gènes Chape 6. v. 2. "Il advint que les fils d'Elohim s'aperçurent que les filles des hommes étaient belles. Ils prirent donc pour eux des femmes parmi elles... Sn ces jours-là, il y avait des Géants⁵⁸² sur la teze et même après cela : quand les fils d'Elohim venaient vers les filles des hommes et qu'elles enfantaient d'eux, c'étaient les héros qui furent jadis des hommes de renom".

En un mot, Sanchoniathon fait entendre que cette race était plongée dans la débauche la plus affreuse. Moïse ne nous donne point d'autre idée.

A l'occasion de ce passage, nous ne saurions nous dispenser de parler des Egrogres, ou benei elohimi fils de Dieu de la Genèse.

On sait les pensées des anciens Auteurs Ecclésiastiques sur la chute des Anges, devenus amoureux des femmes : ces Anges descendent des demeures célestes pour rendre sur la terre leurs hommages à la beauté des femmes, et de leur accointance avec elles, sortit la race des Géants. Joseph, Philon, S. Justin, Athenagore, S. Clément d'Alexandrie, Lactance, S. Cyprien, Amobe, Tertulien, S. Irenée, S. Ambroise, Sulpice Sévère, etc... ont été de ce sentiment. C'est aussi l'opinion des plus anciens Rabins. Enfin elle a été et est encore soutenue par tous les Mahométans.

Mais S. Chrysostome et S. Epiphane, et avant eux Origene contre Celse, s'étaient là-dessus fort opposés à leurs prédécesseurs ; du temps de Syncelle, il semble que l'Eglise Grecque en était tout à fait revenue. Il y a longtemps aussi que les Latins l'ont rejetée y et quiconque la soutiendrait, selon Philastrius, ne serait pas moins qu'hérétique,

Mais le reste de l'Orient est encore dans les mêmes pensées» et à l'égard des Juifs, ceux qui sont absolument traditionnaires, comme Baschi, ne s'en départent point ; et elle a encore eu des défenseurs dans quelques savants du dernier siècle.

La plupart de nos Auteurs se persuadent que cela n'est fondé que sur le livre d'Henok. Que ce livre soit une pièce supposée» il n'y a guère Heu d'en douter comme S. Augustin, j'y trouve différentes marques de fausseté d'assurer hautement comme Dodwel (Dissert 9. p. 427.) que parce que nos Auteurs du Second Siècle de l'Eglise n'en parlent point, il n'était pas encore fabriqué, c'est ce me semble une critique très absurde, et semblable à celle qu'il fait de la

Michna et du Talmud, d'après le P. Pezron ; et il est persuadé sur les lumières de ce Chronologiste, que Babi Juda et Babi Asché ont vécu beaucoup plus tard que les Juifs ne les font vivre^et il a la hardiesse de dire que les traditions de la Michna ne sont point des traditions Hébraïques ou Juives, cela est extravagant. Un livre fait dans une langue étrangère aux Grecs, n'a pu n'être point traduit, a pu leur demeurer inconnu pendant des temps considérables.

L'ignorance du P. Pezron en fait d'hébreu et de Sabbinisme, est avérée. Dodwel comme lui décidait sans aucun fondement du sort de plusieurs ouvrages, Je le répète, on ne revendique point ce livre d'Henok, ni même plusieurs autres.

Mais tous ceux que Dodwel et quelques Critiques fâcheux comme lui, ont cru supposés, ne le sont pas pour cela : entre les supposés, c'est une règle, comme je viens de le dire que tout livre écrit dans une langue étrangère, subsiste, ou peut subsister longtemps sans que les autres nations en aient aucune connaissance.

Le livre d'Henok n'était pas inconnu aux Apôtres, puisqu'ils en parlent.

Mais puisque nous sommes aux Géants, examinons en ici quelques endroits, et surtout les noms des Egregores, qui sont tous Orientaux. Cette digression, si c'en est une, vient ad rem. Voici une partie du Fragment de cet ancien livre qui nous est resté.

Ce qui a donné lieu à ces pensées, c'est que les premiers Commentateurs de l'Ecriture, ayant vu le nom de fils de Dieu, donné aux Anges y dans Job, l'ont interprété des Anges dans la Genèse. Le passage de Moïse est en effet très difficile; et quel est l'Auteur qui jusqu'ici en ait trouvé le sens⁵⁸³. Voici le Fragment du livre d'Henok sur les Egregores.

Lorsque les hommes se furent fort multipliés, ils eurent des filles d'une grande beauté, et si aimables que les Egregores ou Anges Gardiens conçurent pour elles une passion violente» L'un donc commença à séduire les autres, et ils se dirent, allons voir les filles des hommes, et choisissons-nous entre elles des femmes ; Semiexas le premier d'entre eux répondit, etc.. Je crains que vous n'en fassiez rien, etc.» Ils promirent donc tous par serment, etc. On ajoute que ces Anges du temps de Jared descendirent sur le mont Hermon, et là s'engagèrent par un serment solennel à se soutenir l'un, l'autre.

L'Auteur a voulu montrer l'origine du nom de la montagne d'Hermon, qui effectivement se tire de l'Hébreu herem, ils avaient vingt chefs.

De ces Anges et des femmes naquirent trois sortes d'hommes, l'une après l'autre. 1° Les Géants. 2° Les Nephilim, fils des Géants, y Les Eijud fils des Nephilim. Tous ces hommes multipliaient selon leur grandeur et ils enseignaient aux hommes différents arts.

La Magie fut la principale chose qu'ils apprirent des Egregores.

Mais Exael (le 10ème Azaizel) leur fit faire des épées, des cuirasses, toutes sortes d'armes, leur apprit à tirer l'or et l'argent des mines ? de là le luxe des femmes, etc..

Pharmarus leur enseigna les sacrifices expiatoires : de Baïkiel (le 9^{ème}). Ils avaient déjà su l'art de faire descendre les Etoiles par des murmures et des invocations.

Enfin les Géants commenceront à se nourrir de la chair des autres hommes, et à l'aspect d'une corruption si générale, les bons Anges Michael, Ea-phael, Gabriel, Uriel indignés s'étant adressés à Dieu pour la faire cesser. Dieu les envoya Uriel au fils de Lâmechi c'est Noé.

Baphael contre les Egregores, Exaël et Dodoel (apparemment Thausaelle (le 14^{ème}) furent liés. Gabriel eut ordre de mettre le trouble entre les Géants fils des Egregores, afin que la guerre les exterminât.

Michael alla contre Semixas, et il le lia lui et ses compagnons dans les lieux les plus bas de la terre, où ils devaient rester jusqu'au jour de leur jugements

De là, on conclut que l'Auteur du livre d'Henok introduit cinq sortes de personnages. 1° Les Hommes nés d'Adam, 2° Les Egregores Anges du Ciel. 3° Les Géants nés des Egregores, 4°. Les Nephilim nés des Géants• y Les Eijud fils des Nephilim, Des Géants nés ex spiritibus et carne ; des Nephilim nés ex carne solâ, deux sortes d'esprits ou de démons allant ça et là sur la terre pour nuire ; or il y a ici une conformité presque entière, avec Hésiode, car dans la Théogonie on trouve aussi cinq classes⁵⁸⁴.

A notre égard, la conclusion de ces citations, c'est qu'Hésiode, le livre d'Henok, Sanchoniathon et l'Ecriture s'accordent à peu de chose près pour les trois races, que rapportent les traditions des premiers temps ; chacun les arrange à sa façon, l'Ecriture, Sanchoniathon, et le faux Henok, à l'Orientale, Hésiode à la Grecque. Mais celui-ci donne à la Grèce même ces traditions, et elles ne venaient que des Orientaux ; aussi sent-on qu'elles étaient très altérées de son temps, et comment cela aurait-il pu se faire autrement chez un peuple né Fabuliste,

Pour l'arrangement, l'Auteur du livre d'Henok n'a pas mal pris le passage de la Genèse, et il a eu raison de dire que les Géants sont la première race, les Nephilims la seconde,

Mais rien n'approche plus de Moïse que le Fragment de Sanchoniathon, sinon pour les noms, au moins pour le fond des choses et la suite des générations,

La race d'Our, Nour, et l'Ahabah y tient place des Elohim ; Henok et son histoire ne présentent rien que de naturel,

Cassius, Libanus, Antilibanus et Brathi, ou les Géants du Quatsi, du Liban, de Hemat et de Brathi, ne peuvent être que les Benei Elohim et par conséquent memroum et Usous, leurs enfants les Nephilim.

Mais quels étaient ces elohim de la Genèse ? Les Aloïdes des Grecs, et c'est l'unique manière d'expliquer le sens de ces deux passages absolument parallèles. Le premier, dans lequel pour Jehoua, il faut lire elohim, tune coep-tum est vocari de nomine elohim.

Le second, chap, 6. *tune filii Dei*, etc. c'est-à-dire, *fili illo-ium elohim*, comme je le fais voir plus amplement dans mes commentaires sur *ilgriture*.

Ce que je veux qu'on tire du Fragment d'Henok, c'est que la mention qu'il fait, soit des combats des Géants, soit du mont Hermon, prise comme une preuve des traditions Phéniciennes, confirme deux choses.

La première, que l'idée des Orientaux était que Caïn et les premiers Géants de sa race avaient habité la Ihénicie.

La seconde, que le Brathy est absolument le bout du Liban que j'ai indiqué, c'est-à-dire, le plus voisin du mont Hermon.

Il était encore à propos de sentir la différence qu'il y a entre ce Fragment et celui de Sanchoniathon : dans Henok on ne trouve que des imaginations, il ne parle que de magie et d'enchantements.

C'est à quoi se borne presque toute la doctrine de ses Egregores, et quoiqu'il y ait quelques versets dans la Genèse, qui, mal entendus aient pu donner lieu à ces explications sur les Anges, néanmoins la sagesse de l'Ecriture se fait admirer partout, pendant que le Fragment d'Henok révolte par lui-même.

Sanchoniathon renfermé dans des vues historiques (et c'est une remarque de la première conséquence) ne présente aucun de ces faits qui répugnent à la nature.

Sous la race dont nous parlons, les hommes furent plus corrompus qu'auparavant, l'amour des femmes leur fit faire beaucoup d'extravagances. Cela est coutumier, et dans l'ordre de l'humanité : et c'est la seule chose dont il fasse mention. Venons donc aux habitations de cette race.

Cette race habite la région de Tyr et Sidon^mais qu'est-ce que c'est le nom d'Ousos ?

Selon Scaliger, c'est Esaû. Il y a quelque rapport, mais Scaliger, non plus que les autres, n'avait sur Sanchoniathon aucun système ; la génération dont il s'agit, est d'avant le Déluge. Ousous n'est point un nom propre ; Quoi donc ? Comme la plupart de ceux que nous donne l'Auteur Phénicien, un nom adjectif, de qualité, accidentel. On pourrait le tirer de l'hébreu *outs fort*. Vs, fils d'Aram est appelé par Joseph, *ouses*. Mais non ; la suite du sens nous porte ailleurs, *ets* signifie bois, est de la forme de *ben*, et vient de *atsah*, ancien verbe resté dans l'Arabe *lignari outs atsah*/sont nécessairement la même chose. Or *Outsoi* en Syriaque, en Phénicien, est *lignarius*, celui qui travaille au bois, ou qui s'en sert, ou qui en vend et c'est très précisément ce que nous cherchions. Ici, Ousous consacre deux colonnes, ou je me trompe fort, ou Sanchoniathon veut nous faire entendre que les fameuses colonnes d'Hercule étaient de cet ancien Ouso3s Ousoï Massier. Dans les Ecrivains de l'antiquité. Poètes ou Historiens, rien de plus illustre que ces colonnes, que le culte du temple d'Hercule Phénicien vingt passages marquent et la superstition de ces peuples, et la crédulité de tous les païens. Voyez Bochart qui en a ramassé une bonne Jpartie dans son *Phaleg*. Liv. 6. p. 24.

Ce Massier indubitablement est le premier Hercule et dans la suite des âges, il a été confondu d'abord avec le seconde c'est-à-dire le véritable Hercule Egyptien, compagnon d'Osiris, ensuite avec l'Hercule Grec qui» enfin chez les Grecs fit disparaître les deux autres.

SIXIEME GENERATION

Que beaucoup de temps après la race d'Upsouranium, était venu Agreus (le Chasseur), et Alieus (le Pêcheur) Inventeurs, l'un de la chasse et l'autre de la pêche, d'où cette race avait été appelée les Chasseurs et les Pêcheurs,

D'Upsouranium sortent Agreus et Alieus, le chasseur et le pêcheur; ils sont les inventeurs de la chasse et de la pêche et on appelle cette race les Chasseurs et les Pêcheurs. Il n'y a ici qu'une remarque à faire : les noms des Phéniciens étaient et propres et significatifs en même temps ; cela étant, ihilon les a traduits, mais quels étaient-ils ? Fourmont appelle cette race, la race de "tsayyadim = chasseurs et de "Aayyaghim" = de dag pêcheurs". Ce dernier terme se trouve dans EZ. 47. 10 ; Jerem, 16.16 ; Isaïe 19.8.; et le premier dans plusieurs noms des villes et villages en Orient, tel que Sidon ou Beit Saida de l'Evangile.

SEPTIEME GENERATION

Que parmi leurs enfants il eut deux jeunes hommes qui trouvèrent le fer et la manière de le travailler : que l'un de ces jeunes hommes appelé Chrysor, polit le discours, fit les enchantements, et mit en vogue l'art de Divination, il remarque que ce Chrysor est le Dieu Yulcain : que de plus il inventa l'hameçon, l'appât, la ligne, les radeaux ; qu'ainsi il fut le premier des hommes qui navigua (dans les règles) : que pour cela après sa mort, ils le révérent comme un Dieu, et qu'ils le nommèrent encore Dionysos, le Jupiter Machiniste. On rapporte que ses frères inventèrent la composition des briques et en firent des murs.

Que de cette race, il s'était élevé deux autres jeunes hommes, que l'on avait appelés, l'un l'Artiste ou le Bâtitteur, l'autre le Faiseur ou Compositeur de terre.

Ceux-ci trouvèrent le moyen de mêler la paille au ciment, ou à la boue dont on faisait les briques, et de les sécher au soleil ; bien plus ils trouvèrent l'art de faire les toits.

L'Ecriture attribue à Tulalcain non l'invention du fer en propres termes, mais de s'être mêlé du métier plus qu'aucun autre, et sans doute qu'il l'avait perfectionné, et y avait inventé lui-même plusieurs choses. On le fait tous les jours encore.

Sanchoniathon nous donne Chrysor comme l'inventeur du fer, et de la manière de le travailler. Ce Chrysor est-il le Tubalcain de la Bible "qui aiguise tout taillant de cuivre et de fer". Gen. IV. 22. Bochart le recherche du terme phénicien "Chorescha-or" : celui qui travaille au feu ou dans le fer, cette étymologie est juste aux yeux de Foirnaont et pour qui, le Chrysaor d'Hésiode, Theog. IV. 282. 283, n'est que Vulcain. Mais Fourmont note cette remarque entre

ces personnages, que si Schyror était l'inventeur du fer, Tatalcain⁵⁸⁵ en était l'illustre propagateur de ce métal.

**- La même Génération septième perfectionne les Arts,
et surtout l'Architecture**

Il y a encore ici deux difficultés. 1° Il est parlé de deux jeunes hommes. Sont-ils de la même génération que Chrysaor ? 2° Philon a encore traduit leurs noms ; quels peuvent-ils avoir été dans la langue de l'original ?

Comptez le nombre des générations dans Moïse et dans Sanchoniathon, elles se trouvent les mêmes. Mais quand il y en aurait une de plus dans Sanchoniathon, ne sait-on pas qu'un homme d'alors vivait plusieurs générations ? Tubalcain, Noemah, les fils des deux Lameks avaient vécu fort longtemps avant le Déluge, ils sont cependant à la dixième génération, de laquelle se trouve aussi Noé.

Mais les générations sont en même nombre, et les deux jeunes hommes dont on parle ici, sont de la septième comme Chrysaor.

HUITIEME GENERATION

De ces derniers en naquirent deux autres, l'un desquels fut nommé Agros le champ, l'autre Agroueros ou Agrotos le Campagnard ou le destructeur. La statue de ce dernier était très vénérée et son temple en Phénicie était porté par des boeufs.

Il ajoute qu'à celui-ci dans la Phénicie, on avait érigé une statue très réverée, et bâti un temple magnifique, et qu'à Byblos, Agroueros est appelé préféra blement à tout autre le plus grand, des Dieux.

Ceux-ci joignirent aux maisons des places vagues, des enclos, des caves ou des souterrains. De cette race furent aussi les Coureurs de Campagne et les Chasseurs avec meute de chiens. L'on a appelé les derniers Alètes et les premiers Titans.

Dans le Fragment Fourmont remarque que :

1. Du temple portatif il s'agit d'un tabernacle, telle qu'elle était l'Arche des Hébreux,

2. Il ne s'agit point en ces temps d'un vrai temple en pierre et il cite le Livre des Bois.

3. Qu'ici Titans sx de theh de terre ou de l'argile ne signifie que "ces architectes" qui se sont servis pour leurs constructions car, selon lui, les Orientaux ne connaissent que deux sortes de Titans ; l'une les Titans, premiers architectes et bâtisseurs de villes -comme nos Limousins-, l'autre les enfants de Titha qui firent la guerre aux Dieux, A l'opposé de ces premiers Titans, bâtisseurs donc sédentaires, les Alètes étaient des coureurs comme les Gitans d'aujourd'hui.

Agrotès, tout le monde l'a vu, c'est le Schaddaï sa Schadid = le Tout-puissant et Agros n'est qu'une corruption du nom du premier. Au reste, que ces tailles gigantesques ne choquent ici personne, Sanchoniathon ici n'est point différent de la Genèse, et au contraire, il est conforme à toutes les histoires anciennes⁵⁸⁶.

NEUVIEME GENERATION

De cette race naquirent Amynos et Magus, ils apprirent aux hommes l'utilité des Villages et des Parcs»

Selon Fourmont, on doit lire ; Cette génération des deux côtés, c'est-à-dire, de celui de Caïn, et de celui de Seth, contient les deux Lameks t il a donc été à propos de les distinguer. L'un aurait donc été Lamek le Mahaguech ou Ma jus, incantator. L'autre Lamek, le Maneh ou Manna, Aminos défenses ou propulsator. Lamek, le père de Noé passe chez les Orientaux pour avoir été un Prophète et avoir prédit à son fils le Déluge, dont il devait être sauvé. Or, à l'égard, d'un Païen comme Sanchoniathon, qui doute qu'un Prophète du vrai Dieu ne dut être cru Magicien. Quant à la remarque de Fourmont, en citant Clément d'Alexandrie, selon qui les Persans -(les Ma jus des Arabes) tiraient leur origine de Misraïm, fils de Cham, qu'il croit Zoroastre. Si cette pensée paraît juste, elle autorise toujours cette partie des Fragments à laquelle nous ajoutons cette observation.

D'après Jean CASSIEN, interprète des traditions monastiques coptes, ce sont les descendants de SETH, fils d'ADAM, qui instituèrent "effrontément l'art curieux des maléfices, les prestiges et les pratiques superstitieuses de la magie... A ce que l'apportent d'antiques traditions, Cham, fils de Noé, avait été initié à cette superstition et à ces arts sacrilèges et profanes. Sachant qu'il ne pourrait introduire dans l'Arche... un livre qui en conserva la mémoire, il en grava les recettes criminelles et les inventions abominables sur des lames de métal, qui fussent inattaquables à l'eau, et sur des pierres très dures. Le déluge passé, il se mit à la recherche de ses trésors.. et put transmettre à sa postérité une semence de sacrilèges et d'éternelle perversité⁵⁸⁷.

Mysor et Sydyk. D'Amynos et de Magos, ou après eux, viennent deux hommes illustres Mysor et Sydyk. Mysor, selon Philon de Byblos, signifie solubilis (argile)⁵⁸⁸, signifie dissolvere. Prise du Syriaque ou de la langue Hébraïque, la chose sera égale, mais l'Auteur songeait à l'Egypte. Je suis donc persuadé qu'il avait écrit fort simplement mitsor pour mitseror, terme par là ne sera point différent de mitseraim appelée quelquefois dans l'Ecriture mats or.

Que Sydyk soit Noé, et que les paroles de Sanchoniathon aient une relation inarquée à la Genèse, il n'y a pas à en douter, chapitre 6.19. "Voici l'histoire de Noé. Noé fut un homme juste (Sydyk), parfait, parai ses contemporains : Noé marchait en compagnie d'Elohim".

Les Phéniciens prononçaient à l'Arabesque tsiddiq. Sanchoniathon ajoute que cette Génération apprit aux hommes l'usage du sel et la manière de le

préparer. C'est une nouvelle preuve, qui nous montre que, par ces noms, il a entendu des Marins, tels que Noé.

Pour le Déluge, Sanchoniathon élevé dans le Paganisme, et aussi contraire aux Hébreux, n'a pas cru devoir en faire mention ; d'ailleurs les Egyptiens et les Phéniciens se croyaient plus anciens que le Déluge, et au bout de quelques siècles, ils commencèrent à nier que les eaux eussent jamais fait périr la race des hommes. Aussi l'Auteur Phénicien, sans balancer entre le témoignage des Hébreux et des Chaldéens, et l'assertion des Phéniciens et des Egyptiens, selon les règles d'une critique purement humaine, a pris le parti des Egyptiens et de sa nation, comme le plus naturel.

Depuis SYDYK ou NOE, jusqu'aux derniers descendants de KRONOS ou ABRAHAM

A ces derniers succédèrent Misor et Sydyk, le nom du premier signifie qui se délie aisément ; le nom du second juste, on leur est redevable de la manière de faire le sel.

Miser eut au nombre de ses successeurs Taaut, qui inventa l'Ecriture des premiers caractères, c'est lui que les Egyptiens appellent Thoor : ceux d'Alexandrie Thoût et les Grecs, Hermès,

De Sydyk vinrent les Dioscures, appelés aussi Cabires, Corybantes, Samothraces.

Ceux-ci (dit Sanchoniathon) trouvèrent les premiers, l'art de construire un vaisseau, et parmi leurs enfants, il y en eut qui trouvèrent l'usage des simples, la manière de guérir les morsures des animaux, et les enchantements ou guérisons par paroles,

Dans ce temps (dans le temps de Sydyk et de Miser) vivait un homme que l'on appela Très-Haut Elioun ; en grec Upsistos et une femme nommée Berouth ; ils habitaient autour de Byblos,

De leur race sort Epigaos ou Autochtone, c'est-à-dire, le terrestre ou le né dans son pays, celui que par la suite, ils appelèrent Ouranos ; c'est de ce nom (remarque le Traducteur) sans doute à cause de sa beauté et de son grand air, que les Grecs ont appelé le Ciel Uranos.

A Uranus, naît une soeur descendue des mêmes ancêtres, que l'on nomme Gué, et c'est encore de la beauté de celle-ci, dit Philon, que la terre a été appelée.

Upsistos ou Elioun leur père, étant mort attaqué par quelques bêtes fut apothéose et ses enfants ou descendants lui firent des libations et des sacrifices.

Uranos prend dans la suite le Gouvernement qu'avait son père, épouse sa soeur Gué, a d'elle quatre enfants. 1° Ilus, appelé aussi Kronos. 2° Betylus - 3° Dagon, ce que les Grecs exprimeraient par Ziton, c'est-à-dire Le donneur de Blé, 4° et Atlas.etc...

Avertissement pour cette Section⁵⁸⁹

Je supplie le Lecteur de me suivre ici avec quelque attention. C'est proprement dans cette Section qu'il va trouver la réforme de toute la Mythologie; qu'il se souvienne de ces paroles d'Hérodote, que tous les grands Dieux de la Grèce, à l'exception de Neptune, lui étaient venus de l'Egypte. Qu'il n'oublie pas que selon les Egyptiens mêmes, tous leurs Dieux étaient Avrites ou Abarites, c'est-à-dire leur avaient été donnés par Abaris ou Pelusium ; et ce qui est la même chose, étaient étrangers et originaires de la Phénicie s que selon la vieille chronique conservée par Syncelle, le premier de ces Dieux étant Vulcain ? le second, Helips, ou le Soleil son fils et le troisième, Agathodaemon ; ils mettaient au quatrième rang Kronos ; au cinquième Isis, et Osiris, au sixième, quelque Dieu à présent inconnu ; au septième Typhor Ces idées une fois bien conçues, rien n'était plus clair que cette conséquence c'est donc dans la phénicie, et non ailleurs, qu'il faut chercher les Dieux de l'Egypte, puisque l'Egypte elle-même avouait qu'elle les tenait de là. Or que dit Sanchoniathon l'Historien de Phénicie? Que c'est dans la famille de Kronos, et de son temps, qu'ont vécu les Elohim, ou ceux que l'on a apothéoses et pris dans la suite pour les Dieux de l'univers, Cronos suivant l'histoire Phénicienne est Abraham. On va en être convaincu, et c'est une remarque qui ne nous est point particulière, puisque Vossius, puisque Bochart, puisque M.Huet, et vingt autres, en parlant de Sanchoniathon, l'ont faite; il est vrai, ils n'ont pas su en tirer les inductions nécessaires, mais c'est ce que je vais exécuter. Ainsi pour aller de suite, reprenons le texte, et parlons d'abord de Sydyk, de Mysor et de Taaut.

De Miser vient Taaut, c'est Taaut qui trouve, c'est-à-dire, invente l'Ecriture ou les premiers caractères alpte-bétiques ; les Egyptiens l'appellent Thoo, ceux d'Alexandrie en particulier le nomment Thot. Les Grecs ont traduit ce nom par Hermès.

Il s'élève ici des difficultés qu'il faut résoudre.

1° Comment Miser a-t-il pour fils Taaut ? Ce Taaut a-t-il été le Trismegiste? Trismegiste, selon Sanchoniathon, vivait du temps de Kronos.

2° Si Sydyk est Noé, comment ses enfants sont-ils appelés Dioscures ? Et n'en doit-on pas conclure avec Bochart, que selon l'Auteur Phénicien, Noé était Jupiter ?

3° Comment est-il dit qu'ils trouvèrent le vaisseau ? Sydyk ou Noé, ne l'avait-il pas trouvé avant le Déluge ?

4° Le texte de l'Auteur Phénicien fait entendre que ce fut alors qu'on trouva les herbes, la guérison des morsures des bêtes venimeuses, les incantations, ou l'art de guérir par amulets ou par des paroles. A quoi cela peut-il avoir rapport ? Voici nos réponses.

Réponse à la première question

Taaut, selon Sanchoniathon, dans les lignes qui suivent, a été le conseiller de Kronos, et Kronos chez lui est Abraham. Cela étant, Taaut n'a point été le fils immédiat de Sydyk, l'Auteur Phénicien ne devant plus parler de la race de Miser après Taautus, il était naturel que parmi les descendants de Noé, il choisit d'un côté Miser, à cause de Misraïm ou de l'Egypte qui en tire son nom ; de l'autre Taaut, un des mortels les plus illustres, et celui qui par son esprit avait joué un plus grand rôle.

Noé a vu ses petits-fils et arrière petits-fils, on n'en doute point. Miser ou Misraïm par conséquent ; Taaut, cela est possible ou impossible selon les divers systèmes de chronologie. Il est toujours clair que l'Historien passe ici fort légèrement sur les autres descendants de Sydyk, pour venir à l'Histoire des enfants d'Upsistos (de Sem) et, en cela il fait la même chose que Moïse.

Mais qu'est-ce que c'est que le nom de Taaut ? Dans la Grèce, dès le temps de Platon, les Sages savaient que le nom Egyptien de Mercure était Taaut. Le faux Trismegiste l'appelle Tat. On met aussi plusieurs Mercures, un appelé Phoas, qui selon quelques Auteurs est le Trismegiste ; deux ou trois autres d'une moindre réputation.

Il y a de plus, quelques Ecrivains qui distinguent l'Hermès des Mercures, Enfin, on nous dit ici, et c'est une note du Traducteur, que ceux d'Alexandrie le nommaient Thout. Il nous fait entendre que les Grecs avaient alerté ce nom, et que chez les Egyptiens la véritable prononciation était Tant, en cela il ne se trompe point.

Au reste, les Grèce ne l'ont bien connu que sous son nom de qualité (Hermès, interprète) et il paraît chez eux très rarement sous celui de Taaut ou Taautos. On demande comment est-il descendu de Misor, si tout est péri par le Déluge ? Sanchoniathon se serait-il trompé dans les générations qu'il assigne ? Il n'a pas prétendu mettre entre ses personnages de la fraternité : et des trois enfants de Noé, un certainement a été le père des ancêtres de Taaut, et contemporain de Noé même, ce qui nous suffit. D'ailleurs comme je l'ai déjà dit : quel extraordinaire ? Taaut aura été jugé d'une autre famille ; Sanchoniathon lui a donné une souche, en même temps qu'il en donnait aux autres hommes de ces temps-là. Mais j'en parlerai plus amplement dans les chapitres qui vont suivre.

Réponse à la seconde question

Voici pour la seconde question une réponse aisée. Le Dioscure est de la façon du Traducteur ; or, ou il prenait Sydyk pour Jupiter, comme Bochart et les autres l'ont fait, et alors il était naturel qu'il rendît ^Bnai-bni Sydyk", fils de Noé ou "filii Justi" fils du juste, par les Dioscures.

On verra dans les articles de Zeus, ce que c'était que les Cabires les Corytantes et les Samothraces ; ou il l'entendait génériquement des enfants des Dieux, cT est-à-dire des hommes parents des Dieux et alliés à leur famille et

alors il n'a point tort, parce qu'en effet, les descendants de Noé l'étaient. Au reste^ici ce sont différentes traductions, et elles prouvent que Héraklès, après avoir rendu le bené tsaddiq par filiJovis, ajoutait pour l'éclaircir ces différentes idées quoique prises du paganisme.

Réponse à la troisième question

La troisième question est décidée par l'Écriture. L'instruction que l'on y donne à Noé pour l'Arche, suppose qu'il connaissait la navigation, mais qu'il n'avait pas encore l'art de construire un vaisseau dans toutes les formes. Les choses font toujours quelques temps à se perfectionner, et ses enfants ne manquèrent pas d'être frappés de l'utilité d'une invention qui venait de les préserver de la mort.

À l'égard, de ce qui suit pour les Simples, ou Herbes; Médicinales, cette invention est attribuée à Asclépios ou Esculape, dont il est parlé sous Kronos ou Abraham : Asclépios est le dernier des autres descendants de Sydyk, et il se trouve pourtant au nombre de ces Cabires ou Dioscures ; c'est ce qui nous montre encore à n'en point douter, que Sanchoniathon n'a point eu dans l'esprit une filiation immédiate, et que tous ces Dioscures selon lui, n'ont existé que plusieurs siècles après Sydyk, comme en effet on le trouve dans toutes les Histoires, soit Grecques, soit Orientales. Kir la suite, nous aurons lieu de déduire au long l'histoire de Mercure ou Hermès, d'Esculape ou Asclépius, et de leurs frères ou parents ; mais le texte de l'Auteur Phénicien nous appelle ailleurs, et il faut d'abord connaître ce que c'est qu'Elion ou Altissimus le fils de Tsydyk et ancêtre (le premier de la ligne d'Ouranos grand-père de Jupiter.)

Fourmont passe ici à la onzième génération sans avoir désigné explicitement la dixième que nous supposons celle que nous avons abordée ci-dessus, Aussi voir son tableau.

ONZIEME GENERATION

Elion = Sem. Beruth. Biblos. Tharé = Ouranos. Abraham = Kronos, ou Ilus, Betylus. Dagon. Atlas = Lot.

L'Auteur Phénicien vient ici à la 'onzième génération, c'est celle de Sem. De là, laissant plusieurs de ses descendants, il passe tout d'un coup à celle d'Ouranos, ou la dix-neuvième, qui est celle de Tharé ; en quoi il est conforme à la Genèse.

Ouranos fait la vingtième et a quatre fils.

1° Ilus, autrement Kronos, c'est Abraham

2° Betylus, c'est Batuel

3° Dagon, il ne nous est pas connu par la Genèse

4° Atlas, pour Atôlas, qui est manifestement Lot.

Il y a ici deux remarques du Traducteur, que l'on doit distinguer du texte de Sanchoniathon ? L'une sur la dénomination du ciel, en grec ouranos, l'autre sur celle de la terre gué. C'est à nous à bien peser la suite de ces générations : si

Tharé est Ouranos, Abraham est Kronos, Isaac doit être Sadid, et Sadid Zeus ou Jupiter. Dans la-première et la plus ancienne Mythologie, Jupiter a deux enfants mâles, Osiris et Typhon : Osiris ne saurait être autre qu'Esau ; Typhon autre que Jacob. Tous faits que nos preuves vont rendre incontestables.

Or, comme c'est de la famille de Kronos que l'on a pris les Elohim ou les Dieux, je déduirai en même temps ici les histoires de Tellus, de Shé, de Minerve, de Gérés, de Proserpine, d'Ascalaphus, de Pluton et en un mot de tous les grands Dieux ; et on va voir qu'originaires de la Phénicie, ils ont été adoptés par l'Egypte. Voyons d'abord Upsistos, reçu par toute la Grèce. Quoiqu'elle y en ait ajouté quelques uns de sa façon, Sanchoniathon est le seul qui nous les découvre. Mais, en même temps,

1° Upsistos (très-haut) est une traduction du Phénicien Elyon et Elion est manifestement Sem. L'Upsistos de Sanchoniathon n'a jamais été autre que Sem. Sem ne signifie-t-il pas Atlas et tout seul, le Haut ou le Grand de Sama en Arabe, du Phénicien ou ancien Hébreu schamah (être haut) s'est nécessairement formé Sem.

2° la femme de Sem s'appelait selon quelques Auteurs Arabes Thalita mais cela paraît bien nouveau ; selon les Anciens, Berouth, cela est plus vraisemblable.

J'ai pensé ici deux choses, la première que Berouth faisait peut-être allusion au Berith, ou à l'Alliance dont il est parlé Genèse.9. v. 9.

La seconde, que lorsque Sanchoniathon nous donne Berouth pour la femme de Sem ou Elfoûn, comme jusqu'ici l'origine du nom de Berouth, ou Berythe.

Que cette Ville soit une des plus anciennes de la Phénicie et du monde, on n'en peut douter. Elle s'est appelé Berytos Diospolis, Foelix Julia, et a-eu ce dernier nom à cause d'une Colonie Romaine ; son véritable nom est Berout, et selon Etienne de Byzance, ce nom lui a été donné à cause de ses eaux, car Ber en Phénicien est beer.

La plupart des Villes et des Bourgades ont commencé par des puits ou des fontaines ; on bâtissait autour quelques maisons, cela est ordinaire partout ; mais dans les climats chauds les puits sont d'une autre conséquence, comme l'histoire de la Genèse le prouve : ainsi Birout ou Beerot, à cause des eaux et des puits, parce que béer ou bir chez les Phéniciens, signifie un puits : Istioee dit que les Phéniciens nomment la force birout, et que c'est de là que la Ville de Berith a pris son nom, ce qu'assura aussi Helladius. Cette dernière étymologie est selon Bochart, pour abbirout, Mais j'aime autant la première beirut puits : et il n'y a non plus aucune répugnance, qu'elle ait été ainsi nommée de Berout femme de Noé. Combien de villes, et dans l'Ecriture et ailleurs, tirent leur nom, les unes d'un homme, les autres d'une femme?

3° De Sem ou Upsistos, Sanchoniathon descend à Tharé; il l'indique de plusieurs façons, puisqu'il le nomme Autochtone, et Epigée os et Ouranos. L'argument est simple. Kronos est Abraham, Ouranos est donc Tharé : selon toute la terre il a pour père Ouranos, en Grec Tarra, en Hébreu Therahh.

Pourquoi Tharé est-il appelé Epigéos ou Autochtone? Il est facile d'en deviner la raison. C'est, par contrariété ou par comparaison à son fils Kronos.

Dans les races précédentes, Autochton a été employé pour Agricola. Ici c'est autre chose, la signification est plus régulière, il veut donc dire, qui n'est point sorti de son pays, qui a voulu y mourir. Abrahama voyage et quitte sa patrie, Tharé lui, est opposé et reste dans son pays.

4° Le nom de Tharé, ceux de ses pères, Nachor, Sarug, Rehu, ont-ils été donnés à dessein ? Il est assez difficile de l'affirmer ; mais pour Ouranos, Kronos, Zeus, l'Historien de Phénicie, et lui seul, on ne saurait trop le répéter, nous en donne la véritable étymologie. On trouve bien que Jupiter est fils de Kronos, que Kronos était fils d'Ouranos, et celui-ci fils d'Acmon ; mais une chose étonnante, jamais aucun Mythologiste a-t-il osé dire qu'il savait la cause de ces dénominations ? Et n'a-t-on pas été obligé de les prendre telles qu'on nous les avait données ? On y a cherché ensuite mille allégories ; à la fin, les sages ont avoué qu'ils n'y connaissaient rien. Je dis moi que les voici découvertes, et de plus historiquement. Mais venons à la preuve. Tharé a eu plusieurs noms entre autres celui de Tharé,⁵⁹⁰ celui d'Azar, etc... Son nom patronymique est Ouranos ; c'est en Syriaque Urana, Ourien, ou l'homme de Our, rien de plus sensé, il y habitait.

Puisqu'Abraham était sorti ex Ur Chaldeorum, et qu'Ur en Hébreu es-Our, en Chaldaïque, et Syriaque, Oura, qu'on demande d'où était Tharé, la réponse est d'Ur, plutôt Oura en Chaldée ; mais quel était le Patronymique d'Our, en bon Chaldaïque ou Syriaque ; c'est Ourano- Ouranoo. Voilà donc ce que l'on cherche depuis 3000 ans, la raison du nom d'Uranus, et certainement une de ces étymologies qui n'est pas à rejeter. Mais bien plus, elle fait apercevoir tout d'un coup l'équivoque d'entre Ourano l'homme, et Uranos le ciel ; l'un vient d'Ur, Oura, comme ville, l'autre d'Ur, Oura, en tant qu'il signifie lumière ; et quiconque ne sent pas cela, ne sent rien.

5° Mais comment les Mythologistes appellent-ils le fils d'Ouranos, n'est-ce pas Kronos ? Or Kronos, mot que les Latins ont traduit par Saturnus, en Chaldéen et en Syriaque, ne signifie-t-il pas encore l'homme de Charam ou le Charranien, et ce Charranien est-il autre qu'Abraham ? Voilà donc encore l'origine et l'origine indubitable du nom de Kronos. Rien de plus admirable que cette descendance donnée par le seul Sanchoniathon, comme rien de moins vraisemblable que toutes les étymologies que l'on en a controuvées ; car qu'est-ce que Kronos de Koren, dévorer, ce qui est cependant fort spirituel, (Toumem. Jour de Trev. Decemb. 1701, p. 97) ou de queren corne, etc., comme le croit Cumberland, en comparaison d'une dénomination de demeure, qui est de toutes les langues et de toutes les Nations ?

6° Ouranos ou Tharé, en hébreu Thérach, a pour femme Terra ou Titée, de Thérach naturellement est Terra, la Dame Terra : le féminin confondu ensuite par les Latins avec quelque raison, puisque c'est la traduction de fit, d'où les Grecs ont fait leur Tithea. Selon Hésiode, le Ciel est fils de la Terre. C'est une méprise,

elle en fait sur le cham son mari. Voilà Kronos, Saturne, Abraham (puisque c'est le même homme) fils d'Ouranos et de Gué, ou Terra.

7° Ouranos a de Thitée quatre enfants.

1°- Ilus autrement Kronos, c'est Il robuste, fort, terme hébreu commun : Kronos était un nom Patronymique, Abraham un nom de qualité, et Dieu en l'augmentant le lui conserve comme un nom de qualité : quel a été son nom propre ? Il, Ilus⁵⁹¹.

2°- Betylus, ce n'est ni le Beil-el de la Genèse, comme Bochart, le Père Calmet et vingt autres se le sont persuadés ; ni le Battâl, en Arabe, brave et vaillant, ce que Cumberland a pensé. Quoi donc ? L'Ecriture nous le donne elle-même, c'est Batuel père de Laban, et f l'ère d'Araham, prononcé en Phénicien Batûl ou betûl, l'a éclipsé.

3°- Dagon, ce nom est expliqué par le Traducteur, Siton producteur du blé ; il le croyait formé de dagan, frumentum, et c'est aussi l'opinion de plusieurs savants, comme d'Arias Montanus, de Pagnin, de Bochart ; et l'on prouvera dans la suite que ce fut de son temps que la culture du blé fut bien connue.

4°- Enfin Atlas, il le donne à Ouranos pour dernier fils et cela est très remarquable, comme on va le voir.

La Théogonie fait Atlas fils de Japet et de Cyclamene, frère de Msnort Menoece, de Promethee et d'Epimethee : elle parle amplement de la vigueur à soutenir le Ciel de ses épaules. Lisez Hésiode, Homère, Virgile, Ovide, tous les Poètes ; en un mot, ils se sont copiés là-dessus, et d'une expression métaphorique d'abord, ils ont composé une Histoire réelle. On convient cependant assez que ce soutien du ciel doit s'entendre de la connaissance que son assiduité à spéculer lui avait acquise de tout le ciel et des mouvements célestes» Or» comme les faïens n'ont jamais connu leur Uranus, leur Kronos et que les voici trouvés, de même aussi Atlas dernier fils d'Ouranos, est nécessairement Otia ou Atla, par transposition pour Lotas, ce que je prouverai dans la suite plus au long.

Lota ou Otia fils de Charan et neveu de Kronos ou Abraham accompagna son oncle dans les voyages en Egypte et ailleurs. L'on sait que selon tous les Anciens, c'était Abraham qui avait porté la connaissance de l'Astronomie en Egypte et tout ceci le confirme.

Retenons bien ceci, Tharé-Ouranos, l'habitant d'Our, Abraham-Kronos, l'habitant de Charan ; Lota. Otia ou Atla petit-fils d'Ouranos ou de Tharé Lot par conséquent. Nous dira-t-on que ces arguments sont faibles ? Mais Sanchoniathon nous fournit encore de quoi les appuyer.

Preuves Nouvelles et très évidentes que Kronos est ABRAHAM

Il y a des caractères auxquels on reconnaîtra toujours Abraham. Il est l'Auteur de la Circoncision, il a eu un fils qu'il a lié et voulu sacrifier, de son temps, il arrive une grande famine, auparavant il a été obligé de sortir de son pays : selon tous les Orientaux, il y avait essuyé de grandes contradictions, souffert bien des peines, etc... Son nom est Pater magnus, à ces caractères Abraham est-il méconnaissable ?

Or ces mêmes caractères que l'Ecriture attribue à Abraham, sont justement, du moins les principaux, ceux que l'Auteur du Fragment donne à Kronos ou Saturne.

Il est à propos d'en mettre ici sous les yeux une partie, les autres paraîtront dans la suite de ces notes.

1° Une famine et une peste étant venues, (dit l'Auteur Phénicien) n'est-ce pas la famine d'Abraham ?

2° Il sacrifie son fils unique (Ihoud) en holocauste à son père Ouranos. On pourrait soupçonner qu'il y avait laschamaim, au ciel, et que patri ou la mention d'Ouranos, comme père de Kronos, est de la façon du Traducteur⁵⁹². Quoiqu'il en soit, c'est un païen qui parle : mais peut-on s'y tromper, et ne voit-on pas là Abraham et tout le sacrifice d'Isaac ?

3° Mais ces paroles sont au-dessus de toute conviction : il se circoncit et obligea tous ses gens de le faire comme lui.

Doute-t-on que la Circoncision ait pour Auteur Abraham, et doutera-t-on qu'elle ne soit dans l'Historien de Phénicie telle qu'elle est décrite dans la Genèse, ? Gen, 17. 26.

Je parle aussi d'autres circonstances que l'Auteur du Fragment confond, par exemple, ce qu'il dit de la femme d'Ouranos, qu'elle fut prise dans un combat, et que Kronos la donna en mariage à Dagon : il ne faut pas être bien clairvoyant pour sentir que c'est l'histoire de Sara un peu détournée ; ses guerres avec ses parents, sa Harpe ou ce coutelas dont les Païens ont tant parlé, etc.. Qui ne remarque l'espèce d'allusion ou convenance à l'histoire de la Genèse,

Rien donc de plus fixe que ce point de Sanchoniathon : Abraham est le Kronos ou le Saturne des Grecs et des Latins. Ce n'est donc point un Kronos donné par hasard, ni qui porte ce nom par rencontre. Il est fils d'Ouzanos, comme tous les Mythologues l'ont dit de Kronos ou Saturne. Et si l'on en veut davantage, il est petit-fils d'Acmon, car Acmon est la traduction simple du mot de Nachor. Scaliger, Bochart, Vossius le père, le P. Thomassin, M.Huet et plusieurs autres s'en sont doutés, ont reconnu Abraham pour Saturne. Mais ils n'ont pas senti cette preuve invincible, qui entre les autres circonstances historiques, se tire nettement des lieux de leurs demeures. Ouranos, Tharé, ou l'homme de Our, Kronos, Abraham ou l'homme de Chron ou de Charan ; quelquefois de l'interprétation de leurs noms, comme Nachor, Acmon, l'homme

au nez pointu et c'est aussi ce qui a échappé à Cumberland, qui comptant les générations de Sanchoniathon, et les comptant mal, sous le prétexte que les sacrifices des victimes humaines étaient fréquents chez les Phéniciens, a donné à un autre ce qui n'était dit que d'Abraham. On ne doit pas séparer ces circonstances, Kronos, sacrifiant son fils, Kronos auteur de la circoncision, Kronos, le Charanien fils d'Ouranos, le seigneur d'Our : nier qu'il s'agisse ici du seul Abraham, c'est être aveugle d'esprit et d'un aveuglement irrémédiable.

Continuation sur Ouranos et sa famille

Tharé-Ouranos avait pour femme, c'est-à-dire pour la première de ses femmes, Tit ou Terra, de sorte que leurs enfants s'appelèrent les Titans ; c'est l'adjectif dérivé de Tithe. Les Grecs mal informés de toutes ces histoires qu'ils n'apprenaient que par des ouï-dire, les défigurèrent par la suite en les amplifiant; et de petits démêlés ou disputes de famille qui purent bien aller à quelque décision par les armes, mais qui n'étaient pas sortis de la Phénicie et de la Chaldée, ils forgèrent des guerres telles qu'il semblait que le ciel, la terre, toutes ses régions y eussent eu part. Sanchoniathon nous apprend que Ouranos ou Tharé peu content de sa femme, mère d'Abraham ou Kronos, l'avait en quelque façon abandonnée que pour la venger de ces mépris, Kronos devenu grand, usant des conseils d'Hermès Trismegiste son Secrétaire, fit la guerre à Ouranos, le vainquit; il est parlé dans cet article d'Hermès ou Mercure, de Minerve, de Proserpine, etc.. Mais comme c'est Ouranos et Kronos qui y jouent le plus grand rôle, c'est aussi d'eux seuls que nous traiterons. Montrons d'abord dans Hésiode ce que les Grecs avaient appris de ces démêlés par tradition. Ce sont ces sortes de ressemblances qui ont fait croire à quelques gens que le texte de Sanchoniathon était forgé sur Hésiode; mais pourquoi ne pourrions-nous pas dire à notre tour que les vers d'Hésiode ont été faits sur les récits informes des Phéniciens, tels qu'il y en avait de son temps dans toute la Grèce ?

Tout cet article est donc presque le même dans Hésiode. Ouranos eut encore de quelques autres femmes plusieurs enfants ; le Poète ne nous marque point ces femmes, mais il se sert à peu près des mêmes termes, lorsqu'il nous fait le détail des mécontentements de Gué ou Terra.

Ouranos, dit Sanchoniathon, tâchait de faire périr les enfants qu'il avait eu de Gué, et cela l'obligea de demander du secours contre son mari. Hésiode Theog. v. 55.

a) Les enfants qui naissaient à Gué de son mariage avec Ouranos, étaient haïs de leur père. (C'était effectivement des enfants formidables). Mais dans la suite, lorsqu'il lui en vint, elle les cachait dans des cavernes, et elle ne les lui montrait plus. Ouranos se plaisait à ces manières cruelles, et Gué en gémissait, en avait toujours le cœur serré. Cela posé, faisons attention aux circonstances des temps, et nous trouverons que rien n'est moins fabuleux ni plus juste.

Tharé, selon le Livre de Josué, était idolâtre, et selon tous les Orientaux, il est un des Auteurs de l'idolâtrie. Lors donc que la femme Thit, attachée à la

véritable religion, le vit, par politique ou autrement, donner dans des cultes idolâtres, outre les déplaisirs qu'il lui causait peut-être d'ailleurs, elle se crut obligée de s'élever contre lui ; division dans la famille : quelques-uns de ses enfants s'attachent à leur père, d'autres s'en séparent. Est-il quelque modération dans les guerres de Religion ? L'Ecriture ne dit rien de ces combats domestiques ou publics ; mais osons conjecturer qu'il y en eut, et de violents. Ahraham paraît avoir été un homme paisible, mais les Anciens : si l'on s'en rapporte à toutes les Traditions Orientales, il était tous les jours fatigué par mille altercations avec son père, ses frères, ses compatriotes. Dieu pour le conserver, lui, la religion, les sciences, etc. lui inspire le dessein de sortir de Chaldée ; l'Ecriture dit qu'il avait avec lui Tharé, mais Tharé était alors décrépète, et qui sait s'il était avec Abraham de bon gré ? Voici donc ce que l'on peut penser.

Tith, Titaea ou Therhah, c'est-à-dire, la femme de Tharé déclare à son mari, Tharé-Ouranos une guerre ouverte, met Abraham dans son parti, le fait sortir de Ur, son pays natal, pays où par l'invention des arts, il était fort considéré ; enfin le mène à Charan, d'où lui Abraham est surnommé Chronoo ou le Charanien. Selon les Mythologues, Kronos dépossède Ouranos son père, il le chasse et l'éloigné de ses Etats.

L'Histoire de l'Ecriture, toute abrégée qu'elle est, jointe aux traditions Orientales, représente les mêmes faits. Quelle est l'espèce d'acquisition que fait Abraham à Charan et ailleurs ? Des Prosélytes ou des partisans qu'il affiliait à son parti. Abraham selon Nicolas de Damas, et selon les premiers Historiens du Paganisme, était un roi puissant pour ces temps-là. Est-ce que la grandeur et la puissance ne se jugent pas par comparaison ? Il y avait des rois plus puissants qu'Abraham, il était aussi plus puissant que plusieurs autres, témoins ceux qu'il vainquit, Amraphel, etc...

La conformité entre les traditions païennes et l'histoire de Kronos plus âgé saute encore aux yeux. Saturne dévorait ses enfants. Titan exigeait de lui qu'il n'élève aucun mâle. Lorsque Rhéa enfantait un mâle, les enfants des Titans, étaient là tout près, et ne manquaient pas de s'en défaire. On ajoute que Rhéa pour empêcher Saturne de dévorer Jupiter, comme il avait avalé les précédents, lui présenta une pierre, et bien plus, selon les Anciens la pierre que Rhéa lui donna à la place de son fils, s'appelait Boetylus.

Pour peu qu'on fasse de réflexion sur les mots Phéniciens qui pouvaient exprimer ces idées, on sent tout d'un coup qu'elles sont fondées sur des termes ambigus, et qu'il a été très facile de prendre une idée pour une autre.

Bla' en Phénicien et en hébreu, signifie également dévorer et perdre bien vite⁵⁹³.

Eben en Phénicien et en Arabe signifie également pierre et fils.

Perdre ses enfants, c'est ce qu'on suppose être arrivé à Kronos ou Abraham. On a donc interprété les termes de deux façons ; par la première, Kronos perdait ses enfants fort vite, et de là on a dit qu'il les dévorait. Ensuite la

similitude des 2 mots grecs Kronos et Chronos, Saturne et le temps a confirmé l'interprétation. Mais Abraham n'en avait point eu. Il en était privé. D'ailleurs, il s'agit ici d'une narration païenne, et s'il est prouvé que le Kronos des Phéniciens est Abraham, on n'a plus rien à nous demander. En cas que cette explication ne plût pas, en voici une autre tirée de la Genèse même, et à laquelle on ne peut se refuser. Pourquoi Sarah, qui est Rhéa, donne t-elle Hagar à Abraham ou Kronos? tachat ben prosilio, à la place d'un fils, et cela est très expressément marqué. Or, que signifiait en Phénicien hagar ? Une pierre. Ne dit-on pas encore en Arabe hhagar, ou hhagiar, lapis ? Remettons la phrase en hébreu ou Phénicien d'alors, "et dedit Sara pro silio, Abrahamo viro sao hagar, id est, lapidem". De quelque façon qu'on l'explique, la méprise vient des Phéniciens, qui étant à moitié Arabes, ont donné lieu à toutes ces erreurs.

Cronus devenu homme, et usant des conseils et des secours d'Hermes, le Trismegiste, (car celui-ci était son secrétaire) pour l'honneur de sa mère s'oppose aussi très souvent à son père Ouranos.

Gronos avait dans sa maison Perséphone et Athena, c'est-à-dire Proserpine et Minerve.

La première mourut fille : par l'avis de la seconde et d'Hermes, Cronos se fit faire des coutelas et des piques de fer etc.. C'est dans ce même âge encore qu'existaient Pontus, Typhon, et Nérée le père de Pontus (Bontous).

MERCURE

Qu'il n'est point différent d'Eliézer

Il suit ici trois articles importants.

1° Celui de Mercure Trismegiste, on dit qu'il a été le Secrétaire de Kronos ou d'Abraham.

2° Celui de Perséphone et d'Athene, on les donne pour les filles au même Kronos.

3° Celui du sabre et de la pique, on en attribue l'invention ou la façon à Athena et à Mercure.

Parlons d'abord de ce dernier : 1° de l'aveu de tous les savants Mythologistes, Mercure⁵⁹⁴ vivait du temps d'Ouranos et de Kronos, il y aurait ici une discussion chronologique à faire.

Les Dynasties d'Egypte mettent un Merkeres dans la cinquième Dynastie, qui est des Rois d'Elephantis, et un autre dans la précédente qui est la quatrième, des Rois de Memphis.

Merkeres était-il un nom adjectif ? S'il désigne une qualité il se peut faire qu'elle ait été attribuée à plusieurs autres dont nous n'avons que les noms propres. Je dis deux choses : 1° que le Bontous de la seconde dynastie des Thinnites est l'Hermes dont parle Sanchoniathon. 2° Que ce même Bontous est Eliézer, l'Intendant de Kronos ou Abraham. Voilà une opinion bien extraordinaire : n'importe, elle est vraie.

D'abord, on doit se souvenir de ce principe. Les Rois d'alors n'étaient maîtres que d'un petit nombre de villes ou de petits cantons : en Egypte, comme dans la Phénicie, il y avait plusieurs de ces Rois, partout les terres encore mal peuplées étaient au premier occupant : et ceci arrivait surtout dans les lieux propres aux pâturages. Qui doute à présent que les Egyptiens dans leurs Dynasties, n'aient compté plusieurs de ces petits Rois ? Rien donc ici de surprenant, lorsque l'on dit que Kronos, c'est-à-dire, Abraham devenu puissant en Egypte, ni Hermès, son Intendant, seigneur ou Dynaste d'une contrée dépendante de l'Egypte. Ce Royaume d'Hermès était du côté de la Phénicie.

J'ai dit qu'il ne s'agissait point ici des deux derniers Merkeres mais du Bontos de la seconde Dynastie de This. On en verra les raisons ailleurs Il y a ici deux choses qui prouvent invinciblement ce que j'avance. La première le nom de Bontos ; diffère-t-il de celui d'Ezer ou d'Eliezzer et n'est-ce la traduction "Eliezzer = Bontos". Eliezzer était l'aide, le messenger, le conseiller d'Abraham ou Kronos, La Genèse est donc ici parfaitement conforme à l'Auteur Phénicien, et réciproquement. Mais comme on pourrait douter si le Bontos des Dynasties est le même par le nom, c'est-à-dire doit être lu Boethus et non Boechus ; voici la seconde à laquelle il n'y a point de réplique. Manethon dans le catalogue des Dynasties, par un hasard tout pur, (car il n'a point coutume de le faire) ajoute sous Boethos cette note ; "Sous qui la terre s'entrouvrit auprès de Bubastis, ce qui fit périr beaucoup de monde".

Que dira-t-on ici ? Une telle circonstance arrivée du côté de Bubastis ou vers la Palestine, et celle de Sodome arrivée du temps d'Eliezzer ou du Bontos d'Abraham, ne sont point de ces faits ordinaires et coutumiers, mais en même temps s'ils sont si semblables, qu'il n'est pas permis de ne pas les prendre pour le même.

Mais donnons-en une troisième qui décide ici toute question. Quel était le premier nom d'Ahraham ou Kronos ? C'était Ilus, selon Sanchoniathon. Oublierons-nous que Mercure était le serviteur fidèle d'Ilus ? Que c'était pour cet emploi qu'il avait été mis au nombre des Cabires ? Et enfin que Kadm-Ilus en Phénicien signifie tout simplement servus Ili ? Combien tout ceci sera-t-il confirmé, lorsque l'on verra dans la suite, que ces Cabires ont effectivement été les maîtres d'Eliezzer ?

Le Mercure dont il est parlé ici, est donc l'Eliezzer d'Abraham, le Bontos des Egyptiens, le Cadm-Ilos des Grecs et des Romains. Qu'on ne nous chicane pas sur ce que celui de Sanchoniathon paraît Syriaque ou Phénicien ; le damné cheq de la Genèse nous prouve qu'un homme comme Eliezzer, (c'est lui ou son père qui a donné son nom à la ville, de Damas), qu'un tel homme, dis-je, devait être la première considération, et en Egypte et en Syrie,

Nous ne devons pas nous mettre beaucoup en peine de devant toutes les folles idées, qu'ont débitées les Poètes sur le compte de Mercure.

Mais la seule attention, qu'il y a à faire, c'est cela : Mercure a été illustré en Egypte, en Arabie, en Phénicie ; et les Grecs l'ont connu de deux côtés, par

l’Egypte, et par la Mauritanie. On lui a donné le nom de Marchant : voilà le Kanaani de l’Ecriture : il était donc Cananéen : serviteur de Kronos, il était donc de son temps : c’est Abraham ; coelo pater dit Ciceron : il était donc de la génération d’après Tharé, fils d’Atlas, cet Atlas est pour Atolas, avec la transposition des lettres de Alotas : par là nous apprenons qu’il y avait deux traditions sur Mercure ; l’une, des Ammonites ou Moabites enfants de Lot, qui le faisaient fils de leur père commun ; l’autre, des Phéniciens et des Egyptiens, qui le revendiquaient aussi, et le faisaient de leur nation. Quoiqu’il en soit, il est certain que, pour la circonstance du temps, anciennement tous les Auteurs profanes se sont accordés à le mettre sous Kronos ; aujourd’hui tous les Auteurs Chrétiens et Mahométans placent un Hermès dans le même siècle.

Après les preuves, que nous en avons données, nous croyons que personne ne doutera plus que Cadmilus ne soit Eliézer ; mais comme ici tout est lié, et qu’on va voir dans la même famille Minerve, Pluton, Ceres, Proserpine, les trois grands Cabires, etc... à mesure que nous avancerons, on sentira aussi les ténèbres, s’il en reste quelque peu, se dissiper et disparaître.

Ensuite Fourmont passe à Minerve qui son nom véritable n’est pas Athéné, mais Onga. Ce nom lui est venu d’Ogga qui est le nom phénicien de Pallas, c’était donc le terme original de Sanchoniathon. Onga, Ogga se doit donc trouver dans la famille de Kronos, en Phénicien, une fille, ou jeune femme ou servante, ce serait pour les trois le même alma. Que peut être Ogga, je vous prie que l’abrégé ou une corruption d’Hagar ? Hagar mère du guerrier Ismaël, était Egyptienne : son nom dans l’Egyptien a perdu son r et c’est l’ordinaire ; le he avec un Kamets dans les langues Orientales, est presque toujours un o, ou un a d’où l’Haga des égyptiens Déesse de Saïs et l’Ogga de Cadmus. Cette métisse, mère d’Ismaël comment l’oublier, elle qui est l’origine du peuple qui a toujours eu les armes à la main ?

PERSEPHONE ou PROSERPINE, CERES, TRIPTOLEME, les CABIRES

Je passe à Proserpine, appelée en grec Persephoné, et Persephatta ou Pherephatta. Le Scholiaste d’Apollonius nous a conservé sur les Cabires le fameux ; passage de Mnaseas ; Bochart en plusieurs endroits le commente ; Marsham adopte les sentiments de Bochart. Après ces savants hommes, dans ma dissertation sur les enfers des Païens, j’ai cru pouvoir proposer d’autres vues : mais voici le dénouement de toutes les difficultés, qu’il renferme. A t-on jamais lu sur la fable rien de plus juste et de plus curieux ?

Selon Mnaseas, il y avait quatre Cabires, Axieros, Axiokersos, Axiokersa, et Cadmilos. Par Axieros, il entend Ceres par Axiokersos et Axiokersa, il entend Pluton et Proserpine ; par Cadmilos, Mercure. Mais il ajoute que selon quelques Auteurs, les Cabires se réduisaient à deux, Jupiter et Dionysius, ou Bacchus.

Cela étant, les Grecs n'étaient pas bien sûrs des Dieux que les Samothraces appelaient Gabires, or les voici : Axieros est Jupiter, Axiochersosa est Pluton, Axiochersa, non Ceres, mais Proserpine fille de Ceres ; Cadmilos, Mercure, on l'a vu, et celui-ci demeurant ordinairement dans le ciel, c'est-à-dire, avec les Dieux du ciel, il faisait souvent des voyages aux Enfers, c'est-à-dire vers les Dieux infernaux. Donnons donc l'explication d'une fable si embrouillée, et montrons que d'en chercher les personnages hors de la maison de Kronos ou Abraham, c'était perdre ses peines, Kronos ou Abraham n'avait que deux enfants, et dans ceux de Cethura, on ne nous nomme point les filles : mais on peut se persuader qu'elle en eut quelques-unes. Cethura était de Beersabée : ainsi en supposant que Perséphoné ou Perséphone est un adjectif de Beersabée, berschebonit, en lettres hébraïques, la Bersebonienne, ou le b prononcé en vav ou phe, la Persephonienne, Persephoné ou Proserpine est une femme prise dans le pays de Beersabée, Quoi de plus admirable que ce passage des Cabires est resté hébreu chez les Grecs : personne ne l'a jamais entendu, et il devient aujourd'hui par là de la dernière facilité.

Isaac est l'Axieros, Akhir-Ereds, l'héritier de la terre⁵⁹⁵ ; voilà le premier des Cabires ; ce n'est point Ceres, mais celui à qui la possession du pays est réservée; et quel est-il qu'Isaac ? La Genèse est formelle là-dessus. Deditque Abraham cunct quoe possederat, Isaac. C'est le sujet de la querelle de Sara et la réponse de Dieu y est précise, c'était Isaac qui devait être l'Akhi-Ered, l'Axieros "car c'est par le nom d'Isaac que sera appelée ta race" Gen. XXI. 12.

Ismaël est L'Axiokersos, l'héritier de Kersos qui, en grec, même a toujours signifié un lieu désertique, et jamais on ne pouvait mieux désigner l'Arabie qu'habita Ismaël, Genes. 21. 21. Habitavitque in deserto Pharan, et accepit illi mater sua uxorem de terra AEgypti⁵⁹⁶. Mais cette dernière circonstance ne détruit-elle point l'autre ? Pourquoi ? N'avait-on pas alors plusieurs femmes, plusieurs concubines, plusieurs esclaves ? C'a toujours été la pratique de l'Orient. La femme qu'Hagar envoya chercher à son fils en Egypte, était sans doute quelqu'une de ses parentes ; ce fut probablement la première ou la principale femme d'Ismaël ; et qui nous empêche de dire que Persephoné était aussi fille ou, ce qui reviendra au même, petite fille d'Abraham par Cethura, enlevée, comme on la suppose, par Ismaël, et cachée longtemps ?

Voilà l'histoire de Persephoné ou de Proserpine. Mettez Persephatta pour Persephoné, ce sera encore Berschevattah, fille du pays de Bersabée. Perephatta n'en est que l'altération, et on dira la même chose de la Proserpine des Latins.

Les personnages de cette fable sont Dis ou Pluton, il est à présent connu, c'est Ismaël ; Ceres, Triptoleme, Ascalaphus, et même Zeus ou Jupiter. Pluton en Grec Aidoneus, n'est pas son premier nom; son véritable nom est l'ancien Dis conservé par les Latins ; or Dis pris de l'ancien verbe est separatus, et c'est ce qui arrive à Ismaël dans la Genèse : on le sépare d'Isaac, Gen. 25.6. Par conséquent, il est le Cabire Axiokersos de Mnaseas ; il va habiter des lieux des arides et presque incultes. Mais comment devient-il le Dieu des Enfers ? Parce

que selon l'histoire, de l'Egypte, il est le maître des sombres demeures et des habitations souterraines, en un mot le Roi des Troglodytes et des tombeaux ; j'ai montré dans ma dissertation, sur l'Enfer des Païens, que c'était dans de semblables cavernes que toute l'Egypte et les lieux circonvoisins enterraient leurs morts.

QUETURAH est CERES

Mais ce que l'on n'aurait jamais cru, il est clair à présent qu'il n'y a jamais eu d'autre Cères que Ceturah. Hésiode la fait fille de Saturne et de Rhéa, femme de Jupiter, et mère de Proserpine ; par là Proserpine est fille de Jupiter. Mais tout cela est brouillé et Ceres avait été femme, et non fille de Kronos. Hesychius ne dit-il pas qu'Achero, Opis, Helle, Guerus, Tellus et Ceres sont la même personne ? Il la confond donc avec Titée. Herodote ne dit-il pas que c'est l'Isis des Egyptiens ? Il la confond donc encore avec Isis, que je prouverai être Sarah. Le Dictionnaire grec conclut aussi pour la même chose, ainsi les Grecs ne la connaissaient nullement.

Quethura est Ceres qui provient de Cereri comme guerera de guererit. Or, Qathura était appelée Guererit de Gerare. Gen. 20 ; 1. d'où elle vient.

Kronos, c'est-à-dire Abraham a eu trois femmes, Sara, Hagar, Kethura ; Hagar est l'Onga de Danaus et des Cadméens, Agga (Hagar) est l'Egyptienne de Saïs, la concubine, et non la fille de Kronos ; Ceres Cereris est Guereri, ou une femme prise dans le pays de Guerar, et ainsi Ceturah.

Que RHEA est SARAÏ et SARAÏ est ISIS

La Mythologie toute confuse qu'elle est, confirme tout ceci admirablement ; car selon Diodore, (l. 1. p.3.) les traditions les plus anciennes des Egyptiens étaient que Saturne ou Kronos, et par conséquent Abraham, avait épousé sa sœur, et qu'il en avait eu Jupiter et Junon, desquels étaient venus, Osiris, l'Isis sa femme. Typhon, etc... ce que l'on trouvera vrai à la lettre et en tout sens ; Abraham épousa sa sœur. Gen. 20.12. "De plus, il est vrai qu'elle est ma soeur, fille de mon père, mais elle n'est pas fille de ma mère et elle est devenue ma femme", et ses fils ont véritablement été ceux dont le passage parle, on l'a vu de Dis, on va le voir de Sadid. Mais comme Sanchoniathon insère ici quelques mots de Dagon, de Demarus et de Melicerte, avant de passer aux autres personnes de la souche de Kronos, qui doit nous occuper le plus, il est juste d'en faire quelque mention.

Guerres ou démêlés entre OURANOS et KRONOS,

Conseils d'ATHENE et d'HERMES

Naissance de DEMARUS fils d'OURANOS,

chez DAGON, troisième fils d'OURANOS, et père de MELICERTE.

Par les conseils d'Athené et d'Hermes, Kronos fait la harpé, ou le cimenterre et la pique.

Hermès voyant Gué ou la femme d'Ouranos méprisée, débauche une partie des gens d'Ouranos, et les met dans le parti de Kronos qui fait la guerre à son père.

Dans le combat, une concubine d'Ouranos est faite prisonnière par Kronos.

Il la donne en mariage à Dagon, et chez lui elle met au monde Demarous, fils d'Ouranos.

Ces circonstances paraissent presque toutes étrangères à l'Ecriture, mais il y en a quelque chose dans la Théogonie d'Hésiode.

La harpé ou faux faite par Kronos est dans Hésiode.

Il s'agissait pour Gué ou la terre, c'est-à-dire, Thit ou Thitée, femme de Tharé, de trouver parmi les enfants quelqu'un qui s'opposât à Ouranos ou Tharé, son mari.

Elle leur dit, mais la crainte les empêcha tous de répondre. Kronos seul lui marqua, il ne se souciait point d'un père mal intentionné. Cela étant, le Poète ajoute que Gué le mit en embuscade, et que lorsqu'il vint pour s'approcher d'elle, Kronos le châtra⁵⁹⁷.

C'est un tour de phrase Oriental. On insinue qu'Abraham s'opposa à son père, et qu'il mit Tharé hors d'état de faire des nouveaux enfants ou prosélytes : cela est constant, soit par les traditions Orientales, soit par l'Ecriture. Les unes nous apprennent que Tharé fut un des persécuteurs de son fils pour l'idolâtrie, que ce fils attaqua ; (a) l'autre en confirmant ces idées sur l'idolâtrie de Tharé dans Josué, nous montre par la Genèse, qu'Abraham l'emmena avec lui de Ur à Charan.

2° Hermès ou Eliezer ou Kadmilus (c'est le même Mercure) débauche les partisans d'Ouranos ; comme il était attaché à Abraham, il le servit dans une entreprise aussi juste.

3° L'histoire de la Prisonnière qui fait la troisième circonstance, et celle de Demarous, qui fait la quatrième, sont visiblement des allusions. N'y en aurait point quelque une à l'histoire de Lot, fils de Haran, qu'Abraham emmena aussi avec lui, Gen. II. 31. etc... 12.4. et à celle de Sara enlevée par Abimelek, chap. 20? Autrement, il faudra dire que c'est une de ces circonstances négligées par l'Auteur de la Genèse. Pendant une vie aussi longue que celle d'Abraham, combien s'est-il passé de faits qui composeraient de gros volumes ? Croit-on que l'Ecriture, qui va à son but, raconte la millièème partie des actions de ce Patriarche ?

Le Demarus, dont il est parlé ici, est fils d'Ouranos, naît chez Dagon, règne dans la suite, et devient père de Melicerte. On en parlera ailleurs

Byblos bâtie. Atlas ou Lotas enfoui. Radeaux des enfants de Sydyk, Les Elohim. Sadid fils de Kronos est Isaac, et le Jupiter de la Fable. Typhée. Les Géants.

Il est parlé dans la suite du texte, d'un mur qu'Ouzanos fait bâtir au tour de Byblos ; d'un soupçon qu'il conçut contre son frère Atlas ; des enfants des Dioscures qui ajustent des radeaux ; des gens attachés à Ilus ou Kronos, que l'on appelle Elohim ; de la cruauté de Kronos à l'égard de Sadid son fils ; d'une défaite d'Ouranos par Kronos ; des déesses Astarté, Rhéa, Dioné, Eimarmené, et Ora, etc...

Dans tout ce Narré, il y a plusieurs choses de l'Ecriture, plusieurs particularités de l'auteur Phénicien.

A Il s'élève ici un doute. Sanchoniathon nous donne-t-il Byblos comme la première ville du monde, ou comme la première ville que bâtit Abraham ? Ailleurs, dans Eusèbe c'est Béryte qui passe pour la plus ancienne ville ; Byblos était aussi très ancienne, et il y avait, selon Pline et selon Ptolémée, une Byblos avec tout cela ce ne serait pas la première ville. Caïn avait bâti Henok, et Babel existait. Ce serait donc ici la première des villes que bâtit Abraham.

Les démêlés entre Atlas et Kronos ne sont que les démêlés de Lotas, et d'Abraham, et si le nom d'Isaac est occasionné par le ris de Saraï, son nom de Sadid provient du phénicien Shâd, lier, occasionné par le sacrifice d'Abraham. Sadid serait donc le Zeus des Fragments.

VULCAÏN = TUBALCAIN

Ainsi il n'y a eu proprement qu'un Dieu Vulcain, né avant tous les autres Dieux, par conséquent avant Sadid ou Jupiter, avant Kronos, avant Ouranos, par conséquent le Tubalcain de la Genèse, Mais en même temps, il faut avouer que quelques autres ont eu ce même nom.

MARS EST MARID

Les Histoires Orientales nous en montrent deux, qui l'un et l'autre ont fourni, les noms sous lesquels Mars a été connu. Le premier donc et l'unique Dieu Mars a été Nemrod ; Nemrod suivant les Auteurs Arabes, et Marid ont la même signification ; ce qui est effectivement conforme à l'analogie. Que de Marid, Mared ou Mard ait été formé l'ancien nom Marts, Martis ; que de Marodd, par transposition Mavvord, soit venu celui de Mavors, comme de l'Hypheil du même verbe au participe Mamered, par abbréviation Mamerd, s'est dérivé celui de Mamerts, Mamertus : ce sont des étymologies, qui jointes à l'histoire de l'Ecriture, prouvent incontestablement que le Mars des Anciens n'est autre que Nemrod. Comme dans ces temps-là on portait ordinairement plusieurs noms, il se pourrait bien faire que Nemrod eut aussi été appelé Azzar ; dé-là aurait été par transposition, la dénomination des mois Adar chez les Hébreux, comme le Mars des Latins vient de Mard ou Nimerod : Mais l'histoire

Arabe nous apprend qu'il y a eu un Azzar : quelques-uns l'ont confondu avec Tharé ; d'autres le font fils de ce Patriarche ; on consultera ici d'Herbelot et le docteur Hyde. Je suis porté à croire qu'il n'en était que petit-fils, et celui-même, qui après les guerres d'Ouranos ou Abraham contre ses frères, raccommodé avec Isaac ou Sadid par Rebecca ou Junon, passa avec eux le reste de ses jours, sous la protection de celle-ci ou aida même Osiris dans ses entreprises avec Hercule ou Mercure ; car la Mythologie met tous ces Dieux d'un même âge ou à peu près.

OSIRIS EST ESAÛ

Osiris, selon tous les Mythologues, étant fils de Jupiter, devient encore un point fixe, qui règle assurément toute la généalogie des Dieux ; mais en même temps, il démontre la vérité de l'histoire de Sanchoniathon. Je dis donc et je soutiens ce que toute la terre a ignoré, qu'il n'y a jamais eu d'autre Osiris qu'Esäü fils de Sadid, c'est-à-dire de Dis-Deus ou d'Isaac : et que si ce Dieu a été le plus illustre des Dieux Egyptiens, c'est qu'effectivement Esäü avait été un des grands Monarques, ayant régné sur l'Idumée, sur l'Egypte, sur la Lydie, et sur les Indes, qu'au reste son culte y a été introduit par les Pasteurs, d'où il a passé à toute l'Egypte, et que plus de 200 ans après Esäü, il n'y était pas encore au nombre des Dieux. Toutes ces propositions sont très paradoxes, surtout la première ; mais on en jugera par les preuves.

Pour faire sentir la justesse de ce sentiment, il suffit presque d'examiner les noms et les principaux traits qui ont toujours caractérisé Osiris. De rapporter ici les différentes pensées des Mythologues et des Historiens, cela serait infini. Les uns l'ont cru Misraïm fils de Cham (Bannier, tom. I. pag. 360. Macrobe, etc...) et cela peut être appuyé par Diodore de Sicile dans Eusèbe, proeparat. Ev. lib. 3. On nous dit que le premier Roi d'Egypte s'appelait Sol, d'où l'on conclut que c'est Osiris, puisque c'est un des noms du Soleil. D'autres se sont persuadés que c'était Moïse ; M. Huet *Demonstra. Evang. prop. 4, Art. 6. et cap. 10. art. I.* l'a ramené à Moïse ; mais n'y ramène-t-il pas aussi Typhon son adversaire, et toutes les autres Divinités ?

Fourmont le prouve par la Gen. 36.30 etc. où Esäü est appelé l'Edomite à cause de son habitât en Edom et ensuite Oseiri ou Osiri à cause de son habitat à Seir, et toutes les autres histoires sont des allégories ridicules.

Les Philosophes Grecs ont enchéri sur ces folies et combien les seuls livres d'Eusèbe nous en présentent-ils qui n'ont d'autres fondements que l'imagination déréglée, ou la fureur mensongère des derniers prêtres de l'Egypte ? Parmi tout cela, et entre mille fables, Diodore de Sicile nous a conservé cette Tradition véritable. Saturne et Rhéa père et mère de Jupiter et de Junon, Jupiter et Junon père et mère d'Osiris et de Typhon. On a vu les quatre premiers et Deus ou Isaac se trouve père de Osiris, du Prince de Seir, ou d'Esäü. De là, le dénouement de toute la fable d'Osiris jusqu'ici inintelligible.

Ce même Osiris est le même que Bacchus, pleuré “Evoy, Evoy, qui selon Fourmont désigne Hevoy = de Hévéen ? Il donne cette épithète à Esaü, elle relève de son alliance avec les Hévéens car il “avait épousé Olibamah, fille d’Ana fille de Sébéon l’Hévéen. Gen. 36.5. Ce même Bacchus est nommé Basarus, adjectif patronymique tiré de Bosra que “Je vous prie, que la Capitale de l’Idumée (Edom), la capitale d’Osiris, le lieu d’où Esaü, d’où Osiris a dû prendre la dénomination principale ? d’autant plus que Bosra était un lieu plein de vignes, de vendangeurs, de pressoirs, en un mot tout Bacchique ; il n’est pas moins sûr que cette épithète de Bacchus marquait non les occupations, mais l’origine et la patrie de Bacchus : Osiris était donc Basarous ou Esaü.

Les cinq femmes Astarté, Dioné, Rhéa, Eimarmene, Hora dont parle Sanchoniathon et leurs enfants.

Dans le paragraphe précédent, il est parlé de cinq filles envoyées à Saturne ou Kronos, d’Astarté, de Rhéa, de Dioné d’abord, ensuite d’Eimarmené et de Hora : toutes cinq venaient de la part d’Ouranos, et dans un mauvais dessein, Kronos sut les gagner et en fit ses femmes, il y a quelque confusion dans les temps et dans les personnes : mais que l’Auteur Phénicien ait ici en vue l’histoire de Jacob, qui a quatre femmes et une fille ; c’est une chose que l’on ne peut nier. Je dis donc qu’Astarté est Rachel ; Dioné, Lia, Rhéa, Zelpha ; Eimarmené, Bala ; Hora, Dina : et que toute la différence qui s’y trouve, c’est que les noms sont seulement traduits.

ESCHULAB = ESHMOUN = fils de SYDYK

Sanchoniathon le fait fils de Sydyk, l’a mis au nombre des Cabires, et le huitième ; ce qui a occasionné le nom d’Esmoun ou Esmouno, que lui donne Damascius (apud Phot. in vitâ Isidori Philosophi) ; tantôt père de Tat, apparemment du second Mercure ; c’est l’idée qu’en donne le Pimandre ; tantôt fils d’Arsippe et d’Arsinoé (Cicer. de nat. Deor. lib. 3.) tantôt Egyptien, comme dans Eusèbe et Clément d’Alexandrie ; tantôt Phénicien, comme dans le même Sanchoniathon et Damascius.

De tout cela, on ne tirera autre chose, sinon qu’Esculape n’a pas été connu et n’a pu être connu dans la Grèce, que par Danaus, du côté de l’Egypte, et que par Cadmus du côté de la Phénicie : Cadmus même paraît être venu des Phéniciens du bord de la mer rouge, voici donc ce que nous pensons nous-mêmes.

1° Memphis adorait Esculape, il n’est pas étonnant qu’elle le mît au nombre de ses Rois. 2° Les Grecs l’ont cru Egyptien ; toute la famille d’Abraham a passé pour Egyptienne ; du côté de Jacob, à cause de son séjour en Egypte ; du côté d’Esaü, parce qu’il en avait conquis une partie. 3° Que le nom d’Esmunus vienne de l’Hébreu haschemini, en dialecte Phénicienne heschemouni, octavus.

Huitième, on n'en peut douter, il est le 8e Cabire dans Sanchoniathon. 4° Esculape a été un des Cabires dans l'esprit de ceux qui en comptent plus de trois, cela devait être : il était du temps de Gères et de Jupiter comme Mercure, Bontos ou Eliézer. 5° Esculape était le frère ou le fils de Taaut, ou Thot ou Tat, ou Theüt par conséquent de Damas ou d'auprès de Damas. 6° Or, dans la Phénicie entre Beryte et Sidon étaient selon les anciens Géographes, AEsculapü : c'est une remarque de Sisenna apud Nonium, et les Esculapes n'étaient ainsi appelés que de la petite ville de Caleb, chien. 7° Aujourd'hui, même, il en reste ce me semble quelques vestiges : à quelques lieux de Barut, la rivière d'Abraham est appelée la rivière du Chien⁵⁹⁸, autrefois, il y avait sur les bords de cette rivière une colonne très haute, sur laquelle était un Chien de pierre; ce chien était de la grosseur d'un cheval, et le peuple de là en fait encore mille contes extraordinaires.

Comme Eliézer, et Esculape étaient de Damas, ils s'appelaient frères, à l'orientale, ce qui voulait dire entre eux, compatriotes ; ou s'ils l'étaient véritablement, lorsque dans la suite, l'Auteur phénicien parle des fils de Sydyk il prend le terme de Cabires late, et le dit également en général des descendants de Noé, et en particulier des hommes illustres, même descendus de Miser, mais comme il se trompait pour le père, n'y ayant point eu de Misor du temps de Noé, il y a quelque vraisemblance qu'il n'a pas non plus été exact dans ce qu'il a dit de Mercure ou d'Eliézer : de la manière dont Abraham s'exprime, lorsqu'il demande à Dieu un fils, il suppose presque qu'Eliézer, s'il meurt sans enfants, a droit à l'héritage. Cela étant, il devrait être son parent, et Abraham le croyait plus actif que Loth. Si les sept Cabires de Sanchoniathon se prennent dans les descendants de Sem : ce sera ;

1° Upsistos	=	Sem
2° Ouranos	=	Tharé
3° Kronos	=	Abraham
4° Zus ou Sadid	=	Isaac
5° Dis,	=	Ismaël
6° Atlas	=	Lot
7° Cadmilos		
8° Eschmoun.		

“La mémoire de tous ces événements, s'est conservée par les fils de Sydyk, les Cabires, ils les ont écrit avec leur frère Esculape et cela par ordre de Taaut”.

Quelle part ont ici les fils de Sydek, c'est-à-dire, les Descendants de Noé, appelés Cabires ? Le passage est clair. L'Auteur a dit ailleurs que de Sydek étaient venus les Dioscures, ou Cabires, ou Corybantes, ou Samothraces ; l'Auteur a donc eu en vue la race de Sem, qui donne réellement sept personnes ; Sem ou Upsistos, Tharé ou Ouranos, Kronos ou Abraham, Betylus, Dagon, Atlas ou Lot, et Sadid fils de Kronos ; Esculape passe pour le huitième, et leur frère. J'avertis que dans ce passage, Cabiri paraît une insertion ; on veut rappeler

les paroles du Fragment, où les fils de Sydek ont été nommés Cabiri, Samothraces Dioscuri, Corybantes ; ces trois termes signifiaient une même chose ; Dioscuri, ici fils des Dieux en général ; Samothraces, adorés dans l'île de Samothrace ? Cabiri, Magni, Potes, si on le prend de Kebar par le kaph, comme Monsieur Roland, ce qui ne se doit pas, on le tirerait de chabar par le cheth Socii : Corybantes, selon Diodore (lib. 6. pag. 115.) de Corybas fils de Jasius et de Cybele, qui donna le nom à tous les Corybantes. Selon d'autres, comme Pausanias (in Achaïcis) de Corybas Satrape, Ministre d'état. Selon moi, ces Auteurs se trompent et il s'est formé du Phénicien quareb ou quorub, appropinquans, terme qui a également signifié et Courtisan et Sacrificateur. Quareb pour quarreb dans toutes les Langues Orientales, s'est toujours pris pour serre : de là on tire cette conséquence, ce sont donc Sacrificateurs de Kronos et de Sadid, Sdeus ou Deus et ont écrit et laissé à la postérité ces mémoires ; la suite le confirme-t-elle pas, lorsque l'on y dit qu'Eschmoun et Mercure sont du nombre des Corybantes ?⁵⁹⁹

Ainsi se termine la longue analyse des fragments vus du côté de la Bible, nous avons essayé tant que possible de la rendre plus compréhensible à cause de l'abondance des étymologies sémitiques de tout genre. Nous nous permettrons aussi de résumer la "Récapitulation" de Fourmont à propos de cette oeuvre qui est presque unique en son genre et très précieuse pour les Phénicophiles,

Cet ouvrage que nous avons fait ressusciter de nouveau non seulement était précieux mais même indispensable, pour ce qu'il contient et pour ce qu'il résume d'auteurs jusqu'alors inaccessibles du fait qu'ils ont écrit en hébreu, latin, grec et autres. Pour longtemps et nous avons présenté durant nos recherches, ces auteurs que nous avons passé en vue, étaient classés comme démodés après les découvertes d'Ugarit et pour d'autres raisons encore que nous ne signalons pas ici pour la commodité de notre discours, nous dirons quand même que des auteurs de ce genre, non seulement, nous leur devons le respect mais aussi le devoir de les faire connaître, de les faire revivre sous nos plumes dans nos cœurs et idées.

Sentiments des Arabes et des Hébreux sur les commencements de l'Idolâtrie.

L'Origine de l'Idolâtrie nous a paru incertaine pour le temps précis, certaine pour les causes. Mais il ne faut pas ignorer quelques particularités que l'on trouve là-dessus dans les livres des Arabes et des Hébreux.

Henok fils de Jared, ou selon les Arabes, Edris, Idris, Akhnokh, et Kangiougé (c'est le même personnage) fut la cause innocente de l'Idolâtrie. Lorsque Dieu l'eut enlevé, (Gen, 6, 23.) un de ses amis fit à sa ressemblance une statue à laquelle il rendait assidument des honneurs tels qu'il avait cru qu'Edris en méritait. Au jugement des Chrétiens de l'Orient, c'est Edris ou Henok qui est le Mercure Trismegiste des Egyptiens. (d'Herbelot, pag. 310.6.) Tout cela est

assez mal entendu, et même contraire à ce qu'on a lu sur les Statues de Caïn (supra) : chacun a eu là-dessus ses pensées.

Si l'on s'en rapporte à Maïmonide, de Idol, ce fut sous Enos que commença l'Idolâtrie. Du temps d'Enos, dit-il, chap. I. les hommes tombèrent tous dans l'erreur ; les Sages de ce temps-là s'y laissèrent aller, Enos lui-même et la voici : puis dirent-ils, que Dieu a créé les Etoiles et leurs sphères pour le gouvernement de l'Univers, qu'il les fait rouler sur nos têtes, qu'il a rendu les Astres en quelque façon participants de ses honneurs, et qu'enfin il s'en sert comme de ministres ; louons-les aussi, rendons leur nous-mêmes les honneurs dont il les a jugés dignes : c'est manifestement sa volonté, que pour tout Etre qu'il honore, nous marquions aussi notre vénération. Lorsqu'une fois les hommes se furent prévenus d'une telle pensée, ils se mirent en devoir de bâtir des Temples et des Chapelles aux Astres et aux Planètes, de les adorer en un mot. Et ce fut là le premier fondement de l'Idolâtrie. On ne se mit pas dans l'esprit qu'il n'y avait point d'autre Dieu que les Astres, mais on se persuada qu'ils étaient des Dieux subalternes, etc.,

Maïmonide prétend qu'ensuite il s'éleva quelques faux Prophètes, qui assurèrent qu'il leur était ordonné de la part de Dieu, que l'on adorât telle ou telle autre étoile, même toutes ; bien plus, que l'on fît en leur honneur des statues dont ils désignèrent les figures et les attitudes : que les Prêtres ne manquèrent pas de promettre toute sorte de bonheur, à quiconque les adorerait ; qu'on vit naître d'autres imposteurs, qui firent entendre que telle ou telle Etoile leur était apparue, et leur avait recommandé telle ou telle chose que, par là le nom de Dieu s'était en quelque façon éclipsé ; qu'enfin on en était venu jusqu'à s'imaginer, qu'il n'y avait point d'autre Dieu que ces corps célestes ; opinion qui, à l'exception d'Hénoch, de Matusaleh, de Noé, de Sem, et d'Heber, avait fasciné l'esprit de tous les Mortels de ces temps-là jusqu'à Abraham, amoudo schel olam, la Colonne du Monde pour la Religion : c'est ainsi que l'appellent Maïmonide et tous les Rabbins.

Raschi avait une autre tradition sur l'origine de l'Idolâtrie ; il soutient comme Sanchoniathon, que les hommes ont d'abord mis au nombre des Divinités, les Arbres et les Plantes, dont ils étaient nourris. Pourquoi Diodore de Sicile, Platon, comme on l'a vu et plusieurs Auteurs n'ont-ils pas pensé au Soleil, à la Lune et aux autres Astres ? Parce que c'est ce qui frappe le plus dans la Nature : mais quoi qu'ils en disent, nous n'avons pour cela que la probabilité et nulle preuve positive : ce que l'on rapporte même des Egyptiens, qu'ils sont les premiers qui aient donné la connaissance des Dieux, qui leur aient bâti des Temples et dressé des statues ? Qu'est-ce à le bien prendre, qu'une conjecture de Lucien ? (Lucian, de DeâSyrâ). Et puisqu'il est clair à présent qu'Isis et Osiris étaient de plusieurs siècles postérieurs à la naissance de l'Idolâtrie, le passage de Diodore, cité par Vossius, de Idolatriâ pag. 5. n'est non plus d'aucune autorité : ce qui suit dans Maïmonide est d'une autre conséquence.

Lorsqu'Abraham fut sorti de l'enfance, tout petit encore, son esprit commença à chanceler sur la croyance de son temps ; il rêva jour et nuit, et avec une espèce de surprise, comment il se pouvait faire, que cet Univers fut gouverné sans Moteur, ou puisqu'il ne pouvait pas de lui-même avoir ce mouvement de circulation, quel pouvait être celui qui le lui donnait. Il n'y avait alors ni maître, ni aucune personne qui lui indiquât ce qu'il souhaitait et dans sa ville d'Ur en Chaldée, il était comme submergé parmi les Idolâtres : son père, sa mère, tout son peuple adoraient les Idoles, et lui comme eux. Avec ces doutes, devenu plus intelligent, par la force de son entendement, il comprit enfin la vérité et la règle de la Justice ; il conçut donc qu'il y avait un Dieu, et un seul Dieu, qui gouvernait, qui devait avoir tout créé, et que dans tous les êtres de l'Univers, il n'y en avait point d'autre que lui qui fut Dieu. Il sentit donc en conséquence que le monde entier était dans l'erreur, et que cette erreur n'avait d'autre Principe que l'adoration des Idoles, adoration qui avait fait évanouir la Vérité. Il était déjà âgé de 48 ans, lorsqu'il connut son Créateur : après s'être avancé à une connaissance de Dieu plus exacte, il commença à disputer contre les habitants de Ur et à publier ses pensées, disant nettement. Vous ne marchez point dans la voie de la Vérité. Il brisa les Idoles, et entreprit de montrer au Peuple qu'il n'y avait d'adorable qu'un seul Dieu, ce Dieu qui avait créé l'Univers ; qu'il était le seul qui méritât les respects des hommes, le seul à qui il fallut faire des libations et des sacrifices : que pour le faire connaître aux races futures, l'on devait briser toutes les images ou Idoles, afin qu'elles ne fussent plus pour le Peuple une pierre d'achoppement, comme elles l'avaient été pour ceux qui s'étaient laissés aller à l'Idolâtrie ; en un mot qu'il n'y avait point d'autre Dieu. Les arguments de ce Patriarche demeurant sans réponse, et faisant du bruit, le Roi chercha à le faire mourir. Abraham délivré par un miracle que Dieu opéra en sa faveur, s'en alla à Haran ; là il continua à parler publiquement et à montrer la manière dont il fallait adorer Dieu, le seul Dieu du Monde ; et pour le faire efficacement, amassant les Peuples, il allait de ville en ville, de Royaume en Royaume, prêchant partout jusqu'à ce qu'il fût parvenu dans le Canaan où il prêcha de la même façon, ce qui est marqué Gènes. 21.23. Et proedicavit Abraham in nomine Dei Mundi. Lorsque le Peuple assemblé auprès de lui, l'interrogeait, il avait soin de l'instruire de son opinion, jusqu'à ce qu'il le ramenât dans le chemin de la vérité, par ce moyen, il attira à lui un grand nombre d'hommes de ce temps-là, c'est ce que l'Ecriture a appelé la maison d'Abraham ; il leur mit à tous dans l'esprit, et très avant, ce grand fondement de la Religion ; il en composa même des livres et il le fit connaître très particulièrement à son fils Isaac. Isaac en instruisit Jacob, à qui il ordonna de l'enseigner ; emploi dont il s'acquitta à l'égard de tous ceux qui voulurent s'attacher à lui. Tous ses enfants furent donc élevés dans ces principes : Levi en particulier fut destiné par son père, pour être le Docteur des autres, et instruire les hommes des préceptes d'Abraham, Le Père ordonna très expressément à tous, de s'en tenir à la doctrine que leur enseignerait Levi, à eux et à leurs

enfants. Dans la suite, Dieu par amour pour nous, et de plus, pour tenir aux descendants d'Abraham la promesse qu'il lui avait faite, envoya Moïse notre Prophète.

Ce discours du grand Maïmonide est-il réel ? Est-il une pure fable ? Pourquoi tous les Orientaux, Hébreux, Arabes, Syriens, Egyptiens, Grecs, tiennent-ils le même langage ? Il ne s'agit pas ici des petits contes que l'on a pu fabriquer sur cette entreprise d'Abraham ; sur la manière dont chez Tharé, et en son absence, il interrogeait ceux qui demandaient des Idoles à acheter ; ces rapsodies puériles, semblables à l'Evangile de l'enfance, ne méritent pas qu'on les relève : mais de quel droit trente Auteurs que je pourrais citer, rejettent-ils comme fabuleux tout ce récit d'Abraham avec les Chaldéens ses compatriotes ? Quelle raison j'ose le demander, a-t-on apportée pour infirmer même la circonstance de la Fournaise ? Supposons-la un peu brodée, y a-t-il rien d'impossible ? Une nouvelle doctrine semée par Abraham, ce qui n'a rien d'extraordinaire, des disputes vives par un homme zélé, qui sent tout l'absurdité de l'Idolâtrie, est-il quelque motif plus grand et plus sensé ? Ces altercations, dis-je alors comme à présent, n'ont-elles pas pu être portées à des violences ? Et lorsque l'on révoque, en doute une telle histoire, songe-t-on aux événements de nos jours, et à plusieurs qui ont précédé ? Pense-t-on même à nos Martyrs, soit des premiers temps du Christianisme à Rome et dans la Grèce, soit de notre siècle au Japon et ailleurs ?

On peut donc mettre au nombre des Vérités historiques ces guerres de Religion dont nous parlent les Orientaux. On s'anima, et ce qui fait souvent le malheur de tout un Royaume, les Chaldéens se liguèrent les uns contre les autres, et ceux de la famille du Patriarche, en vinrent à des batailles ouvertes. Par ces guerres des Titans (car il n'y en eut jamais d'autres), le culte des Idoles et des Ancêtres fut affaibli, mais non totalement aboli ; après la vocation d'Abraham et son départ pour la Phénicie, ce culte reste dans la famille en Chaldé. Jusqu'alors, nous ne voyons en faux Dieux que les Theraphim, qui paraissent dans l'histoire de Laban ; et le Gad dont il est parlé à la naissance de Gad, Gen.29. 11. et qui a formé Baalgad, que l'on rencontre ailleurs ; mais, comme nous le dirons, il pouvait déjà y avoir d'autres Idoles, quoiqu'on petit nombre, et en Chaldée et dans les Arabes : qui doute que les Sabiens ne se fussent faits un grand nombre de Sectateurs zélés ?

Conséquences à tirer de cette troisième Section. Elles sont importantes pour l'histoire du genre humain, pour l'Ecriture, et en général pour la Religion. Louange de Sanchoniathon et de Philon de Byblos. Les sept fils de Sydyk Asclepius ; le fils de Tabion Hierophante, c'est Sanchoniathon : Isiris s'il est Oes, s'il est Mitsraïm ou Osiris ; Kna : Syrmou Belos ; Aserymos et Hypsicrate le même Auteur ; Thuro et Chusartis la même Prêtresse. Epeïs, les Ophionides.

Il est temps enfin de tirer quelques conséquences de ce que l'on a dit jusqu'ici, mais surtout de cette quatrième section. Si après avoir levé à l'occasion des Dieux Phéniciens toutes les questions que l'on a vues, j'avais pris

le parti de répondre à chacune en particulier, on sent assez que je serais encore loin du but ; il faudrait pour cela seul un volume : mais d'un côté il était à propos que ces questions ne fussent point ignorées ; (combien se trouve-t-il de personnes dans le monde, qui ou n'en ont jamais entendu parler, ou s'imaginent qu'elles ont été résolues depuis plusieurs siècles) ? de l'autre, pour faire comprendre la simplicité et la justesse des solutions, il était nécessaire qu'elles fussent énoncées en peu de paroles : et c'est ce qu'on a taché d'exécuter.

Mais, dira quelqu'un, quel a été le but de cet Ouvrage, et après toutes ces Remarques, quelle utilité en tire le Lecteur ? C'est ici que les conséquences s'en présentent à milliers, conséquences peut-être peu attendues, mais n'importe, très naturelles, et toutes importantes.

1° A l'égard de Sanchoniathon lui-même, qui est pourtant ici le moindre objet, il n'était indifférent ni pour lui, ni pour Eusèbe, ni pour Philon de Byblos, ni pour Athénée, ni pour la Littérature en général, que l'on sut à quoi s'en tenir sur son Fragment.

2° Que n'en résulte-t-il pas et pour l'histoire du genre humain et pour la gloire de l'Ecriture ?

Pour l'Histoire du Genre Humain : où sont dès à présent, soit ces Monarchies presque antérieures au monde ? Ces calculs surprenants que certains Auteurs mal intentionnés avaient soin de faire valoir ? Saturne est-il encore le Vainqueur des trois quarts de l'Univers ? Et que penser d'un Empire dont aucun mortel n'a jamais déterré la suite ? Ce que nous montrerons encore mieux liv, 3.

Pour la Gloire et la Religion. Lorsque les Païens entraient en lice, et avaient l'assurance de parler de leurs Divinités, les Pères, il est vrai, ne manquaient jamais de les terrasser. L'Idolâtrie en tout sens, était une Religion insoutenable ; on leur répondait donc, sur son ancienneté, que les Grecs étaient récents ; sur ses dogmes, que le Polythéisme était une idée monstrueuse ; sur les Traditions, qu'elles étaient toutes absolument frivoles ; sur chacun de ses Dieux, que c'avait été des Mortels, même plus méprisables que les autres, par les crimes dont leurs propres Adorateurs les chargeaient. Quels meurtres ? Quels combats ? Quelles infamies ? et tout était vrai du Saturne, du Jupiter, de la Junon, de la Vénus, du Mars, de l'Hercule, que les Poètes nous dépeignent ? Quelques Philosophes, tels qu'un Euhémère, un Diogène, un Oénomaüs, ont eu la hardiesse de s'élever contre ces idées de la Populace. Platon avec une modestie affectée, qu'on pourrait traiter de timidité, ne laisse pas de chasser Homère de sa République, pour avoir débité des Dieux toutes ces sornettes. Aristophane par les railleries les plus piquantes, accablait le Paganisme ; et du temps de Lucien, on ne concevait pas qu'aucun Païen de bon sens ait osé répondre à ses invectives contre toute la Troupe des Dieux Grecs.

Mais n'importe, cette Religion, toute folle qu'elle paraisse, était antique, et comme faute de monuments, la conviction était difficile, l'argument ne présentait jamais toute la force dont il était susceptible, Ignore-t-on en conséquence les intrigues des Platoniciens d'après Jésus-Christ, pour faire

revivre tous ces fantômes de Divinités ? N'en tirons que ces deux mots ; leurs Mystagogies ne purent dissiper l'ignorance ; ils ne réussirent qu'en ce pointa les Dieux, même supposés Mortels, n'ont ni dû, ni pu avoir les vices, et tomber dans les abominations dont parlent les Poètes, Or si ab initie non suit sic, je prends moi le contre-pied, ces Phéniciens soit Dynastes, soit particuliers, que l'on a jugé à propos d'apothéoser, n'ont eu au contraire parmi les hommes de leur temps ces marques d'honneur, que par la vertu, par les grandes actions, par l'invention des arts, etc... circonstances pour les apothéoses, dont tous les Auteurs seront mes garants. Resterait-il donc encore ici quelques scrupules ? Et quel homme de bon sens bien plutôt, ne nous aura pas obligation de ces découvertes ? Subal, Tubalcain ; Noé, Sem, Tharé, Abraham, Moïse, Aaron, toute la terre comme nous a cru, dans ces Patriarches entrevoir les Dieux du Paganisme ; et ce soupçon était fort naturel, puisqu'on ne saurait les montrer ailleurs. Nous le prouverons encore liv. 3.

Tranchons donc le mot, enfin un Lecteur homme d'esprit, aimant la vérité, je le suppose dégagé de tous préjugés, sera ravi non seulement d'apercevoir ici ce que l'on cherche depuis 3000 ans, la naissance du Paganisme et l'origine de ses Dieux, mais aussi de remarquer, (assertion qui frappe à présent les yeux, comme l'éclair qui passe de l'Orient (l'Orient à l'Occident) de remarquer, dis-je que l'Ecriture paraît dans une Majesté comme nouvelle à laquelle certainement peu de gens se seraient attendus.

Cela étant hors de doute, je finis ce second Livre par ce peu de mots. La Cosmogonie de Sanchoniathon en quelques articles est différente de celle de Moïse. Elle le devait : c'est une preuve qu'il n'en est pas un simple Copiste. Ce qu'il a écrit sur les Dieux, ne se trouve nulle part ailleurs, c'était une chose nécessaire ; si ces Dieux étaient Phéniciens, qui a pu les connaître qu'un homme de ces Régions ? Et quelle notion en pouvait donner, je ne dis pas, aucun Grec récent, mais Hésiode lui-même, sur des Traditions aussi horriblement altérées ? Les Patriarches de l'Ecriture sont les Dieux du Paganisme : mais quelle plus grande démonstration de sa honte ? La plupart, hommes de bien et pleins de zèle contre l'Idolâtrie, avaient employé leur vie à prêcher l'Etre Suprême, sa grandeur, son unité ; qui n'aurait en horreur la licence effrénée des Egyptiens et des Grecs à couper, si j'ose parler ainsi, la Divinité en cent morceaux ? Et pour comble d'infamie, à la déshonorer par une attribution de meurtres, d'adultères, de crimes de toutes les espèces; attribution au reste qui n'eut jamais d'autre fondement que l'imagination déréglée de leurs Prêtres ou des premiers Poètes ? Les Fables Egyptiennes sont déjà un peu bizarres, mais si l'on prend garde, elles n'approchent pas de celles qui depuis furent controuvées par les Grecs ; aussi les Latins, (on l'a dit), en adoptant les Dieux de la Grèce, eurent-ils grand soin de rejeter tous ces contes ; marque qu'ils les croyaient une invention purement Poétique.

Au reste, les Religions Païennes étant partout assez uniformes, jusqu'ici rien de plus difficile à pénétrer que l'Idolâtrie Orientale : en quoi doivent nous

être précieux les travaux de ces illustres Ecrivains, Bochart, Selden, Vossius, Thomassin, Kircher. On demanderait peut-être que nous portassions un jugement plus détaillé sur les Ouvrages de ce dernier, et principalement sur son Œdipe ; ne le nions point, indépendamment même de la réussite, l'Œdipe de Kircher doit être regardé comme un ouvrage profond, hardi, magnifique : disons plus, de tous les Livres composés sur l'Égypte en général, et je n'en excepte pas Marsham, l'Œdipe est l'Écrit, dont on tirera les plus grandes lumières. Cependant, et pour le total et pour les différentes parties, il y a peu de choses que l'on doit recevoir sans examen.

1° Il y a quantité hors d'oeuvres : ainsi d'où Kircher prouverait-il que tout ce qu'il avance du Platonisme, de la Cabale, etc... (matières néanmoins qui des trois in-folio en occupant un) appartient à l'Égypte et non à la Phénicie ?

2° Dans la supposition même que l'Idolâtrie des Hébreux fut Égyptienne, de quel droit en étendre l'idée sur tous les Dieux de Canaan ? Est-ce que les Hébreux les avaient donnés à la Phénicie, pendant que le Pentateuque les y suppose ?

3° Comme sur ces articles qui constituent pourtant son Système, après ce que l'on rencontre ici, il est visible que pour le fond il avait pris le change : combien dans le détail, le Lecteur y verrait-il d'assertions, ou mal entendues, ou très faiblement prouvées ? Nemrod est-il Typhon ? Y a-t-il eu trois Osiris, dont un Idris ou Henok ? Hermès ou Mercure est-il Faunus fils de Picus, et Roi d'Italie, Syntag. I. pag. 87 N Horus peut-il être That, page 104 ? Sol, Ménès, Mithra, Misraïm, Osiris, Vexores, Vechorius, alias Ouchoreus, Epaphus, Apis, sont-ils une seule et même personne, Syntag. I. page 93. et 134 ? et dans la Dynastie des Larthes, dont il fait Sesostris pag. 95, Thonis, et Thules, et le Polybus d'Homère ne sont-ils encore qu'un seul nom ? De même pag. 97. Smendes, Simandin, Osymandrus, Smerres, tous ces Princes ne sont-ils que le Sefak de l'Écriture ? Admettons-nous aussi ou les Monarques, ou les Idoles, ou les grandes connaissances d'avant le Déluge ? Ces idées et plusieurs semblables ou particulières à Kircher, ou trop par la confusion de six ou sept Rois ou Dieux, d'ailleurs les citations de plusieurs écrivains supposés, comme du faux Berosé, faux Xenophon, de quelques Auteurs Arabes fabulistes, ont fourni à des gens d'ailleurs fort incapables de rien tenter qui approchât de l'Œdipe, un sujet même assez juste de le traiter avec mépris. Il est vrai que ni à Marsham, ni à moi, dans l'énumération des Dynasties, il n'a presque pas été possible de faire usage de son syntagma I. de Regibus Aegypti : mais après tout, laissant-là toutes ces fautes, il y a quantité de choses, et absolument nouvelles, et d'une érudition très recherchée.

J'ajouterai ici seulement quelques petites réflexions sur le nom, soit de Sanchoniathon, soit des Auteurs qui à son occasion, ont cité par Philon de Byblos et par Eusèbe.

Nom de SANCHONIATHON

Sanchoniathon selon Bochart, est lez Zelus. Ces lettres ne répondent point assez au Phénicien ? J'aurais plutôt formé de l'appui du trône de Dieu est l'innocence.

Sur l'expression de fils de Thabion, il y a eu dans le phénicien, silius Thabionis. 1° Ben Thabion doit se dire ou d'un fils, ou au moins d'un Descendant de Thabion. 2° Thabioni, le theth pour un tsade pourrait être un adjectif pour Sabaïte, ou de la Religion des Sabéens. Et c'est ce que conjecture Cumberland. Cette vue n'est pas à dédaigner : outre l'Idolâtrie vulgaire, tous les peuples d'alors étaient infatués du Sabaisme. Les Cananéens venus comme le reste de la terre, avaient pu fonder chez eux un Hiérophante pour une secte accréditée. Comment s'imaginer que le premier Hiérophante des Cananéens n'ait pas été antérieur au temps de ce bon Thabion ou Thabioni ? Et est-il bien dit d'ailleurs que celui-ci soit Sanchoniathon ?

Les Cananéens depuis plusieurs siècles (cela est clair par Josué) avaient un Royaume, et une République toute formée ; il faudrait donc que chez eux, le Sabaisme n'eût été adopté que fort tard ; et cela se peut-il assurer d'un Peuple voisin des Arabes ? Au reste, suivant Cumberland et selon moi, Sanchoniathon et ben Thabion font une seule et même personne. Supr. pag. 20. Répondons ici à l'objection du P. Tournemine et de quelques autres savants. Eusèbe donne le premier comme un Historien, comme un Philosophe attaché à la lettre ; le second, il le reprend comme un de ces Mystagogistes, qui ont ôté à l'Histoire son air humain et naturel : en un mot l'un est Physicien et ennemi du surnaturel ; l'autre est un Theosophiste, introducteur de Mystères où il n'y en eut jamais.

A l'égard de la Mystagogie : Philosophe d'un côté ; Hiérophante de l'autre, qui l'a empêché pour les uns, d'écrire des faits, pour les autres, de les envelopper d'allégories ? Bien plus, Sanchoniathon donne à ces Dieux une origine humaine ; mais en cela crédule ou non, il parlait à un Peuple Apotheïste que cela ne choquait pas. Si l'on confère les deux passages où il est parlé de Taaut et de Sanchoniathon, du premier comme Original du second comme ex-scriptor, on sentira que le Thabion tombe sur l'Historien Phénicien, et que l'Allégoriste a pu se dire de Sanchoniathon ; parce qu'aux idées de Taaut sur la création ou l'origine du Monde, il y avait ajouté les siennes. Enfin, l'amplification et le Mystagogisme de ces idées, n'est attribué ou aux Hiérophantes postérieurs, et du temps de Sanchoniathon ce devait être peu de choses.

3° On voit ici une suite d'Auteurs, qu'il faut remarquer. Philon de Byblos, et d'après lui Eusèbe mettent : 1° d'abord les Cabires ou Corybantes, sept fils ou descendants de Sydyk. 2° Un huitième appelé Asclepius. 3° Le fils de Thabion ou Sanchoniathon. 4° A l'occasion des histoires simples laissées par les Cabires, et sur celle de Sanchoniathon un peu paraphrasée, ses Disciples qui portent plus loin les Mystagogies, exagérant les récits, procurent à des faits assez petits par

eux-mêmes une enflure, qu'ils bavaient point dans leur origine, 5° Parmi les Initiés, existe l'Isiris l'Inventeur des trois lettres, des trois écrits, etc.. Expliquer ici quelles étaient les trois forces d'écriture, de l'Egypte par exemple, cela nous mènerait trop loin. Voy, Clément d'Alexandrie, Mais d'ailleurs, l'écriture est antique : quel est donc cet Isiris ? Oes ou Oannes ? Rien de plus absurde. Canes est d'avant le Déluge : Frère de Kna, il semble qu'Isiris soit Mitsraïm, et Cumberland l'a cru, mais on fait Isiris postérieur à Sanchoniathon, c'est donc de toute nécessité quelque auteur Phénicien ; et alors le passage de Sanchoniathon ne saurait être plus éclairci.

Kna n'est point Canaan. Il est évident qu'il s'agit d'un Auteur, Kna et Kanaan sont deux noms différents. Kanaan est d'avant Taaut (supr) et Chna est d'après le fils de Thabion, Glossateur des ouvrages de Taaut, comme Isiris frère de Chna. Quel est-il donc ? Un Ecrivain appelé par les Phéniciens Chna et par les Grecs, Phénicien, le Phénicien ou Phoenix. Or, il y en a eu plusieurs et c'est le premier que l'on connût alors. Isiris est remarquable pour les Grecs mêmes, parce qu'il était le frère de ce Phoenix. Et si l'on m'en croit lorsque l'on parle d'Inventeur, il n'est pas question de lettres, elles étaient en usage il y avait longtemps : on parle d'un Hiérophante et ceux d'Egypte, selon Clément d'Alexandrie, Strom. 5. mihi pag. 242. nommaient Hiermata les figures Hieroglyphiques des Dieux qu'ils portaient dans leurs Processions.

Je passe à Sumorboulos : était-ce un Dieu ? Non : mais le Deos est une traduction de el, et Belus. Joseph fait mention d'un Auteur Phénicien appelé Ascherym et suivant Bochart, c'est l'Auteur appelé chez les Grecs Hypsicrates : Geog. Sacr. Lib. 2. cap. 17. col. 777. rien de plus juste. Il le tire de sorti-tudo altitudinis : mais Soumorboulos est proprement hat sourroumi, rupes alti-tudinis meoe Baal et par là l'Hypsicrate cité par les Grecs, et l'Aseryme de Joseph redeviennent le Soumorboulos de Philon de Byblos.

Thuro, Prêtre ou Prêtresse n'importe, avait son nom de Thouro, montagne. On nous marque que son nom avait été changé en Chusarthis. C'est que tumulus signifie terroe, et, par conséquent, apex terroe, hauteur comme Thuro.

Epeis est une mauvaise traduction d'Ephei, serpentarius. On a pris le Livre pour l'Auteur et les Ophionides à l'égard de l'Egypte, n'étaient autres que les Philosophes, Auteurs d'Ouvrages sur Dieu, sur la Nature, sur l'Eternité, cela paraît par plusieurs passages de l'Antiquité. Avant la Table que j'ai promis de mettre ici, le Lecteur ne sera pas fâché d'y voir ces quatre lignes philosophiques. Après que j'ai eu examiné les Fables, (c'est Palaephare qui parle) il m'a paru que toutes les choses qui y sont rapportées ou indiquées, avaient nécessairement existé. Elles ne peuvent être des noms tout purs, et on ne saurait dire qu'un simple discours les ait commencées. Il a donc fallu d'abord des actions ensuite ont succédé les discours que l'on en a tenus. Cela est conforme aux pensées d'Euhemere. Il ne doutait point que les Dieux des Grecs n'eussent existé ; le lieu, il n'en était pas sûr. Détromper le genre humain, n'était-ce pas une vue digne d'un Philosophe ? Il voyagea ; et malgré l'ignorance de son siècle dans la

Géographie, il est probable que ce qu'il en avait écrit, ne manquait ni de justesse, ni d'exactitude. Plutarque pour cette curiosité, le traite d'impie ; sagesse et bravoure à Euhemere, folie et bassesse d'esprit à Plutarque, trop populaire ou trop politique.

COURTE RECAPUTULATION

1° Le Paganisme Latin, Grec, Egyptien, Phénicien, Arabe, etc a ignoré l'origine des Dieux qu'il adorait.

2° Les Latins tenaient leurs grands Dieux de la Grèce, la Grèce à l'exception de Neptune, tenait les siens de l'Egypte : l'Egypte étant composée de Peuples Chaldéens, Phéniciens, Arabes, etc... mais surtout des derniers, à mesure que leurs Colonies s'y avançaient, les Dieux d'Egypte sont Phéniciens, Chaldéens, Arabes.

3° Les Phéniciens, par un Culte des Ancêtres tiré de la Chaldée, accoutumés insensiblement à apothéoser les Grands Hommes de chez eux, avaient déifié plusieurs Cananéens surtout la famille d'Abraham, hommes et femmes ; ce qui prouve sa grandeur en vertu, en puissance, etc... et relève infiniment l'histoire de la Genèse.

4° Toute la Grèce, toute l'Egypte, toute la Phénicie confirment en tout sens ce que Sanchoniathon rapporte de ces Dieux ; et après les Dissertations précédentes, et la filiation suivie, d'Ouranos, de Kronos, de Sdeus, d'Osiris, etc... On soutient hardiment que personne ne les peut montrer ailleurs.

5° Les faux Dieux de la Bible étant à présent découverts, on en tirera de nouvelles lumières pour plusieurs endroits de l'Ecriture, jusqu'ici non entendus,

Notes :

Page 131. Ainsi que l'on cherche tant qu'on voudra des analogies dans les Racines Grecques et Phéniciennes, pour trouver de la ressemblance entre ses expressions et celles de l'Ecriture, ce seront toujours des conjectures bazardées etc... Si la connaissance des Langues est contraire à l'honneur de l'Ecriture, qu'en pense-t-il ? Sera-ce de l'ignorance des Langues qu'elle recevra sa gloire ? Toutes les idées de cette Note sont un peu étranges. Et bien plus, quel est l'homme qui, destitué de la connaissance des Langues, fasse un pas dans celle de l'Ecriture ?

Page 132. Ce qu'il ajoute de Sanchoniathon et des Grecs est ou opposé à la raison ou très inintelligible ; opposé à la raison, prétend-on que Sanchoniathon pour être cru a besoin du suffrage des Historiens Grecs ? Et pourquoi eux-mêmes ne seraient-il pas récusés par l'autorité de Sanchoniathon ? Inintelligible, Sanchoniathon et ces Historiens Grecs ne sauraient se concilier, comme on va le voir, liv. 3. dans les premiers chapitres. D'ailleurs, il y sera prouvé, ou jamais rien l'a été, que ces idées à présent vulgaires sur Manethon sont toutes très mal fondées.

RECAPITULATION GENERALE

Je reprendrai ici en peu de mots ce que je crois avoir prouvé dans les deux Livres précédents.

1° Sanchoniathon n'est pas un Auteur supposé ; on n'a point lieu de le soupçonner, nous en avons moins de raisons qu'Eusèbe, Théodore et les autres Anciens ; Vossius, Bochart, Cumberland qui ont le plus travaillé sur son texte, n'ont point douté de son existence. M. Simon, Dodwel et les autres qui l'ont cru, ou qui ont formé là-dessus quelques arguments, les ont donnés trop faibles pour ébranler l'autorité de cette Histoire.

2° Sanchoniathon est différent de Moïse jusqu'à Noé, il y en a une raison fort juste ; le dessein de Moïse était l'extinction de l'Idolâtrie et l'établissement de la Religion : ce Législateur en décrivant la naissance du Monde, ne tendait qu'à nous montrer sa corruption d'abord, ensuite sa destruction par le Déluge, enfin le commencement de la Religion des Hébreux par Abraham. Sanchoniathon indifférent pour tous les hommes en général, mais appliqué à nous donner le progrès des Arts ne nous fait connaître que ceux qui en avaient été les Auteurs ; il n'y a chez lui aucune mention du Déluge, peut-être qu'il ne le croyait pas bien fermement, ou qu'Idolâtre et dans les principes de ceux contre qui et à l'occasion desquels il était arrivé, il n'a pas jugé à propos d'en parler. Ce sont de ces retenues trop ordinaires aux Auteurs profanes : le privilège des seuls Livres sacrés est de n'avoir jamais tu la vérité, et d'avoir toujours dit sans déguisement le bien et le mal de ceux dont ils parlent.

3° Depuis le Déluge, l'Auteur Phénicien nous donne seulement deux races d'hommes : "l'une interrompue qui est celle de Misor, dont il fait descendre Taaut mais après plusieurs générations, puisqu'il se trouve du temps de Cronos ou d'Abraham.

L'autre suivie pour la première Génération, et interrompue pour les autres, je veux dire celle de Sydyk ou de Noé.

En effet, de Noé il passe à Upsistos ou Sem, et de Sem laissant là le reste des Génération, il prend seulement Ouranos ou Tharé, dont il donne l'Histoire : il parle encore de son fils Sadid ou Isaac : le Fragment ne nous mène pas plus loin, mais il mêle différentes choses des Princes Phéniciens de ces temps-là, comme de Dagon, de Demarus, de Melicerte, etc... Il nous donne aussi quelques idées sur leurs femmes, et, en particulier il nous apprend qu'ils ont été Hermès et Asclépius, hommes que l'Antiquité a toujours célébrés.

4° Une circonstance fort remarquable, y c'est que l'Historien de Phénicie nous indique seulement deux fils de Noé, Sem et Cham ; en cela comme dans L'article du Déluge, il n'a pas cru devoir suivre Moïse, il est probable que les Phéniciens connaissaient peu la race de Japhet, et qu'ils ne virent ses Descendants que lorsque leurs navigations les eurent menés dans la Thrace, ce qui n'arriva peut-être qu'après Sanchoniathon, ou assez tard.

5° A l'égard de la famille de Sem, ce qu'il nous en dit, contient des choses merveilleuses, car quoiqu'il ne soit pas fort étendu, quoiqu'il ait omis les trois quarts de leurs actions, et que peut-être, si au lieu d'un Fragment tronqué, nous avions de lui un discours suivi et toutes les circonstances de ces Histoires, nous y découvririons presque tout l'ancien Paganisme, néanmoins je me persuade que ceux qui aiment l'Antiquité, auront été infiniment satisfaits d'y rencontrer des circonstances jusqu'ici inconnues et comme ensevelies dans un oubli éternel.

Rien était-il plus intéressant pour nous, que de savoir quels avaient été ces Titans si fameux, ce Saturne, ce Jupiter si célèbres parmi les premiers habitants de la Grèce ? Que de connaître au juste leur naissance, leurs principales actions ? Que de découvrir aux Egyptiens d'où leur venait leur Osiris ? Ce qu'avait été leur Isis ? Pourquoi ils avaient une si grande horreur de leur Typhon ? Que de montrer aux Phéniciens leur Dagon, leur Astarté, Dieux qu'ils adoraient sans en pouvoir rendre aucune raison ?

Mais afin qu'on ne nous reproche pas de n'avoir fait la chose qu'à demi, afin que certains savants peu versés dans les langues Orientales, ne nous objectent pas comme ils le font quelquefois, qu'avec la science des Etymologies on trouve dans les Auteurs tout ce que l'on veut, en quoi ils se trompent très fort : sans même faire remarquer ici que les Peuples n'ont jamais de Monuments ni plus antiques ni plus respectables que leur Langue ; après la 4. Section du 2. Livre, dans laquelle certainement on a pu sentir jusqu'où les hommes ont porté leur folle crédulité, d'avoir admis pour Dieux ceux qui avaient rejeté toute Apothéose ; dans ce 3. Livre, suite naturelle des 2. précédents, (c'est l'Histoire des Premières Peuplades) j'en mettrai d'abord une confirmation authentique.

Qu'opposera-t-on en effet à ce qu'on a lu, si je montre ici, que les Dieux du Paganisme Ouranos, Saturne, Jupiter, etc... n'ont pu exister que dans les siècles, n'ont pu habiter que dans les contrées, où je les mets ? Bien plus, cette assertion sera toute entière de ceux qui auraient intérêt de nous contredire, par conséquent, elle en deviendra plus convaincante ; mais je n'ai pas cru que c'en fut assez, j'ai voulu que ces Recherches donnassent quelque jour à l'ancienne Histoire Grecque, Egyptienne, Hébraïque,

Il resterait des faits à éclaircir et selon moi, après ces braves Moissonneurs, Bochart, Vossius, M. Le Clerc, le P. Tournemine, M. l'Abbé Bannier, il y a encore à glaner : quelque jour donc, dans un Ouvrage particulier, nous pourrions examiner plus en détail les Fables Grecques et Latines, ou celles de l'Inde, de la Chine, de la Tartarie, etc... Quelque système que l'on admette, elles se trouvent toutes à demi Chaldéennes, Phéniciennes ou Egyptiennes, ainsi elles sont du même ressort que celles dont on a vu l'explication.

Mais pour aller à notre but, faire des découvertes qui soient utiles à l'Europe, et montrer enfin une liaison historique, que nos Auteurs n'ont jamais aperçue, il était plus juste de donner nos vues sur la Chronologie des premiers âges ; quelle confirmation pour ces mêmes Recherches, si la connaissance des temps en prouve elle-même la vérité ? Et si à la suite de ces Dieux prétendus, on

voit sans interruption l'Histoire de leurs Descendants, soit dans les lieux qu'ils avaient habités, soit dans les Colonies dont ces Descendants eux-mêmes ont été les Fondateurs.

CONCLUSION

N'avons-nous pas répondu aux exigences de l'herméneutique et à ses règles en analysant ces fragments à partir des Mystères des Cabires⁶⁰⁰. On pense que oui.

Premièrement, Nous avons posé le problème de ces divinités et nous avons exposé les différentes interprétations qu'en donnent les savants.

Deuxièmement : Nous n'avons pas choisi n'importe quel écrivain, on les a divisé en écoles, pour faciliter notre recherche,

Troisièmement : Au premier abord, on était presque convaincu que les Cabires, selon le système grec et influencé par Mnaséas, n'étaient que Onatres, que les écrivains ont traduit par le grec et souvent hasardeusement, ce qui nous a pas satisfaits.

Quatrièmement ; Convaincus que cela ne pouvait être la vraie signification de ces divinités et aidés par les allusions que font Creuzer, Movers, Schelling et autres, à leur origine Orientale, nous avons voulu chercher en Orient même cette origine.

Photo p.337-342

Cinquièmement : Cela n'étant pas du tout facile car à Mnaseas, ne correspondait aucun texte où aucun témoignage que celui de Eusèbe de Césarée.

Sixièmement : Or, ce témoin posait un problème car, non seulement, il était l'ennemi de cette école phénicienne, mais que son témoignage ne servait qu'à sa démonstration évangélique donc, à un but apologétique que nous ne pouvions surmonter sans difficulté.

Septièmement : Eusèbe donc cite des Fragments et des noms d'auteurs phéniciens très mal connus qu'il fallait chercher à prouver d'abord non seulement leurs ouvrages mais leur existence même qui en était contestée.

Huitièmement : Pour cela, nous avons mené: une longue recherche critique car, comment pouvions-nous nous baser sur les écrits de ces auteurs supposés dès le départ comme fantômes ?

Neuvièmement : L'Histoire donc et l'étude Chronologique s'imposaient, et se posaient comme indispensables à toute recherche critique.

Dixièmement : En cela, nous étions aidés par Lenormant, Movers, et Fourmont et tant d'autres. Ces savants auteurs par leur attitude critique et leur bref recul vis-à-vis de l'Ecole de Vossius, de Bochart, de Huet et Bannier⁶⁰¹, ont pu rétablir par leur impartialité, les dates et les textes de Sanchoniathon seul et dernier recours pour notre thèse.

Onzièmement : Une fois ces dates rétablies, l'analyse des fragments en était devenue facile, et l'on pouvait dès lors deviner quand parlait l'auteur (Sanchoniathon) quand parlait le traducteur (Philon de Byblos), et en dernier lieu quand parlait l'interpolateur (Eusèbe).

Douzièmement : Dès lors et suivant le siècle de chaque auteur et de son contexte, il nous était rendu possible de savoir quand Sanchoniathon insinuait Moïse donc Israël, quand il parlait de Thôt, donc de l'Egypte. A ces deux courants manifestes dans la Cosmogonie de Sanchoniathon, s'ajoutent les éléments phéniciens et grecs rendus indéchiffrables par les deux traducteurs grecs, Philon et Eusèbe.

Treizièmement : Il a fallu donc rétablir dans ses origines phéniciennes car, c'est de là qu'il était parti, avouons-le c'est une tâche qui n'est point facile. Mais le Génie de Vossius, Bochart, Cumberland, Fourmont, etc... a rendu la chose possible, grâce à leur connaissance des langues Orientales, l'Arabe, l'Hébreu, l'Araméen, le Syriaque (et non le Syrien), langues qui ont pris essor avec la nouvelle vague des savants Maronites venus de l'Orient et qui remplirent les bibliothèques de l'Occident de nouveaux et rares manuscrits et, que plus tard, ils occupèrent les chaires de Borne, de la Sorbonne, etc... Les auteurs de la "Polyglotte" ne pouvaient qu'influencer ces savants de l'Occident. Les Haglani, les Assamani, les Doueihy, etc... Non seulement, ils ont traduit la Bible en plusieurs langues, mais ils ont apporté avec eux aussi les anciennes traditions de cet Orient délaissé pour un moment après le désastre des Croisés.

Ce nouveau souffle donc, manifeste dans les écrits de Vossius, Bochart, Huet, Fourmont et, qui, d'ailleurs, citent nos savants Maronites, ce souffle a

donné naissance à “la nouvelle école apologétique” qui avait pour siège le Collège Maronite de Borne.

Quatorzièmement : À partir de cette école donc, une autre école plus critique prend la relève, c’est à cette école que nous rendons hommage. Car, en établissant les textes de Sanchoniathon, non seulement elle les compare à ceux de Moïse mais souligne avec droit la différence entre ces deux auteurs sacrés. Le premier préoccupé à affermir la foi de son peuple en l’unique Yahvé et, en combattant vaillamment l’idolâtrie, l’autre en recherchant la vérité dans ce magma d’idées que la Phénicie recueillit du fait de son ouverture et de son commerce avec les peuples voisins et lointains. Personne ne soupçonne l’authenticité de Sanchoniathon, lui aussi il écrit pour son peuple et il présente ses œuvres au Roi de la Phénicie, une fois qu’il en était sûr de leur conformité avec les traditions Yahvistes. Car il les compare aux livres offerts par Gedeon, ce Jérumbaal prêtre de Yahvé. Nous pouvons soupçonner donc Philon son traducteur, qui, même s’il prouve une certaine méfiance à l’égard des Grecs, ce Philon en était déjà l’un (feux et par sa culture et par sa religion. N’empêche que sa tentative de démystifier les textes phéniciens est la première dans son genre. A-t-il réussi dans sa démarche, nous ne pouvons pas l’affirmer, car cet auteur est passé sous la plume et dans la prison d’Eusèbe.

Quizièmement : Restaient les autres, auteurs phéniciens qui, eux aussi grécisés et bien que méfiants du contenu incontrôlable des livres de leurs ancêtres⁶⁰², sont restés attachés aux traditions Cananéennes.

Seizièmement : À tout cela, on a ajouté les nouvelles découvertes archéologiques, l’histoire et la géographie du Liban, derniers prestiges d’un passé toujours vivant dans les âmes et dans les pierres.

Ainsi de la théorie de procession et de l’émanation (Creuzer-Schelling) et de la théorie astrale et physiologiste des Cabires (Eusèbe et autres), “mythologique” de du Mesnil, nous sommes passés à la théorie symbolique et archétypale des Cabires Bibliques.

Par notre théorie symbolique, nous espérons avoir réussi notre herméneutique et établi la vérité sur la religion phénicienne. Seule une semblable démarche peut affirmer ou infirmer ce “grand chapitre” pour longtemps perdu de notre histoire, que nous espérons avoir réécrit.

Ainsi, nous croyons avoir reconstituer un grand chapitre de la religion phénicienne longtemps discréditée par les mauvais critiques, car selon Salomon Reinach, 90 % de ce qui été dit des Phéniciens, provient de leurs ennemis et, donc on ne pouvait se fier à leurs récits et qu’il a fallu toute cette herméneutique pour reconstruire pièce par pièce ce grand temple qu’est la Phénicie qui, en réalité, aurait pu avoir les mêmes destinées d’Israël si les mauvais sorts lui étaient épargnés.

En effet, Canaan non seulement et on l’a vu autour des fragments, était détruit par la poussée de Josué et obligé de prendre le voile jusqu’à l’Attique avec Cadmos, mais aussi il devait combattre sur le plan intellectuel et religieux

d'où ces fragments occasionnés par ces circonstances. Gédéon cet Hiérombal (qui a détruit le temple de Baal) non seulement a profané le temple phénicien mais aussi poussé par son zèle voulait en finir avec les livres que contenaient ces temples.

Occasion pour Sanchoniathon de chercher dans les temples, la vérité sur la religion de ses ancêtres et pris dans le rouage de l'absurde, et menacés.

Ce Sanchoniathon essaie de reprendre en main l'histoire de la Phénicie aidé par (apparemment) Gédéon, prêtre du temple d'Ievo pour le complément judaïque de cette histoire merveilleuse qu'il publia en 8 ou 9 volumes et qu'il dédia à Abibal, Roi de Tyr ou Beryth, bref Phoenicia. Le savait-il ce Sanchoniathon, qu'en composant cette encyclopédie, il fondait déjà la science de l'herméneutique même, science de l'histoire et de la religion comparées ? Cet Ami de la sagesse, cet Ami des Lois du Kawn du Cosmos rassemblait devant lui les écrits de Thôt l'Egyptien, les livres de Moïse et mille autres livres et récits des voyageurs et concurrents pour réécrire l'histoire de son peuple, et, par là l'histoire de l'humanité toute entière. Ce scribe habile que le hasard a réduit son œuvre gigantesque en quelques fragments, a été imité non sans difficultés par Philon de Byblos, la patrie éternelle du livre et des Scribes. Encore une fois, le hasard a frappé l'œuvre de cet auteur et que seulement quelques lambeaux étaient recueillis par Eusèbe qui, sur la voie des pères de l'Eglise et de ces moines, a donné le coup fatal à ce qu'il en restait.

Non seulement les fragments ont été interpolés par le Christianisme mais même les pierres de ces temples et ces hauts lieux ont été éparpillés ça et là, maudites pour l'éternité,

Mais qui pourra nier que c'est de ces mêmes fragments et de ces mêmes pierres que la nouvelle religion a construit son édifice, le corps du Christ, cette grande cathédrale n'est-elle pas bâtie par ce logos Phénicien sculpté pour la première fois sur la pierre ? Cette même cathédrale n'est-elle pas bâtie sur les mêmes ruines et avec les mêmes colonnes de nos illustres temples ?

Ceux qui ont cru que ce logos est à jamais départi de chez nous, ils se trompent avec les mêmes lettres et avec les mêmes marteaux, nos écrivains et nos maçons ne cessent d'écrire et de bâtir le temple de l'Avenir, ce grand temple qu'est le Liban, l'habitable des Dieux et des Anges, des Prophètes et des Hiérophantes.

Entrons donc dans ce temple des Cèdres et de Nesrin, mais avant de nous hasarder dans ses monts et ses vallons, prenons garde car derrière ses parfums embaumés, se cachent les encens des martyrs qui, seuls, oui seuls, étaient capables d'arrêter le Temps.

* * * * *

CHAPITRE III

Une nouvelle philosophie pour un Liban Nouveau

A - L'actualité de la Symbolique Phénicienne dans la vie Quotidienne Libanaise.

Après avoir examiné longuement la question des Cabires, nous voulons signaler avant d'aborder la question de l'impact de la symbolique phénicienne sur la mentalité libanaise, que ce système symbolique des Patriarches, s'est implanta au fur et à mesure à la place du monothéisme primitif. Il était selon Schelling très proche du monothéisme musulman. En effet, l' "Allah Akbar", trois fois répété à chaque appel à la prière, est très significatif.

L'Allah Akbar du Prophète Mahomet, une fois qu'on a compris sa signification, confirme bien notre herméneutique sur les Cabires. "Allah Akbar" étymologiquement veut dire, "Dieu est plus Grand", mais a-t-on songé un moment de se demander cette question : Dieu est-il plus Grand de qui, de quoi ?

Quand le prophète répétait cette "Fatihat" "Inauguration" et après lui tous les musulmans, il ne faisait qu'insister sur l'abolition définitive et totale de l'idolâtrie, enracinée depuis des siècles chez ces adeptes. Allah Akbar = Dieu est plus grand, doit nous rappeler donc nos fameux Cabires : Grands. Car, en effet, l'utilisation ici-même des termes Kabir et Akbar, n'est pas accidentelle l'idolâtrie adorait les "Ancêtres Kabires" et le prophète ne pouvait les abolir que par cette Fatéhat, profession de foi ; "Allah Akbar, Allah Akbar, Allah Akbar, Achadou Anna La Ilah Illa Allah wa Mouhammadan Rasoula Allah".⁶⁰³

Nous pouvons conjecturer que le Prophète en disant cette Fatihat, il insinuait qu'Allah est Akbar "plus Grand." de ce que vous adorez, s'ils sont des Cabires, des Grands, Dieu Allah est plus grand. A signaler aussi le mot Kabir est passé et on ne le sait comment, dans le patois lyonnais sous la forme de "Kabbir" qui veut dire installer, agrandir, etc...⁶⁰⁴. Peut-être, c'est une allusion à ce que ces Patriarches avaient fait en matière de fondation des villes, des nations et des découvertes si bienfaitrices à l'humanité.

Il est utile aussi avant d'aborder cette dernière partie de notre symbolique, de donner une idée des différentes connotations que peuvent avoir les mots Epopée, Mythe, Symbole, etc... dans la langue arabe actuellement. Le Dr. Khalil Ahmad Khalil dans son "Contenu de l'épopée dans la pensée Arabe"⁶⁰⁵ ouvrage remarquable, nous donne les définitions suivantes :

1° Epopée : "Oustourat" en arabe vient de "Satr" Sattara-écrire, tracer une ligne, une histoire imaginaire, invraisemblable. C'est une "nouvelle" qui traite des faits qui dépassent l'entendement humain et l'objectivité. Ce qui la rend différente de la fable⁶⁰⁶, c'est qu'elle nous porte à "croire" tandis que la fable, non. Pour cet auteur. Epopée et Mythe sont identiques etc...⁶⁰⁷.

Nous n'avons pas l'intention ici d'analyser toute l'œuvre de Dr. Khalil mais nous ne pouvons rester indifférents à ces étymologies qu'il nous donne et qui passent pour être admises communément dans tout l'Orient Arabe.

Première objection : L'Epopée n'est pas un mythe.

Durant le siècle dernier, certains auteurs occidentaux affirmaient que les Arabes en général n'ont eu jamais d'Epopée. A certains égards, ces écrivains avaient complètement raison. Car, Epopée qui doit se traduire par "Malhamat" et non "Oustourat", comme l'a fait Dr. Khalil, à part les quelques fragments qu'il nous reste de l'épopée "d'Antar et Abla"⁶⁰⁸, la littérature arabe n'a pas eu de productions épiques à l'exemple de l'Odyssée et l'Iliade. En effet, "Malhamat" et non "Oustourat"⁶⁰⁹ répond plus donc au concept de l'Epopée. Malhamat qui provient de "Lehem" hébreux, ou "Liham" arabe, veut dire la "guerre", le "combat", et c'est cette nuance là entre Malhamat, histoire extraordinaire mais "sanglante", et Oustourat, histoire extraordinaire mais "gaie" que la plupart de nos critiques arabes ne distinguent pas. L'on pourrait dire que, même sur le plan historique, la malhamat précède l'Oustourat, comme la parole précède l'écriture. N'avons-nous pas dit en haut qu'Oustourat vient de "Sattara", écrire, c'est une chose sûre, reste à savoir si l'étymologie jusqu'alors admise de Malhamat est totalement correcte. Outre les racines "lahem" ou "Liham", combat guerre, etc... qu'on trouve à l'origine de Malhamat, n'y aurait-il pas aussi un jeu de mots subtile qui peut éclairer plus, le sens de ce mot. Malhamat pour ceux qui connaissent les langues Orientales ne diffère point sauf qu'au niveau de renonciation, de l'autre mot semblable "Molhamat". Une simple différence entre le "Ha" aspiré du premier et le "Ha" dur du second. Cette simple différence confère au mot molhamat un sens non connu jusqu'alors, c'est le sens riche et plein de significations, de "révélation". En effet, la malhamat devient donc une oeuvre épique mouvementée mais surtout elle est "révélée".

Deuxième objection : Le Mythe n'est ni "une Fable" ni "un conte".

En lisant Dr. Khalil, nous avons remarqué aussi qu'il traite les contes de "Mille et une nuits" comme un récit mythologique. Cette méprise si elle est pardonnable au niveau de la recherche critique, qui confond en général fable, conte, mythe, etc... pour la commodité de l'analyse, n'est pas pardonnable au niveau des définitions. Entre la fable, le conte et le mythe, il y a toujours une différence et nous voudrions ici en donner quelques exemples.

1° Mythe :

En réalité, aucun mot en langue arabe ne correspond au mot Mythe tel qu'on le conçoit en Occident. Nous pensons que c'est d'ici que la méprise vient. Si le Mythe est souvent confondu avec la fable et le conte, c'est de cette indécision qu'il porte dans sa floue définition en langue arabe. Car, Mythe et Mythologie sont unanimement traduits par "Mythologia" en arabe. Si l'on utilise

d'autres termes, le sens "occidental" qu'affecte ce mot "mythologia" en arabe, se perdrait facilement. Faute d'un terme équivalent, peut-être, en définissant Fable et Conte, le mot Mythe devient plus clair.

Troisième objection : Le Mythe n'est pas un conte.

En effet, pour donner rapidement le sens du mot "conte" en arabe, nous avons voulu donner comme exemple l'ouvrage même du Dr. Khalil. Ce dernier, analyse les "Mille et une Nuits" comme des "Mythes".

Cela nous semble un peu exagéré. Ne disons-nous pas "Les Contes des Mille et une Nuits" et rien d'autre ? Mythe et Conte ne peuvent être une seule et même chose et l'exemple ici est trop clair. Le conte, en effet, correspond au mot "Hikayàt" en arabe et ce mot se traduit facilement par conte en français et, là-dessus, tout le monde est d'accord.

Quatrième objectif: Mythe ne veut pas dire "Fable"

Là aussi, plusieurs auteurs arabes, entre autre, Dr. Khalil, n'y font pas la distinction. Or, fable signifie en arabe "Khourafat", mot presque intraduisible en français comme c'est le cas du mot mythe intraduisible en arabe. Khourafat la Fable est l'histoire non seulement incroyable mais souvent "crédule "Khirfan" se dit d'un vieillard qui s'approche en âge et commence à perdre ses capacités "intellectuelles", et donc qu'on devrait se méfier de ce qu'il nous raconte ou de ce qu'il nous dit. Prendre donc le mythe pour une "Khourafat" est une faute impardonnable surtout pour des auteurs en directe relation avec la culture occidentale. Récapitulons ; Le Mythe donc, se rapproche le plus du mot "Oustourat" et toutes les autres définitions nous semblent provisoires jusqu'au jour où la langue arabe se procurera ou inventera un autre mot que celui de "Mythologia" pour le mot "mythologie".

2 - Les Savants Maronites, les traditions et la Bible.

Nous avons dit plus haut que c'était grâce à l'école maronite de Rome qu'il était rendu possible aux savants occidentaux d'alors de redécouvrir l'Orient qui plongeait, dans les années 1500 à 1700, dans un obscurantisme incurable. Nous n'avons pas l'intention ici d'analyser les œuvres de ces savants, mais seulement citer un petit passage de la revue "Al Fusul"⁶¹⁰, qui pourra nous donner une idée là-dessus.

Les SAVANTS MARONITES ET LA BIBLE⁶¹¹

L'Abbé B. Fahd nous dit ceci :

"Il y a plus de trois siècles paraissait, à l'imprimerie de la Propagande de Rome, la première édition bilingue de la Bible en arabe (caractères Karchouni ou syriaques) et latin.

Ce travail gigantesque était l'oeuvre d'un groupe d'érudits maronites de l'école Maronite de Rome.

Cette Ecole, fondée en 1584, était consacrée aux jeunes maronites faisant leurs études à Rome. Les patriarches y envoyèrent des élèves (dont plusieurs devinrent célèbres) qui obtinrent des grades universitaires en philosophie, théologie et autres sciences et rendirent des services éminents à la communauté maronite, à leur pays et à la science.

Avant la fondation de l'Ecole Maronite :

Les patriarches envoyaient les jeunes futurs séminaristes les plus doués à Rome pour y étudier les langues européennes, la philosophie et la théologie, afin qu'ils puissent traduire les missives pontificales, corriger les livres liturgiques et les imprimer avec leur traduction.

L'auteur cite de nombreuses références comprenant le nombre d'étudiants de divers groupes partant pour Rome, des noms de certains de ces étudiants ainsi que les dates de leur départ.

Fondation de l'Ecole Maronite :

Cette fondation eut lieu le 24 février 1584 quand le nombre des étudiants atteignit vingt.

Le Cardinal Carva la dota d'un statut spécial et le Père Jean Bruno en fut le premier Supérieur jusqu'en 1590. Elle continua à être prise en charge par les Pères Jésuites jusqu'en 1773, date de la dissolution de leur Compagnie.

L'école prospéra, devint florissante et le nombre de ses anciens élèves célèbres augmenta considérablement: savants, érudits, patriarches, archevêques... Qui ont propagé en Occident les sciences de l'Orient et son histoire et vice-versa. Le nom de "maronite" devint en Europe synonyme de savant, au point qu'on disait alors "savant comme un maronite".

Les célébrités de l'Ecole Maronite :

Parmi les anciens élèves célèbres de cette Ecole, nous trouvons ceux qui ont traduit la Bible en arabe puis en latin et l'ont imprimée à Rome, en 1671, avec, à leur tête, l'archevêque Sarkis Al-Razzi.

Dans la préface de cette traduction sont expliquées les raisons qui avaient rendu ce travail nécessaire, (les fautes et les lacunes trop nombreuses dans l'ancien texte arabe dues à l'ignorance, au manque de copistes et de savants, et les méthodes de travail (l'archevêque Razzi réunit chez lui un grand nombre de savants, de théologiens, de linguistes enseignant l'hébreu, le grec, l'arabe, etc... et il commencèrent leur travail en 1625).

L'auteur fait un exposé sur la Bible: son origine, son contenu, ses différentes parties, ses auteurs,

Nous apprenons ainsi que les Livres de la Bible sont au nombre de 73, 46 constituant l'Ancien Testament et 27 le Nouveau.

C'est dire l'importance du travail accompli par ces érudits et leurs efforts pour faire paraître une édition arabe conforme aux autres textes grec, hébreu et latin, surtout à une époque où l'Orient était encore plongé dans l'obscurantisme.

En appréciation de leur œuvre, et pour commémorer leur souvenir, l'auteur consacre la partie la plus importante de l'article aux biographies de plusieurs de ces savants, à leurs œuvres et aux services qu'ils ont rendue à Dieu et à la science.

Nous en donnons seulement la liste ci-après :

- L'Archevêque Sarkis Al-Razzt (1572-1638)
- Le Moine Nasrallah Chalak (1635)
- L'Archevêque Ishac Chedraoui (1590-1663)
- Ibrahim El-Hakli (Ecchelensis) (1664) auteur de 64 ouvrages collabora à la Bible Polyglotte
- Gabriel Al-Sahyouni (Gabriel Sionita) (1577) collabora à la Bible "Polyglotte."

Ces savants maronites ne constituent en tous cas qu'une partie de ce long chaînon de traditions ininterrompues de traditions millénaires dont les Libanais d'aujourd'hui sont si frères. Le contact immédiat de ces savants maronites avec leurs voisins les Rabins d'Israël, et les historiens arabes, est significatif. C'est de ce contact aussi qu'ils ont puisé leurs connaissances jusqu'alors inaccessibles pour l'Occident et qu'ils les lui transmirent sitôt, pures et intactes. Ce rôle "d'intermédiaires" hérité des ancêtres phéniciens, passe pour devenir aujourd'hui une "philosophie" d'un peuple et d'une terre. Selon le P.A. Mourany, cette ancienne nouvelle philosophie peut être appelée le "Maronitisme". Partant du principe que le Liban est une terre sainte, terre refuge, elle est surtout pour lui une "terre sur déterminée de sens"⁶¹².

De LA TERRE de la MARONITE à la MARONITE - TERRE⁶¹³

Le Père Antoine Mourany nous dit ceci :

"Il est impossible qu'un peuple qui aime tellement sa terre puisse en être délogé". Ce sont les termes mêmes d'une réflexion, qu'un médecin français arrivé au Liban à la suite des bombardements d'octobre 1978, faisait à un ami libanais qui le promenait à travers la montagne libanaise et admirait devant lui les beautés de son pays. En réalité, sur la terre libanaise, il y a beaucoup plus que la beauté du paysage ; le Liban est une "terre sainte", disent certains ; elle est en tous cas sur déterminée de sens.

C'est d'abord une terre libre par la vertu de l'exode maronite à partir de la Syrie. C'est ensuite le Lieu d'une histoire qui a toujours témoigné de sa fidélité à Dieu et à l'homme. C'est pourquoi cette terre de la maronite s'est transformée en la maronite terre ou terrain de liberté pour les communautés chrétiennes depuis l'Arménie et la Mésopotamie jusqu'au Nil enfin. Cette maronite est devenue ensuite le lien et le point de départ d'une action historique culturelle et

politique au sein du monde arabe, justement par la vertu de sa liberté ou vertu à l'universalité de l'homme."

Il n'y a pas à en douter ici, que derrière l'arrière-plan de la pensée du P. Mourany se cache la symbolique de Cadmus premier chapitre mythique de toutes les civilisations. Par là, nous désignons l'inventeur ou propagateur de l'écriture". Ce chapitre de l'histoire du Liban est aussi aux yeux du Dr. Philippe Hitti, grand historien libanais et international, un chapitre de l'histoire Universelle⁶¹⁴.

Philippe Hitti Un chapitre de "l'Histoire du Liban"
Le CARACTERE: DISTINCTIF :
GEOGRAPHIQUE. HISTORIQUE et CULTUREL

Dans ce chapitre de son Histoire du Liban, l'auteur, Dr Philippe Hitti passe en revue les stèles de Nahr-el-Kalb qui forment un véritable musée en plein air. Elles racontent les invasions étrangères que le Liban a subies et repoussées depuis la stèle de Ramsès II (début du 13^e siècle av. J.-C.) jusqu'à la dernière, celle commémorant le départ du dernier soldat étranger le 31 décembre 1946.

Les événements historiques importants se sont précipités, au Liban, plus nombreux que dans toute autre région du monde ayant même superficie.

Depuis des milliers d'années, à l'ère paléolithique au rude climat, ses grottes et cavernes servaient d'abri à l'homme ...

L'histoire écrite du Liban couvre une période de 5.000 ans. Il peut se vanter du nombre d'événements majeurs dont il a été le théâtre ainsi que de leur valeur et de leur importance mondiale. Microscopique, du point de vue géographique, le Liban est un pays à rayonnement mondial car son histoire est, en fait, une grande partie de l'Histoire du monde civilisé.

Ce rôle historique est dû à plusieurs facteurs ; la nature de sa terre montagneuse, sa proximité de la mer et des pays qui furent les berceaux de la civilisation et au carrefour des grandes routes mondiales reliant trois continents.

Les différences entre la plaine (lieu de communication avec le monde extérieur des échanges culturels et intellectuels) et la montagne (région isolée dont les habitants conservent leur liberté, leur indépendance et leur immunisation contre tout ce qui leur vient du monde extérieur) permettent de mieux comprendre l'histoire de la région.

Liban fut le peuple cananéen sémite. La civilisation cananéenne eut une influence sur les civilisations hébraïque et araméenne qui, à leur tour, influencèrent la civilisation occidentale.

La découverte la plus importante que l'homme ait réalisée fut celle de l'alphabet, et, elle seule, suffit à donner aux Phéniciens une place prépondérante dans l'histoire de la Pensée humaine.

Les colonies phéniciennes sur les rivages de la Méditerranée furent autant de centres du rayonnement culturel phénicien (Carthage).

Sur leurs trirèmes en bois de cèdre les Phéniciens traversèrent les colonnes d'Hercule et atteignirent l'Atlantique.

Le Liban est non seulement cette partie du monde où prend naissance l'Histoire. Il est aussi une partie de cette Terre Sainte et le Christ lui-même visita ses rivages. Le Liban est surtout caractérisé par ses montagnes. Elles ont une influence sur son climat, sa végétation, sa faune, le caractère de ses habitants (qualités propres au montagnard).

Ses grottes et ses cavernes ont servi d'abri aux ascètes chrétiens, aux mystiques (Soûfis) musulmans et aux ermites druzes ainsi qu'à tous les opprimés: maronites (au VII^e siècle ap.- J.-C.), druzes (au XI^e s. ap. J.-C.) chiites (à diverses époques), arméniens et syriaques (fuyant le joug ottoman).

Ces minorités trouvent au Liban une nouvelle patrie où elles peuvent vivre librement formant autant de nationalités indépendantes.

La montagne libanaise a joui de l'indépendance totale. L'histoire atteste qu'à chaque fois l'invasion du Liban semblait facile à l'envahisseur mais qu'à chaque fois aussi le Liban demeurait inaccessible (Arabes au VII^e s. ap. J.-C. Ottomans au début du XVI^e siècle).

Les services rendus par les Libanais à la civilisation mondiale depuis les Cananéens-Phéniciens continuèrent à l'époque hellénistique (les plus importants philosophes Grecs, stoïciens ou néo-platoniciens, furent libanais d'origine) à l'époque romaine (le plus grand temple du monde : Baalbeck ou Héliopolis, la plus importante Ecole de Droit du monde romain : Beyrouth ou Berytus "nourricière des lois"), au Moyen Age (colonies de marchands et industriels en Europe : Ostie, Marseille, Bordeaux) et de nos jours (nombreuses colonies dans tous les pays du monde).

Le Liban a été, dès le XIX^e siècle, le premier des peuples de cette région à accepter ce qui lui vient de l'Occident dans tous les domaines ; commerce et industrie, sciences et idées nouvelles, systèmes de gouvernement et éducation, institutions sociales et politiques modernes. Parmi ces idées nouvelles le nationalisme et la démocratie.

Ce caractère distinctif du Liban puise ses sources donc dans l'histoire même de ce pays dans son "miroir" donc comme nous l'avons dit déjà dans notre introduction. Pour connaître ce "miroir", Fadel Saïd Akl un autre philosophe maronite, nous invite lui aussi à "remonter aux sources" pour comprendre le Liban actuel, flans son "Essai pour une connaissance nouvelle du Liban"⁶¹⁵, il dit ceci : “

Fadel Saïd Akl –

ESSAIS pour une CONNAISSANCE NOUVELLE du LIBAN

Pour comprendre le Liban actuel, il est nécessaire de remonter aux sources.

La personnalité libanaise s'est formée tout au long de son histoire d'éléments divers. C'est la résultante de plusieurs courants qui, dans une

continuité historique, ont toujours poursuivi l'acquisition des valeurs spirituelles, intellectuelles et matérielles ainsi que l'ouverture sur le monde civilisé avec une volonté implacable d'exister et de progresser.

Ces courants se sont concrétisés dans le Pacte et dans une Formule particulière dite Formule Libanaise.

Les Libanais appartiennent à des communautés diverses. Leur volonté de vivre en commun a donné naissance au Pacte dont le principe était la fidélité à l'histoire du Liban et l'esprit de justice.

La Formule Libanaise issue de ce Pacte a été défigurée par une application contraire à son principe même et s'est transformée en un ensemble de compromis d'intérêts.

La réaction du peuple qui a ses racines dans son histoire et sa foi dans la liberté et sa résistance promet une Renaissance prochaine.

Le Libanais a lié son avenir à des valeurs humaines déterminées qui le rapprochent, de plus en plus de la Vérité absolue qui est, en fin de compte, sa propre vérité.

La tragédie de la liberté, pour le Libanais, n'est pas une bataille mais une guerre continue. Il combat pour elle et, en son nom, il continue d'exister et de se disperser dans le monde. Et c'est elle qui a donné naissance à la Formule Libanaise, point de rencontre des divers courants humains dont se compose la nation libanaise avec leur expérience et leurs particularismes.

Photo p.356

Il manquait toutefois à la Formule de 1943, une assise fondamentale ; l'unité non seulement du territoire, du peuple et des institutions mais encore celle de la croyance en un destin commun et du loyalisme patriotique.

Le Liban devrait mettre fin à tout ce qui lui fait perdre son homogénéité et sa personnalité (immigration et émigration, par exemple).

Une atteinte à l'Expérience Libanaise serait une atteinte à la civilisation mondiale.

Ces termes de "continuité historique", "ouverture sur le monde", "volonté implacable d'exister et de progresser" "concrétisation de ses aspirations dans le pacte national, dans une Formule particulière dite Formule Libanaise", etc... tant de symboles qui prouvent le degré de l'enracinement de la symbolique antique dans notre vie politique, culturelle, et même quotidienne.

Personne au Liban ou en Orient n'a plus utilisé cette symbolique que le P. Boutros Dao dans son "Histoire Religieuse, politique et culturelle des Maronites"⁶¹⁶. Dans son VI^e tome, le P. Dao expose la partie religieuse concernant les traditions anciennes du Liban. Pour lui, on ne peut dissocier l'histoire du Liban, de l'histoire de l'Eglise et surtout de l'Eglise Maronite, elles sont une. Les racines du Liban et du Christianisme sont au cœur des traditions maronites, car ces derniers ne sont que les phéniciens d'hier et ce n'est qu'à partir du V^e siècle, après Jésus-Christ qu'on les nomme ainsi. Ils sont ce peuple qui n'a jamais cessé d'exister sur cette terre -du Liban- depuis 3 millions d'années⁶¹⁷. L'histoire chrétienne reste donc incomplète selon lui si l'on minimise le rôle de l'histoire de l'Eglise maronite et ses traditions. Cet historien, lui aussi, épris des chroniques orientales, comme ses maîtres de l'Ecole Maronite de Rome, utilise tout son savoir pour donner des preuves concrètes et historiques à ces traditions ancestrales. Le chapitre trois de son livre résume à peu près une partie de ces anciennes croyances à propos du Jardin d'Eden", "sites sacrés de la Békaa", "le Meurtre d'Abel-Habil" en arabe, et la "vallée d'Abila" qui porte son nom dans la chaîne Est du Mont Liban- Le Mont Liban, "Nabi Set, " le prophète Schit en arabe. Tombeau de Noé, Nouh en arabe, le "Déluge", Job, Ayyouh l'Araméen et l'influence phénicienne dans ses livres et ses hymnes attestées dans l'évangile de Rabola le Maronite, etc.. Sans parler des rapports entre le Christ et Canaan dans le Nouveau Testament qui forment la totalité de son sixième tome.

Outre les traditions anciennes, la langue Araméenne constitue le "fer de lance" de la démonstration du père Dao. Non seulement, cette langue fut la langue du Christ et de Marie, des apôtres et des premiers chrétiens, mais elle fut depuis les Célusides 322-64 av. J.-C. la langue courante dans toute l'Asie Sémitique, c'est-à-dire le Liban, la Syrie, l'Iraqe, et la presque île arabe... jusqu'aux confins de l'extrême-Orient, de la chaîne au nord jusqu'en Inde au sud, et de l'autre côté jusqu'aux confins du Nil, l'Ethiopie. Aucune langue ni même le Grec n'a pris ces dimensions, excepté l'Anglais dans notre siècle⁶¹⁸.

Il continue, cette langue, est la même que celle que nous utilisons aujourd'hui dans notre liturgie, et dans notre vie courante, elle est notre relique, car elle est la base de notre identité libanaise actuelle. Ce qui est remarquable dans cette histoire, c'est l'itinéraire de Jésus. Ce dernier "Issa" des Musulmans avait emprunté presque les mêmes chemins de ces ancêtres. Nous aurions bien aimé connaître l'interprétation d'Eliade à ce propos, lui qui connaît bien les hymnes de St Ephrem le Syriaque. Jésus, Issa, aurait sillonné toute la partie côtière du Liban et une grande partie de l'Hermon et des Cèdres en allant même jusqu'à Damas. Tout cela est attesté par les "Oulama" du Coran, des "interprètes" = Moufasiris al Hadith", et des historiens et chroniqueurs arabes.

Lisons leurs témoignages dans ces lignes de Nikita Eliséf ;

"D'après un récit se référant à une longue série de traditionnistes que j'ai lu sous la direction d'Abou-Muhammad Al-Akfani et d'Abu Muhammad Abd-El-Karim B. Hamza, et que nous a aussi rapporté Abu I. Fadail B. Mahmud, Abi B. Talel a dit : J'ai entendu l'Envoyé de Dieu, qu'un homme avait interrogé sur Damas répondre ; on y trouve une montagne appelée Qasyun sur laquelle le fils d'Adam a tué son frère ; au pied de cette montagne, à l'ouest, se trouve la qibla d'Abraham, et Dieu donna un refuge sur cette montagne à Jésus fils de Marie contre les Juifs. Aucun fidèle ne vient au refuge de l'Esprit de Dieu (Jésus), n'y fait ses ablutions, n'y prie et n'y implore sans que Dieu ne l'exauce. L'homme dit alors : O Envoyé de Dieu. Décris-le nous". Il se trouve, dit le Prophète dans la Gûta, dans une ville qu'on appelle Damas , et c'est une montagne à qui- Dieu a parlé"⁶¹⁹.

Le retour du Christ aux sources est-il une vérité historique, ou une affabulation mythique ? Nul part l'histoire et les traditions ne communiquent si étroitement. La répétition et le retour éternel au sens Eliadien est de l'ordre historique ici, ou est-il de l'ordre de la création mythique dont témoignera les textes ? On le répète ici, l'histoire et la mythologie se confondent pour devenir une seule et même chose et nous espérons un jour donner réponse à cette question embarrassante.

Ce refuge du Christ donc dans cette "Roubwat" la grotte d'Abel, serait-il à la conséquence logique de sa dérobade de devant ces ennemis après le miracle de Kharnahoum, ou bien serait-il une pure fiction ? La réponse à ces questions n'est pas impossible aux yeux du P. Dao, si imprégné des pères de l'Eglise, Si les premiers pères et les Prophètes de l'Ancien Testament avaient pour mission de préparer la venue du Messie, ce Messie n'a fait que compléter ce qu'il avait entrepris ⁶²⁰. Ils étaient le symbole, il en est devenu la réalité et l'accomplissement. Ils étaient les racines, il est devenu l'arbre. "Ne croyez pas que je suis venu pour démolir mais pour continuer" Math. 5.17. Entre le Messie et les Patriarches donc, il y a une relation intime et vivante. Le Christ ne pouvait donc ignorer cette réalité, pour les connaître, il fallait suivre leurs pas, visiter les lieux où ils ont vécu, et morts, jusqu'à son assomption avec eux sur la croix et sa résurrection définitive, les tirant vers son père en récompense de leurs bonnes

œuvres. Il ajoute que le Christ donc en suivant l'itinéraire des ancêtres, et en se prosternant devant leurs tombes, n'a fait que suivre les règles générales et les coutumes conformes à son temps, car il était un parmi eux et comme eux. Quel bon musulman ne se rendrait-il au moins une fois dans sa vie à la Mecque, ou un chrétien à Jérusalem ? Le Christ en fit autant. Selon le P. Dao, les anciennes traditions, établissent une relation intime entre le Liban et le Paradis terrestre, et que ces traditions puisent leurs origines dans la Bible⁶²¹. Le Patriarche Maronite Doueihy, s'est exprimé ainsi à propos de ces traditions ; "Les anciens croient qu'Adam, une fois chassé par Yahvé du Paradis, habita sur le Mont Hermont, et que ces fils Caïn et Habil habitèrent longtemps à l'est de ce paradis situé à l'est de la plaine de la Békaa... Ces restes des vestiges des demeures de ces patriarches, et leurs tombes, comme celui de Habil (Abel), Caïn (Caen), C^hhit (Set) dans cette localité attestent la véracité de ces traditions"⁶²².

Le père Dao nous prévient ici des préjugés (apologétiques ou autres), et nous invite à examiner ces traditions du point de vue des découvertes historique et archéologique qui, du reste n'ont fait que confirmer.

La Békaa donc, cette plaine fertile était le théâtre des événements très graves qui entourent la vie des Patriarches, conservés dans les monuments et dans les témoignages des historiens chrétiens et arabes musulmans. Ces écrivains les ont hérités certainement des Hébreux, des Phéniciens et de leurs livres sacrés, comme le Talmud, les chroniques phéniciennes, chaldéennes, babyloniennes, Egyptiennes et autres. Ainsi selon une de ces traditions, Abel, Habil, aurait péri à Damas = Damaschque, la Capitale de la Syrie actuelle. En effet, le mot Damaschque, est une composition de deux mots "Adam = sang, et éSchqu" = verser, abreuver, etc... C'est une allusion directe à l'endroit où le sang de Abel fut versé par son frère Caïn. Gen. 4. 1-16. et Gen. 4. 10-11. Cette ville même, selon Joseph, fut bâtie par US fils d'Aram fils de Sem, fils de Noé⁶²³ Saint Jérôme nous dit au même propos que ; "Le sens de Damas est "arroser de sang". Il n'y a point à en douter donc en ce que les Hébreux rapportent au sujet de cette ville Que ce fut là que Abel fut tué par son frère, et que c'est à cette occasion qu'on appela cet endroit par ce nom"⁶²⁴. L'historien musulman Al Quazwini nous raconte presque la même chose ; "Les chroniqueurs nous rapportent qu'Adam (sur lui notre prière), descendait (habitait) dans un endroit (de Damas) qu'on appelle aujourd'hui "Beyt Al Abyat" "la maison des maison" et la maison de "Hawwa" (Eve), à⁶²⁵ Beyt Lahya et la maison de Habil (Abel) à Maqura, et la maison de Caïn (Caen) à quaninat. Sur l'emplacement connu aujourd'hui du nom "Bah el Saât" porte des horloges", du temps, près de la Mosquée se trouve un rocher énorme où l'on plaçait les offrandes..., Abel était tué sur le Mont Cassion⁶²⁶, qu'est à l'entrée de Damas. Sur un rocher là-bas, on y retrouve comme des traces de sang sur une pierre énorme que les Damasquins supposent être la pierre dont Caïn se servit pour assommer Habil. A cet endroit aussi, se trouve une grotte qu'on appelle la "grotte du sang" "Megarat ed dam" à cause de ce meurtre"⁶²⁷. Avant Al

Qwazwini, un autre historien musulman, Ibn Joubair (1145-1217), atteste la même chose⁶²⁸. Yakout el Hamawi (1179-1229) nous raconte ces événements avec plus de précision⁶²⁹, Les traditions orientales qu'elles soient judaïques, chrétiennes, ou musulmanes, s'accordent au fait que le meurtre de Habil eut lieu à Damas et précisément sur le Mont Cassion. Abel fut enterré donc non sur la même montagne, mais dans la région qui porte son nom jusqu'aujourd'hui, et qui s'appelle Abellana-Habillana⁶³⁰ où Sainte-Hélène "bâtit une église sur le tombeau même d'Abel"⁶³¹. Le père Goujon qui visita les lieux en 1686, décrit cette église et la tombe de Abel qui "faisait 160 shibres"⁶³², à Quatre mètres de longueur à peu près. Cette Abellana est à 25 kms de Damas et se situe dans la chaîne est du Mont Liban donc dans l'Antiliban. Cet endroit est révéral aussi bien par les musulmans que par les chrétiens d'aujourd'hui où ils se rendent sur sa tombe longue de 10 mètres. Le P. Dao ajoute ceci : L'écho de cette tradition et l'endroit du meurtre d'Abel, s'entendent dans la liturgie maronite actuelle, "Oh Dieu, Toi qui a accepté les offrandes d'Abel dans la Békaa (Faqîto), de Noé dans l'Arche, d'Abraham sur la montagne, ... accepte nos offrandes"⁶³³. Le nom d'Abel est porté par plusieurs villages de la Békaa et de l'Antiliban, comme celui d'Abel Méeki,⁶³⁴ Abel el Saki, etc... et surtout Abel Souk Barada, la Capitale d'Abellana, ville de Habil. Ainsi pour cet auteur, c'est sur les Monts de l'AntiLiban que les premiers sacrifices de Abel furent acceptés et sur les mêmes lieux, son sang fut versé. Voilà la première symbolique du "Meurtre du Christ au Liban" Selon Père Dao, en tous cas, ce double sacrifice n'est pas si loin du drame que vit le Liban depuis des siècles, Dans la Békaa même, deux endroits portent les noms de Nabi shit, Set, le premier c'est le village de Nabi shit de Rayak (voir guide Bleu Liban, p. 319) et le second près de Hashayya. Selon les traditions c'est à côté de Rayak, non loin de Zahlé, capitale de la Békaa, que se trouve le Tombeau du Nabi shit. Selon l'archéologue Thomson, le Kabr du Nabi shit, dans cet endroit, a une largeur de dix pieds, et une longueur de 100 pieds. En face de ce tombeau, et dans l'Antiliban, se trouve la tombe de Noé, près du Karak⁶³⁵. D'autres chroniqueurs arabes ont témoigné d'avoir visité et vu Kabr shit, fils d'Adam et non de Noé, comme Al Harawi⁶³⁶ et Ibn Jubayr. Dans la Békaa se trouve aussi la tombe de Noé Nuh, comme le veulent les traditions. Ni la Genèse ni l'épopée de Gilgamech ne parlent du lieu où fut construite l'Arche mais les traditions ici le désignent d'après le pèlerin A. Morisson par l'Antiliban⁶³⁷. En ce qui concerne Noé-Nuh, les traditions talmudiques et les Rabbins Juifs, témoins des anciennes traditions le confirment aussi. Ces savants attestent dans leur interprétation de la Bible, que l'Arche de Noé fut faite du Bois des Cèdres, cela est confirmé par Ibn Izra, Onkel, Younan, Kâmenhi et tant d'autres⁶³⁸. Si les traditions reconnaissent que l'Arche était faite du bois des Cèdres, cela confirme donc l'idée que cette Arche fut faite au Mont Liban, et précisément au Mont Sinnir⁶³⁹.

Selon la légende d'Enoch, l'habitat de Noé, et des Amalik, des Gibborims et des Elohim, était dans le Mont Hermon⁶⁴⁰ près des sources de Dan⁶⁴¹.

Selon l'Orientaliste allemand, Rudolphe de Suchen, et suivant les traditions locales, la Plaine de la Békaa pour longtemps fut appelée la Plaine de Noé "Sahl Nouh"⁶⁴². Cela est confirmé par la présence du tombeau de ce patriarche à KaraK près de Zahlé, c'est un village près de Baalbeck. Son tombeau est d'une grandeur gigantesque selon le témoignage de l'Encyclopédie des Nations"⁶⁴³.

Selon Ibn Jubayr, sa grandeur est de trente bras⁶⁴⁴. Près de la tombe de Noé se trouve aussi celle de sa fille "Habla", que quelques-uns prononcent "Jabla"⁶⁴⁵, dans le village d'Arjamous⁶⁴⁶. Dans la même chaîne orientale du Liban, se trouve aussi le village de Ham, fils de Noé, et père de Canaan, Ancêtre des Phéniciens⁶⁴⁷. Ainsi pour le P. Dao, la miraculeuse survie de Noé et de sa famille, et de l'espèce humaine, était rendue possible grâce aux Cèdres du Liban, et à sa montagne, le Sinnir. Et c'est bien sur cette montagne que Yahvé renouvela son alliance avec les hommes⁶⁴⁸. Selon le même père, citant Al Tabari, grand chroniqueur arabe, Jésus, Issa, visita donc ces mêmes lieux, comme ses ancêtres et suivant les coutumes⁶⁴⁹.

La visite du Christ donc de ces lieux était une sorte de reconnaissance envers ces pères illustres qui l'ont précédés symboliquement et ont préparé sa mission salvatrice. Toutes ces traditions sont restées vivantes dans l'esprit des Libanais et de leurs voisins Juifs ou Musulmans jusqu'à nos jours.

Ce patrimoine biblique non seulement nous concerne, mais il est leitmotiv, le moteur même de notre maronitisme et libanisme actuels.⁶⁵⁰

B - la Symbolique des Eglises de l'Orient⁶⁵¹

Suivie d'une copie d'un temple phénicien et la Symbolique d'Hiram.

Le plan que nous donnons ici n'est pas toujours respecté, mais c'est le plan traditionnel, généralement suivi et exécuté dans les édifices importants, dans les villes épiscopales ou dans les couvents. Il est certain que ce plan était autrefois en usage partout, mais aujourd'hui, hélas, on est tenté de construire des édifices inspirés de l'Occident moderne sans référence à l'esprit symbolique et rituel qui faisait la richesse spirituelle et symbolique de la Tradition biblique.

Comme l'Eglise d'Orient (Maronite) reste l'église la plus liée à la Tradition biblique dans sa pensée, sa culture, ses rites et sa Tradition, il est logique qu'il en soit de même pour ses lieux de culte. De là s'ensuit une similitude du plan original de l'église avec celui de la synagogue. En effet, les premiers lieux de culte fréquentés par les chrétiens et par les apôtres eux-mêmes, étaient le Temple de Jérusalem, ou les synagogues des communautés juives converties au christianisme, du fait même que ces synagogues devenaient des lieux de culte, des églises pour les chrétiens, après l'aménagement nécessaire au culte suivant la Nouvelle Alliance. Il ne faut pas oublier que ces lieux de culte de l'Alliance Ancienne, n'étaient rien d'autres que de petites images du Temple de Jérusalem dont le plan avait été décrit par Dieu et qui avait été réalisé sur son ordre pendant le règne de Salomon pour être le lieu de sa résidence parmi les hommes,

le lieu où les hommes devaient adorer le Très-Haut. Le rôle des Bâisseurs phéniciens et de leur roi Hiram était de premier ordre dans cette gigantesque entreprise.

De même que le christianisme ne fait pas une rupture avec l'Ancienne Alliance, mais en est plutôt la continuation par l'union parfaite avec le Très-Haut par l'entremise de son Fils Unique Jésus-Christ annoncé par les Prophètes de la Bible, ainsi, ces communautés juives de la Phénicie, et ces Cananéens, converties au Christianisme, aménageaient leurs anciens sanctuaires pour le culte de la Nouvelle Alliance, ainsi que l'avait décidé le Messie, fils de David, fils d'Abraham, mort et ressuscité, présent par ses Sacrements parmi les siens. Ce culte est rendu au Seigneur dans des lieux nommés de manière identique : HAIKLA, BEMA, QDOSH, QOUDSHE ou MAQDSHA avec des prières analogues, psaumes, versets bibliques, ou des lectures telles que celles de la Thora et des prophètes, suivies par des bénédictions et des actions de grâces, pour les œuvres merveilleuses et les bienfaits grandioses de Dieu envers son peuple, pour l'Alliance éternelle qu'il a conclue avec son peuple, exprimé dans des gestes semblables, chanté sur des mélodies traditionnelles souvent inspirées de la culture locale (Araméenne), accompagné des mêmes instruments musicaux bibliques, par exemple les cymbales, et baignant totalement dans une atmosphère de symbolisme biblique, mais en suivant la voie et l'orientation données par la Nouvelle Alliance et restant dans l'attente du nouvel Avènement du Christ Sauveur et Seigneur, et l'espoir de régner avec les siens, toute l'éternité glorieuse, dans la Jérusalem céleste.

Les églises d'Orient sont orientées vers le levant, vers Jérusalem, où brilla l'étoile du Christ, le Soleil Eternel, Lui qui apparaîtra à l'Orient, à la fin des temps pour juger les vivants et les morts.

L'édifice de l'église se divise en deux parties : occidentale et orientale.

I- LA PARTIE ORIENTALE

Elle est appelée Beth-MADHBHA et elle est divisée en trois parties ;

1- Le SANCTUAIRE, au milieu ; il est connu par les noms suivants :

BETH-MADHBHA ou QANKE, il symbolise le ciel ;

2- LE BAPTISTERE, au Sud du Sanctuaire, il est appelé BETH-A'MADHA ;

3- LA SACRISTIE, au nord du Sanctuaire, appelée BETH-DIACON, lieu où sont déposés les objets sacrés, les ornements, les linges d'autel, etc...

LE BETH-MADHBHA comprend lui-même trois parties :

a) Qdosh-Qoudshé, "Saint des Saints", qui est situé dans le mur Est, derrière l'autel ou bien sur l'autel (Tabernacle).

Le Qdosh-Qoudshé était vraisemblablement couvert d'une sorte de chape: remplaçant probablement le voile de Shékina qui recouvrait les rouleaux de la

Thora et portait “l’Ancien des Jours”, figuration du Père Eternel. Elle porte une icône du Christ, qui a pu être une copie du Saint-suaire, du voile de Véronique, ou peut-être même bien de cette icône d’Abgar, roi d’Edesse, dont parle l’historien Eusèbe de Césarée (4^e siècle).

b) Madhbha, “Autel”, qui veut dire le lieu d’immolation, dérivé du verbe dabbah = immoler ou sacrifier. Cette partie est réservée aux prêtres et aux diacres.

c) Beth-Tar’é, lieu des portes ou Qanké ou cancel, bien que ce mot soit employé très souvent pour désigner le sanctuaire. Il en est de même pour d’autres mots qui désignent les objets saints et à la fois le lieu où sont ces objets : Madhbha qui veut dire l’autel ou le sanctuaire, Qoudsha, qui veut dire la Sainte Eucharistie ou le lieu qui la contient, etc... selon les usages habituels d’une région ou d’une autre.

Cette partie du Sanctuaire est réservée aux sous-diacres et elle est séparée du Madhbha, par une lampe suspendue au plafond au milieu du Sanctuaire.

II- LA PARTIE OCCIDENTALE

Appelée “Haikla” qui veut dire Temple, comprend également trois lieux liturgiques devant la porte en bois du Sanctuaire et son rideau :

- 1- Le QASTROMA (vestibule), qui symbolise le Paradis terrestre ; c’est une plate-forme située entre la porte du Sanctuaire et le Berna, lieu où se tiennent les lecteurs, lieu aussi où se déroulent certaines cérémonies, telle que la consécration de l’église, ou bien la distribution de la communion, sous les deux espèces, du côté sud on donne le Corps et du côté nord, le Précieux sang ;
- 2- LE SHQAQONA (passage étroit), qui lie le Qastroma au Bêma, il symbolise la voie étroite qui mène de la terre au ciel ;
- 3- LE BEMA (Tribune ou Tribunal) qui symbolise la Jérusalem terrestre.

Autour de ces trois lieux liturgiques, les hommes occupent la partie Est du Temple et les femmes la partie Ouest.

Entre les hommes et les femmes et tout à fait au milieu et en face du sanctuaire, s’élève une estrade au même niveau que le sanctuaire, entouré du peuple de Dieu, le BEMA. Il symbolise la Jérusalem terrestre, centre du monde. C’est l’emplacement réservé à l’ensemble du clergé, pour toutes les prières de la nuit, du matin, de la journée et du soir, y compris la partie préparatoire de la Messe. Une fois que le prêtre célébrant a été désigné par l’archiprêtre, il quitte le Bêma et monte au sanctuaire pour proclamer le Credo, suivant le petit chemin qui relie le Berna au sanctuaire, que l’on appelle “SHQAQONA”. Cependant, avant d’arriver au sanctuaire, il monte à l’ambon ou QASTROMA” où se tiennent les lecteurs ; pendant la messe il est séparé du sanctuaire par un voilé qu’on ouvre pour la première fois au moment de l’hymne du Lakhou Mara (à

Toi, Seigneur...). Le célébrant arrive au lieu du sacrifice : l'autel, entouré des deux côtés par le chœur composé de prêtres des diacres, sous-diacres et lecteurs; prêtres et diacres, près de l'autel et les sous-diacres au-delà de la lampe à l'huile suspendue au milieu, entre le sanctuaire et le QASTROMA, les lecteurs sur le QASTROMA. L'ensemble du chœur, réparti des deux côtés de l'autel, représente le Chœur des anges, intermédiaires entre le ciel et la terre. Le chœur du sanctuaire est dirigé par un diacre appelé Natar Taksa (responsable ou surveillant de l'ordre), appelé Gabriel, qui symbolise l'ange Gabriel qui veille sur les cérémonies de la Nouvelle Alliance, alors que le chœur qui reste au Bêma sur lequel les "Shahharé" (chantres veilleurs) prennent place au début de l'Anaphore pour chanter les Ounayé (les répons) est dirigé par un autre Natar Taksa, appelé Michaël, symbole de l'ange Michaël qui veille sur les cérémonies de l'Ancienne Alliance, qui dirige le chœur et incite le peuple à la prière.

Sur les deux côtés de l'autel, il y a une niche. Côté Nord, elle est appelée Beth Maqdsha : lieu où l'on met la patène et le calice, et en face dans le mur du sud une autre niche, appelée Beth Housaya (lieu de Purification) qui contient les Saintes Huiles pour le baptême et pour la purification des pécheurs en particulier, des pécheurs publics (que le prêtre oignait en leur faisant un signe de croix sur le front) au cours du sacrement de pénitence, administré principalement le Samedi-Saint. Dans l'axe, au fond, dans le mur est la place réservée à l'Eucharistie, appelée QDOSH-QOUDSHE, le Saint des Saints.

Revenons maintenant aux murs latéraux. Tout d'abord dans le mur nord ; à côté de la sacristie, mais plutôt entre les hommes et les femmes, il y a un lieu facilement accessible à tous les fidèles, où se trouvent une ou plusieurs niches contenant des reliques des martyrs, ce qui a donné son nom à ce lieu BETH-SAHDE (Martyrion). Souvent, les fidèles viennent y prier, y allumer des cierges. Dans le mur sud, il y a deux portes donnant sur la cour ; une à l'est pour les hommes, une deuxième à l'ouest pour les femmes.

Dans l'angle sud-ouest adossé au mur ouest de certaines églises, il y a un lieu appelé "BETH-ASSYOUTHA", ou lieu de guérison. C'est un lieu réservé à la prière sur les malades ; en particulier les mères y apportent leurs enfants sur les bras, les amenant à l'église pour que le prêtre prie sur eux. C'est le lieu aussi où étaient dites probablement par le prêtre, des prières sur les femmes quarante jours après la naissance d'un nouveau-né. Jusqu'à nos jours, cette coutume biblique reste en usage dans beaucoup d'endroits surtout dans le Mont Liban. Les prières correspondantes sont indiquées dans le recueil appelé "IDHAYA-D'KHAHNE" manuel des prêtres.

Dans la cour, à l'est, au milieu du mur, une niche où était une simple croix ou bien une crédence sur laquelle une croix était placée ; ce lieu appelé "BETH-SLOTHA" ou lieu de la prière remplace le BEMA pour toutes les prières, Leyla Sapra, Ramsha, durant la période située entre la fête de l'Ascension et le premier Dimanche de la Dédicace (mai-novembre). Cet usage a été décidé sans doute

pour une raison liée au climat, car il fait chaud à cette époque dans la plus grande partie de l'Orient.

Dans la cour, on voit souvent un puits pour l'eau, pour les ablutions et parfois aussi quelques oliviers, ou un grand chêne.

La cour servait aussi de cimetière en particulier pour le clergé. Il est à signaler que le "baptistère" a deux portes : l'une à l'intérieur de l'église et l'autre donnant sur la cour, par laquelle entrait le baptisé. Dans le baptistère, il y a à l'est un autel sur lequel est posé un Evangiliaire et une croix, et au sud de l'autel les fonts baptismaux à côté desquels une table, en bois ou en pierre, sert pour oindre le nouveau baptisé, avant qu'il soit ondoyé. Enfin une petite fenêtre est pratiquée dans le mur nord; elle permettait au prêtre de rester dans le sanctuaire pour les baptêmes de femmes adultes qu'il pratiquait en tendant la main pour verser l'eau ou oindre la baptisée.

Un four à pain était généralement installé près de la sacristie. Pendant un rite spécial de préparation, composé de psaumes et de chants liturgiques le pain des offrandes était préparé par un prêtre ou un diacre.

Dans le mur en avant du sanctuaire sur les deux côtés, ou à défaut au nord, il y avait une niche, appelée "Shkhinta" ou demeure qui contenait des reliques "Hnana", ou de la terre du tombeau du saint Patron de l'église, d'un saint célèbre de la région.

Sur le BEMA, sont disposés :

1- au milieu, une crédence appelée GAGHOLTA (Golgotta), sur laquelle a été posée l'Evangiliaire et la Croix. Celle-ci ne porte pas le corps du Christ, non par honte de l'humiliation du Sauveur ou par pudeur devant ses souffrances, mais comme signe visible de sa Victoire. Après les heures de la Passion, le Christ Ressuscité Vivant a ouvert l'Ere Nouvelle et sans fin où nous vivons. La Croix nue dressée au Golgotta reste pour nous le signe sous lequel se déroule cette Ere Nouvelle, et le signe sous lequel se réalisera le triomphe du Christ à la fin des temps, lors de Son Second Avènement.

2 - De chaque côté de la partie à l'est, un pupitre pour les lectures : côté sud pour l'Ancien Testament, côté nord pour le Nouveau Testament ;

3 - En bas, en face du Golgotta, était dressé le trône de l'évêque, symbole du Grand-Prêtre, Aaron, qui a à sa gauche, l'Archidiacre. Il est entouré par le chœur des diacres, sous-diacres, etc... dirigé par un diacre ou "Natar-Taksa", appelé Michaël, symbole de l'Ange Michaël qui veille sur les cérémonies de l'ancienne alliance.

Le plan du BEMA était soit en forme de carré, ou rectangulaire ou parfois en forme de fer à cheval pour rappeler le Cénacle.

Photo p.369.

LÉGENDE DU PLAN

- | | |
|---|--|
| 1. Porte extérieure | 25. Qastroma |
| 2. Cour | 26. Place de communion du Corps |
| 3. Beth-Slotha (Oratoire) | 27. Place de communion du Sang |
| 4. Crédence et Croix | 28. Shkhinta : demeure des reliques |
| 5. Puits | 29. Voile de la porte majeure |
| 6. Porte des femmes | 30. Sanctuaire |
| 7. Porte des hommes | 31. Lampe à huile |
| 8. porte extérieure du Baptistère | 32. Voile de l'autel |
| 9. Porte intérieure du Baptistère | 33. Autel |
| 10. Baptistère | 34. Marches de l'autel (Mastabtha) |
| 11. Crédence | 35. Beth-Houssaya : lieu de purification |
| 12. Yordnan (Jourdain) Fonts Baptismaux | 36. Beth-Maqdsha ou Beth-Oazza) : trésor |
| 13. Table à onction | 37. Qdosh-qoudshé (saint des saints) |
| 14. Fenêtre pour baptême des adultes | 38. Beth-diacon (sacristie) |
| 15. Place des hommes | 39. Porte mineure |
| 16. Place des femmes | 40. Escalier du four |
| 17. Bêma | 41. Réserve à huile |
| 18. Siège de l'évêque | 42. Réserve à vin |
| 19. Siège de l'archidiacre | 43. Lieu des objets sacrés |
| 20. Gagholta (Golgotta) | 44. Porte communicant avec le sanctuaire |
| 21. Siège du chœur | 45. Beth-Sahdé (Martyrion) |
| 22. Pupitres des lectures | 46. Niches à reliques |
| 23. Marches de Bêma pr. Shahharé | 47. Crédence à cierges |
| 24. Shqaqona (voie étroite) | 48. Beth-Assyoutha (lieu de guérison) |

HIRAM, SALOMON et LA REINE de SABA

Dans la Franc-Maçonnerie (qui, soit dit en passant, groupe 19 millions d'adhérents), la légende de Hiram-Abi, souvent appelé Hiram tout court, est à la base de l'initiation au grade de maître, Hiram-Abi signifie "vie supérieure".

Les récits bibliques évoquent avec beaucoup de considération ce personnage dont se réclament tous les Francs-Maçons ; il était le grand architecte et l'expert en matière de travail des métaux, qui fut chargé de construire le temple de Jérusalem.

Voici les principaux éléments de ce récit magistralement exposés par André Parrot dans “le temple de Jérusalem” paru dans les “Cahiers d’Archéologie Biblique”.

Après la mort de David, son père, Salomon voulut élever un ensemble architectural digne de la puissance et de la renommée qu’il comptait s’assurer. Pour mettre à exécution un projet aussi ambitieux, Salomon ne pouvait trouver dans son royaume ni les techniciens ni les outils ou matériaux nécessaires. Il ouvrit des négociations avec Hiram, roi de Tyr, et obtint que ce dernier lui enverrait du bois, des tailleurs de pierre, des métallurgistes et des charpentiers et recevrait, en échange, de l’huile et du blé.

Le complexe architectural de Salomon devait comprendre le palais (susceptible de contenir 700 princesses, 300 concubines, leurs enfants et leur suite). La “Maison de la Forêt du Liban” appelée ainsi à cause de ses nombreuses colonnes de cèdres et ressemblant étonnamment à la grande maison découverte à Byblos dont le hall central comptait trois rangées de piliers en bois, la “salle des colonnes” la “salle du trône” où le roi recevait ses visiteurs assis sur un trône accoté de sphinx (semblable à celui du roi Ahiram figurant sur le sarcophage de Byblos) et de la “maison de la fille du Pharaon”.

Toutes les constructions marchèrent de pair. Les travaux dirigés par le Tyrien Hiram-Abi, dont le Livre des Chroniques, vante l’habileté, l’adresse et le savoir-faire, surtout dans le travail du bronze, commencèrent en 959 av. J.-C, et durèrent 7 ans et 5 mois.

COPIE d’UN TEMPLE PHENICIEN

D’après M. André Parrot, conservateur en chef des Musées Nationaux de France, et la presque totalité des archéologues spécialisés dans la question, le temple de Salomon était la copie d’un temple phénicien de la même époque, vraisemblablement celui de Malkart à Tyr.

Le sanctuaire était un bâtiment de forme rectangulaire, construit sur une plate-forme et orienté Est-Ouest. Il avait une distribution tripartie comprenant un porche (ulâm) et deux salles (hékal et débîr) dans lesquels on pénétrait successivement.

Le porche, sorte de vestibule, avait une largeur de 20 coudées (soit dix mètres, la coudée ayant approximativement 50 centimètres), une profondeur de 5 mètres et une hauteur probable de 15 mètres.

Devant l’entrée se dressaient deux colonnes de bronze d’une hauteur de 12 mètres et d’un diamètre de 2 mètres. Ces colonnes, qui, comme dans tous les sanctuaires phéniciens, ne supportaient rien et flanquaient simplement l’entrée, avaient des chapiteaux en forme de fleurs de lotus abondamment ornés de grenades. L’illustration la plus impressionnante de ce mode d’architecture est celle d’un naos provenant de Tyr et représentant probablement la façade du temple de Melkart.

Par une double porte en bois de cyprès, on passait du porche au “hékal” qui avait 20 mètres de longueur, 10 mètres de largeur et 15 mètres de hauteur la salle était entièrement couverte d’un placage en bois de cèdre ornementé de sculptures représentant des chérubins, des palmettes, des guirlandes de fleurs exactement les mêmes motifs décoratifs que l’on retrouve sur les ivoires phéniciens. Les vantaux des portes avaient une ornementation similaire.

Dans le hékal se trouvaient divers accessoires du culte tels qu’il y en avait dans tous les sanctuaires contemporains en Phénicie et en Asie Mineure : un autel d’or pour les parfums, la table des pains de propositions (autel en bois de cèdre plaqué or), dix candélabres (cinq à gauche, cinq à droite) et des ustensiles nombreux et variés, tels que les lampes, coupes, tasses, couteaux, bassins, brasiers qui, lorsqu’un conquérant pillait le temple, constituaient un butin très apprécié.

Du “Hékal”, on passait par un escalier dans le “débir” qui était long de 10 mètres, large de 10 mètres et haut de 10 mètres également. C’était le “Saint des Saints”.

Dans cette pièce, généralement obscure, deux chérubins en bois d’olivier plaqué or, semblables aux sphinx syro-phéniciens, eux-mêmes inspirés des sphinx égyptiens veillant sur Horus, déployaient leurs ailes sur l’arche d’alliance.

La toiture du temple était en terrasse. Le gros de l’œuvre était monté en pierres de taille et les fondations avaient des chaînages en bois, procédé cher aux constructeurs de Jbeil.

Sur les trois côtés, des bâtiments annexes s’adossaient au temple. Ils servaient de logis aux prêtres et aux employés, de magasins et de dépôts.

LA MER DE BRONZE

C’est dans la confection des accessoires cultuels en métal que Hiram-Abi et ses collaborateurs purent donner toute la mesure de leur génie.

L’autel de bronze, placé près de la roche d’Oman, avait 10 mètres de longueur, autant de largeur et 5 mètres de hauteur. Les prêtres, qui y accédaient par un escalier, y déposaient les animaux offerts en sacrifice.

“Le piédestal” en bronze, sur lequel Salomon s’agenouillait, avait 2 mètres 50 de long, autant de large et 1 mètre 50 de haut.

“La Mer de Bronze” (ou d’airain) était un immense réservoir supporté par 12 taureaux (symbole de fécondité) répartis en 4 groupes de trois, disposés à chacun des points cardinaux. Ornementée à l’extérieur de coloquintes, cette vasque, qui servait aux ablutions des prêtres, avait un diamètre de 5 mètres et une hauteur de 2 mètres 50.

Elle pouvait contenir 2.000 “bats” d’eau, soit environ 5.000 litres.

Il y avait aussi des bassins mobiles sur roues et de nombreux ustensiles, tous en bronze. Ils étaient décorés de dessins à symbolisme : animal ; taureaux, lions, chérubins, ou végétal ; volutes, palmettes...

Le bronze fut coulé au bord du Jourdain, d'après le "Livre des Rois", grâce aux techniciens phéniciens dirigés par Hiram-Abi, qui avait pleinement démontré "son talent, son intelligence et son savoir" et utilisé au mieux les moyens locaux. La vallée du Jourdain représentait l'emplacement le plus judicieux : la terre y est excellente pour les moules, l'eau existe à profusion et le vent souffle assez fort pour activer le tirage des fours. Sans doute l'éloignement de Jérusalem a-t-il dû susciter un épineux problème de transport, surtout lorsqu'il fallut amener jusqu'au temple l'énorme masse de la "mer d'airain".

Telles étaient les principales caractéristiques de la "maison de Jahvé" construite par les Phéniciens pour le compte du roi Salomon.

Il conviendrait de rappeler un certain nombre d'idées appliquées par Hiram-Abi (parfois appelé Hiram tout court) et qui ont fait l'objet de nombreuses exégèses.

D'abord, à cette époque, tous les plans de sanctuaires orientaux étaient calqués sur ceux des maisons profanes. Même lorsque les plans subissaient des modifications, le sanctuaire ne cessait jamais d'être une maison, une résidence.

D'autre part, les trois parties du temple représentaient très probablement les trois parties du cosmos : l'eau, la terre et le ciel.

Quant aux deux colonnes de bronze, placées devant le cosmos, elles pouvaient représenter "les deux colonnes sur lesquelles reposait le monde".

Si leurs chapiteaux étaient abondamment garnis de grenades, c'est parce que chez les Phéniciens et tous les Orientaux en général, ce fruit symbolisait la fertilité, et l'érection d'un temple était destinée avant tout à assurer aux fidèles la fertilité de leurs champs, de leurs animaux et de leurs femmes.

Les motifs décoratifs ornant les murs et les portes avaient une valeur symbolique pour Hiram et ses spécialistes qui avaient joui d'une grande liberté d'action. Les palmettes rappelaient l'arbre de vie et les chérubins, sphinx ailés, constituaient des forces protectrices.

Les candélabres du "hékal", cinq à gauche, cinq à droite, représentaient soit les cinq planètes que connaissait l'antiquité, soit la base du calcul décimal, les chiffres ayant un caractère sacré.

L'ASSASSINAT DE HIRAM

Les ouvriers de Hiram étaient répartis en trois groupes d'après une hiérarchie stricte : les apprentis, les compagnons et les maîtres. Les jours de paie, munis du mot de passe que leur avait donné Hiram, les apprentis se retrouvaient autour de la colonne J. (Jachim), les compagnons autour de la colonne B. (Boaz) et les maîtres dans la salle du centre.

Un maçon nommé Jubélas, un charpentier qui s'appelait Jubélos et un mineur du nom de Jubélum, voulaient obtenir le grade et (le salaire) de maître avant d'avoir effectué les examens et les stages requis. Ils savaient que Hiram avait l'habitude d'inspecter les travaux en l'absence des ouvriers lors du repos de midi. Ils se placèrent donc aux trois portes d'accès du temple et l'attendirent. Lorsque Hiram se présenta à la porte Sud, Jubélas, qui s'y trouvait, lui demanda, en le menaçant, la parole du maître. Ayant essuyé un refus, il frappa Hiram de sa règle. Le coup, dirigé vers la gorge, dévia et tomba sur l'épaule. Hiram courut vers la porte de l'Occident où la même scène se répéta avec Jubélos qui lui asséna un violent coup de son équerre de fer. Atteint au sein gauche, le maître architecte prit la fuite du côté de la porte de l'Orient. Là, Jubélum lui demanda à son tour la parole du maître. Devant le refus de Hiram, il lui donna un violent coup de maillet qui le tua net.

Du point de vue maçonnique, les instruments du crime et les parties du corps atteintes ont une grande valeur symbolique. La règle représente la précision, l'équerre signifie la rectitude et le maillet symbolise la volonté. D'auto part, Hiram fut frappé à la gorge qui est le siège de la vie matérielle, au coeur, siège de l'âme, et au front, siège de l'intelligence. Les trois assassins représentent les trois fléaux du progrès : le mensonge, l'ignorance et l'ambition.

Ces mauvais compagnons sont aussi appelés dans certaines traditions maçonniques. Gibbon, Giblas et Giblas. (Remarquez la parenté phonique avec les "Giblites", habitants de Jbeil, meilleurs maçons de la Phénicie).

Les assassins transportèrent le cadavre de Hiram et l'enterrèrent dans un tertre solitaire du Liban, à proximité de Tyr, sous une tige d'acacia.

Le corps de Hiram découvert par les envoyés de Salomon grâce à la terre fraîchement remuée et à la tige d'acacia qui leur resta dans la main aurait été placé dans un sarcophage qui porte son nom.

Ce sarcophage, à tort ou à raison, conformément à une légende séculaire, est appelé par les habitants de Hanoué "sarcophage de Hiram". C'est à proximité de ce monument que les Israéliens ont fait des excavations, lors de l'invasion du Liban-Sud.

Comme l'affirme l'émir Maurice Chéhab, directeur général des Antiquités il est peut-être douteux que des trésors en or et argent aient été découverts, mais l'intérêt que porte Israël au constructeur du temple de Jérusalem qui symbolise l'unité du peuple juif et à tout ce qui le concerne doit être considérable.

HIRAM ET LA REINE DE SABA

Une autre légende concernant Hiram est rapportée par le grand écrivain Gérard de Nerval, l'un de ces célèbres "voyageurs d'Orient" avec lesquels Jean Raymond nous a rendus si familiers.

La fameuse reine de Saba, Balkis, vint rendre visite, ainsi qu'on le sait à Salomon. Frappée par l'ampleur des travaux du temple de Jérusalem, elle

demanda à rencontrer l'architecte. (Signalons en passant la similitude des constructions de Tyr et de Saba, relevée par Pierre Hubac et de nombreux auteurs ; cette parenté étroite des civilisations fait que les "Hommes Rouges" des rivages phéniciens, tels que les appelaient les Grecs, pourraient être les mêmes que ceux du royaume de Saba).

Salomon présenta donc Hiram à la reine qui, dit-on, en tomba amoureuse. Elle fut frappée en tout cas, par sa forte personnalité, par son ascendant énorme sur toute une armée d'ouvriers qu'il faisait se rassembler, travailler ou se disperser par de simples signes tracés en l'air avec son fameux "T" d'architecte.

Le grand architecte et la reine se rencontrèrent en secret. Lorsqu'elle lui avoua un jour qu'elle attendait un enfant de lui, ils décidèrent de se prendre pour époux et de quitter Jérusalem.

Hiram voulut visiter une dernière fois le temple avant de partir et c'est alors qu'il fut tué.

CATECHISME MACONNIQUE

Si l'on passe à l'aspect symbolique du récit, d'après le catéchisme maçonnique, Hiram signifie la vie et la vérité en lutte avec la persécution et l'injustice.

Le grade de maître est nécessaire pour développer les connaissances humaines, briser le mensonge et faire régner la vérité. Ainsi que le rappelle G. Serbanesco dans l'"Histoire de la Franc-Maçonnerie Universelle". Le mot de passe pour le grade de maître est "Tubalcain", qui, le premier, sut utiliser les métaux et, par là, mettre l'homme en possession de tous les biens de la terre. La masse des ouvriers qui obéissaient aux signes faits par Hiram symbolise le peuple. Ce dernier représente une puissance énorme, mais qui existe à l'état latent, inconscient. Pour produire ses effets, cette puissance doit être éclairée, capable de conduire ceux qui la suivent vers le progrès, la liberté et la dignité.

Les maîtres maçons sont tous considérés comme les fils de Hiram. C'est pour cela que dans les loges maçonniques des pays arabes, on entend prononcer : "Hiram-Abi", terme qui signifie littéralement en arabe "Hiram est mon père" et qui est en même temps le nom d'origine du grand architecte.

Les trois grandes religions monothéistes, qui groupent l'écrasante majorité des peuples de la terre, considèrent Jérusalem comme l'un de leurs Lieux-saints les plus sacrés.

Lorsqu'on s'aperçoit que celui qui construisit le sanctuaire le plus prestigieux de cette cité sainte était un homme de Tyr, ville du Liban, on se rend compte à quel point la contribution de ce pays à la culture mondiale a été importante⁶⁵².

C - CADMUS ou la Symbolique de l'Alphabet

I - la langue araméenne fut la langue d'une grande nation, qui était limitée à l'est par la Perse, au nord par l'Arménie, au sud par l'Arabie, à l'ouest par la Méditerranée, C'était le Pays d'Aram, fils de Sem. Cette immense région était donc occupée par la descendance d'Aram, comme cela est mentionné dans la Bible : II Rois 18-26, Daniel 11-4, Esdras 4-7.

Abraham qui habitait Ur de Chaldée, au sud de l'Iraq actuel, était araméen. Dieu lui enjoignit de quitter Ur pour se rendre à Haran puis à Hébron, au nord-ouest du pays araméen afin de s'y installer et devenir le père d'un grand peuple.

Les Grecs qui étaient proches du Pays d'Aram, ont appelé les Araméens "Syriens" parce qu'ils habitaient la terre de Syrie. La langue araméenne devint le Syrien ou Syriaque. D'où venait ce nom de Syrie ? On a vu dans cette appellation le nom d'un roi araméen Souros, qui aurait vécu au 6^e siècle avant Jésus-Christ. Il aurait fondé la ville d'Antioche, sur laquelle il aurait régné. Son royaume fut par extension désigné sous le nom de Sourya (Syrie).

On a aussi prétendu que le nom Syrie venait du nom d'Assyrie parce que les Assyriens avaient longtemps occupé ce territoire⁶⁵³.

En tous cas, tous les historiens s'accordent à reconnaître que la population de ce pays, dont la Palestine faisait partie, parlait araméen.

Le peuple hébreu, au temps du Christ, parlait araméen. La langue qui lui était propre, l'hébreu, dérivée de l'araméen et du cananéen, n'était employée que sur le plan religieux et liturgique. Les textes sacrés qui étaient rédigés en hébreu étaient traduits en araméen, car le peuple ne comprenait plus l'hébreu. Cette traduction était appelée Targoum.

Photo p. 378.

Il est certain que Jésus et ses apôtres parlaient l'araméen. On remarque en effet, que les paroles de l'Evangile qui nous ont été transmises dans leur prononciation d'origine sont toutes dites en araméen :

“ Talitha qoumi”, jeune fille lève-toi, Marc V-41.

“ Haqal Dema”, le champ du sang. Acte 1-19.

“Eli Eli lema shabaqtani”, Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, Math. XXVII-48 ; en hébreu on devrait dire : Eli Eli lema Azzabtani.

Quel titre de gloire pour l'Eglise d'Antioche⁶⁵⁴ d'avoir comme langue liturgique la propre langue du Christ.

On peut se demander pourquoi la langue araméenne est désignée maintenant par le terme de langue syriaque ? Les Grecs ont toujours utilisé cette appellation qui a été reprise par les chrétiens. En effet, le christianisme s'est d'abord propagé en Syrie, dont Antioche, la capitale, venait juste après Jérusalem par l'importance sur le plan apostolique.

Les apôtres préféreront le nom de “syriaque”⁶⁵⁵ qui désignait une région chrétienne, au nom “araméen”, qui était celui d'un peuple païen, car pour les juifs le mot “araméen” était synonyme de “gentil”.

A présent, les chrétiens qui parlent le dialecte araméen en Mésopotamie sont appelés “sourayé”, mot presque semblable à celui de “souriayé”, utilisé par les pères de l'Eglise mésopotamienne dans leurs écrits pour désigner les chrétiens de langue araméenne. Celle-ci est appelée “sourath” ou “souriaya”.

Il était très normal qu'en Palestine le dialecte araméen fut appelé hébreu, en Syrie syrien ou syriaque, et à Babylone, capitale de la Chaldée, chaldéen, et dans l'Assyrie, assyrien. Il était en effet courant de désigner une langue sous le nom de la nation qui la parlait, il en est ainsi jusqu'à nos jours, On appelle la langue araméenne ; chaldéen, assyrien, syriaque, mais nous avons préféré lui rendre ici son nom original : l'araméen.

Passons maintenant à Cadmus, le père de cet Alphabet et de cette langue sacrée.

Parmi les traditions relatives aux premiers âges des populations de la Grèce, il n'en est pas de plus constante et de mieux établie que celle qui fait apporter la connaissance de l'alphabet aux Pélasges par les navigateurs phéniciens, auxquels on donne pour chef Cadmus. Le plus grand nombre des auteurs de l'antiquité grecque et latine rapportent cette tradition, ou du moins y font allusion. Pas un autre fait peut-être, dans tout ce qui se rapporte aux époques primitives de la race hellénique, ne nous offre tous les écrivains aussi parfaitement d'accord. Aussi l'alphabet grec, sous sa forme la plus ancienne, était-il désigné généralement par le nom de “Lettres phéniciennes”.

Lors même que le rapport des figures des lettres grecques avec le plus ancien type connu de l'écriture phénicienne ne viendrait pas confirmer d'une manière irréfragable l'authenticité du souvenir relatif aux colonies du peuple de Chanaan venant apporter dans la Grèce, encore absolument barbare, la

connaissance de l'écriture alphabétique, les noms des caractères de l'alphabet grec suffiraient pour l'établir. Comment expliquer, en effet, ces noms orientaux des lettres qui n'ont aucun sens en grec, et sont identiques aux noms hébreux, syriaques, et éthiopiens, s'ils n'étaient venus en compagnie des signes qu'ils servent à désigner ? D'ailleurs, ainsi que l'a judicieusement remarqué Fréret, les Grecs étaient trop jaloux de leur réputation, trop disposés à s'attribuer des inventions dont ils n'étaient pas les auteurs, pour que, lorsqu'ils rapportent à une communication de l'extérieur une invention aussi importante que celle de l'alphabet, on ne doive pas croire qu'ils sont obligés de céder à une vérité irrésistible et de laisser de côté leurs prétentions devant une tradition établie d'une manière tout à fait inattaquable.

Dans Hérodote⁶⁵⁶ et tous les écrivains classiques où il est question de la transmission de l'alphabet phénicien aux Grecs, le lien de cette transmission est fixe en Béotie, et le fait en est constamment attribué à Cadmus.

2 - Le Mythe de CADMUS⁶⁵⁷

L'origine phénicienne de Cadmus est admise par tous les auteurs, mais leurs récits ne s'accordent pas sur la ville d'où on le fait sortir. Les uns le disent originaire de Sidon, les autres de Tyr. En revanche, les traditions mythologiques sont d'accord pour en faire le fils du roi phénicien Agénor, dont le nom, comme l'a très bien vu M. Movers, n'est qu'une traduction grecque de celui du Dieu Baal, le Conducteur, le seigneur des hommes, le frère de Phoenix, représentant la population chananéenne demeurée sur la terre natale, de Cilix, représentant les colonies de la côte de Cilicie, et enfin d'Europe, personnification de l'Astarté phénicienne, transportée en Crète, puis de là en Grèce, que les mythographes font, comme Cadmus naître tantôt à Tyr, tantôt à Sidon.

Après l'enlèvement d'Europe par Jupiter, Agénor ordonne à son fils Cadmus d'aller à la recherche de sa sœur, en lui défendant de revenir s'il ne parvient pas à la retrouver. Téléphassa, mère de Cadmus et femme d'Agénor, se joint à son fils. Ils partent, et leur première étape est marquée dans l'île de Crète. De là, ils passent dans l'île de Rhodes, où Cadmus élève un temple à Posidon, son grand-père. Mais toutes les recherches pour retrouver Europe sont vaines, et Cadmus se voit obligé, comme ses frères Thasos et Cilix, envoyés à la même recherche: et sous la même condition, de penser à se créer un établissement fixe dans ces contrées lointaines, puisque le retour dans sa patrie lui est désormais fermé. Il se rend à Thrace, touche à l'île voisine de Samothrace, et, fixé sur le continent, ouvre le premier l'exploitation des mines du mont Pangée. Là, Téléphassa meurt, et Cadmus, l'ayant ensevelie, se rend à Delphes, où il consulte l'oracle pour connaître le sort de sa sœur. L'oracle lui répond de cesser de chercher Europe, mais de suivre une vache qu'il rencontrerait et de fonder une ville là où elle s'arrêterait en mugissant. Cadmus rencontre dans la Phocide une vache telle que la Phythie la lui a décrite, appartenant aux troupeaux de Pélagon ; il la suit jusqu'à Béotie, où elle s'arrête enfin à la place où Thèbes fut

bâtie. Le héros s'apprête à sacrifier la vache envoyée par les Dieux à Minerve ou à la Terre, mais il lui faut de l'eau, et il va en puiser à la source de Mars, voisine de ce lieu. Il la trouve gardée par un serpent monstrueux, fils de Mars, qui tuait tous ceux qui osaient approcher. Par les conseils de Minerve, Cadmus parvient à le tuer ; sur l'ordre de la même déesse, il en sème les dents à terre ; elles produisent les Spartes, qui s'entretuent jusqu'à ce que Cadmus, les sépare, lorsqu'il n'en reste plus que cinq, Echion, Udaeus, Chthonius, Hypérénor et Pélorus.

Sur l'emplacement où il a tué le serpent, le héros phénicien fonde la ville de Thèbes, dont il devient roi. Jupiter lui donne pour épouse Harmonie, fille d'Arès et d'Aphrodite. Les noces se font avec un grand éclat dans la citadelle de la Cadmée, et tous les Dieux y viennent apporter des présents aux nouveaux époux.

D'après d'autres auteurs, ce n'est pas à Thèbes, mais à Samothrace que Cadmus épouse Harmonie, ou bien il l'enlève dans cette île pour l'épouser à Thèbes, et l'enlèvement a lieu au milieu de la célébration des mystères.

Cadmus introduit dans la Béotie le culte de Bacchus. Après quelques années de règne y il est chassé de Thèbes par Penthée. Il se retire alors en Illyrie chez les Enchéliens, où il a pour fils Illyrius. Il règne un certain temps dans ce pays, et enfin, changé en serpent avec sa femme Harmonie il est transporté par Jupiter dans les Champs Elysées. Outre Illyrius, il laisse comme enfants Autonoé, Ino, Sémélé, Agave et Polydorus. Ce dernier monte quelque temps après sur le trône de Thèbes.

3 - Coté religieux du mythe de Cadmus

Dans ces récits, il est facile de distinguer la part historique des fables religieuses qui y sont ajoutées. Cadmus est le colon phénicien qui s'établit d'abord en Crète, ensuite dans les îles de l'Archipel et le long des côtes jusqu'en Thrace, qui, cherchant un établissement fixe sur une terre fertile, pénètre dans l'intérieur jusqu'en Béotie, où il fonde une ville malgré la résistance acharnée et persévérante des indigènes, lesquels finissent par l'expulser, qui, enfin, s'avance jusque dans la mer Adriatique, sur les côtes de l'Illyrie. Le nom même de Cadmus est une désignation générale empruntée aux langues de l'Orient, qui indique nettement l'origine asiatique de la colonie béotienne et marque la situation du pays d'où venait cette colonie par rapport à la Grèce. Quedem, en effet, dans les idomes sémitiques signifie "l'Orient", ou l'"oriental". La Bible donne le nom "fils de l'Orient", aux Arabes, peuple situé à l'orient de la Palestine et de la phénicie, et il est probable que les colons chananéens de la Grèce s'appelaient eux-mêmes de cette façon, par rapport à leur nouvelle patrie.

Mais le nom de Cadmus ne contient pas seulement une désignation géographique. "Celui qui est en avant," et par conséquent "celui qui se manifeste," était en Phénicie une des appellations du Dieu jeune et générateur, personnifiant dans toutes les religions orientales le rajeunissement perpétuel de la nature et la manifestation extérieure de la puissance divine. De là, les

traditions religieuses sur Cadmus, indiquées par les Grecs aussi bien en Phénicie que chez eux. Ainsi dans le personnage de Cadmus, deux idées, deux figures distinctes se fondent en une seule. Cadmus est en même temps l'oriental, le chef de la principale colonie phénicienne en Grèce, et l'un des dieux dont le culte fut apporté par cette colonie. Aussi, à Sparte et à Thèbes, Cadmus est-il honoré comme une divinité. Dans les mystères phénico-pélasgiques de Samothrace, un des Cabires se nomme Cadmus ou Cadmilus, corrompu ensuite en Casmilos et Camillos. Ce dernier nom ne diffère de celui de Cadmus qu'en ce qu'il présente à la fin, comme seconde composante, appellation qui peut convenir également aux idées étroitement apparentées d'un Dieu ministre ou démiurge, et d'une manifestation extérieure de la divinité suprême. Suivant Acusilaüs, Camillus était fils d'Héphoestus et de Cabiro, par conséquent le troisième personnage de la triade. S'il en faut croire, d'un autre côté, Dionysodore après la triade mystique d'Axiokersos, Axiokersa et Axieros, qui constituaient les principaux Cabires ou Grands Dieux de Samothrace, on en plaçait un quatrième qui s'appelait Casmilus, le même qu'Hermès. Ottfried Müller a établi l'identité de ce Cadmus ou Cadmilus de Samothrace avec l'Hermès ithyphallique des Pélasges, dieu de la génération et de la fécondité. Nous sommes amenés par là à voir dans Cadmus et dans ses voyages la personnification du culte phallique de la Phénicie, répandu chez les Pélasges de la Grèce par les navigateurs orientaux. A ce côté religieux du personnage de Cadmus se rattachent sa parenté et ses courses à la recherche d'Europe, laquelle n'est autre que l'Astarté sidonienne transportée par les mêmes navigateurs. Harmonie elle-même, comme l'a très bien vu M. Movers, est une forme héroïque de la Vénus asiatique. Ainsi se complète l'association constante de Cadmus, image, comme dieu, du principe actif de la nature avec les déesses ou héroïnes qui en représentent le principe passif.

Ajoutons avec M. Maury, pour compléter ce qui se rapporte au côté religieux du fondateur de Thèbes, que le serpent de Mars, avec lequel la légende le met en rapport, rappelle le mythe égypto-phénicien d'après lequel Thot ou Taaut était un être ophiomorphe. Mais là comme dans beaucoup d'autres mythes, le héros ou le dieu qui tue un monstre s'identifie avec ce monstre, qui n'est qu'une sorte de dédoublement de lui-même. Car Cadmus, qui a tué le serpent, finit à son tour, par être changé en serpent. Dans cette dernière phase de son existence, le héros phénicien de la Béotie, aussi bien que le serpent de Mars, rappelle d'une manière frappante Taaut serpent, et, comme l'a indiqué M. Movers, le vieux dragon adoré en Phénicie.

Le nom même de vieillard donné à ce dieu serpent convient à Cadmus, car le dieu éternellement renaissant et jeune qui se renouvelle comme le serpent lorsqu'il change de peau est en même temps le plus ancien des dieux. Les deux idées ont une étroite relation et la manière de les exprimer est presque identique dans les langues de la famille sémitique.

4- Les systèmes d'Écritures Avant Cadmus

Nous appelons écriture tout système employé par les hommes pour fixer l'expression de leurs pensées par des signes matériels, de manière à pouvoir se les communiquer entre eux autrement que par la parole et à leur donner une durée.

Pour arriver à ce but, deux principes peuvent être appliqués, séparément ou ensemble :

- 1° L'idéographisme, ou la peinture des idées ;
- 2° Le phonétisme, ou la peinture des sons ;

L'idéographisme peut employer deux procédés :

1° La représentation même des objets que l'on veut désigner ; c'est ce qu'on appelle les hiéroglyphes égyptiens ;

2° La représentation d'un objet matériel ou d'une figure convenue pour exprimer une idée abstraite ; c'est ce qu'on désigne par le nom de symbolisme.

Le phonétisme présente également deux degrés :

1° Le syllabisme, qui considère dans la parole comme un tout indivisible, et représente par un seul signe la syllabe, composée d'une articulation ou consonne, muette par elle-même, et d'un son vocal qui y sert de motion ;

2° L'alphabétisme, qui décompose la syllabe et en représente par des signes distincts la consonne et la voyelle.

Par une marche logique et conforme à la nature des choses, ainsi qu'à l'organisation même de l'esprit humain, tous les systèmes d'écriture ont commencé par l'idéographisme et ne sont arrivés que par un progrès graduel au phonétisme. Dans l'emploi du premier principe, ils ont tous débuté par la méthode purement figurative, qui les a conduits à la méthode symbolique. Dans la peinture des sons, ils ont traversé l'état du syllabisme avant d'en venir à celui de l'alphabétisme pur, dernier terme du progrès en ces matières.

En disant que tous les systèmes d'écritures ont commencé par l'idéographisme nous avons formulé un fait incontestable.

Mais ce que nous avons ajouté, que dans la voie de l'idéographisme on avait toujours débuté par la méthode d'une représentation purement figurative, pourrait donner occasion à quelques doutes et demande à être prouvé.

En effet, si l'on considère la nature des signes qu'elle emploie, l'écriture doit être ramenée à deux procédés :

1° L'hiéroglyphisme, ou la peinture d'objets matériels figurés aussi exactement que possible, comme nous le voyons chez les Aztèques du Mexique, au début des écritures des Assyriens et des Chinois, et dans les inscriptions monumentales des Égyptiens jusqu'à la conversion de la terre des Pharaons au christianisme ;

2° la convention pure ou l'emploi des signes qui ne représentent rien par eux-mêmes et peignent seulement l'idée ou le son dont on est convenu d'en faire les représentants.

Les écritures, même d'origine hiéroglyphique, en arrivent rapidement à la pure convention.

Elles ne sont plus en réalité que conventionnelles, du moment qu'elles ont répudié toute trace d'idéographisme pour devenir exclusivement phonétiques. Ainsi l'Arabe n'apprend pas à son fils que l'élif était, dans son origine, une figure où les Phéniciens croyaient reconnaître la tête d'un bœuf, et que, de là vient le nom de cette lettre. Nous ne le disons pas non plus dans nos écoles au sujet de notre a, qui dérive de même du Alef des Chananéens, Pour nous tous. Européens comme Arabes, élit et a sont des signes convenus qui désignent un son de la langue. Les savants seuls s'occupent d'en rechercher l'origine.

On voit, par tout ce qui précède, combien fut lente à naître la conception de la consonne abstraite du son vocal qui lui sert de motion, qui donne, pour ainsi dire, la vie extérieure à l'articulation muette par elle-même. Cette conception, qui nous semble aujourd'hui toute simple, car nous y sommes habitués dès notre enfance, ne pouvait devoir sa naissance première qu'à un développement déjà très avancé de l'analyse philosophique du langage. Aussi, parmi les différents systèmes d'écriture, à l'origine hiéroglyphiques et idéographiques, que nous avons jugés véritablement primitifs et qui se sont développés d'une manière tout à fait indépendante, mais en suivant des étapes parallèles, un seul est-il parvenu jusqu'à la décomposition de la syllabe, à la distinction de l'articulation et de la voix, à l'abstraction de la consonne et à l'affectation d'un signe spécial à l'expression, indépendante de toute voyelle, de l'articulation ou consonne, qui demeure muette, tant qu'un son vocal ne vient pas y servir de motion. Ce système est celui des hiéroglyphes égyptiens.

Le moindre inconvénient du syllabisme était le nombre de caractères qu'il demandait pour exprimer toutes les combinaisons que la langue admettait par l'union des articulations et des sons vocaux, soit dans les syllabes composées d'une consonne initiale et d'une voyelle ou d'une diphthongue venant après pour permettre de l'articuler, soit dans celles où la voyelle ou la diphthongue est initiale et la consonne finale. L'esprit et la mémoire de celui qui apprenait à écrire devait donc, là où la peinture des sons s'arrêtait à l'état du syllabisme, se charger, en dehors de la notion des idéogrammes figuratifs les plus usuels, car les écritures primitives qui nous occupent, en admettant l'élément phonétique, n'avaient point pour cela répudié l'idéographisme, de la connaissance de plusieurs centaines de signes purement phonétiques représentant chacun une syllabe différente dans l'usage le plus ordinaire. De là une gêne très grande, un obstacle à la diffusion générale de l'art d'écrire, qui restait forcément un arcane restreint aux mains d'un petit nombre d'initiés, car, tant que l'écriture est tellement compliquée qu'elle constitue à elle seule une vaste science, elle ne saurait pénétrer dans la masse et devenir d'un usage vulgaire.

Cet exemple suffit, croyons-nous, pour montrer combien il était impossible qu'une écriture demeurée essentiellement idéographique se propageât de peuple en peuple, en dépit des différences d'idées et de langages. Tant que les écritures n'avaient pas répudié tout vestige d'idéographisme, elles devaient forcément rester confinées chez le peuple qui les avait vues naître ou dans un étroit rayon alentour. L'invention de l'alphabet proprement dit pouvait seule permettre à l'art d'écrire, de rayonner sur toute la surface du monde, et devenir le patrimoine commun des peuples des races les plus diverses.

5- L'Apport Phénicien

L'invention de l'alphabet proprement dit ne pouvait prendre naissance chez aucun des peuples qui avaient créé les systèmes primitifs d'écriture débutant par des figures hiéroglyphiques, avec leur idéographisme originaire, même chez celui qui était parvenu jusqu'à l'analyse de la syllabe et à l'abstraction de la consonne. Elle devait être nécessairement l'œuvre d'un autre peuple, instruit par celui-ci.

En effet, les peuples instituteurs des écritures originairement idéographiques avaient bien pu, poussés par les besoins impérieux qui naissaient du développement de leurs idées et de leurs connaissances, introduire l'élément phonétique dans leurs écritures, donner progressivement une plus grande importance et une plus grande extension à son emploi, enfin porter l'organisme de cet élément à un très grand degré de perfection. Mais des obstacles invincibles s'opposaient à ce qu'ils fissent le dernier pas et le plus décisif, à ce qu'ils transformassent leur écriture en une peinture exclusive des sons, en répudiant d'une manière absolue tout élément idéographique.

Le premier obstacle venait de l'habitude, cette seconde nature, qui exerce sur l'homme une si grande et irrésistible influence. Perfectionner par un progrès graduel les règles d'un art qui a pris naissance entre vos mains, que vous avez créé vous-même, en lui conservant les bases essentielles sur lesquelles il s'est fondé, est chose facile. Mais rompre violemment avec une tradition de longs siècles, dont vos ancêtres ont été les auteurs, dans laquelle vous avez été élevé, à laquelle vous avez fini par vous identifier, est un effort surhumain et presque impossible.

Un second obstacle non moins fort venait de la religion. Toutes les écritures primitives, par suite de leur nature symbolique elle-même et de leur génie, avaient un caractère essentiellement religieux et sacré. Elles étaient nées sous l'égide du sacerdoce, inspirées par son esprit de symbolisme. Dans la première aurore de civilisation des peuples primitifs, l'invention de l'art d'écrire avait paru quelque chose de si merveilleux que le vulgaire n'avait pas pu la concevoir autrement que comme un présent des dieux. Aussi le système hiéroglyphique était-il appelé par les Egyptiens eux-mêmes "écriture des dieux". Sur le célèbre cailloux Michaux, parmi les principaux symboles de la religion chaldéenne, nous voyons, le clou, élément fondamental du tracé adopté pour les caractères de

l'écriture, placé sur un autel comme l'emblème du dieu Ao, l'intelligence, le verbe divin. Ainsi, à Babylone, on avait divinisé l'élément générateur des lettres. Nous verrons le même fait se reproduire dans l'Inde, où le caractère d'origine phénicienne appliqué à écrire le sanscrit reçoit le nom de dévanagâri, "écriture divine," et où l'invention en est attribué à Brahma ; chez les peuples germaniques et Scandinaves, où les runes, lettres de l'alphabet national, sont considérées comme essentiellement sacrées et douées d'une vertu magique, et où on les tient pour un présent d'Odin.

Bouleverser de fond en comble la constitution d'une écriture ainsi consacrée par la superstition religieuse, lui enlever absolument toute la part de symbolisme sur laquelle se fondait principalement son caractère sacro-saint, était une entreprise énorme et réellement impossible chez le peuple même où elle avait reçu une sanction si haute, car c'eût été porter une atteinte directe à la religion. La révolution ne pouvait donc s'accomplir qu'à la suite d'un changement radical dans l'ordre religieux, comme il arriva par suite des prédications du christianisme dont les apôtres déracinèrent chez beaucoup de peuples (en Egypte, par exemple) les anciens systèmes d'écritures à l'essence desquels s'attachaient des idées de paganisme et de superstition ; ou bien par les mains d'un peuple nouveau, pour lequel le système graphique reçu du peuple plus anciennement civilisé, ne pouvait avoir le même caractère sacré, qui par conséquent devait être porté à lui faire subir le changement décisif au moyen duquel il s'appliquerait mieux à son idiome, en devenant d'un usage plus commode.

Ainsi ce ne sont pas les Chinois eux-mêmes qui ont amené leur écriture au pur phonétisme, et qui, rejetant tout vestige d'idéographisme, ont tiré de ses éléments un syllabaire restreint et invariable, avec un seul signe pour chaque voleur. Ce sont les Japonais qui ont emprunté aux types kiâi et thsao de l'écriture mixte du Céleste-Empire leurs syllabaires kata-kana et fira-kana, en abrégant le tracé de certains signes pour les rendre plus faciles à écrire, et en modifiant légèrement celui de certains autres pour éviter les confusions qui auraient pu résulter de formes analogues.

De même, les Egyptiens, après être parvenus jusqu'à la conception de l'alphabétisme, ne franchirent point le dernier pas et ne surent pas en tirer l'invention de l'alphabet, proprement dit. Ils laissèrent à un autre peuple la gloire de cette grande révolution, si féconde en résultats et si heureuse pour les progrès de l'esprit humain.

Mais tous les peuples n'étaient pas à même de consommer l'invention de l'alphabet. Si, comme nous venons de le faire voir, des obstacles invincibles provenant à la fois des habitudes et de la religion s'opposaient à ce que les Egyptiens tirassent eux-mêmes cette conséquence de la découverte qui leur avait fait transformer les signes d'abord syllabiques en de véritables lettres, il fallait pour accomplir le dernier progrès, un peuple placé dans des conditions particulières et doué d'un génie spécial.

Avant tout il fallait un peuple qui par sa situation géographique touchât à l’Egypte et eût été, soumis à une profonde influence de la civilisation florissante sur les bords du Nil. C’est en effet seulement dans ces conditions qu’il pouvait prendre pour point de départ la découverte des Egyptiens, base indispensable du progrès dernier qui devait consister à bannir de l’écriture tout élément idéographique, à assigner un seul signe à la représentation de chaque articulation, enfin de cette manière à constituer pour la première fois un alphabet proprement dit.

Mais cette condition matérielle n’était pas suffisante. Il en fallait d’autres dans les instincts et le génie de la nation.

Le peuple appelé à donner ainsi à l’écriture humaine sa forme définitive, devait être un peuple commençant par essence, un peuple chez lequel le négoce fût la grande affaire de la vie, un peuple qui eût à tenir beaucoup de comptes courants et de livres en partie double. C’est en effet dans les transactions commerciales que la nature même des choses devait nécessairement faire le plus et le plus tôt sentir les inconvénients, signalés par nous tout à l’heure, du mélange de l’idéographisme, ainsi que de la facilité de multiplier les homophones pour la même articulation, et conduire à chercher un perfectionnement de l’écriture dans sa simplification, en la réduisant à une pure peinture des sons au moyen de signes invariables, un pour chaque articulation.

Ce n’est pas tout encore. Une dernière condition était nécessaire. L’invention ne pouvait être consommée que par un peuple qui, s’il avait été soumis à une très forte influence égyptienne, professât pourtant une autre religion que celle des bords du Nil, un peuple même qui fût très peu religieux, et au fond presque athée ; ce qui, du reste, nul ne l’ignore, dans l’esprit du paganisme, pouvait très bien se concilier avec un panthéon fort peuplé. Autrement, en effet, il n’aurait pas été capable de briser les entraves religieuses qui s’opposaient au rejet absolu de l’antique symbolisme et à la révolution dont le résultat forcé devait faire de l’écriture une chose profane, purement civile, et indifférente, au lieu d’une chose sacrée qu’elle avait été jusqu’alors.

En un mot, si l’invention définitive de l’alphabet ne pouvait avoir pour auteur qu’un peuple voisin de l’Egypte, soumis à son influence et ayant reçu communication de sa grande découverte philosophique de la décomposition de la syllabe, il fallait encore que le génie de ce peuple, pour parler un jargon fort à la mode de nos jours, fût essentiellement positiviste.

Tel est le génie des Japonais, en même temps que leurs conditions de situation géographique et de soumission à l’influence par rapport à la Chine sont exactement celles où nous venons de dire qu’avait dû se trouver par rapport à l’Egypte le peuple à qui fut due enfin l’invention de l’alphabet. Aussi sont-ce les Japonais qui ont réduit l’écriture symbolico-phonétique des Chinois, à un pur syllabaire de 47 caractères.

Dans le monde ancien il n’y jamais eu qu’un seul peuple qui ait rempli à la fois toutes les conditions que nous venons d’énumérer, voisinage de l’Egypte

action de l'influence égyptienne sur lui dès une époque très reculée, activité commerciale supérieure à celle de tout autre peuple de l'antiquité, enfin religion autre que celle de l'Égypte et très faible développement du sentiment religieux, inhérent cependant à la nature même de tous les hommes ; ce furent les Phéniciens.

Ainsi les Phéniciens seuls, par la réunion de toutes ces circonstances, étaient capables de tirer un dernier progrès de la découverte des Égyptiens, et de pousser la conception de l'alphabétisme à ses dernières conséquences pratiques, en inventant l'alphabet proprement dit. Ce fut en effet, ce qui arriva, et la gloire du dernier et du fécond progrès de l'art d'écrire appartient aux fils de Chanaan.

Le témoignage de l'antiquité est unanime pour leur attribuer cette gloire.

Les témoignages littéraires sont pleinement confirmés par les découvertes de la science moderne. Nous ne connaissons aucun alphabet proprement dit antérieur à celui des phéniciens, et tous ceux dont il existe des monuments, ou qui se sont conservés en usage jusqu'à nos jours, procèdent plus ou moins directement du premier alphabet, combiné par les fils de Chanaan et répandu par eux sur la surface du monde entier.

Les recherches de mythologie comparative ne sont pas affaire de simple curiosité, sans intérêt général. Elles ont, au contraire, une véritable importance pour l'histoire des idées et de la marche de l'esprit humain, par un point de vue que, dans notre recherche, nous nous sommes efforcés, autant que possible de ne point négliger, mais au contraire sur lequel nous avons constamment cherché à appeler l'attention.

La transmission de l'écriture d'un peuple à un autre est le signe matériel, palpable et impossible à révoquer en doute de la transmission des idées. On ne saurait absolument pas admettre en bonne logique qu'une nation ait pu communiquer et enseigner à une autre, moins avancée qu'elle, l'instrument matériel de la fixation de la pensée, sans exercer une influence profonde sur ses idées sur sa civilisation, sur sa religion, sans lui communiquer bien d'autres connaissances, sans lui enseigner d'autres arts. La recherche de la filiation précise des écritures est donc une part importante de la recherche de la filiation de la pensée entre les différents peuples dans les âges antiques.

Sans doute il y aurait un grave inconvénient à vouloir pousser trop loin l'application de ce principe, à prétendre d'un peuple à un autre pour en conclure la filiation de toutes les idées. Souvent une influence prépondérante et décisive a été exercée sur la pensée d'une nation par un autre côté que celui d'où lui est venue l'écriture. Souvent, antérieurement à la transmission de l'alphabet, elle était en possession d'une masse considérable d'idées à elle propres, et sa religion s'était déjà constituée d'une manière assez puissante pour n'être pas essentiellement modifiée par l'influence qui apporta

Cet art ingénieux

De peindre la parole et de parler aux yeux.⁶⁵⁸

Mais, avec ces restrictions que le bon sens réclame, le fait subsiste avec assez de constance pour pouvoir être érigé en loi. Jamais la transmission de l'écriture n'a eu lieu sans une transmission d'idées plus ou moins considérable, dont elle est l'indice extérieur et tangible.

C'est là que réside, à nos yeux, la principale importance des recherches sur l'origine et la filiation des écritures. C'est par là qu'elles se l'attachent aux considérations de l'intérêt le plus haut et le plus général.

Nous pouvons dire que le "système phénicien" perd aujourd'hui ces adeptes, après la découverte de la télématique moderne. Il est certain que la recrudescence du système de l'Image, l'emporte aujourd'hui sur celui de l'écrit. Rien d'étonnant, Les Adeptes du Cinéma, ne sont-ils pas plus nombreux aujourd'hui que ceux des Bibliothèques ? Quant à nous, nous espérons que ce retour à l'Hiéroglyphe symbolique par l'intermédiaire des médias visuels nous soit salutaire.

Comme ce fut le cas par l'alphabet phénicien.

CONCLUSION

Dans cette partie, nous avons voulu confirmer par les témoignages et l'histoire, ce qui n'a été posé jusqu'ici que par hypothèse. Nous constatons maintenant que notre herméneutique des Fragments de Sanchoniathon se concrétise et prend corps. Nous ne voulons pas s'attarder sur les autres traditions libanaises et orientales à ce propos, nous préférons passer à notre dernier volet philosophique qui constitue l'aboutissement logique de notre herméneutique. La symbolique de notre mythologie et de nos traditions loin d'être effacée donc par le temps comme on se porte à le croire, mais au contraire, elle est restée vivante et s'est transformée même en une certaine philosophie qu'on appelle désormais la philosophie libanaise. Voyons de près cette symbolique de la mort et de l'apothéose, de la montagne et de la Mer, de l'instant et de l'Eternité, de la fertilité et du désert, de l'Ecriture et du Néant, etc...

Mais ces symboles qui ont moulé la personnalité libanaise dans leurs moules historico-mythique, posent à présent au niveau de la conscience libanaise un vrai problème. Car jusqu'au début de ce siècle, la philosophie classique, du moins en Occident a minimisé le rôle de la symbolique, au profit de la pensée logique et du langage scientifique bien délimité. Qu'en est-il du Liban ? Cette dernière partie de ce chapitre nous l'espérons nous aidera à répondre à cette grave question.

Il n'est pas question dans cette dernière partie de dresser tout le tableau de la symbolique libanaise, telle qu'elle est vécue et pensée par les différentes composantes de la formule libanaise.

Dans la même lignée des auteurs, poètes, écrivains et philosophes de l'après guerre (deuxième guerre mondiale), nous avons choisi le représentant le plus connu de cette école philosophique ; le Dr. Charles Malek, dans son œuvre "Le "Liban en Soi"⁶⁵⁹.

Cette école de la "symbolique libanaise" issue donc des écrivains de l'émigration surtout du théoricien et philosophe anglophone "Amin El Rihani", auteur du "Cœur du Liban", et de Khalil Gibran⁶⁶⁰, plus poète que philosophe. Ces deux écrivains marquèrent par leur souffle mystique toute une génération. Viennent ensuite les Labakis, les Moutrants, les Nouaymi, les Corms, les Akis, etc...

A la différence de l'école "Maronite", cette école se veut plus laïque donc plus ouverte et plus représentative. Si nous analysons le livre du Dr. Malek, c'est pour avoir une idée de l'état actuel et général de la philosophie libanaise, philosophie après tout, comme nous l'avons déjà signalé, presque exclusivement basée sur l'Histoire du Liban, ses religions, ses sectes, sa géographie, et son peuple. En un mot, sur toute une symbolique ancrée dans les mémoires, et que chacun vit à sa façon. Voici donc en résumé, la traduction philosophique de cette symbolique :

1 - Les dix symboliques du Liban⁶⁶¹

“Le Liban ? Dix mille kilomètres carrés- une étroite bande de terre mais chargé de traditions vénérables, de flèches, de statues, de coupoles, de miracles, de tous les témoins de notre fidélité et de nos espérances. Un haut lieu, un pays uni et dominé par le signe du spirituel. Ce que nous sommes, ce que nous voulons demeurer ? Une fraternité pacifique, consciente de son rôle de synthèse et de trait-d’union. Une expérience humaine dans un territoire exigu, mais dont la réussite est d’un intérêt majeur pour les plus grands et les plus puissants

(CHARLES HELOU, cité dans Liban, Office National du Tourisme, Beyrouth, 1964, p. 28.)

D’après Malek, quand nous disons ; “Liban”, obligatoirement, nous devons penser à ses caractéristiques déterminantes qui sont de nombre de dix :

- 1° Cette Montagne Unique ;
- 2° Le village productif ;
- 3° Situation touristique ;
- 4° Commerce international étonnant ;
- 5° Le phénomène de l’émigration libanaise ;
- 6° La coexistence pacifique Christiano-Musulmane,
- 7° La liberté existentielle responsable ;
- 8° L’ouverture sur la totalité du Monde dans l’espace et dans le temps ;
- 9° La signification humble, du Liban “pensant” au Moyen-Orient et dans le Monde ;
- 10° L’humble collaboration du Liban, au niveau mondiale.

A- La première symbolique du Liban, c’est donc ses “Montagnes Uniques” dans tout l’Orient, sa “Nature” merveilleuse que Dieu dota d’une beauté inégalable, et enfin son climat doux, tant recherché.

Il n’y a pas de pays ni à l’est ni à l’ouest où la “Montagne” a marqué ses habitants. Comme la montagne du Liban. Ici la Montagne a modelé non seulement les corps mais aussi les esprits, non seulement le présent mais aussi l’avenir. Et l’on pourrait dire que le Mont Liban et le Liban sont un. Et de tout temps et durant l’histoire, le Liban n’était-il pas cette Montagne qui, d’un côté, met fin au désert comme un obstacle et de l’autre côté, s’ouvre vers la Méditerranée, Cette direction n’a t-elle pas marqué son destin et le destin de ses habitants d’une façon remarquable, En sa Montagne et sa nature donc le Liban se distingue et d’une manière tranchante, de son environnement. Sans cette “différence” donc, le Liban n’est pas le Liban.

B - La Deuxième symbolique du Liban c’est son village unique. A part quelques ressemblances avec les villages de la Méditerranée, le village Libanais est source de joie, de gaieté, et de bon vivre. Mais ce village outre la tradition

perpétuée, c'est la créativité continue. Ici, le temps est témoin du passé et garant de l'avenir, parce qu'il a vu et vécu, et survécu. Ici les fêtes et les cérémonies se succèdent à une cadence harmonieuse suivant les saisons. Ici c'est le "Kanaàt" et la "Barakat", la vie simple, qui accepte tout ce qui lui vient de la nature et de Dieu, la vie qui ne dit que oui et ne connaît pas le non. Car, ici la vie est pieuse, et le péché est pardonné sans remords. Rien n'est compliqué ici. Le Liban, donc est par son village, et ceux qui ne connaissent pas le village libanais, ne comprendront jamais ce que c'est le Liban. La nature et le village sont un. La vie du village c'est la mémoire de chaque libanais, sans cette mémoire, sans ces traditions, son langage, ses plats, ses fruits, ses arbres, ses sentiers, etc... Bref tous ses noms et ses symboles, le Libanais comme le Liban n'existeraient pas.

C - La troisième symbolique avons-nous dit c'est cette situation touristique privilégiée, c'est-à-dire, c'est ces sept mille ans d'histoire, superposés sur chaque mètre carré du territoire libanais, c'est-à-dire c'est Byblos, Tyr, Sidon, Baalbeck, Beyrouth, etc.,. C'est-à-dire aussi les Cèdres., Chaque ville en soi, est une symbolique, englobant toute une histoire. Le Moyen-Orient est plein de vestiges, certes mais à comparer avec ces villes, n'est-ce pas étonnant ?

Ici, les dimensions dépassent les limites, tenez par exemple Byblos = l'Écriture, la Religion, et la Civilisation. Tyr = le Commerce, le Négoce et l'Aventure, Baalbeck la Majestueuse, les Cèdres, et l'Ancien Testament, etc... Tous ces symboles joints à ceux de notre mythologie, comme celui d'Europa" qui donna à ce continent son nom, ne témoignent-ils pas de cette relation intime entre le Liban et l'Occident. Cette relation n'est pas d'hier, et ne fut jamais accidentelle, ou occasionnelle "colonisatrice", mais surtout une relation intime et naturelle car elle fait partie de notre histoire.

Ainsi, avec ses dix mille ans d'histoire, et ses traditions millénaires, et sa mission civilisatrice, le Liban se distingue donc et sans cette distinction il ne peut y avoir de Liban.

D - La quatrième symbolique du Liban, c'est son commerce miraculeux dans les quatre coins du Monde. Cet "intermédiaire né" qu'est le Libanais, une fois dépouillé de cet "Esprit-Levantain", devient le représentant d'une tradition ancestrale. Sans ce négoce exemplaire, le Liban n'existerait pas.

E - La cinquième symbolique c'est cette "Emigration" étrange. La première émigration (phénicienne) diffère de celle du 19^e siècle. La première était créatrice et donatrice, la seconde mendicante. L'Emigration, surtout quand nous savons que les Libanais à l'étranger sont plus nombreux que des libanais dans leur pays natal, est chose honorable mais aussi une honte. Elle est "honneur" par les œuvres et les rangs que les Libanais occupent à l'étranger, elle

est “honteuse” pour un Liban si vaste et accueillant pour l'étranger, et si avide et étroit pour ses propres enfants.

En tout cas, le “chapitre” objectif de cette émigration n'est pas écrit encore, mais ses premières lignes sont déjà tracées par les générations” d'origine libanaise” dans tous les coins du monde. La phrase de Gibran est significative. “Je suis comme tout libanais d'une errance à une autre”, ne sommes-nous pas en dernière instance “tous étrangers dans ce Monde”, comme le disait St. Pierre ?

En tout cas, sans cette émigration, le Liban ne serait pas le Liban.

F - La sixième symbolique, c'est cette coexistence christiano-musulmane merveilleuse. Ces deux Religions sont universelles et partout répandues mais qu'elles existent si harmonieusement sous le même toit, est chose merveilleuse. Le Musulman comme le Chrétien ici, est libre de vivre sa religion et ses traditions comme partout au monde. Si l'un est orienté vers la Mecque et la Médina, et l'autre vers Rome ou l'Occident, n'empêche qu'ils se rejoignent sous les mêmes angles qu'est le Liban. Ainsi un Libanais chrétien, peut vivre sa chrétienté à l'exemple de Paul, Augustin et d'autres, librement, comme le Musulman lui aussi, peut suivre le modèle de GAZALI, M. Abdeh, Ashàri, ouvertement et librement.

De même que le Chrétien est censé répondre aux signes de son “monde chrétien” et dans ses ramifications internationales, le musulman lui aussi est concerné par ce qui se passe dans le vaste monde de l'Islam. Quant l'un ou l'autre doute de l'authenticité et du témoignage qu'ils sont censés de porter, l'équilibre libanais est menacé. Ceux qui cherchent une formule où se dissoudraient ces deux religions, se trompent.

Cette formule ne verra jamais le jour, la richesse de la coexistence provient de cette “différence” et non des points communs entre le Christianisme et l'Islam. C'est à ce niveau que se joue et se doit jouer le débat. C'est cette coexistence pacifique, c'est cela donc qui nous fait des chrétiens et des musulmans “différents” des millions et des millions de chrétiens et musulmans répartis partout dans le monde. Le Liban c'est cela, et autrement il n'est plus le Liban.

G - La septième symbolique, c'est la liberté libanaise, c'est la liberté de dire, de faire, et d'écrire ce que me permet ma conscience. Car, dans un pays multi-confessionnel, la liberté a d'autres critères et d'autres règles à respecter. Tout est libre au Liban : le commerce, la presse, les réunions, etc... Le problème actuel du Liban, c'est que cette liberté est abusée et utilisée par quelques-uns à des fins personnelles, là, la liberté peut être ce que vous voulez mais plus jamais une liberté libanaise. La décadence est le plus grand ennemi de la liberté libanaise arrêter la décadence, c'est conserver une entité intrinsèque du Liban, la liberté.

H - La huitième symbolique c'est l'ouverture pacifique sur le Monde. Nulle part ailleurs les cultures ne se croisent comme au Liban. C'est un fait singulier, un don qui est apparent dans le comportement du Libanais à l'étranger. Il se sent citoyen du pays hôte et jamais étranger, quel que soit ce pays. Ainsi pour l'étranger qui visite le Liban, il se sent chez lui, il n'est jamais "dépaycé". Ses centres culturels, ses facultés, ses maisons d'édition, toutes contribuent à faire du Liban et de sa capitale, la plaque tournante du Moyen-Orient. Il fut ainsi depuis le commencement du temps, depuis les phéniciens et durant toutes les étapes de notre histoire.

Les stèles de Nahr El Kalb, Byblos, Beyrouth. Tous témoignent de cette ouverture, qui sans elle, le Liban n'est point le Liban.

I - La neuvième symbolique c'est le rayonnement culturel du Liban. Quelques-uns s'en "moquent", mais la moquerie est une chose, et la réalité une autre. Quand je parle de "rayonnement", c'est cette dimension "humble" ni apothéosée, ni levantinisée. Comptez le nombre de nos facultés, et les étrangers qui s'y rendent. Notre presse, nos livres, en toutes langues, ne traversent-ils pas nos frontières ? Toutes les grandes traductions furent libanaises, celle de la Bible, de l'Iliade, d'Aristote, etc...etc... L'Islam, la poésie, etc... Notre rôle dans la renaissance arabe, nos écrivains en toutes langues, etc... C'est cela le Liban, autrement, il n'est pas le Liban.

J - La dixième symbolique est la dernière, c'est la présence libanaise sur la scène mondiale. Présence surtout arabe et trilingue. La présence du Liban à côté de la cause palestinienne et les causes de la liberté en général. C'est ça le rôle du Liban. Certes, il est minime, mais efficace. Sans ce rôle, le Libanais n'existerait pas.

Ainsi donc se résument les dix colonnes de l'entité libanaise définies par le Dr. Malek. Le Liban n'est plus donc cette entité chimérique, poétique, supposé, mais une réalité tangible, un état, une patrie. Quant à la manière dont ces colonnes se tiennent, c'est un examen à part que Dr. Malek expose dans d'autres ouvrages⁶⁶².

2 - La symbolique mise à l'épreuve

Malek ne s'arrête donc pas sur ces dix symboliques, il les développe à la recherche de la faille, du problème que pose et se pose chaque Libanais.

Dans son livre "les éléments structuraux" de la personnalité libanaise⁶⁶³, le P. Mouannes de l'Université St. Esprit, s'attaque en profondeur à ce problème et tout en reprenant cette symbolique, il essaie de montrer la brisure, et d'en désigner les remèdes.

En citant les dix symboliques constitutives de l'entité libanaise, nous étions frappés par le "caractère déterministe" de ces symboliques qui dévoilent du même coup les intentions de leurs auteurs. Cela est manifeste aussi bien chez

Malek que chez Mouannes et la remarque du P. Sacre dans son introduction de l'œuvre de ce dernier est à propos très significative⁶⁶⁴.

“Le Liban est-il sa propre mauvaise conscience et tout ensemble une écharde au cœur même de celle, douloureuse, de ses citoyens ? Redoutable, tenace, et, paradoxalement, alléchante interrogation. On s'en est préoccupé. Exception faite de certaine littérature se complaisant, délibérément ou par ingénuité, dans le langage d'apothéose, toutes les tentatives sérieuses où s'affirme le souci de méthode et de rigueur se soldent, à la faveur d'un accord tacite serait-on porté à croire, par cette embarrassante et toujours invariable question.

Qu'en est-il en réalité ? Le présent ouvrage du P. H. Moïnnès, nous tire-t-il d'embarras ? A cet égard, le titre ; “Les Eléments structuraux de la personnalité libanaise, est, pour le moins, prometteur. Ainsi formulé, il annonce une prospection rappelant la technique psychanalytique et peut-être aussi son-objectif thérapeutique. Etait-ce l'intention de l'auteur jaillie d'une intuition initiale et orientant, tout au long de ses recherches, l'élaboration de sa systématique et de sa pensée ? Il est permis au lecteur de le supposer, ne serait-ce qu'au prime abord. Mais si par la suite, il découvre, ou lui semble découvrir que la promesse annoncée n'est pas tenue, lui appartiendrait-il automatiquement d'en tenir rigueur à l'auteur, sans autre forme de procès ? Il y a là un problème. En soi, il n'est certes pas le plus important. Et il ne s'agit nullement de savoir si oui ou non, il faut en vouloir au P. Moïnnès de s'être inscrit en faux contre la sournoise tentation d'un propagandisme, qui l'aurait conduit à s'ériger en thérapeute simpliste. Inévitable, pareille tentation engendre une situation conflictuelle qui envahit toute la conscience. Il n'en faut pas davantage pour paralyser la réflexion, retirer toutes ses chances à la lucidité, brouiller les cartes de l'intuition, tant et si bien que tout candidat à cette tâche difficile, ingrate, et périlleuse se heurte fatalement à une martyrisant alternative : ou bien, découragé, il laisse tout tomber et retire sa candidature ; ou bien gardant l'espoir lointain de réparer ultérieurement les dégâts, il succombe heuristiquement à la tentation.

Notre auteur, conscient de cette alternative, n'en a pas été intimidé. Il a décidé de faire cavalier seul. Une stratégie directe mais non naïve, celle qu'il propose et qu'il applique, devrait être inventée qui, tout en donnant le maximum le relief à la situation conflictuelle, la tourne objectivement au profit de la cause de la vérité.

Quelle est la méthode suivie par l'auteur ? Est-ce à une description phénoménologique que le lecteur doit s'attendre ? Ou à une lecture structurale ? Ou enfin à une prospection analytique qui isole pour les examiner séparément chacun des éléments que le P. J. Moïnnès considérerait comme constitutifs de la personnalité libanaise ? Le titre, pour autant qu'il indique le contenu et suggère la méthode, n'élimine aucune de ces suppositions. Et, en fait, l'auteur, avec une souplesse éminemment intelligente, ne cesse, d'un “bout à l'autre, de son livre,

d'entretenir une confrontation des trois démarches, phénoménologique structuraliste et analytique. Il serait intéressant de chercher à savoir à laquelle il donne sa préférence et si celle qu'il préfère prédomine. Clarifier ce point tire son importance des rapports entre la méthode et le contenu, et tout particulièrement la conclusion. Mais cette clarification que l'enchevêtrement des pistes de recherches, dont la conséquence normale est le handicap de la perplexité, rend, précisément pour cette raison, nécessaire, ne trouve malheureusement pas sa place dans le cadre de notre propos. Elle nécessiterait qu'on établisse préalablement des critères sûrs en référence auxquels on reconnaîtra, pour ce qui concerne la méthodologie de l'auteur, ses préférences et les zones de prédominance. De toute évidence, pareil travail ne saurait tenir en quelques lignes. Aussi nous bornons-nous à signaler cet aspect du problème, sans plus.

Quant au contenu de cet ouvrage, l'auteur l'a réparti sous trois rubriques, plus une conclusion. La première qui devait s'appeler "structure" comme les deux autres, se présente, l'on ne sait pas trop pourquoi, sous la dénomination x "Du milieu physique et de l'Homme", quitte à se métamorphoser en cours de route et porter définitivement le nom de "Structure Géographique". Ainsi l'homogénéité nominative se fait et l'auteur est en possession d'une liste qui, homogène, est en mesure d'exprimer les rapports de continuité entre les trois parties de son œuvre : Structure géographique ; Structures psychologiques ; Structures socio-culturelle. Comme on le voit, c'est au terme "structure" qu'est échue la charge de maintenir la cohésion de l'ensemble. Jusqu'à quel point est justifiable le fait de confier cette mission aux bons soins de la sémantique ? Cette question n'a rien de marginal. Il importe de se la poser, et ceci dans un double but : celui de disposer le lecteur à être convenablement attentif à ce qui se déroule sous ses yeux, dans le texte ; ensuite celui de permettre de se rendre compte de la manière dont l'auteur ne se sert de la sémantique que pour essayer continuellement de la dépasser.

Il ne la dépassera pas ; au reste, ce n'est point un déshonneur. L'auteur est un libanais, fier et angoissé, à la recherche de son Liban, d'un Liban à la mesure de ses aspirations. Si celles-ci semblent parfois friser l'exagération, jamais cependant elles ne se livrent au tourbillon de l'excès et de la déraison. L'âme de vérité qui soulève et porte le P. J. Moïnnés lui fait accepter d'errer, tel un aventurier, sur toutes les routes du savoir, d'emprunter tous les chemins de la connaissance, d'explorer toutes les pistes, de suivre, à son compte, tous les sentiers battus. Dans ces conditions, que lui importe de dépasser ou non la sémantique ou telle autre voie de recherche. L'essentiel pour lui est de mobiliser tous les moyens qui lui paraissent de quelque utilité à l'aboutissement de son projet.

De ce projet, les grandes lignes ne sont pas définitivement fixées à l'avance. Cette absence de rigidité aurait pu être interprétée comme traduisant une carence si l'auteur ne l'avait exploitée sciemment au bénéfice d'une recherche dont il voulait que l'éventail soit le plus large possible. Nous l'avons

comparé à un aventurier ; il serait plus juste de voir en lui le pèlerin d'un Liban "présent au rendez-vous de l'histoire". C'est son leitmotiv ; mieux encore, c'est sa Stella rectrix qui guide sa marche, même quand il semble lui tourner le dos, c'est-à-dire quand il semble s'engager sur des chemins qui ne mènent nulle part. A ses risques et périls, il s'est mis dans cette situation tout à la fois privilégiée et scabreuse. Mais c'est grâce à cette attitude courageuse et intelligente que l'auteur s'est accordé le moyen de mettre à profit son talent multiple. Dans son œuvre, en effet, cohabitent et collaborent le philosophe, le sociologue, le poète, l'ethnologue, le théologien, l'anthropologue, l'historien, etc... et l'ensemble est pimenté agréablement par un brin de prophétisme stimulant.

Une difficulté demeure, cependant, sur laquelle tout lecteur, à quelque bord qu'il appartienne, ne peut s'empêcher de demander que lumière soit faite, Quelle est-elle ? Ennemi déclaré de la rigidité, le P. J. Moynès n'hésite guère à reconnaître à celle du déterminisme géographique et historique une prépondérance, à nos avis, excessive. "L'Homme, nous dit-il subit son milieu". Il est vrai que cette affirmation est tempérée par une autre où l'auteur semble vouloir réparer une injustice ou, au moins, corriger une erreur due au caractère catégorique de la première déclaration. Il écrit "l'Homme transforme son milieu" puis, un peu plus loin : "Dialogue entre l'homme et son milieu". Ce sont des titres de paragraphes qui développent des thèmes si sensés et si intéressants qu'ils donnent l'impression rassurante qu'on est en train de remonter la pente. Mais le nouveau les choses commencent par se gâter lorsque tout d'un coup un dernier sous-titre, et qui plus est tient lieu de conclusion, nous surprend, libellé en ces termes laconiques et catégoriques. Jugez-en : "La nature l'emporte". Sans doute, les considérations qui suivent tentent d'atténuer la teneur déterministe de ce sous-titre proposé comme étant le dernier mot suit la question. Leur portée reste cependant singulièrement limitée. Le deuxième et le troisième chapitre développent résolument les données fondamentales des deux structures, la structure psychologique, elle-même formée de plusieurs structures et la structure socio-culturelle, façonnées toutes les deux, de l'avis de l'auteur, par des facteurs relevant directement et presque totalement d'un certain déterminisme.

Il est certain que le principe du déterminisme, adopté comme schéma explicatif, est d'une inappréciable commodité pour un esprit qui cherche, après coup, à reconstituer les événements selon un ordre logique satisfaisant. Suffit-il à rendre couple de la réalité ? D'aucuns le pensent ; d'autres le contestent. Quelle est la position du P. J. Moynès ? Voilà-là difficulté. Qu'il ait opté pour le déterminisme, dans les trois chapitres, c'est son affaire, bien que son opinion soit discutable. On l'aurait rangé parmi les déterministes, tout en se réservant le droit de refuser son point de vue ou de l'approuver.

Mais cette tâche est rendue impossible à cause d'une conclusion d'une dizaine de pages bien substantielles où la causalité par déterminisme cède entièrement la place à la causalité par liberté. Quand il s'agissait de faire une lecture du passé, le déterminisme paraissait être un principe valable

d'intelligibilité. Il cesse brusquement de l'être à partir du moment où l'auteur passe du positif au normatif, de ce qui a été ou de ce qui est, à ce qui devra devenir. Et cela est manifeste dès le début de la conclusion. Elle commence par ce grand titre : "Pour un dépassement des structures". Déjà le terme "dépassement" suggère un revirement méthodologique qui affecte même la Weltanschauung à la lumière de laquelle ces structures, désormais à dépasser, étaient jusqu'à présent envisagées et conçues. Cette volte-face subite est précisément ce qui heurte le lecteur et constitue pour lui une difficulté qu'il ne saurait interpréter que comme une contradiction que le P. J. Moïnnès subit sans pouvoir l'éviter, ni l'expliquer.

En fait de contradiction, c'en est une indéniablement. En effet, l'orchestration des structures était l'œuvre d'un déterminisme dont nous étions invités à admirer les réalisations. Bien plus, il nous était demandé d'admettre que cette œuvre remarquable, l'entité ou l'identité de l'âme libanaise, n'a été si bien menée que parce que le déterminisme des structures imposait son diktat aux volontés humaines. Mais voici que soudainement la conclusion nous fait entendre un son de cloche tout nouveau. Il est fait appel aux bonnes volontés d'intervenir et de faire de l'histoire ce que nous voudrions, nous qu'elle sera, en respectant bien entendu, notre propre patrimoine condensé dans nos structures. A certains endroits, le ton de cet appel monte à tel point qu'il prend l'allure d'un cri d'alarme, d'une alerte angoissée, d'un appel pressant au secours. Livré à son propre déterminisme, le devenir du Liban est menacé, semble nous dire l'auteur qui nous convoque à une action libre, urgente et concertée afin d'aider notre histoire à se protéger contre son déterminisme même. Le P. J. Moïnnès campe cette contradiction au tournant le plus décisif de son œuvre sans trop se soucier de nous expliquer pourquoi ce qui, dans le passé, était tenu pour un demiurge infallible et extrêmement bienveillant à notre égard, est sur le point de se transformer en ennemi s'acharnant à briser notre destinée. Et pourtant, c'est, à notre sens, une des difficultés majeures que présente la lecture de son livre.

Telle est la brisure. Plutôt que de crier au scandale, il vaudrait mieux apprendre à se méfier des ouvrages qui n'en ont aucune. La vie réelle est beaucoup trop complexe pour qu'on puisse l'étaler ou la relater dans un discours soutenu par une logique une et unidimensionnelle. La douce sérénité discursive, bercée par le rythme monotone et sécurisant d'une rationalité sans faille, se fiant aux lois prétendument infallibles d'un déterminisme illusoirement rassurant, cette sérénité-là n'est qu'une distraction intellectuelle, et n'est valable qu'à ce titre exclusivement. Tandis que la résolution de dégager les significations maîtresses d'une réalité nationale, engagées dans l'histoire et y engageant, s'impose des conditions d'un ordre tout différent. Il lui est inévitable de faire la traversée périlleuse de la logique des contradictions. Ce qui suppose que même une dialectique aménageant à l'avance et une fois pour toutes son programme, agençant au préalable ses schémas préfabriqués, ne serait pas de taille à cerner un objet aussi complexe et aussi mouvant. Il en faut davantage. Il

faut une dialectique non figée, se dialectisant elle-même perpétuellement et libérée de l'excès de scrupule à l'égard des brisures qu'elle sera amenée à infliger aux arrangements d'une certaine logique.

A la lumière de ces considérations, il devient évident que, tout compte fait, le P. J. Moïnnès mérite qu'on lui rende un grand hommage d'avoir choisi la voie royale des affrontements féconds. Loin d'être un gouffre béant, la brisure que nous avons signalée constitue précisément la clé de voûte de son ouvrage. C'est à partir d'elle qu'il convient de le lire, ou plutôt de le relire. Ce livre est déconcertant. La profondeur des vues que nous y découvrons éveille en nous une insatisfaction, et c'est là un de ses mérites, et non des moindres. L'auteur a réussi à nous faire comprendre que le jour où le Liban cesse d'être la mauvaise conscience de ses citoyens, perdra sa raison d'être ; absent au rendez-vous de l'histoire, il n'aura plus rien à dire aux citoyens du monde en tant que pèlerins de l'Eternité⁶⁶⁵.

Voyons maintenant en quelques lignes, les structures de cette personnalité libanaise.

“A force de creuser ce pays, de le raconter,
on craint pourtant de lasser l'auditeur
et le lecteur. Mais, sous des apparences discrètes,
la matière libanaise a les dimensions de l'Histoire
NOUS SOMMES DEPUIS LE DEBUT, PARMI LES TEMOINS
DE LA NAISSANCE DES PEUPLES. NOUS LE SOMMES
PAR HEREDITE, PAR INSTINCT ; et nous sommes ainsi
placés dans l'espace et le temps, QUE, PARLANT DE NOUS
MEMES, NOUS POUVONS PARLER DE TOUT.
Peu de nations ont ce privilège. C'est la chance de quelques
rivages élus, de quelques hauts lieux et sites
éternels.”

(M. CHIRA, Présence du Liban, in C.C.,
VIII-I, 1954, p. 2).

La personnalité Libanaise ?

Une donnée qui peut laisser beaucoup d'esprits indifférents et sceptiques. Pourtant ce problème est posé actuellement, comme une écharde brûlante, dans la chair et la conscience de l'Ame libanaise. Un désarroi existentiel et politique pousse celle-ci à chercher sa vraie typologie pour pouvoir se connaître et se déterminer. L'urgence de ces recherches procède pour nous du fait suivant : Le Liban politique existe, en tant que nation reconnue dans son indépendance et ses limites par les autres nations, mais le Liban en tant que donnée de cœur et de conscience n'est pas devenu encore un phénomène général, une idéologie philosophique qui s'impose d'une manière claire et catégorique à ses enfants. Un travail d'ensemble sur le Liban resterait à faire. Il nous fallait broder un

visage défini et lisible de toute cette littérature ou cette philosophie qui a donné un éclairage déterminé et restreint à ce tableau riche et inépuisable. Certes, le Liban, en tant que pays faisant partie des Nations Unies et ayant une représentation diplomatique auprès des autres pays libres, existe, mais le Liban en tant que destinée unique et sainte pour tous ses enfants, le Liban comme signification d'une mission de l'esprit, comme vocation religieuse d'une personnalité unique, n'est pas devenu un impératif criant à l'exercice de la politique et de la culture libanaises. Autrement dit, ce pays est resté jusqu'à maintenant sans une figure déterminée, sans une personnalité donnée dans ce qu'elle a de spécifiquement et de typiquement libanais, malgré cette grande charge de l'histoire qui retentit dans le cadre de cette géographie particulière où se sont implantés des êtres étonnants. La politique libanaise a-t-elle fait faillite car elle n'a pas frêmi de trahir continuellement les données fondamentales de l'âme libanaise, se prêtant sans honte à l'appel de la démagogie facile des masses populaires et subissant l'attrait des intérêts personnels ? La politique, qui est une attitude morale s'est confondue avec la politique qui se ravitaille aux sources des machinations machiavéliques. Pourtant les "maîtres" d'une vraie pensée libanaise ne manquaient pas à la veille de l'Indépendance. Le refrain de l'"unité nationale", devenu lui-même une prière pharisaïque masquée par l'hypocrisie des intérêts, mena le pays à cette décadence administrative, éducative, politique, économique, sociale et religieuse. Ceci explique un aspect de l'angoisse actuelle qui nous serre la gorge, face aux points d'interrogation qui se dressent à l'horizon de notre destinée nationale. Seule une réflexion qui tire ses racines de ce qu'il y a dans ce pays de noble, d'humain et de spirituel peut lui fournir la chance de pouvoir persister, de durer et d'accomplir sa mission. En vue de tracer les traits forts de cette vocation, nous avons entrepris ces recherches et ces réflexions qui expriment un engagement qui peut paraître étrange et nuisible à un travail scientifique et objectif. Mais nous avons voulu partager l'avis de JULIEN FREUND sur l'objectivité : "l'objectivité, dit-il, dépend uniquement de l'effort orienté vers la plus grande univocité et justesse, quitte à déranger par un jugement extrême, mais perspicace et fondé, les préjugés et les opinions les plus solidement établis"⁶⁶⁶. Et, dans le même sens, M. DUFRENNE déclare : "Mais l'objectivité peut désigner aussi, indépendamment des qualités de l'esprit ou du discours scientifique, un certain parti-pris philosophique..."⁶⁶⁷. Ce discours qui prend parfois une tournure passionnée est pour nous l'expression d'une méditation personnelle qui veut que le Liban débouche finalement sur une doctrine qui touche à l'absolu. Ainsi le Liban devient un SENS en lui-même, un But, pour lui-même. Il sera alors autre chose qu'une limitation géographique, bien autre chose qu'une économie, qu'un gouvernement et qu'un beau pays. Il est alors la nation qui vient du fond des âges, le pays qui répond à l'appel des siècles et à l'attente des hommes et du temps. Son héritage d'hier, ses intérêts d'aujourd'hui et ses espoirs de demain s'expriment dans une typologie qui dans cet environnement humain et territorial

alimente le présent, se nourrit du passé et regarde l'avenir. Ce pays est resté lui-même tout au long du temps : le groupe humain n'a pas rompu son lien avec cette terre dont les limites furent parfois modifiées, mais jamais le climat, la mer, la montagne qui la marquent indéfiniment. De par la géographie du pays qui est le sien, de par les communautés qui le composent, de par la terre qui l'entoure, le Liban a pétri un peuple qui a son âme particulière et sa personnalité propre. La seule acceptation de cette hypothèse requiert un caractère d'engagement qui impose une sorte de lutte pour l'instauration d'une telle opinion. Car le Liban n'a pas eu encore la politique qui considère comme trahison publique, toute doctrine qui, en proclamant l'ouverture sur d'autres horizons, veut aussi étouffer l'individualité et l'entité du pays et de sa destinée. La trahison publique n'a pas atteint au Liban le stade de la honte. Un Etat qui se permet d'être violé publiquement n'est pas encore au niveau de sa Mission. Ceux qui militent pour une Europe unie ne mettent pas l'existence de leur pays en doute. Le Conseil de l'Europe à Strasbourg est bien autre chose que la Ligue arabe au Caire. Le Liban est vulnérable mais non fragile. Une idéologie doit l'enraciner dans cet Orient et lui donner le bouclier du combat pour sa raison d'être et sa signification, Le Liban ne doit pas craindre de perdre son existence avec le changement des régimes. Notre réflexion tire sa signification de notre situation et de notre histoire.

Ce problème où se débat l'Ame libanaise ne nous est pas étranger. Ayant vu le jour en même temps que l'Indépendance effective de notre pays, nous avons grandi au milieu des voix enthousiastes qui ont poussé le pays sur la voie de l'évolution psychologique, sociale, économique et religieuse qui lui est propre. Ainsi le Liban avait pour nous un visage et par le fait même une personnalité particulière. Sous le visage de la jeune République se discernait les grands affluents d'une histoire millénaire.

Avec l'éveil du nationalisme au Proche-Orient, un vent nouveau souffle en tempête sur les rives de l'ancienne Phénicie. La destinée même du pays se voit mise en cause. Toutes se prétendent être uniques et nécessaires. Toutes se réservent honorablement l'étiquette de la recette absolument salubre. Elles foncent de partout et frappant à coup de massue ce petit pays qui cherche son nationalisme propre, conséquence naturelle de sa personnalité propre.

Trente quatre ans d'indépendance. Nombre d'années peu lourdes dans l'histoire d'une nation. Trente quatre ans d'indépendance, ce n'est même pas encore l'enfance d'une nation. Le Liban, avec ses trente quatre ans d'indépendance, est encore trop tendre pour être si violemment tiraillé entre des tendances politiques, des idéologies philosophiques ou religieuses qui le poussent d'un pôle à un autre, oubliant que son seul levier a son point d'appui unique dans sa géographie et son histoire qui ont constitué les structures élémentaires de la personnalité libanaise.

D'un Liban libanais à un Liban phénicien. D'un Liban parlant arabe à un Liban englouti dans la grande Syrie ou le Croissant Fertile. D'un Liban de la

montagne à un Liban de la mer. D'un Liban chrétien à un Liban musulman, à un Liban Islamo-Chrétien, à un Liban pour tous les enfants d'Abraham et les croyants en Dieu. D'un Liban de gauche représenté par le communisme, le socialisme matérialiste, le nationalisme arabe, le nationalisme syrien... à un Liban de droite représentée par les Phalanges, le Bloc National, le Parti Constitutionnel le Parti National Libéral. Litanie de tendances qui se résument dans quatre aspects de nationalisme bien différents ; le Nationalisme Libanais, le Nationalisme Arabe, le Nationalisme Syrien et le demi ver venu, le Nationalisme Juif. D'où pour nous, l'urgence du problème et la gravité de la question ou de l'alternative. Le Liban doit-il exister et demeurer parce qu'il a sa signification propre et sa vocation spécifique, sa mission unique et sa personnalité caractéristique et irremplaçable -ce que nous voudrions bien essayer de faire ressortir pour participer à la sauvegarde de notre pays- ou doit-il s'évaporer parmi tant de nations, car rien ne justifie sa permanence et son individualité, comme rien ne caractérise sa structure personnelle ? L'acuité du problème vient de ce qu'elle coupe, dans le vil, la chair de la destinée du Liban. Ce qui explique parfois le ton polémique de notre travail et des prises de positions chargées d'émotion et de passion. Alors nous sommes partis du principe qui dit : "Tout homme est à certains égards ; 1. Comme tous les autres ; 2. Comme, quelques autres 3. Comme personne d'autre", pour établir la singularité de la personnalité libanaise.

Cette assertion signifie que tout homme est à la fois unique et impliable. Son caractère individuel fait son unicité ; sa nature humaine fait sa similitude. Un homme "sans attaches" est un homme hors du temps et du lieu. C'est un homme qui n'existe pas. Si l'appartenance de l'homme à l'espèce humaine fait qu'il est comme tous les autres, il reste cependant semblable à quelques autres, vue son appartenance à un environnement culturel et naturel déterminé. Ce milieu n'est effectivement pas le même pour tous les individus. Ceci peut, en un sens, expliquer leurs singularités. Ils créent et se créent par leur milieu. L'action humaine doit nécessairement s'insérer dans un milieu donné -ce qui fera l'objet de notre premier chapitre-, retenir sur un groupe social déterminé- ce qui fera l'objet de notre deuxième chapitre- et, au-delà de ce groupe et de ce milieu, atteindre l'humanité totale- ce qui fera l'objet de notre troisième chapitre.

La première question qui se posa à nous fut la suivante : une terre qui a connu tant d'invasions, un carrefour, où trois continents se rencontrent, un milieu où les races se sont mélangées, peuvent-ils avoir une unité ethnique un groupement social, une personnalité structurée, déterminée ?

Les voies d'une explication raciale auraient pu nous tenter. Mais cette hypothèse raciale nous parut insuffisante, incomplète et même impossible devant la liste immense des conquérants qui ont foulé cette terre.

Une deuxième possibilité nous fut offerte par la théorie des gènes. Plus plausible que la première, elle ouvrait le chemin vers les problèmes de l'hérédité et l'innée et laissait les champs ouverts aux interprétations des données

génotypiques et phénotypiques. Les lois de Mendel (indépendance des propriétés transmissibles, uniformité des propriétés récessives et dominantes, la loi de disjonction) auraient pu être plausibles. Mais cette théorie se trouve en difficulté en expliquant les mutations subites et l'hérédité psychologique.

Nous avons voulu répondre par l'historicité de l'ethnie, c'est-à-dire la totalité que le groupe forme avec le milieu, pris au sens de l'environnement non seulement géographique, mais social, mental, politique et religieux : l'environnement, pris dans ce sens, ne se réduit pas seulement à un secteur de l'espace physique mais il est aussi un monde culturel singulier. Ainsi le groupe social retrouve ses caractéristiques fondamentales et l'ethnie ses substructures essentielles ; l'histoire et la géographie. La première saisit l'ethnie dans son dynamisme historique et fait le fait même explique ses attaches au groupe social; la deuxième dit, la première nous fournit le temps, la deuxième, l'espace. La méthodologie de notre travail serait donc de suivre un groupe social concret et de voir ses constantes à travers son évolution historique dans un milieu donné.

Le facteur prédominant d'une ethnie se révèle dans sa structure primordiale, L'ethno-psychologie nous aide à comprendre cette donnée. Elle permet d'étudier le groupe dans ses activités psycho-sociales et surtout psycho-culturelles Le groupe est saisi dans l'écoulement de sa vie ou dans son historicité. Ceci nous rapproche de la sociologie pure et nous éloigne de ses chemins ordinaires et explique l'importance que nous attachons aux deux facteurs de l'espace (la géographie) et du temps (l'histoire), ainsi qu'à toute l'anthropologie culturelle qui s'exprime dans les rites et les mythes. Ainsi l'ethno type libanais devient pour nous l'équivalence de l'environnement (premier chapitre), du caractère ethnique (deuxième chapitre) et de l'histoire (troisième chapitre). Mais comment déceler les éléments structuraux de cette âme libanaise, comment cerner cette personnalité, comment retrouver les traits de cette ethnotype ?

Trois nappes de signes se meuvent dans les couches inférieures de son être ; la structuration, la réactivité, l'efficience. Ainsi on peut avoir un ethnotype représentatif d'une typologie particulière.

Ainsi l'ethnotype devient un rapport, un résultant repéré, un symbole. Cette personnalité exprime le style du groupe et, par le fait même, le différencie et lui trace sa mission. Son être est un moment de l'enchaînement logique et du comportement du groupe, son histoire est propre, sa vocation est particulière.

Toutefois, l'objection à cette théorie paraît évidente : cet ethnotype recherché pour représenter le caractère du groupe humain n'est, peut-être, qu'une abstraction. Certes, l'écueil est grand. On substituerait à la réalité des caractères vivants, dynamiques et mouvants, une sorte de schémas qui peut ne pas définir cette vérité mouvante qui n'est plus la même, une fois définie. Tout en acceptant cette objection nous signalons que le groupe social, l'ethnotype, la personnalité de base se situent pour nous dans les repères, des indications, des AIRES qui délimiteraient leurs structures de bases ou leurs éléments structuraux.

Ainsi nous avons essayé de remettre des jalons qui peuvent nous aider à situer et à déterminer la personnalité du Liban pour pouvoir déterminer sa raison d'être et sa mission. Nous avons tenté d'élaborer un tableau d'ensemble des grandes constantes structurelles et constituantes qui ont contribué à travers toute l'évolution de ce pays à la formation de sa personnalité propre. Nous croyons que les mystères de nos origines expliquent, en un sens, les perspectives de notre avenir. L'âme d'une nation n'est-elle pas à l'image de ces sources fécondes qui jaillissent pures à la surface de la terre mais qui viennent de loin, de bien loin ? Elles arrivent de ces abîmes sombres des entrailles de la terre que le regard ne peut pas atteindre, mais, que l'esprit pressent et voit un parcours. L'âme d'une source n'est pas seulement cette eau limpide qui apparaît à l'œil, elle n'est aussi toute cette histoire cachée qui vient, vibre, circule et vit dans la boue de la terre. Ainsi l'âme du Liban est l'aboutissement d'une rencontre géographique, d'une longue évolution historique faite d'une mosaïque humaine et d'un amalgame de cultures extrêmement riches, complexes et variées. Les traits de sa physionomie culturelle, morale, politique, économique et religieuse sont bien le résultat d'une perpétuelle osmose. Produite, lentement et parfois violemment, entre les différentes ethnies, elle a contribué à former le visage du peuple libanais tout au long de son histoire et, par la suite, sa destinée.

Oui, ce peuple a des points communs avec les autres peuples de la terre, mais il a quelque chose de bien spécial qui forme la structure de base de sa personnalité, impose sa vocation, exige sa perpétuité et proclame sa mission. Une réflexion sur la géographie, le comportement personnel, social et religieux. les mythes et les rites, le folklore, les coutumes et les habitudes, l'architecture et les aspirations terrestres et mystiques, nous présentent l'individualité de ce pays et la nécessité de sa perpétuité, libre, indépendant, collaborant avec les pays Arabes et ouvert à l'Occident. Il ne nous suffit plus de chanter le glorieux temps des ancêtres Phéniciens qui ont participé à la formation de l'histoire de l'esprit par leur abstraction de l'alphabet, ni le règne glorieux et humanitaire de nos princes, ni la beauté de l'éternel Cèdre biblique et plusieurs fois millénaire. Il nous faut une doctrine solide qui, par-delà cette vision mythique, impose le Liban comme un besoin d'ABSOLU, comme une nécessité de l'ESPRIT. Ce que nous affirmons peut paraître étrange à ceux qui ne connaissent pas les potentialités merveilleuses de ce pays. Mais, comme l'affirme R. HABACHI : "Je crois en effet qu'il n'y a qu'un Libanais pour bien comprendre le Liban. A tout autre, même éclairé par une ardente sympathie, à tout autre, il y a quelque chose qui résistera"⁶⁶⁸.

3 – Archétype, Ethnotype, et Superstition

"Si je rappelle aux miens nos aïeux phéniciens
c'est qu'alors nous n'étions au fronton de
l'histoire, Avant de devenir musulmans ou
chrétiens, Qu'un même peuple uni dans une

même gloire. Et qu'en évoluant, nous devons au moins. Par le fait d'une foi d'autant plus méritoire. Nous aimer comme aux Temps où nous étions païens !.....”

(C. COBM, La Montagne Inspirée, p. 53).

L'analyse pénétrante du P. Mouwannes nous mène directement chez un autre auteur qui lui, s'est posé les mêmes problèmes mais du côté psychanalytique. Il s'agit de Mounir Chamoun, auteur de : “Les Superstitions au Liban -aspects psycho-sociologiques”. Sous le titre désigné ci-dessus, M. Chamoun nous dit ceci :

“Si elle se limite à l'explication de l'organisation des affects au sein de l'être individuel, par le recours aux seuls facteurs subjectifs, la psychologie est infidèle à sa vocation multidimensionnelle et au mode d'explication plural qu'elle veut établir. Les structures de la psyché individuelle sont elles-mêmes d'ailleurs tributaires des conditionnements socio-culturels ; la sociologie en éclaire certains aspects, la psychologie sociale en éclaire d'autres. Il y aurait place aussi, dans cette conjonction de méthodes explicatives pour une sorte de psychologie de l'âme collective, au croisement de la psychologie et de la psychanalyse. En effet, la superstition peut être considérée comme un résidu archaïque au sens de Freud, faisant partie de la chaîne des signifiants institutionnels ; ou encore, un a priori collectif de la psyché personnelle, comme le veut Jung, quand il essaie de donner une définition de l'archétype. On trouve, à ce sujet, dans l'œuvre du psychanalyste zurichois des thèmes et des termes qui traduisent son tâtonnement permanent pour fixer la notion d'archétype dans le champ sémantique opératoire de l'anthropologie. Tantôt ce sont des “modes fonctionnel, des formes de l'instinct”, tantôt des “images primordiales”. Dans son Essai d'exploration de l'inconscient, il en vient à distinguer un moment entre image et archétype, mais pour les joindre aussitôt dans une sorte de délimitation opérationnelle ; une image est dite archétypique “lorsqu'elle peut être repérée sous une forme et une signification identiques à travers les documents de l'histoire humaine”. Ces documents, quels sont-ils ? Des contenus mythiques, des récits, des contenus oniriques répétés, des schèmes comportementaux ou aussi des institutions formelles ou diffuses dont le pouvoir ordonne le comportement et le conditionner L'archétype, ainsi défini, est, à n'en point douter, d'ordre culturel.

Pour nous, la superstition faite partie des documents de l'histoire humaine au même titre, par exemple, que les symboles phalliques qui désignent le maria créateur. Parce que, comme les contenus symboliques, la superstition qui s'en distingue pourtant par nature soumet l'agir à des impératifs dont la motivation n'est pas évidente pour le sujet. Elle est aussi une forme de participation à la vie du groupe, une implication dans l'irrationalité collective” qui scelle le sentiment de l'appartenance culturelle.

Mais Jung, dans d'autres écrits, rapproche l'archétype de l'instinct biologique parce qu'il lui trouve le même schématisme pratique et le même dynamisme opératoire. C'est un mode d'appréhension psychique inné qui a la régularité de l'instinct ; "Les archétypes sont, sur le plan des structures mentales et des représentations, les corollaires dynamiques de ce que sont les instincts sur le plan biologique, des modèles d'action et de comportement" (idem). Sans suivre Jung dans ce parallélisme étroit qui risque à la longue de déformer et l'une et l'autre notion, nous pensons que, dans la mesure où l'archétype structure la conduite actuelle du sujet, la superstition, par son caractère impersonnel déterminant, s'en rapproche. Elle fait partie de cet équipement de base dont chacun dispose à sa naissance, ensemble de schèmes et de patterns ou, comme dit l'analyste jungien Cahen-Salabelle, un "système de disponibilités, fonctionnelles et réactionnelles". Mais, à aucun moment, nous ne pouvons l'assimiler à l'instinct biologique, quelque analogie fonctionnelle qu'il puisse avoir avec ce comportement régulier.

Dans les Types psychologiques, désireux de trouver à l'archétype une origine, Jung en vient à postuler que "l'image primordiale est l'expression psychique d'une disposition anatomo-physiologique déterminée". Une telle hypothèse peut paraître séduisante, mais rien ne permet de l'admettre comme vraie. Si l'archétype est, comme toute autre activité psychologique institutionnalisée, sous-tendu par l'activité nerveuse, cette dernière n'en est jamais la cause efficiente. Maintenu au niveau de la matière cérébrale vivante comme trace mnésique, l'archétype est une conduite collective réapprise et transmise comme un savoir dans les premières expériences de la vie, les "early experiences" dont parle Linton. Il est le fruit de la transmission de l'acquis, jamais de la transmission héréditaire de l'acquis, principe que les biologistes et les éthologues ont battu en brèche depuis des décennies. Il ne peut donc être que culturel. Ainsi en est-il de la superstition. Transmise par les canaux des institutions éducatives, familiales et sociales, elle agit, non certes comme un instinct, mais comme un modèle comportemental qui tire sa prégnance de la puissance de la tradition.

* * * * *

Pour nous, l'opérativité de la superstition comme analogue de l'archétype est amplifiée, dans les limites de notre culture et à partir des localités étudiées, par les données mêmes de notre constitution ethnotypique et par la manière dont le sujet vit le retentissement des données structurales en lui. L'ethnotepe, ensemble de constantes comportementales qui apparaissent dans la conduite quotidienne, dans les modes de pensée comme dans la production artistique et littéraire, traduit ce que l'on pourrait appeler l'âme d'un peuple, les caractéristiques modale d'une société déterminée, les principaux schèmes

relationnels qui expliquent la dynamique de la vie sociale et les déterminants d'une culture donnée. En général, l'existence d'un ethnotype est liée à la nature même d'une ethnie particulière, sociologiquement isolable, c'est-à-dire constituée par un ensemble de facteurs génétiques, raciaux, linguistiques et religieux qui définissent, en quelque sorte, une collectivité solidaire. Le peuple libanais n'est pas constitué par une ethnie unique ? c'est, à proprement parler, une coexistence d'ethnies différentes ayant chacune des normes particulières de structuration. Mais, à travers les modalités diverses de structuration, se dégagent, au niveau du système de rapports différentiels, les caractères constants d'une ethnie. C'est dans la jonction des différents systèmes d'organisation qu'émerge un comportement-type, malgré la diversité des appartenances, ethno-communautaires, que l'on pourrait facilement rapprocher de la notion de personnalité de base et qui se révèle aussi bien dans la constitution du caractère que dans les réactions de l'inconscient. Les principales données constitutives de l'ethnotype libanais ne sont pas sans liens, pensons-nous, avec la conduite et la croyance superstitieuses.

L'ensemble des résultats des analyses caractérologiques classe le Libanais dans les colériques para-nerveux en qui prédomine l'émotivité primaire, avec son cortège de fluctuations affectives. Cette structure émotionnelle de base engendre le goût de la sociabilité et du contact, mais rive l'individu à l'immédiat, le rendant prisonnier du moment et souvent inapte à la prévision lointaine⁶⁶⁹. Dans la pensée comme dans l'action, pensent les caractérologues, c'est l'improvisation qui l'emporte sur la réflexion, l'échange immédiat sur l'investissement à long terme. C'est d'ailleurs cette absence de maîtrise de la temporalité qui donnerait ici à la vie collective les aspects juvéniles qui la caractérisent et dont elle pâtit, dans ses structures aussi bien que dans son fonctionnement. Un tel donné structural est de nature à centrer l'individu sur la vie subjective et de maintenir en lui les germes de l'insécurité. Grieger pense que l'intérêt pour la vie subjective explique "le goût du Libanais pour la littérature égocentrique dominée par la description des états passionnels".

Sans vouloir suivre l'analyse et l'explication caractérologiques jusqu'au bout, nous voudrions retenir, en ce qui concerne notre sujet, cette dominante affective fluctuante dans la structure du caractère, qui engendre un comportement individuel et collectif dont la trame semble être l'insécurité. Parce qu'alors, la propension à la superstition, que nous avons mise à jour, prendrait valeur de conduite compensatoire ou de réaction de défense contre les menaces ressenties par le sujet dans l'exercice de sa vie quotidienne. Ainsi la superstition serait une réaction à un archétype comportemental fait d'insécurité et qui se manifeste à travers les caractéristiques même de l'ethnotype psychologique.

Notre démonstration resterait pure conjecture si elle ne trouvait un fondement historico-sociologique, géographique, économique et culturel qui

expliquerait cette insécurité de base dont émane l'instabilité et qui appelle, entre autres adjuvants, la conduite superstitieuse.

Bien que politiquement indépendant depuis le 22 novembre 1943, et assis dans ses frontières actuelles dès le 1er septembre 1920, alors qu'il, était sous mandat français, le Liban n'a jamais pu vivre à partir du sixième millénaire, une longue période de stabilité territoriale et politique. Constitué autour d'un noyau central, au cœur de la chaîne montagneuse du Liban, ce pays a donc été tantôt amputé de certaines de ses régions, tantôt augmenté de territoires précédemment indépendants ou faisant corps avec des pays voisins. Quand l'Etat du Grand Liban voit le jour, à l'aube de la troisième décennie de ce siècle, un espoir d'unité territoriale et nationale naît et avec lui le rêve de la naissance d'un peuple, malgré la diversité des populations qui l'habitent et qui vivent à l'intérieur des frontières nouvellement définies. Cet espoir, en dépit des multiples déclarations politiques officielles, ne s'est toujours pas réalisé ; l'unité nationale reste toujours aussi fragile et la nation qui s'édifie, menacée toutes les fois que l'événement politique ébranle ce qu'il est convenu d'appeler le "Pacte national" et qui n'est rien d'autre qu'un accord tacite de coexistence pacifique entre des communautés ethnico-religieuses aux aspirations et aux intérêts souvent fort divergents. La population libanaise actuelle, fondamentalement hétérogène, est la résultante de cette variation démographique dont le Liban est le théâtre depuis l'aurore de l'Histoire. Les Phéniciens, issus des Cananéens, en constituent le noyau sémitique originel, renforcé par les Amorites, puis successivement par les Assyriens, les Néo-Babyloniens et les Araméens. A partir du milieu du deuxième millénaire, ce sont les conquérants indo-européens qui transforment la carte démographique du Liban, par l'immigration successive des Hittites, des Mèdes, des Perses, des Grecs et enfin des Romains. Il en résultera un brassage tel de populations que lors des invasions arabes du VIIe siècle, le littoral libanais apparaîtra aux nouveaux conquérants comme une étrange mosaïque de types humains. Mais ce mélange ethnoracial n'allait pas trouver de terme. Bientôt c'est le déferlement des Croisés qui advient, alors que le pays avait été sous le joug successif des Omayyades, des Abassides, des Fatimides et des Seijoucides, dynasties différentes imprimant au pays occupé des modes d'existence variés. Les Mameluks, au début du XIV^e siècle prennent racine au Proche-Orient, évincent les Croisés et y instaurent leur loi jusqu'en 1516, date à laquelle les premiers émirs libanais exercent un pouvoir relativement autonome dans le cadre de l'occupation ottomane. Et pendant toute cette longue période de la domination de la Porte, des peuples nouveaux continuent à se réfugier au Liban ou à y élire volontairement domicile accentuant ainsi la diversité démographique : Kurdes, Arméniens, Alaouites, quelques Levantins : Maltais, Grecs ou Balkaniques,

Il est remarquable de constater à partir de ce bref rappel historique que la formation du peuple libanais s'est produite sous des régimes d'occupation du

type colonial, depuis l'empire lointain de l'Égypte pharaonique jusqu'à l'empire ottoman contemporain,

Ce qui intéresse notre propos c'est que, durant toutes ces périodes de servitude un problème d'identité s'est posé au peuple libanais, de même que le problème des modalités de relation à l'occupant obligeant souvent à vivre dans la négation de soi. Nous savons fort bien qu'il est hasardeux de considérer qu'un lien causal direct puisse exister entre l'instabilité historico-politique et la structure de la sphère émotionnelle. Mais il est tout aussi faux, par ailleurs, de le nier totalement. La cinquantaine d'occupations successives, les convoitises territoriales d'empires puissants, solidement édifiés dans le Proche-Orient, et l'obligation de vivre dans des attitudes d'allégeance ou de compromis face au dominateur, n'ont pu rester sans effet profond sur la structure de la personnalité de base du Libanais. C'est partiellement à ces conditionnements historiques que nous attribuons le fond d'insécurité que nous décelons en lui, de même qu'une certaine conscience de l'infériorité que la conduite superstitieuse essaie – inconsciemment de compenser.

Sur cette instabilité historico-politique s'est greffée une instabilité économique, qui handicape la vie personnelle et collective du Libanais, et renforce de ce fait notre propos relatif à l'insécurité de base. D'aucuns pensent que la situation géographique du Liban, qui en fait naturellement une voie de passage, donc de lien et de contact, a pu le vouer dès l'origine à l'échange, au négoce, en somme à une fonction relationnelle entre pays, collectivités et êtres humains. Que l'emplacement géographique du pays ait pu jouer comme facteur favorable à la vocation à l'échange, nul ne songerait à le nier. Nous ne croyons pas cependant qu'il ait pu être, à lui seul, le principal agent de cette disposition. Le conditionnement historique et l'élément géographique conjugués ont, tous les deux, favorisé la propension du Libanais au commerce. Nous pensons qu'à un niveau plus profond cette vocation commerciale, ou plus exactement la vocation à l'échange, incarne bien l'insécurité fondamentale que nous relevons dans l'agir quotidien du Libanais. L'échange dans le négoce s'effectue en général en peu de temps et garde pour le sujet la pleine disponibilité du capital retrouvé ou du bénéfice recueilli. Il est de notoriété publique que le Libanais aime le commerce binaire, de même qu'il trouve sa pleine mesure, dans les affaires triangulaires. Témoin l'importance, dans l'économie nationale, du secteur primaire ou secondaire. Quand le Libanais investit des capitaux importants, il le fait de préférence dans les pays étrangers jouissant d'une stabilité socio-politique plus grande que celle de son propre pays. De même on constate un accroissement sensible des investissements locaux toutes les fois que la situation politique s'améliore et qu'une stabilité économique est en vue. L'histoire actuelle du pays, depuis les ébranlements de 1598, le prouve clairement. Ici l'économie en même temps qu'il manifeste ou révèle le psychique contre réagit et façonne à son tour les diathèses émotionnelles qui constituent le nœud central de la structuration de la personnalité.

En tenant compte des données caractérolologiques que nous avons retenues et de cette situation économique principalement appuyée sur le secteur tertiaire que les économistes tiennent pour particulièrement précaire on comprend pourquoi le Libanais a tendance à recourir à la superstition dans l'exercice de sa profession, comme dans les autres domaines de sa vie. Pour lui, l'action rapidement conçue, peu réfléchie et sommairement préparée, doit être effectuée aussi vite que possible : elle a besoin pour cela de la protection de Dieu, ou des forces occultes auxquelles on rapporte magiquement sa conduite. Le succès de l'action entreprise dépend donc d'un hasard mystérieux qu'il faut avoir de son bord et que l'on sollicite par la croyance et la pratique superstitieuses.

Les caractéristiques ethnotypiques du Libanais, déterminées par l'histoire, la géographie et l'économie, ont tout aussi bien été modelées par l'ensemble des facteurs culturels, eux-mêmes dérivés de ces multiples conditionnements. La diversité culturelle qui fait l'originalité du Liban et qui, pour l'anthropologue, est signe de richesse intellectuelle, constitue pour le psychologue, compte tenu de l'ensemble des autres facteurs sus-mentionnés, une source de dispersion du point de vue de l'identité personnelle. Les objets culturels, nous le savons, sont, comme les facteurs écologiques, des éléments instituant; édificateurs de la personnalité. Mal définis, quand ils agissent sur l'individu dès le départ de son existence, ils peuvent difficilement avoir une influence structurante. Car si la diversité culturelle, à l'âge adulte, peut avoir des effets de plus haute niveau de personnalisation, durant les premières phases de formation de la personnalité, elle peut entraver les processus d'unification. Or la polyculture, comme le polygottisme libanais, a toujours suivi la variation historique déjà signalée. Dans sa thèse sur le bilinguisme, au chapitre intitulé : "Les fondements historiques du bilinguisme libanais", Sélim Abou montre à quel point le Liban a, dès l'origine, été ouvert aux parlers étrangers et comment, fonctionnellement, il a maintenu durant de longues périodes l'usage simultané de plusieurs langues. Si pendant les grandes occupations historiques, le Libanais s'est vu obligé d'apprendre et de parler la langue de l'occupant à partir du XIX^e siècle, il fera usage de la langue de missionnaires implantés dans le pays et qui constitueront l'un des principaux véhicules amplifié par l'implantation même des écoles étrangères au Liban. Avec l'araméen et l'arabe, simultanément utilisés durant la conquête islamique, le syriaque conservé comme langue liturgique des Maronites, apparaîtront plus tard, dès le début du XIX^e siècle, l'italien puis le français. Or la langue, comme champ de signifiants, n'est pas exclusivement un instrument de communication. Elle est aussi l'outil d'une "enculturation" intensive, c'est-à-dire de la participation, directe ou indirecte, à un ensemble de modes de vie, tant pour l'éducateur qui la transmet que pour l'éduqué qui la reçoit.

La diversité linguistique dans laquelle baigne le Libanais, parce qu'elle est facteur de transmission culturelle, participe donc à l'élaboration des traits fondamentaux de l'ethnotype, dans la mesure où elle introduit, dans notre vie collective, une diversité de modèles de conduite dont le plus prisé est souvent le

modèle étranger. Une telle situation peut ne pas être propre au Liban ; elle se retrouve, sans nul doute, dans d'autres pays multiraciaux ou formés par la juxtaposition ou la fusion d'ethnies différentes. Nous n'avons nullement la prétention de considérer que la situation du Liban, dans ce sens, est originale. Nous sommes en droit de constater, toutefois, que la conjonction des facteurs multiples que nous avons déjà analysés permet de comprendre la manière dont a pu se former l'ethnotype libanais et le lien qui existe entre le donné structural constitutif de la personnalité et le recours à ce que nous avons appelé les mécanismes compensatoires faisant appel à la croyance superstitieuse. Nous tenons les conditions historiques, socio-économiques et culturelles dans lesquelles a vécu le peuple libanais, où baigne encore son existence quotidienne pour partiellement déterminantes de la structure émotionnelle de sa personnalité de base. Ces données confirment ce que nous avons pu démontrer dans le chapitre précédent relatif aux sources émotionnelles de la superstition par le biais d'une approche plus directement psychologique. L'approche historico-culturelle aura permis d'atteindre les causes inconscientes les plus profondes qui rendent intelligibles, eu égard à la superstition, les comportements actuels de la population étudiée que nous considérons comme suffisamment représentative des Maronites de la montagne libanaise.

Ainsi, inscrite dans la routine de la vie quotidienne, la superstition, renforcée par les données du caractère ethnotypique, se retourne cycliquement sur elle-même et rétablit provisoirement la quiétude. Elle agit comme un mécanisme de correction face à une affectivité troublée et dont la perturbation échappe à la seule causalité endogène. La structuration de l'affectivité chez l'individu est autant fille de l'organisation psycho-somatique que du pouvoir déterminant des institutions socio-familiales, primaires ou secondaires. Comme elle, la superstition est rivée aux conditionnements premiers, dont l'impressivité marque toute la vie de l'individu. Ces conditionnements ne sont pas le produit d'un temps ; ils sont intégrés à la chaîne des cadres de la mémoire collective, tramés à la durée historique par laquelle un groupe et, partant, les individus qui le composent, échappe à l'anonymat. Là, jouent à force égale et s'interpénètrent les "résidus archaïques", les "images primordiales" et les "archétypes", tous contenu d'un inconscient collectif qui vient se réfracter dans l'expérience individuelle et se perpétuer dans le temps du groupe.

Dr. Chamoun conclut son analyse ainsi :

“ La proximité du fait religieux et de la conduite superstitieuse, qui nous a été révélée par l'analyse sociologique, mérite de retenir quelque peu notre attention dans ces propos conclusifs. Pour le Libanais de la Montagne, la pratique religieuse qui adhère totalement à sa vie, est devenue aussi le réservoir de ses croyances occultes. Peut-être faut-il y voir la conséquence d'une insuffisante catéchèse ou d'une transmission de l'objet de foi elle-même mêlée aux séquelles de sorcellerie et de magie que véhicule toute vie humaine et

qu'elle perpétue comme un stéréotype comportemental sans jamais oser le mettre en doute. Aussi sommes-nous amenés à croire que la croyance superstitieuse est bien l'ennemie de la foi véritable y celle par laquelle l'homme adhère, de toutes ses énergies, au témoignage vivant d'un absolu qu'il tient pour terme de réciprocité créatrice. Cette foi s'insère non dans les ténèbres des forces irrationnelles, mais dans l'équilibre constitué par le dynamisme des puissances involontaires alimentant le projet et la démarche exécutive du "volontaire," comme le souligne Paul Ricoeur. C'est justement là où l'enseignement de la psychologie et de la psychanalyse apporte lumière et rationalité au sein de la conscience religieuse, pour aider le croyant à expurger les motivations de son adhésion de toute gangue où le fabuleux s'allie au dogmatique pour nouer la conscience et lui envlever toute liberté. Souvent présentée comme une pratique magique immédiatement opérante, la croyance religieuse et son cortège de dévotions sociologiquement déterminées étouffent l'élan de la conscience et l'empêchent de trouver par elle-même et à travers un cheminement où la pleine responsabilité du sujet est impliquée, les voies d'une libération où la gratuité relationnelle cimente le rapport et lui donne toute sa dimension salvatrice. Encombré de croyances occultes, apprises ou germées du sol de l'instabilité émotionnelle, le regard de l'homme, par quoi s'exprime sa capacité relationnelle ne peut projeter sur le monde que ténèbres et rapports de peur et d'adversité, La vraie foi allie, relie, libère ; la croyance superstitieuse sépare, replie, enchaîne. Dans le processus de cheminement vers cette libération de l'occulte de l'instruction, sous toutes ses formes directes ou indirectes, apparaît comme d'adjuvant privilégié. Seulement, de le considérer comme tel et de s'employer à le mettre en oeuvre comporte le risque de voir disparaître, au profit de la seule rationalité, la pratique religieuse à base de foi authentique. L'on se demande si, pour un plus ample bienfait, le risque ne vaut pas la peine d'être couru.

Il reste, cependant, que la propension de l'âme humaine à adhérer aux croyances superstitieuses traduit le besoin fondamental de croire inhérent à toute existence. Les divers niveaux de fidéisme, des plus rationnels aux plus pragmatiques, expriment bien notre volonté de soumettre notre conduite à un ordre où l'inexplicable voisine avec le clairement admis. Par cette bipolarité mentale l'homme révèle la complexité de sa nature ; il révèle aussi la place que tient toujours le symbole sous ses diverses formes dans l'écoulement de sa vie la plus habituelle, voire la plus banale. Pour Jung, comme pour beaucoup d'auteurs contemporains, la conscience symbolique comme la conscience mythique, garde toute sa vigilance dans le monde moderne et convertit son expression selon les champs qui lui sont accessibles. Cette permanence du symbole s'inscrit dans le langage, dans les productions oniriques, dans la création artistique et même dans l'organisation pratique de la vie et l'occupation de l'espace. André Barbault, dans son livre "De l'astrologie à la psychanalyse, a montré à quel point le besoin de croire opère un glissement de la croyance religieuse vers la croyance en l'occulte, chez l'homme de notre temps qui découvre l'exigence religieuse

comme difficile à vivre et lui substitue la croyance superstitieuse plus légère à assumer parce qu'elle ne comporte aucun engagement envers un absolu référentiel. Le besoin de fabuleux s'implante désormais dans la vie moderne utilisant toutes les perméabilités disponibles et s'introduit jusque dans les domaines de la technologie qui, normalement, l'exclut. Si bien que l'on pourrait parler d'un "merveilleux technologique" au même titre que le merveilleux chrétien ou le merveilleux païen du poème épique. Cette production de merveilleux, n'est-elle pas le "dimanche de la pensée", l'évasion de l'esprit fatigué de la constante confrontation du principe freudien de réalité ? Déterminé à voir dans la croyance superstitieuse autre chose qu'une conduite inférieure, l'ethno-psychologue peut y déceler justement le refus de la totale annexion par le rationnel ou de l'inféodation aveugle au seul domaine du perçu. Dans ce sens, c'est un autre niveau de régulation qui apparaît non plus celui de la boucle fermée de l'occulte, mais une sorte de processus ludique à travers lequel l'apport de l'irréel pondère l'aridité du réel. Ce qui nous porte à admettre une telle conclusion et à la communiquer, c'est le caractère adapté des personnes superstitieuses de notre échantillon, qui couvent incontestablement les germes du désordre affectif, mais qui, dans leur activité quotidienne, manifestent des réactions de sagesse et d'équilibre.

Certains aspects de la personnalité de base exclusivement appréhendés dans les zones les plus inconscientes de la psyché-, nous paraissent ainsi fortement conditionner l'existence. Le mauvais oeil n'est opérant que pour celui qui y croit ; le sort jeté ne fige dans la paralysie que celui qui est tout disposé à lui céder son âme, les rêves prémonitoires troublent les nuits d'une poignée d'individus dont la vie affective est toute pénétrée d'angoisse. Il ne s'agit donc pas d'accepter ou de refuser des phénomènes dont l'existence est évidente pour l'observateur attentif. Le phénomène occulte, parce qu'il est constatable, est un fait social solidement incarné dans la société globale dont il reflète d'une manière privilégiée les institutions superstructurelles, produit du croisement de ce que Jacques Lacan appelle la condition ternaire de l'homme : la nature, la société et la culture, nous estimons avoir dégagé, par l'étude du phénomène de la superstition dans des localités déterminées de la Montagne libanaise, l'une des trames essentielles de notre âme collective, celle où s'ensevelit, peut-être à son insu, la force originelle qui nous rendrait collectivement l'élan de la créativité et le goût d'une certaine libération. Cet enchaînement profond au pseudo-religieux et à l'occulte, parce qu'il traduit le désordre affectif dans l'assise même de la personnalité, constitue l'obstacle majeur au passage de la soumission aveugle à l'agression constructive. Ce passage est un long processus : dans notre société, il est à peine ébauché. Peut-être faudra-t-il attendre qu'advienne une transformation radicale de l'esprit humain et qu'une catharsis profonde délivre les sociétés humaines de leurs craintes infantiles.

Le Chilote fuégien de la tribu des Alakaluf rentre tristement dans sa case au cri du hibou et veille toute la nuit, tremblant d'effroi dans l'attente du malheur.

Qui nous dira le jour où le montagnard libanais, entendant le hululement du hibou⁶⁷⁰, ira son chemin, confiant dans l'ordre des choses, certain que le soleil continuera à se lever et que la terre des hommes ne cessera point d'exister ?

4 - Pour un avenir aux couleurs du Phoenix

Il est bien évident pour nous, après ces longues analyses, d'aborder le problème du confessionnalisme libanais. Pour nous cette symbolique de la coexistence est le pivot central et la poutre principale de ce grand temple qu'est le Liban.

Notre seul reproche aux profanateurs de cette symbolique se résume ainsi ;

“Nous vous disons qu'à force de jouer avec les colonnes de cet édifice, cet édifice, s'écroulera sur vos têtes, et, qu'à force de déplumer ce phoenix aux mille couleurs, vous risquez d'accoucher un vilain corbeau.”

a- POSITIONS LIBANAISES devant l'At-Ta'Ifiyya, ou le problème confessionnelle

Deux de nos philosophes ont largement réfléchi sur ce problème du Confessionnalisme au Liban : K. AL-HAJJ et R. HABACHI. Le premier voit le problème sous un angle philosophique et politique, le second l'étudie sous un angle social et psychologique. Arrêtons-nous devant chacune de ces pensées et essayons de voir comment ces deux philosophes affrontent le problème socio-religieux ou politico-religieux de l'Etat Libanais.

- Kamâl al Hâjj ou le Confessionnalisme philosophico-politique

Le philosophe qui s'est penché le plus sur ce problème reste pour nous K. AL-HAJJ. Nous tenons à choisir deux ouvrages de son oeuvre abondante :⁶⁷¹ Falsafa ... et Ab'âd. Nous puiserons surtout dans ces deux volumes, consacrés principalement au problème qui nous concerne, mais sans nous couper totalement de ses autres productions.

Pour K. AL-HAJJ, “le confessionnalisme est l'ensemble des rites qui phénoménalise la religion”⁶⁷², il est donc “l'existence, relative à l'essence forte et absolue qui est la religion”⁶⁷³. Il en conclut que “le confessionnalisme est la religion devenue phénomène social”⁶⁷⁴. Il est alors “l'axe de toutes nos activités sociales au Liban”⁶⁷⁵... L'existence même du Liban est complètement basée sur le confessionnalisme⁶⁷⁶. Il constate alors une hypocrisie violente et une contradiction de fait qui se révèlent dans notre action confessionnelle et notre discours anti-confessionnel : “Nous proclamons le non-confessionnalisme et nous agissons pour le Confessionnalisme”⁶⁷⁷, Ceci est l'essence de la mauvaise foi car le Confessionnalisme “s'enracine dans nos assises”⁶⁷⁸. Mais nous nous sommes éloignés de son aspect constructif dans notre existence nationale. Nous nous sommes allés plus loin de son contenu culturel, ce qui a élargi la grande faille entre les adeptes du Croissant et les adeptes de la Croix⁶⁷⁹. Une première confusion provient du fait que nous avons dénaturé le Confessionnalisme en le

réduisant simplement à une lutte pour les “postes”, ou les fonctions publiques. Vu sous cet aspect, le Confessionnalisme devient un fléau social. La deuxième confusion réside dans l’identification du fanatisme à la confession. Cela conduit le philosophe à formuler sa théorie confessionnelle sur la base de l’essence et de l’existence et de leurs rapports respectifs : “Le Confessionnalisme est l’existence mouvante et relative d’une essence permanente et absolue qui est la religion”⁶⁸⁰. Car la “religion ne s’exerce pas dans l’essence elle-même, mais qui s’exerce dans une existence phénoménale”⁶⁸¹. Si l’on admet que toute existence est une nécessité pour la réalisation de l’essence, sinon elle devient inactive et inutile, on est contraint de ne concevoir une religion que dans une manifestation sociale réelle (le social ici prend la signification du politique) soumise aux lois du temps et de l’espace, ou, lois de l’incarnation. Dès lors, le Confessionnalisme n’est plus que la “résultante” des rites matériellement manifestés”. Les cultes et rites ne sont que la réalisation de l’essence religieuse : “Ils n’ont vu dans le Confessionnalisme qu’un fléau social, alors qu’il est réellement plus profond dans nos profondeurs humaines car il est la prolongation naturelle de la religion”⁶⁸².” Le chrétien qui proclame l’abolition du Confessionnalisme ne vise pas le Christianisme en tant que religion mais comme rite, oublie que le Confessionnalisme, est l’aspect visible c’est-à-dire, existentiel, de la religion⁶⁸³. Quant à ceux qui proclament que la religion est une question personnelle :

“A chacun sa religion mais l’Etat est pour tous”, K. AL-HAJJ déclare que cette prétention est fautive,⁶⁸⁴ car il n’y a pas de séparation entre l’individu et sa société : “Nous disons que nous ne pouvons pas séparer la religion et l’Etat... Nous sommes devant une unité humaine indivisible”⁶⁸⁵. Ce qui veut dire que l’homme ne peut pas être pour l’Etat autrement qu’il ne l’est pour la religion ou la non-religion⁶⁸⁶. Mais la séparation doit se faire entre les deux cadres de l’Eglise et de l’Etat ; “C’est le gouvernement qui se sépare de la religion”⁶⁸⁷.” Ce qu’il faut faire c’est la séparation des deux institutions, des deux administrations: “la séparation doit se faire, non entre la religion et l’Etat mais entre le Confessionnalisme et le Gouvernement, c’est-à-dire entre deux directions exécutives : Entre les hommes de l’administration spirituelle et les hommes de l’administration temporelle”⁶⁸⁸. Puisque la séparation ne se fait jamais entre les essences mais entre les existences... Le Gouvernement doit être impartial mais l’Etat ne peut être que religieux ou non religieux. Cette distinction entre le gouvernement et l’Etat, et le Confessionnalisme et la religion, tandis que le gouvernement est une existence comme le “Confessionnalisme Le mal du Liban provient du féodalisme “qui cause l’ignorance”⁶⁸⁹, “détruit et asservit les gens”⁶⁹⁰, et du fanatisme qu’il faut guérir par l’éducation”⁶⁹¹.

L’abolition du Confessionnalisme “veut dire abolir une histoire... abolir une civilisation”⁶⁹². Pour cela, K. AL-HAJJ, refuse l’acceptation de l’abolition du Confessionnalisme et voit en cet acte une conspiration et un complot contre le Liban⁶⁹³. Car tout Confessionnalisme éliminé doit être remplacé par un autre.

Ainsi on ouvre la porte au Communisme et au Sionisme⁶⁹⁴. L'abolition du Confessionnalisme élimine le Christianisme du chrétien, l'Islam du coeur du musulman, mais il ne peut et ne pourra jamais éliminer le Sionisme du coeur d'un sioniste⁶⁹⁵. "Nous sommes dans un monde en fièvre qui veut détruire le Christianisme. Puisque, en principe, il n'y a pas de séparation entre le Liban et le Christianisme. Ce qui veut dire avec l'élimination du prêtre on élimine par le fait même une politique et une civilisation qui lie l'Islam et le Christianisme... l'Orient et l'Occident"⁶⁹⁶. Donc, le Liban "est plus qu'une nature, il est un regard sur la vie"⁶⁹⁷, "une réponse fantastique à un appel grandiose d'une civilisation"⁶⁹⁸, "il est un compromis de civilisations sur la base de la qualité"⁶⁹⁹, et sa problématique "est en premier lieu spirituelle : la foi en Dieu"⁷⁰⁰. C'est par cette spiritualité que le Liban peut rendre service. Car "le fait est que par l'exiguïté de sa petite dimension, il ne peut rendre à l'Orient et à l'Occident un service valable que sur le plan de la civilisation. Car les peuples ne se mesurent point à leur espace géographique. Ils sont une qualification de civilisation. Dieu distingua le Liban par la caractéristique de réunir deux grandes croyances : l'une d'Orient, l'autre d'Occident... La grandeur du Liban réside dans la rencontre fraternelle et vécue entre deux histoires grandioses sur le plan de la civilisation, non de l'administration"⁷⁰¹. Ce qui veut dire que "nous nous sommes trop abaissés en donnant au concept de fraternité islamo-chrétienne une justification qui s'origine dans l'administration, et nous avons oublié que le Liban a été pour créer une civilisation"⁷⁰². Le Confessionnalisme n'est plus alors un phénomène négatif,⁷⁰³ mais un élément de la force du pays.

Seule la rencontre islamo-chrétienne (naslamiyya) peut nous armer pour ce combat qui s'engage sur les parvis de notre histoire. Nous sommes une histoire de dialogue. Le Libanais doit jouer ce rôle dans son cadre national. "Car le nationalisme libanais est un mariage de civilisation entre le Christianisme et l'Islam. Le Liban n'est ni chrétien, ni musulman. Il est l'harmonie des deux"⁷⁰⁴.

- René Habachi, ou le Confessionnalisme socio-religieux

Pour R. HABACHI, le Confessionnalisme⁷⁰⁵ "est une attitude collective marquée d'un coefficient positif chaque fois qu'en référence à une vie authentiquement religieuse, -authentique, ici, veut dire sincère et pas nécessairement intellectuel, -il rassemble les caractères d'un groupe social ; le trésor de ses traditions, l'héritage culturel, les ressources psychologiques et spirituelles qui, vitalisées à une source religieuse vivante, sculptent à la longue le visage d'un peuple"⁷⁰⁶.

Dans cette perspective, le Confessionnalisme devient une manière d'être riche et dense, et que tout pays peut admettre. Exister prend ici tout son sens altruiste : exister avec les autres, et le Confessionnalisme devient le signe d'une richesse ; "Un pays peut admettre le Confessionnalisme dans la mesure où il y voit le signe d'une qualité et d'une richesse". Cette richesse découle de cette

disponibilité de soi pour pouvoir accueillir et recevoir les autres. La volonté de synthèse est l'expression de ce désir de rencontre : "Etre confessionnaliste, en ce sens, au Liban, c'est vouloir une synthèse réelle de tout l'échantionnage des communautés religieuses dont l'ensemble constitue la mosaïque libanaise pour une expression plus variée et plus riche"⁷⁰⁷. Ce qui amène R. HABACHI à faire la différence entre un Confessionnalisme "d'agression" ou de "méfiance" et un Confessionnalisme de "convergence". Dans le premier cas c'est l'étouffement, le repliement et la négation de toute valeur de rapports humains, Dans le deuxième cas, c'est la rencontre de l'autre et l'acceptation de ses singularités. La synthèse est beaucoup plus riche dans la mesure où les éléments qui la composent sont porteurs de singularité et de diversité. "L'unité dans la diversité est supérieure, qualitativement, à l'unité par l'identique"⁷⁰⁸.

Ainsi donc, "il ne s'agit pas, dans ce cas, d'un Confessionnalisme d'agression ou de méfiance, mais d'un Confessionnalisme de convergence reflétant le visage complexe d'une nation, et cultivant positivement cette variété avec la conscience que plus elle est riche, plus la synthèse sera dense"⁷⁰⁹. Ainsi, il fut amené sur le chemin du dépassement du Confessionnalisme par la culture des variétés confessionnelles : "C'est en cultivant les variétés confessionnelles qu'on échappe au durcissement du Confessionnalisme"⁷¹⁰. Quant à nous, nous préférons dire : c'est en cultivant les variétés spirituelles du Confessionnalisme qu'on le transcende et le met à son vrai niveau religieux. Car, on retrouve le sens d'un vrai Confessionnalisme dynamique, promoteur de valeurs nationales et individuelles, faisant appel à un enracinement religieux qui conduit une nation à la paix et l'homme à la rencontre des autres. Une fraternité sans frontières sera la chance qui peut sauver le Liban en le plongeant dans ses sources religieuses : "Pour qu'un Confessionnalisme soit créateur pour le génie d'un peuple, c'est qu'il n'oublie pas sa vraie racine qui est religieuse, c'est-à-dire qui branche la vie d'une société sur une source divine qui n'est fidèle à elle-même que dans la mesure où elle communique à l'homme une volonté de progrès, de liberté pour tous, de justice pour chacun, et de fraternité sans frontières"⁷¹¹. Ainsi, toutes les fois que le Confessionnalisme se dissocie d'une vie religieuse qui appelle les fidèles à un désintéressement et à un sacrifice pour le bien commun et le service de la démocratie et de l'homme il "est aussitôt asservi par les instinct de conservation ou défense ou instincts de conquête, instincts qui n'ont plus aucun rapport avec les valeurs religieuses, si bien que souvent, il n'est pire Confessionnalisme que celui de l'incroyant"⁷¹². C'est d'ici que tirent leur raisons tous ceux qui attaquent la religion sous la rubrique du Confessionnalisme, outrageant le Christ de l'Evangile et le Dieu du Coran en leur prêtant les intérêts et les prétentions de séparer les hommes, de les dresser farouchement les uns contre les autres dans une lutte pour la vie où ne peuvent subsister que les plus forts, les plus habiles. L'Etat est réduit à la jungle des passions féroces de ses habitants sauvages. Le Dieu de l'amour et de la charité devient l'apôtre de la haine et de la violence, et le Dieu de l'unicité et de la justice principe de

séparation et de division. Mais la faute n'est pas, à Dieu. Si souvent, "les religions ont été ... cause de guerre", "car si Dieu sépare, ce n'est pas de Lui qu'il s'agit. Et quand nous en faisons le complice de nos égoïsmes, en empruntant des formes religieuses pour masquer les expressions agressives ou défensives de nos instincts, nous renversons alors nos croyances sur la tête. Au lieu de provoquer une purification du plus "bas par le haut, nous faisons tituber le plus haut et le plus pur dans les rumeurs sourdes ou déclarées de la jungle qui végète en chacun de nous. Cette dérision est la pire trahison du sacré et du transcendant parce qu'elle confère à l'explosion du biologique et de l'impersonnel une puissance infinie décuplant ainsi les forces de l'inconscient... Théologiquement et pratiquement, voilà la caricature la plus ignominieuse de la religion"⁷¹³.

Ce sont là les méfaits d'un Confessionnalisme qui a perdu ses références authentiquement religieuses en s'identifiant à une structure sociale et à une diversité de groupements. Il tiraille le sacré en sens divers et au lieu de rassembler les antagonistes et les unier, il devient cause de séparation. Là se trouve la source du Confessionnalisme noir, où le sacré est livré à l'instinct biologique régi par le "struggle for life", qui devient principe de division et d'éloignement. Les intérêts se hissent violents et agressifs, les réflexes envahissent assaillants et la religion est poussée sur les pentes inexorables du temporel, du matériel et du politique. Le spirituel est écrasé. Dieu se révèle comme un cauchemar sur les faces des leaders politiques et religieux. Il est défiguré. Son glaive devient l'épée des hommes. Dans cette perspective, on aboutit directement à un refroidissement religieux et à une nonchalance qui, par indifférence et non par authenticité religieuse, réclame la séparation du spirituel et du temporel. Ainsi fait l'idéologie qui proclame ; "La cité est l'affaire de tous, la foi est l'affaire de chacun". Elle prône la distinction du temporel et du spirituel et dévie toute la puissance religieuse libanaise vers les valeurs temporelles : l'économique ou le national. "Alors le déséquilibre redevient menaçant. Le nouvel absolu religieux aura pris le nom de nationalisme ou d'économisme"⁷¹⁴. Le dépassement du Confessionnalisme ne peut jamais se situer pour R. HABACHI à ce niveau, fiais "c'est en sauvant le respect du Coran et de l'Evangile que l'on déconfessionnalise: le Liban sans danger mortel pour les uns et pour les autres. Ce changement du climat religieux n'est plus alors l'affaire de quelques années ni d'une simple déclaration de principe, ni seulement la tâche des partis, mais ce devrait être l'entreprise de tous les témoins d'une culture"⁷¹⁵.

Alors le Confessionnalisme pourrait devenir une attitude à la fois révolutionnaire et sage qui, en "déconfessionnalisant l'administration, en gardant au législatif et à l'exécutif la représentation confessionnelle", ouvrirait par la suite, la voie à une nouvelle culture où le Confessionnalisme n'est plus "cette identification du spirituel et du temporel, où une société durcit sa confession en système sacré et y plus encore, où le sacré se dégrade en politique

par l'utilitarisme"⁷¹⁶, mais "une société... de personnes distinctes aux frontières bien déterminées, mais se donnant les unes aux autres dans une sorte de consentement réciproque au bien commun"⁷¹⁷.

- Autres positions

Le reste de la pensée libanaise pivote autour de ces deux axes.

Tandis que, pour S.'AQL, le Confessionnalisme est un problème illusoire,⁷¹⁸ pour M. SAQR, il "forme une pierre d'achoppement dans tous les domaines. Si nous voulons essayer de remédier à notre politique, nous butons contre le confessionnalisme, si nous voulons organiser notre économie sur des bases solides, nous nous affrontons avec le confessionnalisme, si nous voulons clarifier: une idéologie sur l'état et la société, c'est le confessionnalisme qui se dresse devant nous. C'est un fléau qui sème dans nos rangs la division et la lutte entre nos rangs. Il paralyse tout mouvement de progrès dans notre pays. C'est un mal qui momifie notre patrie et détruit tout élan et tout progrès dans notre vie et dans sa destinée"⁷¹⁹. On entend le même son de cloche chez J.Karam HARFUS qui dit : "le mal provient du Confessionnalisme politique qui savoure le langage du compromis... Cette politique du compromis nous fait perdre les valeurs de compétence, atténue l'importance des principes généraux et fournit à nos problèmes génériques des solutions relatives et provisoires et non des solutions efficaces et définitives"⁷²⁰.

Quant à Ph. TAQLA, il n'est pas de cet avis. Il voit le Confessionnalisme comme une partie intégrante de l'histoire libanaise, et qu'il ne faut pas bannir;

"Le Confessionnalisme est une partie intégrante de l'histoire libanaise depuis le XIX^e siècle. Il a commencé en religion et dégénéra en mal, haine et massacre par la suite, il est devenu une politique sur laquelle on a bâti des siècles de paix relative. Il ne faut pas le bannir dans un mouvement d'enthousiasme révolutionnaire, surtout de la représentativité parlementaire et des postes gouvernementaux, avant de s'assurer que le nationalisme libanais est devenu mûr dans l'âme libanaise, l'assise naturelle du nouveau Liban"⁷²¹.

La liste de ces opinions, parfois très divergentes, pourrait être beaucoup plus longue. Mais nous nous limitons à ces quelques citations pour illustrer la diversité de ce problème qui est encore loin de susciter autour de lui l'unanimité complète.

5 - POUR UNE DÉPASSEMENT DES STRUCTURES ?⁷²²

Au terme de cette analyse des diverses structures géographiques, historiques, psychologiques et socio-religieuses du Liban, une question s'impose : une voie s'ouvrira-t-elle devant nous pour un dépassement bienfaisant ? se pose le P. Mouannès dans son ouvrage déjà cité⁷²³, Pour lui, premièrement ce dépassement doit s'opérer au niveau géographique par :

- la sauvegarde d'une place pour l'homme dans la nature ;

- le développement des données de la géographie, tout en suivant l'exemple de la Phénicie antique⁷²⁴.

La place de l'homme dans la nature est faite du dialogue entre les éléments de celle-ci et le cœur de l'homme. L'homme plonge ses racines dans les éléments cosmiques de la nature ; l'eau, la terre, le feu et le vent. C'est là qu'il retrouve ses dimensions de rêve et de poésie, ses espaces de fabulation de tendresse et de limpidité. Il est indéniable que le monde actuel nous offre l'image d'une rupture entre l'homme et la nature suivie d'une rupture sociologique entre l'homme et ses semblables. Tel est le traumatisme des sociétés modernes unidimensionnelles où l'homme est coupé de ses sources cosmiques et livré à la ferraille de la technique, comme si la vie était une pilule mécanique, et non une dimension de rêve, de poésie, de prophétie, de prière, de méditation et d'amour.

Des métiers séculaires en général manuels, ont disparu ou sont en train de disparaître. Les symboliques de l'univers, la linguistique, le code gestuel, le code sonore, les rituels communautaires habituels sont profondément modifiés. La famille subit des mutations. L'amour prend de nouvelles orientations, de nouvelles dimensions. L'alimentation, l'enseignement et l'art se voient tracer de nouvelles voies. La cité, le régime féodal et la démocratie s'ouvrent à de nouvelles perspectives. Cette rupture révèle une sorte d'instabilité et de discontinuité. C'est une cassure. Sommes-nous au seuil d'une dénaturation des rapports humains, d'une corruption de la civilisation, d'une dégénérescence de la société ou bien au contraire en face d'un épanouissement, d'un progrès ?

“La même angoisse nous saisit face à notre histoire. Descendants bien chétifs des Phéniciens, nous nous trouvons incapables de redonner aux villes de la côte leur splendeur, leurs ports riches, et féériques, leurs flottes marchandes, leurs écoles maritimes et leurs chantiers navals. L'exemple de la Phénicie antique pourrait nous être utile”.

“La montagne et la mer ont déterminé l'histoire des Phéniciens. Si la fixation de leur pays d'origine demeure sujette à controverses, on s'accorde à reconnaître que leur vraie histoire prodigieuse ne commence qu'avec leur séjour sur ces côtes. De là, ils s'élancèrent dans leurs voyages à travers le monde pour réaliser leurs aventures.

La montagne garantissait l'indépendance et la protection par ses murailles rocheuses et ses forêts. Elle freinait leurs désirs d'expansion, leurs ambitions militaires.

La mer leur offrait ses horizons infinis et se prêtait généreusement à leurs voyages et leurs exploits. Elle leur permit de réaliser des découvertes. Ils constituèrent des cités d'une démocratie exemplaire. Leur thalassocratie reposa sur un réseau de relations personnelles secondé par l'économie et la culture plutôt que par la force et l'oppression. Car la force pour eux ne fut qu'un facteur de défense et d'indépendance. Dans les comptoirs qu'ils établirent, ils opérèrent certes des gains, mais fournirent aussi aux autres les moyens de participer à leur

haute culture. Leur politique propre, caractérisée par des rapports humains, des relations personnelles, la réciprocité de consciences, nous est un modèle.

A l'instar des Phéniciens, l'histoire des Libanais d'aujourd'hui, venus de tous les coins du monde, n'a pris son véritable sens qu'à partir du moment où nous avons élu résidence sur cette terre méditerranéenne. A partir de notre géographie, notre dynamisme ne peut agir que sur deux plans : l'exploitation du milieu naturel, la planification, la technologie et le développement de notre réseau de relation avec nos voisins et avec le monde au service du bien-être, de la culture et de l'esprit. Ainsi notre terre nous offre la possibilité d'aller vers les autres peuples, de parcourir les continents. Elle fournit à notre pays la chance d'être la terre de l'universalisme et de l'oecuménisme. Ainsi il accomplit sa principale fonction.

A la base de ces nouvelles relations de l'homme avec la nature doit exister une ascèse du comportement, fruit d'une bonne éducation psychologique qui amorce nos divers complexes.

- DEPARTEMENT DE LA STRUCTURE PSYCHOLOGIQUE

Un premier complexe à guérir est celui du "bouc émissaire" ; nous sommes poussés par une obsession étrange à chercher toujours un alibi à notre malaise politique et culturel. Ce démon sur qui nous projetons le mal destructeur est au fond notre individualisme, notre goût du prestige et d'apparat, notre désintégration sociale, notre sous-estimation de la femme et de la jeunesse, notre absence de prévision et notre sentimentalisme.

L'authenticité, la sincérité, la fidélité qui nous ouvrent la voie du salut, doivent puiser aux sources de cette spontanéité qui est notre première caractéristique.

Un autre complexe qui nous travaille est celui de DAMOCLES : Nous nous sentons en position de victime perpétuelle. Nos instincts prennent le pas sur notre raison et nous livrent à l'agressivité et à la méfiance, à la rivalité et au manque de civisme, à l'étroitesse de notre champ de conscience au niveau de l'espace et du temps. Il ne nous faut pas oublier que notre dualité nous a fait franchir les horizons qui limitaient le champ de notre conscience.

Citons encore "le complexe d'ABRAHAM" qui s'oppose au complexe d'OEdipe. Il est le meurtre des jeunes. Leur assassinat, fait selon les rites de la communauté et au nom d'un monde de valeurs, prend le sens d'un acte sacrificiel. Le meurtre des jeunes s'accomplit au Liban au nom des lois morales et politiques religieuses et économiques. Les rites phéniciens du sacrifice des enfants ont changé de nom mais c'est le même sang qui coule, c'est toujours la barbarie qui agit au niveau des groupes confessionnels et politiques. Mais sous le voile de la loi, de la tradition, de la nation, on couvre la même injustice. Pareille hécatombe doit-elle continuer au nom de la logique interne de la société? Ceci prend au Liban un aspect tragique.

Le partage de la liberté, mot qui nous est cher, doit nous pousser à accepter la liberté des générations montantes. La générosité dont nous nous vantons doit qualifier nos rapports humains criant entre les mots et leurs contenus. Un transfert inconscient s'est opéré : notre image linguistique tend à devenir notre identité réelle, notre personnalité parole est devenue notre personnalité véritable. La faillite linguistique a fait la faillite de la culture et de la politique. Par un atavisme frappant, l'Arabe actuel a les mêmes réactions que ses ancêtres. "Son paradis , sur terre, comme le dit R. HABACHI, l'Arabe l'a trouvé dans le verbe où sa biologie a pris la revanche d'une vitalité que le sol lui refusait. C'est là, me semble-t-il l'origine de la puissance du mot chez les Arabes et, en général chez les peuples sémites... Et comme le monde est éphémère pour le nomade qui déplace sa tente selon le passage des saisons, c'est la langue qui devient son lieu de séjour, seul repère fixe dans l'usure des paysages"⁷²⁵. Dans la même ligne d'idées, K. AL-HAJJ ne craint pas de qualifier cette attitude de "masturbation linguistique"⁷²⁶. "Depuis environs trois siècles, dit-il, les peuples arabes ne font que du rabâchage. Ils ressemblent à ce nomade à qui l'on dit : un pays ennemi s'acharne contre les Arabes, et qui a répondu : par Dieu, je l'attaquerai par un poème satirique"⁷²⁷. Certes, à ce stade-ci, comme le souligne E. SAAB :

"La guerre se réduit alors à de la versification, à des chants patriotiques, à de la prose enflammée, le socialisme à des mesures vexatoires et l'union à un sentimentalisme effréné"⁷²⁸.

Ceci nous pousse à être la raison critique du monde arabe, pour démystifier et désintoxiquer le sentimentalisme, et engager l'Orient sur la voie d'un rationalisme générateur de penseurs, de philosophes, de savants, de critiques et de techniciens.

Dès lors, nous pourrions porter un nouveau message au monde arabe, un message de coopération pour une promotion d'ensemble, et une politique d'espérance.

Il nous faut de plus sublimer les forces instinctives qui nous poussent à toute sorte de convulsions infra-humaines, et les poussées fidéistes, qui nous balancent entre les pôles du fanatisme et du fétichisme, en énergies rationnelles et productives. Ainsi les énergies de foi peuvent faire éclater les limites sociales et politiques. Les énergies intuitives deviennent une source de création. réprimant ainsi les excès de l'instinct et du fanatisme, la raison nous amènera à dépasser l'aliénation, d'où qu'elle vienne, d'une idéologie oppressante ou d'un capitalisme jouisseur.

Il y a aussi le "complexe de Caïn" ou le meurtre du frère. Réaction de la moitié de la population libanaise face à une autre moitié. Ou le complexe de la ville, du Caïn laboureur et sédentaire face au Campement d'Abel, berger et nomade.

Le "complexe d'Achille" nous gonfle de confiance en notre histoire et en nous-même. Comment nous ouvrir dès lors à un monde d'amour et de dialogue, d'accueil et d'ouverture, de disponibilité et de pitié. Nous oublions alors que

seule la faiblesse rachète l'univers. Et notre consedence ne se révolte plus devant le scandale de l'amour sans défense, de la Croix du Golgotha toujours dressée, de la défaite du juste. Mystère de la Palestine ensanglantée tel le serviteur souffrant de la Bible dont parle ISAIE au chapitre 52⁷²⁹.

- DEPASSEMENT DE LA STRUCTURE SOCIO-RELIGIEUSE

Si le dépassement géographique exige la sauvegarde d'une place pour l'homme et le développement des données du milieu, le dépassement psychologique une ascèse du comportement, le dépassement de la structure socio-religieuse ne peut s'enraciner que dans une mystique de la parole et de l'idée.

Nous sommes porteurs d'un message linguistique et spirituel au monde arabe. Il est vain de reprendre l'éternel refrain ; nous, nous avons fourni à la langue arabe des figures de premier plan, nous avons fait la renaissance arabe moderne. Quant à nous, il nous suffit de dire que le premier travail à faire, consiste à briser les mythes linguistiques qui hantent la langue arabe et la stérilisent.

Le monde arabe adore les mots. Ce n'est pas étrange. Il est plongé dans cette civilisation de la Parole. Mais ce qui est pénible ce sont ces mots vides dont il se gargarise. Mots creux et enflés. Ils produisent comme une euphorie avec le son et l'image. Point de charge dense dans nos signes linguistiques mais un jeu verbal, acrobatie d'alignement où les mots ne portent aucun message. Il n'est que de se référer à nos genres littéraires si longtemps rabâchés.

Et il termine en disant ceci :

“Nous sommes appelés à être les témoins de l'homme, les témoins d'une rencontre vitale du transcendant et de l'immanent. Nous sommes branchés sur un foyer où convergent à la foi l'Absolu vertical de Dieu et l'universalisme des hommes. Saurons-nous tenir le pari ? Serons-nous présents au rendez-vous de l'histoire ?

CONCLUSION GENERALE

Il y a dix ans déjà que nous nous efforçons à travers nos recherches, d'établir une nouvelle méthode pour l'étude de la religion phénicienne.

S'il est vrai, selon Reinach que 90 % de ce que l'on a de cette religion, nous provient des ennemis des phéniciens, nous nous sommes pas empêchés pour autant, de travailler avec les 10 % du supposé bien qu'il nous en restait. C'est à ce titre que nous avons intitulé notre travail "La Symbolique des Archétypes de la Mythologie Phénicienne". Cette, symbolique donc, qui apparemment, nous semble ambiguë et complexe à cause des synchrétismes successifs affligés à notre religion, n'est pour nous, en dernière analyse, que la copie modèle et le miroir de la Phénicie actuelle. Pour la dépouiller donc de ce synchrétisme, nous avons choisi la "pièce maîtresse" de notre religion i.e. les "Fragments de Sanchoniathon" seuls vestiges écrits de cette religion et l'unique référence de toutes-les études entreprises sur notre religion jusqu'au 20^e siècle, date de la découverte d'Ugarit.

Dans notre thèse sur Adonis, nous avons donné un bref aperçu sur cette découverte qui, non seulement, elle prouva l'authenticité des écrits de Sanchoniathon, mais aussi confirma l'étroite parenté entre Canaan et la Bible. Dès lors, les Fragments de Sanchoniathon devenaient pour nous l'objet principal de notre recherche et qu'il fallait à tout prix en relever le discrédit et dévoiler le mystère.

Pour point de départ, nous avons pris les Mystères des Cabires car, pour nous, il était clair et même avant qu'on en recourt à Bochart, Fourmont et d'autres, que ces mystères cachaient des figures Bibliques, que nous avons appelées Patriarches, ou Archétypes.

Mais pourquoi les Cabires et non la Cosmogonie pour point de départ ? A cette question, nous répondons que la théogonie de Sanchoniathon n'était plus un mystère, elle a été travaillée par beaucoup de chercheurs entre autres, Y.Hourani sous le titre "La Genèse chez les Phéniciens". Mais il manquait à cette Genèse et aux critiques semblables les concordances historiques, la chronologie, la philosophie, etc... C'est ce que nous avons voulu démontrer dans cette thèse. La solution des mystères des Cabires, non seulement à réhabiliter Sanchoniathon mais surtout elle a récupéré les 90 % de la religion phénicienne jusqu'alors contestés.

A quel point avons-nous réussi à rendre aux textes de Sanchoniathon leur éclat primitif, leur sens phénicien originel, c'est au lecteur d'en juger. Ici, devant lui, il y a cinq mille ans d'histoire et trois mille ans d'énigmes, la solution des mystères des Cabires, correspond selon Fourmont à ces trois derniers millions d'années.

Dans le premier chapitre, donc, nous avons exposé les différentes théories de la symbolique religieuse, à travers Creuzer, Schelling, Jung, Freud, Eliade, etc... Ensuite, nous avons essayé de définir l'herméneutique, outil indispensable de toute recherche en matière de philosophie de la religion. Compte tenu de la parenté frappante entre les Fragments de Sanchoniathon et la Genèse de la Bible, nous avons opté pour l'herméneutique sacrée avec tout ce qu'elle demande d'efforts en matière de philologie, histoire et traditions, etc... au détriment de l'herméneutique Eliadienne qui, après tout, est presque totalement appliquée dans les trois parties de notre recherche.

Dans le deuxième chapitre, nous nous sommes efforcés de donner un aperçu historique complet et détaillé de la religion phénicienne et surtout des dates supposées” des synchrétismes, indispensables à l'élaboration de notre travail. L'oeuvre de Movers, et les notes de Guigniaut d'après Creuzer, constituent la majeure partie de la première moitié de ce second chapitre. Ensuite viennent les théories sur les Cabires, avec leurs représentants respectifs de l'école pan-phénicienne et l'école pan-hellénique. En dépit des arguments et des documents convaincants qu'en donnant ces deux écoles, à propos des Cabires, d'un côté ceux qui leur assignent une origine phénicienne, de l'autre, ceux qui ne voient en eux qu'une origine hellénique, nous sommes restés réservés quant à donner à l'une ou l'autre de ces deux écoles, un avis favorable. Parce que nous nous sommes rendus compte que, d'une part, dans leurs analyses, Schelling, Creuzer, Guigniaut, Movers, n'ont pas pris en considération les analyses déjà débauchées par Vossius, Bochart, Huet, etc... taxés d'apologistes ou de phénicophiles, au nom de leur grande entreprise d'amener toutes les religions et les mythes aux traditions Bibliques.

D'autre part, ces mêmes savants semblent accorder beaucoup de crédits à Eusèbe, traducteur des fragments sans avoir souligné comme Bochart, Vossius, Huet, l'importance d'établir les fragments dans leur langue d'origine, c'est-à-dire, phénicienne.

C'est une méprise impardonnable de la part de Creuzer, Schelling, Movers, etc... Sans doute, ces auteurs l'ont tenté, ou même essayé mais ce n'est que fragmentairement. A ces deux premiers reproches, nous ajoutons un troisième qui n'est pas le moindre. Ces auteurs en lisant Eusèbe, n'avaient-ils pas de doutes sur les circonstances dans lesquels furent écrits les fragments et les différentes étapes qui séparent leur premier compositeur Sanchoniathon, de son traducteur Philon, et de leur interpolateur Eusèbe ?

Là-dessus, nous doutons fort. Mais comme nous l'avons signalé plus haut aucun d'eux n'a voulu aller jusqu'au bout dans cette aventure hasardeuse, comme nous l'avons fait dans notre herméneutique en suivant Et. Fourmont à qui nous devons beaucoup dans cette partie de notre recherche. En suivant donc les règles de l'herméneutique, et au courant de notre analyse critique, nous sommes parvenus aux mêmes conclusions que ceux d'Etienne Fourmont.

Nulle part cité dans les critiques précédentes. Et. Fourmont nous a été donc totalement inconnu. Les similitudes frappantes entre son analyse dans “Histoires Critiques”, et nos résultats sur les Cabires encore devant nous sur notre manuscrit, nous ont poussés à étudier donc à fond cet auteur, qui, en dernier lieu, nous ne faisons que répéter. Entre Fourmont et nous-mêmes, hélas, il y a l’écart du temps, certes, il est le précurseur mais nous ne pouvons nous empêcher d’affirmer avec les plus humbles de nos intentions, que notre manuscrit au niveau des idées, lui était contemporain.

En tous cas, c’est un phénomène plus connu dans l’histoire des idées, et nous ne dirons pas plus.

Après avoir soulevé le doute sur la vérité de Sanchoniathon et placé les fragments dans leur contexte historique correspondant, notre herméneutique ne pouvait déboucher que sur la “réalité” de la “symbolique phénicienne” et sur la signification religieuse, philosophique et historique de ses archétypes.

Ces archétypes et cette symbolique, une fois dépouillés de leurs synchrétismes Egyptiens, Grecs, et autres, se sont dévoilés à nous, et, grâce à la connaissance de langues anciennes dans toute leur clarté biblique et sémitique.

Dans le troisième chapitre, nous avons voulu démontré à quel point cette symbolique biblique était encrée dans les moeurs, coutumes du Liban actuel : A cette symbolique, s’ajoutait la symbolique de Cadmus, de l’aventure, et de l’écriture, du Liban même, avec tout ce que son histoire et sa géographie représentent.

Cette recherche ne pouvait que déboucher suivant le modèle de l’herméneutique moderne d’Eliade, que sur le sens vécu de ces symboliques et leur impact sur l’actualité libanaise.

Dans cette partie philosophique donc, nous avons présenté sans ménager personne, les différents théoriciens de l’”actualité de la symbolique libanaise”,

Si cette symbolique pose actuellement un problème, c’est que le support de cette symbolique qui nous provient de la Phénicie antique, n’est plus le même, la Brisure, la Cassure du pays ont leurs reflets dans cette symbolique même. Au point que certains théoriciens la pose comme l’origine même de nos malheurs actuels. D’autres y voient, un moyen d’unification, une fois admise par la totalité de la composante libanaise. Là-dessus, nous donnons aussi notre avis, sans ménagement. Car, à présent, les risques et périls, les défis auxquels nous étions confrontés, en écrivant cet ouvrage, nous l’espérons, sont désormais plus clairs aux yeux de nos lecteurs. Car on se tromperait si l’on pense qu’actuellement, il est aisé d’écrire au Liban ; Philosophie ou religion.

Nous avons vu à travers les fragments de Sanchoniathon, jusqu’à quel point, il était tributaire des conditions et des nations qui l’entouraient. Pareil à ce pèlerin de la vérité qu’était Sanchoniathon, pris entre l’étau des prêtres d’Egypte et les Juges d’Israël, pareils à lui, nous le sommes encore aujourd’hui. Nous avons touché du doigt cette vérité amère. Car nous avons constaté que, tout au long de notre recherche, recherche de notre propre identité, nous nous sommes

heurtés de fait, à deux obstacles majeurs. D'un côté, nous avons constaté qu'à chaque fois que notre herméneutique de la symbolique phénicienne touchait à ses origines, elle se trouvait du même coup liée au coeur même du Temple de Yahvé, avec tout ce que cela représente.

Mais du même coup et c'est bien là le paradoxe, notre herméneutique se trouvait à l'extrême opposé de la Mecque, l'autre entité de notre ETRE. Si proche donc de Jérusalem équivaut à si loin de la Mecque.

Cette même symbolique, nous l'avons vu, s'est traduite même sur le plan du vécu actuel du Liban, causant par là une brisure que toute symbolique (normalement) doit causer, mais qui n'a jamais été dépassée, hélas, que par l'apothéose de notre religion héritée de nos ancêtres, les Phéniciens. Ainsi nous nous sommes trouvés placés devant notre passé et notre présent du même coup.

Comme par destinée, le Liban d'aujourd'hui et le Canaan d'hier, se retrouvent encore une fois de plus "coincés" entre Ismaël et Israël. Si, hier Canaan-Cadmus, et la Phénicie ont mis le voile pour échapper à ce drame, le Liban d'aujourd'hui n'a fait qu'autant. Car, entre les Cabires d'hier et nos Zaims d'aujourd'hui, hélas existe un creuset profond. Mais ni Canaan ni ses fils, et fort heureusement, n'ont cessé de croire au retour de leurs Géants.

Ni Canaan ni ses fils, car Canaan et par la volonté de ses fils actuels, par leur volonté de conciliation et d'ouverture, n'ont cessé de croire en ce "Géant Sémite", qui, pareil au Phoenix ne tardera d'embraser par ses flammes d'amour les différents de ses frères ennemis éternels.

Seul cet événement libérateur et apocalyptique, mettra fin à cet Orient querelleur. Quant à nous, enfants de Sidon, rien nous est plus cher que le "Shalom" du Juif, que l'"Allah Makoum" du Chrétien, et l'"Assalam Alykoum" "w. Bahmat Allah wa Barakatoh" du Musulman, Tous allaités du même sein et nés sous le toit d'une même Maison. Rien n'est plus cher pour nous donc, que d'entendre à l'aube du jour levant, l'appel du Mouàzan, se joignant à Midi à la prière d'une synagogue, se confondant au soir du soleil couchant au son de nos cloches éparpillées dans nos vallées et sur nos monts,

C'est aux couleurs du Phoenix donc, que nous voyons le Liban à venir et tout autre Liban pour nous n'est qu'un corbeau trop noir, un cauchemar inconçu, un monstre indomptable, ou un Amas de Cendres.

Liban, 1984.

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

ALBRIGHT W.F.

De l'âge de la pierre à la Chrétienté, le monothéisme et son évolution,
trad. Fr. Paris, Payot, 1951.

ALEN J.P.

Liban (origines) P.U.F. 128 p. Paris, 1963.

ALICHORAN F.Y.

L'Eglise de l'Orient. S. Concordia, Kiris, 1982.

AMMOUN F.

Le Legs des Phéniciens à la Philosophie. Pub. de l'O. Libanaise, T.XII,
Beyrouth, 1983.

AUDIN A.

Les Piliers Jumeaux dans le Monde Sémitique. Arch. Orient. Paris, 1953.

BARRES M.

Une enquête au Pays du Levant. Paris. Pion, 1983.

BAUDISSIN W

Adonis und Eshmun. Leipzig, 1971.

BAUDOUIN CH.

Psychanalyse du symbole religieux. Paris, Fayard, 1957.

BEIGBEDER O.

La Symbolique. P.U.F. Collect. Ch. S. n° 749., 127 P. Paris, 1975,

BENOIT L.

Signes - Symboles, et Mythes. 2ème édit, W.S. n° 1605. Paris, 1977.

BERARD V.

Les Phéniciens et l'Odyssée, 2 v. Colin, 1926.

Introduction à l'Odyssée, Paris, Budé, 1949.

BOCHART S.

Opéra Omnid. Ed. de Lilleurandy. 2 v. Lgd. 1707.

BOTTA M.

- Découvertes de Khoursahad. Paris, 1845.
- BOULOS J.
- Al OUSOS AL Haquiquiat Liloubnan Al Mouaser. Beyrouth, 1984.
- BOURGET P.
- Histoire et légendes de l’Egypte mystérieuse, Paris, 1968.
- CAQUOT et M. SZNCER
- Textes Ugaritiques - Les Religions du Proche-Orient Asiatique. Fayard.1970.
- CASSIRER E.
- Philosophie des Formes symboliques. 3 tomes. Paris. Minuit., 1972.
- CALTELLI L.
- Images et symboles. 99 p. Collect. Temps et Culture. Paris. 1978.
- CHAMOUN M.
- Les superstitions du Liban. Aspect psychologique et sociologique. Dar el Machreq. Editeur. Beyrouth. Liban, 1973.
- CHOPIN P.
- Souvenirs de Gasir et de Beyrouth. Tours. M.DCCC.XC.
- CORBIN H.
- L’interprétation en herm. soufie Iranienne. Paris, 1957. L’Art Phénicien. Beyrouth. Ed. Rev. Phénicienne.
- COUSIN M.
- Oeuvres inédites de Ptoclus. Paris, 1827.
- CREUZER F.
- Symbolick und Mythologie der Alten Volker. Trad. Française par J.D.Guigniaul en 10 volumes, Paris, Treutel et Würtz, 1823.
- CUMONT F.
- Lux Perpétua. Paris, 1949. - Les religions Orientales dans le paganisme Romain, Paris, Cerrus, 1929.
- DAMASCIUS
- La vie d’Isidore ou l’histoire de la philosophie. Trad. et notes de Chaignet 2 tomes, Mein., 1962.
- DANDINI
- Voyage du Mont Liban. Paris, Billaine, 402 p., 1675.

DAO P.P.

L'histoire religieuse, politique et culture des Maronites, en 6 tomes, voir VI. Tome. Beyrouth, 1980. (Arabe).

De VAUX R.

R. Sanchoniathon d'Eissfeldt. R. Biblique, 60, 1953.

DHORME

Ed. La Bible. A.T. Bib.Pléiade, 2 T., Paris, 1956.

DICTIONNAIRE des Religions

Paris. P.U.F., 1984.

DIVERS

Polarité du symbole. Ed. Carm. 1960. Désclée.

Signes et symboles. Collect. Etre et Pensée. Neuchatel. Bac. 1946.

DURAND G.

Eliade ou l'anthropologie profonde in Heme. n° 33, 1978

L'Imagination symbolique P.U.F., Paris, 1964.

DUSSAUD R.

Les découvertes de Ras Shamra et l'Ancien Testament, Paris, 1937.

EUSEBE de CESAREE

Préparation Evangélique. Edit. M.S. de St-Brissons. Paris, 1846.

Editions Sources Chrétiennes, 1974.

ELIADE M.

La nostalgie des origines, Paris, 1971 - Aspect du Mythe, Paris, 1963, Mythes, rêves et mystères, Paris, 1957, - Traité d'histoire des religions, Paris, 1949, - Occultisme, sorcellerie et mode culturelle, Paris, 1978, Théologie de la culture, Paris, 1972, - Forgerons et Alchimistes, Nouv. Ed. Paris, 1977.

FRAZER S.J.

Folklore in the old Testament. I. Londres, 1919.

FRERET

Dans Mém. de l'Acad. des Inscript. Bel. Lett, Tome XXVII.

FREUD S.

Moïse et le Monothéisme. Trad. par A. Berman, Collect. Les Essais. Paris, 194

FOLLET R.

Sanchoniathon, Personnage mythique ou historique ? *Biblic.* 34, 1953.

FOURMONT Etienne

Réflexions critiques sur les Histoires des Anciens peuples. 2 tomes, Imp. Royale, Paris, 1709.

GESENIUS

Monumenta Phoenicia, Leipzig, 1835.

GIDE A.

Considérations sur la mythologie grecque dans *Incidences*, Paris, 1924.

Groupe de Prof.

Al Mousawar, *Fi Tarikh Loubnan*. T. III. par El. Ilm, Beyrouth, 14^{ème} édit. 1970, (histoire scolaire du Liban, Illust).

GUIGNIAUT G.P.

Religions de l'Antiquité, trad. de l'allemand, du Dr. Fr. Creuzer "Symbolick und mythologie der Alten Völker", refondu en partie, complété et développé. Paris, 1823, en 10 volumes et 3 parties,

HERODOT

Histoire Col. des Univ. de France. 1935-54.

HEMBERG U.B.

Dec. Kabiren. 420 p ; Upsala, 1950.

HOEFER F.

Chaldée, Médie, Babylonie, Mésopotamie, Phénicie, Palmyre, etc ... Paris, Firm. Didot., 1852.

HOMERE

Oeuvres complètes Col. des Univ. de France, 9 v. 1941-47.

HOSTIE R.

Du mythe à la religion, la psychologie analytique de C.G. Jung. Ed. Canael-Paris, 1955.

HUET S.

Demenstratio Evangelicae. Paris, 1679.

ISIDORE L.

Le nom des Phéniciens. *Rev. Philologique.* 1905.

JACOB

Ed. Ras Shamra et l'Ancien Testament. Delachaux et Nestlé, 132 p.
Neuchâtel, 1960.

JAMBLIQUE

Les Mystères d'Egypte, éd. Edouard des Places, 1 vol. Paris, 1966.

JANKELEVITCH

L'Odyssée de la conscience dans la dernière philosophie de Schelling.
Paris, 1933. - L'Ironie ou la bonne conscience, Bib. Philos. Contemp.
Paris, 1950.

JEREMIAS

Les Phéniciens MAN. Hist. des Religions, Paris, 1902.

JOUNES E.

The Theory of Symbolism. Londres, 1948.

JOUES E.

La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud. 3 vol. Paris, 1958, .1969.

JOSEPH F.

Oeuvres complètes, Paris, Desrey, 1836.

JUDAS

Etudes démonstratives de la langue phénicienne, Paris, 1847.

JUNG C.G.

Collected Works, 18 Vol. L. N.Y. 1953-1959. Métamorphose de l'âme et
ses symboles. Genève. 1953. Dialectique du Moi et de l'inconscient.
Paris, 1964. Psychologie et alchimie. Remet, Cahen. Paris. 1970.

KAHN G.

Les origines du symbolisme. IV. 71 p. Paris. Messein, 1936.

KARAM C.

Adonis. Essai de mythocritique. Thèse de 3ème cycle, LYON III., 1982.

KHALIL A.K.

Madmoun el Oustourat fil Fikr AL ARABI, 2e édit. Al Taliât, Beyrouth,
1980.

KERENYI CH.

La religion antique. 247. P. Genève, 1957.

LABRIOLE P.

La réaction païenne. Paris, 1934.

LAGBANGE M.

Etudes sur les religions sémitiques. Sec. Edit. Paris Lecoffre. 1905.

LAMNES H.S.H.

Tasrih Al Absar. 2t. AL RAED. Liban, 1982.

LANGHE R.

Ras Shamra et la Bible. Cuculot. 2 V. 1945.

LENORMANT F.

Légende de Cadmus. A. Lévy, Paris, 1867. Histoire ancienne de l'Orient. 6 vol. Paris Lévy, 1881 ; voir T.I. sur Damascius et Eudème de Sidon, p. 53.

LODS A.

Ras Shamra et l'Ancien Testament, dans Rev. Hist., philolog. 1956.

MALEK CH.

Loubnan Fi Zateh. (Liban en lui-même). Boudran press. Beyrouth. 1974.

MARINO A.

L'herméneutique de M. Eliade, Gall. Paris, 1980.

MAXIME de Tyr

Dissertations. Trad, par Combes. Dounous, 2 tomes. Paris, 1802.

MESLIN M.

Pour une science des Religions. Paris, 1973.

MESNIL du BUISSON

Nouvelles études sur les dieux et les mythes de Canaan, Leiden, 1973.
Etudes sur les dieux phéniciens hérités par l'Empire Romain. Leiden, 1970

METRAL A.

Phoenix, l'Oiseau du Soleil, Paris, 1824.

MONTET P.

Byblos et l'Egypte, 1928.

MOUWANNES J.

La personnalité libanaise, I.S.S. Beyrouth, 1973.

MOVERS

Die Phonizer. 3 tomes, Berlin, 1804.

NAUTIN P.

Sanchoniathon chez Philon de Byblos et chez Porphyre dans R. Biblique 56, 1949 et 57, 1950.

NERVAL G.

Voyage en Orient. Paris, Charpentier, 1869, 2 tomes.

ORTIGUES Ed.

Ed. Le Discours et le symbole. 228 p. Ed. Montaigne. Paris, 1962.

PHOENIX

Le Mythe du. dans Bull. de la faculté de Philo et lett. de Liège. Fasc.82. 1939.

PICTET A.

Culte des Cabires chez les Anciens Irlandais. Genève. 1824.

PORPHYRE

Traité de l'abstinence de la chair des animaux de Burigny. Paris, 1747 et Maussac. 1622. Fabricus, 1718. Ritter. Hist. de la Philos. T.4. et Vacherot Hist. Crit. de la philos. T. 2. - L'Athenaum Franc, de M.H. Maury sur la philoso. de Porphyre. 1856. Journal des Savants, Av. 1817 ; Rochette dans Journal des Savants Av. 1817.

QUATREMAIRE E.

Notes sur la Théogonie phénicienne dans Journal Asiatique. T. I. 1828. Mélanges d'Histoire et de philologie Orientale. Paris pigorean, 1854. Mémoire sur le pays d'Ophir.

REINACH S.

Lettre à Zoé, 3 tomes, 1926 - Orphéus. Histoire Hener. des Relig. Paris, 1932.

RENAN E.

Oeuvres Complètes d'Ernest Renan, de H. Psychari. 10 vol. Paris, 1947.

RICOEUR P.

Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique, Paris, 1969. Histoire et vérité, Paris, 1955. - La philosophie de la volonté, 2 t. Paris, 1950-1960. Essai sur Freud. Paris, 1965.

RIHANI A.

Kalb Loubnan (Coeur du Liban). T.4. 5è édition., 1975. Rochette. R. L'Hercule Tyrien, Hist. de l'Etablissement des colonies grecques. Paris, 1815.

SABBAH N.

L'évolution culturelle du Liban. Préf. d'E. Herriot. Lyon, 1949.

SAINTE CROIX

Recherche sur les mystères du paganisme. T.I.

Les SAISONS

Al Fusul. Al Lubnàniah. Franco-Arabe. n°s 5-6, printemps 1981.

SCHELLING F.W.

Les Ages du Monde, suivi des Divinités de Samothrace. Lib. Philos. Aub. Mont. Paris, 1949.

SHOLEM G.G.

Les grands courants de la mystique Juive. Paris, 1950.

SODA Y.

Tarikh Lubnan Al Hadari- (Hist. de la civil. Lib.) - Dar Al Nahar- 2ème éd. Beyrouth, 1979.

TODOROV Tzevan

Théories du symbole. 378 p. Paris. Seuil. Collect, poét. 1977.

TOURNEMINE

Explication des Fables - J. de Trévoux. Nov. Dec. 1702. Tridge H. et R.Odin Philon de Byblos. Hist. of Phoenicia - Waschington, 1981 (en anglais).

VANDIER J.

La religion Egyptienne, Paris, 1949.

VAIERY P.

Petite lettre sur les mythes dans variétés II. Paris, 1930.

VIBOLLAUD CH.

Mission de Ras Shamra. Paris, Geuthner, 1936.

VOLNEY C.F.

Oeuvres, Notice par A. Bosange. Voir T.7., l'alphabet phénicien, Paris, Marmautin, 1825. en huit volumes.

VOLTAIRE

Dictionnaire philosophique, Londres, Genève, 1764, Art, Fable.

WAGENFELD F.

Analyse des Neuf Livres de la chronique de Sanchoniathon. Paris.,
Paulin, 1836

Zumffen G.

La Phénicie avant les Phéniciens. Beyrouth, 1904.

* * * * *

N.B. Voir aussi notre bibliographie plus détaillée dans notre thèse sur Adonis,
P. 362-379.

TABLE des MATIERES

Plan Général

Avant-Propos

Introduction

Chapitre I - Les Théories des faits symboliques et archétypales

- La symbolique de Creuzer
- Schelling, mythologie et allégorie
- Mythe et psychanalyse. Freud-Jung
- Mythe, symbole et archétype chez M, Eliade

Chapitre II - Pour une nouvelle herméneutique des archétypes
de la mythologie phénico-libanaise depuis les temps Cabiriques
jusqu'à nos jours.

- Théorie de l'herméneutique
- Système des Cabires, dans les oeuvres de Creuzer, Schelling
- Les Cabires de Creuzer
- Les Cabires de Schelling
- Les Cabires de Béríte, de H. du Mesnil de Buisson
- Essai pour une dernière herméneutique des mystères des Cabires
- La mythogenèse des Cabires
- L'herméneutique des Cabires d'après les sources de la religion phénicienne, principalement de Philon de Byblos
- Sur la cosmogonie et la théologie des phéniciens et de la Syrie en général
- Le Philon d'Eusèbe - Les Fragments
- L'apologétique d'Eusèbe, son but, son plan
- Porphyre
- Sanchoniathon
- La reconstitution chronologique des Fragments du point de vue du système des Cabires, en tant que représentation symbolique des patriarches Bibliques
- Les Cabires, culte Astral ou symbolique patriarchal ?
- L'étymologie de Sydyk pendant du Noé Biblique
- Sydyk = Noé et Cabires ss Patriarches
- Le système de Fourmont
- Toumemine
- Bochart
- Huet
- Le Clerc
- L'Abbé Baimier

- Sanchoniathon, Fantôme ou réalité ?
- Les remarques de Bochart sur Sanchoniathon
- Opinions de Simon, Dodwel, Stillingfleet, Montfaucon, Caudale Calmet, Toumemine, etc,.. sur Sanchoniathon. . Réponse générale de Fourmont
- Premier essai de restitution chronologique des Fragments par Cumberland
- Tableau de Cumberland
- Tableau de Fourmont
- Système de Fourmont
- 1ère génération - Adam-Protogonos jusqu'à Noé ou Tsydyk
- Depuis Sydyk ou Noé jusqu'aux derniers descendants d'Abraham
- Les fils de Sydyk
- Sentiments des Arabes et des Hébreux sur le commencement de l'Idolâtrie. .
- Nom de Sanchoniathon
- Récapitulation générale
- Conclusion
- Illustrations - Noé - Cabire, Tabernacle, Princesse, Ghrétiens offrandes

CHAPITRE III - Une Nouvelle philosophie pour un Liban Nouveau

- L'Actualité de la Symbolique Phénicienne dans la vie quotidienne Libanaise
 - Les Savants Maronites et la Bible , De la terre de la Maronite à la Maronite-Terre
 - Le caractère distinctif, géographique, historique et culturel
 - Essais pour une connaissance nouvelle du Liban
 - Trirème en bois de Cèdres illustration)
- La symbolique des Eglises de l'Orient
 - La Partie de l'Orient
 - La Partie Occidentale
 - Plan d'une église d'Orient (illustration)
 - Légende d'un plan (illustration)
- Hiram, Salomon et la Reine de Saba
 - Copie d'un Temple Phénicien
 - La Mer de Bronze
 - L'assassinat de Hiram
 - Hiram et la Reine de Saba
 - Catéchisme maçonnique
- Cadmus ou La Symbolique de l'Alphabet
 - Cadmus et l'Ecriture (illustration)
 - Le mythe de Cadmus
 - Côté Religieux du mythe de Cadmus
 - Les systèmes d'écriture avant Cadmus

- L'apport Phénicien
- Conclusion
 - Les dix Symboliques du Liban
 - La Symbolique mise à l'épreuve
 - La personnalité Libanaise
- Archétype, Ethnotype et superstition
- Pour un avenir aux couleurs du Phoenix
 - Positions Libanaises devant l'At-Ta'Ifiyya, ou le problème confessionnel
 - Autres positions
 - Pour un dépassement des structures
 - Dépassement de la structure psychologique
 - Dépassement de la structure socio-religieuse
- Conclusion Générale
- Bibliographie générale
- Table des matières

¹ Voir Encyclopédie Univ. isl. 15. "symbole", p. 616, 1973

² Creuzer F. "Symbolick und Mythologie der Alten Volker" trad. française par Guigniaud J.D. en 10 volumes, Paris, Treuttel et Würtz, 1823.

- ³ Il est un symbolisme qui exprime un certain état primitif des civilisations et un autre qui désigne une époque littéraire ; le symbolique qui est l'adjectif courant dérivé de symbole ne se confond pas avec la symbolique qui est un système d'Histoire des religions.
- ⁴ A. Audin, "les piliers jumeaux dans le monde sémitique" Arch. Orient. 1953, P. 430-439
- ⁵ Hérodote Hist., 11. 44
- ⁶ Lucien. "De Dea Syria" 16, 28.
- ⁷ Notre thèse sur Adonaï vient à l'appui de ces propos.
- ⁸ Voir Schelling dans les "Les âges du Monde" suivi des "Divinités de Samothraces" Aub. Mont. Kiris, 1949.
- ⁹ Iakin et Boaz reprennent le rôle des chérubins mésopotamiens gardiens des temples, protecteurs de l'Univers contre les malfaisants, guide des adorateurs vers la divinité. Dans le Dict. des Relig. p. 220, nous trouvons mentionnées dans les traditions cabalistiques les deux colonnes, une combinaison séfirotique de la bonne Sitara, et de la Sitra AHArA, monde du Mal.
- ¹⁰ Pour longtemps cette mer fut appelée "Mer Tyrhénienne".
- ¹¹ Voir Wagenfeld F. "Analyse des neuf livres de la Chronique de Sanchoniathon" Paris, Paulin. 1836. p.127.
- ¹² C'est d'ailleurs sur la question du symbole que se produisit le clivage puis la rupture entre Freud et Jung avec la publication de ce dernier de son "Métamorphose et symbole de la Libido" en 1911.
- ¹³ E. Cassirer "Philosophie des Formes Symboliques" 3 tomes Paris. Minuit, 1972 Voir T II - La pensée mythique p. 222-223.
- ¹⁴ Todorov T. "Théories du symbole" Paris Seuil, 1977, à propos de Creuzer voir p. 235-223.
- ¹⁵ Dictionnaire des Religions Paris PVF 1984. Voir symbole p. 1639 sq.
- ¹⁶ Nerval G. de "Voyage en Orient" Paris Charpentier, 1869» 2 tomes, Voir T.I. p. 335.
- ¹⁷ Nerval G. de "Voyage en Orient" T.I. p. 335.
- ¹⁸ Ibid, voir ci-dessus.
- ¹⁹ Dissertations de Maxime de Tyr, trad. du texte Grec par Combes-Dounous, 2 tomes, Paris, 1802, Voir T.I., 8^{ème} dissertation IX, p. 93.
- ²⁰ Cf la traduction française de J.D. Guigniaut en 10 volumes, Paris, Treuttel et Würtz Librairie, 1823. Voir Introduction et Notes du Livre I.
- ²¹ Cf Todorov Tzeran "Théories du symbole", p. 235-236.
- ²² L'objet propre du livre est de faire connaître l'existence chez les Grecs d'une poésie très ancienne, antérieure aux monuments écrits et dont le fond serait d'origine orientale. Cf. Dict.Univ. Larousse, T.5., p. 510-511.
- ²³ M. Renan dans "Etudes d'Histoire Religieuse" reproche à Creuzer "sa préoccupation dans la théologie et les institutions sacerdotales, néconnaissant le côté naïf et vulgaire de l'antiquité, il cherche des idées abstraites et dogmatiques dans les créations légères où il n'y avait bien souvent que les joyeuses folies de l'enfance". Cf. Dict. Univ. Larousse T.5, P. 510-511.
- ²⁴ Porphyre de antro Nymph. 6, ex Eubulo. Conter. Clem. Alex. Strom V, 5.
- ²⁵ Proclus in Theolog. Platon, I, 4, 9.
- ²⁶ Jamblique de Myster., VII, I, II, 15.
- ²⁷ Goguet, "Origine des lois", première partie, liv. II, chap. 6, Tome. I., p. 160 sq, 4^{ème} édit.
- ²⁸ Une allusion directe au mythe d'Adonis dans Pausanias I, Attic. 36.
- ²⁹ Aristote, "Poet. XXI" p. 7 sq et "Thet. III" p.4, quand le poète dit, en parlant d'Achille "il s'élança tel qu'un lion", il y a image ? mais quand il dit "ce lion s'élança" c'est une métaphore.
- ³⁰ De. Elocut. p. 100 sq.
- ³¹ Todorov dans "Théories du symbole" a bien remarqué la similitude entre les propos de Creuzer et ceux de Schelling, p. 235 sq.
- ³² Chrysostom., in Matth., P. 699.
- ³³ Au sens de "sage" en allemand.
- ³⁴ Au mot « philosophèmes » qui est peu convenable pour Creuzer, il préfère "théomythies" mythes divins, ou religieux.
- ³⁵ J.Boccaci "Genealogia Deorum" Venise, 1472.
- ³⁶ Mars Ficini "Theologia Platonica" Florence, 1482.
- ³⁷ Gerh J. Vossi "de Theologia gentili et physiologia christiana" AMSTEL 1642-1668, 2 vol. Cette école a fait l'objet de notre recherche dans notre thèse sur Adonis, cf p. 232-237, la théorie du Plagiat et ses disciples S. Bochart et D. Huet.
- ³⁸ Objet de notre deuxième chapitre.
- ³⁹ Voir Jarikélévitch VI. "L'Odyssée de la conscience dans la dernière philosophie de Schelling" Paris 1933, p. 249 et 253.
- ⁴⁰ P. Valéry "Petite lettre sur les mythes" dans "Variété" II p. 250-251 Paris 1930.
- ⁴¹ 1^{ère} épit. aux Corinth. VII, 31
- ⁴² Schelling, op. cit., XX^e leçon, T. II, p. 241 sq

- ⁴³ Jankélévitch V. "L'Ironie ou la bonne conscience" Bib. de la phil. contemporaine, Paris 1950, p. 335 sq.
- ⁴⁴ Le système de Creuzer fut attaqué dans deux sens différents, d'abord par l'école négative et antisymbolique, représentée par Voss, G. Hennann et Lobeck, puis par les amis de l'hellénisme, O. Millier, Welker et autres, qui ne voulaient voir dans le génie grec qu'une chose purement indigène. Voir ci-dessus la fin de la note -d- sur Creuser et aussi, Dict. univers. T.5.C., p. 510-511.
- ⁴⁵ Schelling, op. cit., 1^{re} leçon, p. 51-55.
- ⁴⁶ Voir Jankélévitch "l'Odyssée..." p. 225-258 -M. Eliade emploie plutôt le mot "théophanie" à la place du mot "incarnation". Il est incontestable que c'est de R. Otto que nous devons toutes ces théories à propos de la "manifestation du sacré".
- ⁴⁷ Cela vaut aussi bien pour le mythe d'Adonis que pour Perséphone son amante jalouse ; Lagrange a été catégorique là-dessus surtout à propos de l'animisme prétendu chez les Sémites.
- ⁴⁸ Voir Jankélévitch "l'Odyssée", p. 255-258.
- ⁴⁹ A. Gide "Considérations sur la mythologie grecque" (Fragments du traité des dioscures) dans l'Incidence, Paris, 1924, p.127-129.
- ⁵⁰ Voir Jankélévitch, "l'Odyssée" p. 274, n. I.
- ⁵¹ Schelling, op. cit., Ville leçon, I, p. 238. Voir aussi "Encyclopédie Universalis", V 11 (1968) "Mythe, l'interprétation philosophique" p. 530-537
- ⁵² Schelling, op. cit., 1^{ère} leçon, p. 24.
- ⁵³ Expressions de Jankélévitch "l'Odyssée..." p. 273-288.
- ⁵⁴ Ibid, p. 280.
- ⁵⁵ E. Jones, "La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud" 3 volumes trad. de l'anglais A. Berman et L. Floumoy, Paris, 1958-1969, et M. Flobert, "La révolution psychanalytique" 2 volumes, Paris, 1964.
- ⁵⁶ S. Freud "Moïse et le Monothéisme" trad. par A. Berman, collect. Les Essais, 28, Paris, 1948.
- ⁵⁷ Freud. "Moïse et le Monothéisme" p. 145 sq.,
- ⁵⁸ Ibid.
- ⁵⁹ C.G. Jung, "Collected Works", 18 volumes. Londres-New-York, 1953-1959 ;
"Métamorphoses de l'âme et ses symboles", trad. Y. le Lay, Genève, 1953 ;
"Dialectique du Moi et de l'inconscient", trad. R. Cahen, Paris, 1964 ;
"Psychologie et alchimie", trad. H. Pernet et R. Cahen, Paris, 1970.
- ⁶⁰ Voir R. Hostie "Du mythe à la religion", la psychologie analytique de C.G. Jung Collect. Etudes Carmélitaines, Paris 1955, p. 54 sq.
- ⁶¹ Cf Marino Adrian, "L'herméneutique de Mircea Eliade", Paris, Gallimard, 1980, p. 157-195.
- ⁶² Eliade M. "La nostalgie des origines, méthodologie et histoire des religions", Paris, 1971, p. 9.
- ⁶³ C.G. Jung, "Ch. Kerenyi". Introduction... p. 17, 108-109, M. Meslin, "pour une science des religions" p. 234-235, 237.
- ⁶⁴ "Aspect du Mythe". Paris, 1963, p. 30 ? "Mythes, rêves et mystères", Paris 1957, P. 9, 17-18
- ⁶⁵ "Mythes, rêves et mystères" p. 10.
- ⁶⁶ "Mythes, rêves et symboles" p. 17.
- ⁶⁷ "Traité d'histoire des religions", Paris 1949» p. 270-271 etc...
- ⁶⁸ Ibid, p. 546 : "L'Epreuve du Labyrinthe", p. 164-165.
- ⁶⁹ "Mythes, rêves et mystères" p. 215 ; "Aspects du Mythe", p. 15, 16, 177.
- ⁷⁰ "Aspects du Mythe" p. 29.
- ⁷¹ "Images et symboles", p. 73.
- ⁷² Todorov "Théories du symbole", Paris 1977 » fait complètement abstraction de Jung, Ricoeur, et autres, et bien entendu Eliade.
- ⁷³ M. Eliade, "Occultisme, sorcellerie et modes culturelles" Earis, 1978, p.38.
- ⁷⁴ C.G. Jung "Ch. Kérényi" Introduction... p. 134.
- ⁷⁵ M. Eliade "Images et Symboles" voir "Introduction" dans le même sens, voir C.G. Jung dans "Man and his symbols" London, 1964, p.55.
- ⁷⁶ Eliade "Traité" p. 377, dans le même sens, "Images et symboles" p. 29-30.
- ⁷⁷ "Traité" p. 41, 252, 350 et 379, "Images et symboles" p. 46, la "Nostalgie des Origines" p. 316.
- ⁷⁸ "Aspect du Mythe". p. 174 ; "Images et symboles" p. 43-43.
- ⁷⁹ Eliade "l'Epreuve du Labyrinthe" p. 69-70 ; et voir aussi p. Tillich, "Théologie de la culture" Paris, 1972, p. 68, 69, 71
- ⁸⁰ "Le sacré et le profane" p. 83-84.
- ⁸¹ "Histoire des Croyances..." I, p. 314 ; II p. 321, 323.
- ⁸² "Ibid", T. II, p. 108.
- ⁸³ "La nostalgie des Origines" p. 8 ; "traité" p. 352
- ⁸⁴ "Le mythe de l'éternel retour" p. 21 ; "Aspect du mythe" p. 48 ; "Images et symboles" p. 159.

- ⁸⁵ "Le mythe de l'éternel retour" p. 21 ? "traité" p. 360.
- ⁸⁶ "Hist. des croyances ... I. II" p. 135, 181.
- ⁸⁷ La mandragore et les mythes de la "naissance miraculeuse" 1940-1942 p. 38.
- ⁸⁸ G. Durand, "Eliade ou l'anthropologie profonde", in L. Herne, n° 33, 1978, P. 94-95.
- ⁸⁹ P. Ricoeur, le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique, Paris, 1969 ; Histoire et Vérité, Paris, 1955 ? la philosophie de la volonté, 2 vol ; Paris 1950-1960 ; de l'interprétation. Essai sur Freud, Paris, 1965.
- ⁹⁰ Nous verrons plus loin que le même problème est posé par Eliade dans son herméneutique du symbole, -voir plus loin "Compréhension".
- ⁹¹ P. Ricoeur. Ibid.
- ⁹² Nous verrons les mêmes idées formulées plus loin chez Eliade et Schelling.
- ⁹³ Pour cette partie concernant la définition de l'herméneutique, voir principalement l'Encyclopédie des Sciences Religieuses de Rischtenberger. PARIS 1879. T. 6. de la page 211 et 219, et Encycl. Universalis - Herméneutique.
- ⁹⁴ Voir Hariano ADRIAN, l'Herméneutique de Mircea Eliade -Les Essais- Gallimard, Paris 1980. 421 P. et Julien Ries dans "L.Herne, Mircea Eliade" -histoire des religions, phénoménologie, herméneutique - Un regard sur l'oeuvre de Mircea Eliade. p. 81-87 et p. 92-97 » G.Durand "Mircea Eliade et l'anthologie profonde ; p. 97-105, David Rasmussen "Herméneutique structurale et philosophie. Ibid in L. Hern. n° 33, 1978, Paris.
- ⁹⁵ L. Herne. Mircea Eliade. N° 33. Paris, 1978.
- ⁹⁶ De Zalmoxis à Gengis-Khan. Etudes comparatives sur les religions et le folklore de la Dacie et de l'Europe Orientale, Paris, 1970, p. 11 ; La nostalgie des origines, p. 9, 14.
- ⁹⁷ Cette méthode trouve son illustration privilégiée dans le "Traité d'Histoire des Religions" et de l'Histoire des croyances et des Idées Religieuses.
- ⁹⁸ Histoire des Croyances... I, p. 220.
- ⁹⁹ De Zalmoxis à Gengis-Kahn, p. 11.
- ¹⁰⁰ D.M. Rasmussen, Mircea Eliade. Structural Hermeneutics...p. 25, 33 in L. Hern. N° 33.
- ¹⁰¹ Notes for a dialogue, John B. Cabb.ed. Philadelphia, 1970. p, 236.
- ¹⁰² La nostalgie des origines, p. 332, Traité..., p. 46.
- ¹⁰³ Aspects du mythe « p. 14, le principe de la polyvalence des interprétations, si courant, est admis depuis longtemps dans l'herméneutique des archétypes des symboles et des mythes, chez C.G. Jung, Chérényi, Gadamer, Ricoeur et autres.
- ¹⁰⁴ Occultisme. Sorcellerie et modes culturels, paris, 1978, p. 12.
- ¹⁰⁵ Aspects du Mythe. p.189. Le sacré et le profane, p. 126, La Nostalgie des Origines. p. 30-31.
- ¹⁰⁶ Occultisme, sorcellerie... p. 44.
- ¹⁰⁷ L'épreuve du Labyrinthe, p. 175.
- ¹⁰⁸ Ibid, p. 191.
- ¹⁰⁹ Cosmos and History, Eliade, New Hork, 1959, P. 3.
- ¹¹⁰ Méphistophélès... p. 100-103, Occultisme. Sorcellerie... p. 62.
- ¹¹¹ Images et symboles, p. 241. Le sacré et le profane, p. 117, Mythes, rêves et mystères, p. 142.
- ¹¹² Images et symboles, p. 17-18.
- ¹¹³ H.G. Gadamer, le Problème de la Conscience historique, trad. Franc., Paris 1974. P. 74.
- ¹¹⁴ Le sacré et le profane, p. 9 ; L'épreuve du Labyrinthe, p. 139, 158.
- ¹¹⁵ Forgerons et Alchimistes. Nouv. Ed. Paris. 1977. p. 136.
- ¹¹⁶ Il arrive à Eliade de dénoncer l'incompatibilité du symbole avec notre temps", où jusqu'aux plus habiles penseurs contemporains "ont besoin d'une clé, d'un instrument pour ouvrir cet instrument symbolique". Dans la suite, il s'insurge contre la nécessité de "devoir faire telle laborieuse exégèse" pour déchiffrer les significations qui devraient être évidentes.
- ¹¹⁷ Voir à ce propos. "L'intériorisation du sens en herméneutique soufie iranienne" de H. Corbin. Paris, 1957, p. 50.
- ¹¹⁸ To realize ; concevoir avec précision, se faire une idée nette, "réaliser les bases religieuses de leur existence" Eliade. Fragment d'un Journal, p. 470.
- ¹¹⁹ D.M. Basmussen, op. cit. p. 29.
- ¹²⁰ Occultisme, sorcellerie.... p. 59.
- ¹²¹ Hist. des Croyances ... I, p. 63, 95, 251, 283, 314.
- ¹²² Forgerons et Alchimistes, p. 91.
- ¹²³ L'épreuve du labyrinthe, p. 164 ; Fragment d'un journal. Trad. du roumain par L. Badesco, Paris, 1973.
- ¹²⁴ La nostalgie des origines, p. 127, 158.
- ¹²⁵ La nostalgie des origines, p. 116 ; Fragment d'un journal, p. 404.
- ¹²⁶ La nostalgie des origines, p. 79.
- ¹²⁷ Occultisme, sorcellerie... p. 25-27.

- ¹²⁸ Voir les deux ouvrages respectifs de Creuzer et de Schelling cités ci-dessus.
- ¹²⁹ La mystique du Talmud, dans Ency. de la Myste Juive, Berg.édit. Paris, 1977 p. 571. F Lenormant dans sa "Légende de Cadmus" A.Lévy, Paris. 1867, p. 18, nous dit en ce sens : "La route que nous avons vu suivre à Cadmus dans les Mythes relatifs à ce héros, est exactement celle que les navigateurs phéniciens suivirent, remontant toujours vers le nord dans les mers de la Grèce, et poussant à chaque fois leurs établissements plus avant".
- ¹³⁰ Voir Bois sacré, dans Dict. de la Myth. Grec. Hom. p. 171.
- ¹³¹ The Colombia Encyclopedia. C.U. Press. New York. p. 269.
- ¹³² Extrait du Pierre Larousse Dictionn. Univ. Voir Cabires p. 19.
- ¹³³ Freret ; dans Mémoires de l'Acad. des Inscript, et B. lettres tome XXVII, P. 12 et suiv.
- ¹³⁴ Creuzer - Guigniaut - La symb. Livre Cinquième, ch. II. p. 283-325.
- ¹³⁵ Il s'agit de l'étymologie Cabirim ; les dieux associés de Schelling dans les "Divinités de Samothrace". Le même savant rapproche ces noms de l'allemand "Kobold", et y trouve une idée commune.
- ¹³⁶ Hérodote. II, 51.
- ¹³⁷ Pherecides. Fragm. éd. ait. Sturz., p. 141. et Creuzer. Bionysos. p.150.
- ¹³⁸ Ap. Strab. X.
- ¹³⁹ Ces étymologies coptes sont de Zoëgd, dans Obelisc. p. 220.
- ¹⁴⁰ Bochart. Géograph. sdc., I, p.. 396 Schelling, partant du même principe, est arrivé au même résultat, mais d'une manière toute différente.
- ¹⁴¹ Eusep. Prép. Ev. III.
- ¹⁴² Schelling se représente Cadmillus - Hermès sous un point de vue tout à fait analogue des "divinités de Samothrace"
- ¹⁴³ Sainte-Croix dans "Recherches sur les Mvst. du Paganisme", p. 40 et suiv.
- ¹⁴⁴ Schelling dérive le nom de Samothrace de Samos hébreu avec le sens hauteur.
- ¹⁴⁵ Jamblique. Vit. Eythag. 28, p. 318. Kiessel.
- ¹⁴⁶ Iliad. I. Odyss. I.
- ¹⁴⁷ Cependant c'est autour de sa poitrine qu'Ulysse ceint l'écharpe que Leucathée lui avait donnée pour sa délivrance (Odyss. V.).
- ¹⁴⁸ Pausan. IV, voir Du Mesnil de Buisson sur les origines orientales des Dioscures dans nouvelles études sur les dieux et les mythes de Canaan. Leiden 1973. p. 88-166.
- ¹⁴⁹ Ibid.
- ¹⁵⁰ Proclus in Platon. Polit.
- ¹⁵¹ Clément. Alex. Strom. V.
- ¹⁵² Euseb. Prep. EV. III.
- ¹⁵³ Creuzer suppose donc une origine monothéiste (orientale) à la religion grecque.
- ¹⁵⁴ Tablette trouvée à Aix en Gaule. Chardon de la Pochette après Miscellan, l'a reproduite dans le Magasin encyclopédique, ann. V. tome V, p. 7 sqq Creuzer y voit les traces d'un sabaïsme ancien enseigné à Samothrace.
- ¹⁵⁵ Plin. H.N. IV. 23.
- ¹⁵⁶ Tacit. Annal. II.54 et Schelling. Divin. Samos.
- ¹⁵⁷ F.W. Schelling. Les Ages du monde suivis des divinités de Samothrace. Aubier-Montaigne. Bib. philos. Paris 1949. C'est en suivant les traces de M. Schelling que M. Adolphe Pictet a retrouvé depuis, dans la mythologie des anciens irlandais et les idées et jusqu'aux noms des cabires de Samothrace (du culte des cabires chez les Anciens Irlandais, Genève, 1824).
- ¹⁵⁸ Schelling. Ages du monde, p. 10 - 22.
- ¹⁵⁹ Schelling. Ages du monde introd. p. 12-13.
- ¹⁶⁰ Allusion à Hérodote. II. 51. où il est question de grandes révolutions naturelles, d'ailleurs Creuzer dans sa nouvelle édition de la "Symbolique" repart de ce même point de vue.
- ¹⁶¹ Muller parlant lui aussi de ses trois divinités ne leur reconnaît qu'une origine pélasgique. Voir Symb. J.D.G. Creuzer. Notes du livre V?m: e.p.1077.
- ¹⁶² Mnaséas, à ce qu'il paraît, donnait seulement les trois premiers noms, quelques-uns suivant le scholiaste, ajoutaient comme quatrième cabire, Cad-milius, que Dionysodorus assurait être Hermès. Les trois autres, selon Mnaséas étaient Démêler, Perséphone et Hadès. Voir Symb. Liv. V. p. 293-
- ¹⁶³ Zoëga, De obelisc.
- ¹⁶⁴ Ces étymologies coptes sont de Zoëga, de obelisc. p. 220. Elles ont été adoptées par Mûnter dans "Antiquar Abhandl. " voir.liv. V.de la Symbo p.293»
- ¹⁶⁵ Schelling fait allusion ici à Mûnter qui en dépit de son système purement hellénique rapproche Cadrailus avec le "Cama", amour indien.

- ¹⁶⁶ Hérodote III, 37. Il s'agit des dieux gardiens et défenseurs nommés "Pataeques ordinairement à forme de nains ou de pygmées que les phéniciens plaçaient les images à la proue de leurs vaisseaux pour les protéger contre les périls de la mer. Voir. Symb. Liv. V. p. 284.
- ¹⁶⁷ Becchart dans "Geog. Sacra. I, p. 396" et Schelling en partant de ce même principe, semble arrivé au même résultat.
- ¹⁶⁸ Schelling fait allusion ici aux cosmogonies de Philon de Byblos d'après Sanchoniathon : La première, Sidonienne, qui suppose antérieur à toutes choses "Le Temps" le "Désir" et la "Nue" qui s'unirent pour donner l'intelligence et la vie animale ; la deuxième d'après laquelle Taut Hermès phénicien, pose comme le principe de l'univers un "Art ténébreux plein du souffle" ; et "un Chaos confus enveloppé d'une obscurité profonde".
- ¹⁶⁹ Apparemment Schelling utilise la version d'Orelli. Sanchoniathon Fragm. de nos jours, publiée en entier, d'après les deux manuscrits de Hambourg et de Munich. Pour la version Française voir Eusèbe de Césarée dans Prép. Evan. Ed. Sources chrétiennes.
- ¹⁷⁰ Pausanias parle aussi de trois statues attribuées à Scopas et qu'il avait vues ; mais il les nomme Eros, Himeros et Photos, mais Creuser n'admet pas l'identité du Photos de Pline avec l'Eros de Pausanias. Voir. Symb. Liv. V. p. 301.
- ¹⁷¹ Nous verrons plus loin l'explication que donne Müller à ces trois noms cabiriques et leur tableau adapté par Gerhard, duquel il décline toute une panoplie de divinités.
- ¹⁷² Voir Symb. Creuser. Liv. V. p. 315. sq. "A l'idée d'une sainteté extraordinaire se liait celle d'un pouvoir magique extrêmement redoutable, dans ces antiques et mystérieuses divinités de Samothrace : Cérès et Proserpine".
- ¹⁷³ Artémis rendue par "TAMISH" localité sacrée dans le Mont-Liban et non loin du fleuve Adonis, et qui donne l'idée de "secret magique", caché du Syriaque ou de l'Arabe TAMASA.
- ¹⁷⁴ Nous l'avons vu plus haut. Creuser d'après un récit de Pausanias croit que ce culte fut primitivement celui d'Isis ou de la Démêler égyptienne, et qu'il passa d'Egypte ou de Crète à Samothrace et dans les contrées voisines. Voir Symb. Creuser. Livre V. p. 315
- ¹⁷⁵ Voir Symb. Creuser. Livre V. p. 294.
- ¹⁷⁶ L'ange qui est devant sa face", c'est-à-dire l'être divin par lequel Dieu se manifeste à ses créatures. Voir Esaïe, 63,9. Zoëga explique Cadmilus d'après l'Egyptien Copte sous le nom de "Tout Sage" ; Bocchart par l'hébreu Cosmiel, qui signifie un serviteur, un ministre de dieu. Voir Symb. Creuser. Livre V. p. 292-293 sq.
- ¹⁷⁷ Schelling vise directement le système émanationniste de Creuser. Voir Symb. livre V. p. 293 sqq. Peut-être faudra-t-il penser ici au débat entre -Religion naturelle et Révélation- animé au vivant de nos deux auteurs!
- ¹⁷⁸ Schelling en se référant à la théorie des nombres apporte à son herméneutique, du départ philologique, le soutien des philosophes pré-hellènes, i.e. phéniciens fortement imprégnés par la cosmogonie de Sanchoniathon.
- ¹⁷⁹ Nous retrouvons les mêmes idées chez R.OTTO dans son livre "Le Sacré" Fayot, Paris, 1956, dont la valeur toujours actuelle a été soulignée de nos jours par M. Eliade, le représentant le plus connu de cette tendance qui considère que dans n'importe quel type de religion, les éléments, les sujets ne sont jamais vénérés en eux-mêmes, mais en tant que symboles. "Ephi-phanie" de la puissance divine. Voir le profane et le sacré.
- ¹⁸⁰ Schelling se représente Cadmilus-Hermès sous un point de vue tout à fait analogue à celui de Creuser. Voir Symb. p. 298.
- ¹⁸¹ Voir Sainte-Croix, Recherches sur les Mystères du paganisme. éd. M. Sil-vestre de Sacy ; où cet auteur attaqué par Schelling, n'a fait en grande partie qu'exagérer et fausser l'opinion de Fréret (Acad. des Inscpt.» t. XXVII, p. 12 sqq.).
- ¹⁸² Voir à ce propos notre thèse sur Adonis Chapitre III. La "théorie du plagiat" p. 232 à 250.
- ¹⁸³ Voir Philon de Byblos. Eusèbe. Prep. Ev.I.9.26. "inventant des allégories et des mythes et leur fabriquant une parenté avec les phénomènes cosmiques, les hiéologues ont établi des mystères et les ont chargés d'épaisses ténèbres.
- ¹⁸⁴ Allusion à la réintégration de ces mystères par la philosophie grecque ? Selon Creuser, la théodicée Grecque regroupe une masse de dogmes traditionnels et des mythes de plus en plus anthropomorphisés dans la bouche du peuple et des chantes populaires, et qu'Hésiode les aurait disposés poétiquement pour le plaisir du récit, sans s'inquiéter du vrai sens de l'esprit primitif de sa religion. Il le compare ingénieusement à un artiste qui, d'après un dessin tracé dans sa pensée, compose une musique de divers fragments de pierres et de verreries, sans savoir si la pièce qu'il a sous la main est de marbre d'Egypte, de Tyr, de Carie ou de phrigie, de verre phénicien ou autre, sans être capable, à plus forte raison, de déterminer minéralogiquement les matériaux qu'il emploie. Voir Symb. Creuser. Notes du livre V. p.1123 et dans la page suivante 1124 nous verrons Emeric David croire qu'Hésiode en rapprochant les dieux personnifiés des dieux de la nature, a voulu nous mettre à même de deviner le sens de ses "symbolisations" qui lui fait suivre, "un système partie égyptien, partie phénicien, partie grec".

- ¹⁸⁵ Gerhard reconnaît que des éléments appartenant à des religions différentes se sont amalgamés dans la religion cabirique. Voir. Symb. Notes du livre V. p. 1089 ; mais à Ras Shamra, on disait déjà que El avait possédé l'Egypte, voir Virolleaud "la Déesse Anat". p. 88-89, cité par Du Mesnil du Buisson dans Etudes sur les Dieux phéniciens Hérités par l'Empire Romain. Leiden 1970- p. 55.
- ¹⁸⁶ Voir notre note au début de cet exposé sur l'influence de cet article sur Pictet qui prétend retrouver les traces des cabirs en Irlande.
- ¹⁸⁷ Voir à ce propos, Creuzer. Symb. Liv. V. Les Dioscures et leurs rapports avec les Cabirs. p. 302 sq.
- ¹⁸⁸ Cabire "dérive en droite ligne du pluriel hébraïco-phénicien Kabirim, qui signifie les puissants, les forts ; les libanais en disant actuellement devant un problème grave ; ALLAH Kbir, rendent la même signification.
- ¹⁸⁹ Allusion du texte de Philon de Byblos "il - Cadmilus - Hermès entraîne les alliés de El, en les haranguant avec des paroles magiques" (il.16).
- ¹⁹⁰ Il s'agit de l'inscription trouvée à Aix en France et dont il était question avec Creuzer précédemment.
- ¹⁹¹ Nous l'avons vu, Creuzer trouvait dans cette doctrine "astrale" les restes des traditions Sabcéennes.
- ¹⁹² L'occasion de l'anniversaire du Roi.
- ¹⁹³ Voir le tableau ci-contre que Gerhard a tracé et que Müller a utilisé pour prouver l'origine pélasgique des Cabires.
- ¹⁹⁴ Bocchart, Movers, etc...
- ¹⁹⁵ R. du Mesnil du Buisson, « Etudes sur les dieux phéniciens hérités par l'Empire Romain » Leiden E.J. Brill 1970, 1^{er} 9 pages. Planche I-X ; et « Nouvelles Etudes sur les dieux et les mythes de Canaan » , Leiden Brill, 1973. 274 pages. XVIII planches.
- ¹⁹⁶ Kabir -on l'a vu déjà, dérive directement de l'habraïco - phénicien Kabirim qui signifie, les puissants, les forts.
- ¹⁹⁷ Voir la reproduction de cette monnaie « représentant les Huits Cabires avec une galère dans « Nouv. Etudes sur les dieux et les mythes de Canaan ». Du Mesnil du Buisson p. 61 ; voir cette reproduction plus loin.
- ¹⁹⁸ Voir ci-dessus Schelling, la note de Bocchart.
- ¹⁹⁹ Voir Lagrange. Etudes sur les Religions Sémitiques - Sec. Edit. Paris. Lecoffre. 52 ; p. voir p. 421.422.
- ²⁰⁰ Symb. Notes. Liv. V. Sect. I. p. 1090-1091.
- ²⁰¹ Extrait du livre V, sect. I. p. 1079 la Symb. Guign. Creuzer
- ²⁰² R. Dussaud, Topographie historique de la Syrie, 1927 \$ p. 63» n. 5
- ²⁰³ P. Montet, Byblos et l'Egypte, 1928, p. 37.
- ²⁰⁴ Nonnos, Dionysiaques, chant III, trad. Marcellus, 1856, II, P. 5. : « Byblos où la Vénus assyrienne (sa Ashtart) tient sa cour, et non la pudique Minerve (=Anat) ».
- ²⁰⁵ Etudes sur les dieux phéniciens, p1. III-V, p. 62-64.
- ²⁰⁶ Ibid., p1. VI. Voyez ci-après, p. 160, p1.IX
- ²⁰⁷ R. du Mesnil du Buisson, le « service de garde dans le temple de Bel, à Pal-myre », Revue des Etudes sémitiques-Babyloniaca, II, 1942-1945, p.76-64.
- ²⁰⁸ Aistleitner, Worterbuch der ugaritischen Sprache, Berlin, 1963, p.340, n° 2900 (tnn).
- ²⁰⁹ Etudes sur les dieux phéniciens, p. 56-57, fig.14. Voyez ci-après fig. 14 (a et b. 2 et 3)
- ²¹⁰ Ce temple n'a pas été retrouvé dans les fouilles, mais comme le remarque M. Maurice Dunand, le site archéologique de Byblos est très étendu et il faut simplement en conclure qu'il n'était pas dans la zone actuellement fouillée.
- ²¹¹ La statue de ce dieu avait ici un aspect très particulier. Philon de Byblos la décrit ainsi ; le dieu avait quatre yeux dont deux devant et deux derrière, deux ouverts et les deux autres tranquillement clos ; aux épaules quatre ailes deux comme s'il volait et deux pendantes. C'était un symbole pour dire qu'il donnait en veillant et veillant en dormant, volait en se reposant et se reposait en volant". Cette statue est représentée sur les monnaies de Byblos.
- ²¹² Op. Cit., p. 94-96.
- ²¹³ « La naissance des dieux gracieux et beaux », Syria, XIV, 1933, p.128.151. Pour l'établissement du texte, voyez A. Herdner, Corpus des tablettes en cunéiformes alphabétiques, Beuthner, 1963, p. 96-101.
- ²¹⁴ A. Caquot et M. Sznycer, « Textes ugaritiques », dans J. Chevalier, le trésor spirituel de l'humanité. Les religions du Proche Orient asiatique Fayard, 1970, p.450-458.
- ²¹⁵ Le verbe qu'a contient une idée de « crier », Aistleitner, Worf, p.281, n°2448.
- ²¹⁶ Le Saint des Saints du temple de Jérusalem se nommait le dbyr. Je considère mdbr comme une amplification de ce met formé d'un racine DBH, Le sens de "désert", "steppe"» serait mal en place entre la ville et l'abondance de nourriture/qu'on retrouve avec le même mot aux lignes 65 et 68, Nulle part la steppe syrienne est à moins de 100 kms des ports phéniciens. On voit mal des dieux gracieux parcourir cette distance à la recherche de cultures qu'ils trouvaient à leurs portes. Ils sont ici près de la mer.
- ²¹⁷ Le mot sdmt, « le sol » correspond à ars, « la terre », dans les expressions ugaritiques zbl B'1 sdmt, « le prince Ba'al du sol », et zbl B'1 ars, « le prince Ba'al de la terre », Virolleaud, Syria, 14, 1933, p. 139.

- ²¹⁸ S. Talmon, « The Gezer Calendar and the Seasonal Cycle of Ancient Canaan », *Journal of the Amer. Orient. Soc.*, 83, 1963, 183. L'auteur date le document vers 950-925 avant J.-C.
- ²¹⁹ Le mot hébreu *zmr*, « émondeur » correspond à l'ugaritique *zbr* connu aussi en arabe. Allusion à l'émondage de la vigne, Isaïe, XVIII, 5 ; Jean, XV, 2.
- ²²⁰ Chancrin et Dumont, *Larousse agricole*, II, p. 774.
- ²²¹ Cette ligne (1.12) a été traduite de nombreuses manières. On pourrait comprendre; « Sept fois, sur la cella, qu'on récite en alternant et que les fidèles reprennent : « Certes, que le site (soit) le site des Elim ; le site des Ashérôt et du Miséricordieux », voyez Th. H. Gaster, *Journ. of the Amer. Orient. Soc.*, 66, 1946, p. 60 ; 67 ; 1947, p. 326. Cette prière sur le toit aurait pour but de faire venir El. J'ai préféré maintenir pour les mots difficiles la 1ère traduction de Virolleaud parce que l'offrande des boissons s'accorde mieux avec celle de la viande, qui suit. Comparez I Keret, I, 66-77 et 159-169.
- ²²² Comme souvent à Ugarit, on exprime deux fois la même idée avec des mots différents. On en conclura que « les Elim », c'est-à-dire les « El », ne sont autres que El et ses épouses, les Ashérôt ou Elôt (El au féminin pluriel).
- ²²³ Exode, XXIII, 19 : « tu ne feras pas cuire un chevreau dans le lait de sa mère ».
- ²²⁴ Syria, 14, 1933, P. 139, P. 139 ? 23, 1942-1943, p. 9 (II Keret, col.VI, 1.22) R. Dussaud, les découvertes de Bas Shamra et l'Ancien Testament. 1937, P.60, « un sanctuaire entouré d'un entrepôt », donc d'une cour. Voyez C.H. Cordon, *Ugaritic Manual*, Rome, 1955, Gloss, n° 1371.
- ²²⁵ Rhmy. Le nom ou qualificatif de Rhm, « miséricordieux », « doux », « bienveillant », est passé aux successeurs de El, Ba'al Shamîm, Allah et, à Palmyre, au dieu anonyme. Dans l'y final de Bhmy, Virolleaud voyait un adjectif possessif de la 1ère personne du singulier, et il traduisait « Mon Miséricordieux », mais il est plus probable qu'il ne s'agit que d'un amplificatif ou augmentatif. Voyez ci-après, p. 99, n°3, le surnom de Sdq, « Juste », donné au père des Cabires successeurs des dieux gracieux.
- ²²⁶ Etudes sur les dieux phéniciens, p. 1-7.
- ²²⁷ Virolleaud, Syria, 14, 1933, P.142.
- ²²⁸ 'iq'u.smt. Traduction suggérée par Ezéchiel, XXXIX, 25 ; « Je serai jaloux pour mon nom saint. »
- ²²⁹ « Fils » dans un sens métaphorique fréquent en ugaritique ; cf. Etudes sur les dieux phéniciens, p. 2, 13-15 et 49. Même observation pour « fils de prince » à la ligne 22. Ci-dessus p. 83, n. 8.
- ²³⁰ Littéralement : « les enfants », selon moi, « les entrants dans le temple » = les fidèles, mais on pourrait comprendre ; « les entrants dans la partie réservée du temple » ; c'est-à-dire les prêtres.
- ²³¹ C. Virolleaud, « Les nouveaux textes mythologiques de Ras Shamra », *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1962, p.113 ; *Ugaritica*, V.1968, p. 545-550, ligne 21.
- ²³² Filiation particulière à Tyr dans la triade d'Héraclès-Melquart, dieu père, Astarté-Ashtart, déesse mère, et lolaos-Eshmoun, dieu fils, voyez ci-dessus, P. 58-69.
- ²³³ P.43,62 et 65.
- ²³⁴ Zénobios, *Centuries*, V, 56, voir W.Baudissin, Adonis und Ēsmun, Leipzig, 1911, P. 305.
- ²³⁵ Etudes sur les dieux phéniciens, p. 44, fig.18 ; p. 56, n.4 ; p. 58-59, fig.21 ; p P.63 n.3 et p 180 fig 88
- ²³⁶ Mélanges syriens offerts à M. René Dussaud, 1939, P. 424.
- ²³⁷ Littéralement : « Les dieux gracieux vont au champ ; ils parcourent le pourtour du Temple (p'at.Mdbr) », 1.67-86. Le sens des derniers mots me paraît dicté par le contexte, bien que dans la Légende de Keret (tablette 1 K, col.III, ligne 105 ; Herdner, *Corpus*, p.63) la même expression signifie « le pourtour du désert ».
- ²³⁸ Th. H. Gaster, « A Canaanite Ritual Drama, The Spring Festival at Ugarit », *Journ. of the American Orient. Society*, 66, 1946, p.66-69. En réalité, fête d'automne.
- ²³⁹ Etudes sur les dieux phéniciens, p. XII-XIII, 30-35, 37-46.
- ²⁴⁰ P. du Bourguet, *Histoires et légendes de l'Égypte mystérieuse*, 1960, p.58-60.
- ²⁴¹ La légende de Kérét, tablette 1 K, col I, 1. 35-37 ; Herdner, *Corpus*, p. 62.
- ²⁴² Etudes sur les dieux phéniciens, p. 58-59 î rev. de l'hist. des religions, 169, 1966, p. 38-42. Si l'on admet que le nom de l'arbre ou du poteau sacré, l'ashérâ, et donc celui de la déesse, vient d'ashér, 'atr, « sanctuaire », lieu sacré », le sens serait très voisin de bt -'il. D'autres étymologies ont été proposées.
- ²⁴³ P. 178 - 182, pi. XV.
- ²⁴⁴ La désignation d'un dieu par un qualificatif pour en faire deux personnages distincts est un procédé habituel chez Philon de Byblos (cf. Etudes sur les dieux phéniciens, p. 30-54). Dans les noms de personnes Hab.sidqi, le "Juste est grand" (El-Amama), Malki-Sédq, "le Juste est mon roi" (Gen.,XLV, 18), et Adoni-Sédq, "Le Juste est mon Seigneur" (jos., X, 1, et 3), le qualificatif paraît bien désigner El, (Ad. Lods, Israël, 1930, p. 149-150).
- ²⁴⁵ Philon de Byblos, *Fragm. II*, 12 (début).

- ²⁴⁶ M.J. Lagrange, Etudes sur les religions sémitiques, 2^e éd., 1905, p.421-422. "Samothraces" est une allusion au culte qu'on rendait à des Cabires dans l'île de Samothrace, mais rien n'indique qu'il s'agisse des Cabires phéniciens ; cf. F. Chapouthier, les Dioscures au service d'une déesse, Paris, 1935, p. 153 et suivantes.
- ²⁴⁷ E. Babelon, *Bibl. Nat. Catal. des monnaies grecques, les Perses Achéménides*, p. 187, pi. XXVI, 1. Voyez ci-après figure 23.
- ²⁴⁸ Le Père Lagrange (op. cit. p. 426, n. 1-2) suggérerait que le vrai nom pourrait être Iol (Y'l ou Y'l) dont les grecs auraient fait lolos, mais ce dieu grec, originaire de Thèbes en Béotie, appartient à la légende d'Héraclès dans une de ses formes les plus anciennes. On ne voit pas comment Iolaos aurait pu être Eshmoun dès l'origine.
- ²⁴⁹ *Fragm. II*, 27; K.Mras, *Eusebius Werke, Die Praeparatio Evangelica*, Berlin, 1954 P. 50, 1, 15.
- ²⁵⁰ *Fragm. II*, 20; Mras, op. cit. p. 48, 1. 15-16.
- ²⁵¹ *Fragm. II*, 20, Mras, op. cit. p. 48; II-12.
- ²⁵² Boscher, *lex. myth.* 1, col. 572 ? Lagrange, op. cit. p. 432, n. 4.
- ²⁵³ Etudes sur les dieux phéniciens, p. 1-7.
- ²⁵⁴ Il est vrai que l'auteur se faisait une singulière idée des Titans. Après avoir présenté les dieux phéniciens du blé (Etudes sur les dieux phéniciens, p. 46-53), il y rattache artificiellement (selon son habitude), la génération suivante; "d'eux(vinrent) Campagnards et Chasseurs, ceux qu'on nomme aussi Vagabonds et Titans". *Fragm. II*, 10 (K, Mras, op. cit. I, p. 46, 1. 6-7).
- ²⁵⁵ Lagrange, op. cit., p. 432.
- ²⁵⁶ L'imagerie phénicienne, p. 96. Sur les sept Hathor qui fixent les destins à la naissance, F. Daumas, les dieux de l'Egypte, Paris, 1970, p. 57.
- ²⁵⁷ A. Boulanger, dans Saglio, *Dict. V*, p. 345-346.
- ²⁵⁸ Etudes sur les dieux phéniciens, p. 65-67.
- ²⁵⁹ Généalogie ugaritique ; El ép. une Ashérat, d'où → Ashtart et Ashtar, d'où → les Kosharôt. Généalogie de Philon de Byblos ; El ép. Astarté, d'où → les Kosharôt.
- ²⁶⁰ Pour Philon de Byblos, la mère d'Eshmoun était donc bien une des sept Kosharôt, et cette origine, fils d'une sage-femme, expliquerait peut-être ses qualités de médecin et de guérisseur.
- ²⁶¹ M.J. Lagrange, Etudes sur les religions sémitiques, 2^e éd., 1905, p.421, (*Fragm. II*, II).
- ²⁶² Casier, *Journ. of the Americ. Orient. Soc.* 66, 1946, p. 69-70.
- ²⁶³ "Les chevaux blancs du tour", Eschyle, *Perses*, 423 ; cheval blanc du soleil, F. Cumont, *Lux Perpétua*, 1949, p. 292, et 416.
- ²⁶⁴ M. Albert, s.v. Dioscuri, dans Daremberg-Saglio, *Dictionnaire*, II, p. 253.
- ²⁶⁵ Les tessères et les monnaies de Palmyre, 1962, p. 95-113, 129-145, etc.. p. 201, fig. 136.
- ²⁶⁶ D'après Apulée, *Métamorphoses*, X, 31, Junon, pour assurer Paris qu'elle peut lui donner "la royauté sur toute l'Asie", se fait accompagner par les Dioscures.
- ²⁶⁷ *Iliade*, III, 243.
- ²⁶⁸ G.F. Hill, *British Muséum, Catal. of the Greek Coins of Phoenicia*, Londres, 1910, p. 53-54, pi. VII, 6-7.
- ²⁶⁹ Daremberg-Saglio, *Dictionnaire*, II, p. 252-253 (nombreuses références).
- ²⁷⁰ *Iliade*, I, 477.
- ²⁷¹ Il existe bien un dieu Hesper ou Vesper, fils de Japet et grand-père des Hespérides, qui fut changé en étoile du soir ; cf. P. Grimai, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, 1963, p. 209-210. C'était une création purement grecque, car dans tout le monde sémitique l'étoile du soir est essentiellement féminine.
- ²⁷² Pour la même raison, la conception de Vénus, c'est-à-dire la planète Vénus, sortant de l'onde amère", ne peut être que chypriote ou grecque. En Phénicie, le dieu de l'étoile du matin, Ashtar-Réshêf, marche sur les cimes du Liban ; voyez la stèle d'Amrit où le dieu est surnommé Shadrafâ, le "Puissant qui guérit", et les cylindres : *Cabinet des Médailles*, n° 464 ; G. Contenau, *la civilisation des Hittites et des Mitanniens*, Payot, 1934, p.228.fig. 19; E. Porada, *The collection of the Pierpont Morgan Library*, Washington, 1948, n°s 967 E et 968.
- ²⁷³ Sylves, IV, 6, 14-15.
- ²⁷⁴ Virolleaud, *Syria*, XVI, 1935. p. 248, 1. 7-8 ; Herdner, *Corpus*, p. 53-54 col.: II. 7-8.
- ²⁷⁵ *Epître aux Romains*, XIII, 12.
- ²⁷⁶ Julius Lewy, Mélanges syriens, 1939. p.273-275. Le culte de Réshêf viendrait de la ville de Bashpûna, Appollonia-Arsûf, à 13 kilomètres au nord de Jaffa. La présence d'Ashtar-Réshêf en Mésopotamie et en Assyrie à cette époque est confirmée par l'iconographie ; cf. Etudes sur les dieux phéniciens, p. 20-29 y fig. 1-2 et 9.
- ²⁷⁷ J. Nougayrol, *Ugaritica*, V, 1968, p. 60-61, "Panthéon d'Ugarit".
- ²⁷⁸ Prononciation d'après la Septante et d'après les inscriptions assyriennes Urusalimu (J.Touzard, *Grammaire Hébraïque*, p. 280, n. 1). A l'époque romaine, Jérusalem a connu un culte des Dioscures, donc de Shalim = Castor. G.F. Hill, *Catalogue of the Greek Coins of Palestine*, Londres, 1914, pl. IX, 6-7.
- ²⁷⁹ Fritz Stotz, *Strukturen und Figuren im Kult von Jerusalem*, Berlin, 1970, fâcheuse confusion entre Shalim, "le Crépuscule" et Ashtar, le dieu de l'étoile du matin).

- ²⁸⁰ C'est-à-dire peu après que El eut fondé Byblos, la première ville (Philon de Byblos, fragm. II, 17).
- ²⁸¹ Ibid. Le texte utilisé par Philon de Byblos devait porter ; "Les Dioscures ayant imaginé des embarcations naviguèrent ...", allusion à l'invention de la navigation, mais l'auteur ayant situé cette invention à une génération précédente (Fragm. II, 11-12.), ne pouvait parler ici que de leurs descendants.
- ²⁸² G.F. Hill. *Catal. of the Greek Coins of Phoenicia*, Londres, 1910, p.53 (Beyrouth), 128(Ptolémaïs), 196 (Sidon) ; *Catal. of Palestine*, 1914 t p. 86, (Jérusalem,) 135 (Ascalon).
- ²⁸³ Tablette de la naissance des dieux gracieux, l. 25-26.
- ²⁸⁴ F. Chapouthier, les Dioscures au service d'une déesse, p. 276, fig. 49, et p. 236; Dunand, *Syria*. 7, 1926, p. 331, pl. LXIV.
- ²⁸⁵ Epinomis, 986 E ; *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 78.
- ²⁸⁶ De natura deorum, I, 13 ; éd. Teubner, IV, II, p. 15-16, 34.
- ²⁸⁷ *Etudes sur les dieux phéniciens*, pi. VI, p. 140 ; *l'Ethnographie*, 1968-1969, p. 42, pl. II.
- ²⁸⁸ Herdner, *Corpus*, p. 103, l. 25-26 ; Virolleaud, *Syria*. 17, 1936, P. 209-228, XIV^e s. avant J.-C.
- ²⁸⁹ Herdner, op. cit. p. 103, l. 42.
- ²⁹⁰ *Etudes sur les dieux phéniciens*, p. 2 (et non le "seigneur du croissant" ou "de la faucille").
- ²⁹¹ W. Gesenius et F. Brown, *A Hebrew and Engl. Lex.* Oxford, 1929, p. 654, références à Môvers, Lagarde, Lane, etc...
- ²⁹² La Sainte Bible, éd. Furne, 1864, p. 533.
- ²⁹³ Sur le nom de Néman sa Némanous donné par Plutarque à Astarté = Ashtart, ba'alat Gébal, à Byblos, Plutarque, Isis et Osiris, 15, trad. Mario Meunier, Paris, 1924, p. 64.
- ²⁹⁴ Voyez ci-après figure 78.
- ²⁹⁵ "Le dieu phénicien Eshmoun", *Journal des Savants*, 5, 1907, p. 36-47 (d'après des suggestions de W.B. Baudissin) ; *Notes de Myth. Syr.* p.151 s ; *Syria*, 4, 1923, p. 309 ; Byblos et les Gibblites dans l'A .T.. p. 308 ; *Syria*, 25, 1946-1948, p. 216 : "Adonis, autrement dit Eshmoun". Voir aussi notre thèse sur Adonis.
- ²⁹⁶ *Fragm.* 11,20 et 27. Eshmoun y est nommé Asclépios. Dans mes *Etudes sur les dieux phéniciens*, j'ai résumé, les objections qu'on peut formuler à l'encontre de la thèse de Dussaud.
- ²⁹⁷ Ce nom n'apparaît qu'au V^e siècle avant J.-C. Pour la première fois Adonis est mis en liaison avec la myrrhe, M.Détienne, *les jardins d'Adonis* ; 1972, p.11, sans doute par jeu de mots.
- ²⁹⁸ Apollodore, *Biblioth.* III, 14,4 ; Probus, *Sur Virgile*, Bucul., X, 18; W. Atallah, *Adonis*, 1966, p. 33, n. 4-5 ; p. 309, n.5-6.
- ²⁹⁹ Cabrol et Leclercq, *Dict.d'arch.chrét.*, XIV, 1939, s.v. "Phénix".Voyez spécialement col. 689» fig. 10 166, une monnaie de Constance II représentant le Phénix posé sur le globe céleste avec ses armilles, comparable à l'aigle de Ba'al Shamîm = Zeus placé de même, les tessères et les monnaies de Palmyre p. 48, fig.4, n° 4. J. Hubaux et M. Leroy, "Le mythe du Phénix", *Bull. de la Faculté de phil et Lettres de l'Univ de Liège*, fasc 82, 1939, p.8 le Phénix, "forme de Ré" = El Textes des Pyramides, 1652, le créateur "Atoum est comme le Phénix".
- ³⁰⁰ C. Schaeffer, *Ugaritica*. I, 1939, P. 45, fig. 35; R- Dussaud, *L'art phénicien du II^e millénaire*, 1949, P, 69, fig. 38.
- ³⁰¹ *Etudes sur les dieux phéniciens*, p. 3-4.
- ³⁰² *Etudes sur les dieux phéniciens*, p. 105.
- ³⁰³ M. Dunand, "Nouvelles inscriptions phéniciennes du temple d'Eshmoun à Bostan ech - Cheikh, près de Sidon", *Bull. du Musée de Beyrouth*, 18, 1965, p. 105-106.
- ³⁰⁴ Les terminaisons ugaritiques ou phéniciennes en-y pouvaient être hellénisées par la simple adjonction d'un sigma.
- ³⁰⁵ *Etudes sur les dieux phéniciens*, p. 61 et 101-102 ; J. Gwyn Griffiths, *Plutarch's de Iside et Osiride*, Cambridge, 1970, p.140-143. M. Delcor dit "qu'Isis étant venue à Byblos fut appelée Astarté", *Mél. de l'Univ. St-Joseph*, 45, 1969 I, p. 332, mais le récit de l'auteur grec ne raconte rien de semblable et prouve qu'il s'agit de deux déesses tout à fait distinctes.
- ³⁰⁶ Sous ces appellations grecques, on reconnaîtra les noms primitifs d'ttr et d'ttrt, ce dernier en passant par la forme 'strt. Griffiths (op.cit., 1970, p.142 et 325-326) a rétabli la vraie lecture Malkatfos, qui permet de décomposer le nom en Malk = mlk, "roi" et a p = "ttr 'tr est transcrit en grec Arap-, Arp.-H. Wuthnow *Die semit. Menschnamen in grechischen Inschriften*, Leipzig, 1930, p. 160. La thèse d'Isidore Lévy (Griffiths, o.c., p. 326, n.l) est donc à abandonner. La nouvelle lecture confirme qu'Ashtar-Réshef était bien le titulaire du grand temple de Byblos, et le roi de la ville, comme Melqart l'était à Tyr et comme Yahwé était le roi d'Israël. On remarquera en outre qu'"tr est la forme araméenne du nom cananéen et arabe 'tr, A. Caquot, *Syria*, 39, 1962, p. 253. Ceci confirme l'époque hellénistique de la légende contée par Plutarque.
- ³⁰⁷ Griffiths, op. cit., p. 326, n. 6.
- ³⁰⁸ Voyez ci-dessus, p. 48-53.

- ³⁰⁹ Plutarque ajoute que certains appelaient cette Astarté de Byblos Zawois qui me paraît devoir se transcrire en phénicien SAOS "le cavalier, allusion à son titre égyptien "la régente des chevaux", voyez "Ashtart cavalière et armée dans le mythe de la planète Vénus", Mél. de l'Univ. St-Joseph, 45, 1969, p. 523-537. La prononciation saôs, conducteur de cheval, est probablement d'origine étrangère, le sens possible de ce mot se traduit localement au Liban par "Sayès" qui veut dire effectivement conducteur ou dompteur de chevaux.
- ³¹⁰ Eusèbe de Césarée, préparation Evangélique, Livre second, chap. 1^{er}, p.45, du livre 1^{er} de l'édition de M. Segnier de Saint-Brisson. Paris. Gaumes, 1846, voir aussi l'édition des "Sources Chrétiennes". Livre I. 10. 54-55. p.24.
- ³¹¹ Karam. Adonis. Thèse. Voir chapitre I, p. 6 - M et la "théorie du plagiat, S, Bocchart et D. Huet, p. 232-247.
- ³¹² Car nous considérons que cet auteur "Mövers" est très mal connu et qu'il est indispensable à la compréhension de la mythologie phénicienne. Voir aussi Lenormant. "La Légende de Cadmus", op. cit.
- ³¹³ Philon de Byblos "Livre I, chapitre 10. 35. et 14 p. 201 et 193, dans Editions Sources Chrétiennes.
- ³¹⁴ Du Mesnil du Buisson, voir ci-dessus.
- ³¹⁵ Indépendamment des travaux plus anciens, depuis Bocchart jusqu'à Michaëlis, on peut consulter à ce sujet, les "Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne," de Volney, T.I., E. Renan. Hist. Gen. et Syst. Comparé des langues sémitiques. 3ème édition, 1868, Paris. Imp. Impérial. 527 p. ; et "Hist. d'Israël, » Caïman Lévy, Kiris, 1887-1894 ; et M.-J. Lagrange, "Etudes sur les religions sémitiques". 2^e édit. 1905, et notre thèse sur Adonis, 1^{er} chapitre.
- ³¹⁶ Bellermin dans "Versuch einer Erkloerung der Punischen Stellen in Poenulus des Plautus, drei programme", Berlin, 1808, était frappé de cette similitude des deux langues, admettait que les phéniciens et les Hébreux formaient dans l'origine un seul et même peuple.
- ³¹⁷ "Les Hébreux, eux, antérieurs à Moïse selon la chronologie, n'étaient en rien soumis à la législation que celui-ci édicta et accomplissaient une forme de religion libre et sans contraintes : Ils jouissaient d'une vie naturelle, de sorte que, grâce à l'extrême impassibilité de leur âme, ils n'avaient nul besoin de lois qui les régissent, mais possédant une connaissance craie de ce qui se rapporte à Dieu". Eus. Prép. Ev. Liv. VII. 6.4., et notre premier chapitre sur Adonis.
- ³¹⁸ F. Lenonnant. La légende de Cadmus. p. 71, et Dict. de Bib. Univ. Michand, voir Cadmus. T.6.
- ³¹⁹ Lenormant. Ibid. p.55, et Hérodote VI. 47.
- ³²⁰ Phinée est fils de Bélus, d'Agénor ou de Phénix, "Phinon" qui veut dire "obscurité" suivant les Argonautiques Phinée, non seulement avait aveuglé ses fils, mais de plus, les avait à demi ensevelis dans la terre, ce qui rappelle le traitement infligé par les Phéniciens à leurs esclaves dans le travail des mines (Diod., IV, 43,44,) Nonnus, plein de traditions phéniciennes, appelle Phinée "orgueilleux de ces mines recelant des trésors dans les profondeurs". (Dionyside, II.) "Phanus" signifie "veilleuse" en libanais moderne.
- ³²¹ "Les récits relatifs à la mythologie de Cadmus après l'avoir passé par Rhodes, Théra, va pour Samothrace, en même temps, son frère s'établit à Thasos, l'île qui porta son nom" Voir Lenormant Légende de Cadmus p, 54, et Hérodote, "j'ai vu moi-même dit le père de l'histoire, les mines de cette île, les plus remarquables sont celles de Thasos, le phénicien...Une montagne entière a été retournée pour y chercher le métal". VI.47.
- ³²² Tous ces points, tous ces rapprochements, et ceux qui suivent, sont traités et discutés, dans l'oeuvre de Victor Bérard "Les phéniciens et l'Odyssée", 2 tomes. Colin. 1926 ; et "Introduction à l'Odyssée". Paris. Budé. 1924, 1925, également.
- ³²³ La version des listes de Manéthon, de Jules l'Africain dans le Syncelle, suivie par M. Movers et préférée à celle d'Eusèbe, sans doute à raison de son accord avec les extraits que donne Josèphe de l'historien égyptien, explique la différence de chronologie dont on sera frappé. Les variantes de ces listes, et la difficulté de les accorder, soit entre elles, soit avec les monuments hiéroglyphiques, ont donné lieu, depuis Champollion comme avant lui, à de nombreux systèmes que nous n'avons point à juger en ce moment. Les travaux récents de M. Boeckh (Manetho und die Hundstemperiode, Berlin, 1845) et de M. Bunsen (Aegyptens Stelle in der Weltgeschichte, Hambourg, 1845), ne sont pas les derniers sur ce sujet. M. Bunsen, au liv. III, sect. I, p.3-49, de l'ouvrage important que nous venons de citer, traite de la période des Hyesos, qu'il fait résider 929 ans à Memphis, et sur l'origine desquels il partage, du reste, complètement l'opinion de M.Mövers. On Sailque Champollion a vu en eux des Scythes.
- ³²⁴ Le monothéisme longtemps attribué à la religion égyptienne, et de laquelle on soupçonnait Moïse d'avoir tiré le principal de sa doctrine, ce monothéisme même est rendu ici avec M.Movers à ses vraies origines, nous pouvons dire de même du culte des Cabires.
- ³²⁵ Ici nous comprenons mieux les raisons pour lesquelles Hérodote attribuait le culte des Cabires à l'Egypte dans leur forme de Pathèques.
- ³²⁶ Voir notre thèse sur "Adonai" - Le mythe d'Adonis - dans les traditions anciennes - p. 64 - 173.
- ³²⁷ Voir Lettres de M. Botta sur ses découvertes à Khorsabad, près de Ninive, publiées par M. J. Mohl, Paris, 1845 (extrait du Journal asiatique, années 1843- 1845).
- ³²⁸ Voir note 2 du liv.I. chapt.II. p. 912 etc. de la Symbolique.

- ³²⁹ De Republic. IV.
- ³³⁰ Joseph, contre Apion, I, 6 et 17, Euseb. Praepar. Evangel. I, 9
- ³³¹ Tatian, Orat, ad Graec., 37 ; Euseb. Praep. Ev. X. Clem, Alex. Strom. I.
- ³³² Joseph. Antiq. Jud. 1,3-9, st contra Apion.1,17, La liste est longue des écrivains de tout genre originaires de Sidon, de T'yr, de Béryte, de Byblos, dans les périodes grecque et romaine, aussi bien que des étrangers qui s'étaient occupés des antiquités de la Phénicie. Voy. seulement Lobeck, Aglaophamus, p.1267, et Movers, Phoenizier. I, p. 6.
- ³³³ Selon la conjecture de Fabricius, ad Sext. Empiriic, p.621 et Damascius de Principe p. 261 Wolf.385. Kopp.
- ³³⁴ Ap. Strabon. XVI. et Sext. Empiric. lib. IX, Iadv. Physic.Strab.tom. VI, H.Ritter (Hist.de la phil.anc.I, p.145 sq. de la traduction de M.Tissot) révoque en doute le fait, comme se fondant sur une simple conjecture de Posidonium.
- ³³⁵ Athen.III.
- ³³⁶ Fr. Schlegel, Weisheit der Indier, p.118 ; Tennemann, Manuel de l'hist. de la philos, I, p.73 de la traduction de M. Cousin, Eusèbe les avait précédés, comme on le verra plus loin, en y signalant l'athéisme.
- ³³⁷ Porphyre. ap. Eusèb. Prae. Ev. I, 9, et X, 9 Porphyre, toutefois, fait Sémiramis ou antérieure à la guerre de Troie, ou contemporaine de cette guerre, ce que le chronographe chrétien est loin d'admettre, et ce qui est pourtant la seule raison de la date du treizième siècle avant notre ère, assignée à Sanchoniathon
- ³³⁸ Voy. Sanchoniathon Urgeschichte der Phoenizier in Cinew Auszuge... Nebst Bemerkungen von Fr.Wagenfeld.Mit einem Vorworte von G.F.Grotefend, Hannover, 1836; et la préface que M. Ph. Le bas a jointe à la traduction française de ce livre, Paris, 1838. Le texte prétendu original parut l'année suivante à Brème, sous ce titre : Sanchuniathonis Historiarum Phoenicix libros novem graece versos a Philone Byblio edidit latinaque versione donavit F.Wagenfeld, 208, pages in 8°, et devint aussitôt l'objet des critiques aussi sévères que fondées, d'hellénistes tels qu'O. Müller (Goetting.Gelehrte Anzeigen, n°52), et d'orientalistes comme M.Movers, si compétent sur la question (Jahrbuch.für Théologie und Christ. Philos. Band II, Heft I), sans parler de beaucoup d'autres.
- ³³⁹ Voy. ces frag. recueillis par Orelli, Lips.1826,p.2 et 4, coll.Porphyr.de Abstin II, 56, p.201 Rhoer. Il est mention ici de huit livres seulement, chez Eusèbe, de neuf, ce qui peut s'expliquer de différentes manières, et ne fait rien au fond de la question.
- ³⁴⁰ CF., dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, avec les additions de Harles, t.I, p. 222 sqq., la notice littéraire sur Sanchoniathon, reproduite à la tête du recueil d'Orelli. On y trouvera les indications nécessaires sur les écrivains cités ici, et sur plusieurs autres qui se sont occupés de la question.
Nous donnerons plus loin un extrait de Bocchart et Huet à propos de Sanchoniathon.
- ³⁴¹ Scripturae linguaeque Phoeniciae monumenta, p. 343.
- ³⁴² Voyez la préface et les additions à la notice littéraire en tête du recueil de ce dernier, p. IV, XIV - XVI.
- ³⁴³ Dans le t. II, p. 339, sqq, de sa troisième édition, il s'exprime ainsi sur le même sujet. Quelque jugement que l'on puisse porter sur les fragments cosmogonico-théologiques de Sanchoniathon, qui nous sont parvenus de la troisième ou quatrième main dans les extraits en grec de Philon de Byblos, il restera toujours singulier d'être obligé de voir un athée dans ce Phénicien contemporain de Sémiramis ; car, selon lui, tout le panthéon punique aurait été peuplé d'hommes des temps anciens. Bien que dans les données qui nous ont été transmises sous son nom, il s'en trouve beaucoup où l'on ne saurait méconnaître un caractère antique et oriental, ce qui semble exclure la possibilité d'une supposition récente, toutefois, les vues polémiques manifestes dont furent animés en des sens divers les différents auteurs à qui nous les devons, ne peuvent que rendre suspecte au plus haut degré l'idée que les divinités de la Phénicie n'auraient été que des rois et des reines. En effet, Philon le premier s'en fit des armes contre Josèphe (d'après Boettiger, Kunstmythologie, I, 375, dit notre auteur ; ce qu'avait pensé longtemps auparavant Dodwell, et ce qui dut être tout au plus pour Philon, un but accessoire) ; Porphyre s'en servit contre les chrétiens, et, à leur tour, Eusèbe et les autres Pères de l'Eglise contre les païens, trouvant commode de leur prouver, par de si vieux témoignages, le néant de leurs croyances."
- ³⁴⁴ Dans le mémoire intitulé : Commentatio de fontibus unde sententiae et conjecturae de creatione et prima facie orbis terrarum ducuntur, p. VII.
- ³⁴⁵ I, p. 119, sq.
- ³⁴⁶ Dans cet écrit dont nous avons parlé plus haut, qui paraît avoir été distinct de l'Histoire phénicienne, et pour lequel, suivant Porphyre, au quatrième livre de son ouvrage contre les chrétiens, cité par Eusèbe, Sanchoniathon, d'après Philon sans doute aurait employé les mémoires de Hiérombal, prêtre du dieu Jeu ou Jehovah, que Bocchart, Huet, Jackson, et M. Movers, encore identifient avec Gédéon, appelé, en effet Jerubbal, chap. VII. I, VIII, 29 et 35, du livre des Juges. Est-ce cet Hiérombal qui aurait dédié au roi de Béryte Abibal, peu après le temps de Moïse, son histoire reconnue si véridique ou bien faut-il l'entendre de Sanchoniathon ? Le texte d'Eusèbe, au livre I, est fort équivoque à cet égard ; mais le premier fait nous semble résulter de la discussion chronologique qu'il institue au livre X.
- ³⁴⁷ La parole est toujours celle de JD.G. traducteur de la symbolique. Voir notes du livre I, p. 848, etc...

- ³⁴⁸ M. Movers, p. 505 sq. explique, d'après l'hébreu et les autres dialectes sémitiques.
- ³⁴⁹ Les (Ammounim, colonnes) consultées par Sanchoniathon, p. 6 et 44 Orelli. Cf. Movers, p. 96, sqq, 345 sq.
- ³⁵⁰ Loi, instruction, d'où la Sunna des mahoméens ; Chon, nom de Baal-Hercule ; lath pour entière. Cette explication en supprimant le nom de Chon, rend compte de la forme chez Athénée, III, le premier auteur en date qui cite Sanchoniathon, depuis Ehilon de Byblos ; Suniatus, qui y répond, est le nom d'un Carthaginois chez Justin, XX, 5. Les étymologies de Bocchart, d'où résulte le sens *lex zelus ejus*, et de Hamaker, préférée par Gesenius, *cujus manus firma est*, c'est-à-dire, *cujus fides incera et integra est*, ont pour principe commun "l'ami de la vérité", supposé la traduction de Sanchoniathon, chez Porphyre dans Eusèbe corrigé d'après Théodoret, son copiste ; mais les deux passages d'Eusèbe, au premier, dixième livre, "s'accordent" avec le sens général. Nous renvoyons, au surplus, à M. Movers, p. 99 sqq. pour les développements et les preuves de son opinion, d'accord elle-même avec l'esprit de toute la haute antiquité.
- ³⁵¹ De Béryte chez Porphyre ; de Tyr chez Suidas, et implicitement chez Athénée ; de Sidon dans une addition à Suidas, II, p. 324, Gaisford.
- ³⁵² Il nous paraît évident, quoiqu'on dise M. Movers, que ce livre ne peut être différent de celui qui servit à Philon pour l'introduction de son histoire, si ce n'est pas cette introduction même détachée.
- ³⁵³ La distinction introduite par M. Movers dans ce passage, nous semble un peu subtile.
- ³⁵⁴ Et avant tout, est-il dit, par le fils de Thabion, le premier hiérophante des Phéniciens, sur qui renchérent ses successeurs les prophètes et les initiés, parmi lesquels Isiris, l'inventeur des trois lettres (du nom mystique Iao), fils de Chna, le premier qui porta ce nom ou celui de Phœnix, comme ont traduit les Grecs ; Sanchon, *Fragm.* p. 38 et 40. Orelli.
- ³⁵⁵ On en a un exemple frappant dans le mythe de Cronos-Israël, roi de Phénicie, consacré après sa mort dans la planète de Saturne, et immolant lui-même Ieoud, le fils unique qu'il avait eu de la nymphe Anobret (Sanchon. *Fragm.*, p.42). Ce mythe avait sans doute un fondement phénicien ; mais si on le compare au récit analogue de l'Histoire phénicienne (*ibid.* p.36), l'intention n'en paraîtra que plus évidente. Cf. Movers, p. 127, sqq.
- ³⁵⁶ Voyez *Nouveau Journal asiatique*, tom. I, 1828, p. II sqq. ; et *Journal des savants*, 1838, p. 624-638, et 1842, p. 513-531. On attend avec impatience la suite de cet examen critique, contenant des lectures nouvelles d'inscriptions existantes ou inédites par le savant académicien.
- ³⁵⁷ Voy. ses *Recherches sur la numismatique punique*, deux mémoires lus en 1842, à l'Académie des inscriptions et belles lettres, et insérées dans son nouveau *Recueil*, tom.XV., p. 46 et 177 ; sa *Lettre sur l'inscription bilingue de Thougga*, dans le *Nouveau Journal asiatique*, 4e série, tom. I, p. 85 ; sa *Note sur une inscription bilingue gréco-phénicienne*, découverte à Athènes en 1841, dans les *Annales de l'Institut archéologique*, tome XV, premier cahier, p. 31 ; son *Analyse grammaticale du texte démotique de l'inscription de Rosette*, tome 1er, partie première, 1845, etc. etc...
- ³⁵⁸ Conf., sur ce point fondamental des religions sémitiques, et sur les divinités nommées ici, les résultats de la comparaison des documents divers, écrits ou figurés, à la fin de la note 3 de ces *Eclaircissements*.
- ³⁵⁹ Cf. notre pl. LVI, 224 a.
- ³⁶⁰ On en doit la découverte à M. Le Général de la Marmora, qui l'a publiée dans son *Atlas des Antiquités de la Sardaigne*, pi. XXXII, fig.2, avec une autre inscription un peu plus étendue de Nora, depuis longtemps connue, et qui a été lue de tant de manières différentes. Cf. *Le Voyage en Sardaigne* du même auteur, tome II, chap. VII, p. 342, sqq. ; et E. Quatremère, *Journal des Savants.*, 2^e art. cité, p. 521 sqq.
- ³⁶¹ Publiée également par M. de la Marmora, même planche, fig. 3 ; expliquée par M. de Saulcy dans un travail lu à l'Académie des inscriptions, et inséré dans la *Revue archéologique*, 2^e année. Ce dernier savant donne, en ce moment même, dans la *Revue de philologie*, tom. I, p. 503 sqq., ses interprétations de deux inscriptions phéniciennes nouvellement rapportées de l'île de Chypre par M. Ross.
- ³⁶² Voy. l'Explicat. des pl., section IV, p. 103 sqq. du tome IV, de la *Symbolique*, les figures qui y sont décrites ou expliquées, pl. LIV-LVI.
- ³⁶³ Pl. LVI et LVI bis, fig. 213 et suiv. avec l'explication, p. 107 sqq. du tome IV. *Ibid.*
- ³⁶⁴ Voy. chapitre VI, p. 171-341.
- ³⁶⁵ Suite de la note de J.D.G. du liv. I. de la *Symbolique*.
- ³⁶⁶ D'abord extrait par J. Chr. Wolf, dans ses *Anecdotes*, et de nos jours, publié en entier, d'après les deux mss. de Hambourg et de Munich, par Jos. Ko pp. ainsi qu'on le verra dans notre texte.
- ³⁶⁷ Nous croyons que c'est là le vrai sens d'un texte assez obscur, et qui n'a pas toujours été compris.
- ³⁶⁸ Sanchoniathon, *Fragm.*, p. 12 Orelli.
- ³⁶⁹ en hébreu, *tsophe samaim*, comme l'observe Bocchart, *Opp.* tom. I, p.705, Cf. Movers, I, p. 135.
- ³⁷⁰ Nonnus (*Dionysiac.* XI, 430) fait naître de la même manière les premiers habitants de Tyr, c'est-à-dire suivant lui, les premiers hommes. Personne, du reste, n'a mieux saisi le vrai sens de Sanchoniathon que Wagner (*ideen zur Mythol. der alten Welt*, p. 277), qui, par ces animaux d'abord dépourvu de sentiment et sous la forme d'oeuf, qui s'éveillent ensuite à l'intelligence, entend les monades sommeillantes (nous dirons les embryons) de la vie organique.

- ³⁷¹ Voyez, ses ingénieux rapprochements, *Phoenizier*, I, p. 133-138.
- ³⁷² Diodor. I, 7, 10 ; *Mêla*, I, 9, etc...
- ³⁷³ 2, I, Le mélange confus du chaos (tohu bohu), le ténébreux abîme, le souffle ou l'esprit planant sur les eaux, fécondant la matière première, sont des idées communes aux deux Genèses ; et nous retrouverons les mots également communs qui expriment ces idées.
- ³⁷⁴ On verra plus loin jusqu'à quel point cette traduction de Philon peut être justifiée.
- ³⁷⁵ Sans doute pas Asclépius, c'est-à-dire Esmoun, le huitième des Cabires, qui est nommé deux fois plus loin (p. 32 et 38, Orelli).
- ³⁷⁶ "La conclusion que le savant allemand Gruppe avait réservée en ce qui concerne les ressemblances frappantes entre Hésiode et Sanchoniathon ne sont pas fortuites ; sa conclusion doit être sans doute que la théogonie hésiotique est elle-même d'origine phénicienne de 625-585 avant J.-C. du moins, médiate, Voir Lagrange, *Religions sémitiques*, p. 426.
- ³⁷⁷ M. Movers pense que Berouth est la même que Brathy, adorée dans le cyprès, et répondant à l'Ashéra de l'Ancien Testament, Nous y reviendrons plus loin.
- ³⁷⁸ C.f Movers, p. 271 sqq.
- ³⁷⁹ (Sanchon.Fragm.p.28), ce qui rappelle tout-à-fait les Elohim associés à Jéhova au second chapitre de la Genèse, et sur lesquels on a tant disserté. El Elion est à la fois dans la Bible nom du dieu suprême de Melchisedech, (Genes. XIV, 18), et celui du dieu suprême de Babel ou Babylone (Is.XIV, 13). Damascius (ap.phot.p.343) donne Hel et Bel comme noms de Cronos chez les Phéniciens et les Syriens, et l'on vient de voir Elioun à la tête de tous ces dieux phénico-helléniques de Sanchoniathon. Remarquons, de plus, que cet Elioun est dit contemporain de Sydyk et des Cabires, du Juste et des Forts, qui répondent à Melchisedech et aux Elohim, ce dernier nom ayant le même sens que celui des Cabires. Les découvertes de Ras Shamra n'ont fait que confirmer l'étroite parenté entre la Bible et les textes de Sanchoniathon C.f à ce propos, "La Bible d'Ougarit", d'Edmond Jacom, ou "Ras Shamra et l'Ancien Testament", Delachaux et Nestlé, 132, p. Neuchâtel, 1960.
- ³⁸⁰ que nous la retrouverons chez les Babyloniens.
- ³⁸¹ Voy. tom IV, les pl. XXIV, 123, 124, 124a, XXII, 125, a. Cf. les pl. XVI, XX, et surtout XXXVIII, accompagnant les Lettres de M. Botta sur ses découvertes à Khorsabad, dans *la Symbolique*.
- ³⁸² Cf. liv. II, chap.II, p. 322 du tome 1er, et liv. VII, chap. III, p. 203, tome II, de la *Symbolique*.
- ³⁸³ Dans l'ignorance où nous sommes du terme phénicien, y a-t-il une raison suffisante pour substituer ici Ether à Air, comme l'ont fait M.M.Creuzer, Goerres et Movers ? Nous ne le pensons pas. L'Ether se trouve, il est vrai, dans la cosmogonie suivante ; mais l'Air y est aussi, et tous deux comme première dyade, non pas comme seconde. L'Air, d'ailleurs, est parfaitement associé à Aura, la Brise, qui répond au Vent ou au Souffle des autres cosmogonies, et qui rappelle en outre, le mouvement de l'Esprit sur les eaux, au début de la Genèse, selon certains interprètes le Vent violent qui les agiterait.
- ³⁸⁴ Gesenius et Movers s'accordent à le traduire en ce sens.
- ³⁸⁵ Chusor. De quelque manière qu'on le lise, avec Movers, ou avec Gesenius, il emporte toujours l'idée d'union, d'ordre, d'arrangement,
- ³⁸⁶ Non pas pour le nom toutefois, que Bochart explique Chlores ur, avec l'assentiment de Gesenius, et qui ne représente qu'une des attributions inférieures de ce dieu cosmogonique. Voyez plus haut.
- ³⁸⁷ *Mythengeschichte*, p. 454.
- ³⁸⁸ Gesenius juge cette interprétation incertaine, et il aime mieux, avec Grotius et Scaliger, rapprocher Baau du Bohu de la Genèse, que de l'expliquer avec Bochart, en lisant Baaut, par but, pernoctare, et bauta, nectua.
- ³⁸⁹ Movers, I, p.279 sq. Il pense que Baau et Baaut ou plutôt Baoth d'où Butos ne sont que des différences de dialecte, le premier étant la forme phénicienne et hébraïque, le second, la forme syriaque, laquelle, en outre, in statu emphatico, donne Baauthe, d'où la Buto égyptienne, comme tohu, associé à bohu dans la Genèse, donne Tauthe, déesse cosmogonique de Babylone, identique à la Baau de Phénicie, et dont le nom implique le même sens. Pareillement toku et bohu rentrent l'un dans l'autre, exprimant les idées de vide, de désert, de confus, d'informe et d'invisible, selon Aquila et Théodotion, selon Symmaque, selon les Septante ; ce qui nous ramène à la notion de nuit, de ténèbres, comme le chaos sans fond et sans limites se lie à l'abîme ténébreux, dans la Genèse et dans Sanchoniathon. Cf. Le Pentateuque traduit par MM. Glaire et Franck, I, Genèse, p. 7.
- ³⁹⁰ Gènes. I, 27, masculinum et feminam creavit eos ; ce qu'on peut, il est vrai, entendre d'une simple anticipation sur le chap. II, 21, 22, où la création de la femme est détaillée. On sait, du reste, qu'Adam est un nom collectif qui désigne l'homme en général, et qu'Eve ou Chava, en hébreu, veut dire la vie, I□hou Âysh en Arabe, d'où I□htar dans la mythologie sémitique et Âysha dans : Coran "Oum el Mouminin" la Mère des Croyants". Voir à ce propos notre thèse si "Adonai". Chapitre IV. "Gan Adon = Gan Eden = paradis perdu ?". P. 288-297.
- ³⁹¹ Même thèse que Movers semble l'emprunter à Huet et Bochart, développée plus tard par Renan et Lagrange et Moscati. Voir à ce propos notre thèse sur "Adonai". Chapitre I. "Le mythe du Sémite", "physionomie des religions sémitiques" à la lumière des textes d'Ougarit de la page 6 à 51, avec la bibliographie de ces auteurs.

- ³⁹² Baal, Beel, sont la forme phénicienne ou cananéenne ; Bel, d'où Bélus, est la forme araméenne et babylonienne, toutes deux nettement distinguées par les Septante, d'un seul et même nom. Quant au sens de ce nom et à sa valeur théologique, nous nous rangeons à l'opinion de M. Movers contre celle de MM. Creuzer, Münter et de Saulcy, Nous n'y voyons point une simple épithète, un simple titre, donné indifféremment à toutes les divinités; mais le nom à la fois propre et appellatif, individuel et générique, de la Divinité ; le nom de Maître ou Seigneur, pris comme celui de Dieu, et seulement transporté aux différentes modifications d'un seul et même dieu, le Maître, le Seigneur ou le Baal par excellence. Cf. Gesenius, p. 387 ; Movers, p.170, 172,185, et ibi citat.
- ³⁹³ Strab. XVII, (le promontoire d'Ammon-Balithon, ce qui semble indiquer une association de l'Ammon égyptien avec le suprême Baal phénicien et punique), coll. Reines. Syntagm. Inscript., p; 477 (Balitonis filius) ; Damascius ap. Phot. p.343. Cf. Movers, p. 173, 256, 263.
- ³⁹⁴ Voy. les autorités alléguées par M. Movers, et sa discussion à l'appui de ces formes plus ou moins contestables et contestées d'un même nom de Baal, l'ancien ou Saturne, p. 289, sqq. de son livre. Il y trouve l'origine de Chyon, épithète d'Hercule que nous connaissons et le sens de xion, colonne, pour exprimer l'idée de la force immuable qui soutient et conserve le monde, comme dit Clément d'Alexandrie, Strom. I, p. 418, Potter. Aussi cherche-t-il à prouver que ce dieu, soutien de l'univers, et son représentant Hercule, étaient figurés par des colonnes, se fondant, entre autres passages, sur le chap. V, vs. 26, du prophète Amos.
- ³⁹⁵ Voyez l'inscript, numid. VIII, p. 453 Gesen., confirmée par les mots d'Hesychius, Movers, p, 173.
- ³⁹⁶ Encore un Saturne-Hercule, représenté un volume à la main, en qualité de dieu de la science, et dont M. Movers explique le nom avec doute : Revelatio Beli, p. 99, coll. 401.
- ³⁹⁷ Sanchon. Fragm., p.42; Tacit.Histor.V.5 ; et Lydus, cité p.229 ci-dessus. L'Ancien ou le Vieux des Carthaginois avait son image comme tel dans la Kaaba, chez les Arabes, qui le nommaient en ce sens Hobal, et l'appelaient encore Aud, le Temps, Ab-Aud, le père du Temps, Obodas associé à Dusares (Movers, p.263, ibid).
- ³⁹⁸ Voy. le passage de Sanchon. cité plus haut, Cf. Movers, p.263, et 286 sqq.
- ³⁹⁹ Baal-Chammon ou Khamon est bien connu par les inscrits, puniques, où il se rencontre perpétuellement associé à la déesse Tanit, forme d'Astarté.
- ⁴⁰⁰ Azar ou Azer, nom de la planète de Mars chez les Chaldéens, se trouve également en composition dans les noms phéniciens.
- ⁴⁰¹ Nom de villages au Mont-Liban. Baal Shmay et Aynbâl. Ayn.In, se traduit par œil ou source aussi.
- ⁴⁰² Idem.
- ⁴⁰³ Baal-Gad, Jos.XI.17,XII.7. Gad est ailleurs dans l'Écriture, avec un sens analogue, la planète de Vénus, ou l'étoile d'Astarté, rapprochée de Meni, la lune, et, comme elle, une sorte de Fortune, selon les Septante.
- ⁴⁰⁴ Baal-Zebul, devenu le prince des démons, après avoir été le maître de la demeure céleste et le roi des dieux, et qu'il ne faut pas confondre avec Baal-Zebul(p.20); Baal-Meon, qui paraît être, identique à Baal-Samin, cf. Movers, 173-175, etc...
- ⁴⁰⁵ Au-dessus de ces triades solaires et planétaires, qui se résolvent dans les trois attributs fondamentaux du dieu à la fois générateur et organisateur, conservateur et gouverneur, destructeur et rénovateur du monde, nous entrevoyons, chez Sanchoniathon, comparé avec Mochus, les deux triades cosmogoniques, des trois Feux et des trois Vents, résumées dans la dyade du Vent et du Feu sans parler des triades antécosmogoniques qui, par diverses autres dyades, se ramènent à l'unité de l'être primitif, de ce Souffle ou Esprit, principe de vie et de mouvement, air et feu tous ensemble, un d'abord et irrévélé, puis révélé dans son oeuvre et successivement divisé. On peut rapprocher les triades et dyades chaldéennes, et les idées de M. Movers, p.184, 188, 190, 346.Nous avons démontré dans notre thèse sur "Adonai" qu'il ne faut pas confondre Adon avec Moloch, divinité maléfique qui règne en son absence". Voir notre thèse .Appendices n°2."Moloch n'est pas Adonai" p.355, 360, et par conséquent, représente le midi-été, ou soir. Hiver selon les trois divisions du jour ou de l'année primitive des orientaux. Le printemps-Marin, correspondraient bien donc à Adonai.
- ⁴⁰⁶ Rien n'est plus difficile que de distinguer nettement, l'une de l'autre, les grandes déesses phénico-syriennes et leurs variétés. Ici encore les indications de Sanchoniathon, combinées avec celles de l'Ancien Testament, sont le meilleur guide, et M. Movers a bien fait de les suivre, ainsi que M. Creuzer en général, M. Movers toutefois n'admet point qu'Aschera ou Ascherah soit la même qu'Astarté ou Astaroth, quoiqu'elle se trouve aussi rapprochée de Baal-Adonis. Il voit en elle le principe femelle de la vie physique, l'idole par excellence, comme l'exprime son nom, idole qui était de bois, et tantôt une colonne ou un phallus dressé, tantôt un arbre, Berouth, l'épouse mythique d'Elioun, qui est Adonis exalté, lui semble la même, d'autant plus qu'il l'identifie avec Brathy, représentée par un cyprès, avec la Vénus-Boeth d'Aphaca et du Liban. Ces déesses, ou mieux cette déesse de la nature, analogue à la Cybèle de phrygie, nommée aussi Rhéa, se confond avec Baaltis, avec Mylitta, avec Atergatis-Derceto, dont le vrai nom, donné par Strabon, serait Athara, ou plutôt Tirata, Targata, comme le Tarmud de Babylone appelle la déesse d'Hiéropolis. Quant à l'étymologie de ce nom, M.Movers rejette à la fois celle de grand-poisson (Addirdag, et celle de grande Fortune, Adargad, à cause de la planète

Venus, selon Gesenius sur Isaïe. II, p. 342) ; et il y trouve le sens de Cteis ou d'Yoni, pudendum muliebre, comme qui dirait une Bhavani syrienne. Il croit même, d'après divers rapprochements, que ce dut être là un symbole de cette déesse, aussi bien que de Mylitta à Babylone. Cf. Movers, chap. XV., p. 559-600, XVI, p. 603.

⁴⁰⁷ C'est là, nous sommes fondés à le dire après un long examen, le résultat le plus précis auquel on puisse arriver sur un point non moins délicat que le précédent. M. Movers range toutes les déesses de la Phénicie, de la Syrie et même de la haute Asie, en deux classes, les unes avec une puissance tellurique (terre et eau), les autres avec une puissance sidérique prédominante, selon ses expressions. Dans la première classe, il met Aschera, Baaltis, Berouth. Salambo. Tirata ou Atergatis, sans parler de Mylitta et de Cybèle ; dans la seconde, Astarté et ses nombreuses modifications ou personnifications, à conaencer par Didon eu Elissa, personnage, selon lui, purement mythique, aussi bien que Sémiramis, appelée encore Zeripha à Ascalon. Du reste, il pense avec nous qu'Astarté était adorée, soit dans la lune, soit dans la planète de Vénus qui lui était consacrée, recevant dans ce dernier cas les noms de Naama ou Nemanoun, d'Astronoé ou Astronomé. Ces deux points de vue, il est vrai, et l'opposition qu'il remarque entre les témoignages sur Astarté, le portent à distinguer deux déesses originellement différentes, confondues sous ce nom, la Vierge céleste de Sidon et de Carthage, la Taanit des inscriptions, la Tanaïs ou Tanaitis des textes, qu'il fait venir de l'Assyrie et de la, Perso, et qui serait l'Artémis grecque ; l'autre, combinée de bonne heure avec la Mylitta de Babylone, prenant la place de Raaltis à côté d'Adonis, et qui serait une Vénus, soit Astérie, mère d'Hercule à Tyr, soit l'Uranie d'Ascalon, à la fois voluptueuse et guerrière comme Sémiranis.

⁴⁰⁸ Cf. les ingénieux rapprochements de Movers dans son chap. X, p. 388 sqq.

⁴⁰⁹ Onka, Siga, Saosis, noms sur les quels il y a plus d'une difficulté, paraissent avoir désigné en Phénicie une forme d'Astarté ou de Tanit, analogue à l'Athéna grecque, une déesse pure et lumineuse, qui n'est peut-être pas non plus sans rapport avec la Neith ou Saïs de l'Egypte, et avec la Minerve (Men-rfa) étrusco-romaine, considérée comme lune (Mene). Voyez Movers, p. 642-650.

⁴¹⁰ Cf. Movers, p. 536, sqq., qui montre en lui un dieu, non pas un héros, comme l'entendaient les Grecs,

⁴¹¹ Cf. p. 863 sq. ci-dessus. Notre soupçon se fonde à la fois sur ce fait que le Vulcain phénicien était adoré à Tyr conjointement avec la Minerve phénicienne (Achill. Tal. II, 14, coll. Nonnus, III, 109), et sur le rôle élevé qu'il joue dans Sanchoniathon (p.18.20), où Philon le nomme "Hephaestos", c'est-à-dire, par une altération probable du texte qu'a déjà entrevue Montanus, un Jupiter-Moloch, comme le Milichus de Silius Italicus (III, 184), est un Moloch-Dionysus.

⁴¹² Movers, dans son chap. XIII, a traité en détail de ces Ophions ou dieux aux formes de serpent, en y joignant Esmoun-Esculape, que nous venons de voir, et Typhon, son contraste, que nous verrons bientôt. Ils lui paraissent, à commencer par Taaut, que Varron (de Ling. lat., v, 10) associe en cette qualité à Astarté, personnifier le Ciel ou le Monde, ou plutôt cette fatalité, tantôt intelligente et tantôt aveugle, tantôt providentielle et tantôt satanique, du bon et du mauvais génie, du bon et du mauvais serpent (ainsi que le représentaient les Phéniciens et les Egyptiens), qui y domine tour à tour.

⁴¹³ Cf. Movers, p. 655, 657.

⁴¹⁴ Dans les noms de Monimos et d'Oannès, M. Movers découvre la même racine, et l'idée de prophétie, de divination, que S. Jérôme sur Isaïe, XLVI. trouvait dans celui de Nabo "Nabi" veut dire prophète en Arabe.

⁴¹⁵ frumentum, et donné comme la traduction de Dagon, par la confusion de ce nom avec le mot hébreu voisin, mais bien distinct, qui veut dire blé, confusion qu'a faite également S. Jérôme dans son lexique des noms hébraïques.

⁴¹⁶ Sanchon. Fragm., p.28, 32, 34. Dagon n'est que le père pritif de Demarous, fils réel de Ouranos ainsi que lui-même ; mais qu'est Ouranos en phénicien ? Comme suprême Baal, est-il Elioun, est-il Taaut, ce qui nous paraît beaucoup moins probable ?

⁴¹⁷ Polyb. V, 68 ; Strab. XVI, p. 756, Cas. C'est aujourd'hui le Nahr-Damur, Ainsi les fleuves Bélus, Adonis, etc. Cf. Movers, 661, 665.

⁴¹⁸ Judie, XX, 33, coll. Jerem. X, 5, ibi interpret.

⁴¹⁹ Sanchoniathon, ibid, et page 38, où il est question des reliques de Pontus, consacrées dans la ville de Béryte.

⁴²⁰ Voyez entre autres, d'après les antiques bas-reliefs d'Assos, Nérée représenté dans sa lutte contre Hercule, pi. CLXXX bis, 666, de notre tome IV ; sujet dont le combat de Pontus avec Demarous, chez Sanchoniathon, forme une sorte de pendant. Comparées figures des autres dieux marins nommés ici, pl. CXXIX, 510 c, CXXXii, 511, CCII, 762, de la Symbolique.

⁴²¹ Notre auteur, toutefois, applique ces formes diverses d'un même nom au Neptune phénicien, ce que nous n'oserions faire, surtout quand nous voyons l'Océan figuré sur les médailles de Tyr avec une tête d'homme barbu et des cornes de taureau, comme le fleuve des fleuves, selon la notion homérique (Voyez.Eckhel, Syllog.tab.VI.n.5, et compar. notre pl. CXXXV, 526, 526a, avec l'explicat. p. 216 sq.) Cette notion, et le nom auquel elle se rattache déjà reconnu barbare, c'est-à-dire oriental, par quelques-uns des anciens (Phavorin, ap.Steph.Byz. paraissent à M.A.de Humboldt, comme à nous, d'origine phénicienne, et il revient, avec Voss, à

l'étymologie de Bocchart, Og, ambiens. Unde Oceanu, Ogeni domus.Voy.l'Hist.de la Géogr. du Nouv. Continent, I, P.33 et 183. Nous lisons plutôt dans Agénor. Akhé-nor = "frère de la lumière", de Bel, Baal le soleil. Leur fils Phiné-Phinos = obscurité. Voir plus haut. A remarquer aussi que dans le nom de Sidon, on retrouve autre que l'étymologie classique de Saydon = pêche, une autre plus proche du sens que donne Sanchoniathon Sidon= Shidon, de Nachid-Shid, de chanter - chant en arabe et shado en syriaque-araméen.

⁴²² L'Aram, l'Aramae, Voy. du reste M.Movers, p. 522-527, qui l'identifie complètement avec le Typhon égyptien, et le compare au grand serpent médo-persique Ahriman.

⁴²³ Sanchon., p. 26,28. M.Movers, p.660, voit en lui la nuit du Chaos, l'Erèbe, et trouve cette idée dans son nom. Du reste, la notion d'un dieu infernal et celle de l'Atlas d'Homère et d'Hésiode, qui connaît les abîmes de la mer entière, qui habite à l'extrême occident, région des ténèbres, qui soutient les colonnes de la terre et du ciel, aux lieux mêmes où le ciel et la terre, la mer et la nuit, ont leur communes racines, sur les confins du chaos, ces notions pourraient bien s'être donné rendez-vous dans l'Atlas phénicien, dont le vrai nom, si nous l'osions conjecturer, se lit peut-être sur le miroir étrusque donné dans notre pl. CLXXXVI, comme celui de Thamuz-Adonis.

⁴²⁴ Sanchon.. p.36, ibi Orelli. d'après Münter.Mouth a le même sens en hébreu, Psal XLVIII, 15. En punique, Muthumbal veut dire le Seigneur des morts, et le nom de la ville insalubre d'Adrumetum ou Hadroumout, dans la Byzacène, signifie Atrium mortis, le Vestibule de la mort, d'où Plante dans le Poenulus : Ache-

⁴²⁵ Fin de la note de J.D.G. de la Symbolique complétée en partie par nous-mêmes, pour le développement de cette étude sur les dieux phéniciens, voir surtout les oeuvres déjà citées de M. du Mesnil, surtout pour leur complément ugaritique.

⁴²⁶ Koram C. Adonai Chapi. I. Le mythe du Sémite, p. 6-51 ; et chapi. III. La théorie du plagiat, p. 232-247.

⁴²⁷ St Brisson le traduit ainsi p. 32 de son édit de la prép. Ev.

⁴²⁸ Lag. Relig. Sémit. p. 421-422.

⁴²⁹ Nous supposons qu'Eusèbe ou bien il utilise un "résumé de l'hist. phénicienne de Philon, ou bien il cite des fragments d'une "grande histoire" qu'il est censé avoir sous les mains. On est plutôt pour la deuxième supposition.

⁴³⁰ Eus. de Césarée. La Préparation Evangélique. Liv. I. Introduc. trad. Commt, de Jean Sirinelli et Edouard des Plages, édit. du Cerf. Sources Chrétiennes. n° 206. 338 pages. Paris 1974.

⁴³¹ Damascius, dans son livre des Principes, rend ainsi compte de la cosmogonie des Sidoniens : "Les Sidoniens présupposent à tout le Temps, le Désir et la Nuée. Le Désir et la Nuée, s'étant accouplés, donnèrent naissance à l'air et à Abra, desquels est sorti l'oeuf."

Le même expose la cosmogonie phénicienne, d'après Mochus, en ces termes : "D'abord, et avant tout, fut l'éther, puis l'air, d'où sortit Oulomos, duquel, cohabitant avec lui-même, provint Chousoros (celui qui ouvre) le premier, puis l'oeuf, Lips et Notus, qui vinrent avant Oulomos. Cet oeuf produisit le Ciel, car, s'étant fendu en deux, une des parts forma le Ciel, et l'autre, la Terre." Sur l'oeuf, expression symbolique du monde, voir Macrobe I. VII, 16 ; Apicius cité par Clément le Romain, 6e homélie, p. 678 de l'édition de Cotelier, Voir plus haut l'explication détaillée de ces deux cosmogonies dans la note de J.D. Guigniaut d'après Creuzer et Movers.

⁴³² La cosmogonie ; il ne s'agit pas seulement de citations, mais aussi partiellement d'une analyse faite par Eusèbe et probablement résumée ; ce qui explique la confusion et la concision de l'exposé, Eusèbe, au paragraphe 3, met l'accent sur l'athéisme que reflète une pareille cosmologie. Il l'avait fait avec plus de force encore à propos de la cosmogonie des Grecs (I, 7,16 ; 8, 13 et 19). Ici, ce n'est plus son propos principal et il se borne à une remarque de rappel. Nous pouvons placer en regard de ce texte les réflexions d'A. Caquet (Sources orientales I, la naissance du monde, Paris 1959, p. 183) : "la Création est ici décrite comme un processus exclusivement physique ; seuls interviennent des éléments : le vent, le chaos bourbeux et le désir, et non la volonté agissante d'une divinité. "Et il ajoute "La nature des éléments mis en jeu par Philon de Byblos rappelle les cosmogonies dites orphiques" (comparer O.Kern, *Orphicorum fragmenta*, Berlin 1922, p. 130 s). Nous ignorons si les anciens Cananéens se sont ou non abstenus de spéculations "scientifiques" sur la genèse de l'univers ; les textes qu'ils nous ont laissés sont des documents religieux ; il est peu probable qu'ils aient représenté la création sans faire intervenir un demiurge qui était le dieu suprême de leur Panthéon.

⁴³³ Le passage est intéressant, car il s'y trouve à la fois la doctrine de l'emprunt des Grecs et celle de la déformation des croyances. Il y a toutes chances pour que l'ouvrage de Philon ait été polémique autant que documentaire.

⁴³⁴ Le Jupiter Casius a eu un culte qui s'est conservé jusque dans des temps bien postérieurs ; Les médailles de la Syrie phénicienne sont frappées en son honneur. Voir, sur cette montagne, Boivin le jeune. Mémoires de l'Académie, t.2.,p. 279, et sur le culte des montagnes en général, Maxime de Tyr, 8e Diss., déjà cité ci-dessus.

⁴³⁵ Le temple portatif dont il est ici question tient à un usage pratiqué surtout dans l'Orient, Par exemple, l'arche sainte, dont les fréquents déplacements sont indiqués dans la Bible, entre autres, Livre 1er des Rois c. 6; Actes des apôtres, c. VII, verset 43 : cela tenait à la vie errante des premiers humains.

- Voir reproduction de cette Arche, Mahmal en arabe, tapis sacré d'après une gravure tirée du livre "Franche et Syrie, souvenirs de Ghassir et de Beyrouth", par le P. Chopin. Tours. Marne et Fils. p.241. M. DCCC X C.
- ⁴³⁶ Hermès Trismégiste n'est autre que Tautos. Et Tautos précisément, dans le cycle des mythes osiriens, joue le rôle de secrétaire d'Osiris, roi du Delta. Lors de l'assimilation de Tautos avec Hermès, ce dernier reprit les caractéristiques du dieu égyptien et notamment cette fonction. Diodore dit (I, 16, 2) : "Hermès (Toth) était le scribe sacré d'Osiris" (cf. A.-J. Festugière, la Révélation d'Hermès Trismégiste, I, p, 67-68). Il n'y a rien d'étonnant à ce que Tautos soit présenté comme le secrétaire de Cronos qui est aussi El et dont les aventures sont assez semblables à celles d'Osiris.
- ⁴³⁷ Eusèbe reprend ici Hésiode, les Travaux et les Jours, Sa remarque, qui vise une tradition phénicienne, est du même coup dirigée contre la tradition grecque qui en est le décalque.
- ⁴³⁸ Thabion ; cf. M.-J. Lagrange, op. cit., p.360 ; c'est Thabion ou son école qui aurait élaboré cette conception mythique, qu'on retrouve précisément dans les textes de Ras-Shamra (première moitié du XIV^e siècle). Ainsi, c'est à ces conceptions que s'en prenait Sanchoniathon (époque de la guerre de Troie), s'il a existé (cf. H. Dussaud, les Religions des Hittites et des Hourrites, des Phéniciens et des Syriens, Mana I, 2, Paris 1945, p. 371).
- ⁴³⁹ Phérécyde de Syros : cet auteur est plusieurs fois cité par Eusèbe. La P.E. le mentionne à plusieurs reprises : 1° En P.E. X, 3,7, dans un extrait de Porphyre (Philologos Acroasis), et un peu plus loin en X, 4, 13, Eusèbe lui-même nous signale que Phérécyde était le maître de Pythagore; il fait de Phérécyde un Syrien, en jouant probablement sur la valeur du mot Syros (Théodoret reprendra cette idée sans crainte de contradiction en Thérapeutique I, 12 et 24 2° En P.E. S, 7,10, Eusèbe cite Josèphe qui démontre (Contre Apion, I, 6-26) que les premiers philosophes et théologiens grecs :Phérécyde, Pythagore et Thaïes, ont été les disciples des Egyptiens et des Chaldéens. 3° Enfin en P.E.12,29, Eusèbe cite Clément (Stromates I, 101-107), qui mentionne Phérécyde par les principaux Sages grecs.
- En général, Phérécyde de Syros qui figure parfois parmi les Sept Sages (cf. Théodoret, Thérapeutique V, 62-63). est considéré comme ayant reçu l'enseignement ou subi l'influence des Phéniciens (cf. Clément, Stromates V, chap. 8 et VI, chap. 6-7). A ce titre sa présence dans le texte de Philon de Byblos n'a rien qui surprenne, dans la mesure où Philon semble avoir, à maintes reprises, souligne l'influence des mythes phéniciens sur les penseurs grecs (cf. P.E. I, 10, 40). Les allusions de Philon à la théologie élaborée par Phérécyde sont confirmées par Maxime de Tyr (Dissertatio X,4), qui évoque Phérécyde en mentionnant la génération d'Ophion, et par Origène (citant Celse VI,42 et 43, SC 147, Borret.p.280-285), qui dans son résumé de la théologie de Phérécyde met également au premier plan Ophion.
- ⁴⁴⁰ Voir Prép. Ev. Liv. I. Introduction édi. Sources Chrétiennes, p. 1-89.
- ⁴⁴¹ Voir sur ces détails, le tome IV de l'Histoire Ecclésiastique, SC, 73. de G. Bardy.
- ⁴⁴² Consulter à ce propos, le discours d'Eusèbe pour la dédicace de la basilique de Tyr, dans H.E. X., 4. SC. 73.
- ⁴⁴³ Pierre de Labriole dans La Réaction païenne, Paris 1934, p. 315-316. écrit ceci à ce propos : "Certains indices révèlent, durant la période si troublée qui précéda immédiatement l'Edit de Milan, une réviviscence très sensible du piétisme païen qui se mit à travailler dans le même sens que le déisme philosophique, avec la collaboration du sacerdoce, en passe d'être dépossédé de son influence. "
- ⁴⁴⁴ Il ne faut pas oublier le rôle de Jamblique, disciple de Porphyre, dans cette mobilisation.
- ⁴⁴⁵ P. Ev. I, 5, 10-12.
- ⁴⁴⁶ C'est dans les habitudes des libanais de se déclarer originaire de telle ville ou grand village. Exp. Moi-même je suis natif de Maamarièh dans le Caza, de Sidon, et pour cela je me déclare Sidonien.
- ⁴⁴⁷ On le retrouve encore dans le Monde primitif, t. 1er; dans les Leçons de l'histoire, par l'abbé Gérard, t. 1er ; dans l'Histoire des hommes, par Delisle de Sales ; dans la Vie d'Aristarque de Samos, par Fortia d'Urban, etc. Cet extrait est tiré de la Biographie univ. Michaud. T. 33. p.140-141.
- ⁴⁴⁸ Extrait du Dict. du XIX^e siècle. Larousse T. 14. Paris 1875. p. 165.
- ⁴⁴⁹ Biog. Univ. T. 37. p. 14-615.
- ⁴⁵⁰ Euseb. Prep. évang. Liv. I, chap. 9 et 10, et liv. 10.
- ⁴⁵¹ Pour connaître ceux qui se sont occupés bien ou mal des écrits de Sanchoniathon, voy. l'art. PHILON de BYBLOS.
- ⁴⁵² Les fragments de Sanchoniathon ont été recueillis et revus par le savant Orelli, qui a joint ses notes à celles de ses prédécesseurs (Leipsick, 1826, in -8°). Divers érudits contemporains se sont occupés de ces débris du passé ; nous signalerons un mémoire de M. Seguin de St-Brisson, lu à l'Institut, sur l'authenticité des fragments en question (voyez les Annales de philosophie chrétienne, 3e série, t.I) ; le livre de M. Albert Matte, De la cosmographie de Sanchoniathon, Paris, 1849 in -8° ; un article dans le Dictionnaire des sciences philosophiques, t. 6, p. 480 ; une notice de M. Guigniaut dans la Revue de philologie, 1847, p. 485 ; des Observations, de M. Renan, sur le nom de Sanchoniathon (Journal asiatique, Janvier 1856, p. 85). En 1836, un Allemand, F. Wagenfeld, publia à Brème, un volume in -8° intitulé Sanchoniathonis historiarum Phoenicioe libri novem, groec versi a Philone Byblio, une version latine était en regard du texte grec que précédait une

très courte préface et que n'accompagnait aucune note. Cette publication aurait été précédée d'une traduction allemande qui avait d'abord paru isolément. Plusieurs érudits s'y laissèrent prendre, et un helléniste français inséra dans la Revue des Deux-Mondes (septembre 1836), un résumé des aperçus nouveaux que jetait sur l'histoire et les doctrines des Phéniciens le livre de Sanchoniathon, mais aujourd'hui la supposition est bien constatée.

B—N—T.

⁴⁵³ Terminologie que nous empruntons à Huet et Bochart.

⁴⁵⁴ Lobeck le traite ainsi. Quant à Renan c'est Philon de Byblos le "faussaire" mais aux yeux de P. Nautin, ce n'est ni l'un ni l'autre. C'est plutôt Porphyre.

⁴⁵⁵ Voir le commentaire de la Prep. Ev. Liv. 1-1-14. p. 311-312. de l'éd. S.C.

⁴⁵⁶ Pour définir les étapes suivantes du paganisme, Eusèbe s'est servi de la fameuse division tripartite attribuée à Varron : la religion païenne se divise en une religion mythique, celle des poètes, une religion physique, celle des philosophes, volontiers allégorisants, et une religion politique, celle qui apparaît dans les cultes établis. Eusèbe a transformé ces trois parties de la théologie païenne en trois étapes successives du polythéisme anthropomorphe (voir notamment P.E. IV, 1.).

⁴⁵⁷ Voir, par exemple, pour l'époque d'Eusèbe, ATHAMSE, Contre les Païens, le début.

⁴⁵⁸ Voir P.E. I, 9, 1-19.

⁴⁵⁹ P.E. I, 7 et 8.

⁴⁶⁰ Voir sur ce point, notre étude "Adonāï". Chapitre 1 et chapitre III.

⁴⁶¹ Voir ci-dessous p. 62.

⁴⁶² Voir ci-dessous p. 79.

⁴⁶³ Il semble que Jung lui-même dans son livre sur l'Alchimie cite un passage de Faust à propos des Cabires et en reproduit une figure. Le sens qu'il donne aux Cabires ne s'écarte pas trop de celui des philosophes déjà cités.

⁴⁶⁴ Le mot est de M. Fourmont Etienne dans "Réflexions critiques sur les Histoires des anciens peuples". 2 tomes, Paris 1735- Voir T.I., chapitre I. p. 21.

⁴⁶⁵ Prep. Ev. édit. Brisson. p. 17-18.

⁴⁶⁶ Prep. Ev. Brisson. p. 30 sq. voir aussi édit. S.C. Fragm. I. chapitre 10.

⁴⁶⁷ Erep. Ev. édit. St Brisson à comparer avec S.C. Chapitre 10. Fragn. 13-14.

⁴⁶⁸ Edit. St Brisson - Ibid. à comparer avec S.C. Fragm. 36. 37. 38.

⁴⁶⁹ Fourmont Etienne. "Réflexions critiques sur les Histoires des anciens peuples". Chaldéens, Hébreux, Phéniciens, Egyptiens, Grecs, etc., jusqu'aux temps de Cyrus. 2 tomes, Paris 1735- Voir surtout T.I. Liv. 1 II. p. 1 à 384.

⁴⁷⁰ Hemberg von Bengt "Dei Kabiren". 420 p. Up sala. 1950. p. 242.

⁴⁷¹ Vossius, Bochart, Huet, Bannier, Fourmont etc...

⁴⁷² C.a.d. Les modernes comme Movers, Creuzer, Guigniaut, Schelling etc...

⁴⁷³ C.F. J.D.G. La Symb. Liv. V. p. 1104.

⁴⁷⁴ Voir notre tableau p. 119 L'assimilation de El = Sydyk chez du Mesnil est significative, mais malheureusement l'auteur n'en développe pas l'idée.

⁴⁷⁵ Voir Prep. Ev. S.C. Introduction. p.60-61 et la note p.61 d'après l'"Oeuvre de Philon de J.Gorez".

⁴⁷⁶ Moïse = Mochus de Sidon ? Nous l'avons vu plus haut avec Mövers et Vossius surtout en ce qui concerne sa Genèse. 1 - II.

⁴⁷⁷ IEVO - Yahvé ; nom propre de Dieu dans la Bible hébraïque sous la forme J. (Jhwh), ou sous une forme abrégée, Hahn (Jhw), Jo (Jw), ou Jah (Jh). La prononciation ne nous provient pas de la Bible mais des textes extra-bibliques (c.f.G. Thierry, Thé Prononciation of thé Tetragrammaton" 5, 1948, 30-42). Quant à sa signification, la Bible nous fait remonter à la racine (hjh) ou hwh), (être) ; je suis qui je suis. (ex.3, 14). Voir Dict. Encycl. de la Bible. Brepols- Paris, 1960, Col. 892-893.

⁴⁷⁸ Voir exp. Enos qui signifie = espoir, désir de Yahvé-Ievo, correspond largement au premier principe cabirique désir - amour de la cosmogonie phénicienne

⁴⁷⁹ Voir Adonāï, chapitre III.

⁴⁸⁰ Durant l'invasion du Liban, une commission d'archéologues Israéliens est venu inspecter ces lieux.

⁴⁸¹ Descendant des Géants hébreux "néphilim" "qui tombent" du ciel, après l'union des fils de Dieu et des filles des hommes, se retrouvent parmi les occupants fabuleux de la Terre promise (Nombres, XIII, 33). Ils font partie des "Gibbôrim" Géant, héros qui dépasse l'humanité ordinaire, tel Nemrod dans X, 8. Cet épisode est le premier préambule à la catastrophe du Déluge).

⁴⁸² C.F. Tasrih Al Absar fi Ma Yahtawilubnan Min Asar. Du P. Lamness al Yasuyi. (Lamness S.J. - Vestiges du Liban) en arabe. Chapitre Ftouh Kisrawan-Yah-Shouch.

⁴⁸³ Il faut signaler que la plaine de la Béka se prolonge jusqu'en basse Galilée/ en Terre Sainte et elle est entourée du Liban et de l'Anti-Liban, ces deux chaînes de montagnes déjà citées.

⁴⁸⁴ Fourmont Etienne. op. cit. T.I. Préface,

- ⁴⁸⁵ Eusèbe. Préparation Evangélique. Livre I.
- ⁴⁸⁶ Projet du P. Tournemine sur l'explication des Fables. Journal de Trev. Novembre et Décembre 1702. page 84.
- ⁴⁸⁷ J. de Trévoux, page 2.
- ⁴⁸⁸ Nous l'avons vu dans « Adonāi » combien ces auteurs étaient influencés par l'Orient surtout par les savants maronites comme les Assaaanis, Hasrounis, Halkanis, etc... de l'école Maronite de Rome» Voir chapitre Gan-Adon.
- ⁴⁸⁹ Huet Dém. Ev. cap. 10. p. 140.
- ⁴⁹⁰ Le père Thomassin, ibid. op. ci.
- ⁴⁹¹ Trévoux Dec. 1702. Supp. p. 5.
- ⁴⁹² Lavaur de. op, cit. p. 12.
- ⁴⁹³ Lavaur, Ibid. p. 59• On va voir que c'est sur cette théorie que Fourmont va bâtir son système qui, du reste, ne diffère point du nôtre. Mais ce système qui s'accorde à la religion phénicienne en particulier fut appliqué à toutes les autres religions, et à notre avis, c'est là son point le plus faible.
- ⁴⁹⁴ Trévoux Novembre 1702, pag. 92.
- ⁴⁹⁵ S. Cyrille. Contra Julian. Liv. I et II. Voir aussi Huet p. 87 ; Euseb. Liv. C. 27. Clément, Strom. 4.
- ⁴⁹⁶ Ici se résume toute la thèse fondamentale de Fourmont.
- ⁴⁹⁷ Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Exod. I. Chapitre II et III.
- ⁴⁹⁸ On voit comment ici Fourmont, historien avant d'être mythologue, use de la solidité et des preuves historiques, qui elles seules viennent à l'appui d'une ou plusieurs théories en mythologie. Cette méthode ressemble de près, en tous cas, de la "mythogénèse" de E, Renan. Voir "Adonāi". Le Mythe du Sémite.
- ⁴⁹⁹ Fourmont délimite ici le cham de son herméneutique : Religions phéniciennes étudiées par rapport à la Bible. Le procédé n'est pas nouveau nous l'avons vu, mais son recours à l'histoire et à la chronologie fait qu'il a réussi là où les autres ont trébuché.
- ⁵⁰⁰ Reproche indirect à l'école qui ne voulait en dehors de "l'Ecriture", d'autres explications.
- ⁵⁰¹ Ici la reprise de la théorie de Sanchoniathon sur la naissance de la mythologie par Fourmont est manifeste, à notre avis, là-dessus, il ne se trompe point. Voir Chapitre I sur "Adonāi".
- ⁵⁰² Nous verrons plus loin pourquoi ces événements graves ne sont pas mentionnés par Sanchoniathon mais par contre, les Tablettes d'Ugarit en font l'écho. A signaler que Fourmont écrivait au 17^{ème} siècle et qu'Ugarit ne fut découverte qu'au 20^{ème}.
- ⁵⁰³ Nous avons vu cela plus haut à propos de la Fraternité de Race et l'inimitié de mœurs de ces deux peuples Cananéens-et Hébreux.
- ⁵⁰⁴ Creuzer en avait déjà fait allusion, mais ne l'a pas développé.
- ⁵⁰⁵ Asneth-Nom usité partout dans le monde d'aujourd'hui.
- ⁵⁰⁶ "Où il fit sortir pour toi de l'eau du rocher de silex, lui qui t'a fait manger dans le désert, la manne.. afin de t'humilier.. de peur que tu ne dises en ton coeur : c'est ma force et la puissance de ma main qui m'ont procuré cette richesse, mais pour que tu te souviennes de Iahvé, ton Dieu, car c'est lui qui te donne la force de te procurer la richesse" Deut. VIII. 15-16.
- ⁵⁰⁷ Là-dessus les modernes ne donneront pas raison à Fourmont, car de l'aveu de tous, Canaan était déjà bien avancé dans la civilisation.
- ⁵⁰⁸ Effectivement, les découvertes d'Ugarit n'ont fait qu'affirmer cette opinion à signaler surtout que l'idolâtrie ici est envisagée comme "résultant" de la "décadence" du monothéisme primitif -phénicien- et non un début.
- ⁵⁰⁹ Fourmont se démarque nettement ici de l'école apologétique des pères de l'Eglise- et même de quelques-uns de ces contemporains- mais surtout de celle d'Eusèbe, pour qui l'Ecriture en était exempte (de l'idolâtrie).
- ⁵¹⁰ Si Sumer et Ugarit ont contribué à la compréhension de la Bible, ils n'ont pas pour autant dévoiler son mystère.
- ⁵¹¹ En Gen. X. 1-35, où Moïse récite la généalogie des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, et leurs descendants après le déluge.
- ⁵¹² Fourmont le traduit du grec en Haut = Sem - Sami en Hébreu.
- ⁵¹³ Abarites, lire plutôt Khabiron, ou Khabiri tel chez Siloé, l'Egyptien. Fourmont ne donne jamais ce rapprochement que nous développerons plus tard.
- ⁵¹⁴ Eusèbe, Préparation Evangélique, Livre I, chapitre 9.
- ⁵¹⁵ Eusèbe, Préparation Evangélique, Livre I, chapitre 9.
- ⁵¹⁶ Ibid.
- ⁵¹⁷ Ibid.
- ⁵¹⁸ Eusèbe, ibid.
- ⁵¹⁹ Fourmont. Et. Ibid. Liv. I. Chapitre I. p.23 sq.
- ⁵²⁰ Les dernières paroles du 1er Livre de la Prép. Ev, sont une preuve de cet Examen, pour le fond seulement. Eusèbe y fait entendre qu'il ne s'agit point ici pour les Païens de chercher à couvrir toutes ces Histoires de leurs Dieu: par des Allégories inventées après coup. Que toutes ces explications sont de nouvelle date et qu'elles

- sont démenties par ce qui se passe encore de son temps dans la phénicie, où les Fêtes, les cérémonies et la croyance populaire sont conformes à ce que rapporte le Fragment.
- ⁵²¹ Theodoret, Thezapeuticon, Discours 2.
- ⁵²² Lib, 3. de curandis Groecorum aësectibus.
- ⁵²³ La remarque de Fourmont est à prendre ici en considération, car il ne s'agit point d'un seul livre ni d'un seul auteur dans les Fragments, c'est ce que nous avons signalé plus haut.
- ⁵²⁴ Vossius, de Hist. Grec. p. 3.
- ⁵²⁵ pour qui plusieurs Tyr existait à l'époque.
- ⁵²⁶ Vossius. Orig. prog. Idol. Liv.I. Chap. 22. p.165.
- ⁵²⁷ Ibid. Chap. I. p. 143.
- ⁵²⁸ V. Thomassin. Lect. des Poètes, t. 2. Chap. 7, P. 12.
- ⁵²⁹ Vossius. Ibid. Liv. I. ch, 19, p. 148.
- ⁵³⁰ Nymphes maritimes- mi-humain, mi-animal.
- ⁵³¹ On remarque que Vossius travaillait sur un manuscrit en langue latine. On peut penser combien cela pouvait apporter d'inconvénients.
- ⁵³² Ville, comme Merkart, le roi de la ville de Tyr.
- ⁵³³ Thomassin. Lect. des Poètes. Liv. I. chap. 12. p. 29.
- ⁵³⁴ Thomassin. Ibid. P. 503.
- ⁵³⁵ Samiah-Sunnah en Arabe, la loi. Nous proposons Sancouniat = les lois du Monde de Sunnah et de Côn = monde, chose qui nous pousse à ne point chercher le nom de l'auteur dans ces mots qui désignent plutôt son oeuvre et c'est ainsi que se justifie le Yat, Sanchoniyat = veut dire alors "les lois du Monde", de tel, d'un auteur qui nous reste inconnu, ou bien comme le veut Théodoret de Sanakhoyat = Frère de la sagesse, de la loi qui est toujours possible.
- ⁵³⁶ Porphyre-de abstin.liv.2.
- ⁵³⁷ Diod. Liv. 3.
- ⁵³⁸ Diod. lib. 4. Diod. Laert. lib. 9.
- ⁵³⁹ Ici Vossius, Bochart, Founnont et même les traducteurs d'Ugarit se sont trompés sur l'étymologie de ce Mot qui est pourtant si simple. Nous pensons que Mot qu'il faut prononcer par Moût, n'est que le vin avant la fermentation. Moût est le meilleur vin de la côte phénicienne. Voir note de la Bible de la pléiade. T.I. P. 755, et Deut, VII, 13 ; XI, 14.. Etc.. C'est à partir de ce Moût que la création fut possible.
- ⁵⁴⁰ Nous suggérons à la place le Memro, araméen, qui veut dire "Mémoire" et auss Memro, la foi intérieure de dieu, le EMAR = dire, etc...
- ⁵⁴¹ Bochart et même Founnont s'arrêtent sur Misor que d'autres rendent injustement par Mesor, Egypte en arabe. Nous dirons Misor ou Meysor, "l'accueillant1", l'aisé, celui qui a les moyens. L'édition des Sources Chrétiennes le traduit par "Agil".
- ⁵⁴² I. Rois. 5.33. ou Samuel. Ibid.
- ⁵⁴³ Moût. Voir l'étymologie ci-dessus.
- ⁵⁴⁴ Porphyre de Abstin. Livre 2.
- ⁵⁴⁵ Voir M. Simon. Bibliothèque critique publiée par S. Jore, Bâle, T. I. Chap. 10. p. 131.
- ⁵⁴⁶ Ibid p. 150.
- ⁵⁴⁷ Ibid p. 151.
- ⁵⁴⁸ P. Montfaucon. Antiq. Expliq. Liv. 4. p. 383. n° 6.
- ⁵⁴⁹ P. Calmet. Comment sur la Genèse. Dissert, sur la Circoncision, page 57
- ⁵⁵⁰ P. Tournemine. op, cit, p, 325. et 68.
- ⁵⁵¹ Ibid. p. 324.
- ⁵⁵² Fourmont Etienne. Réflexions Critique. Liv. I. Chapitre 3. p. 53. sq.
- ⁵⁵³ Comme on l'a signalé plus haut, comme il ne s'agit que de fragment. Porphyre tout en étant l'ennemi n° 1 du Christianisme, prenait déjà un certain recul de la religion populaire de ses ancêtres les Phéniciens, plongés depuis long temps dans l'absurdité» Son attaque contre les Chrétiens n'empêche pas son approbation contre les excès de son peuple même si cela lui porte préjudice. N'est-ce pas là une bonne preuve de l'authenticité de ce Philosophe ?
- ⁵⁵⁴ Ici nous devons comprendre que s'il y a allégorisation dans les Fragments, cette allégorisation serait de l'oeuvre de Philon et non de Sanchoniathon, ni de Porphyre même si le "texte" d'Eusèbe nous la fait croire pour le premier et les « circonstances » pour le second.
- ⁵⁵⁵ Tournemine a bien fait de signaler ici l'importance des rapports que pouvaient avoir entre eux Phéniciens et Hébreux» rapports commerciaux ou culturels dont la Bible abonde et que certains critiques semblent ignorer.
- ⁵⁵⁶ Ce métier étant rattaché à la Tribu de Lévi.
- ⁵⁵⁷ On voit mal ici pourquoi le P. Tournemine refuse aux phéniciens l'adoration du vrai dieu Jevo, et le substitue par Baal terme très vague qui s'accorde à beaucoup d'autres divinités. Quant à nous, nous pouvons affirmer et

- sans même avoir recours à Ugarit, qu'en Israël comme en Phénicie, et la Bible en est témoin- El-Yahvé tombait dans l'oubli, faute de vrais prophètes, et c'est à cause de son éloignement de ces prophètes et du fait de son contact intense avec l'étranger, que la Phénicie a fini par presque tout oublier de sa religion primitive.
- ⁵⁵⁸ Les dates que fournit Tournemine ne sont plus conforme à ce que l'on sait actuellement. Voir à ce propos. Introduction de la Préparation Evangélique edit, S.C.
- ⁵⁵⁹ Joseph. Cent. Appion. Liv. I. Annales de Tyr, p. 666, édit. de Genève.
- ⁵⁶⁰ A notre avis, Cumberland ne se trempe point là-dessus, car on connaît maintenant la place que les Sabéens ont occupée dans l'Histoire de l'idolâtrie du fait de leur veisignage de la Chaldée. Crëuzer a vu en eux les premiers prometteurs de l'adoration des Astres. Adonis nous n'avons vu dans notre thèse n'était que cet astre lumineux qui, lors de son éclipse, cède la place à "Moloch", l'autre face terrible de cet aybre bénéfique.
- ⁵⁶¹ Voir le tableau chronologique selon la façon de Cumberland un peu plus loin.
- ⁵⁶² C'est ici que réside à notre avis, le point fort de l'heaaéneutique de Fourmont.
- ⁵⁶³ On a reproché les mêmes choses à Cumberland dans l'Histoire Universelle publiée depuis peu, pag. 241. 242. etc...
- ⁵⁶⁴ Une preuve de plus d'accorder à des auteurs si anciens comme Sanchoniathon des idées toutes neuves de la philosophie Grecque. Mais si Philon oublie Eusèbe, par leur époque, nous obligent à l'induire, là c'est toute autre chose.
- ⁵⁶⁵ Une autre remarque qui peut jeter plein de lumière sur le vrai système de Sanchoniathon et surtout sur sea origines.
- ⁵⁶⁶ Selon d'autres traducteurs "mod" est traduit par Moût et selon nous c'est plu exact car le "mod" de Founaont et le "madah" de Bochart, ne correspondent en rien dans ce contexte, or "Moût" c'est le vin avant la fermentation. C'est le produit le plus estimé du sol palestinien. Voir Deut. VII. 13. XI. 14 ; XII, 1 etc., et Juges V. 13. C'est bien cela cette mixture acqueuse qui est à l'origine de la création. Il faut le comprendre au sens de "Khamiri". Levure.
- ⁵⁶⁷ Ne se dit que des animaux en arabe : Bala Ihsas = animal = Hayawan.
- ⁵⁶⁸ Elohim dit que la terre fasse sortir des animaux vivants.. Gen. I. 24 ; "Alo Yahvé Elohim forma l'homme, poussière provenant du sol. Gen. il. 7.
- ⁵⁶⁹ Maurice Dunand dans les fouilles de Byblos, a bien remarqué que les anciens Cananéens de cette ville enterraient leurs morts dans des jarres rondes, en leur donnant la forme de fœtus ou d'un oeuf pratique qui correspond bien aux idées religieuses des Cananéens d'alors.
- ⁵⁷⁰ Elohim dit "Que les eaux de dessus les Cieux s'amassent en un seul lieu et qu'apparaisse la Sèche ." Elohim appela la sèche Terre, et il appela l'amas des eaux Mers. "Gen. I. 9.10.
- ⁵⁷¹ La terre était déserte et vide : en hébreu Tohû-wabohû, d'où le mot tohu-bohu. Voir Genèse I. 2. et note.
- ⁵⁷² A partir du 7^e Fragment, Fourmont procède par Génération.
- ⁵⁷³ La femme dit au Serpent : du fruit des arbres du jardin, nous pouvons manger.
- ⁵⁷⁴ Caïn était le "fugitif et le fuyard" en hébreu wâwânad, allitération. Voir Bibl. Pléiade, T.I. p. 14. NOTE 12.
- ⁵⁷⁵ Erasme, adag. chil. 2, cent. 3. adag. 17.
- ⁵⁷⁶ Bochart. Geogr. 82. C13.
- ⁵⁷⁷ Voir Pline dans Cumberl. in Sanch. p. 230.
- ⁵⁷⁸ Ha□a, chez les Arabes.
- ⁵⁷⁹ Rien d'étonnant dans l'explication de Fourmont, ne disons-nous pas aujourd'hui Abdel nour, Laheb et hahéba, etc...
- ⁵⁸⁰ L'autre chaîne de montagnes qui allonge la plaine de la Békaa.
- ⁵⁸¹ Fourmont le tire de Hennna en Rabbin, en Chaldéen, en Phénicien, qui signifie vis-à-vis.
- ⁵⁸² Gibborîm. c'est-à-dire des héros, tel Nemrod dans G.X.8. C'est le préambule à la catastrophe du Déluge,
- ⁵⁸³ Les Orientaux depuis le Christianisme et surtout depuis que l'opinion des Anges descendus n'a plus été de mode, se persuadent qu'à cause de la mort d'Abel, les enfants de Se.th se tinrent longtemps séparés de la famille de Caïn ; qu'enfin Jared, et avec lui une centaine d'autres des enfants de Seth, voulant avoir des femmes Caïnides, et en étant amoureux, firent sur le mont Hermon un serment qu'ils se.soutiendraient les uns les autres, contre les autres enfants de Seth, si on les empêchait de prendre de ces femmes qu'ils trouvaient à leur gré ; qu'ainsi ils descendirent dans les plaines qu'habitaient les Caïnites, V.Selden de Synedriis, lib. I. cap. 2. p. 458. Idris = Enoch en arabe.
- ⁵⁸⁴ 1. Naissance des Dieux et des hommes as âge d'or.
2. La naissance des Géants
3. L'âge d'airain
4. Les héros justes
5. la race maudite, la cinquième.

- ⁵⁸⁵ On peut se demander d'où proviennent ces deux sors qu'on trouve en Vul -Cai ne serait-ce que de Tbul-Cain ? On remarque aussi que Fourmont n'a pas parlé à propos de Chrysor et de son art de divinisation et d'enchantement.
- ⁵⁸⁶ Il est curieux que dans l'histoire du Liban ces Géants : gibborîm, Amalek, Nemroud, etc.. y sont demeurés sous le nom des Maradaïtes Maronites, montagnards robustes du Mont-Liban. Voir l'illustration plus loin.
- ⁵⁸⁷ Cassien Jean : Conférences VIII, 21. Sources Chrétiennes, n° 54, p. 30-31. tiré du livre "la Magie chez les Coptes" de G. Viaud. édit. Présence -Paris, 1978.
- ⁵⁸⁸ Dans l'édition S.C.
- ⁵⁸⁹ Cette partie de l'oeuvre de Fourmont est la plus longue et la plus ennuyeuse car non seulement elle est sans ordre mais un lecteur non initié à toutes ces traditions mythologiques se perdrait facilement. Nous n'examinerons que ce qui se rapporte à notre sujet.
- ⁵⁹⁰ Ici voir d'Herbelot.
- ⁵⁹¹ Ceux qui ont quelque teinture des Livres Orientaux, savent que les Patriarches avaient plusieurs noms ; on a dit que Tharé s'était appelé Azar, Heber portait le nom de Houd ; on admet même deux Tharé, dont l'un s'est appelé Tharé simplement, l'autre Tharé-Azar. Voyez d'Herbelot dans Abraham, 12.13.14. Rien donc d'extraordinaire, si Abraham s'appelait aussi Ilus. On peut ajouter à cette note de Fourmont sans que l'on approuve entièrement ' ce qu'il avance dans cette partie que, Abraham est appelé par le Coran "Al Khal-Il" terme que Fourmont n'a point signalé et qu'il pouvait lui porter secours.
- ⁵⁹² En effet. Car de Ur, le traducteur phénicien a donné Ouranos et Fourmont suppose qu'il a traduit ensuite lachmaïm = au ciel, par Ouranos également ce qui a créé cet équivoque.
- ⁵⁹³ Sans doute Fourmont a pensé à Bla = sans, plutôt que Blà = dévorer. Sinon le texte serait incompréhensible. Ainsi au lieu de dire que Kronos = Abraham Blà = Eben = dévorer son ou ses enfants (bétyles ou eben = pierre dans le Fragment) On devrait lire, Abraham Bla-Eben = sans enfants (privé). Notons aussi que cette scène de Hagar et de Saraï se passait en terre de Canaan. Voir. G. XVI. 1.6.
- ⁵⁹⁴ Nous l'avons vu assimilé à Cadmus chez Creuzer, Schelling, etc...
- ⁵⁹⁵ Ieros = en grec veut dire héritier, ce qui infirme toutes les analogies de l'école héliénistique qu'on a vu défilier ci-dessus. Ereds = Ereth jeu de mots signifiant Terre ; Héritage.
- ⁵⁹⁶ "Ismaël habita au désert et fut tireur d'arc. Il habita au désert de Paran et sa mère prit pour lui une femme du pays de l'Egypte.
- ⁵⁹⁷ Cette opposition chez les Idolâtres a dû paraître extrêmement criminelle: mais chez nous, plus elle est exagérée, plus elle nous montre combien Abraham a souffert pour étouffer l'idolâtrie dans sa naissance.
- ⁵⁹⁸ Fourmont se trompe ici, car la rivière d'Abraham "Nahr Ibrahim" n'est pas la même que le fleuve du chien "Nahr el Kelh" dont il parle. Il y a au moins 10 kms qui les séparent. Ce qui est étonnant que presque tous les fleuves du Liban, se retrouvent dans Sanchoniathon.
- ⁵⁹⁹ On ne voit pas comment Fourmont tire sacrificateur de quereb-frère plutôt que de les lier à Abraham le sacrificateur, le mot Corybante de quereb se traduit aisément par "Courban" sacrifie- et quereb = sacrifier d'où les Corybantes quant aux Curetés que personne n'a déchiffré , ce n'est que le mot simple de Khurète = khouri = curé en français également, les prêtres, Cohen - sacrificateurs, Couhhan et Khoury sont les deux grandes familles libanaises qui, apparemment ont exercé le métier sacerdotal comme les Lévites d'Israël.
- ⁶⁰⁰ Nous avons vu que l'étude en rétrograde, nous a servis à remonter en arrière de Sydyk et au-delà une fois qu'on avait établi sa vraie définition.
- ⁶⁰¹ Nous désignons par cette école, la nouvelle école apologétique issue des Pères de l'Eglise.
- ⁶⁰² On ne peut comparer les Bibliothèques d'alors de la Phénicie qu'aux bibliothèques de Beyrouth d'aujourd'hui et à ses maisons d'éditions, de toutes langues et de toutes races.
- ⁶⁰³ Fatihat du Coran. Dieu est grand, trois fois. Je témoigne qu'il n'y a de Dieu que le Dieu et que Mohamed est son Prophète.
- ⁶⁰⁴ Voir Dict. Univ. Kabires et Kabbire.
- ⁶⁰⁵ Dr Khalil Ahmad Khalil, Madmoun Al Oustourah fil Fikr al Arabi, Maison de l'avant-garde-Beyrouth 1980. 3^{ème} édition, 152 p. voir p. 5 à 48. et la préface du Dr. Fouad Chahine.
- ⁶⁰⁶ Fable signifie Khourafat en arabe = incroyable, au plus bas sens de ce terme.
- ⁶⁰⁷ Khalil. Ah. Khalil. op. cité. p. 8.
- ⁶⁰⁸ "Antar et Abla", histoire épique d'un guerrier et de son amante très célèbre dans la littérature arabe.
- ⁶⁰⁹ Dr. Khalil, Ibid, traite les "Contes de Mille et une nuits" comme une "Oustourat".
- ⁶¹⁰ Rev. Al Fusul. Les Saisons Libanaises. Français arabe. Numéro 5. Hiver 1981. et n° 6 printemps 1981. p. 9. côté français.
- ⁶¹¹ Voir aussi là-dessus, les deux tomes du A. P. Nasser Gémayel. Imp. Cath. Beyrouth, 1984.
- ⁶¹² Rev. Al Fusul. Ibid. p. 8.
- ⁶¹³ Rev. Al Fusul. Ibid. p. 8.
- ⁶¹⁴ Rev. Al Fusul. p. 27. Voir aussi du même auteur, "Lebanon in History", London, Macmillan and G. 1951.

- ⁶¹⁵ F. Saïd. Akl. Essai, résumé et traduit dans Al. Fusul. *ibid.* p.7.
- ⁶¹⁶ P. DAO Boutros. L'histoire religieuse, politique et culturelle des Maronites. En six tomes Beyrouth Liban 1960, Voir surtout Tome VI. Introduction et p. 283. "Les Lieux Saints au Liban depuis le Jardin d'Eden, les Patriarches jusqu'au Christ.
- ⁶¹⁷ P. DAO dans son VI tome p. 322, cite à l'appui M. Bisonson dans An-Nahar, Jeud 26/4/1979, p. 11. Cet archéologue, consacra une étude détaillée sur les différentes étapes historiques et géologiques du Liban, et confirme la continuité de la Vie humaine au Liban attestée par l'histoire de Noé.
- ⁶¹⁸ Dao. Hist. Maronit. T. 6. p. 203. citant Ibn El Ibri, et P. Lamness. Al Yasou.
- ⁶¹⁹ P. Dao. *Ibid.* p. 284
- ⁶²⁰ P.S. 103. 1-16. EZ. 31. 3-18.
- ⁶²¹ P.S. 103. 1-16. EZ. 31. 3-18.
- ⁶²² P. Dao, *ibid.* p. 288, d'après l'"Hist. du Liban" du père Martin le Jésuite 1889. p. 140. sur l'hist. de Doueïhi, l'An 1623.
- ⁶²³ Joseph Antiquities of the Jews, N. York. 1823. p. 22.
- ⁶²⁴ St Jérôme, in Ezech. 27.18. d'après le P. Martin Hist. du Liban. p. 142.
- ⁶²⁵ A noter ici la richesse mythique de ces termes qui nous ramènent directement au concept mythique de la première demeure de l'Archétype Adam.
- ⁶²⁶ Il est étonnant qu'on retrouve ici le Brathy de Sanchoniathon signifiant Cassi = le lointain en dehors de ... que Fourmont a signalé sans être au courant du nom de ce Cassi.
- ⁶²⁷ Al Quazwini. "Vestiges et chroniques des Croyants". Beyrouth-Liban 1960. p. 189, voir P. Dao. *op. cité.* p. 291.
- ⁶²⁸ Dao. *Ibid.* p. 291. de Ibn Jonhair, Rihiat. p. 243.
- ⁶²⁹ *Ibid.* p. 291-292, du Moujam el Buldan, T. 2. p. 464 de Yakout.
- ⁶³⁰ Luc. 3. 1-2.
- ⁶³¹ P. Martin. Hist. du Liban, p. 146.
- ⁶³² □hihi- mesure naturelle, utilisant les doigts de la main, correspond à 23 ou 27 ctms, selon les grandeurs de la main et la longueur des doigts. Téphah = palme en Hébreu.
- ⁶³³ Dao. *Ibid.* p. 294. Sur Békaa. Faqîto. Voir R. Rayne Smith. Thesarus, Syriacu Oxford, 1967, P. 456.
- ⁶³⁴ Rois, III. 15. 20 et VI, 15.29.
- ⁶³⁵ W.M. Thomson, Land and the Book, Londres, 1881-1885, t. III, XVI, cité par P. Martin, p. 157.
- ⁶³⁶ Cité par Martin. *Ibid.* p. 175.
- ⁶³⁷ *Ibid.* p. 159. A. Marisson, Relation Historique, Liv. III, chapt. I.
- ⁶³⁸ P. Martin. *Ibid.* p. 161. Cité par P. Dao P. 313.
- ⁶³⁹ Selon l'encyclopédie de Yakout, le Mont Liban ne concerne non seulement le Liban mais s'étend jusqu'à la Mecque et, englobant le désert Chamite, la Palestine, le Jourdain, etc... et par endroits, il s'appelle Sinnà.
- ⁶⁴⁰ F.M. Abel. Géographie de la Palestine, t. I. Paris, 1967. pp. 347-9.
- ⁶⁴¹ Gen. 6. 1-7.
- ⁶⁴² P. Martin. *Ibid.* p. 169.
- ⁶⁴³ Mouajam Al Bouldan. T.4. p. 453.
- ⁶⁴⁴ Ibn Jubayr. P.253. KARAK NOUH et ABLAH près de Zahlé.
- ⁶⁴⁵ R. Dussaud. Topographie Historique de la Syrie, P. 403.
- ⁶⁴⁶ Encyclopédie de Yakout. T. 4. p. 99.
- ⁶⁴⁷ Gen. 10. 6-20, voir p. Dao. *Ibid.* p. 320.
- ⁶⁴⁸ P. Dao. *Ibid.* p. 322.
- ⁶⁴⁹ Al Tabari, Histoire des prophètes et des Rois. T.I. p. 187.-188. Cité par P. Dao. p. 324.
- ⁶⁵⁰ P. Dao. *Ibid.* p. 325.
- ⁶⁵¹ C.F. l' "Eglise de l'Orient", du p. Francis Yeussef Alichoran. Suivi de "Texte Araméen des trois anaphores". Paris. Concordia. 1982. 400 p. Voir p. 19-28.
- ⁶⁵² Voir à ce propos H. Moukheiber, "Les Apports du Liban à la civilisation mondiale", p, 129-135? Ed ? LIB. Samir. Beyrouth Liban 1960.
- ⁶⁵³ D'autres le tirent de Tsôr-Tyr.
- ⁶⁵⁴ Même titre de l'Eglise Maronite.
- ⁶⁵⁵ Nous avons remarqué que Fourmont et les autres utilisent "syrien" à la place de syriaque, cela leur est pardonnable car, en effet, après les apôtres et après le déclin du christianisme en Orient, et la venue de l'Islam, au 7^e siècle le syriaque, l'araméen est devenu la langue des minorités, et la Syrie, la désignation de leur habitat, surtout pour les Libanais qui se dénommaient Syriens jusqu'en 1920, date de la proclamation du Grand Liban.
- ⁶⁵⁶ V. Hérod. v. 58.

- ⁶⁵⁷ Voir à ce propos “La légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce “par F. Lenormant. Extrait du t. XV. des Annales de philosophie chrétienne (5^{ème} Série) Janvier-Juin 1867) Paris. A. Lévy, Librairie-Editeur, 1867. Voir aussi l'abondante bibliographie que Lenormant utilise.
- ⁶⁵⁸ C.F. Cadmus, Bibliog. Univ.
- ⁶⁵⁹ G. Khalil Gibran. Voir le Prophète.
- ⁶⁶⁰ Malek C.L. Ibid. p. 10. sq.
- ⁶⁶¹ G. Khalil Gibran. Voir le Prophète.
- ⁶⁶² Dr. Malek, op. c. p. 1 à 34.
- ⁶⁶³ P. Mouannes Joseph.”Les éléments structuraux de la personnalité libanaise”, publié par “Inst. of scientific studies” Beyrouth Liban, 1973.
- ⁶⁶⁴ Voir “Les éléments... préface de P. Sacre, p. VII-XI.
- ⁶⁶⁵ Préface des “Eléments...” Ibid.
- ⁶⁶⁶ J. FREUND, Sociologie de Max Weber, Coll. “Sup”, Paris, Put, 1968, p. 4.
- ⁶⁶⁷ M. DUFHENNE, la personnalité de base, Paris, Puf, 1966, p. 8.
- ⁶⁶⁸ R. HABACHI, la pensée engagée et dégagée au Liban, in CC., VIII, 3, 15 fév. 1954, P. 115.
A souligner qu'ici comme chez CH. Malek, c'est la théorie du “milieu” qui prédomine et qui est largement inspiré des deux grands historiens et philosophes libanais Jawad Boulos et Philippe Hitti.
- ⁶⁶⁹ Il est évident ici que Chamoun reprend les mêmes idées de Cassirer mais sans le citer, surtout quand il parle de la religion phénicienne. Voir notre introduction.
- ⁶⁷⁰ Le hibou est le signe de mauvaise augure chez les Libanais.
- ⁶⁷¹ Voir Falsafa..., Beyrouth, 1961; Ab'âd..., Kaslik, 1969; Fi Gurrat al-haqiqa, Beyrouth, 1966, pp. 40-42; al-Mubarrir al-Falsafi li-l-qawmiyya (la justification philosophique du nationalisme libanais), Kaslik, 1963, pp.25-31; Lubnân, mabna, wa ma'na (Le Liban, forme et fond) .Beyrouth, 1969, 46-52; Lubnân bayn Isrâil wa-s-Sahyûniyya (Le Liban entre Israël et le Sionisme), Beyrouth, 1969, Lubnân fi al-lahab (Le Liban en flamme), fasc.4, Hâmmana, 1969, pp. 26-30.
- ⁶⁷² K.AL-HAJJ, Falsafa..., p. 61.
- ⁶⁷³ Ibid, p. 61.
- ⁶⁷⁴ Ibid., p. 62.
- ⁶⁷⁵ Ibid., p. 9.
- ⁶⁷⁶ Ibid., p.10.
- ⁶⁷⁷ Falsafa
- ⁶⁷⁸ Ibid., p. 11.
- ⁶⁷⁹ Ibid., p. 11.
- ⁶⁸⁰ Ibid., p. 22.
- ⁶⁸¹ Ibid., p. 31.
- ⁶⁸² Ibid., p. 35.
- ⁶⁸³ Ibid., p. 35.
- ⁶⁸⁴ Falsafa.
- ⁶⁸⁵ Ibid., p. 54.
- ⁶⁸⁶ Ibid., p. 54.
- ⁶⁸⁷ Ibid., p. 54.
- ⁶⁸⁸ Ibid., p. 67.
- ⁶⁸⁹ Ibid., p. 162.
- ⁶⁹⁰ Ibid., p. 167.
- ⁶⁹¹ Ibid., p. 65, et p. 168.
- ⁶⁹² Ibid., p. 70.
- ⁶⁹³ Ibid., p. 196.
- ⁶⁹⁴ Ibid., p. 196.
- ⁶⁹⁵ Falsafa
- ⁶⁹⁶ Ibid., p. 131.
- ⁶⁹⁷ Ibid., p. 146.
- ⁶⁹⁸ Ibid., p. 156.
- ⁶⁹⁹ Ibid., p. 153.
- ⁷⁰⁰ Ibid., p. 151.
- ⁷⁰¹ Ibid., p. 153-154.
- ⁷⁰² Ibid., p. 157.
- ⁷⁰³ Ibid., p. 156.
- ⁷⁰⁴ Ibid. p. 158. A signaler que ce philosophe a été assassiné au début des événements.

- ⁷⁰⁵ R. HABACHI, Notre civilisation au tournant. Charte pour une Jeunesse, CC.Beyrouth, 1958; Une philosophie pour notre temps, CC., Beyrouth, 1960; ID. Orient, quel est ton Occident ? Le Centurion, Paris, 1969.
- ⁷⁰⁶ Charte..., p. 44.
- ⁷⁰⁷ Ibid. p. 44.
- ⁷⁰⁸ Ibid. pp. 44-45.
- ⁷⁰⁹ Charte. p. 45.
- ⁷¹⁰ Ibid. p. 45.
- ⁷¹¹ Ibid. p. 46.
- ⁷¹² Ibid. p. 46.
- ⁷¹³ Charte ... pp. 46-47.
- ⁷¹⁴ Ibid. p.49.
- ⁷¹⁵ Charte ... p.49.
- ⁷¹⁶ Une philosophie..., p. 119.
- ⁷¹⁷ Ibid., p. 117.
- ⁷¹⁸ S.'AQL, Lubnân: mu'dilât wa qiwa (Liban : problèmes et forces), in CC., VIII 6, 1 avril 1954. pp. 276-293.
- ⁷¹⁹ M. SAQR, Wujûh al-Masîr al-lubnâni, (Visages du destin Libanais), in CC. VIII: 1 janv. 1954, p. 14 ; voir aussi pp. 12-13.
- ⁷²⁰ J.K. HABFUS, Min al-tamâyuz al-ijtim'î li-l-wihda al-wataniyya (Des diversités sociales à l'unité nationale), in CC., VIII, 2, Janv. 1954, p. 131.
- ⁷²¹ Ph. TAQIA, Ahâdit fi as-siyâsa al-lubnaniyya, (Propos sur la politique libanaise), in CC., VIII, 3 fév. 1954, P. 181 ; C. MAKSOUD, Lebanon in politic.
- ⁷²² R.HABACHI, l'unification des consciences libanaises, in CC., XXI, 5, Beyrouth 1967, pp. 1-35. Trois manifestes révolutionnaires, in CC., XXI, 5, Beyrouth, 1967, pp. 1-98. Les résistances psychologiques et sociologiques à la planification en pays arabes, in Développement et Civilisation, V. III, 18 Juin, Paris, 1964, pp. 48-62.
- ⁷²³ P. Mouannès. Ibid. p. 163.
- ⁷²⁴ Le P. Mouannès sous-entend l'état d'indépendance de cités phéniciennes l'une vis-à-vis de l'autre, une forme de confédération.
- ⁷²⁵ R. HABACHI, Orient..., pp. 195-196.
- ⁷²⁶ K. AL-HAJJ, Lubnân mabnan wama'nan, p. 42.
- ⁷²⁷ Ibid. , p. 40.
- ⁷²⁸ E.SAAB, Un Liban solidaire des arabes, in CC. XXII, 1-6, Beyrouth, 1968, p.67.
- ⁷²⁹ Le problème palestinien a toujours préoccupé les penseurs et politiciens Libanais. On peut citer, à titre d'exemple, la proposition formulée par Camille CHAMOUN, alors délégué du Liban à l'ONU. 1947. C. CHAMOUH, Lubnân wa Fâlistin, (le Liban et la Palestine), in al-Qadâya al-Mu'âsira, III, t.I, 1370, p. 9. Elle était reprise par le leader palestinien Y.ARAFAT. que M. CHIHA n'avait pas manqué de prévoir la catastrophe et de jeter le cri d'alarme. Il suffit de lire les pages prophétiques 126 à 134 de son livre Visage et Présence du Liban, Yusef AL-HAJJ dans son livre Haykal Sulaymân, (le Temple de Salomon), dévoila le vrai visage du Sionisme Mondial. Son fils, K. AL-HAJJ, a repris aussi le même thème, en relief le danger que suscite le Sionisme pour le Christianisme et l'Islam sur le plan culturel et religieux. R. HABACHI n'a cessé d'être tourmenté par ce problème comme d'autres de nos penseurs écrivains.